


600038931U





ITINÉRAIRE

DE

L'ILE DE SARDAIGNE.

TOME II.

IMPRIMERIE ROYALE.

ITINÉRAIRE

DE

L'ILE DE SARDAIGNE

POUR FAIRE SUITE

AU VOYAGE EN CETTE CONTRÉE

PAR

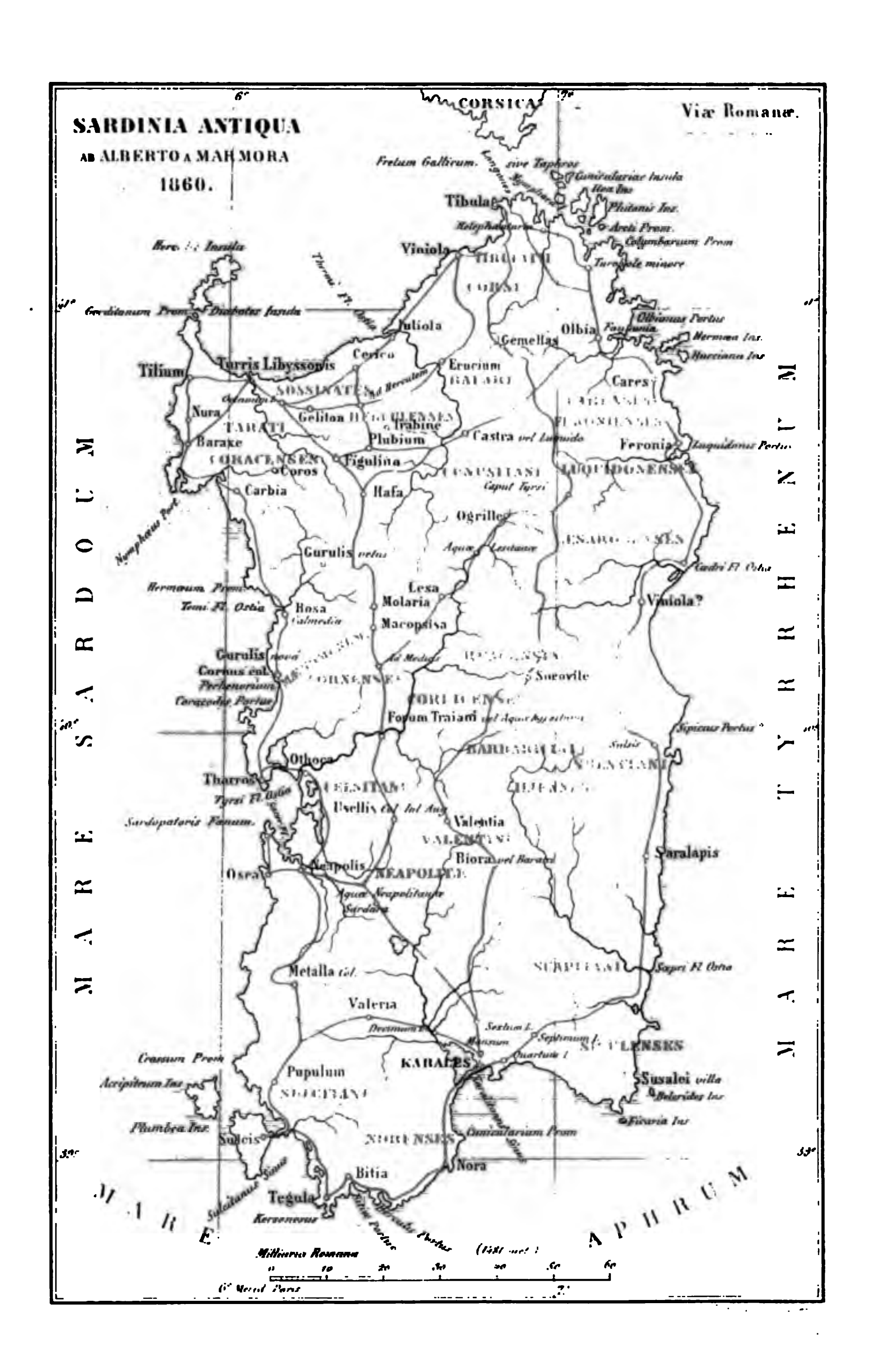
LE C.te ALBERT DE LA MARMORA,

ci-devant Commandant-général militaire de l'île de Sardaigne,
Lieutenant-Général, Sénateur du Royaume,
etc. etc.

TOME II.



TURIN.
CHEZ LES FRÈRES BOCCA, LIBRAIRES DU ROI.
1860.



SARDINIA ANTIQUA
AB ALBERTO A MARMORA
1860.
Viæ Romanæ.
CORSICA
MARE SARDOUM
MARE TYRRHENUM
MARE AFRUM
Tibula
Viniola
Juliola
Turris Libyssonis
Tilium
Nura
Barake
Carbia
Olbia
Gemellas
Erucium
Castra
Feronia
Ogrilla
Gurulis vetus
Lesa
Molaria
Macopsisa
Bosa
Gurulis nova
Forum Traiani
Othoca
Tharros
Usellis
Valentia
Neapolis
Osea
Saralapis
Metalla
Valeria
KARALES
Pupulum
Sulcis
Tegula
Bitia
Nora
Susalei villa
Viniola?
Sorovile
Figulina
Plubium
Hafa
Coros
Milliaria Romana

ITINÉRAIRE

DE

L'ILE DE SARDAIGNE.

CHAPITRE SIXIÈME.

Excursion d'Oristano à Alghero.

Lorsqu'on part d'Oristano, après avoir dépassé l'église de *N. S. del Rimedio*, si, au lieu de suivre la grande route, on veut prendre le chemin de *Riola*, on ne tarde pas à laisser de côté *Solanas*, dont on voit le clocher sortir par dessus les oliviers qui cachent ce village, et on arrive bientôt à celui de *Norachi*, entouré de marais pestilentiels, surtout en été et en automne, car ils exhalent alors une odeur insupportable. *Sagama et Norachi.*

Le plus considérable de ces marais est dans le pays un sujet d'effroi; on entend sortir de son sein, pendant la nuit, des mugissements terribles qui épouvantent les hommes et même les animaux paissant près de là. On croit qu'il existe en ce lieu une communication avec l'enfer, et que le bruit en question est causé par les démons, lorsqu'ils entrent ou sortent de leur demeure infernale, en faisant leur sabbat. C'est tout bonnement la voix d'un oiseau qui habite les roseaux de ces étangs, connu en Sardaigne sous le nom de *boi feraniu*, correspondant assez bien à celui Sabbat dans l'étang.

de *Bos Taurus*, dont on a fait *Butor* en français; Buffon compare son cri au mugissement d'un taureau, *Quasi boatus tauri*. On prétend dans le pays qu'on entend ce cri d'Oristano, c'est-à-dire à la distance de huit kilomètres; cela se combine assez bien avec ce que dit le grand naturaliste Français lorsqu'il raconte que le cri du *Butor* (*Ardea stellaris* Lin.) est une espèce de mugissement répété par cet oiseau cinq ou six fois de suite au printemps, et qu'on l'entend d'une demi-lieue de distance (1).

Cousins. Tous ces marais et ces étangs engendrent pendant l'été et l'automne une quantité innombrable de *cousins;* ayant demandé au bon curé de l'endroit, qui s'était donné le luxe d'une *cousinière*, comment les gens de son village pouvaient vivre et dormir avec un pareil tourment, il me répondit que le remède le plus généralement employé par ses paroissiens contre les piqures de ce terrible insecte, était celui de tâcher de rendre le corps insensible, ou pour mieux dire, de provoquer un dur sommeil, en buvant force *Vernaccia*, vin blanc très-spiritueux dont ces régions abondent. Je pense, au reste, que les femmes et les enfants, qui ne recourent pas à cet antidote, doivent avoir

---

(1) *La plus grosse contrebasse rend un son moins ronflant sous l'archet*, ajoute Buffon; *pourrait-on imaginer que cette voix épouvantable fût l'accent de l'amour? Mais ce n'est en effet que le cri du besoin physique et pressant d'une nature sauvage, grossière et farouche jusqu'à l'expression du désir.* Il dit ensuite dans une note: *c'est sûrement du cri du* Butor *qu'il s'agit dans le passage des Problèmes d'Aristote* (sect. XXXV), *où il parle de ce mugissement pareil à celui d'un taureau, qui se fait entendre au printemps au fond des marais, et dont il cherche une explication physique dans les vents emprisonnés sous les eaux sortant des cavernes; le peuple en rendait des raisons superstitieuses, et ce n'était que le cri d'un oiseau.* Buffon, *Oiseaux*, vol. VII, in-4°, p. 414. Si le peuple, dont parle Buffon, avait cru au diable, comme le nôtre, il aurait pensé comme les habitants de *Norachi*. Je dois ajouter qu'en Sardaigne on donne aussi à l'oiseau en question le nom de *Capone è canna*, *Chapon de roseau*.

la peau tanée et qu'à force de morsures leur corps doit finir par devenir insensible à l'aiguillon de cet insecte.

Cause d'insalubrité.

Le sol de ce pays est marécageux à cause de la difficulté qu'éprouvent les eaux de se verser dans le grand étang de *Mare-Pontis;* il y a eu à ce sujet un long procès entre les habitants de *Norachi* et le propriétaire de cet étang; ce qui a fait que les canaux destinés à l'écoulement de ces eaux ont été négligés pendant longtemps et le pays est devenu toujours plus marécageux et pestilentiel.

Géologie.

Le terrain se compose d'un grand dépôt très-moderne, tout rempli de coquilles marines; on voit paraître celui-ci bien distinctement sous la couche végétale, le long des fossés fraîchement creusés. Cet amas de coquilles, à une aussi grande distance de la mer actuelle, correspond parfaitement à un dépôt semblable que j'ai signalé près d'*Assemini*, non loin de Cagliari. Ce sont les effets d'un même phénomène, qui se montrent aux deux extrémités de la grande plaine du *Campidano*, occupée jadis par la mer; cette dernière, en se retirant, a encore laissé pour traces les deux étangs salés de *Sanluri* et de *Serrenti*, dont il a été question dans les chapitres précédents. Tout m'engage à croire qu'à une époque, peu éloignée de nous, cet espace de terrain, depuis *Norache* jusqu'à Cagliari, était occupé par les eaux de la mer, et que le groupe de monts placé à l'ouest du *Campidano*, ainsi que les collines et les plaines qui se trouvent à leurs pieds vers la mer actuelle, formaient alors une grande île (1).

Ancienneté du village en question.

Le village de *Norachi* est mentionné dans le récit d'Antoine de *Tharros* (2), comme ayant existé, même avant sa ville natale. Ce qu'il y a de curieux c'est que si, selon

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tome I, chap. IX, et la fig. 9 de la planche II b de l'atlas qui l'accompagne.

(2) Dans le récit de cet auteur du VIII ou IX siècle le village est écrit *Noraxe* et *Norakes;* dans l'extrait de l'Histoire de George de Lacon il est dit *Norachi*.

cet auteur, les anciens habitants de *Norachi* allèrent en partie s'établir à *Tharros*, lorsque cette ville commençait à se peupler, quand celle-ci se dépeupla il arriva un fait absolument inverse, c'est-à-dire, qu'une partie de ses derniers habitants alla s'établir dans ce village, lieu du berceau de quelques-uns de leurs ancêtres.

Son église. L'église de *Norachi* est d'une construction très-ancienne; je n'ai pas eu occasion de la visiter intérieurement, mais j'ai pris des renseignements qui me permettent de rectifier quelques erreurs échappées au révérend Victor Angius (1). Ce dernier, en faisant mention d'un *Noraghe* avec un poisson, sculptés sur une pierre de l'intérieur de cette église, rapporte deux lignes qui se trouvent au-dessous de cette *armoirie parlante* du pays, qu'il reproduit ainsi:

« Hoc est signum auctorit.
« Istius opidi de Nurachi. »

la version que je viens d'en recevoir et qui est exacte, dit:

« Hoc est signum aut origo
« Istius opidi de Nuraqui. »

Cette inscription se trouve sur le pilier à droite en entrant dans l'église. Sur les fonds baptismaux il y a réellement la date de 1678, comme on la trouve rapportée dans le Dictionnaire en question, mais celle du clocher indique l'an 1675, d'après les renseignements qui me furent transmis tout récemment; les deux cloches sont, l'une de 1675, l'autre de 1797.

Riola. De *Norachi*, on ne tarde pas à arriver au village de *Riola*, que l'on traverse dans toute sa longueur pour parvenir au grand pont. Ce pont est très-ancien; il se compose

---

(1) *Diz. geogr. stor.*, vol. IX, p. 732, art. *Nuraghi.*

de plusieurs arches dont les piliers sont posés plutôt dans l'étang que sur le *rio di Tramatza* qui alimente ces eaux stagnantes; c'est pourquoi l'on peut dire que le lac salé de *Cabras* ou de *Mare-Pontis*, est un étang d'eau douce à son extrémité septentrionale près de *Riola;* cela n'empêche pas que ce village soit encore en pire condition que ceux de *Norachi* et de *Cabras* en fait de cousins et d'éléments de fièvre, pour toute personne qui n'y soit pas née. On croit que ces deux calamités sont principalement dues à une seule et même cause, qui est le mélange des eaux douces avec les eaux salées. Des deux côtés du pont on voit des espaces couverts de roseaux et de joncs ou bien des nappes d'eau stagnantes qui fourmillent d'oiseaux de marais: on y remarque surtout une quantité de Poules d'eau, au-dessus desquelles planent les Buzards et voltigent en criaillant et en plongeant sans cesse, des centaines d'Hirondelles de mer; tous ces oiseaux, avec leurs cris divers, finissent par faire un vacarme singulier.

Pont.

Le pont dont il s'agit n'a pas moins de cent cinquante mètres de longueur, mais il est en mauvais état; je n'oublierai jamais d'avoir vu bien souvent sur la rive opposée et en face de l'axe de ce pont, une potence en maçonnerie, en permanence, souvent garnie de têtes humaines, au bas de laquelle il fallait absolument passer pour suivre son chemin; heureusement, ce hideux spectacle a disparu, il y a à peu près une vingtaine d'années, et le voyageur qui doit maintenant traverser ce pont, n'est plus exposé à subir en ce lieu, ni dans le reste de l'île, la vue de ces tristes trophées d'une justice du moyen-âge.

Ile de *Mal di ventre*.

Après avoir dépassé ce pont, on se trouve dans une plaine bordée au loin vers l'est, par le pied du *Monteferru* et à l'ouest par la mer. En regardant vers ce dernier côté on voit, à une certaine distance du chemin, le *Capo Manno* avec ses deux tours maintenant abandonnées; plus loin encore, un peu plus vers le sud, on distingue très-bien une île fort basse, qui a un peu plus d'un mille de long,

sur un demi-mille de large tout au plus. Elle est éloignée de la côte de près de quatre milles marins et elle partage avec deux autres îlots de la même côte occidentale la singularité de porter un nom pour le moins ridicule. On la nomme *Isola di mal di ventre;* un autre îlot voisin dont il va aussi être question, se nomme *Coscia di donna,* et celui qui se trouve plus vers le nord, non loin du *Capo Manno,* est appelé *la Pelosa* ou plutôt *il Peloso.* On voit que les navigateurs qui imposèrent ces noms à ces trois îlots n'ont pas fait preuve de bon goût.

Géologie.

L'île de *Mal di ventre* se compose d'une roche granitique, recouverte en quelques points d'un dépôt de *grès quaternaire.* Le gisement du granite en ce lieu est digne de fixer l'attention du géologue, car depuis le *Cap Pecora,* près de *Flumini Maggiore,* cette roche ne paraît plus le long de cette côte jusqu'à l'île de l'*Asinara;* de plus, si l'on tire une ligne droite, depuis le *Cap Spartivento,* qui est formé de granite, jusqu'à l'îlot de *Mal di ventre,* dans le sens NNO, cette ligne parcourt à peu près toutes les régions de la partie occidentale de la Sardaigne, où le granite se montre, tantôt au jour, et tantôt caché sous le terrain silurien qu'il a soulevé. C'est également le long de cette ligne que se trouvent les cimes les plus élevées de toute cette partie occidentale du sud de l'île. On peut voir cette ligne, marquée EF, dans la fig. 5 de la planche II *a,* de l'atlas de la troisième partie de ce *Voyage.*

Animaux qu'on y rencontre.

L'île de *Mal di ventre* est couverte de lentisques et de cistes; elle est tout à fait déshabitée, et sert seulement quelquefois de refuge aux pêcheurs; par contre, elle est peuplée de lapins, jadis domestiques, qui par leurs couleurs variées, de blanc et de noir, trahissent leur origine ou pour mieux dire, celle de leurs pères; mais à part la couleur de leur manteau, ils sont retournés à l'état sauvage. Ce sol sert encore pendant la saison des pontes aux *Goëlands,* aux *Mouettes,* aux *Cormorands* et aux *Pétrels,* qui vont y déposer leurs œufs; ces œufs y sont alors en si grande

abondance que j'en ai vu charger pour ainsi dire des bateaux de pêcheurs. Je n'oublierai jamais une nuit que j'ai passée sur cet îlot et qui m'a paru bien longue; car il me fut impossible de fermer l'œil, soit pour le vacarme effroyable (un vrai *sabbat*), que n'ont cessé de faire tout autour de moi, des centaines de ces oiseaux criards, inquiétés par la présence en ce lieu d'un bipède d'une autre espèce, soit par le bourdonnement, et ce qui est pire, par la piqure d'un essaim de cousins et de leurs congénères, qui conspirèrent à l'envi avec les oiseaux contre son sommeil, et y réussirent à merveille.

L'îlot de *Coscia di donna* (cuisse de femme), qui n'a pas même, malgré son singulier nom, une analogie de forme avec la chose (car c'est un rocher arrondi), se trouve à six milles marins plus au sud de *Mal di ventre*, et distant de huit milles à l'ouest de la Tour de Saint-Jean de *Sinis*, qui est à peu près à la même latitude. Cet îlot n'a guère qu'un mille de contour; mais il est entouré d'une pléiade, ou espèce de *trainée*, d'autres rochers de son espèce, les uns hors de l'eau et les autres plus ou moins submergés, qui sont très-dangereux pour le navigateur, et rendent l'approche de cette île assez difficile. Tous ces rochers sont formés d'une substance basaltique avec péridot, qui paraît être venue au jour, non pas en forme de coulée, comme celle de la *Frasca* et du *Cap S. Marco*, mais en guise de *dike* ou filon, sorti directement du sein de la terre, et qui ensuite a traversé les ondes. C'est le séjour habituel du Phoque ou Veau marin; du moins j'ai toujours observé près de là quelques-uns de ces animaux, que j'ai même tirés sans fruit. J'ai visité ce lieu à différentes reprises pour mes opérations trigonométriques, car il m'importait beaucoup de déterminer d'une manière précise la position du rocher principal, devenu une des stations de ma triangulation de premier ordre, comme on peut le voir dans la planche 2 de l'atlas de la première partie de mon *Voyage*, édition de 1839, et dans le texte de cette même partie, *Coscia di donna*, ou le *Catalano*.

page 503 (1). On pourrait difficilement ériger et entretenir en ce lieu un phare, à cause de sa distance de terre, qui est de près de huit milles, et surtout à cause de la grosse mer et du vent d'ouest; ce dernier souffle presque toujours en ces parages, et il est directement contraire pour ceux qui s'y rendent. Cependant comme ce rocher, dont l'élévation ne dépasse pas huit ou dix mètres, est très-dangereux pour les navires pendant la nuit, on pourrait y élever une espèce de tour et le rendre ainsi beaucoup plus visible. Je dois ajouter que cet îlot est aussi nommé il *Catalano* par les patrons Sardes, peut-être parce qu'en le voyant d'Oristano, il se trouve à peu près dans la direction de la Catalogne; j'ai adopté dans toutes mes cartes et dans mon *Voyage* ce nom, qui me paraît bien plus convenable que l'autre sous tous les rapports.

Salines du *Peloso*. Pillage du sel.

Au pied oriental du promontoire du *Capo Manno* et non loin de l'îlot du *Peloso*, sont les anciennes salines de ce nom, et un peu plus dans l'intérieur se trouvent deux étangs salés dits *Is Benas* et *Sala de Porcu;* mais on donne même à ceux-ci le nom générique de salines du *Peloso*. Ces lieux, et surtout ces derniers, furent pendant les vingt dernières années du régime passé, le théâtre d'un déplorable désordre, dont l'impunité a porté de tristes fruits. Sous le prétexte vrai ou faux de la cherté du sel de la régie et du manque de cette denrée dans les bureaux des villages de l'intérieur, quelques bergers et autres habitants des provinces montueuses et centrales de l'île, auxquels le sel est nécessaire pour la salaison de leurs fromages et de leurs porcs, s'entendirent entre eux; ils concertèrent de partir individuellement seuls de leurs pays en par-

(1) *Catalano* ou *Coscia di donna*: latitude 39° 52′ 18″ 21; longitude du méridien de Paris 5° 56′ 49″ 15. Tour de Saint-Jean de *Sinis*: latitude 39° 52′ 33″ 13; longitude du méridien de Paris 6° 06′ 39″ 20.

courant des chemins peu battus et écartés, et d'arriver à point nommé à ces salines, où la régie faisait recueillir le sel en des tas, gardés à peine par quelques préposés aux douanes. Ces gens-là, alors en grand nombre et presque tous armés, remplissaient leurs sacs de sel, en dépit des efforts des préposés, quelquefois avec violence et même avec effusion de sang; et après avoir chargé leurs chevaux de cette denrée, ils s'en revenaient chez eux comme ils en étaient partis, c'est-à-dire en se dispersant et en passant de nuit dans les pays habités et dans ceux où il pouvait y avoir quelque force publique. Tout cela arrivait sans que l'autorité voulût d'abord remédier efficacement à un pareil désordre.

Faiblesse de l'autorité.

Il est bien vrai qu'en un lieu isolé comme celui de ces salines, loin des habitations, malsain au suprême degré, et dépourvu de force nécessaire, un pareil coup de main était plus facile à exécuter qu'à réprimer; d'ailleurs, l'autorité militaire ne consentait qu'avec peine à exposer la santé et la vie des soldats (j'entends sous l'aspect sanitaire), pour un peu de sel, substance si abondante sur tout le littoral de l'île; les douaniers, disséminés sur tout ce littoral et en grande partie travaillés par la fièvre, n'étaient pas assez nombreux pour fournir en ce lieu funeste une force suffisante afin de lutter avec avantage contre ces pillages organisés du sel. Le fait est, que ce désordre, loin de cesser, ne fit que se renouveler chaque année sur une plus grande échelle et avec plus d'audace, au point qu'au lieu de s'éparpiller après le coup fait, au lieu de passer par des chemins écartés, et de traverser de nuit les villages habités, les pillards devinrent audacieux et, en narguant l'autorité, ils finirent par s'en retourner chez eux tous ensemble en plein jour par les chemins les plus battus. Ils donnaient ainsi à toutes les populations des lieux par où ils passaient, un exemple bien dangereux, sans que quelques rares chevau-légers, épars dans les principaux villages, pussent leur dire quelque chose. Ceux-ci

étaient distribués au nombre de quatre à cinq par station et ils ne pouvaient que faire semblant de ne pas s'apercevoir du passage de ces bandes; en se bornant à en instruire l'autorité qui, de son côté, était forcée de subir cet affront.

Le Commissaire royal de 1849.

C'est précisément ce qui m'est arrivé en 1849, lorsque je me trouvais en Sardaigne en qualité de *Commissaire royal extraordinaire*, muni de pleins pouvoirs, mais tout à fait dépourvu de force, car toutes les troupes se trouvaient sur le Continent, à cause de la guerre qu'on venait de terminer si malheureusement à Novare. Ayant fait alors dans le mois de mai une tournée dans l'île pour une affaire de service, j'étais parti le matin en ma qualité officielle du village de *Santu Lussurgiu*, pour aller coucher à *Milis*: j'étais à cheval et en uniforme, escorté de six ou sept chevau-légers et accompagné d'une cavalcade assez nombreuse, composée de plusieurs messieurs et d'officiers de la garde nationale de cette région, qui, selon l'usage du pays, voulurent me faire honneur. Deux chevau-légers de mon escorte marchaient devant en éclaireurs, la carabine au poing, comme c'était prescrit lorsqu'ils accompagnaient une autorité suprême militaire; cela n'empêcha pas qu'au détour du chemin, en un lieu où ce chemin devient très-étroit et rocailleux, nous fussions rencontrés par une bande nombreuse, de soixante personnes environ, toutes à cheval, armées et portant en travers de la selle un grand sac, rempli d'une substance dure et raboteuse. C'était précisément une troupe de ces pillards des salines du *Peloso*, qui s'en retournaient chez eux avec leur provision de sel, faite dans les tas amassés par les préposés de l'administration. Comme nous marchions en sens inverse les uns des autres dans ce chemin encaissé, où à peine deux cavaliers peuvent se croiser, pas un de ces sacs, mis ainsi en travers du cheval de ces hommes, ne passa sans me presser le genou, c'est-à-dire sans se heurter avec la première autorité de l'île, qui fut réduite

à rendre le salut et le souhait de bon voyage que chacun de ces individus ne manqua pas de lui adresser, en détournant poliment le canon de son fusil qu'il portait également en travers, à la mode du pays.

Ce qu'il y a de déplorable dans l'impunité dont jouirent, pendant toutes ces années, les bandes organisées de ces pillards de sel, c'est que plusieurs mauvais sujets des différents villages prirent goût à ce genre d'expédition; et en partant chacun de points différents, ils se donnaient ensuite rendez-vous dans des villages dépourvus de force armée, où se trouvait, par exemple, un homme riche ou passant pour tel; une fois réunis de nuit en ce lieu en nombre suffisant, ils commençaient par répandre la terreur dans la population; en tirant des coups de fusil à balle dans les rues et aux fenêtres; alors les habitants effrayés n'osaient plus sortir, et leur coup était bientôt fait; la maison désignée était envahie et pillée, et le propriétaire quelquefois assassiné. Tout cela se passait dans l'ombre, puis tout le monde disparaissait, et le jour venu, on ne trouvait plus personne. Ces assassinats, qui malheureusement se sont répétés plus d'une fois, durent leur origine à l'impunité qu'eurent, pendant les premières années, les pillages organisés du sel. Conséquences de l'impunité.

En poursuivant la route vers la côte, on continue à parcourir la plaine; celle-ci est couverte, un peu plus loin, de sablons mouvants fort incommodes, qui augmentent en étendue près de la mer, où ils forment de grandes dunes. Pour éviter cet embarras, on prend souvent un autre chemin à droite, qui conduit à des collines de roche calcaire blanche; au bas de ces collines et encore dans la plaine on voit des débris de constructions Romaines, qui ont fait donner à cet endroit (sauf erreur) le nom de *su anzu* (le bain); on y a effectivement trouvé des restes de mosaïques, des bassins et des conduits, qui semblent annoncer d'anciens bains Romains. Il ne serait cependant pas impossible que ce lieu fût le point où l'on rassem- Ruines Romaines de *su anzu*.

blait, et d'où partaient les eaux qui, selon l'opinion du chanoine Spano, auraient été dirigées souterrainement vers *Tharros;* car c'est là que commence la plaine, au pied du grand mont d'où auraient pu venir ces eaux. Ne m'étant jamais arrêté en cette localité, toutes les fois que j'y fus de passage, je ne saurais rien dire de plus sur ces ruines; je me borne donc à les signaler aux archéologues de la Sardaigne. Je dois cependant faire observer que leur éloignement de la ville de *Tharros* n'est pas moindre de dix-huit kilomètres, tandis qu'elles sont à peine distantes de cinq à six kilomètres de *Cornus;* c'est pourquoi elles se trouvent à peu près sur le territoire de cette ville, jadis rivale et souvent ennemie de l'autre. Il est au reste difficile de croire que les habitants de *Cornus* aient pu consentir à permettre à leurs émules de se pourvoir d'une eau qui partait pour ainsi dire de chez eux et que dans les différentes guerres que ces deux peuples eurent entre eux, les conduits qui auraient apporté à *Tharros* les eaux des monts de *Narbolia* et de *Seneghe*, aient été respectés. Je croirais plutôt que les ruines Romaines de *su anzu* soient celles d'une ancienne maison de plaisance, dépendante de la colonie Romaine de *Cornus*, dont il sera bientôt question; ou bien que ce fût là l'ancienne *Saralapis* de Ptolémée.

Hermitage d'*Hermanu Matteu.*

Non loin de ces ruines, sur la droite, se trouve une église isolée et une petite maison, connues sous le nom d'hermitage d'*Ermanu Matteu* (du frère Matthieu); c'est celui d'un ancien hermite qui habitait jadis ce lieu et dont la mémoire paraît être encore en grande vénération parmi les populations voisines.

Géologie de cette localité.

En ce point commence la grande montagne dite le *Monteferru*, dont la nature et même la forme rappellent celle d'Albano placée entre Rome et Velletri; c'est le géant des monts ignés de la Sardaigne. Tout près de l'hermitage en question, se trouve un petit vallon ou plutôt une crevasse, qui permet au géologue d'étudier les différents terrains, dont se compose cette curieuse masse. Je ne

m'étendrai pas à les décrire, puisqu'on en trouvera une description à peu près complète dans la troisième partie de cet ouvrage; je dirai seulement que dans cette espèce de vallon, et même sur le chemin qui conduit de là à *Pittinuri*, on voit distinctement à découvert le terrain trachytique, qui est la roche la plus inférieure et la plus ancienne de ce grand mont; elle est recouverte par-ci, par-là, de dépôts calcaires tertiaires bouleversés; puis sur ces deux roches indistinctement, ont ensuite coulé les laves basaltiques qui forment le manteau du *Monteferru*. Le trachyte d'*Ermanu Matteu* est, comme celui que nous verrons bientôt à *Cuglieri* et à *Bosa*, traversé par des filons de jaspe, de calcédoine et de cornaline.

Le village de *Narbolia* fournit la chaux à une grande partie du *Campidano d'Oristano* supérieur et inférieur; il ne repose pas cependant sur un terrain de cette nature, car il est bâti sur un sol éminemment volcanique. Le monticule au pied duquel il se trouve, est fait en guise d'un double cône, c'est-à-dire avec deux sommités un peu coniques, arrondies et réunies; c'est la forme caractéristique de certains petits cratères, composés de scories entassées et jadis mouvantes. Ces monticules sont assez nombreux dans cette région; ils se trouvent sur le flanc et presque au pied du *Monteferru*, et ils rappellent parfaitement ces cônes volcaniques dits *parasites*, que l'on voit autour et au bas de l'*Etna*, surtout du côté *dei Nicolosi*. On s'est servi avec avantage des scories basaltiques de *Narbolia*, en guise de *pouzzolane*.

Quant à la chaux que ce village fournit aux autres pays d'alentour, on la tire des collines qui du pied du mont arrivent jusqu'à la mer; c'est dans ces collines que se trouvent les fours où les *Narboliais* exercent leur industrie. Après avoir dépassé ces fours, on ne tarde pas à arriver au bord d'un torrent dit *Pischinapiu;* en le remontant vers le cœur de la montagne, on arrive dans un vallon étroit, ou plutôt dans une des crevasses dont cette montagne est

rayonnée à sa base (1); on voit près de là un lieu dit *sa miniera*, à cause d'une mine de fer oligiste, qui s'y trouve, et qui paraît avoir été exploitée du temps du gouvernement Espagnol. J'ai décrit cette localité dans la troisième partie de ce *Voyage* (chapitre XII, page 514); elle n'offre cependant aucun intérêt, ni sous le rapport de la science, ni sous celui de l'industrie minérale.

Ruines de *Cornus*.

Par contre, une autre localité, toute voisine de la précédente, mérite de fixer l'attention de l'archéologue; car à peine on sort de cette mine, en passant sur la rive droite du ruisseau qui l'arrose, on se trouve sur une espèce de plateau, dit encore aujourd'hui *Campu-è-Corru* (Champ de Corne), ou plutôt de *Cornus;* car c'est là que se trouvent les vestiges de l'ancienne ville de ce nom. Ce point est éloigné de la côte de moins d'un demi-kilomètre, mais on ne peut pas dire que l'ancienne ville fût tout à fait au bord de la mer, comme celles de *Nora*, de *Sulcis* et de *Tharros*, à moins qu'elle n'eût de ce côté une extension considérable, dont on ne trouve plus aucune trace. Le port qui. au reste, est près de ces ruines et de la région dite généralement *Corchinas*, paraît être l'ancien *Coracodes Portus* de Ptolémée; on peut voir ce que j'ai dit à ce propos dans la deuxième partie de ce *Voyage* (livre II, chap. III, pages 388-89).

Première visite en ce lieu.

La première fois que je visitai les ruines dont il s'agit, ce fut en mars 1821; me trouvant alors de passage à *Cuglieri*, j'y fus conduit par un gentilhomme de ce village, amateur d'antiquités, dit D. Pietro de Roma; il me montra d'abord chez lui des fragments d'inscriptions qu'il avait recueillis en ce lieu, dans un desquels on lisait visiblement le nom CORNEN. Ce fragment se trouve main-

(1) On entend par crevasses ou vallées rayonnantes celles qui sont dirigées en étoiles dans la direction du centre à la circonférence d'un grand massif, ordinairement d'origine volcanique.

tenant au Musée de Cagliari; puis nous montâmes à cheval et en une heure de chemin environ, nous fûmes sur le lieu. Parmi les objets qui frappèrent mon attention, je noterai spécialement l'ancienne acropole, au sommet de laquelle gisaient au milieu des broussailles, plusieurs pierres ayant servi à supporter des statues, et parmi lesquelles j'en remarquai une où je ne pus lire alors que le nom de *Cassius Honorius;* il en sera question ci-après. Mon *Cicerone* me fit remarquer des restes bien visibles d'un aqueduc; je mesurai la capacité de son canal intérieur; il était bâti à la Romaine, en couches alternantes de briques et de pierres avec ciment; cet aqueduc était dirigé vers l'acropole, où probablement se trouvait une place ou une espèce de terrasse, ornée de plusieurs statues; probablement il y avait aussi une fontaine publique.

La base extérieure de ce monticule est toute couverte d'un talus, formé de terre et de décombres; cette terre est remplie de débris de verreries et de terrailles fines, très-remarquables par la beauté du travail et par la finesse de la matière. En creusant un peu dans ces débris, surtout après une forte pluie, on trouve toujours quelques monnaies Romaines ou Puniques, des agates et des cornalines gravées de fort bon goût; ce qui annonce l'aisance et l'opulence dont jouissaient sans doute les anciens habitants de ce lieu.

Depuis cette époque, je visitai de nouveau ces ruines à plusieurs reprises, et en 1831 j'y fis une course tout exprès; mais je fus dérangé par le mauvais temps toujours constant; je dirigeai spécialement mes investigations sur l'acropole et je parvins, malgré les broussailles qui encombrent ce lieu, et la pluie, à lire quelque chose de plus dans les piédestaux des statues gisant sur le sol de cette acropole mais fort dégradés par le temps.

Ces inscriptions furent ensuite mieux étudiées et lues en 1834 par le révérend Victor Angius, qui pendant sa visite en ces lieux fut accompagné d'un temps plus fa-

vorable; voici au reste, ce qui résulta de ces deux visites, et ce qu'on a pu jusqu'ici tirer de ces inscriptions:

I. R. ***Quinct*****IANO · ET · A · BASSO · COS**
. . . .
CNOCR . . . . EN . . . . FIL. CRIS. INTER
SACERDOT*al* · PROV. SARD. ADLECTO
AB · SPLENDIDISSIMO . . . .
EX · CONSENSV · PROV. SARD . . .
Ordo et Populus Cornen**SIVM**
. . . .
. . . CIV. EQV . . . .
. . . CONT . . . . ONV
AVRELIVS . . . . COL
ARRIO . . . . LICINIO (1)

Deuxième inscription.

L'autre inscription, que je regarde comme votive, a été ainsi lue:

TORQVATO L. F.
M. A . . . HONORIO . . . .
. . . FLAMINI · D . . . .
. . . . VINT . . . .
. . . . VAS . . . . .
. . . . AR . . . .
. . . . FORVM . . . .
VOVIT . . . . (2)

---

(1) Voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, livre III, chap. I, p. 483, n° 44.
(2) Loc. cit., p. 488, n° 45.

Dans deux autres pierres je pus lire

Troisième inscription.

OB MER

AERE

et

FORVM

VINCIAE (1)

Quant à l'inscription suivante, je crois devoir adopter de préférence la lecture proposée par le révérend Victor Angius, qui a pu l'étudier avec plus de fruit que moi.

Quatrième inscription.

Q. SERGIO · Q. F. QVIR.

QVADRATO . . . EQ. R. PATRON

CIVITATIS · ADLECTO . . AB

SPLENDIDISSIMO · ORDINE

CORNENSIVM · PRO · MERITIS

*in co*LON*iam* . . . .

ORDO · ET · POPVLVS · CORNEN

SIVM · OPT. CIV. PAT . . . (*ære*)

*co*LLATO · STATVENDAM · DECRE

VERVNT · EGERVNT · LEGATI

CASSIVS · HONORIVS. (2)

La première de ces inscriptions fut, sans aucun doute, mal copiée par moi; cependant, elle est très-importante,

Date de la première inscription.

(1) Ibid., n° 46.
(2) Ibid., p. 483, n° 43.

parce qu'elle nous révèle l'année précise à laquelle fut élevée la statue que cette pierre supportait, puisqu'elle indique les consuls *L. R. Quintianus* et *A. Bassus*, qui étaient en charge l'an 289 de notre ère.

Importance de la quatrième.

Quant à celle de *Sergius Quadratus*, elle est bien plus précieuse encore, car elle nous fait connaître une nouvelle colonie Romaine en Sardaigne (1). La ville de *Cornus* d'origine Phénicienne, fut probablement détruite ou du moins fortement endommagée lorsque Manlius Torquatus défit *Amsicoras* et *Iostus* son fils, chefs des *Sardi Pelliti*, dont elle était la capitale. Je serais assez porté à croire que dès cette victoire, remportée l'an de Rome 539, et qui coûta aux Sardes et aux Carthaginois 12 mille morts et 370 prisonniers, cette ville serait tombée en décadence; et que plus tard sa population aurait été augmentée par des colons Romains. Mais comme, ni dans cette inscription, ni dans les autres fragments reproduits ci-dessus, on ne voit pas associé au nom de cette colonie celui d'un empereur quelconque, il est permis de croire qu'à l'instar de la colonie de *Metalla* dont il a été fait mention en son lieu, le titre de celle de *Cornus* datât d'une époque antérieure à celui de la *Colonia Julia Augusta Usellis*, dont il nous est resté un monument remarquable.

Opinion de M. Martini.

M. le chevalier Martini dans un intéressant article du *Bollettino Archeologico Sardo* (*anno III, febbr.* 1857, *p.* 17-20), fait connaître toute l'importance de cette inscription; je ne saurais cependant être tout à fait de son avis en ce qui regarde le personnage auquel elle se rapporte; c'est-à-dire je ne crois pas que *Quintus Sergius Quadratus* fût un citoyen de *Cornus* ni de Sardaigne. Je pense au contraire

---

(1) C'est la troisième de l'île, à mon avis, conjointement avec celles de *Metalla* et d'*Usellus*. Ce qui peut en quelque sorte compenser le retrait que je propose de ce titre de colonie à la ville de *Turris Libyssonis*, comme je le dirai ci-après en parlant de cette ancienne ville.

qu'à l'exemple de la colonie d'*Usellis* (1) citée ci-dessus (qui choisit pour *patron Marcus Aristius Albinus Atinianus*, que tout m'engage à regarder comme un personnage résidant à Rome), les colons de *Cornus* en aient fait autant envers la personne de *Quintus Sergius Quadratus*, chevalier Romain inscrit à la tribu *Quirina*, en le choisissant aussi pour leur *patron;* ils lui firent ensuite ériger une statue *PRO MERITIS IN COLONIAM.*

Je suis induit à penser ainsi pour plusieurs raisons; en premier lieu, parce que les villes de province et surtout les colonies préféraient ordinairement choisir pour leur patron un personnage marquant de Rome, qui habitât cette ville, où il pût par son influence être à portée de veiller aux intérêts de ceux dont il était devenu le protecteur· Cicéron s'honorait d'avoir été choisi pour *patron* de la ville de *Capoue*. (*Se unum patronum adoptassent*). Remarquons bien que notre *Quintus Sergius Quadratus*, outre d'être inscrit à la tribu Quirina de Rome, était en outre *Chevalier romain*, titre qui n'était guère porté par un provincial ou par un homme résidant ailleurs qu'à Rome; de plus il me semble que l'opinion de M. Martini pour faire de *Quintus Sergius Quadratus* un citoyen de *Cornus*, repose uniquement sur la lecture de la huitième ligne de l'inscription OPTIMO CIV. PAT., dans laquelle il paraît lire *optimo civi*, tandis que je lis plutôt *optimo civitatis patrono*. En lisant ainsi ces mots, je ne trouve plus rien dans toute l'inscription qui puisse faire croire que le personnage en question fût né dans la colonie et qu'il y habitât; dans ce dernier cas, à quoi bon le choisir pour patron? Car il est évident que le patronage devait s'exercer à

---

(1) Voyez le chap. IV de cet Itinéraire, tom. I, page 463, fig. 27, où j'ai reproduit une monnaie que j'attribue à la colonie en question, avant qu'elle prît le titre de *Iulia Augusta*.

Rome et non à *Cornus*. Enfin sans entrer en matière sur les deux noms CASSIVS · HONORIVS, qui terminent l'inscription, et qui ne paraissent pas complets (1), je dois dire que le mot *egerunt legati*, indique que la colonie de *Cornus* a traité la question du *patronat*, et certainement celle de l'érection de la statue, par le moyen de deux de ses délégués; précisément comme firent ceux de l'autre colonie Sarde d'*Usellis*, en choisissant pour leur patron *M. Aristius Albinus Atinianus* (2). On nommait alors, disait à ce propos mon savant collègue, feu l'abbé Gazzera (3), les *legati* parmi les notables du pays; ils se rendaient à Rome, souvent à leurs propres frais, pour traiter l'affaire avec le futur *patronus:* l'indication de ces *legati* dans notre inscription est donc pour moi un motif de plus pour croire que les deux individus, nommés l'un *Cassius* et l'autre *Honorius*, ou bien *Cassius Honorius*, et un autre (qui devait nécessairement se trouver, puisque l'on parle de *legati* au pluriel), furent expédiés à Rome, si ce n'est pour arranger l'affaire du patronat, qui peut-être était déjà un fait accompli lorsqu'on décréta la statue, du moins pour la confection de cette même statue. On ne peut pas supposer que cette statue ait été exécutée à *Cornus;* tout porte à croire qu'elle a été faite dans la grande capitale; si elle eût dû représenter un citoyen de *Cornus*, on aurait envoyé celui-ci pour *poser* (comme on dit) lui-même à

(1) Pour concorder avec le pluriel *egerunt legati*, et pour se conformer à la règle générale, il fallait bien que ces *legati* fussent au moins deux; et pour que les deux mots *Cassius* et *Honorius* ne fussent pas pris pour un nom seul, il fallait mettre à chacun un prénom qui manque dans la copie; ou bien qu'après celui de *Cassius Honorius* il y en eût un autre qui n'a pas été copié ou qui a disparu.

(2) Voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, livre III, chap. I, p. 466, n° 5, et le chap. IV de cet *Itinéraire*, tom. I, p. 462.

(3) *Di un decreto di patronato e clientela*, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Turin, 1831, tom. XXV, seconde série, p. 379.

Rome, et les légats ou délégués n'étaient point nécessaires pour cela: mais si, comme je le pense, la statue devait représenter un *Chevalier romain* (EQ. R.) demeurant dans la ville par excellence (*Urbs*), alors on conçoit comment le *splendidissime Ordre et le Peuple de Cornus* auraient envoyé auprès de lui deux légats (probablement les mêmes qui avaient traité l'affaire du patronat), pour faire exécuter sa statue à Rome, où se trouvaient à la fois le sculpteur et son modèle, et pour attester ensuite l'identité de la personne et sa ressemblance. C'est, à mon avis, le seul moyen d'expliquer l'intervention des *legati* dans cette inscription qui, dans le fond, ne roule que sur l'érection de la statue. Toujours est-il que la statue placée jadis sur la base où est tracée cette inscription était celle d'un *Sergius Quirinus*, Chevalier Romain, et qu'elle fut érigée avec de l'argent recueilli (aere collato), en reconnaissance des mérites de ce personnage envers la colonie de *Cornus*.

Inscription d'*Aristonius*.

Si ma manière de lire cette importante inscription ne coïncide pas tout à fait avec celle de mon savant ami et collègue M. Martini, j'adopte à mon tour la correction qu'il propose à l'égard d'une autre inscription qui regarde un illustre orateur, natif de *Cornus*, et que j'ai publiée en 1854, dans le tome XIV, pag. 195, n.° 3, des Mémoires de l'Académie des Sciences de Turin. Un document trouvé assez récemment, dont il a été déjà maintes fois question ci-dessus (1), a permis à mon savant confrère (2), de rétablir le texte de cette inscription, que d'ailleurs j'avais accompagné d'un signe de doute (?) et dont j'avais proposé une lecture avec beaucoup de réserve. Il est inutile que je reproduise ici cette lecture; il me suffira de donner la version rétablie par M. Martini, que j'adopte pleinement.

---

(1) Martini, *Testo di due Codici cartacei d'Arb.* Cagliari, 1856.

(2) *Bollettino arch. sardo, anno II, gennaio* 1856, n° 1, p. 9.

DIIS · MANIBVS
ARISTONIO · CLARISSIMO · INCLITOQVE
ORATORI · CORNENSI · QVI · IN · TONALVM
TVRRITANVM · ORATIONEM · HABVIT · PRO
INCOLATO · KARALITANO · PRIMVSQVE · IN · FORO
QVVM · ROM. CIVITATIS · IVRA · DEDIT
PROVINCIIS · CIVITATISQVE · ROM. LEGIBVS
IVDICIA · CONSTITVERE · IVSSIT
IMPERATOR · CAESAR · ANTONINVS · SVB · MALIA
NO · MARCO . RESTITVTO · PROCVRATORE · ET . PRAESIDE

Corrections acceptées par l'Auteur.

Cette nouvelle version fait disparaître les interprétations que j'avais proposées malgré moi et avec répugnance, et au lieu des mots SENATV KARALITANO et ANTONINVS KARAKALLA, je lis maintenant avec M. Martini, INCOLATV KARALITANO et ANTONINVS SVB MALIANO.

Détails sur le sujet de l'inscription.

Sans m'étendre plus longtemps sur une longue note du XV siècle qui est reproduite dans l'autre opuscule de M. Martini (1) faite à propos de la ville de *Cornus*, note où l'on entre en plusieurs détails sur la cause du procès dont il est parlé dans cette inscription, je me bornerai à en donner la substance, pour ce qui regarde uniquement le contenu de cette dernière. « Sous l'empereur Caracalla, « et sous le gouvernement d'un procureur de ce prince « et président (praeses) de l'île, nommé *Malianus Marcus* « *Restitutus*, un grand orateur, natif de *Cornus*, dit *Ari-* « *stonius*, plaida la cause d'un nommé *Incolatus* de Ca- « gliari, contre un certain *Tonalus* de *Torres*, accusé du

(1) *Testo di due Codici d'Arborea*, loc. cit., p. 28, note 6.

« meurtre d'*Arria*, frère de ce dernier. L'innocence d'*In-*
« *colatus* fut établie par *Aristonius*, et le crime fut rejeté
« sur ce même *Tonalus* qui fut déclaré l'instigateur de la
« mort de son propre frère, et sur les serviteurs de ce
« dernier, mandataires de *Tonalus*. »

J'ai dit ci-dessus, que la ville de *Cornus* était d'origine Phénicienne, comme celle de *Tharros;* cela résulterait d'un fragment tiré des histoires de George de Lacon et de l'évêque de Ploaghe, reproduit dans le manuscrit du XV siècle mentionné plusieurs fois. Les habitants de *Tharros*, disent ces anciens historiens de l'île, eurent plusieurs querelles avec leurs voisins de *Cornus* et contre leur chef, également nommé *Cornus*, qui était aussi d'origine Phénicienne, ainsi qu'avec les autres rois ses successeurs. Cependant, du temps du roi *Patenorus*, les habitants de *Tharros* vainquirent ce dernier, ainsi que son fils *Thaar*, et ils brûlèrent presque entièrement la ville de *Cornus;* leurs querelles provenaient, comme il a déjà été dit, des mariages défendus à ceux de *Tharros* avec les femmes de *Cornus;* parce que, ajoutent-ils, elles étaient impudiques et inclinées à toute espèce de luxure, et elle se faisaient spécialement remarquer par leurs habillements et par leurs ornements féminins. Antoine de *Tharros*, qui parle également de cette ville, ne fait pas mention de l'origine Phénicienne des premiers habitants de *Cornus*, mais il entre en plus de détails sur les querelles qui eurent lieu entre les deux peuples voisins. Je ne répéterai pas ce qu'il a dit à ce sujet, car je l'ai déjà reproduit accidentellement en parlant de *Tharros;* le fait est que ceux de *Cornus* furent pendant quelque temps les vainqueurs et que sous la conduite de leur roi *Numila* ils réussirent à détruire, ou du moins, à endommager en grande partie la ville rivale, (*Fuit binkida ipsa Tharro et in magna parte damnificata*). Mais quarante années après, les gens de *Tharros* prirent leur revanche; ceux de *Cornus* furent vaincus et leur ville fut presque entièrement brûlée.

Histoire de *Cornus*.

Question militaire.

Ici se présente une question de localité et d'art militaire. Si le lieu dit *Pichenoriu* où les guerriers de *Cornus* furent défaits, est, comme il le paraît, l'emplacement actuel de *Santa Catterina di Pittinuri*, dont il sera question ci-après, il est curieux de voir que ceux de *Tharros*, ville qui se trouve au sud de celle de *Cornus*, aient défait les troupes de cette dernière ville, dans un lieu de la côte placé à deux kilomètres plus au nord de leur capitale; ceci ne peut s'expliquer que par la condition maritime de cette localité, qui est à peu près le seul point où l'on puisse aborder et prendre terre, surtout avec des bâtiments d'une certaine portée. Il en résulterait que les troupes de *Tharros* furent transportées en ce lieu par mer, et qu'elles attaquèrent celles de l'ennemi et la ville de *Cornus* (par force ou par surprise), en les prenant par derrière ou par le flanc.

Sardi Pelliti.

Cornus était la capitale des *Sardi Pelliti*, ainsi nommés par les Romains parce qu'ils se couvraient déjà alors de peaux de mouton, c'est-à-dire de la *Mastruca*, encore aujourd'hui l'habillement usuel de tous les habitants du *Monteferru*. *Amsicoras*, chef des *Sardi Pelliti*, allié des Carthaginois, fut vaincu non loin de sa capitale par les Romains, commandés par *T. Manlius Torquatus;* après la perte de son fils *Iostus* et la défaite des siens, préférant la mort à l'esclavage de sa patrie, et ne trouvant personne pour la lui donner, il se frappa lui-même d'une main ferme. Nous devons aussi noter parmi les hommes marquants de *Cornus* cet *Aristonius*, grand orateur, en l'honneur duquel fut faite l'inscription précédente. Une note d'un des documents rapportés ci-dessus, indique un nommé *Onidas* de *Cornus* comme un grand philosophe et un grand poëte; il y est dit que ces notices, transmises par George de Lacon et par l'évêque de Ploaghe, ont été puisées par eux à bonnes sources: *Ut ipsi auctores ajunt haberi ex libris et lapidibus*. Enfin j'aurai occasion de mentionner ci-après l'historien Sarde *Severinus*, également originaire de *Cornus* et même descendant d'un des frères d'*Amsicoras*.

La ville de *Cornus* existait encore du temps de l'Anonyme de Ravenne, qui en fait mention sous le nom de *Comi* (1); depuis lors on n'en trouve plus aucune trace dans l'histoire de l'île; il est très-probable qu'elle aura subi le sort des autres villes de cette côte occidentale, lors de l'invasion des Sarrasins, qui paraissent l'avoir détruite de fond en comble, si l'on en juge par le grand désordre qui règne dans ses ruines et par les débris de son aqueduc, qui paraît avoir été détruit expressément. *Cluverius*, dans sa Géographie ancienne, ne fait pas connaître la position de *Cornus;* il se borne à dire d'après *Tite Live*, que cette ville était la capitale des *Pelliti* (*Livio etiam memorantur Pelliti, quorum caput est oppidum Cornus).*

Depuis cet écrivain personne ne s'est plus occupé de chercher l'emplacement de cette ville, si ce n'est feu D. Pietro de Roma, mentionné ci-dessus, qui habitait le gros village voisin de *Cuglieri:* c'est lui qui, en fouillant dans les ruines de *Corchinas* et de *Campo-è-Corru*, a reconnu qu'elles appartenaient sans aucun doute à l'ancienne capitale des *Sardi Pelliti*, surtout d'après des fragments d'inscription qu'il avait recueillis sur les lieux. Mais ces ruines sont bien loin d'avoir été exploitées d'une manière convenable. Il y a près de cinquante années, on a rencontré, dit-on, non loin du littoral, vers *Pittinuri*, des tombeaux avec des urnes funéraires en verre, d'une conservation et de formes remarquables (2), mais elles contenaient des cendres et des fragments d'os calcinés, et chaque vase avait sa monnaie Romaine; on en a depuis lors trouvé

Rech[e]
actue[l]

---

(1) Anonym. Raven. lib. V, *ad calcem Pomp. Melae, ed.* Gronov., Lugd. Bat., 1722.

(2) Dès la première année que j'allai en Sardaigne, en 1819, je vis ces vases dans le Musée naissant de Cagliari; ils y devaient être depuis quelque temps. Probablement ils faisaient partie de l'ancien Musée du *Duc de Genevois*, cédé à l'Université dès l'an 1806, comme il a été dit dans le vol. I de cet *Itinéraire*, p. 77.

d'exactement pareils dans les tombeaux Romains de *Tharros*: ils provenaient donc des hypogées Romains de *Cornus*, où probablement, comme à *Tharros* les tombes des anciens habitants, d'origine Phénicienne, existaient dans une autre localité. Il serait intéressant de chercher de préférence ces hypogées qui, peut-être, gisent en un coin ignoré, et qui pourraient très-bien avoir échappé à la dévastation des *barbares* de toutes les époques et de toutes les espèces. Si l'on parviendra un jour à les découvrir et à les fouiller avec soin et d'une manière convenable, il y aura possibilité d'y trouver des objets importants et même d'une certaine valeur; il faut se rappeler que les femmes de *Cornus* surpassaient celles de *Tharros* en richesse pour ce qui regarde les ornements et les bijoux; c'est pourquoi, je crois pouvoir signaler particulièrement cette localité aux archéologues présents et futurs de l'île, qui pourraient bien y trouver, plus encore qu'à *Tharros*, une mine inépuisable d'objets appartenant aux anciennes populations d'une ville, si longtemps laissée dans l'oubli.

Promontoire de *su Puttu*. Géologie. Après avoir dépassé la localité où sont les traces de cette ancienne ville, on trouve, près d'une tour ruinée, dite *su Puttu* (le puits), les restes d'une ancienne *tonnara*, ou pêcherie de thons; on voit du côté de la mer un petit promontoire sur lequel je réclame l'attention du géologue, qui pourra passer par ces lieux. La roche qui constitue la principale masse de ce promontoire, est formée de différentes assises de calcaire grossier et de grès sablonneux tertiaires. En suivant l'allure de ces roches du côté de la montagne, on finit par les voir reposer sur un trachyte ancien, en grande partie blanchi et passé presque à l'état de *domite*, contenant des concrétions, et même des veines, de calcédoine, de cornaline et de jaspe grossier. Cette roche que nous retrouverons dans toutes les grandes crevasses du *Monteferru*, et que j'ai déjà signalée près de l'hermitage d'*Ermanu Matteu*, forme le vrai noyau de la grande montagne; mais sur le dépôt tertiaire du promon-

toire, on voit reposer une coulée de lave feldspathique grise, qui par conséquent est d'une date postérieure au terrain tertiaire. Nous verrons ensuite plus loin cette même lave feldspathique grise, couverte successivement par deux autres laves de nature basaltiques, l'une grise et l'autre noire. Pour le moment il me suffit de signaler au voyageur ce promontoire, dont j'ai donné une coupe géologique dans la troisième partie de ce *Voyage* (chap. XV, pag. 635, fig. 114).

Je ne parlerai pas de certaines petites anses de ce même promontoire et de la côte voisine; quelques-unes d'entre elles semblent avoir été creusées par la main de l'homme; on leur donne le nom de *s'archittu* (le petit arc) et de *sa fossichedda* (la petite cavité (1)). Je passerai directement à un petit golfe, compris entre le promontoire en question et la pointe sur laquelle a été bâtie la tour, probablement abandonnée aujourd'hui, dite *di Santa Catterina di Pittinuri*, du nom de l'église de ce nom qui se trouve non loin de là. La plage de ce petit golfe est couverte de galets, ce qui fait que les petits bateaux peuvent se tirer à terre; quant à ceux de plus grande dimension, ils n'y sont pas trop en sûreté; car si le vent d'ouest, qui domine en ce parage, ou la grosse mer, viennent à se montrer pendant qu'un de ces bateaux est en chargement, ou en train de décharger ses marchandises, il lui faut immédiatement gagner le large et se réfugier près de l'îlot du *Peloso*, et bien souvent il doit courir jusqu'au golfe d'Oristano pour se trouver en sûreté. La côte qui se prolonge vers le nord est encore bien plus mauvaise, car à partir du petit port de *Pittinuri*, elle devient très-abrupte; elle se compose entièrement de roches tertiaires, ou trachytiques, recouvertes presque partout d'une grande

Petit golfe de *Pittinuri*.

(1) On peut voir toutes ces petites anses et ces bassins artificiels dans ma grande carte en deux feuilles.

et épaisse nappe de lave basaltique, mais tous ses bords sont coupés à pic jusqu'auprès de la ville de *Bosa*. Il y a, à la vérité, près de *Tresnuraghes* un petit port, et plus loin un bon mouillage pour les petits bâtiments en temps de calme, près de la *Perda niedda* (la pierre noire); mais toutes ces localités, y compris la rade de *Bosa*, n'offrent aucune sécurité pour les bâtiments qui ne peuvent pas se tirer à terre; et alors, avec le gros temps, ceux-ci n'ont plus d'autre refuge vers le nord que le *Porto-Conte* près d'Alghero.

Sainte-Catherine. Source d'eau.

Pittinuri paraît être, comme il a été dit ci-dessus, l'ancien lieu de *Pechenoriu* où, d'après Antoine de *Tharros*, les habitants de *Cornus* auraient défait ceux de *Tharros*. L'église voisine de Sainte-Catherine est accompagnée d'une espèce d'hermitage, où vit le gardien; on y voit également d'autres petites habitations, qui servent aux chanoines de la collégiale de *Cuglieri* et à d'autres personnes aisées (*benestanti*) de ce gros village, pour y aller passer quelques jours pendant le printemps ou pendant le travail des champs (1), ou bien pour s'y rendre pendant la neuvaine et la fête, qui ont lieu deux ou trois fois dans l'année. Ces fêtes attirent toujours un grand concours de fidèles, soit de *Cuglieri*, soit des villages voisins; alors, les environs de cette église sont animés par la présence de tout ce monde qui y passe la nuit à la belle étoile, ou dans les petites maisonnettes bâties à cet effet; après les offices, on danse, on chante, et surtout on mange et l'on boit joyeusement sur l'herbe. Non loin de l'église et près de la mer, se trouve une source très-abondante d'une eau fraîche et limpide, sortant directement du rocher: il y a aussi d'autres eaux, qui coulent près de là; elles viennent d'un vallon, ou plutôt d'une de ces crevasses rayonnantes dont

---

(1) Les meilleures propriétés, celles cultivées en blé, se trouvent dans le territoire de *Pittinuri*.

j'ai parlé ci-dessus, page 18. Dans cette crevasse ou vallon, le géologue peut étudier facilement la charpente de la grande montagne volcanique du *M. Ferru* sur son flanc occidental.

Au pied de la tour, commence une route propre aux voitures faite depuis une vingtaine d'années aux frais des habitants de *Cuglieri*, avec l'espoir de la voir prolongée, d'un côté vers Oristano par *Riola*, ce qui ne serait pas bien difficile ni bien coûteux, et de l'autre vers Bosa; mais on en est resté là: de façon que cette route ne sert pour le moment, qu'à ceux de *Cuglieri* qui vont visiter leurs propriétés dans le territoire de *Pittinuri*, à ceux qui vont à la fête de Sainte-Catherine, et enfin au trafic des denrées que l'on embarque ou que l'on débarque dans le port, toutes les fois que le temps le permet. La route dont il s'agit est très-bien développée, sur une pente assez douce arrivant jusqu'au pied du village; elle parcourt un sol éminemment volcanique, qui a été amplement décrit dans la troisième partie de ce *Voyage*. Nouvelle route.

Cuglieri est établi sur une roche ignée grise, ayant de grands rapports avec celle qui a été signalée sur le promontoire, au sud de *Pittinuri;* mais la partie supérieure du pays, y compris le point où se trouve l'église collégiale, ou paroisse, est bâtie sur une espèce de plateau allongé, formé d'une roche basaltique noire, bulleuse, et déchiquetée, reposant sur la lave grise. Cette coulée, qui paraît être venue, non de la cime, mais des entrailles de la montagne, est maintenant isolée; elle date d'une époque comparativement assez récente; ce qui n'empêche pas le géologue de lui assigner un âge très-ancien par rapport à l'époque actuelle. Je signale spécialement à l'attention de ce dernier, une grande crevasse qui se trouve au bas de la descente, au delà de laquelle s'élèvent, en face de celui-ci, les monts voisins dits de *su Elzu* (du chêne-vert) et *Tuvanari;* leur base orientale est formée de bancs de roche tertiaire ou de trachyte ancien, placé plus bas. Village du *Cuglieri*, nature du sol.

Ces cimes sont recouvertes de laves plus récentes, qui descendent d'abord rapidement vers l'ouest et continuent ensuite en pente douce jusqu'à la tour de *Pittinuri*. En parcourant et en étudiant ces localités, j'ai acquis la certitude que ces laves, plus modernes que les autres terrains dont cette montagne est formée, ne sont plus à leur place, que depuis leur épanchement elles ont subi des redressements, et qu'elles ont été fortement disloquées; cela annonce qu'un grand travail de la nature se serait opéré entre l'époque de l'émission de ces laves les plus récentes et l'époque actuelle. On peut consulter à ce propos la troisième partie de ce *Voyage* (vol. I, chap. XV, page 633, fig. 113).

Position du village.

Le village de *Cuglieri* est bâti en amphithéâtre; ses rues principales sont parallèles entre elles, en suivant une même courbe, absolument comme dans un plan levé à *tranches horizontales* dont les courbes ont toutes à peu près la même forme et la même direction; cela fait que les maisons bâties le long de ces courbes ont une rue basse sur le devant et une rue plus haute par derrière, ou en d'autres termes, que la porte d'entrée de devant est au rez-de-chaussée, et celle de derrière au premier étage. Parmi ces maisons il y en a plusieurs de bien bâties, entre autres celle de M. le marquis de la Planargia, mon collègue au Sénat du Royaume; elles sont en général très-propres et recrépies avec de la chaux.

Autorités de la province.

Cuglieri est la résidence de l'Intendant provincial et du Commandant de la province; il dépend du Tribunal provincial d'Oristano pour la partie judiciaire, et de l'Évêque de Bosa pour la juridiction ecclésiastique: il y a beaucoup de familles nobles. L'église collégiale, d'assez belle apparence, est bâtie, comme il a déjà été dit, sur le point culminant du pays; aussi elle se trouve isolée, ce qui est fort incommode pour les habitants en hiver; sa position combine au reste assez bien avec son titre, car elle est dédiée à *Notre Dame de la Neige;* c'est la paroisse du

village. Outre le couvent des Capucins, dont il sera parlé ci-après, il y en a un des *Servi di Maria* fondé par une dame, D.ª Lucie Zatrillas, morte à *Cuglieri* en 1545.

Une chose qui m'a toujours frappé toutes les fois que je me suis rendu dans ce village, c'est qu'avec des sources abondantes que fournit le *Monteferru* et qui coulent non loin de là, on n'ait jamais songé à y conduire l'eau et à y établir des fontaines publiques et des abreuvoirs: la fontaine qui fournit l'eau à la population, est à la distance de plus d'un quart d'heure des maisons, vers le SE; elle est abondante, l'eau y est excellente et elle se trouve là à un niveau suffisant pour être conduite dans le pays avec facilité et à peu de frais; ce qui empêcherait les femmes et les filles de *Cuglieri*, de perdre leur temps à aller journellement remplir leurs cruches, ou à faire leur lessive en ce lieu: ce serait aussi une commodité pour abreuver les chevaux que l'on conduit également à cette fontaine, ou bien que l'on va faire boire au grand ruisseau qui se trouve loin du pays, où l'on rencontre le premier pont en allant vers *Pittinuri;* c'est là que sont les moulins à blé et à huile. Fontaine publique.

Les environs du village sont plantés d'oliviers, dont la culture fait une des principales occupations des habitants(1); il y a aussi quelques endroits plantés à vignes, mais la cultivation du blé se fait dans la région maritime, et principalement dans celle de *Pittinuri* et vers les ruines de *Cornus*, où le terrain tertiaire marneux abonde. La montagne est principalement couverte de beaux chênes-verts (*Q. Ilex*). Culture.

On trouve dans l'aire même du pays, des restes d'anti- Antiquités

---

(1) Cette partie de l'île fait un grand commerce d'huile dans l'intérieur par le moyen de marchands ambulants qui transportent partout cette denrée. On les rencontre dans tous les villages et sur toutes les routes avec leurs chevaux chargés de deux barils.

quités et surtout des monnaies Romaines (1). Je crois, avec une partie des archéologues de l'île, que c'est là qu'il faut placer la *Gurulis nova* de Ptolémée, quoique la position que cet ancien géographe donne à cette ville ne combine pas tout à fait avec celle du village en question; mais comme une grande partie des positions de longitude et de latitude données par Ptolémée, pour ce qui regarde la côte occidentale de la Sardaigne, sont évidemment fausses, on ne doit pas trop lui accorder de confiance sur ce point; il est cependant bon de faire remarquer que dans l'énumération des anciennes villes de cette partie de l'île faite par ce même géographe, celui-ci place *Gurulis nova* après les *Maenomeni Montes*, dont le *Monteferru* faisait partie, et avant *Cornus*. Il est vrai qu'avant cette ville et sitôt après *Gurulis nova*, il nomme *Saralapis*, lieu maintenant ignoré. Le nom actuel de *Cuglieri*, dit par les habitants et surtout par les campagnards, *Culeri*, semble provenir de l'ancien nom de *Gurulis*, avec la même permutation du *g* et de l'*r* qu'a subie le nom de *Caralis* en celui de *Cagliari*.

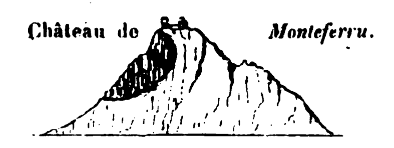
Château de *Monteferru*.

Près de *Cuglieri*, se trouve l'ancien château de *Monteferru*, qui a pris le nom de la grande montagne. Pour s'y rendre, on parcourt un chemin à peu près horizontal; on trouve d'abord, à dix minutes du pays, le couvent des Capucins, placé, comme tous les couvents de cet ordre, dans un lieu très-pittoresque. Un peu au-delà des Capucins, on rencontre la fontaine publique, déjà mentionnée ci-dessus, et au bout de quelques minutes, dans la même direction, on voit s'élever une cime isolée, sur laquelle sont les ruines du château de *Monteferru* dont je donne ci-contre une esquisse.

---

(1) Tout près du village, vers le nord, on a trouvé des inscriptions, et une maison ancienne enterrée, d'où l'on a retiré des instruments d'agriculture, une quantité de blé et quatre vases en cuivre, dont deux sont possédés par le chan. Spano.

Fig. 1.



Le mont sur lequel fut construit ce château est formé d'une roche basaltique grise affectant en quelques points la division prismatique (1).

Le château de *Monteferru*, ou plutôt de *Montiverro*, paraît avoir été bâti par *Ittocor*, frère de Barison de Torres, qui vivait vers l'an 1186 (2); c'était un lieu de frontière entre le judicat de Torres, auquel il appartenait, et celui d'Arborée. — En 1294, la *villa di Verro*, comme l'appelle *Roncioni*, fut reprise par les Pisans, avec plusieurs autres châteaux, sur les frères Guelfe et Loto de la Gherardesca, fils du malheureux comte Ugolino. — En 1300, ce château fut donné en gage par le marquis Malespina à Andrée et Marian d'Arborée, qui le possédaient en 1308, ainsi que le château de *Serravalle* de Bosa, dont il sera question ci-après, et celui de *Monte-acuto*. — En 1328, le roi Alphonse, à son avénement au trône, en confirma la possession à Hugues d'Arborée. — En 1354, Marian d'Arborée, révolté contre le roi D. Pierre, occupa ce château et il le gardait encore, malgré les conventions, en 1355 (3). — En 1417, il fut donné, à titre de fief, avec le village de *Cuglieri*, par le roi Alphonse V à Guillaume Montagnana (4) qui, en 1426, le vendit à Raymond Zatillas. Historique.

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. XV, p. 632, fig. 112.

(2) Tola, *Diz. biogr. sardo*, tom. I, p. 117, note 3. Idem, tom. II, p. 147.

(3) Manno, loc. cit., tom. II, chap. IX, p. 47.

(4) Fara, *De Rebus sardois*, loc. cit., lib. IV, p. 337.

Chemin de *Santu Lussurgiu.* A peine a-t-on dépassé le pied du château, on trouve devant et à côté de soi, une montée assez rapide, sur laquelle est pratiqué le prétendu chemin de *Santu Lussurgiu*, qui est plutôt un sentier désastreux, au milieu d'une belle forêt et que les chevaux Sardes seuls peuvent franchir avec l'agilité et la souplesse qui les caractérisent. Ce chemin conduit presque au sommet du mont, pour descendre bientôt plus rapidement sur l'autre revers: on peut atteindre ainsi en près de deux heures et demi de montée et de descente, le grand village ~~de *Santu Lussurgiu*~~, où l'on ~~arrive par une~~ pente très-rapide, au bout de laquelle est un endroit ombragé par de nombreux et vigoureux châtaigners.

Monte Entu. Du pied de ce même château de *Monteferru*, plus vers le sud, on peut prendre un autre sentier plus rapide et plus désastreux que le précédent, pour aller vers une des cimes les plus élevées de la montagne; ce sentier, peu fréquenté, passe constamment au milieu d'une grande et belle forêt presque toute formée de chênes-verts. On donne à cette cime le nom de *Monte Entu* (mont du vent), parce qu'elle est réellement exposée à tous les vents; elle a une forme à peu près conique, analogue à celle du mont du château et, comme ce dernier, elle se compose d'une roche basaltique grise, qui a également une tendance à la division prismatique irrégulière.

Son élévation. Ce point domine plusieurs autres cimes voisines, toutes de même nature, qui ont à peu près la même forme. Son altitude est de 1015 mètres au-dessus du niveau de la mer. De cet endroit on voit se développer une grande partie de la côte occidentale de l'île, depuis les promontoires de *la Frasca* et de *S. Marco*, jusqu'au cap della *Caccia*, non loin d'Alghero. Il vaut la peine de se procurer cette vue par une ascension à la vérité un peu pénible, mais toujours ombragée et qui ne dure guère qu'un peu plus d'une heure. C'est au reste, un chemin suivi par les chasseurs du pays, qui font bien souvent

du pied du *Monte Entu* et des lieux environnants, le but de leurs parties les plus productives en gros gibier. Aussi, m'est-il arrivé un jour, que je me trouvais perché sur ce piton (ayant vers l'ouest un précipice de près de cent mètres à mes pieds), occupé à prendre des angles avec mon théodolite, d'entendre tout à coup un grand bruit, causé par plusieurs voix humaines et par le trépignement de plusieurs chevaux; ce bruit partait de la forêt, que je voyais au-dessous de moi à vol d'oiseau; bientôt je m'entendis appeler par mon nom; ces cris provenaient d'une nombreuse compagnie de chasseurs de *Cuglieri* qui, à travers une claire-voie de la forêt, m'avaient reconnu; car personne autre que moi n'était, à leur avis, capable d'aller se jucher et de rester pendant des heures entières sur les plus hautes cimes de leur pays avec des instruments luisants; ils me reconnurent, par conséquent, bien moins à ma figure, qu'à cause du lieu où j'étais et à mon attirail, et ils m'invitèrent par leurs gestes à aller me joindre à eux. C'est ce que je fis au coucher du soleil, lorsque mon opération fut finie pour cette journée; je ne tardai pas à les trouver, sans trop m'éloigner de ma station, et je partageai avec eux la curée, leur souper et leur bivouac, en voyant ainsi s'écouler en joyeuse et bruyante compagnie une nuit que je m'étais déjà résigné à passer sur cette cime, beaucoup plus silencieusement avec mon guide.

A propos du *M. Entu*, je dois ajouter, que si la vue dont on y jouit vers le sud, vers l'ouest et même en partie vers le nord, est très-étendue, elle est, au contraire, très-bornée vers l'est; car tout près de là, la montagne s'élève encore de plus de 40 mètres et elle finit par une espèce de plaine un peu ondulée, dont le point culminant atteint l'altitude de 1050 mètres au-dessus du niveau de la mer; ce point se nomme *M. Urticu*, et comme de ce lieu je pouvais correspondre avec plusieurs autres de mes signaux, placés sur les différentes cimes de la partie centrale de l'île, qui m'étaient cachés au *M. Entu*, c'est là *Monte Urticu.*

que je plaçai un grand signal, dont probablement les débris existent encore. Il suffit de dire que de ce point je pus distinguer, vers le NO, l'île de l'*Asinara*, et vers le SE, la tour de *S. Pancrace* de Cagliari, et la presqu'île de *S. Elia;* il y a de ce lieu à l'*Asinara* une distance de plus de 108 kilomètres en ligne droite, et la tour de *S. Pancrace* en est éloignée de 120.

Géologie. Du *M. Urticu* jusqu'à *Santu Lussurgiu*, la descente s'opère sur un sol assez varié, formé de roches ignées, mais celle qui constitue le noyau principal de la montagne est feldspathique, blanchâtre et tendre; c'est plutôt une espèce de *domite* qu'une vraie lave; je la regarde comme la roche fondamentale de tout ce grand massif, et comme plus ancienne que toutes les autres qui la recouvrent en guise de coulées, ou de manteau. Dans cette roche blanchâtre se trouvent de profondes crevasses, qui mettent à nu la composition minéralogique de la montagne et qui sont très-instructives, à cause des différentes espèces de filons qui les traversent en tous les sens. Ce sont d'abord des veines ou des rognons de calcédoine grossière, de jaspe et de cornaline, puis des *dikes* plus récents, qui traversent également ces derniers et qui sont formés de roche basaltique. Un culot de ce basalte noir s'élève, non loin du *M. Urticu*, et forme un piton, dit *M. Pertuso*, dont l'altitude n'est plus que de 992 mètres.

Végétation. Toute cette cime est couverte en grande partie d'arbustes tels que le *Lentisque* et l'*Arbousier:* mais elle est assez dépeuplée de gros arbres; peut-être n'en aura-t-il pas été de même par le passé et probablement le feu des chevriers insouciants aura-t-il aussi passé par-là, comme sur presque toutes les montagnes de l'île. Parmi les plantes remarquables qui croissent en ce lieu, je me bornerai à citer l'*Ellébore (Helleborus lividus* AIT. H. Kew.), qui s'y trouve en certaine abondance: on lui donne dans le pays, le nom de *sibidillia*, parce que la feuille de cette plante séchée et réduite en poudre, est employée pour faire éternuer les per-

sonnes; amusement d'autant moins convenable, qu'une forte dose et un long éternument ne seraient pas sans danger (1). Les nombreux châtaigniers que l'on rencontre, en entrant à *Santu Lussurgiu*, sont aussi beaux que ceux d'*Aritzo*.

Avant d'arriver aux premières maisons de ce village et sous l'ombrage même des châtaigniers se trouve une fontaine publique d'une eau excellente et abondante; elle ne manque jamais, pendant le jour, d'être animée par la présence d'une quantité de femmes et de filles, qui ne cessent d'aller y remplir leurs belles cruches, aux formes antiques, qu'elles portent sur leur tête avec d'autant plus de grâce qu'elles sont elles-mêmes très-remarquables par leur figure, par leur taille et par un certain air d'aisance décente, qui leur est particulier. Leur costume, d'ailleurs, est d'une grande simplicité, car elles ne portent pas, comme les femmes de plusieurs autres parties de l'île, des jupons d'étoffes rouges ou jaunes; celles de *Santu Lussurgiu* semblent toujours en deuil; leurs jupes à mille plis sont faites avec du *furese* noir, qu'elles se fabriquent elles-mêmes (2), et elles portent sur la tête un grand mouchoir à fond bleu qu'elles nouent sous le menton, par deux bouts; ce costume est particulier aux habitantes de ce village, ce qui fait qu'on les reconnaît de loin au premier abord. Les hommes sont également vêtus de *furese* noir; ils endossent, en outre, leur *beste peddis*, la fameuse *Mastraca* de leurs aïeux les *Sardi Pelliti*. Ils recouvrent leurs jambes de guêtres en cuir de couleur naturelle, sans doute à cause des nombreuses épines qui croissent dans leur territoire; ils portent presque tous en sautoir autour du corps, une corde

(1) Moris, *Flora Sardoa*, vol. I, 1837, p. 53.

(2) Elles sont très-laborieuses; chaque maison possède un métier. On dit que ce village fournit annuellement plus de 1500 pièces de ce *furese*, qui est le plus estimé de toute l'île, et dont les habitants du lieu font un commerce assez actif.

à plusieurs tours. C'est une espèce de *lazzo*, arme terrible des Américains Espagnols: les *Lussurgesi* s'en servent aussi adroitement qu'eux, mais seulement pour saisir les chevaux et les bêtes à corne qu'ils élèvent avec un soin particulier: c'est leur profession ordinaire; ils sont fort peu agriculteurs. On compte plusieurs familles nobles dans ce pays; j'y ai vu, il y a quelques années, une dame Parisienne mariée à un de ces messieurs; je ne manquai jamais de la visiter toutes les nombreuses fois que mes travaux me conduisirent à *Santu Lussurgiu*.

Situation du village.

Ce village, dont l'altitude, mesurée à la porte de la paroisse, est de 502 mètres au-dessus du niveau de la mer, est assis dans une espèce de fosse profonde ou cavité naturelle, autour de laquelle sont placés différents quartiers, qui se regardent, pour ainsi dire, les uns les autres et qui sont formés de maisons rangées en amphithéâtre; de façon, que lorsqu'on se trouve pour la première fois au milieu de ce pays, il y faudrait presque une boussole pour s'orienter. Les bords de cette cavité sont si élevés et ils semblent tellement unis entre eux, que l'on ne sait guère, lorsqu'on se trouve au centre du village, ni par où l'on est entré ni par où l'on pourra en sortir. Cela a fait dire que *Santu Lussurgiu* est bâti dans un cratère volcanique, ce qui n'est pas tout à fait exact. Ce village est placé, il est vrai, dans un grand enfoncement d'une montagne d'origine ignée, mais cet enfoncement est plutôt une immense crevasse ouverte dans l'ancien noyau de cette montagne, qu'un véritable cratère par lequel serait sortie la lave. Le seul point où j'ai cru apercevoir des traces réelles d'une émission de matière fluide, se trouve à la chapelle de *S. Joseph*, qui domine le village vers l'est: la présence en ce lieu de scories fraîches basaltiques et la forme arrondie du monticule qui supporte l'église, m'y ont fait reconnaître l'existence d'un de ces monticules ou *cônes parasites*, semblables à d'autres de leurs pareils, qui ceignent en plusieurs

points la base et les flancs de cette montagne. C'est principalement par là que doit être sortie la matière basaltique, soit en véritables courants de lave, soit tout simplement en fragments de scories qui se sont entassés autour d'une petite ouverture, à travers laquelle ils sont venus au jour du sein de la terre. C'est ainsi que se sont formés partiellement ces petits monticules arrondis, presque tous doubles à leur cime ou échancrés dans une de leurs faces, dont les formes se répètent en plusieurs points avec une telle ressemblance qu'on les dirait tous faits dans un même moule.

On ne peut sortir de *Santu Lussurgiu* sans faire d'abord une montée; en suivant le cours de l'eau qui arrose le village, on voit celle-ci s'écouler par une crevasse dans la plaine; mais le chemin qui côtoie ce ruisseau est encore très-mauvais; c'est cependant le seul susceptible d'être rendu propre au passage du chariot. Ce chemin conduit au village de *Bonarcado*, dont il sera question dans le chapitre suivant. De là on peut se rendre à *Milis* et dans le *Campidano* d'Oristano. Pour aller partout ailleurs, en sortant de *Santu Lussurgiu*, il faut toujours gravir une montée très-raide le long d'une des parois de la grande crevasse où se trouve le village; pour se rendre à *Abbasanta* ou à *Paulilatino*, on doit atteindre la chapelle de Saint-Joseph; pour aller à *Cuglieri*, on doit faire la plus forte montée, car il faut gravir toute la montagne et la descendre ensuite le long de son versant occidental. Si enfin on veut se diriger vers le nord, il faut faire d'abord une montée assez forte dans le village même, puis on suit un chemin à peu près horizontal qui conduit à l'église rurale de *Saint-Léonard*. Sorties du village.

Cette église, mentionnée par Fara, appartenait autrefois à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem; elle se trouvait jadis aux confins des États du Juge de *Torres* (1). La première Saint-Léonard. *Siete Fuentes.*

(1) *Oppida etiam Pittinuris et sancti Leonardi, cum eius templo*

mention qui est faite de cette église remonte à l'an 1355; sous les Pisans c'était un baillage dépendant du Prieuré de Pise; c'est à cette époque que Guelfe, fils du fameux comte Ugolino de la Gherardesca, alla mourir de maladie et de douleur, dans un lieu voisin, dit *Siete Fuentes* ou les *Sept Fontaines* à cause de sept sources qui sortent du sol, tout près de là; aussi ce Prieuré, dit ensuite Commanderie, portait également le titre de *Siete Fuentes* (1). Cette Commanderie avait cela de remarquable que, d'après son ancienne fondation, elle était réservée aux Italiens et non aux Sardes; ce qui serait un contre-sens aujourd'hui, depuis l'entière fusion de l'île avec les provinces continentales du Piémont. Cette disposition fit que sous le régime Espagnol, dans le XVII siècle, les *Cortes Générales* de l'île voulurent faire établir dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, une *Langue* en faveur des sujets Sardes (2). Sous le gouvernement des princes de Savoie cette Commanderie fut presque toujours donnée à des personnes natives des provinces du Continent; puis on administra ses revenus dans une caisse à part dès l'an 1822, pour subvenir à des dépenses d'utilité publique.

Église et maisonnettes voisines.

L'église est très-ancienne, mais elle n'offre rien de particulier; elle est officiée par un chapelain, nommé par

prioratus ordinis Militum sancti Ioannis Hierosolymitani, quibus est finis Turritanae provinciae. Fara, *Chorograph.*, liv. II, p. 71.

(1) J'adopte sur l'épisode de la mort du comte Guelfe, l'opinion de *Fara* plutôt que celle du chev. Pasquale Tola. Ce dernier en reproduisant le récit de *Roncioni*, qui fait mourir Guelfe près de Sassari, cherche dans les environs de cette ville un lieu dit *Setti Funtani*; mais cet endroit ne paraît pas être celui indiqué par Fara; il me semble au contraire que ce serait celui dont il est question (Tola, *Diz. biogr.*, vol. II, p. 225, art. *MAR*, note 1.). Voyez aussi ce qui a été dit dans le quatrième chapitre de cet *Itinéraire*, tome I, page 342, note 1.

(2) Martini, *Stor. eccl.*, vol. III, p. 438.

le roi, qui y célèbre la messe tous les jours de fête; les habitants de *Santu Lussurgiu* ont une vénération toute particulière pour Saint-Léonard. Près de l'église et des sept fontaines, on voit de petites maisonnettes destinées à ceux qui vont y faire la neuvaine; il y a aussi des espèces de boutiques, ou plutôt des hangards à compartiments avec un parapet par devant, dont se servent les vendeurs de bonbons et même les marchands, qui y étalent différentes denrées pendant la foire que l'on y fait à l'occasion de la fête du Saint.

A une heure de distance de l'église de *Saint-Léonard*, en suivant la même direction, par un chemin presque uni, tracé dans la forêt que l'on ne cesse de parcourir, se trouve un autre monticule arrondi, où est l'église rurale de *S. Antonio;* c'est encore là une localité d'où semble être sorti jadis un grand courant de lave basaltique; celle-ci aurait coulé de préférence vers l'ouest et elle aurait formé une nappe ayant d'abord une légère et douce inclinaison, mais qui devient horizontale près de la mer. Cette grande coulée forme le pied du *Monteferru* de ce côté, c'est-à-dire au nord-ouest et même à l'ouest de *Cuglieri*, où elle est entamée par de profondes crevasses. C'est probablement de ce même lieu de *S. Antonio* qu'est sortie l'autre coulée de la même matière, qui forme une autre espèce de plaine un peu inclinée dans les territoires de *Tresnuraghes*, de *Sagama* et de *Suni*.

Toute la région décrite ci-dessus, à partir de *Saint-Léonard* et même du territoire de *Santu Lussurgiu*, pour aller à *S. Antonio* et pour descendre vers *Scano* à l'ouest, était couverte d'une magnifique forêt; mais depuis quelques années celle-ci a été fortement endommagée par des coupes faites à plusieurs reprises, avec fort peu de soin; on a abattu alors tous les chênes (*Quercus Robur*), qui pouvaient servir comme bois de construction, et il n'est plus guère resté que les chênes-verts (*Q. Ilex*).

La forêt de *Scano*, que j'ai encore connue fort belle, F

fut exploitée en 1821, par des spéculateurs Génois, qui ne tirèrent pas de cette coupe un profit équivalent au dommage qu'ils y ont causé; (ceci peut se dire en général de toutes les coupes que l'on a faites dans les autres contrées de l'île et que l'on continue à faire aujourd'hui). La grande difficulté qu'éprouvèrent les concessionnaires de la forêt de *Scano*, fut celle de charrier leurs immenses pièces de bois jusqu'à la côte la plus voisine, qui est très-mauvaise pour les bâtiments. Les patrons de ces bâtiments se faisaient payer un prix énorme pour le nolis de transport de ces bois sur le Continent, en raison des difficultés d'aborder sur cette côte, et du péril qu'il y a d'y rester en chargement; ce qui n'a pas empêché que plusieurs naufrages eussent lieu avant que ces chargements fussent complétés. Une autre forte dépense fut celle d'ouvrir dans cette forêt et dans tout le trajet jusqu'à la mer, des routes praticables au chariot, que l'on exécutait avec des chars, faits tout exprès; car ceux du pays ne sont guère propres à ce service, ou du moins on ne sut pas, ou on ne voulut pas alors les employer à ce genre de transport. Il en résulta une mauvaise spéculation, qui eut pour effet réel la dévastation, faite à pure perte, d'une des plus belles forêts possibles.

Scano. Le village de *Scano*, est une dépendance de *Cuglieri;* il peut fixer l'attention du minéralogiste et du géologue, à cause de la quantité de belles agates, de cornalines et de jaspes que l'on trouve, pour ainsi dire, dans le pays même; on rencontre ces pierres comme à *Cuglieri*, en veines et en rognons, dans une roche trachytique, passant tantôt à une argilophyre rougeâtre, et tantôt à une espèce de *domite*. Le *Monte passa* (Mont de la paille) et un autre monticule, où est l'église de *Santa Croce*, tout à fait près du même village, sont formés ou, du moins, couverts de lave basaltique.

Retour à Pittinuri. On voit qu'en faisant le tour d'une grande partie de la pente orientale et septentrionale du *Monteferru*, j'ai fini par

reconduire mon lecteur au pied du village de *Cuglieri;* c'est là que nous retrouverons le chemin allant directement d'Oristano à Bosa, que nous avons laissé à Sainte-Catherine de *Pittinuri*, pour aller visiter les deux grands villages de *Cuglieri* et de *Santu Lussurgiu*, en traversant le colosse volcanique Sarde, de l'ouest à l'est.

Chemin de Bosa. *Cartiera.*

Après avoir repris le chemin en question, et en nous dirigeant de *Pittinuri* vers Bosa, nous trouverons deux routes également mauvaises et à peine bonnes pour les chevaux du pays, tant que l'on ne quitte pas le territoire de *Cuglieri*, à cause des grandes crevasses qu'il faut franchir. En passant par celui de ces deux chemins qui s'approche le plus de la mer, on voit dans un vallon, à une petite distance du sentier battu, un grand palais à deux étages et à plusieurs fenêtres, tout délabré et sans toit; c'est là que pendant le séjour de la Maison régnante à Cagliari, c'est-à-dire avant 1814, on eut la malheureuse idée de bâtir un grand édifice pour une papeterie; on y dépensa plus de 200 mille francs, ce qui était énorme pour l'état des finances Royales d'alors, et on dut l'abandonner, à peine cette papeterie eût-elle été mise en activité. L'éloignement de toute espèce de population et surtout le choix d'une localité extrêmement malsaine, furent les causes principales de cet abandon; tout ce qu'il pouvait y avoir de bon en ce lieu, c'était la proximité d'un courant d'eau assez considérable; mais quoique en ce point ce torrent soit assez près de la mer, il ne peut supporter aucune barque, et les bâtiments ne peuvent rester sans péril devant son embouchure; de façon que cette *Cartiera* n'est plus qu'une masure habitée par les pigeons et les oiseaux de nuit. (On la trouvera indiquée sur ma grande carte en deux feuilles).

Sa Foghe.

Le cours d'eau dont il est question, porte dans cette région le nom de *rio manno* (grand), car il reçoit plusieurs affluents qui descendent du *Monteferru;* au point où il entre dans la mer, se trouve sur sa rive droite une espèce de

cap, qui prend le nom de *Punta de Foghe* (*foce* italien, *embouchure* français), sur lequel est une tour abandonnée. C'est par cette pointe que commence le territoire de *Tresnuraghes*, séparé de celui de *Cuglieri* par la branche principale du *rio manno;* de façon que les pittoresques églises rurales de *S. Marco* et de *Santa Vittoria*, au bas desquelles passe le chemin en question, appartiennent déjà au territoire de *Tresnuraghes*.

Chemin par *Senariolo.*

L'autre chemin que l'on peut prendre pour aller de *Pittinuri* à Bosa, est celui qui passe au pied de *Cuglieri*, et qui conduit au village de *Senariolo:* de là on suit le chemin direct de *Cuglieri* à Bosa; c'est le plus battu et le meilleur.

Moulins de *Tresnuraghes.* Géologie.

Le long de ce même chemin, lorsqu'on arrive aux moulins dits de *Tresnuraghes*, qui sont encore éloignés du village de ce nom, le géologue peut observer un terrain assez curieux, que j'ai signalé dans la troisième partie de ce *Voyage* (chap. VIII, page 296). La roche de sédiment, dans laquelle est creusé le lit du ruisseau qui fait aller ces moulins, conserve toute l'apparence d'un dépôt tertiaire stratifié; mais elle paraît avoir subi une modification singulière, due probablement à quelque torrent d'eau acidulée, sortie du flanc de la grande montagne volcanique voisine; cette roche est devenue siliceuse, caverneuse et tendre; mais elle semble avoir été dans l'origine un grès calcaire, rempli de menus fragments de quartz; le calcaire aurait été dissous par l'eau acidulée, et il ne serait plus resté que la partie siliceuse, qui a pris une structure cariée.

Tresnuraghes.

Tresnuraghes, que l'on rencontre une demi-heure après avoir dépassé les moulins de ce nom, est un gros village et le chef-lieu d'un canton (mandamento), formé de six autres villages très-voisins, nommés: *Magumadas*, *Flussio*, *Sagama*, *Tinnura*, *Modulo* et *Suni*. Ils composaient l'ancien fief, dit de la *Planargia*, parce qu'une grande partie de ces villages se trouvent dans une espèce de plaine; ceci cependant n'est exact qu'en y pénétrant par un côté, car

de l'autre ils sont placés au bord supérieur d'une assez profonde vallée, presque circulaire, au centre de laquelle s'élève un petit monticule isolé, où est le pittoresque village de *Modulo*.

Tresnuraghes est ainsi nommé à cause de trois *Noraghes* qu'on y rencontre, dont un compris dans son enceinte, et deux autres peu éloignés; il est distant de trois kilomètres de la côte, où se trouve ce que l'on veut bien appeler le port de ce village. C'est, si je ne me trompe, en ce lieu que l'on embarqua une grande partie des bois de construction tirés de la forêt de *Scano*, non sans beaucoup de péripéties et même de malheurs; car c'est un endroit qui n'est propre qu'à servir de refuge momentané aux pêcheurs de corail. Cette côte fut infestée jadis par les Musulmans: selon la tradition du pays, le village de *Magumadas* aurait existé plus près de la mer; il aurait été envahi par les Sarrasins en 1226, et les habitants qui ont échappé alors au cimeterre et aux fers de ces barbares, se seraient établis plus dans l'intérieur du pays, c'est-à-dire là où existe le village actuel. Cela n'a pas empêché qu'en 1684, leurs descendants reçussent à leur tour une visite des barbaresques, qui pillèrent les maisons de *Magumadas* et firent des captifs; mais les Sardes, guidés par un nommé Jean-Marie *Poddighe*, les défirent en grande partie et leur reprirent le butin et les prisonniers qu'ils avaient faits; les descendants de ce *Poddighe* conservent encore un étendard (ou pavillon) avec la demi-lune, pris à cette occasion par leur courageux aïeul. *Tresnuraghes et Magumadas.*

À *Suni* on trouve la route nationale qui de Bosa va à *Orosei*, sur la côte orientale de l'île, en passant par *Macomer* et Nuoro. Cette route, très-bien développée à la descente de *Suni* à Bosa, peut être un sujet d'étude pour le géologue; car les différentes roches qui composent le sol de cette région ont été mises au jour par les coupures qu'on a pratiquées pour la confection de cette route en rampes successives. On y distingue toute la succession des *Suni. M. Nieddu. Géologie.*

terrains, depuis la roche trachytique ancienne (1) jusqu'à celle qui est plus récente, c'est-à-dire la lave basaltique noire. Le *Monte Nieddu* (noir) qui est tout à côté de *Suni*, semble se trouver, en ce point, presque à son niveau, mais c'est une véritable montagne si on le regarde du bas de la vallée, et du niveau du fleuve (2).

Ville de *Bosa*. La ville de Bosa s'élève sur la rive droite d'un fleuve nommé *Temus* par Ptolémée (3), à deux kilomètres de son embouchure; mais cette embouchure est pendant presque toute l'année obstruée par des sables, ce qui rend les eaux de ce fleuve très-lentes et même stagnantes: aussi c'est à cette stagnation des eaux que l'on attribue, avec fondement, la triste réputation qu'a cette ville d'être très-insalubre pendant plusieurs mois de l'année. Cela a fait que Bosa a perdu peu à peu ses principales autorités civiles et militaires, qui ont préféré s'établir dans le village de *Cuglieri* où elles jouissent d'un air excellent, à la presque certitude d'être malades dans une ville. Celle-ci a même cessé de donner son nom à la province; l'évêque seul, qui y est resté, prend toujours le titre d'évêque de Bosa.

Supposition. Son développement. Cette ville s'étend presque toute en plaine le long du fleuve, et elle ne monte que du côté de son ancien château, maintenant abandonné. Elle fut ceinte de murs, dont on voit plusieurs restes, mais on peut la regarder aujourd'hui

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, chap. VIII, pag. 297, chap. IX, p. 516, chap. XV, p. 637; on trouvera à la même page une coupe géologique de ce mont, fig. 115.

(2) Voyez la page 637 et la fig. 115 citées dans la note précédente.

(3) Voyez dans l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage*, planche I, *Sardinia antiqua*, l'embouchure de ce fleuve désignée par le nom de *Temi fluvii ostia*, Ptol. On y voit également indiquées les deux villes, c'est-à-dire la *Bosa vetus*, et la *Bosa hodierna*, qui est celle dont il est d'abord question. Voyez également le texte de cette deuxième partie, livre II, chap. I, p. 361.

comme une ville ouverte. Ses rues principales sont naturellement parallèles au cours du fleuve; elles consistent d'abord en un quai courant le long de la rive droite du *Temo*, et faisant en quelque sorte fonction de rue. Ce quai, vu de loin, fait un très-bel effet avec ses maisons et leurs fenêtres, réfléchies par les eaux paisibles du fleuve. Derrière le quai se trouve la rue principale, à laquelle on donne le nom de *Piazza Maggiore;* elle est régulière et bordée de maisons assez bien bâties et à plusieurs étages; derrière et parallèlement à la *Piazza Maggiore*, est la rue dite *le Tende*, à l'extrémité orientale de laquelle se trouve l'évêché; une quatrième est celle dite de *la vieille boucherie*, qui part de la cathédrale et arrive à l'église de *Santa Croce*.

La cathédrale actuelle de Bosa ne date que de l'année 1806; elle fut rebâtie aux frais d'un chanoine Simon, en A1
substitution de l'ancienne, dont on ignore l'antiquité; on sait seulement qu'elle avait été restaurée en 1400: le maître-autel de la nouvelle église est tout en marbre et orné de trois statues de même matière, parmi lesquelles celle de la *Vierge Immaculée*, qui est la titulaire de l'église; celle-ci est très-riche, et l'on calcule que, tout compris, entre biens-fonds et valeurs en objets d'ornements et en argenterie, elle possède cent mille écus sardes, savoir 480 mille francs. Il est inutile d'énumérer les autres églises, soit de la ville, soit de la banlieue, qui sont très-nombreuses: parmi ces dernières je me bornerai à noter celle des Ss. Pierre et Paul, placée de l'autre côté du fleuve, seul reste encore debout de la Bosa ancienne chrétienne, bâtie probablement sur la *Bosa vetus* païenne, dont il sera question ci-après. L'autre église extérieure que je signalerai encore, est celle qui se trouve tout près de l'embouchure du fleuve, dite *Santa Maria di Mare*. Parmi les palais, ou si l'on veut, les maisons de premier ordre, je dois naturellement citer celui de l'évêque; il y avait du temps de Fara, une maison princière *Domus regia;* j'ignore s'il en reste des vestiges, ou si c'est l'actuel Hôtel de

Ville. Les maisons des particuliers sont en général assez belles, surtout celles de la grande rue ou *Piazza Maggiore;* celles donnant sur le quai, sont en partie ornées de treillages verdoyants, qui pendant une partie de l'année prennent un aspect tout particulier.

Pont.

Le pont auquel aboutit la nouvelle route, dite aujourd'hui nationale, qui traverse l'île de l'est à l'ouest, en partant d'*Orosei* (1), est vieux et même il menaçait ruine quand je l'ai visité pour la dernière fois en 1850; il se compose de sept arches; ce qu'il y a de malheureux c'est que lorsqu'on le bâtit, ou qu'on le restaura, on laissa le fond du fleuve encombré en cet endroit par les débris, ou par les bases des anciennes piles; ce qui fait que pendant la saison où les eaux sont basses, les bateaux ne peuvent pas toujours passer sous les nouvelles arches, ni communiquer entre la partie du fleuve en aval du pont et celle qui est en amont; ce qui est un inconvénient; car le fleuve est navigable encore pendant près de deux milles au-dessus de la ville, où il serpente au milieu d'une large vallée, toute remplie d'oliviers et bien cultivée.

Embouchure du fleuve.

Mais l'inconvénient le plus grave consiste en ce que ce fleuve est obstrué à son embouchure par une forte barre de sable qu'on ne franchit avec de gros bateaux que lorsque les eaux sont pleines, et ce n'est pas là l'état normal de ce fleuve. Ce qu'il y a de plus déplorable c'est que cette barre n'a pas une origine naturelle, mais qu'elle fut jadis faite exprès par les habitants de Bosa en 1528, dans la crainte d'une flotte française; comme cette flotte louvoyait dans ces parages, peut-être dans l'intention de faire du mal aux peuples soumis à la domination de Charles-Quint, on eut la malheureuse idée, pour éviter un mal passager, de se causer un mal irréparable, en remplissant l'embouchure du fleuve de grosses pierres, de sable et de

(1) Je reviendrai plus tard sur cette route transversale.

terre, et depuis cette époque ce passage fut interdit aux bâtiments et aux galères (1). Le dommage causé alors par cette inqualifiable disposition est incalculable, car les eaux une fois arrêtées à leur embouchure, depuis plus de trois siècles, n'ont cessé de déposer en ce lieu les matières qu'elles tiennent en suspens lorsqu'elles sont troubles; et ce dépôt successif de tant d'années ne peut plus être enlevé d'aucune manière. Les grosses barques ne pouvant plus entrer par là que lorsque les eaux sont très-pleines, il s'ensuit qu'elles doivent rester en chargement hors de l'embouchure, et lorsque le vent d'ouest arrive, ou que la mer devient très-houleuse, ne pouvant pas tirer à terre comme les petits bateaux, elles doivent bien souvent suspendre leur chargement ou le déchargement, et lever immédiatement l'ancre pour se réfugier à *Porto Conte* ou dans le port d'*Oristano*.

On a fait plusieurs projets, soit pour ouvrir de nouveau cette embouchure, soit pour régulariser le fleuve à son extrémité et créer une espèce de pont où les bâtiments puissent se trouver en sûreté pendant les opérations de chargement et de déchargement, sans être forcés de les suspendre tout à coup et de s'enfuir; mais il faudrait pour cela faire des dépenses énormes et il est impossible que ces dépenses soient supportées dans les temps actuels par les caisses provinciales, divisionales et même par le Gouvernement. Le principal projet que l'on a fait dernièrement pour créer un port à l'embouchure du fleuve, consiste à joindre à la côte de l'île un petit îlot où est la *Torre Grande di Bosa:* à cet effet on propose de tirer les matériaux d'une montagne voisine assez élevée et seulement séparée de l'îlot en question par un espace assez

(1) *Portum olim habebat fluminis Temi in ostio, sed ejus aditus caeno* (sic) *et lapidum mole a Bosanis, anno* 1528 *metu Francorum classis praeclusus, adpulsum navium et triremium nunc vetat.* Fara, *Chorograph.*, loc. cit., lib. II, p. 70.

restreint et peu profond; mais il est bon de faire observer à cet égard, que la roche dont est formée cette partie de la côte, est une espèce d'argilophyre trachytique, un peu trop tendre et facile à se décomposer, surtout si elle est exposée à l'action des vagues; il faudrait au moins qu'une partie de cette jetée fût faite avec des pierres d'une nature plus résistante, comme serait la roche basaltique; mais celle-ci, sans être extrêmement loin, n'est plus, comme l'autre, à portée du canal ou du petit détroit que l'on voudrait combler pour lier l'îlot à la côte Sarde; ces pierres basaltiques ne pouvant venir que de la base du *Monte Nieddu*, au-dessus de l'ancienne Bosa, arriveraient avec peine à l'embouchure par le fleuve; ou bien il faudrait aller les chercher à la côte, au delà du petit port de *Tresnuraghes;* tout cela augmenterait beaucoup les difficultés matérielles et les dépenses.

Eau potable. Puits des Rois Mages.

Il est digne de remarque que dans une ville comme Bosa, placée dans une vallée entourée de monts où l'eau n'est pas rare, on en soit réduit à boire l'eau de pluie recueillie dans des citernes, ou bien l'eau de quelques puits, qui est saumâtre. Parmi ces puits il y en a un, non loin de la ville, sur lequel il règne une curieuse tradition, pour ne pas dire une croyance ridicule, fruit d'une grossière et ignorante imposture. On croit dans le pays que lorsque les Rois Mages allèrent à Bethléem, ils firent boire leurs chevaux à l'eau de ce puits. Ayant voulu vérifier moi-même l'existence de cette croyance populaire, partagée par des ecclésiastiques de haut rang, je me rendis un beau matin tout seul à ce puits et y ayant trouvé des femmes qui y puisaient de l'eau et qui faisaient leur lessive tout près de là, je leur demandai le nom de ce puits, et toutes me crièrent à la fois: *le puits des trois rois;* je sus ensuite que jusqu'à une époque assez récente, qui ne remonte pas au delà d'une cinquantaine d'années, le chapitre de Bosa se rendait en procession en ce lieu le jour de l'Épiphanie, et qu'il faisait en cérémonie le tour de ce puits en l'honneur des

trois rois voyageurs. Je m'empresse d'ajouter que la chose n'a plus lieu aujourd'hui, grâce au bon sens d'un des derniers évêques de Bosa.

Sur la rive gauche du fleuve, en face du quai, on voit plusieurs maisonnettes au bord de l'eau; elles servent aux corroyeurs qui sont assez nombreux et qui fournissent le cuir à une grande partie des paysans de l'île; autrefois ils apprêtaient les peaux avec de la feuille de myrte, mais ils ont maintenant adopté la méthode pratiquée par les corroyeurs du Continent. Une autre grande industrie des habitants de cette ville est la fabrication de l'huile d'olive, un des principaux produits de la belle vallée du *Temo*. La vente de cette denrée occupe une grande partie des hommes valides de ce pays, qui vont avec leurs barriques dans tous les villages de l'île, où ils débitent leur marchandise en détail, de porte en porte. Ce sont eux, ainsi que leurs voisins de *Cuglieri*, que l'on rencontre partout avec un cheval chargé de deux gros barils, tantôt assis sur ces derniers, ou en croupe du cheval, et tantôt à pied, conduisant avec une longue corde leurs chevaux, qui appartiennent à une race toute particulière. Ces animaux portent la tête basse et ont une longue crinière pendante; ils sont lourds, mais ils ont le pied aussi sûr que le mulet. Les environs de la ville produisent aussi beaucoup de vin; la malvoisie de Bosa passe pour la meilleure de toute l'île. Industries. Produits du sol.

On attribue la réputation qu'a cette ville d'être insalubre, au voisinage de son fleuve, dont les eaux sont presque stagnantes, et à l'usage qu'on a eu jusqu'ici d'enterrer les morts sous le pavé des églises. On a assez récemment fait un cimetière (*Campo santo*) hors de la ville, près de l'église de Saint-Jean; mais il est certain que parmi les nombreuses fois que je fus en ce lieu, j'ai toujours éprouvé en entrant dans les églises de Bosa, un malaise que j'attribuais à l'air vicié par les cadavres que l'on entassait dans les caveaux de ces églises. Il y avait alors, Réputation de mauvais air.

soit sur le quai, soit dans l'intérieur de la ville, des tas de fumier qui maintenant ont en grande partie disparu.

Bosa de la rive droite.

Quelle que soit la position de l'ancienne Bosa, je pense que la ville de ce nom indiquée par Ptolémée et par l'itinéraire d'Antonin existait sur la rive gauche du fleuve, en un lieu sur lequel je reviendrai bientôt; en attendant avant de passer sur l'autre rive, je vais donner un précis de l'histoire de la Bosa actuelle, placée sur la rive droite.

Fondation de la ville.

D'après Fara et les autres historiens de l'île, cette dernière aurait été fondée par les Malespina en 1112; mais comme il est maintenant prouvé que la ville de *Calmedia*, qui a succédé à la *Bosa* de Ptolémée et à la ville Romaine, se trouvait de l'autre côté du fleuve, je ne crois pas me tromper en disant que les Malespina ayant vu cette ville en pleine décadence par suite des invasions des Sarrasins qui ne cessaient d'infester ces côtes, et l'ayant trouvée dans une position qui ne s'accordait pas avec les besoins militaires de leur époque, préférèrent s'établir ailleurs; à cet effet, ils se placèrent au pied d'un monticule qu'ils fortifièrent pour protéger la ville naissante et pour servir à l'occasion de refuge aux habitants qui ne pouvaient pas trouver dans l'ancienne ville la sécurité que leur offrait cette nouvelle position fortifiée. Ce château prit alors le nom de *Serravalle*, parce qu'il domine l'entrée de la vallée, en aval du fleuve; cela n'empêche pas que le château en question, dont les ruines sont encore debout, ait pu être en grande partie refait par les Aragonais, comme le prétendent quelques auteurs.

Choix du nouveau local.

J'ai bien examiné toutes ces localités et je suis maintenant porté à croire que ce qui détermina les Malespina à aller bâtir leur nouvelle ville sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui, ce fut principalement l'existence du monticule qui la domine et qui se trouve dans les conditions des points élevés et isolés dont on faisait grand cas à cette époque et que l'on fortifiait.

Ses avantages.

En raisonnant de cette manière, on peut facilement

s'expliquer pourquoi, au lieu de se réfugier dans l'intérieur, comme le firent plusieurs populations Sardes de la côte, dans les époques désastreuses, les habitants de l'ancienne Bosa, devenue la ville de *Calmedia*, qui selon toute apparence devait déjà être en décadence à l'époque de l'arrivée des Malespina, allèrent se grouper autour du château nouvellement construit par eux, où ils trouvèrent une protection qui leur manquait de l'autre côté du fleuve, quoique le nouvel emplacement fût plus près de la mer; car les Malespina étaient alors capables de bien les défendre; ils étaient en effet habiles dans l'art de la guerre et fournis des moyens nécessaires pour repousser les attaques des ennemis.

Fara, au reste, dit clairement que les fortifications du château de *Serravalle* ont été élevées par les Malespina et non par les Aragonais; voici ses paroles: *Veteri hac destructa urbe* (l'ancienne Bosa), *nova Bosa a Marchionibus Malaspina anno circiter* 1112 *fuit constructa, mari vicinior, ad alam et radicem montis qua occidentem spectat, moenibusque cincta, arce Sarravallis, in vertice ipsius montis, turribus et duplici murorum corona, munita, in qua duae sunt portae, una qua in urbem, altera, qua ad orientem, patet ingressus* (1). Ce château, dont on voit les murs, ainsi que plusieurs tours, était habité par des familles pauvres, il n'y a pas bien longtemps; son église intérieure était encore desservie par un chapelain à une époque assez récente.

En 1308 les Malespina remirent le château de *Serravalle*, ainsi que ceux du *Monte Acuto* et *Montiverro* à Andrée et à Marian, juges d'Arborée. — En 1323, il fut hypothéqué pour la somme de huit mille florins, dont le juge d'Arborée était débiteur envers le roi d'Aragon; alors ce dernier en confia la garde à Pierre Ortiz (2). — En 1328

---

(1) Fara, *Chorogr.*, loc. cit., lib. II, p. 69.
(2) Fara, *De Reb. Sard.*, lib. III, p. 264.

Alphonse, à son avénement au trône, confirma la possession de Bosa et de son château à Hugues d'Arborée. — En 1336, à la mort de ce dernier, Bosa échut en partage à Jean, son troisième fils; Benoite, fille de ce dernier, prenait le titre de Maîtresse (*Signora*) de Bosa; Jean, son père, possédait encore en 1347 le château de *Serravalle* et celui de *Monte Acuto*. — En 1354 Bosa appartint à Marian d'Arborée qui s'y fortifia. — En 1377 cette ville échut en partage à Béatrix, fille de ce dernier, mariée, comme il a été déjà dit, avec Aimery vicomte de Narbonne; elle fut grand-mère de Guillaume de Narbonne, dont il a été plusieurs fois question.

Ancienne *Calmedia* sur l'ancienne *Bosa*.

Voici le moment de parler de l'ancienne cathédrale de Bosa, et de la ville détruite de *Calmedia*. L'église dont il s'agit, se trouve encore aujourd'hui sur pied, avec son clocher; elle est officiée chaque année par l'évêque de Bosa, qui s'y transporte de l'autre rive dans une gondole ornée tout exprès, avec un cortége de chanoines et les autorités de la ville; solennité qui attire en ce lieu beaucoup de monde. Cette église remonte à l'année 1073, comme il résulte de l'inscription de sa porte d'entrée, déjà publiée par Fara (1), et que je reproduis ci-dessous d'après une version plus exacte, que je dois à M. le chanoine Spano.

EGO · CONSTANTINVS · DE · CASTRA
EPVS · PR. AMOREM · DEI
AD · HONOREM · SANCTI · PETRI
HANC · ECCLESIAM · AEDIFICARE · FECI
MLXXIII.

(1) Fara, *Corograph.*, loc. cit., lib. II, p. 69.

Autour de cette église on observe quelques vestiges d'habitations et l'on trouve des objets d'antiquités païennes, et il n'est pas rare d'y rencontrer des monnaies Romaines; le pavé même de son intérieur est formé de débris d'inscriptions Romaines très-effacées, dans une desquelles on lisait encore IMP. CAES.; elle finissait par les lettres D. D. D., qui indiquent une inscription honoraire (1). Le mélange d'antiquités païennes et chrétiennes que l'on observe en ce lieu et la tradition qui rapporte que dans cette vallée, nommée encore aujourd'hui *Calameda* ou *Calmedia*, se trouvait jadis une ville de ce nom, a fait supposer depuis longtemps que la *Bosa* Romaine, devenue ville chrétienne, ait changé son nom en celui de *Calmedia*, comme *Olbia* païenne devint la *Fausania* chrétienne, avant de s'appeler *Terranova;* et à ce propos mon savant collègue et ami, le chanoine Spano, dans son *Bollettino Archeologico Sardo* (deuxième année, 1856, page 20), disait que l'existence de la ville de *Calmedia*, en ce lieu, n'était confirmée par aucun historien, quoique la tradition voulût qu'elle se trouvât dans la région même où est l'église de Saint-Pierre, ou bien dans quelque lieu voisin. Depuis lors, c'est-à-dire dans le Bulletin de l'année suivante (nº 8, août 1857), le même écrivain revenant sur les paroles citées ci-dessus, a consacré un article très-remarquable sur cette ancienne ville, en s'appuyant sur un manuscrit Espagnol, d'auteur inconnu et de date incertaine, dont il est possesseur depuis peu de temps. Ce manuscrit, de 63 feuillets in 8º, est ainsi intitulé: *Relasion de la Antigua Ciudad de Calmedia, y varias antiguades del mundo* (2). — Antiquités.

L'auteur, qui paraît avoir habité la ville actuelle de Bosa, où peut-être il occupait un bénéfice ecclésiastique, avait — Manuscrit Espagnol sur *Calmedia*.

---

(1) Spano, *Bollet. arch. sardo; anno III*, 1857, p. 124, nota 2.

(2) Le manuscrit a été donné par le chanoine à la Bibliothèque R. de Cagliari.

entrepris de décrire l'ancienne *Calmedia*, et malgré les exagérations et les invraisemblances dont fourmille cette narration, celle, par exemple, qui regarde l'origine de cette ville bâtie (selon lui, bien entendu) par une femme dite *Calmedia*, fille de *Sardus*, et celle où en parlant de sa grandeur et de son importance, il la compare à *Babylone*, il n'y a pas moins dans ce récit des faits positifs, dont il est bon de tenir compte.

Sommaire de ce document. C'est d'abord la description qu'il fait des murs de la ville, dont les vestiges s'étendaient jusqu'au pied du mont qu'il nomme *Negro* et qui est l'actuel *M. Nieddu* (noir), dominant réellement ce lieu; j'en ai fait mention ci-dessus page 50. Il parle des fondements du palais épiscopal, des vestiges d'une porte de la ville, très-bien travaillée, d'où l'on allait à une fontaine, dite *su ansu* (le bain); il fait mention d'une autre fontaine dite *contra*, ornée jadis de statues en marbre, et il ajoute que de son temps on trouvait enfouis en ce lieu des fragments de bras, de jambes et des têtes de ces statues; il indique l'endroit où il y avait une grande inscription de la largeur de 4 palmes (1m. 09c.) en marbre blanc; on y lisait le nom de celui qui fit ériger cette fontaine, nommé *Marcus Pindarus;* ce qui donne à cette fontaine un caractère Romain. On trouvait de son temps dans l'enceinte de la ville des anciennes bâtisses en briques; il mentionne un fameux pont sur le *Temus*, qui servait à passer dans deux faubourgs situés sur la rive droite du fleuve, dans l'emplacement d'un desquels, on découvrit une caisse mortuaire en plomb avec des objets d'antiquité. Il passe ensuite aux églises qui se trouvaient dans ces mêmes faubourgs; entre autres une dédiée à St-Jean-Baptiste, où on lisait une inscription, qu'il traduit, indiquant qu'elle avait été fondée en 1122, par un *Valerius Lixius*, noble de *Calmedia*, et sa femme *D. Berengaria*: il parle d'une église dédiée à Saint-Blaise, qui se trouvait sur une colline voisine de la ville, et d'une autre non loin de là, sous l'invocation de Saint-Antoine;

en ce lieu existait un vieux monastère de Camaldules, dont les murs paraissaient encore, et auquel appartenait une inscription, trouvée dans une vigne voisine, ainsi conçue:

Document du moyen-âge.

Frater Agapitus Cesarinus Monacus
Camaldulensis ordo Sancti Romualdi
Ac abbas hujus Monasterii Divi Antoni
In hac urbe Calmedensis de bonis legatis
Ut hoc Monasterium per Faustinum Congum
Patricium Calmedinensem quartam partem istius
Monasterii restaurans percepit ad majorem
Comoditatem nostrorum Monacorum
Anno salutis 1162.

Autres notices.

Il continue ensuite à énumérer toutes les antiquités que l'on découvrait de son temps dans le périmètre de l'ancienne ville, plusieurs souterrains à voute, des pierres sculptées, dont une représentant une femme à demi-nue appuyée sur une colonne, avec une palme à la main et auprès d'elle un guerrier armé; un bœuf accroupi qui adore le soleil (peut-être était-ce un bas relief); un éléphant qui laboure la terre, un pélican qui nourrit ses petits (sujet probablement chrétien), plusieurs inscriptions en caractères illisibles pour lui (*non se pudo ler*); peut-être étaient-elles Phéniciennes ou Carthaginoises, ou bien les lettres étaient-elles effacées. Il raconte ensuite des histoires et entre autres, il fait arriver Jules-César à *Calmedia* ou plutôt à Bosa, ce qui est certainement un

conte; il parle des martyrs qui y furent mis à mort et des persécutions de l'église; et enfin des guerres intestines qui eurent lieu entre les deux villes voisines de *Tharros* et de *Cornus*, et il cite deux princes de ces nations, nommés, l'un *Ramirius* et l'autre *Flavius*.

Données utiles. En laissant de côté les niaiseries ridicules que raconte ce bon habitant de Bosa, qui vivait du temps des Espagnols, il n'est cependant pas possible de croire que tout ce qu'il dit soit une fable, pour ce qui regarde les inscriptions qu'il cite ou qu'il traduit lui-même; on ne peut guère douter de la présence des monuments qu'il décrit en ajoutant l'indication précise des lieux où ils se trouvaient de son temps, et en citant les noms des propriétaires de ces lieux.

Fragments d'histoire de Sardaigne. Il est également fait mention de la ville de *Calmedia* dans certains fragments d'histoire de Sardaigne, publiés tout récemment par M. le chanoine Spano (1). On y lit que selon Severinus, ancien historien de l'île, dont j'aurai occasion de parler de nouveau ci-après, cette ville aurait été bâtie par des Sidoniens; l'auteur de la chronique ajoute que *Calmedia* était belle et d'une grandeur considérable. Dans les premiers temps de l'Église sous le règne de Dioclétien, et sous le gouvernement d'un *Praeses* nommé *Alburnius*, un grand nombre des habitants de cette ville auraient souffert le martyre; ce qui combine avec le récit du chroniqueur cité ci-dessus.

Conclusion. Il est bien certain, ajoute le chanoine Spano, qu'en cette localité existait une ville qui ne peut être que la *Bosa vetus* des géographes anciens; et il est très-probable que dans le moyen-âge cette ville ait pris le nom de *Calmedia*, que l'on trouve dans ce manuscrit, et mentionné par plusieurs chroniques du pays. J'ajouterai à mon tour,

---

(1) *Testo ed illustrazioni di un Codice cartaceo del secolo XV*. Cagliari, 1859. *Appendice prima*, pag. 114.

que ce nom de *Calmedia* ou de *Calameda* est encore employé de nos jours pour désigner la vallée où sont ces ruines, et que dans les deux inscriptions que nous a transmises l'Anonyme de Bosa, il parle d'une église bâtie à neuf en 1122 et d'une autre qui avait été restaurée en 1162; il confirme même la fondation de l'église de Saint-Pierre qui eut lieu en 1073. La ville de *Calmedia* devait donc être alors encore debout et sa décadence doit se rapporter à une époque postérieure à celles dont il est question; or, comme les Malespina fondèrent la nouvelle Bosa en 1112, il est clair que pendant que cette dernière s'élevait, l'autre existait encore. Tout ceci me fait croire toujours davantage que ces nobles marquis Italiens ne firent d'abord qu'ériger un château destiné à défendre le débouché de la vallée et pour cela nommé *Serravalle:* et que ce n'est que progressivement et à la longue que les habitants de *Calmedia* passèrent de l'autre côté du fleuve. Et si, contre les habitudes de cette époque, ils se rapprochèrent de la mer, ce fut parce qu'alors ils avaient moins à craindre que par le passé d'être attaqués par les Musulmans, et qu'en venant s'établir plus près de la côte, ils trouvaient plus de facilité à se livrer au commerce, sous la protection du château.

On trouvera dans un autre chapitre ce qui se rapporte aux communications qui existent maintenant par la grande route nationale, entre Bosa et Macomer. Pour ne pas interrompre l'exploration de la côte occidentale, je vais continuer mon itinéraire par ce côté jusqu'à la ville d'Alghero, qui se trouve à 35 kilomètres en ligne droite de distance de Bosa vers le NO. A cet effet, on sort de la ville du côté opposé au fleuve et bientôt on trouve une montée assez rapide qu'il faut gravir pendant plus d'une demi-heure; après cela le chemin se divise en deux, l'un qui suit la même direction, conduisant à *S. Cristoforo di Montresta*, l'autre, se dirigeant plus vers l'ouest, du côté de la mer.

Chemin de l'ouest.

Nous allons d'abord prendre ce dernier, comme pour aller à la côte, mais en nous tenant toujours à une élévation de près de deux cent mètres au-dessus du niveau des eaux. On laisse à gauche et au loin le *cap Marargiu* et on passe au pied d'un mont aux formes singulières, dit *Monte di Taratta*. La cime de cette montagne, nommée *sa Pittada*, compte 779 mètres au-dessus du niveau de la mer; elle se compose de deux pitons jumeaux, arrondis et en grande partie couverts de beaux chênes-verts, qui se lient avec une forêt voisine; en ce lieu on faisait jadis un dépôt de neige, car on trouve un endroit qui a conservé le nom de *sa neviera*. Cette cime est le séjour favori et habituel d'une quantité de Vautours, qui y font leurs nids et y passent les heures de la journée qu'ils consacrent à digérer lorsqu'ils sont bien repus; je n'en ai jamais compté moins d'une quarantaine chaque fois que j'ai passé près de là: et alors j'étais toujours assez malhonnête pour aller les déranger à coups de fusil dans leur forteresse. Ils appartiennent aux deux espèces de Vautours, *V. fulvus* et le *V. cinereus;* les premiers sont plus nombreux.

Géologie.

La géologie des monts de cette contrée est facile à décrire, car à partir du point où l'on arrive à Bosa par la route nationale, après la descente de *Suni*, jusqu'à la *Scala Piccada*, tout près d'Alghero, le terrain ne change pas de nature; c'est toujours la même roche des îles de *S. Pietro* et de *S. Antioco* et de plusieurs autres localités de l'île, que j'ai nommée trachyte ancien, pour la distinguer d'un autre trachyte plus récent. (Elle fait le sujet du chap. XII de la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, p. 472-536; à la p. 517 on trouvera une description et même une vue du mont de *Taratta* rapportée ci-dessus). Le trachyte dont il s'agit est une roche d'origine ignée, dont une grande partie paraît cependant avoir été tassée et remaniée dans un liquide aqueux; ce qui fait qu'elle a pris des formes curieuses en bancs et en étages parallèles, et l'apparence de tufà ou d'*argilolithe;* ces bancs sont ensuite

recouverts d'une coulée de lave feldspathique; ce qui donne à ces monts des formes en terrasses et en escaliers.

Monte Manno. Minutadas.

Après avoir fait le tour du pied occidental de la *Pittada*, on entre dans un terrain boisé, au bas d'un grand mont également formé en terrasses, dit *Monte Manno*, c'est-à-dire *grand*; c'est le plus élevé de tout ce système; il est baigné par la mer vers l'ouest. De là, on passe dans un vallon tout peuplé de chênes-verts et de quelques chênes ordinaires; ce lieu s'appelle *Minutadas*, du nom d'un ancien village qui était déjà détruit du temps de Fara. On y voit encore debout l'église de *Saint-Michel*, dont parle cet historien: *Oppidumque Minutades, ubi est insigne templum Sancti Michaelis de Turrighesos in iisdem codicibus memoratum* (1): ailleurs il mentionne de nouveau le village de *Minutadas*, auquel il donne également le nom de *Alimotasa* (*Alimotasae seu Minotate* (2)); enfin il dit qu'en 1436 ce pays fut donné en fief à Bernard Sollera pour ses services rendus pendant le siége de *Monteleone*.

Monte Cuccu. Scala piccada.

De cette région on passe, toujours par un terrain boisé et privé d'habitations, au pied du *Monte Cuccu*, qui paraît être le *Monte Curteo* de Fara, et de là, sans que le sol change de nature, on arrive sur un dernier plateau élevé, d'où commence une descente rapide et très-pénible, dite *Scala piccada*, conduisant à Alghero. Du sommet de cette descente, encore éloigné de la ville de plus de cinq kilomètres, se déroule un spectacle imposant, qui fait une agréable diversion avec la monotone solitude du pays que l'on vient de parcourir pendant près de huit heures de suite. La ville d'Alghero se présente de ce point, bâtie sur une espèce de petit promontoire entouré aux trois quarts par la mer et tenant par un isthme à une magnifique plaine, cultivée comme un jardin et en partie couverte

---

(1) Fara, *Chorographia*, loc. cit., lib. II, p. 70.
(2) Idem, *De Rebus Sardois*, lib. III, p. 302.

d'oliviers. Plus loin, sur un autre plan, on distingue fort bien toute l'entrée et le fond du magnifique *Porto Conte* (ou *Conti*), flanqué à l'ouest du colossal *Capo della Caccia* aux flancs abrupts, tandis que vers l'est s'élève le *Monte Doglia*, aux formes arrondies (1). Mais pour le moment arrêtons-nous au sommet de la *Scala piccada*, où nous reviendrons bientôt, après avoir parcouru l'autre chemin que nous avons quitté à une heure de Bosa.

Monte Cristoforo di Montresta. Du point où ces deux chemins se partagent, lorsqu'on veut se rendre au village de *S. Cristoforo di Montresta*, on arrive en une heure de route dans celui-ci, en suivant toujours la direction vers le nord. *Montresta*, ou plutôt *S. Cristoforo*, est un très-misérable village, qui a subi de cruelles vicissitudes; il fut fondé en 1750 par une colonie de Grecs venus de Corse. Pour connaître les circonstances qui conduisirent en Sardaigne ces étrangers, il est bon de remonter un peu plus loin dans l'histoire de l'île. Dès le XVII siècle, plusieurs familles Grecques, appartenant au culte catholique, après les désastres de leur patrie, se réfugièrent en Sardaigne; elles reçurent du gouvernement Espagnol l'ordre de quitter immédiatement le pays et durent chercher un asile en Corse, où elles fondèrent des colonies stables et même prospères (2). Plus tard, c'est-à-dire sous le gouvernement des princes de Savoie en Sardaigne et surtout sous le ministère de l'immortel comte Bogino, le roi Charles-Emmanuel venait d'accomplir l'œuvre généreuse du rachat et de l'échange des habitants de l'île de *Tabarca*, d'origine Génoise, que leur république avait laissés pourrir dans les fers et dans les cachots, lorsqu'il voulut étendre également ses bienfaits sur des Grecs de la côte de Morée, qui avaient formé le projet de s'établir dans l'île. Le roi était disposé à leur

(1) Voyez ci-après *b* figure 2, page 99.
(2) Manno, loc. cit., liv. XI, p. 234.

concéder des terres et à leur faire plusieurs facilités, entre autres, celle d'une distribution gratuite de pain et de 50 francs par chaque famille de 3 personnes (1) pour l'année de premier établissement : ces négociations furent rompues par des embarras religieux ; mais les descendants des Grecs, chassés jadis de Sardaigne par les Espagnols et passés en Corse, ayant eu connaissance des bonnes dispositions du roi envers leurs anciens concitoyens, demandèrent et obtinrent de s'établir dans cette île aux mêmes conditions qu'on avait voulu accorder aux autres. Ces conditions furent approuvées par un *Billet Royal* du 10 juin 1751. On assigna aux nouveaux colons le territoire de *Montresta*, dont il s'agit maintenant, et on y bâtit l'église de *Saint-Christophe*, qui donna le nom à la population (2).

Il faut cependant avouer que si ces malheureux Grecs voulurent quitter la Corse à cause des mauvais traitements qu'ils subissaient de la part des habitants de cette île, ils ne changèrent pas de condition, en venant s'établir en Sardaigne. Je ne veux pas dire que ces mauvaises conditions se soient manifestées de suite ; j'ai même des motifs pour croire que le ministre qui avait pourvu au placement et aux premiers besoins de cette colonie naissante, aura pu à cette époque la protéger efficacement ; mais la retraite de ce ministre et le relâchement dans toutes les affaires, qui signala l'avénement au trône du successeur de Charles-Emmanuel, furent également funestes aux pauvres habitants de *Saint-Christophe* : la haine contre la propriété d'autrui et cette soif insatiable de territoire, qui caractérisent la classe des pasteurs Sardes, firent regarder ces nouveaux venus de très-mauvais œil, non-seulement par ces derniers, mais encore par les habitants et les riches propriétaires de la ville voisine de Bosa, qui criaient ouvertement contre

Colonie Grecque. Ses malheurs.

---

(1) Ces familles étaient très-nombreuses.
(2) Manno, loc. cit., liv. XIII, p. 436-38.

l'établissement de ces étrangers sur ce qu'ils nommaient leur territoire. De l'autre côté, la misère, l'isolement complet et peut-être un instinct de race, poussait ces colons à ne pas toujours respecter les propriétés et le bétail de leurs voisins; enfin les choses en vinrent au point qu'il se fit dans Bosa même un complot, auquel prirent part des personnes d'un rang élevé; dans ce complot il ne s'agissait de rien moins que de se rendre de nuit dans le nouveau village, le surprendre et égorger tous ses habitants. Leur destruction n'eut pas lieu de cette manière, à cause de la générosité et de la fermeté d'un pasteur, nommé *Piras*, qui, sans cesser d'être l'ennemi de ceux de *Saint-Christophe*, ne voulut pas se défaire d'eux par un pareil moyen; mais cela n'empêcha pas que ces malheureux ne fussent tous tués petit à petit; et ceux qui ne moururent pas *di balla*, comme on dit dans l'île, moururent *de Deus* (1); car ils furent emportés par le mauvais air, qui règne fortement en ces lieux. Quelques-uns de ceux qui ne périrent pas ainsi, furent forcés d'émigrer et par contre, quelques indigènes des lieux voisins, moins exposés aux coups de leurs compatriotes, se fixèrent à la place des autres, qu'ils trouvèrent vide. Le fait est, qu'en 1836, lorsque je visitai ce pays pour la dernière fois, de tous les anciens Grecs, il ne restait qu'une vieille femme et un homme appelé *Dimas Passerò*, fils d'un des anciens principaux colons; ce fut même lui qui me donna l'hospitalité; je crois qu'il était syndic, ou bien ce que l'on nommait alors, le *Maggiore*.

(1) Dans le langage familier des gens de la campagne, j'ai souvent entendu faire trois distinctions sur le genre de mort de leurs pareils. Par *mortu de balla*, ils entendent celui qui est tué d'un coup de feu tiré par un autre Sarde non soldat; *mortu de Deus* (de Dieu), celui qui meurt d'une maladie quelconque; et enfin *mortu de sù Rey* (du Roi), celui qui est tué par la force publique, soit par des soldats (au nom du Roi), soit par la main du bourreau (*de sa Giustizia*).

Si, pour se rendre de *Montresta* à *Villanova-Monteleone*, qui est distant de quatre heures de chemin, on veut faire un petit détour, pour visiter le petit village et l'ancienne forteresse de *Monteleone*, il faut laisser à l'ouest le mont dit de *Minerva;* si au contraire on veut aller tout droit sur *Villanova-Monteleone*, on doit passer au pied occidental du mont en question.

Le *Monte Minerva* ou *de la Minerva*, se compose, comme tous ceux qui l'entourent, de roche trachytique ancienne: à sa partie supérieure il prend la forme d'un plateau isolé, légèrement incliné vers l'est. Cette cime peut compter à peu près 547 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer; sa circonférence supérieure est de cinq kilomètres environ; elle n'est accessible que d'un seul côté et par un seul chemin, tracé sur le flanc de la montagne, en rampe tournante, continue; ce qui rend ce plateau facile à garder. Aussi l'ancien feudataire du lieu, le *Comte de la Minerva*, avait établi sur cette plaine isolée, un haras où l'on élevait une race de chevaux qui avait du renom dans l'île. On n'a trouvé, que je sache, sur ce plateau aucun reste d'antiquités; mais il ne serait pas impossible qu'il y eût jadis en ce lieu un temple dédié à *Minerve*, dont le nom serait resté à la montagne, comme cela est probablement arrivé aux villages de *Martis* et de *Lunamatrona*, où les traces d'un culte à ces divinités païennes, ont également disparu.

Non loin du *Monte Minerva* se trouve un autre mont isolé dit *Monteleone*, qui ne diffère géologiquement de celui-là que parce que la même roche trachytique qui en forme la base est recouverte d'un dépôt de tufa ponceux, et que sur ce dernier se trouvent plusieurs bancs de terrain tertiaire. De là vient que la cime du *Monteleone* est coupée à pic, comme le sont souvent les roches calcaires; cette coupure verticale de 15 à 20 mètres de hauteur, rend le plateau supérieur inaccessible de trois côtés. Ces mêmes côtés sont baignés au bas du mont par les eaux du *Temo*.

C'est ce qui a fait choisir dans le moyen-âge ce véritable promontoire aérien, pour y établir une forteresse et une ville. Le seul point par lequel on puisse y pénétrer est une espèce d'isthme qui rattache ce lieu à la montagne voisine.

Village actuel. Sur ce mont se trouve le misérable village de *Monteleone*, dont les rues sont étroites et malpropres; la plupart des maisons qui le composent sont très-anciennes et tombent en ruine. Près de l'habitation du vicaire j'ai vu, dans un mur, une large plaque de marbre blanc sur laquelle est sculpté en relief un lion qui marche, tenant sa queue ployée horizontalement en deux au-dessus de son dos; près de là se trouvait un écusson représentant une aigle aux ailes déployées, qui est indubitablement l'armoirie des Doria, seigneurs de *Monteleone*. Le lion constituait sans doute les armes parlantes du lieu.

Monnaies du moyen-âge. J'étais curieux de connaître quelles monnaies anciennes on trouvait dans cette ancienne forteresse; je ne pus en avoir, mais le vicaire m'assura que celles que l'on rencontre plus communément, sont des pièces en argent représentant d'un côté une femme tenant un enfant dans ses bras (la vierge Marie), et de l'autre une aigle: ce sont, à ce qu'il paraît, des monnaies de Pise, ayant d'un côté la Vierge, leur patronne, et de l'autre l'aigle impériale, qui fut pendant longtemps représentée dans les pièces de cette république. Je ne crois pas que les Doria aient battu monnaie en Sardaigne, ni à *Monteleone*, ni à *Castel Genovese*.

Forteresse. L'ancienne forteresse est contigue au village, mais elle se trouve sur un plan un peu plus élevé; elle renferme, outre les restes des grandes murailles et les bases d'anciennes tours, les débris d'une chapelle et d'une prison; on y voit en outre de grands réservoirs souterrains, avec des ouvertures comme celles de nos puits; c'étaient sans aucun doute, des citernes; elles ont été toutes creusées dans le roc calcaire.

Le bastion. En face du pays, la montagne voisine est presque coupée

à pic; on y voit un endroit qui paraît avoir été fortifié, nommé dans le pays *sù bastione (le bastion)*. D'après la tradition locale ce serait de ce point que l'on aurait battu en brèche la forteresse; mais cela n'est pas exact, si l'on pense que l'on ait à cet effet employé le canon; car à l'époque du dernier siége de *Monteleone*, les Aragonais, qui prirent cette forteresse par la famine, ne connaissaient pas, ou du moins ils n'employaient pas encore dans l'île cette arme de guerre. La prise et la destruction de *Monteleone* datent de l'an 1436, et le premier emploi que firent les Aragonais du canon en Sardaigne, eut lieu à la bataille d'*Uras* en 1470 contre le marquis d'Oristano, c'est-à-dire 34 années après. Ainsi les traces d'anciens travaux, que l'on croit apercevoir au *bastione* faisant face à la forteresse, sont à mon avis celles des ouvrages construits par les assiégeants, non pas pour la battre en brèche, mais pour la prendre par la faim et par la soif, comme cela eut lieu réellement en 1436. Une autre tradition ou plutôt une fable, que l'on raconte encore en ces lieux, c'est qu'une princesse, nommée Éléonore (1), se trouvant assiégée dans cette forteresse, sans espoir d'en sortir, s'enveloppa dans un drap blanc et se précipita du haut du rocher, du côté du fleuve; ce bastion est élevé au-dessus du niveau de ce dernier, de 250 à 300 mètres.

Le château de *Monteleone* fut bâti par les *Doria* à une époque qui n'est pas indiquée par les historiens Sardes; or comme Fara dit qu'ils bâtirent Alghero et *Castel Genovese* en 1102, le château de *Monteleone* doit être postérieur à cette époque, car ce n'est que lorsque les Doria furent solidement établis sur le bord de la mer, qu'ils durent penser à se fortifier dans l'intérieur. — En 1350, à

---

(1) On confond également cette prétendue princesse avec Éléonore d'Arborée qui mourut de peste, et dont j'ai tracé l'histoire dans le chapitre précédent.

la paix faite entre le roi d'Aragon et les Doria, le vice-roi Cobrera céda à ceux-ci en fief, leur ancien domaine. — En 1354, après la prise de *Castel Genovese* et celle d'Alghero, *Monteleone* fut de nouveau donné par le roi en fief à Matthieu Doria. — En 1357, après la mort de ce dernier, Brancaléon Doria, son neveu, ayant fait sa soumission au roi, fut investi de plusieurs fiefs, et entre autres de celui de *Monteleone*. — En 1384, le roi étant à Barcelone, arma chevalier Brancaléon Doria et lui confirma la possession de cette forteresse. — En 1433, Nicolas Doria, seigneur de *Monteleone*, fut assiégé en ce lieu par Jacques Besora, qui fit un blocus en s'établissant au *Mont Spinello* pendant plusieurs mois, avec une force composée de Sássarais, d'Alghérais et de Bosiens. La place se rendit définitivement en 1436, par défaut de vivres et de boisson. Alors on démolit les fortifications du château de *Monteleone* ainsi que celles de celui de *Bonvehi*, appartenant également à Nicolas Doria. Cette démolition fut spécialement opérée à la demande des Sassarais, qui se partagèrent le territoire de *Monteleone* conjointement avec les Alghérais et les habitants de Bosa: il leur fut cédé à vil prix (1). La reddition de cette place fut un événement; et elle passa pour un fait si important, que le roi d'Aragon fit une grande distribution de fiefs à tous ceux qui avaient coopéré à cette prise, comme on le lit dans Fara et comme on peut le voir dans l'histoire de Sardaigne.

Excursion dans la vallée du *Temo*.

Avant de passer de *Monteleone* à Alghero, par *Villanova*, je propose à mon lecteur, touriste, géologue ou antiquaire, de faire une petite diversion, c'est-à-dire, une course dans la vallée du *Temo;* soit en s'y rendant de *Monteleone*, et en traversant le fleuve près de cette ancienne forteresse, soit en partant directement de Bosa: et c'est peut-être ce qu'il y a de préférable. On prendra à cet effet la rive gauche

(1) Manno, loc. cit., vol. II, lib. X, p. 105, nota 1.

du *Temo* en traversant le pont et en passant sur l'emplacement de l'ancienne Bosa; puis, un peu plus loin, on traversera une des deux branches de ce même fleuve au *Ponte Ena*, et l'on suivra le chemin qui conduit à *Padria*.

Ce village est, comme le décrit fort bien Fara, placé au pied de trois collines coniques réunies, qui ont pris le nom de *Tres-montes:* il dit également qu'on y rencontre d'anciens monuments, et de magnifiques souterrains; mais il se trompe lorsqu'il place en ce lieu l'ancienne *Macopsisa* de Ptolémée. Il y a en effet des antiquités remarquables dans le pays même; entre autres un mur à grosses pierres basaltiques sans ciment, dans le genre de ceux que plusieurs personnes nomment murs cyclopéens; il forme une partie de la base de l'ancienne maison baronale: ce que l'on en voit, a 65 mètres de long, et paraît avoir entouré jadis le monticule où se trouve actuellement cette maison. On voit dans celle-ci d'autres constructions en pierres calcaires, formant une espèce de galerie avec de très-grands arcs; comme les grosses pierres qui le composent sont liées entre elles avec du ciment, il paraît que cet ouvrage est postérieur à celui de la grande muraille cyclopéenne. Celle-ci est représentée dans la planche XV, fig. I de l'atlas de la seconde partie de cet ouvrage (Voyez également le texte, livre I, chap. V, page 160).

On a trouvé aussi, soit dans le village, soit dehors, des monnaies Puniques et Romaines, et des cornalines travaillées; mais celles-ci sont d'un goût un peu grossier; on a découvert dans cette même région des urnes funéraires et plusieurs hypogées creusés dans le rocher, à la manière de celui de *la Spelonca di Nonna* de *Cuglieri;* ce qui établirait un certain rapprochement entre les ouvrages des peuples qui habitaient cette localité et ceux des anciens habitants de la *Gurulis nova*. Dans les environs on trouve assez fréquemment des *Tombeaux de géants* (1) et un grand

(1) Voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. II, p. 21.

nombre de *Noraghes:* près de deux de ces derniers, on remarque une *pierre levée*, ou monolithe, de forme pyramidale. Toute cette région mérite d'être étudiée sous le rapport de ces monuments, qui paraissent remonter à une époque très-reculée: j'eus également dans les mains deux bronzes qui se trouvent maintenant au Musée royal de Cagliari, et qui proviennent de cette même localité; ils me furent montrés par l'ancien agent du Baron, et ils sont figurés tous les deux dans l'atlas de la seconde partie de ce Voyage.

Soldat et nacelle en bronze.

Celui représenté par la figure 96, planche XXVII, est une petite statue de guerrier, dont la tête est recouverte d'un casque, du sommet duquel partent deux longues cornes légèrement recourbées l'une vers l'autre, et terminées en boule; son corps est revêtu d'une cotte de maille posée sur une tunique à trois rangs de plis, comme les *volants* actuels de nos dames. Ses jambes sont couvertes, seulement par devant, avec des espèces d'*ocreæ;* il tient d'une main un javelot et de l'autre un riche bouclier rond et trois autres javelots semblables au premier; ses pieds sont cassés. L'autre objet, également de bronze, est une nacelle (probablement votive) figurée dans le même atlas (planche XXX, n° 166). Elle est ornée à sa proue d'une tête de bœuf, et de son centre s'élève un mât, terminé par un anneau, sur lequel est un oiseau, peut-être une colombe. Je m'abstiens de raisonner sur ces pièces antiques, qui ont déjà été décrites dans le texte relatif aux planches en question.

Gurulis vetus.

En général, les monuments, et les menus objets d'art que l'on rencontre dans *Padria* et ses environs, portent le cachet d'une très-haute antiquité: et comme l'emplacement de l'ancienne *Macopsisa*, que Fara aurait voulu placer en ce lieu, est certainement celui où se trouve le village actuel de *Macomer*, il n'est pas invraisemblable que les ruines dont il s'agit soient celles de la *Gurulis vetus* de Ptolémée; il est même fort probable que les

anciens habitants de cette ville fondèrent la *Curulis nova*, où se trouve l'actuel village du *Cuglieri*, dont il a déjà été question.

Cette région est également très-intéressante pour le géologue, qui voudra visiter, soit les vrais volcans éteints de *Pozzo maggiore*, soit ceux qui se voient plus au sud, dans le territoire dit *Planu-è-murtas (la plaine des myrtes)*. Il pourra consulter sur ces localités ce qui a déjà été dit dans la troisième partie de cet ouvrage: pour ce qui regarde les roches tertiaires, le chap. VIII, page 675; pour les terrains basaltiques proprement dits, par exemple ceux de *Padria* et du mont voisin dit de *S. Pietro*, ainsi qu'une grande coulée voisine, il pourra recourir au chapitre XV, p. 644; et enfin, pour les cratères volcaniques éteints, bien plus récents que le basalte, je le renvoie au chapitre XVI, p. 671-73.

J'engage également le géologue qui visitera ces contrées, ainsi que le touriste amateur de belles ruines et de belles forêts, à ne pas les quitter sans aller visiter l'ancien château de *Bonvehi* ou *Bonvighino* qui n'est pas trop éloigné de *Padria*. Ce château du moyen-âge est entouré d'une forêt que j'appellerais vierge et impénétrable si elle se trouvait encore aujourd'hui dans la condition où je l'ai vue il y a 38 ans, et si par hasard la hache de M. le comte Beltrami n'aura pas encore pénétré en ce lieu (1). Les ruines du château sont placées sur un mont conique, au sommet duquel je n'ai pu arriver qu'avec de grandes difficultés à cause des arbres qui couvraient ses flancs et des buissons touffus qui, depuis je ne sais combien de siècles,

---

(1) C'est un spéculateur en bois, auquel on a vendu plusieurs forêts et des milliers d'arbres de liége. Cette entreprise, certainement très-convenable pour lui, est malheureuse dans l'intérêt du pays.

ont envahi l'intérieur de l'édifice. Ce qu'il y a aussi de remarquable en ce lieu, ce sont des prismes basaltiques naturels, que l'on voit au pied de ce monticule: je dois cependant faire observer, qu'ayant visité cette localité en 1822, c'est-à-dire à une époque à laquelle je n'avais pas encore des idées bien fixes pour distinguer entre elles les différentes roches d'origine ignée, il pourrait se faire que le basalte colonnaire et prismatique que j'ai observé à la base du mont de *Bonvehi* (1) dût être regardé comme une coulée sortie du cratère moderne de *Monte Castangia*, dont il sera question en son lieu (2).

Historique. Le château de *Bonvehi*, autrement dit *Bonvicino* (Bonvoisin), doit avoir été construit par les Doria, à peu près conjointement avec celui de *Monteleone*, dont il a presque toujours partagé le sort et les phases politiques et militaires. Outre le château, perché comme tous ceux du moyen-âge sur ce nid d'aigle, il y avait à ses pieds un faubourg, puisque Fara en parlant de ce château, qui était encore habité en 1358, dit expressément *Castrum Bonvicini cum suburbio* (3). — Le château de *Bonvehi* fut possédé par Marian d'Arborée, qui l'avait acheté de Damien Doria avec les châteaux de *Gapula* et d'*Ardara*. — A la paix de 1355 il le céda au roi avec le *Castel-Pedreso* et celui d'*Urisa* (*Orosei*), ainsi que plusieurs villages de la *Gallura;* le juge reçut alors en restitution ceux de *Maltoro* et de *Gelida*. Après cette époque, et peut-être en 1364, lorsque Marian d'Arborée se rendit maître de presque toute l'île, ce château doit de nouveau être passé en son pouvoir, car à la paix, qui eut lieu en 1388, entre le roi et Éléonore, fille de ce juge, celle-ci consigna aux Ara-

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. XIV, p. 593.

(2) Ibidem, chap. XV, p. 676.

(3) Fara, *De Rebus Sardois*, loc. cit., lib. III, p. 302.

gonais la forteresse en question; dans le siècle suivant, ce château aurait encore appartenu aux Doria à une époque inconnue, car c'est Nicolas de cette famille, qui le possédait en 1436, lorsqu'il fut pris par les armes du roi, qui le fit démanteler, conjointement avec le château de *Monteleone*.

L'historien Fara (1), en parlant du château de *Bonvehi* et de son bourg, dit qu'ils étaient déshabités de son temps (1580); il mentionne comme un village également détruit, celui de *Pauli*, qui devait être non loin de là, et il ajoute qu'il existait encore en ce lieu l'église de ce village, dédiée à Saint Laurent, mentionnée dans les anciennes chroniques. Il ne faut pas cependant confondre cet ancien village de *Pauli* avec celui de *Mara* dont le nom, provenant aussi de *Marais*, a à peu près la même origine, car cet historien met ce dernier pays sur la liste de ceux qui existaient de son temps en cette région, comme il existe encore aujourd'hui. C'est pourquoi, il ne faudra pas chercher près de ce village l'ancienne église de Saint-Laurent, qui, je crois, est encore debout et isolée dans la campagne. Ce qu'il y a aussi de positif, c'est que dans cette région se trouve l'église rurale de *Nostra Signora di Bonvighinu*: elle est très-ancienne et riche: on y célèbre une grande fête le troisième dimanche de septembre.

En partant du château de *Bonvehi*, ou bien de *Monteleone*, on peut encore aller faire une course pour visiter, au bord du même bassin, le *Monte Maggiore*, renommé dans le pays à cause d'une grande grotte qu'il renferme dans son sein. Par une fatalité singulière, chaque fois que j'allai en ces régions, le temps me manqua, ou bien les pluies ou les torrents trop pleins ne me permirent pas d'arriver à l'entrée de cette grotte.

(1) .... *prout excisum jacet castrum et suburbium Bonvicini* .... Fara, *Chorogr.*, loc. cit., lib. II, p. 70.

Géologie. Grotte. Cela ne m'a pas empêché d'étudier la formation géologique de la montagne au dehors, ce qui, à mes yeux, était plus important que d'aller admirer, à la lueur des flambeaux, les merveilles toujours semblables que présentent ces souterrains naturels. La partie supérieure du *Monte Maggiore* est, comme celle du *Monteleone*, formée d'une masse épaisse de calcaire tertiaire; on y rencontre le même banc à grandes huîtres que j'ai indiqué dans cette dernière montagne; il est placé d'une manière tout à fait semblable à celui de *Monteleone;* ce banc repose sur un dépôt de tufà ponceux tendre, et celui-ci recouvre le trachyte ancien. Comme ce banc d'huîtres forme le toit intérieur de la grotte, on peut croire qu'elle doit son origine à la disparition du terrain ponceux, plus tendre, qui supportait la masse calcaire dont se compose le plafond du souterrain. J'aurais cependant bien désiré pouvoir entrer dans cette grotte, non pas pour y chercher les effets bizarres des stalactites et des stalagmites, dont on la dit ornée, mais pour voir si elle ne renfermait pas dans son sein des ossements d'anciens animaux et surtout d'ours des cavernes et de gros carnassiers, que l'on rencontre avec des gisements analogues dans beaucoup de grottes du Continent.

Guano Sarde. Ce qu'il y a de positif, c'est que depuis un petit nombre d'années, on tire de cette grotte et d'autres cavités semblables qui se trouvent dans les monts voisins, une espèce de *guano*, provenant des déjections des chauves-souris et des pigeons, amassées en ce lieu depuis bien des siècles. On a fait de cette substance, vendue comme engrais, un objet de spéculation; mais elle ne saurait être assimilée au véritable *guano* du Pérou, ou plutôt des îles et des promontoires du grand Océan, beaucoup plus riche en ammoniaque que celui dont il est question.

Villanova-Monteleone. Maintenant pour sortir du bassin du fleuve *Termo*, il faudra se diriger vers le village dit *Villanova-Monteleone*, distant de *Monteleone* de près de deux heures de che-

min; on y arrive par une forte montée; il compte 555 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer et il est bâti sur le versant oriental d'un grand mont trachytique, dont les roches sont toutes disposées en terrasses et en espèces de grands escaliers; ce sont d'ailleurs les formes les plus ordinaires de ces curieux terrains.

Quoique ce village soit éloigné de la mer de plus de six milles et dans une position avantageuse, il n'en fut pas moins attaqué en 1582 par des pirates Barbaresques, qui, au nombre de trois cents environ, abordèrent à la tour de *Poglina*, sur la côte la plus rapprochée de ce lieu. Conduits par un renégat, ils surprirent de nuit le village, le pillèrent et enlevèrent un grand nombre d'habitants qu'ils conduisirent vers la côte; mais avant d'y arriver ils furent tout à coup attaqués par une vingtaine de Sardes accourus à cet effet et guidés par un homme de cœur, qui délivrèrent tous les captifs et tuèrent le plus grand nombre des Musulmans; ceux de ces derniers qui ne périrent pas ainsi, se dispersèrent dans les bois et furent ensuite tués ou faits prisonniers; leurs compagnons restés à bord des navires durent couper leurs câbles et s'éloigner à la hâte pour éviter le sort de tous ceux qui étaient descendus à terre. Cette belle action fit le plus grand honneur à ces vingt braves et surtout à leur chef, D. Pierre de Boyl, qui avait organisé sur le champ cette expédition dont il fut le héros.

C'est à *Villanova-Monteleone* que résidait, il y a moins d'une trentaine d'années, le feudataire du *Monte Minerva* voisin, habitant, non pas un vieux manoir à tourelles et à pont-levis, mais une maison simple et commode de *Villanova*. Il se nommait le comte Maramaldo *della Minerva*; ancien militaire, vieux et intrépide chasseur, et goutteux, il jouissait du privilége qu'aux mêmes titres j'invoque aujourd'hui de mon lecteur, celui de parler quelquefois des anciennes connaissances et des temps passés. Je comprends aujourd'hui, bien mieux qu'il n'y a trente ans,

cette espèce de besoin qu'éprouve un septuagénaire, de revenir sur des époques qui ne sont plus. Au reste, je dois ajouter, que chaque fois que j'allais demander l'hospitalité au comte de *La Minerva*, vieillard plein de feu, racontant ses campagnes, ses aventures de jeunesse et ses épisodes de chasse, je le faisais toujours avec bien plus de plaisir que lorsque, faute d'autre gîte convenable, j'allais frapper à la porte d'une autre classe de feudataires encore pleins d'espagnolisme. Ce n'est pas que ces marquis, ces comtes ou ces barons, ne m'accordassent l'hospitalité avec cette courtoisie et facilité qui est le caractère de toutes les classes de la société dans l'île, lorsqu'elles reçoivent un hôte quelconque sous leur toit; mais je ne trouvais pas chez eux la cordialité et la franchise militaire et campagnarde et surtout le *sans façon* du comte de *La Minerva*; et à ce propos je dirai qu'un jour, après m'avoir accueilli et installé maître de sa maison, ce dernier se fit mettre, tout goutteux qu'il était, sur son cheval, s'en alla à la chasse et ne revint que le soir. Chez les autres au contraire, on voyait une cérémonie empesée; en général, ces derniers ne comprenaient pas trop le but de mes voyages, de mes recherches, de mes fatigues; j'étais à leurs yeux un des leurs, qui dérogeait tant soit peu; et ils me regardaient avec une espèce de sentiment de pitié, lorsqu'ils me voyaient courir, tout en sueur, après un papillon, écorcher et préparer un oiseau, casser des pierres, en remplir mon sac, et surtout porter constamment moi-même sur mes épaules mon fragile et embarrassant baromètre. Le seul mérite que je pouvais avoir aux yeux de quelques-uns d'entre eux, c'était d'avoir des parents à la Cour et de porter le nom d'un de leurs anciens vice-rois!!

Scala piccada. La Speranza.

Le chemin qui conduit de *Villanova-Monteleone* à Alghero, passe par la *Scala piccada*, où j'ai terminé l'itinéraire décrit précédemment, et on y arrive en une heure de route, par un pays très-accidenté, et sur un sol purement trachytique, formant des plateaux et des gradins. A l'ouest du

dernier de ces plateaux, qui est celui d'où part la *Scala piccada*, on voit sur la côte une tour abandonnée dite *Torre di Poglina*, et non loin de là se trouve une anse près de laquelle est l'église rurale de *La Speranza*. La petite anse en question est précisément le lieu où abordèrent en 1582 les pirates barbaresques, qui surprirent le village de *Villanova;* ces Musulmans furent défaits près de cette église par D. Pierre de Boyl. C'est encore dans un lieu proche de cette église, qu'un M. Terraneo, d'Alghero, retirait, il y a une vingtaine ou une trentaine d'années, des échantillons d'une concrétion de calcédoine bleuâtre en forme de stalactites et de stalagmites, de la plus grande beauté; c'est lui qui a fourni les magnifiques pièces de cette substance, qu'on admire dans les Musées de Cagliari et de Turin, et celles qui ont été données à des établissements semblables à l'étranger; mais à la mort de cet individu, le secret qu'il faisait du lieu précis où il trouvait ces belles concrétions siliceuses est resté enseveli dans sa tombe. On rencontre cependant encore dans cette localité d'autres concrétions de cette même nature (1), mais elles n'ont plus rien de commun avec celles qu'avait recueillies M. Terraneo.

A la descente de la *Scala piccada*, on se trouve sur le chemin qui conduit d'Alghero à *Valverde*, où est une espèce de sanctuaire en grande vogue dans les environs. Il existait jadis en ce lieu un village de ce nom, qui tend actuellement à renaître. L'église est dédiée à la Vierge Marie, et dépend du chapitre d'Alghero; on y célèbre toutes les années une fête très-fréquentée, surtout par les gens de la ville; celle-ci n'en est distante que de sept kilomètres et elle communique avec ce lieu par le moyen d'une belle route en plaine. Le pied de la *Scala piccada* rejoint cette *Valverde.*

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. IV, p. 119; et ch. XII, p. 519, et le tome II, p. 717, num. *D* 3, 4, 5.

route à peu près à la moitié de sa longueur, de façon que, du bas de cette affreuse descente jusqu'à Alghero, il y a à peine quatre kilomètres de distance.

Alghero. Ses remparts.

Alghero a été jusqu'à ces derniers temps la seule forteresse qui existât dans l'île; mais depuis une dixaine d'années on l'a presque entièrement désarmée et on lui a même enlevé le personnel d'artillerie qu'on y envoyait par le passé. J'ajouterai qu'une espèce de cavalier qui faisait partie de sa fortification extérieure, fut en partie démoli pour y faire passer un chemin et établir une communication latérale de la porte de mer avec la campagne. La ville est circonscrite dans l'aire d'une péninsule; elle tient à la terre, du côté de l'est, par un isthme assez large; la partie de la ville mouillée par la mer est défendue de deux côtés par des bas-fonds (hauts-fonds) et des rochers à fleur d'eau et même sortant des ondes; elle n'est accessible aux navires et même aux petites barques que du côté du môle, qui est bastionné. La partie qui regarde la terre est également bastionnée et couverte par un fossé et un ouvrage avancé; mais tout ce côté de la ville est dominé par des collines voisines et surtout par celle dite de S. *Giuliano*.

Conditions particulières.

Si cette place que Charles-Quint a appelée *bonita per mi fè, y bien assestada* (bonne, par ma foi, et bien assise), pouvait avoir du temps de ce prince une certaine importance, cette importance a bien diminué depuis les progrès immenses qu'a faits et que fait tous les jours davantage l'art de la guerre, surtout dans ce qui regarde les bouches à feu. C'est, sans doute, pour ce motif que le Gouvernement Sarde l'a, pour ainsi dire, abandonnée; cependant il serait prudent de conserver dans l'île un point où l'on pût à l'occasion se mettre à l'abri d'un coup de main, ne fût-ce que pour sauver l'honneur des armes et celui du drapeau national. C'est pourquoi je pense qu'il serait assez prudent de ne pas abattre les murs de cette ville, et qu'il faudrait la garder dans un état con-

venable pour servir, le cas échéant, de refuge aux autorités et aux archives; car tout le reste de l'île est à la merci du premier occupant.

Alghero n'a que deux portes, l'une de terre et l'autre de mer; la première se trouve, comme il a été dit, vers l'est, l'autre vers le nord-ouest. Celle de terre donne accès à une des rues les plus longues, tirée au cordeau et qui descend du côté de la mer en pente assez douce; les autres sont presque toutes parallèles ou perpendiculaires à cette direction; de façon que la ville est traversée assez régulièrement par des rues, en grande partie tirées au cordeau. Ses maisons sont assez bien bâties, mais malgré les progrès qu'elle a faits, seulement depuis que je la connais, sous l'aspect de propreté, elle est loin d'avoir atteint le degré de perfection auquel elle pourrait arriver.

Par exemple, la ville est encore toute pavée de cailloux, presque tous ovales, plantés dans le sol par un de leurs bouts, de façon que l'autre bout forme saillie, en dépit du sable que l'on y ajoute; car à la première pluie un peu forte, le sable supérieur est enlevé et les cailloux restent décharnés; c'est comme si l'on marchait sur des œufs pétrifiés, plantés dans le sens de leur grand axe. Les rues étant presque toutes horizontales et celles qui sont inclinées ne l'étant que légèrement, rien ne serait plus facile que de paver Alghero, ou en grandes dalles, ou bien en cubes taillés exprès. Ce qui se fait maintenant à Cagliari, où l'on pave ainsi en cubes ou en dalles de granit les rues du Château, qui sont bien autrement inclinées que celles d'Alghero, devrait engager le Municipe de cette dernière ville à suivre cet exemple. Mais on dira: Alghero n'a pas le granit voisin, comme les villes de Cagliari et de Sassari ont cette pierre à leur portée, la première à la *Tour du Mortorio*, l'autre à l'*Asinara*. Je n'engage pas les Algherais à se servir de la roche trachytique ordinaire (qu'ils ont à *S. Giuliano*).

mais je voudrais que l'on fît des essais avec un grès secondaire quartzeux, d'origine jurassique, qui compose presque entièrement le *Monte Gerra* à quinze kilomètres de la ville; on pourrait également essayer le grès des *assises supérieures* du *Monte del Caporone*, qui est près de la mer et au pied duquel se trouve un petit port dit *Portoferro*, où est l'ancienne tour *di Spagna*. Si, comme j'en suis à peu près certain, on trouve dans les différentes couches de cette montagne, toute formée de grès quartzeux, un banc plus dur que ceux de la partie inférieure (1), je ne doute pas que ce grès ne fût, pour le pavage des rues, bien supérieur au granit; car il serait beaucoup moins glissant pour les chevaux.

Eau du *Cantaro*. Puisque je suis en train de proposer des améliorations aux Édiles d'Alghero, je me permettrai encore d'appeler leur attention sur l'eau potable; l'eau que l'on boit en cette ville est celle qui tombe du ciel, recueillie dans des citernes, et il est impossible d'espérer sur cet emplacement de la bonne eau souterraine par des puits artésiens; mais il y a à un quart d'heure de distance de la *Porta di Terra*, une source d'eau excellente et abondante, dite le *Cantaro:* je n'ai pas fait d'études suffisantes sur les niveaux relatifs de ces deux localités, pour savoir si l'eau de cette source pourrait arriver d'elle-même en ville; mais il est certain qu'avec une faible machine et un *château d'eau* de moins de huit ou dix mètres de hauteur, on pourrait transporter l'eau du *Cantaro* au sein de la population, et même y établir des fontaines jaillissantes. Comme cette source, tout abondante qu'elle est, ne pourrait pas suffire pour donner à la ville des jets d'eau continuels, on y ferait des *bornes-*

(1) Voyez ce qui a été dit sur ce grès dans la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. IV, page 124. Voyez également le deuxième volume, catalogue de mes échantillons, p. 718, pièce D*7, 138.

fontaines à robinet, qui permettraient de réparer dans la nuit la consommation que l'on ferait dans le courant de la journée; on pourrait également donner alors de l'eau aux bâtiments, qui sont forcés d'aller s'en pourvoir au loin. Les avantages qui en résulteraient pour la propreté des habitants et pour leur santé, se devinent d'avance.

Alghero est le chef-lieu de la province et du diocèse de ce nom; il y a aussi un Commandant militaire de la province; quant à la partie judiciaire, cette ville dépend du tribunal de Sassari. Il y a naturellement un chapitre et une cathédrale, qui sert en même temps de paroisse. Cette église a été presque entièrement rebâtie et restaurée; mais le chœur est encore tel qu'il se trouvait jadis dans l'ancienne église bâtie par les Doria. On y voit des fenêtres en ogive avec des arabesques et des feuillages, qui datent certainement du XII siècle (1). A la partie extérieure et circulaire de cette église, on voit encore l'écusson des Doria, avec une aigle, exécutée dans le style de cette époque. Le reste de la cathédrale est plus moderne; on y compte seize autels, dont les plus remarquables sont: d'abord le maître-autel, celui du Saint-Sacrement, qui a la forme d'un temple, avec plusieurs colonnes, tout en marbre blanc, et la chapelle de Saint-Philippe. On y fait aussi admirer la chaire en marbre et surtout le mausolée du *duc de Monferrat*, mort jeune encore en 1799, lorsqu'il était Gouverneur de la province et de la ville de Sassari. Ce monument, également en marbre, comprend plusieurs figures allégoriques, d'une assez bonne exécution. Le clocher de la cathédrale est ancien, il est très-élevé; c'est pourquoi je me suis rendu plusieurs fois sur son sommet pendant mes opérations trigonométriques; mais la vue y est assez bornée, car on a la mer d'un côté,

---

(1) Voyez dans la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, ch. IX, p. 359, une portion d'une de ces fenêtres représentée par la fig. 64.

elles sonné, que je me rendis chez le Gouverneur; il n'était pas chez lui; j'y retournai à 10 heures, puis à onze, même réponse; enfin, vers minuit, j'y allai de nouveau; on me fit attendre dans la rue pour ouvrir et encore plus dans l'antichambre; car le Gouverneur était en train de se coucher; puis il arriva, le bonnet de nuit sur la tête, en robe de chambre et en pantoufles, pour me demander d'un air étonné, ce que je voulais à une heure aussi indue. Une fausse honte et surtout une habitude de respect pour mes supérieurs, m'empêcha de lui dire franchement ce qu'il en était; je lui dis seulement qu'on m'avait mandé en son nom et je pris congé en lui faisant des excuses.

Nuit blanche. Chez l'archiprêtre tout le monde dormait; toutes les portes intérieures étaient fermées; je sortis encore un instant en ville pour voir si je pourrais acheter du pain, car mon compagnon et mon chien de chasse avaient dévoré jusqu'à la moindre miette, et ils ronflaient tous les deux paisiblement. Dans les rues je ne vis personne; les boutiques étaient fermées; je rentrai comme j'étais sorti. Que faire? je dus me coucher sans que depuis la veille à midi il fût entré dans mon corps le moindre aliment, et à la mauvaise humeur d'un homme affamé, se joignait chez moi le dépit d'avoir peut-être été mystifié, ou par le chanoine qui ne voulut pas nous donner à souper selon l'usage, ou par le Gouverneur. Le fait est que je passai, comme on dit, *une nuit blanche*, malgré la grande fatigue de la cavalcade du jour précédent. Et comme il n'y avait dans ma chambre qu'une carafe d'eau, placée sur ma table de nuit, je tâchai de temps en temps de calmer les crises et les clameurs de mon estomac, en y introduisant quelques gorgées d'eau en guise de *lest*. A peine l'aurore eut-elle paru, je m'habillai et je sortis, pour aller chercher quelque vendeur de pain, mais je ne pus en trouver que très-tard; enfin après avoir pourvu au plus pressant des besoins, en arrosant un peu de pain du reste de ma carafe d'eau, je courus éveiller mon Norvégien et, moitié riant moitié ju-

rant en véritable troupier, je lui fis part de ma piteuse aventure. Nous fîmes sur le champ et sans bruit seller nos chevaux et nous sortîmes *insalutato hospite*, de façon que pendant que cet hôte dormait, ainsi que les siens, nous étions déjà sur le chemin de Sassari, non pas sans que de ma part j'envoyasse au diable M. l'archiprêtre V., y compris M. le Gouverneur S.!!

Outre le palais de l'évêque et la cathédrale, il y a encore, comme de raison, un séminaire à Alghero. L'Hôtel-de-ville n'est pas sans mérite, surtout extérieurement, mais la maison voisine, qui certainement ne brille pas par son architecture, conserve encore aujourd'hui un souvenir historique. C'était jadis l'ancienne maison d'*Albis*, appartenant maintenant aux héritiers du comte Maramaldo *della Minerva*, dont j'ai parlé ci-dessus; on y conserve la mémoire du séjour que Charles-Quint y fit lorsqu'il visita, en 1541, sa chère ville d'Alghero. Les faits qui se sont passés alors pendant les deux journées de *demi-fête* et de *demi-pillage*, comme dit Valery, ont un cachet de l'époque tout particulier. Séminaire. Hôtel-de-Ville. Maison de Charles-Quint.

La première pensée des citoyens d'Alghero à l'annonce de l'arrivée de leur souverain, fut de réunir la plus grande quantité de vivres qu'il leur était possible, pour les envoyer en cadeau à la flotte qui accompagnait l'empereur; ce prince avant de débarquer accepta une partie de chasse au *Monte Doglia* voisin, où bientôt un sanglier eut l'honneur de périr par ses mains Augustes. Après cet exploit, il se dirigea vers la ville, mais avant d'y entrer il voulut faire avec son bateau le tour de la partie bastionnée qui regarde la mer. On avait préparé devant le môle un pont postiche pour que S. M. I. pût descendre commodément à terre, et on l'avait orné de riches étoffes. Les personnes qui attendaient le prince en ce lieu voyant son bateau se diriger ailleurs, crurent qu'il avait l'intention de débarquer sur un autre point du rivage, et elles abandonnèrent pour un instant cette place; alors les soldats de César se ruè- Charles-Quint à *Alghero*.

rent sur ce pont, le pillèrent et enlevèrent toutes les tentures dont il était orné et couvert. Cette scène, loin de courroucer Sa Majesté, la divertit beaucoup. Ce prince monta bientôt après sur un magnifique cheval qu'on venait de lui offrir, avec lequel il fit de suite le tour intérieur des fortifications; puis il rentra dans la maison en question, qui alors appartenait à un certain D. Pierre *di Ferrera*. Là s'étant mis à la fenêtre qui donne sur une place, Charles fut témoin joyeux d'une scène, digne complément de celle du pillage du pont, qui l'avait tant diverti. Les soldats Espagnols, descendus à terre avec l'empereur, se mirent à poursuivre et à percer de leurs épées, sous ses propres yeux, les animaux qui se trouvaient rassemblés sur cette place et dans les rues adjacentes; c'est ainsi que ces bestiaux, qui avaient été destinés en cadeau à la flotte, furent gaspillés par une soldatesque effrénée et avide de pillage, commettant ces actes de barbarie sous les yeux du souverain. On raconte encore qu'alors un des officiers de la maison de l'empereur s'adressa à son maître pour savoir s'il était permis de détacher des murailles, les riches tentures en soie qui ornaient l'intérieur de la maison où ce prince recevait l'hospitalité, et l'on ajoute que Charles-Quint se tournant vers le magistrat qui l'accompagnait, lui dit en riant: *Jurado, mirad que no hagan daños estos locos; Juré* (titre du magistrat), *prends garde que ces lieux ne soient pas endommagés* (1). Telles étaient alors l'extrême indulgence des chefs, à partir du premier, et la licence des troupes impériales.

Fenêtre murée. Droit d'asile.

A peine cette Majesté bien incommode était-elle partie, que la fenêtre en question fut soigneusement murée, comme elle l'est encore de nos jours, pour qu'elle ne fût pas profanée par un autre mortel. La maison où séjourna le

(1) Manno, loc. cit., vol. II, lib. X, p. 138 et suiv. Valery, loc. cit., chap. XIX, p. 359.

prince pendant 48 heures, a joui depuis lors jusqu'à un temps assez rapproché de nous, du droit d'asile ; une chaîne en fer, avec deux bornes placées au devant de la porte d'entrée de ce même hôtel, servait de limite et de refuge aux personnes traquées par la justice ou sur le point d'être arrêtées par les agents de l'autorité; le temps a enfin fait disparaître toutes ces sottises.

Sur le bastion qui regarde le port, il y a à Alghero une terrasse où sont plantés quelques arbres; elle sert de promenade interne aux habitants. Cette promenade avec ses arbres étiques, fait presque le tour des bastions, à la hauteur des batteries. Vers l'est se trouve la tour dite *dello Sperone* (de l'éperon), qui est très-ancienne; on l'appelle également la *Tour de Sulis*. C'est le nom d'un personnage Sarde qui a figuré dans les commotions politiques de 1794; il fut le meneur et l'arbitre des destinées de l'île jusqu'à l'arrivée de la cour régnante de Sardaigne, ce qui eut lieu en 1799; malgré ses principes monarchiques, ses ennemis réussirent à le perdre; on l'enferma bientôt après dans la tour en question, où il resta pendant un grand nombre d'années; il fut ensuite exilé dans l'île de la *Maddalena* en face de la Corse, et il y mourut à un âge très-avancé.

Le port d'Alghero n'est pas excellent; il est plein de rochers et de hauts-fonds (bas-fonds d'autrefois): il est exposé aux vents et à la grosse mer d'ouest et de nord-ouest; aussi n'est-il pas très-fréquenté par les bâtiments d'une certaine portée, soit à cause de ce que je viens de dire, soit parce que *Porto Torres* lui fait concurrence depuis un certain nombre d'années. En revanche, les petits bâtiments y abondent, surtout ceux qui s'occupent de la pêche du corail, dont cette mer est très-riche; on y voit aussi, à leur saison, les pêcheurs de Sardines. Il y a eu des années où l'on comptait dans ce port plus de 300 barques corallines de plusieurs nations. Les Napolitains sont, en général, les plus nombreux pour la pêche du corail; puis

les Toscans, les Génois et les Algherais. Lorsque toutes ces barques sont réunies dans le port, elles lui donnent un aspect très-animé. Mais le plus beau spectacle qu'elles présentent a lieu le samedi soir, avant le coucher du soleil; on les voit alors, avec leurs voiles latines, accourir toutes de divers points de l'horizon et se diriger en masse vers le port; elles y restent une partie du dimanche et en repartent dans la soirée même, pour se trouver le lendemain au point du jour, chacune à son poste. Le droit que l'on percevait sur ces barques au profit de la ville faisait un revenu assez marquant pour le Municipe; j'ignore ce qu'il en est maintenant.

Sardines. La pêche des Sardines et des Anchois, qui se fait également dans ces mers, est moins lucrative et elle est sujette à des phases heureuses et malheureuses selon les années; celle du corail est à peu près toujours égale.

Marché aux poissons. Le poisson de mer est pêché presque tout par des Napolitains et celui de l'étang voisin est pris par des indigènes: tous ces pêcheurs fournissent abondamment le marché d'Alghero; je puis même dire que, dans les États Sardes, le marché aux poissons d'Alghero est, en proportion, le mieux fourni, et celui où ce genre d'aliment soit le plus abondant et à meilleur marché.

Margaillons. Une substance que l'on mange également ailleurs en Sardaigne, mais qui est plus particulièrement du goût des Algherais, c'est une racine, ou bulbe du *Palmier-éventail* (1), très-abondant dans les environs de la ville; on donne à cette racine le nom de *Margaillons;* au reste je me contente d'indiquer cet aliment comme plus particulier aux habitants d'Alghero, sans prétendre le donner comme un morceau exquis; on le mange vers la fin de l'hiver et le commencement du printemps.

---

(1) *Chamærops humilis* Lin., dit en français *Palmier nain* ou *éventail*, en sarde *Palmitzu.*

Le nom d'Alghero semble provenir d'*Aliga*, ou herbe marine (algue); d'où l'on aurait fait *s'Alighera* (lieu de l'algue), qui est le nom de la ville dans la langue des paysans des environs. Ceux-ci parlent ordinairement le dialecte Sarde du *Logodoro*, un peu corrompu; mais les habitants de la ville, sans être, à l'heure qu'il est, des Catalans *pur sang*, n'en ont pas moins conservé le langage à peu près intact; c'est en cette langue, circonscrite dans les murailles d'Alghero, qu'ils communiquent entre eux; mais ils comprennent et ils savent tous l'idiome Sarde. Langue.

Alghero a produit plusieurs personnes qui se sont illustrées dans les lettres et dans les sciences; mais comme je n'entends pas parler ici des auteurs morts, sur lesquels on peut consulter Valery et les biographies nationales, je me bornerai à dire que cette ville est la patrie de l'illustre auteur de l'histoire moderne de Sardaigne, plusieurs fois cité dans cet ouvrage, le baron Joseph Manno, mon collègue au Sénat et à l'Académie des Sciences de Turin, Premier Président de la Cour de Cassation du Royaume. Hommes illustres.

L'histoire d'Alghero occuperait ici trop de place, si je devais la donner dans son entier et dans tous ses détails; je ne ferai qu'en présenter un court aperçu. En 1102, elle fut bâtie par les Doria, selon Fara. — En 1283, Andreotto Sarracino l'assiégea avec le secours du juge d'Arborée et au bout de 28 jours les assiégés capitulèrent. — En 1345, cette forteresse, ainsi que *Castel-Genovese*, était encore occupée par les Doria. — En 1350, Nicolas Doria et ses partisans, se refusèrent à faire la paix et ils demandèrent secours à la République de Génes, qui leur envoya un gouverneur. — En 1353, eut lieu le grand combat naval dans les eaux de *Porto Conte* près d'Alghero, entre Nicolas Pisano, amiral des Vénitiens, joints aux Aragonais, commandés par Cabrera et Antoine Grimaldi, amiral Génois, qui y fut défait et put à peine se sauver avec quelques galères; peu de temps après (le 7 mars), la place se rendit aux Aragonais. — Dans le mois Historique.

de décembre de la même année, Marian d'Arborée s'étant révolté contre le vice-roi Cabrera et ayant engagé les Algherais dans son parti après le départ du vice-roi, on fit main basse sur tous les Aragonais qui se trouvaient dans la place. — En 1354, Alghero fut assiégé par terre et par mer par le roi D. Pierre, dit le *Cérémonieux;* mais pendant ce siége Cabrera mourut et le roi, ainsi que sa femme et un grand nombre des siens, prirent la fièvre à cause des exhalaisons de l'étang voisin. Le siége traînant en longueur, surtout par la constance des assiégés, on en vint, au bout de quatre mois, à un accommodement, en vertu duquel la ville d'Alghero aurait ouvert ses portes aux troupes du roi; il fut également convenu que les anciens habitants, trop manifestement partisans des Génois, auraient évacué la place; le roi concéda au juge d'Arborée et à Matthieu Doria plusieurs places, entre autres celles de *Monteleone* et de *Castel-Genovese*, et il se retira à Sassari avec sa femme, pour se guérir de l'*intemperie*. A la place des anciens habitants, on fit entrer à Alghero une colonie de Catalans: et c'est depuis cette époque que la langue Catalane est parlée en ce lieu. — En 1355, le roi D. Pierre vint voir sa nouvelle colonie et il s'embarqua à Alghero pour aller ensuite à Cagliari. — En 1374, Brancaleon Doria, qui se trouvait dans cette place, la défendit vaillamment contre 40 navires Génois, soldés par Marian d'Arborée. — En 1391, on fit de nouveau sortir de la place tous les Sardes qui s'y étaient introduits et on n'y laissa que les Catalans. — En 1392, ce même Brancaléon Doria, qui avait défendu Alghero contre le juge d'Arborée, étant devenu son gendre en épousant la fameuse Éléonore, et par contre, alors l'ennemi du roi, vint mettre le siége devant cette même place, mais sans succès. — En 1397, le roi Martin (le père), après avoir abordé à Cagliari, vint à Alghero et y resta près d'un mois. — En 1408, D. Martin de Sicile (le fils), y vint également avec 10 galères avant de retourner à Cagliari; et bientôt après

il remporta la grande victoire de *Sanluri*. — En 1412, les troupes du vicomte de Narbonne, au nombre de 300 chevaux et 150 arbalétriers, en partie Français et en partie Sassarais, pénétrèrent dans la ville et s'emparèrent de la tour de l'*Éperon*, mais il furent tous tués ou faits prisonniers; les vainqueurs souillèrent leur victoire en faisant décapiter le chef de cette troupe, issu, du côté de son père, d'une illustre famille régnante: ce fut cette victoire que les Algherais fêtèrent pendant longtemps, toutes les années, à une époque fixe; alors on brûlait en public un mannequin qui devait figurer un soldat du vicomte de Narbonne, et l'on chantait, surtout en cette occasion, des strophes injurieuses aux Sassarais dont quelques-uns servaient dans les troupes du vicomte. C'est de là spécialement que prit naissance cette inimitié qui divisa pendant si longtemps les Algherais et les Sassarais et qui n'a cessé que depuis bien peu de temps. La nouvelle route divisionale, récemment ouverte entre les deux villes, mit terme à ces rivalités municipales du moyen-âge. — En 1420, le roi D. Alphonse V aborda à Alghero avec sa flotte. — En 1424, la population fut décimée par la peste et elle fut augmentée d'une centaine de nouveaux colons Catalans. — En 1503, le pape Alexandre VI transféra à Alghero le siége épiscopal d'*Ottana*. — En 1504, Alghero reçut le titre de ville. — En 1541, Charles-Quint aborda à *Portò Conte* et passa quelques jours à Alghero. — En 1619, Philibert-Emmanuel de Savoie, Grand Amiral d'Espagne, aborda aussi à Alghero; il y fut très-fêté, et entre autres divertissements on lui donna une chasse au *Monte Doglia*. — En 1660, les Français tentèrent de s'emparer de cette ville, mais sans succès. — En 1717, elle se rendit aux impériaux, pour rentrer bientôt sous la domination Espagnole. — En 1829, S. A. S. le prince de Carignan (depuis roi Charles-Albert), que j'eus l'honneur d'accompagner dans toute sa tournée dans l'île, vint à Alghero dans le mois de mai; on lui donna, entre autres divertissements,

une chasse au *Monte Doglia*, comme à son ancêtre, Emmanuel-Philibert, et une magnifique illumination à la Grotte de *Neptune* dont il sera question ci-après. — En avril 1841, ce même prince y alla comme roi avec son fils ainé, le roi actuel Victor-Emmanuel II. — En 1843, il y retourna, accompagné de son second fils, feu le duc de Gênes.

Géologie. La roche qui forme le sol de la ville d'Alghero est un calcaire compacte grisâtre, qui contient quelques rognons de silex brun; je n'ai pu y rencontrer qu'un petit nombre de fossiles; j'en ai cependant recueilli assez pour en déduire l'âge géologique de ce calcaire, qui doit être rapporté à la partie supérieure du *Lias*, ou à l'oolite inférieure. Ces fossiles ne se trouvent que dans les bancs battus dans la mer, qui décompose la pierre et fait rester les moules de ces corps organiques en saillie; je ne les ai rencontrés ailleurs que du côté du bastion du *Sperone* (1). Ces bancs de roche calcaire sont recouverts près de la mer par un grand dépôt de grès quaternaire, sur lequel on peut voir des détails dans la troisième partie de ce *Voyage* (tom. I, chap. IX, p. 357).

Monte Agnese. Monte Carbia. Le *Monte Agnese*, qui est près de la ville, ainsi que le *M. Carbia*, qui en est un peu plus éloigné, sont également formés de roche calcaire compacte; mais c'est un calcaire blanc, tirant sur le jaunâtre, dépourvu de fossiles: ce qui m'a empêché d'en reconnaître l'âge; je crois cependant ne m'être pas trompé en le classifiant dans la craie (2), car ce calcaire semble continuer vers *Olmedo* où il renferme des *Rudistes;* d'ailleurs il a aussi beaucoup d'analogie avec celui du *Cap de la Caccia*, dont il sera question ci-après, et qui appartient sans aucun doute au terrain de la craie.

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. IV, p. 120.

(2) Ibidem, chap. V, p. 185.

Le *Monte Carbia* tire, sans aucun doute, son nom de l'ancienne ville, ou du moins de l'ancienne station de *Carbia*, indiquée dans l'itinéraire d'Antonin, comme intermédiaire entre *Nure* (la Nurra actuelle) et *Bosa*, en venant de Torres. On n'y trouve plus aucune trace de l'ancienne population, mais il existe encore en ce lieu une église, dite *S. Maria de Carvia*. Ancienne *Carbia*.

Dans les fragments de l'histoire de Sardaigne publiés tout récemment par M. le chanoine Spano et dont il a été fait mention, page 62, on trouve le passage suivant: « *Calbia seu Carbia eodem Severino teste fundata fuit a Fenicis. Hec civitas fuit etiam famosa habuit multa edificia mirifica ac templa satis populata ac Calmedie proxima Vandalis ac Gothis multum obstitit ob suam divitiam ac fortitudinem suorum habitantium qui a temporibus antiquis ante romanos Baraxenses* (1) *eorum rivales disperxerunt et eorum civitatem etiam a Fenicis fundatam post magnam guerram famosaque in historicis ab unaquaque parte discrimina XX annorum destruxerunt. Tandem hec inclita civitas Carbie a nephandis sacrilegisque Saracenis depredata depopulata ac incensa fuit una cum civitate Nurre sive Nura eis vicina ac dextera Corhos que etiam....... ut idem Severinus ait fenicia fuit contra..... Severinus supradictus autor Sardus* (2) *vivebat*

(1) La ville de *Baraxe*, dont il est question maintenant, n'est pas celle de *Biora*, dite également *Baraxe*, dont il a été parlé dans le tome I de cet *Itinéraire* (chap. IV, p. 371); il s'agit ici d'une ville placée jadis à 16 kilomètres de *Carbia*, vers le NO, près de l'étang dit encore aujourd'hui *Barace*. Il en sera fait mention ci-après.

(2) A propos de ce *Severinus* on trouve dans le manuscrit la note suivante sur les anciens historiens de l'île. « *Sernestes fuit historicus satis fidelis quia multa facta ab eodem relata comprobata fuerunt ab inscriptionibus aliisque monumentis repertis quod etiam probat quod fuit valde diligens ac accuratus in colligendis documentis uti patet ex plurimis eorumdem citacionibus. Hunc auctorem secutus est Severinus qui floruit tempore L. Aurelii Orestis anno ab U. C. DCLX. Sernesti historiam continuavit et adjunxit historiam omnium Sardiniae populo-*

tempore Lucii Aureli Orestis et obiit anno Rome DCLX. Hic Sernestis istoriam continuavit et multa adjunxit de origine factis et actis omnium populorum Sardinie et maxime factis illorum Iliensium qui memorati sunt.... ac monumenta producta...... tabulas eneas ac alia similia eorum facta probantia.....

Dans l'histoire plus moderne de Sardaigne il est parlé d'un certain Constantin de *Carvia* qui fit donation d'une église de Saint-Pierre *in Simbrano*, vers l'an 1223; ce qui semble indiquer qu'à cette époque ce lieu n'était pas encore tout à fait déshabité comme il l'est aujourd'hui; on n'y voit plus que trois grottes sépulcrales, dites grottes de Saint-Pierre, probablement à cause de l'église dont parle Constantin de *Carvia* dans sa donation; mais on en a entièrement perdu les traces.

La roche trachytique que l'on n'a pas cessé de rencontrer à partir de Bosa jusqu'au pied de la *Scala piccada*, continue encore à paraître dans les environs d'Alghero, où elle forme le monticule de *S. Giuliano*, qui est, pour ainsi dire, à la porte de la ville et qui la domine; cette roche forme également les Monts voisins *Riccio, S. Elmo* et autres, comme aussi une grande partie des collines vers *Uri* et *Olmedo;* puis on la voit continuer vers le nord,

---

rum tam fideliter quam acurate omnia eorum facta memorans multumque scripsit de Iliensibus quia Cornensis erat atque ex Ansicoras fratribus descendebat qui ad Ilienses confugerunt potius quam a Romanorum servitutem venirent. Sed Simphorus Severini pater ad Cornum se transtulit. Post Severinum scripserunt Macrobius Bosensis Diocletiani tempore. Fulvius et Melchiades Sulcitani post L annos circa. Valentinianus Turrensis circa anno Domini D quasi omnes Poete et tandem Diadumenus et Vinolus Carabitani qui floruerunt circa dimidium VII seculi de quorum omnium libris et scriptis usi sunt auctores posteriores et supradictus Antonius Thurrensis in eorum historiis comentis et relationibus que a posterioribus comprobata ac diligiter commendata in eorum historiis memorata sunt presertim ab Jergio de Lacono et Episcopo Plovacense

dans le vallon du *Rio de Porto Torres*, où elle paraît de temps en temps sous le terrain tertiaire; on ne la perd qu'au pont Romain de *Porto Torres*, tout près de la mer.

Le terrain tertiaire manque tout à fait dans le territoire d'Alghero; on ne commence à le rencontrer que près de la *Cantoniera di scala cavallo*, d'où partent les deux embranchements de la route nationale, l'un pour Sassari et l'autre pour *Torralba*. En revanche il y a un dépôt de grès quaternaire considérable et très-instructif. Voici une vue géologique générale des monts d'Alghero. Grès quaternaire.

Fig. 2.



Vue géologique.

a ville d'*Alghero*; *b* *M. Doglia*; *c* *M. del Timidone*; *d* Tour de la *Pegna*; *e* tour *del Giglio*; *f* entrée de *Porto Conte*; *g* cap *della Caccia*; *h* extrémité septentrionale de *Porto Conte*; *i* étang de *Caliche*; *k* *M. du Caporone*; *l l l* monts trachytiques de *Scala piccada*.

Lorsqu'on est sorti d'Alghero et que l'on a dépassé le couvent des Capucins, on suit toujours la plage pour aller vers le nord; cette plage est toute couverte de sablons, qui y forment des dunes, où végètent de préférence des buissons de *Palmier-éventail* (*Chamærops humilis* Lin.). On ne quitte ce terrain qu'à environ six kilomètres de la ville, où se trouve un grand pont avec plusieurs arches, à l'embouchure de l'étang de *Caliche* vers la mer; cet étang *i* est appelé aussi *Stagno delle Peschiere*, à cause des pêcheries que l'on y a pratiquées; on pourrait peut-être le dessécher en grande partie; il donne aux environs d'Alghero Chemin le long de la plage.

l'air malsain, qui a procuré jadis la fièvre au roi D. Pierre le *Cérémonieux* et à sa femme, à l'époque de l'investissement de la ville par les Aragonais en 1354. Après avoir passé le pont, on trouve la pierre calcaire, formant le sol de toute cette région, en partie montueuse et en partie tout à fait plane.

Monte Doglia. C'est là que s'élève le mont conique, arrondi, tout étagé, formé de bancs calcaires, dit *Monte Doglia* (fig. 2 *b*); sur cette cime isolée et élevée de 438 mètres, j'ai fait jadis plus d'une fois mes opérations trigonométriques. Ce ne fut pas sans quelque surprise que je trouvai alors sur ce mont, à plus de 100 mètres au-dessus de la plaine, un grand dépôt de grès et de sablons quaternaires, qui reposent sur la roche calcaire; celle-ci appartient à la formation oolitique, mais sur la cime se trouve un lambeau de calcaire crétacé. Cette montagne était jadis très-renommée pour la chasse au gros gibier. A deux époques assez éloignées entre elles, les Algherais donnèrent en ce lieu, comme il a été dit ci-dessus, le divertissement de la chasse à deux Princes de la Maison de Savoie: la première à Philibert-Emmanuel, troisième fils de Charles-Emmanuel I, duc de Savoie, alors Grand-Amiral de la flotte Espagnole; la seconde, 210 années plus tard, au Prince de Carignan, depuis Roi Charles-Albert, chasse à laquelle j'eus l'honneur de prendre part; mais celle-ci ne fut pas aussi abondante que la première, car depuis quelques années le gibier a beaucoup diminué sur ce mont, probablement à force d'y être chassé. Au bas du *Monte Doglia*, vers l'ouest, la plaine est très-caillouteuse et toute couverte de buissons de lentisques et d'arbousiers, parmi lesquels végètent des buissons du *Palmier-éventail;* c'est principalement de ce côté que les Algherais tirent la bulbe de cette plante, qu'ils nomment *Margaillons* et dont ils sont assez friands.

Monte Gera. Au pied oriental de ce mont il y a une grande plaine s'étendant à l'est vers le village d'*Olmedo* et allant presque sans interruption jusqu'à la mer, vers *Porto-Torres;* cette

plaine est interrompue au nord par quelques monticules, qui sont en quelque sorte la continuation du groupe du *Monte Doglia;* parmi ceux-là je citerai le *Monte Gera* ou *Gerra*. Cette colline se compose des mêmes roches signalées au *Monte Doglia;* mais le grès qui supporte le calcaire y est beaucoup plus développé que ce dernier; c'est ce grès que je propose aux habitants d'Alghero pour être essayé au pavage de leurs rues en dalles, comme il a été dit ci-dessus.

Au sud du *Monte Doglia* la roche calcaire continue à se montrer; elle forme la petite chaîne qui se trouve à l'est du *Porto Conte*. Au pied de la pente orientale de cette petite chaîne existe le lazaret actuel, dont on se sert quelquefois lorsqu'on établit une contumace pour les arrivages dans cette partie de l'île; car alors, au lieu de débarquer à *Porto Torres*, où il n'y a pas de local convenable, on envoie les bâtiments et les passagers au lazaret d'Alghero; mais ce lazaret est étroit et fort peu commode pour cette destination. Jadis on faisait subir la quarantaine dans un petit îlot, dit la *Madeleine*, placé dans le golfe d'Alghero à l'est du lazaret actuel, et presque en face du couvent des Capucins; il y a encore en ce lieu une petite église dédiée à la Sainte qui a donné son nom à cet îlot; elle est maintenant abandonnée. Au sud du lazaret se trouve une tour nommée *Torre di Galera*, puis on arrive à l'entrée du *Porto Conte* (fig. 2 *f*) en passant sous la tour, dite *del Giglio*, qui domine le passage du côté de l'est; ces tours sont également délaissées.

L'entrée du *Porto Conte* peut avoir un mille et demi de large; à partir de ce point, le golfe, ou plutôt le port, se développe et s'étend dans l'intérieur en long et en large, en formant un bassin naturel très-remarquable. C'est l'ancien *Nymphaeus Portus* de Ptolémée, dit aujourd'hui, je ne sais trop pourquoi, *Porto Conte* ou *Conti;* il a près de six kilomètres de profondeur et trois de largeur moyenne; il est dirigé dans le sens du méridien; son entrée est tournée

vers le sud. C'est sans contredit le plus beau port naturel de l'île, mais il offre des inconvénients aux bâtiments à voile qui y vont chercher un refuge, car ceux-ci y sont souvent retenus longtemps par les vents dominants; par exemple, un bâtiment à voile qui y entre pour éviter les rafales du *Maestrale* (NO), vent presque constant sur toute cette côte, s'y trouve très-bien abrité; mais lorsque ce vent cesse, et que le *Libeccio* (SO) le remplace, ce même vent qui est le traversier de l'entrée du port, empêche la sortie du bâtiment; en un mot, s'il s'agit d'un bâtiment à voile, *Porto Conte* n'est qu'un lieu de refuge assuré contre le gros temps. D'ailleurs il est trop loin d'Alghero, qui est la seule population de cette contrée, et dont il est distant de plus de six milles, pour qu'on puisse y faire des opérations de commerce convenables et de quelque importance.

Son isolement. Avant la suppression du service des tours, il y avait au moins, dans ce lieu solitaire, quelques soldats préposés au service de la côte; ces tours sont celles du *Trasmeriglio*, *del Bollo* et la *Torre grande;* peut-être a-t-on affecté celle-ci au service de la douane; mais de toute manière ce lieu est plus abandonné que jamais.

Historique. *Porto Conte* est connu dans l'histoire de l'île par la grande victoire navale que la flotte Aragonaise, commandée par D. Bernard de Cabrera, unie à celle des Vénitiens, aux ordres de Nicolas Pisano, remporta en 1353 sur celle des Génois, composée de 60 voiles, et commandée par Antoine Grimaldi; trente-trois galères de ces derniers tombèrent au pouvoir des vainqueurs; le reste s'enfuit avec peine. Un an après, c'est-à-dire en 1354, le roi D. Pierre y débarquait avec ses troupes de terre et ses chevaux, pour aller assiéger la ville d'Alghero. — En 1541, Charles-Quint y aborda aussi avec sa flotte avant de se rendre à Mahon; c'est alors qu'il séjourna dans la ville d'Alghero.

S. Imbenia. Au fond de *Porto Conte* on trouve des ruines Romaines en un lieu dit S. *Imbenia* et non *Saltimbenia*, comme dit

M. Valery; c'est le *Sancti Imbeni* de Fara. On y voit des mosaïques grossières, qui ne donnent pas une grande idée de l'habileté de ceux qui les ont faites, ni du luxe des habitants de ce lieu; mais les restes de maisons et d'autres édifices qu'on y observe, indiquent clairement que là se trouvait une population Romaine. Elle portait probablement le nom du port, c'est-à-dire de *Nymphaeus Portus*.

A *S. Imbenia* s'élève tout à coup, vers l'ouest, un mont conique, dit *del Timidone* (fig. 2 *c*); ses formes et la roche dont il est composé sont les mêmes que celles du *Monte Doglia* voisin; je n'ai pu y recueillir qu'un petit nombre de fossiles; cependant plusieurs individus de la *Lima Hector*, que j'y ai rencontrés, ont suffi pour caractériser ces terrains (1). *M. del Timidone.*

Le *M. del Timidone* se lie vers le sud à une petite chaîne, également calcaire, qui constitue le flanc occidental du *Porto Conte* et qui finit au Cap *della Caccia;* mais entre la tour *del Bollo* et ce Cap, se trouve une grotte naturelle, assez remarquable; on ne peut s'y rendre qu'au moyen d'un bateau qui doit conduire le visiteur au pied d'une rampe très-raide plongeant dans la mer, avec une inclinaison de près de 60 degrés; alors on débarque et après avoir gravi pendant près d'un quart d'heure cette pénible montée, non sans quelque danger, à cause de la mer qui se trouve à ses pieds, on trouve la grotte, qui présente du côté opposé de son entrée, c'est-à-dire vers l'ouest, une descente à peu près aussi raide que celle de la montée qu'on a faite pour y arriver. On voit, près de l'ouverture, les restes d'un autel; voilà pourquoi l'on appelle cette grotte *Grotta dell'Altare*. Cet autel, dont parle Fara, était dédié à *Saint-Érasme*, dit par lui *S. Teramus*, qui jadis donnait son nom au Cap voisin. La grotte est Grotte de *Saint-Érasme.*

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. IV, p. 124.

remarquable par de magnifiques stalagmites coniques ; celles-ci ont pris une forme à peu près pareille à celle d'un cyprès, et pour compléter en quelque sorte la similitude, elles sont revêtues d'une mousse verte qui leur donne réellement l'air d'arbres coniques. On y voit d'autres concrétions calcaires, que je m'abstiens de décrire, car ces jeux de la nature présentent toujours à ceux qui les observent des formes diverses, selon la fantaisie de celui qui les regarde. Au bout de cette descente intérieure on trouve de l'eau, probablement celle de la mer, qui y pénètre par quelque crevasse inférieure ou souterraine.

Projet de communication. Comme cette grotte correspond à peu près, vers l'est du mont, à celle dite de *Neptune* qui se trouve à l'ouest de celui-ci, on a pensé qu'il ne serait pas impossible de pratiquer une communication interne entre ces deux grottes; et comme les eaux de la mer sont toujours tranquilles dans le port, tandis que celles du dehors sont presque toujours agitées, ce qui permet rarement d'entrer dans la grotte de *Neptune*, on a pensé qu'en pouvant aller dans cette dernière par la grotte *dell'Altare* ou de *Saint-Érasme*, elle serait facilement visitée dans tous les temps. Mais il y aura toujours de grandes difficultés à vaincre, même en supposant que l'on puisse réellement pratiquer une communication intérieure entre les deux grottes; car pour monter à la grotte de *Saint-Érasme*, un chemin n'est pas facile à ouvrir, et cette montée ne peut être faite sans danger; d'ailleurs, tout cela exigerait des frais considérables, qui ne seraient pas proportionnés au résultat qu'on se proposerait d'obtenir.

Cap *della Caccia*. Au delà de la grotte de *Saint-Érasme*, la roche calcaire forme une falaise abrupte et verticale de plus de 100 mètres de hauteur, qui va toujours en s'élevant jusqu'au Cap (fig. 2 *g*, page 99). Ce Cap portait jadis le nom de *Saint-Érasme;* on lui a aussi donné celui de *Capo Albo*, qui lui conviendrait bien plus que le nom qu'il porte aujourd'hui, car ce promontoire est formé d'une roche

blanche; ce qui fait que le Cap en question rappelle par sa couleur, ses formes, et son élévation, le rocher de Gibraltar; je regrette de n'avoir pas eu l'occasion de me rendre au vrai point culminant de ce mont, lorsque je faisais dans l'île mes mesures barométriques; car je suis à peu près certain que la hauteur que lui donna l'amiral Smyth, de 175 mètres, n'est pas exacte. Je pense que cet illustre hydrographe, comme cela lui est arrivé pour le *Monte Santo de Baonei*, n'a entendu parler que du sommet de la falaise verticale qui se trouve au bout du promontoire, mais qu'il n'a pas voulu désigner la cime la plus élevée de cette masse calcaire. Je m'y rendis en 1851, et j'eus toutes les peines du monde pour y arriver (1); je pense qu'elle doit, pour le moins, compter 300 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer.

Si l'on a l'intention de placer un phare sur cette cime, l'ingénieur chargé de ce projet aura bien des difficultés à vaincre; car on ne saurait se dissimuler qu'un phare perché en ce lieu, outre qu'il résulterait très-coûteux pour son établissement, serait difficilement pourvu d'huile et de vivres pour les gardiens, à cause de la grande peine que l'on aurait toujours pour y parvenir. J'engagerais MM. les ingénieurs chargés de la construction de ce phare à commencer par se rendre sur cette cime avant de faire leurs études. La même difficulté existe si l'on veut placer ce fanal plus bas, c'est-à-dire au sommet de la grande falaise; car dans ce cas il faudrait ouvrir un chemin à force de mines le long de cette muraille verticale, ou bien faire un très-long détour pour y arriver d'un autre point. Toutes ces difficultés ne pourraient être vaincues qu'avec

(1) Avant de parvenir sur cette cime on doit franchir un passage bien dangereux et étroit, qui offre à droite et à gauche deux précipices verticaux de plus de 200 mètres de hauteur, au bas desquels vient battre la mer. Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. V, p. 179.

des dépenses énormes, qui seraient à mon avis hors de proportion avec la valeur et l'utilité d'un phare en ce lieu.

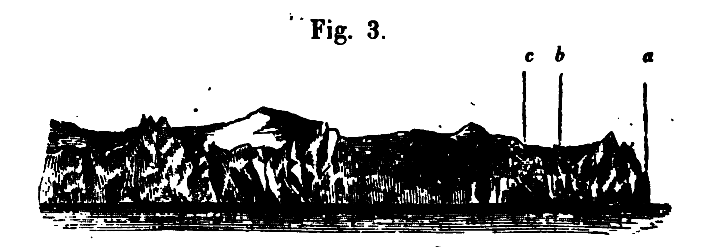
Fossiles.

Près du sommet dont il s'agit, on rencontre des hippurites (*Hippurites Cornu vaccinum*), implantées dans la roche calcaire décomposée par les agents atmosphériques. Ces fossiles, qui ont résisté davantage à la décomposition, sortent du terrain en guise de dents d'éléphant; ils m'ont guidé pour placer le calcaire de cette montagne dans la formation dite *crétacée hippuritique* (1).

Le Cap vu de l'ouest.

Après avoir doublé ce cap vers l'ouest, on voit les falaises s'élever toujours davantage et y former un mur vertical à-plomb sur la mer, de la hauteur de plusieurs centaines de pieds, comme le démontre la figure ci-jointe.

Fig. 3.



a extrémité du cap *della Caccia;* *b* entrée de la grotte de Neptune; *c* île *Foradada.*

Grotte de Neptune.

C'est au pied de ce mur vertical qu'est l'entrée de la grotte dite de *Neptune*, à peu près à l'endroit marqué *b* ci-dessus. Cette entrée consiste en une cavité ou passage naturel, et comme elle se trouve presque au niveau de la mer en temps de calme, il est assez difficile qu'on puisse l'accoster; aussi combien de visiteurs, y compris M. Valery (2), durent s'en retourner à Alghero comme ils en

(1) Troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. V, p. 179.

(2) Valery, loc. cit., chap. CII, p. 369. Après trois nuits d'at-

étaient partis, après avoir navigué pendant plus de douze milles dans une mauvaise barque et avoir inutilement fait provision de plusieurs centaines de chandelles, selon leurs facultés ou selon le nombre de curieux cotisés pour cette dépense. Mais la difficulté n'est pas toujours d'entrer dans cet antre; il arrive quelquefois qu'après y avoir pénétré avec assez de facilité, la mer étant alors très-calme, la sortie en soit difficile et même quelquefois dangereuse et impossible pour peu que la mer devienne agitée; car il faut que la barque sur laquelle on se rend, ou que le canot, où l'on monte pour s'embarquer plus facilement, puisse approcher de l'ouverture qui se trouve dans ce mur coupé à pic.

La seule fois que je visitai l'intérieur de la grotte de *Neptune*, j'eus l'honneur d'y accompagner S. A. R. le Prince de Carignan, depuis Roi Charles-Albert; nous fûmes alors (le 10 mai 1829), assez heureux de rencontrer une journée propice. Depuis lors ce prince, devenu roi, ayant voulu y retourner accompagné de son fils le roi actuel, Victor Emmanuel, ils furent plus heureux encore, car leur visite eut lieu le 28 avril 1841; ce qui a été regardé par les gens du pays comme une faveur signalée du Ciel; aussi la seule saison à laquelle on puisse partir d'Alghero pour se rendre dans la grotte, avec une probabilité d'y entrer et d'en sortir, est celle pendant laquelle ont lieu les grands calmes de la canicule (1).

Après avoir franchi la porte d'entrée, on trouve un vestibule où l'on a placé deux inscriptions commémoratives des deux visites faites par Charles-Albert. Je ne reproduirai que celle qui a rapport à la dernière de ces

---

tente au mois de Juin, et après avoir bivouaqué toute une journée au soleil et à la pluie, ce voyageur ne put y entrer.

(1) Il se passe rarement une année sans que, pendant l'été, les Sassarais et les Algherais fassent une partie à cette grotte.

visites ; elle a été composée par le baron Manno, l'historien moderne de son pays.

RITORNATO IN QUESTO LUOGO
CARLO ALBERTO RE,
ADDI 28 APRILE 1841,
MOSTRAVANE AL SUO PRIMOGENITO VITTORIO EMANUELE, DUCA DI SAVOIA,
LE NATURALI MERAVIGLIE.
NEL GIORNO INNANZI AVEAGLI MOSTRATO
COME IN TANTA ESULTAZIONE DEI POPOLI SARDI AL COSPETTO DEI LORO PRINCIPI,
RESTASSE PUR MOLTO DA SEGNALARE
NEL GIUBILO, E NEGLI OMAGGI DEI CITTADINI D'ALGHERO.
I CONSOLI DELLA CITTÀ POSERO ALLORA QUESTO MONUMENTO DI RICORDO PER GLI STRANIERI.
AGLI ALGHERESI BASTAVA LA POPOLARE TRADIZIONE
CHE DURERÀ VIVA E CARA NEI TEMPI I PIU LONTANI,
ANCHE QUANDO LA GROTTA E LA LAPIDA
VENISSERO A SPROFONDARE IN QUESTI GORGHI.

Obscurité. Moyens d'éclairage.

Il va sans dire qu'après avoir parcouru toute la longueur du vestibule, qu'on peut évaluer à 20 mètres, on se trouve dans la plus profonde obscurité, et ce n'est qu'à force de torches et de chandelles qu'on peut voir l'intérieur. Dans les deux visites faites par le roi Charles-Albert on comptait par milliers les lumières, que des marins, en grimpant partout, avaient placées avec beaucoup d'art ; c'était une vue féerique. L'amiral Smyth, auquel

je suis redevable du dessin que j'ai reproduit dans la partie géologique de cet ouvrage (1), a visité la grotte en 1824; il l'a éclairée alors avec des feux de Bengale; ce qui a été imité, dans la même année, par son compatriote le duc de Buckingham; ce dernier, se trouvant dans la Méditerranée, fit un voyage à Alghero tout exprès pour visiter ce souterrain, afin de le comparer aux grottes de *Mahon*, d'*Antiparos* et de *Fingal*, et l'on dit dans le pays que le noble Lord donna la préférence à celle d'Alghero.

La première chose qui se présente après avoir parcouru assez facilement le premier couloir du vestibule, est un lac intérieur, réfléchissant par ses eaux paisibles, soit les mille lumières disposées dans la grande salle, soit les formes variées et grandioses des stalagmites colossales rangées en une espèce de ligne, au milieu du lac, comme les colonnes d'un portique.

Pour traverser ce lac intérieur, il faut apporter tout exprès un bateau plat très-petit, que l'on doit d'abord traîner tout le long du vestibule, pour le mettre ensuite à flot dans le lac en question; mais ce bateau ne peut et ne doit contenir que deux seules personnes, y compris le batelier; car la profondeur de l'eau est très-variable et le lac est tout rempli de récifs. Cette traversée d'un seul passager et d'un seul rameur, depuis la fin du vestibule jusqu'à la plage qui se trouve du côté opposé, la vue de tout cet intérieur, les profondes ténèbres vaincues à force de petites lumières, et les reflets des colonnes naturelles, ont donné à tous les visiteurs de cette grotte l'idée de comparer ce passage à travers le lac à celui des âmes reçues dans la barque de *Caron*.

Après avoir parcouru ainsi, non sans quelques difficultés, une distance de plus de cent mètres, au milieu

---

(1) Voyez la planche VIII de l'atlas de la troisième partie, et le texte chap. V, p. 180.

des colonnes et des rochers qui sortent de l'eau, ayant au-dessus de soi des stalagmites qui menacent de vous écraser, et qui se contentent de vous gratifier de quelques gouttes d'eau, on arrive enfin au bout opposé du lac intérieur. Là votre *Caron* vous débarque, pour aller chercher un autre individu, et il vous laisse sur une plage un peu inclinée, toute formée de petits galets blancs comme de la neige et arrondis comme des confitures. La présence de ces galets semble prouver que l'eau de ce lac, ordinairement paisible, n'en a pas moins un mouvement, même assez fort, lorsqu'elle est agitée par l'impulsion de la mer voisine, avec laquelle le lac communique sans aucun doute. Ces galets fins et arrondis ne peuvent être ainsi faits que par un mouvement des vagues, et les vagues d'une nappe d'eau ainsi resserrée, ne peuvent être produites que par une agitation communiquée par la mer voisine.

Salon supérieur. Du bord du lac, cette plage inclinée vous conduit, toujours en montant, à une salle immense qui a à peu près 50 mètres de longueur sur 30 de largeur, véritable antichambre du dieu *Pluton* et dont la hauteur est incommensurable. Elle est également garnie de concrétions de toutes les formes, dans lesquelles chacun croit reconnaître une ressemblance avec l'objet qui lui est le plus familier; par exemple, un ecclésiastique voit dans telle stalagmite une chaire; un architecte, une colonne avec son chapiteau; un gastronome, un immense chou-fleur; enfin on n'en finirait pas si l'on voulait donner essor à son imagination en appropriant à des objets connus les formes diverses que dans les mains de la nature prennent les concrétions des grottes; on sait que ces concrétions sont produites par les eaux chargées de matières calcaires, qu'elles abandonnent par l'évaporation et qui sont accumulées les unes sur les autres pendant des siècles.

Précipice. En continuant à monter, on suit un long couloir qui se rétrécit au point de donner à peine passage à un homme; dans un autre endroit on finit par arriver à un point où

le sol fait défaut et on se trouve au bord d'un précipice dont le fond n'a pas encore été mesuré; c'est peut-être par là qu'on pourrait, avec du travail, se procurer une communication avec la grotte de *Saint-Érasme*.

Il me reste maintenant à signaler un ou deux actes de vandalisme commis dans cette même grotte; je dis un ou deux, car je soupçonne et j'espère encore que les deux récits qu'on a faits à ce propos ne se rapportent qu'à une seule personne. L'abbé Masala, d'Alghero, auteur de sonnets sur l'île, a entrepris de décrire cette grotte; il rapporte que l'ancien commandant d'une frégate Sarde, M. de F....(1), s'amusa, il y a près de soixante ans, à introduire un canon dans l'ouverture de cette grotte et à abattre avec des projectiles les colonnes naturelles qui garnissaient la première salle, pour en orner sa maison de campagne à Nice. M. Peretti, également d'Alghero, qui a fait aussi une description de cette grotte, parle d'un capitaine de la Marine Royale Anglaise, qui aurait également détruit à coups de canon plusieurs colonnes dont les débris gisent maintenant près du vestibule, ou bien qui se trouvent dans les eaux du lac intérieur; cela indique que l'aspect de ce lac devait être jadis plus surprenant encore qu'il ne l'est aujourd'hui. Dégradations.

La grotte de *Neptune* fut aussi décrite par MM. Valery, Tyndal et Victor Angius; elle l'a été encore assez récemment par M. Édouard Delessert, dans son petit ouvrage intitulé: *Six Semaines en Sardaigne*, publié à Paris en 1854. Ce spirituel voyageur, qui a vu la grotte illuminée, certainement avec moins de profusion de lumières qu'elle ne le fut à l'époque des deux visites du roi Charles-Albert, *ne s'en crut pas moins invité au bal chez Proserpine*. Ainsi que tous ceux qui l'ont précédé dans cette description, M. Delessert Auteurs qui ont parlé de cette grotte.

---

(1) M. Valery se trompe en disant que c'était un Intendant d'Alghero.

ne manque pas de comparer à la *barque de Caron*, le petit bateau avec lequel on fait la traversée du lac intérieur.

Ile *Foradada*. Non loin de l'entrée de cette grotte, on voit sortir de la mer un petit îlot, également indiqué dans la figure 3 ci-dessus par la lettre *c*; on lui donne le nom de *Foradada*, (percée), à cause d'une ouverture ou plutôt un trou naturel qui existe presque à son sommet et qui traverse la roche de part en part.

Tour de la *Pegna*. *Le Gessiere*. En continuant à longer par mer la base de cette longue et imposante falaise; on voit au sommet du mont les restes d'une ancienne tour appelée *Torre della Pegna;* elle est depuis longtemps ruinée et fendue en deux parties, ce qui la rend pittoresque et reconnaissable. C'est le séjour favori de l'aigle de mer dit *Falco Albicilla*. Plus loin, on trouve au bas du même mont un îlot dit *Le Gessiere* et plus au nord encore le Cap de ce nom; on les a ainsi nommés à cause des carrières de plâtre (*gesso*), qui s'y trouvent. A part un autre gisement de gypse peu éloigné, de peu d'importance, et qui se trouve dans l'intérieur de la *Nurra*, les *Gessiere* sont les seules localités de l'île où l'on exploite le gypse; d'ailleurs cette substance n'y est pas même de bonne qualité. Ce gypse paraît devoir son origine à une pénétration d'émanations sulfureuses, qui auraient eu lieu en cet endroit, à travers le calcaire secondaire. Il ne serait pas impossible que cette pénétration eût été faite à l'époque à laquelle parurent du sein de la terre et des eaux, les roches du trachyte ancien. On peut consulter sur ce sujet ce qui a été exposé dans la troisième partie de ce *Voyage* (1).

Tour de *Porticciuolo*. *Porto Girato*. Après avoir dépassé (toujours par mer) le Cap *delle Gessiere*, on voit, près de la côte, la tour de *Porticciuolo* maintenant abandonnée; elle est bâtie sur un grès stratifié

---

(1) Tom. I, chap. V, p. 185 et vol. II de la même partie, ch. XVII, p. 42.

couleur lie de vin que l'on voit à découvert de ce côté, à la base du *M. Doglia*. Ce grès forme également le sol dans lequel se trouve le petit golfe dit *Porto Girato*, ou autrement *Porto Ferro*, à l'entrée duquel s'élève la tour ruinée de ce nom. Il paraît que du temps de l'historien Fara il y avait en ce lieu une espèce de forteresse (*arx*) (1), appartenant aux Sassarais; cette région faisait déjà, comme elle fait aujourd'hui, partie de la *Nurra* et elle dépendait de Sassari.

Au fond du *Porto Girato* on voit une tour plus moderne, mais qui doit être également abandonnée aujourd'hui, dite *Torre di Spagna;* elle est placée au pied d'un mont assez élevé nommé le *Caporone*, formé de bancs alternants d'un grès secondaire de la formation jurassique (2). C'est cette roche, assez dure, que j'ai aussi proposée ci-dessus pour être employée à paver en dalles la ville d'Alghero.

Non loin de la *Torre di Spagna* on rencontre un petit lac naturel, isolé de la mer voisine, dit *Barace* et même *Barcé;* c'est le lac *Barasis* de Fara (3). Il est formé par les eaux qui descendent du *Monte Forte* voisin, retenues par un barrage de grès quaternaire et de dunes de sable (4). On prétend dans le pays qu'il y avait jadis, dans le lieu occupé par ce lac, une ancienne ville et qu'elle aurait été engloutie dans les eaux par punition du ciel. Quoi qu'il en soit, il est certain que dans cette même région existait jadis la ville de *Baraxe*, que j'ai mentionnée ci-dessus en

---

(1) *A turre Gagnis ad stationem montis Girati, ubi est arx Sassarensium, in eo mari piscantium, et non procul turris antiqua speculatoria.* Fara, *Chorogr.*, lib. I, p. 20.

(2) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. IV, p. 124.

(3) *Stagnum Algarense, Barari, Barasis, ... regionis Nurrae.* Loc. cit., p. 44.

(4) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. IX, p. 360.

parlant de la ville de *Carbia*. J'ai cité, à ce propos, un passage qui rapportait la destruction de *Baraxe* aux guerres que ses habitants soutinrent pendant vingt années avec leurs voisins et rivaux de *Carbia* (1).

Monte Gerra. Olmedo.

Le lac de *Barace* est assez proche de la colline isolée dite le *Monte Gerra*, dont il a déjà été fait mention; de ce dernier lieu on n'a qu'à traverser la plaine pour se rendre à *Olmedo*. Je signale ce village au géologue pour les beaux fossiles crétacés qu'on y trouve, appartenant tous aux *Rudistes* et aux *Hippurites*, ce qui rapproche ces terrains de ceux du Cap de la *Caccia*. On y rencontre en outre la série des terrains de trachyte que nous avons commencé à signaler à Bosa et qui continue à se montrer dans la direction SN jusqu'à la mer de *Porto Torres*. *Olmedo* était déjà un fort triste et misérable village lorsque le chemin de Sassari à Alghero y passait; il est plus misérable encore, depuis que la nouvelle route qui lie ces deux villes, passe par un autre côté.

Cantoniera di Scala Cavallo.

Maintenant lorsqu'on veut sortir d'Alghero par la nouvelle route, on doit prendre vers l'est; cette route est d'abord nommée nationale, car c'est le commencement de la grande route transversale qui passe par *Torralba* et qui dévie ensuite de nouveau de la route centrale pour aller à *Terranova;* mais sitôt qu'en venant d'Alghero on arrive à la première *Cantoniera* dite de *Scala Cavallo*, si l'on veut aller directement à Sassari, il faut prendre l'embranchement de la route divisionale; comme j'aurai l'occasion ci-après de parler de ces deux routes, je m'arrête à la *Cantoniera* en question et je mets fin à ce chapitre.

---

(1) Voyez p. 97.

CHAPITRE VII.

Itinéraire d'Oristano à *Macomer;* excursion dans la vallée du *Tirse*, à Nuoro, à *Orosei*, et course vers Bosa.

Nous allons partir pour la troisième fois d'Oristano, et prendre d'abord la grande route de Sassari; celle-ci, après que l'on a dépassé l'église di *N. S. del Rimedio*, fait un coude vers le NE, en se dirigeant vers les deux petits villages de *Nuraxi-Nieddu (Noraghe noir)* et de *Massama*. On entre alors dans une immense plaine, dite le *Campidano* supérieur, qui se divise en trois parties: le *Campidano Maggiore*, le *Campidano di Simaxis*, et le *Campidano di Milis*. Cette région est toute couverte de villages, que l'on voit plus ou moins distants de la grande route; ils se distinguent presque tous entre eux au moyen de leurs hauts clochers, qui semblent rivaliser par l'élégance de leur construction ou par leur élévation. *Campidano supérieur.*

Il est inutile d'indiquer ici les noms de toutes ces populations, que la route ne traverse pas; car il n'est guère probable qu'aucune des personnes auxquelles je destine cet *Itinéraire*, veuille s'amuser à parcourir cette plaine, riche en céréales et en vins, mais dépouillée entièrement d'arbres, pour aller grimper sur des clochers; à moins qu'elle n'entende déguster la *varnaccia* ou *guarnaccia* de *Solarussa*, qui passe pour la meilleure de toute l'île. *Guarnaccia de Solarussa.*

Le voyageur agronome pourrait aller vers *Simaxis*, où se trouve un établissement rural et agricole, créé depuis quelques années sur l'emplacement où était un étang dit de *Simaxis* ou de *San Vero-Congiu;* il appartenait à feu le marquis Arcais de Valverde, mort il y a peu de temps, et il donnait déjà de très-beaux produits en beurre et en foin, deux choses précieuses et rares en Sardaigne. Il paraît que les héritiers dudit marquis se proposent de *Étang cultivé*

continuer à améliorer cette propriété, dont le premier possesseur avait déjà su tirer un bon parti, en cherchant à vaincre les obstacles et surtout les préjugés des campagnards. Ces sortes d'établissements ont besoin d'être constamment soutenus, surtout dans les commencements, par une volonté ferme et efficace, jointe à la capacité et surtout à une grande activité.

Route nationale. Nous voilà de nouveau trottant dans la poussière, sur une grande route, que je me garderai bien aujourd'hui d'appeler encore *Royale*, depuis la patriotique décision des deux Chambres de Turin, prise malgré mes observations faites au Sénat (1). Ce qu'il y a de pis c'est que cette route *Nationale* est entièrement dépourvue d'arbres; on la suit pendant plus de sept kilomètres, après avoir quitté *Massama*, sans voir même l'ombre d'une maison; et cela n'est pas une partie de plaisir sous le ciel de Sardaigne. La route passe ensuite à côté de *Tramatza*, sans s'arrêter davantage; mais lorsqu'on se trouve à la hauteur de ce village, on rencontre une élégante colonne en marbre sur laquelle on lit ces mots: *Villa Boyl*. Le voyageur qui désirera voir au plutôt quelques arbres et de beaux fruits dorés, n'aura qu'à passer le pont interminable du fort petit village en question, et prendre une route de cinq kilomètres en ligne droite, pour arriver au jardin des Hespérides de Sardaigne; c'est-à-dire à *Milis* et à la *Villa Boyl*.

Villa Boyl. Cette *villa* est une maison de plaisance très-confortable, que l'on regrette de ne pas voir flanquée de tourelles et précédée d'un pont-levis, caractères d'un vrai manoir féodal; car il lui manque seulement ce cachet, pour être appelée un château. C'est là que son possesseur actuel, M. le

---

(1) On entend maintenant, dans le *Royaume* de Sardaigne, par route *Nationale*, une route ordonnée par un *décret Royal*, qui est faite aux frais des *finances Royales*, et qui est exécutée par des ingénieurs du *corps Royal* du Génie civil!!!

marquis François de Boyl, va passer chaque année son printemps, entouré de cent portraits de personnages en cuirasses et en rabats, ses illustres ancêtres; mais ce qui vaut bien mieux, accompagné des membres vivants de sa nombreuse parenté; faisant ainsi pendant près de trois mois, une diversion volontaire et annuelle, à la société des salons de Turin, et même de ceux de Paris, ville qu'il visite assez souvent.

Non loin de cette belle maison se trouvent les vergers ou, pour mieux dire, les bois d'orangers, qui ont un grand renom dans l'île, à laquelle ils fournissent la presque totalité des oranges que l'on y consume. Comme je ne saurais, à propos de ces jardins, que répéter et avec moins d'esprit et d'élégance, ce qu'en a dit M. Valery, je vais rapporter fidèlement le chapitre entier que l'illustre Bibliothécaire de Versailles a consacré à *Milis*. Bois d'orangers.

« C'était le premier jour de mai (1833), par un temps « magnifique, que je visitai les jardins ou plutôt la forêt « d'orangers de Milis, l'ornement de la Sardaigne, qui « compte au delà de cinq cent mille arbres, et dont l'ap- « proche me fut annoncée par une brise embaumée. Ce « bois, ceint de collines qui l'abritent, et dont je par- « courus pendant plusieurs heures les délicieux ombrages « et les taillis touffus, était alors animé par le chant des « oiseaux et le murmure de mille petits ruisseaux qui « arrosent le pied de ces arbres toujours altérés. Une « couche solide de fleurs d'orangers jonchait le sol; je « marchais, je glissais sur cette *neige odorante*. Si j'écartais « les branches pour percer le taillis, les fleurs jaillissaient « en l'air et me fouettaient le visage. Cette fleur précieuse « qui, selon le poëte italien, règne sur les autres fleurs, M. Valery.

Il fior d'arancio d'ogni fiore è il re (1)

(1) Alamanni.

« qui, dans les somptueuses orangeries de nos châteaux, « se pèse et se vend, ici exhale d'inutiles parfums, tombe à « terre et forme un épais et doux tapis. De grandes herbes « aromatiques mêlaient une agréable et forte odeur à « l'odeur plus suave de l'oranger. L'abondance des fruits « est prodigieuse: quelquefois de longs bâtons de sarments « soutiennent les branches pliant sous le faix des oranges « et des citrons, qui ne montent pas, année moyenne, à « moins de dix millions; on est comme ébloui par tous « ces globes rouges ou dorés, ardente végétation sus- « pendue en festons et en guirlandes. O ma chère oran- « gerie de Versailles, monument du grand siècle, combien « avec vos bassins de marbre, vos superbes cent trois « marches, vos admirables voûtes, chefs-d'œuvre de cons- « truction, dignes de la grandeur Romaine, combien toute « votre royale magnificence était loin des charmes pro- « digués par la nature à la solitaire vallée de Milis!

« L'introduction de l'oranger en Sardaigne remonte du « deuxième au troisième siècle. Les jardins de Milis, dont « la terre particulièrement propre à ces plantations est « fine et douce au toucher, s'étendent l'espace de trois « milles, et offrent plus de trois cent vergers. Un des plus « beaux, le jardin du chapitre de la cathédrale d'Oristano, « est affermé huit cents écus (à peu près quatre mille « francs); quelques arbres ont donné jusqu'à cinq mille « oranges. Le chanoine chargé de la surveillance de ce « jardin est un habile agronome qui a étudié et qui entend « parfaitement la culture de l'oranger. Par une disposition « particulière de l'archevêque et du chapitre, tout le temps « qu'il consacre à ses fonctions de jardinier, lui est compté « comme des heures du chœur. Les poëtes ont vanté le « jardin des Hespérides, fort inférieur sans doute à celui « du chapitre d'Oristano, qui a près de huit mille arbres, « dont plusieurs, au dire traditionnel des paysans, comp- « teraient près de sept siècles.

« C'est dans le jardin du marquis de Boyl que se trouve

« le plus grand des arbres de Milis, décoré du titre de « roi des orangers; un homme ne peut l'embrasser, et ce « bel arbre au parfum, à la douceur et à l'éclat de ses « fleurs, joint la hauteur et la majesté du chêne.

« La forêt de Milis est peut-être un des points de la « Sardaigne qui appelle le plus l'exploitation d'industriels « intelligents, soit par la création de distillerie de fleur « d'oranger, soit pour celle de produits chimiques, propres « à l'impression des étoffes de soie et de coton.

« Les camps balsamiques de Milis mériteraient seuls le « voyage de Sardaigne. Le village ancien et que l'élégant « et chimérique historien Fara a donné comme une colonie « de la ville de Milet de l'Asie mineure, s'agrandit, la « population est de cinq cent-cinquante habitants; une « bonne route y conduit, une auberge devra s'y établir. « Quel ne serait alors le plaisir d'habiter plusieurs jours « parmi ces orangers, au lieu des heures fugitives que « j'y ai passées! (1). »

Visite de Charles-Albert

J'ajouterai à ce récit qu'ayant visité la fameuse vallée de *Soller* dans l'île de *Majorca*, renommée pour les oranges qu'elle fournit à la France, je trouve qu'elle n'a rien de comparable avec celle dont il s'agit, sous tous les rapports. Lorsqu'en 1829 j'ai eu l'honneur d'accompagner dans la *Vega de Milis* (2) feu le roi Charles-Albert, alors prince de Carignan, je l'ai vu, malgré sa stature colossale, passer librement, couvert de son grand chapeau militaire, sous les arbres de ces jardins; il chercha à en embrasser un (celui dont parle Valery) avec ses longs bras, mais il ne put y parvenir; on trouve sur cet arbre une inscription en langue Sarde, qui rappelle la visite de ce prince en ce lieu.

---

(1) Valery, loc. cit., chap. XXXIV, p. 110-113.

(2) Le nom de *Vega* est Espagnol; il signifie une vallée bien arrosée, couverte d'arbres fruitiers.

Ancienne église. Au sortir de *Milis* on voit une église très-ancienne, dédiée à Saint Paul, jadis dépendante du Prieuré de *Bonarcado;* sa façade est remarquable par son architecture et ses ornements; cette église renferme un tableau sur bois qui mérite d'être visité.

Vente des oranges. Comme on peut bien le penser, une des principales ressources de *Milis* est la vente des oranges; aussi pendant toute la saison de ces fruits, il part continuellement de ce village, des chariots attelés même de trois couples de petits bœufs (une derrière l'autre), chargés d'oranges que l'on transporte, ainsi dans les principaux centres de populations de l'île, surtout à Cagliari, à Sassari et à Oristano. Pendant cette époque de l'année on voit les vendeurs d'oranges installés sur les places et les marchés de ces villes, tapis, comme jadis Diogène dans son tonneau, c'est-à-dire accroupis, ou couchés dans des espèces de cages cylindriques dites *Catinos*, posées longitudinalement sur le sol, formées de nattes roulées; celles-ci sont faites avec de longues listes de roseaux fendus, tressées avec un certain art. Cette sorte de tonne oblongue sert à la fois de magasin et d'habitation à ces habitants de *Milis* qui, en dormant sur ces nattes peu souples, au milieu de leur brillante et odorante marchandise, ne donneraient pas le parfum au milieu duquel ils passent leurs jours et leurs nuits pour les meilleurs lits du monde. On a calculé que dans les bonnes années, chaque plante d'oranger ou de citronnier de *Milis* peut donner deux cents fruits, une sur l'autre; ce qui d'après le nombre des arbres de cette *Vega*, porterait à 60 millions de ces fruits. Je cite mon auteur (1), sans cependant vouloir répondre de l'exactitude de ce calcul.

Roche basaltique. Non loin de *Milis* vers le nord, se trouvent les deux villages de *Seneghe* et de *Bonarcado*, placés sur le flanc

(1) Victor Angius, *Diz. geogr. stor.*, vol. X, p. 379, art. *Milis*.

du *Monte Ferru*, et par conséquent posés sur la lave basaltique dont est couverte presque toute la montagne; cette roche noire ou rouge et en grande partie bulleuse, dont sont formées les maisons de *Milis*, donne à ce village une grande tristesse.

Seneghe. *Seneghe* est placé au milieu d'une double butte arrondie, formée de scories basaltiques assez fraîches; il y a peut-être là une ancienne bouche d'émission de lave ou de simples scories; c'est un de ces monticules que j'ai comparé aux cônes parasites de l'*Etna*.

Bonarcado. *Bonarcado* se trouve un peu plus éloigné de *Milis* et un peu plus à l'est; il est placé près d'une grande crevasse, dans laquelle coulent les eaux qui viennent du village de *Santu Lussurgiu*. L'église de *Bonarcado*, dont je donne ci-dessous un dessin, pris jadis à la chambre claire, est très-ancienne; elle est digne d'être mentionnée à cause des souvenirs historiques qui s'y rattachent; car elle a joué un rôle dans l'histoire ecclésiastique de l'île.


Fig. 4.



Église de Sainte-Marie.

Son antiquité. Son histoire. Cette église fut consacrée en 1147 par Barison d'Arborée, avec une grande solennité, à laquelle assistèrent

l'archevêque de Pise, comme primat de Corse et de Sardaigne et comme légat apostolique, presque tous les évêques de l'île, ainsi que les juges Constantin de *Cagliari*, Gonnarius de *Torres* et Constantin II de *Gallura*, qui s'y rendirent à l'invitation de celui d'*Arborée*. Ce dernier fit, dans la même année, une donation à cette église et à cette donation intervinrent également plusieurs prélats Sardes (1). — En 1211, Constantin II, juge d'Arborée, faisait de nouvelles donations à l'église de Sainte-Marie de *Bonarcado*, ainsi qu'à un monastère attigu, dépendant de celui de *Saint-Zeno* de Pise, de l'ordre des Camaldules; on voit encore des traces de ce monastère et des restes d'anciennes cellules. — En 1237 Alexandre, légat du Pape en Sardaigne, recevait dans l'église de *Bonarcado* l'hommage et le serment de soumission au saint siége que faisait Pierre, juge d'Arborée, en présence des prélats de l'île. — En 1253 Prosper, archevêque de Torres, présidait comme légat apostolique à *Bonarcado*, un synode national, qui eut un grand retentissement dans l'île, auquel assistèrent les archevêques de Cagliari et d'Oristano, et les évêques de *Terralba*, de *Suelli*, de *Civita*, d'*Usellis*, de *Santa Giusta*, de *Ploaghe*, de *Doglia*, d'*Ottana*, et de *Sorres*, ainsi que l'abbé de *Saccargia*, de l'ordre des Camaldules. Le Prieuré de *Sainte-Marie de Bonarcado* devint ensuite un bénéfice, dont les titulaires avaient le droit, comme les évêques, d'intervenir aux séances du *Stamento* ecclésiastique de Sardaigne.

Chemin de *Santu Lussurgiu*. De *Bonarcado* on peut se rendre à *Santu Lussurgiu* en une heure et demi à cheval, au milieu d'un sol très-pierreux, formé de lave basaltique grise ou noire; mais comme ce village a déjà été décrit dans le chapitre précédent, il nous convient de retourner à *Tramatza*.

Bauladu. Du point où nous avons laissé la grande route pour

(1) Martini, *Stor. eccl.*, vol. I, chap. V, p. 265, note 2.

aller à *Milis*, on continue à marcher pendant quelque temps dans la plaine, ayant la base du *Monteferru* d'un côté et de l'autre les collines de *Bauladu* (gué large), également formées de roche basaltique, et où il y a des traces d'éruptions assez récentes. On laisse sur la droite le village de ce nom pour entrer dans la vallée, ou plutôt dans la crevasse qui conduit à *Paulilatino*, par une route très-bien développée.

Cette vallée, dont les flancs sont formés de lave basaltique, est remarquable par un grand nombre de *Noraghes*, plus ou moins endommagés, placés des deux côtés de la route; c'est à proprement parler, la région de l'île où, en venant de Cagliari par cette route, on commence à rencontrer une grande quantité de ces curieux monuments. J'ai donné dans l'atlas des antiquités (seconde partie, planche VIII, fig. 7) le plan de cette vallée, à cause des nombreux *Noraghes* qui se trouvent sur ses bords; parmi les mieux conservés, je noterai celui dit *Noraghe de Carbia*, qui est à peu près le premier que l'on rencontre dans la vallée, à gauche de la route et avant d'arriver à la *Cantoniera di Scovera:* un peu plus loin, et hors du chemin, se trouve le *N. Oschini*; il est placé sur un lieu éminent; ses formes sont élancées, mais il est très-endommagé; il appartient déjà au territoire de *Paulilatino*. *Noraghes.*

Ce village, appelé ainsi, je ne sais trop pourquoi, est le *Pauleti* de Fara (1); il doit assurément tirer la première partie de son nom, d'un marais voisin, qui existait encore il y a peu d'années. Ce marais est maintenant desséché, et cultivé, grâce aux soins éclairés d'un des derniers curés de *Paulilatino*, feu le recteur *Cossu*, qui a été le bienfaiteur de ses paroissiens, en les délivrant du mauvais air causé *Paulilatino.*

---

(1) Mimaut, vol. II, p. 473, note 2, attribue à cet historien le mot *Padulis a latere*, comme originaire du nom de *Paulilatino*.

par cette eau stagnante, et en en partageant entre eux le sol: double avantage pour les habitants, qui recouvrèrent la santé et devinrent propriétaires; aussi, la population de ce village n'a fait que s'accroître depuis cette époque.

Ancien château. Au sud de *Paulilatino*, en suivant un vallon où coule l'eau qui vient de la source dite *Siete Fuente*, dont il a été parlé dans le chap. V, p. 44, et avant que cette eau se jette dans le *Tirse*, on voit, sur une petite éminence, les restes d'un château du moyen-âge (1). On n'a pas su m'en indiquer le nom; on l'appelle vaguement le château de *Fordungianus*, parce que ce village se trouve non loin de là et en face, mais de l'autre côté du fleuve. Je me range volontiers à l'opinion du révérend Victor Angius, qui croit que ces ruines peuvent être celles de l'ancien château de *Girapola*. En effet, l'histoire fait mention d'un château ainsi nommé, appartenant jadis au judicat d'Arborée, qui fut consigné par le juge Pierre à l'Évêque d'Oristano, comme gage de sa soumission et de sa fidélité au Saint-Siége; il y eut à cette occasion une fonction publique dans l'église de *Bonarcado*, mentionnée ci-dessus.

Puits de Sainte-Christine. Dans les environs de *Paulilatino*, outre les *Noraghes*, qui y sont très-nombreux, on trouve encore des monuments très-anciens, parmi lesquels je dois noter celui que l'on nomme dans le pays le *puits de Sainte-Christine*, tout près de l'église de ce nom. C'est réellement une espèce de puits souterrain conique, large au fond et étroit sur son sommet; il est tout formé de très-grosses pierres basaltiques bien taillées. On y entre par un souterrain composé également de très-grosses pierres travaillées avec soin, disposées l'une sur l'autre en échelons; l'intérieur du cône est construit de la même manière; de façon qu'il est im-

(1) Ce château est indiqué dans ma grande carte en deux feuilles, à la limite inférieure de la feuille *Nord*.

possible de monter sur le haut de ce puits; car ces échelons ainsi placés ne permettent pas que l'on passe de l'un à l'autre; c'est une manière de construire, qui rappelle les premiers essais des voûtes. Ce soi-disant puits a plus de quatre mètres de hauteur pour arriver du fond actuel, (rempli de terre), jusqu'à son ouverture supérieure, qui ressemble réellement à celle d'un puits. M. le chanoine Spano en a donné une description, avec plan et coupe, dans son *Bollettino archeologico Sardo* (*anno III, Maggio* 1857, n° 5, p. 65); il le compare à la prison de Jérémie; quant à moi, tout en le regardant aussi comme une construction antérieure à l'époque Romaine, je le crois semblable au souterrain dont il a été question dans le chap. IV de cet *Itinéraire* (1), et dont j'ai vu les débris près de *Lanusei*. Je crois également pouvoir le comparer au fameux souterrain dit le *Trésor d'Atrée* à *Mycènes* (en Grèce), décrit et figuré par James Stuart (2).

Non loin de là se trouve un lieu dit *Goronna*, où l'on voit un de ces monuments connus dans l'île sous le nom de *Sepolturas de sos gigantes* (tombeaux des géants), que j'ai décrit et figuré dans la deuxième partie de ce *Voyage*. Il est surtout remarquable par les deux pierres coniques plantées dans le sol, qui se trouvent à côté de la grande stèle, et par les autres pierres brutes qui forment un demicercle autour de cette stèle (3).

A peu de distance de *Paulilatino*, à gauche de la grande route, avant d'arriver au coude conduisant à *Abba Santa*, on voit un *Noraghe* remarquable, dit *Noraghe Losa;* je m'abstiens également de le décrire, parce que j'en ai déjà donné le dessin et la coupe dans la deuxième partie de

---

(1) Voyez tom. I, chap. IV, p. 402.

(2) *Antiquities of Athenes, etc. Description of subterraneous chamber at Mycene, commonly called the Tresaury of Atreus.*

(3) Voyez planche IV, fig. 1, 1 *bis* de l'atlas de cette deuxième partie, et liv. I, chap. II, p. 21 du texte.

cet ouvrage, destinée aux antiquités de l'île (1). On peut s'y rendre de la grande route en moins de cinq minutes; mais pour y pénétrer il faut se mettre à plat ventre, et se procurer des torches pour le visiter intérieurement.

Abbasanta. La grande route que l'on suit après avoir dépassé ce monument, ne traverse pas le village d'*Abbasanta*, qu'elle laisse à droite à quelques dizaines de mètres; mais c'est en ce lieu que je propose à mon voyageur de s'arrêter et de quitter sa voiture, pour faire à cheval une excursion dans la région dite *Parte Canales*, sur la droite du *Tirse*, et ensuite dans celle dite *Parte Burigadu*, qui est sur la gauche du même fleuve.

Ghillarza. Le pays le plus important de ceux de la rive droite du *Tirse* se nomme *Ghillarza;* ce chef-lieu de canton (*Mandamento*) n'a rien de remarquable, si ce n'est une tour carrée fort ancienne, convertie aujourd'hui en prison, et dont il n'est fait aucune mention dans l'histoire de l'île.

Zuri. Parmi les autres villages de *Parte Canales*, je dois mentionner celui de *Zuri*, à cause de son église paroissiale placée hors des habitations, et qui semble trop grande pour un aussi petit pays. Cette église est remarquable par ses formes et surtout par son antiquité; elle se compose d'une seule nef, sans voûte intérieure, avec le toit reposant sur de grandes poutres, comme dans d'autres églises Sardes de cette époque. Il paraît qu'elle était jadis toute peinte intérieurement, mais on a couvert ces peintures en blanchissant les murailles; on pense aussi que cette église se trouvait près d'un couvent de nonnes, puisqu'une inscription placée sur sa façade parle d'une abbesse qui était *Operaria*, c'est-à-dire dont les fonctions devaient approcher de celles de nos marguilliers d'aujourd'hui. On y lit le nom de *Sardinia de Lacon* paraissant annoncer que

---

(1) Voyez planche IX, fig. 1, 1 *bis* de ce même atlas, et livr. I, chap. III, p. 68 du texte.

cette abbesse appartenait à une famille princière du pays, car plusieurs juges Sardes, et surtout ceux du XII siècle, prenaient souvent ce titre de *Lacon*.

Voici cette inscription telle qu'elle a été publiée assez récemment par M. le chev. Martini (1).

✠ Anno Domini
mccxci
Fabricata est haec Ecclesia et consec
rata in honorem Beati Petri
Apostoli de Roma sub tempore iu
dicis Mariani Iudicis Arboree et
fratre Iohannes Episcopus Sante Iuste. Eo
dem tempore erat Operaria Abbadissa
Donna Sardigna de Lacon.
Magister Anselmus de Cumis fabricavit.

Comme en allant vers le nord de l'île je n'aurai plus occasion de parler des pays qui se trouvent placés en face de ceux dont il vient d'être question, c'est-à-dire de ceux que l'on rencontre entre la rive gauche du Tirse et les monts de la *Barbargia*, je suppose que le voyageur, après avoir visité l'église de *Zuri*, veuille pénétrer dans la région dite *Parte Barigadu*, également peuplée de plusieurs villages, que l'on aperçoit de *Paulilatino* et d'*Abbasanta*, mais situés de l'autre côté du fleuve. Lorsque les eaux de Parte *Barigadu*.

(1) *Bollet. Arch. Sard.*, *Anno III*, *nov.* 1857, p. 171.

celui-ci ne sont pas guéables, il faut, en partant d'*Abbasanta*, aller chercher le pont de *Busachi* pour arriver au village de ce nom.

Busachi. *Busachi* était, il n'y a pas bien longtemps, le chef-lieu de la province de ce nom, qui dans le fond était celle d'Oristano. L'ancienne capitale d'Éléonore avait été dépouillée du titre de chef-lieu de province, parce que les Intendants et les employés étrangers au pays, redoutaient le séjour d'Oristano pour leur santé. *Busachi* est retourné à sa première condition de simple chef-lieu de canton (*mandamento*). C'est un village considérable; il y avait du temps de l'historien Fara un collége des Jésuites alors fort renommé. Mimaut se trompe en disant que ce pays est placé dans un entonnoir volcanique (1), puisqu'on le voit de très-loin; il se trouve dans une espèce de vallon, ou pour mieux dire à la partie supérieure d'un canal descendant vers le Tirse, et sur un terrain tout formé de roche trachytique.

Géologie. Je dois faire observer que tous ces côteaux, qui se trouvent sur la rive gauche du Tirse, appartiennent presque exclusivement au genre de roches que j'ai désignées sous le nom de Trachyte ancien; elles paraissent être sorties du granite ou du terrain silurien, qui forment les monts voisins, par des crevasses allongées, mais non pas à la manière des basaltes, et encore moins comme les laves des volcans à cratère. Toute cette région, à partir de *Busachi* jusqu'à *Bidoni*, mérite de fixer l'attention du géologue, auquel je signale spécialement les environs de *Néoneli* et du *Monte di Santa Vittoria* (2). Ces mêmes terrains se montrent encore plus loin, et toujours dans la même direction NS, jusqu'au village d'*Ottana*, où nous arriverons par une autre voie.

---

(1) Sardaigne ancienne et moderne, vol. II, p. 493.

(2) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. XII, pag. 509-513.

Le territoire de *Busachi* confine au sud avec ceux de *Fordungianus* et de *Samugheo;* il communique avec ce dernier village par le lieu où se trouve le *Noraghe longu*, dont il a déjà été question (1). Vers l'est il a pour limite la région montueuse et granitique de *Mandrolisai*, dont le principal village est *Sorgono*. Près de ce dernier se trouve l'église de Saint-Maur qu'on dit avoir appartenu à un ancien couvent de Bénédictins. Cette église est connue dans le pays à cause d'une foire annuelle qu'on y tient; elle commence le premier juin et dure plusieurs jours; on y vend surtout des chevaux dont vont se pourvoir, même de fort loin, les habitants de l'île; on y débite également des ustensiles de ménage et des instruments d'agriculture.

C'est par *Sorgono* que doit passer le prolongement de la route nationale, centrale, de l'est; au moment où je trace ces lignes elle n'est ouverte et livrée à la circulation que depuis *Monastir* jusqu'à *Laconi;* de ce dernier village elle passera par *Meana*, *Atzara* et *Sorgono*, en laissant à gauche les villages voisins d'*Austis*, *Tetti*, *Tiana* et *Ovodda*. Cette route traversera ensuite le village de *Gavoi*, en laissant à droite ceux de *Fonni* et *Lodine* et à gauche ceux d'*Ollolai* et *Olzai*, pour aller à *Orani*, où nous arriverons par un autre côté. Les pays mentionnés ci-dessus, n'offrent rien de remarquable, hormis le village de *Fonni*, dont il a déjà été question dans le IV chapitre (2); ceux que la route dont il s'agit ne traversera pas, pourront facilement communiquer avec elle par des diramations à ouvrir et peu coûteuses. Tout cela donnera un peu de vie à cette contrée maintenant abandonnée. Voilà ce que j'avais à dire sur ces localités; aussi je m'abstiens d'en parler davantage et je reconduis mon lecteur au point où

---

(1) Voyez la pl. VII, fig. 2 de l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage*, et le chap. IV, p. 449, tom. I de cet *Itinéraire*.

(2) Voyez le chap. IV, p. 412 de cet *Itinéraire*, tom. I.

je lui ai fait quitter la grande route centrale de l'ouest, c'est-à-dire à *Abbasanta*.

Haras royal.

A peu de distance de ce village on trouve, sur la gauche de la grande route, un chemin qui conduit au Haras royal, dit en sarde *Tanca regia:* c'est un terrain presque tout en plaine, environné d'un mur d'enceinte (*Tanca*), fait de pierres simplement posées une sur l'autre, à la mode de cette région: cette enceinte se subdivise ensuite en un grand nombre de compartiments. L'établissement en question date du temps des rois d'Aragon: il fut dès lors destiné à l'amélioration et à la propagation de la race des chevaux; mais il a subi des vicissitudes bien variées, tantôt de prospérité, tantôt d'une décadence plus ou moins complète. C'est dans ce dernier état que je l'ai vu dès l'an 1824, lorsque j'y allai en compagnie de feu le marquis de Villahermosa, alors tout-puissant auprès du roi Charles-Félix; et malgré les motifs que ce personnage avait d'être indulgent envers le directeur du haras, il ne put faire à moins que de lui témoigner en ma présence son extrême mécontentement; il me suffit de dire que la chambre où je couchai pendant la nuit que nous passâmes alors dans cette maison, avait une telle lézarde sur son plafond, que de mon lit je m'amusai à voir passer les étoiles, comme dans une fente d'observatoire. — En 1829, j'y accompagnai le prince de Carignan, devenu roi Charles-Albert; et à cette époque la maison du directeur était tellement délabrée et privée de meubles, que le prince fut reçu à la porte et qu'on le fit asseoir sur un banc de pierre qui se trouvait à côté de l'entrée de la maison. Au reste, cette maison date du temps des Espagnols, car on y voit les armoiries des rois d'Espagne et de Castille; j'y ai cherché vainement celles des princes de Savoie.

Ses conditions actuelles.

Depuis cette époque on s'est occupé de cet établissement avec des intentions différentes; tantôt on le loua à des particuliers, qui y mirent du bétail et qui cultivèrent une partie des terrains, et tantôt on voulut remettre la maison

en état et rétablir le Haras royal. Au moment où je trace ces lignes, la *Tanca regia* est entrée dans une nouvelle phase. Le ministère actuel paraît vouloir la relever et la rendre à sa première destination; il vient de lui envoyer un officier supérieur de cavalerie très-intelligent, et il se dispose à faire à la partie matérielle les améliorations qui sont indispensables pour tirer parti de cette belle localité. Je crois au reste, qu'il vaudrait mieux transporter l'habitation du directeur et celle des employés de ce haras en un point plus élevé, dit la *Tanchetta*, où l'air est moins humide que dans le lieu où se trouvent l'ancienne maison et ses accessoires; car la première pensée que l'on doit avoir, est celle de pourvoir à la santé des personnes qui sont destinées à séjourner en ce lieu; la seconde opération doit consister à faire des saignées et à procurer l'écoulement des eaux, qui deviennent stagnantes; car ces eaux sont la cause du mauvais air qui a toujours régné en ce lieu. Une bonne direction donnée aux nombreuses sources qui y pullulent, servirait à améliorer la condition sanitaire de l'endroit, et à obtenir une irrigation régulière du sol, en créant des prairies artificielles pour se procurer du foin bon et abondant. L'établissement est en outre traversé en grande partie par deux courants d'eau réguliers, qui dérivent de la fontaine de *Siete fuentes*, dont il a déjà été question ailleurs.

Le point où se trouve l'habitation de la *Tanca regia*, était autrefois un petit village dit *Tissili;* ce n'est plus maintenant qu'un petit groupe de maisons, dont une était destinée au directeur de l'établissement, une au sous-directeur, ou économe, qui ne quittait pas le lieu, mais qui était presque toujours travaillé par la fièvre; une autre maison était et est encore habitée par le prêtre, car il y a une église et un desservant pour toute cette petite bourgade, dont le personnel, dans les dernières années, ne dépassait pas 50 âmes. J'ignore ce qu'il en est depuis que j'ai quitté le Commandement militaire de l'île. Habitations

Produits du sol. Tout le territoire de cette localité produirait d'excellent foin, en empêchant les herbes marécageuses d'y croître, en donnant aux eaux stagnantes leur écoulement naturel et en tirant parti des eaux courantes. Le chêne-vert, le chêne ordinaire, le liége, l'olivier et le poirier sauvage croissent spontanément en ces lieux, malgré la roche solide qui forme la base du sol; cette roche consiste en une grande nappe d'un basalte gris, tendant à se décomposer en boules ou en rosaces; elle a coulé des entrailles du *Monteferru*.

Pierre de Saint-Luxor. En reprenant la grande route, au sortir de la *Tanca* on se dirige sur *Macomer;* mais avant d'y arriver, on passe à côté de l'église de Saint-Luxor, près de laquelle se trouve, encore fichée dans le sol, une portion d'une pierre monolithe, qui appartenait à une des *Sépultures de Géants*, si communes en cette région (1). Mais le lieu où ces pierres sont le plus abondantes, se trouve non loin de là, dans le territoire de *Borore*, village que l'on ne tarde pas à voir à droite de la route, avant de prendre la montée de *Macomer*.

Sépultures de géants. Parmi les principales de ces pierres des environs de *Borore* je noterai celle qui se trouve à une centaine de pas des maisons de ce village, en face du *Noraghe Imberti;* elle est figurée dans la planche IV de l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage*, fig. 2, et décrite à la page 23 du texte. Plus loin, en allant de *Borore* vers *Dualchi*, on rencontre la *Perda de Santu Baingiu* (la pierre de Saint-Gavinus) près du *Noraghe* de ce nom; ce monument est à peu près semblable au précédent; on le voit figuré avec le n° 6 dans la même planche, et il est décrit dans le texte, page 27. Dans cette même page j'ai décrit une autre *sépulture de géant* que l'on rencontre en allant de ce lieu vers *Si-*

---

(1) Voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, liv. II, tout le ch. II, p. 21-24.

lanus; on l'appelle *Perda de s'altare* (la pierre de l'autel); elle est figurée dans la planche en question avec le n° 7, et décrite dans le texte, pages 27-28. J'en ai également publié une description dans le Bulletin Archéologique de Rome, année 1831, page 121. Tous ces monuments singuliers sont encore bien plus nombreux dans cette région et dans le pays environnant; on peut cependant prendre pour type moyen de tous, la *sépulture de géant* de *Goronna*, près de *Paulilatino*, dont il a été question ci-dessus page 125.

Au delà de *Borore* on voit les deux villages voisins de *Dualchi* et de *Noragugume*, placés à l'extrémité de la plaine formée par une immense nappe basaltique: *Noragugume* domine le cours du Tirse qui coule à ses pieds; le village de *Sedilo*, que l'on rencontre un peu plus loin, est dans une position à peu près semblable, dominant également le fleuve. J'ai vu en ce lieu une pierre conique d'une forme singulière, en guise de borne, et de deux mètres de hauteur; elle est surtout remarquable par une espèce de mamelle qui s'avance sur une de ses faces (1).

Après avoir dépassé la petite église de Saint-Luxor, que l'on rencontre sur la grande route, on arrive bientôt au pied de la montée de *Macomer*, que l'on doit gravir pour arriver au village de ce nom; cette rampe, fort bien développée, a été ouverte à force de mines dans la lave basaltique, très-épaisse en cet endroit. Le village est bâti sur cette roche; il n'offre d'ailleurs rien de particulier, sauf quelques maisons nouvellement bâties. Ce lieu sert d'étape pour le relais de la diligence; c'est en même temps un point militaire par sa position centrale; car c'est près de là que se croisent, la grande route longitudinale, allant

---

(1) Cette pierre est figurée dans la planche III de l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage*, n° 4. Voyez le texte de cette même partie, p. 17.

de Cagliari à Sassari, et celle transversale qui de Bosa conduit à Orosei. L'élévation du village au-dessus du niveau de la mer est de 576 mètres.

Pierres milliaires.

Ce lieu est sans aucun doute l'ancienne *Macopsisa* de Ptolémée, près de laquelle passait la grande route Romaine, quoique cependant l'itinéraire d'Antonin n'en fasse pas mention. Dès l'époque à laquelle écrivait l'historien Fara, se trouvent, sur le devant de l'église de ce village, trois pierres milliaires plantées dans le sol, des deux côtés de la porte d'entrée. Les chiffres des milles marqués sur deux de ces pierres se combinent assez bien avec les distances réelles entre *Porto Torres* et Cagliari; la troisième indique LV milles romains à partir de *Torres*, tandis que les autres portent le chiffre de LVI, ce qui prouve que celles-ci étaient placées à un mille plus au sud que l'autre; ces pierres appartiennent aux règnes de Vespasien et de Septime Sévère (1).

Histoire de *Macomer*.

Macomer, chef-lieu de canton et de la région dite *il Marghine*, est nommé *Oppidum Macumelis* par Fara; son château, dont il reste encore quelques traces, a figuré dans le moyen-âge; ses ruines servent encore de prison. C'est par là que passa le malheureux Guérard de Cervellon, lorsqu'en 1347 il conduisit un renfort de troupes à son père qui vint de Sassari à sa rencontre; il périt deux jours après, à la bataille d'*Aidu de turdu*, dont il sera fait mention ci-après. — En 1412 *Macomer* fut fortifié par le vicomte de Narbonne, car c'était alors un point important de frontière pour sortir des terres d'Arborée. — En 1478 ce village fut occupé par trois mille hommes des troupes de Léonard d'Alagon, marquis d'Oristano, la veille de la défaite totale de ce dernier, qui eut lieu tout près de

---

(1) Voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, livre III, chap. I, p. 469-70, num. 10, 11, 12.

là; le lendemain *Macomer* fut occupé par le vice-roi Carros (1).

Les environs de ce village sont remplis de *Noraghes*. Comme il serait fastidieux de les indiquer tous, je me bornerai à signaler celui dit de *Santa Barbara* (à cause d'une église de ce nom placée tout près de là), comme le mieux conservé; il domine le pays vers le nord, et il en est séparé par une profonde crevasse, qui s'est faite dans le sol trachytique recouvert du côté du village par une nappe basaltique; on peut s'y rendre en une demi-heure environ de chemin. Ce beau *Noraghe* a été décrit et figuré dans la deuxième partie de ce *Voyage*, à laquelle je renvoie le lecteur (2). *Noraghes.*

Plus loin dans la plaine, au-dessous de *Macomer*, près de la *Perda de s'altare*, dont il a été question ci-dessus (page 133), se trouve le *Noraghe Bardalaxi* (3). C'est également dans ces environs, en un lieu dit *Cuvas*, que l'on voit, près du *Noraghe* ainsi nommé, une autre *sépulture de géant*, devant laquelle sont plantées en cercle dans le sol trois pierres coniques en forme de bornes; on peut en voir la figure dans la planche III, fig. 2 de l'atlas des antiquités de l'île. Je n'en finirais pas si je devais énumérer tous les *Noraghes* et toutes les *Sépultures de géants* que l'on rencontre dans cette plaine, dominée par la chaîne du *Marghine;* mais je ne saurais passer sous silence le curieux monument de *Tamuli* que l'on trouve de l'autre côté de *Macomer*, en allant vers *S. Antonio*, à une grosse demi-heure du village. On voit en ce lieu le *Noraghe de Tamuli* bâti sur la roche basaltique grossièrement pris- Autres *Noraghes* et tombeaux de géants.

(1) Voyez ce qui a été dit dans le vol. I de cet *Itinéraire*, ch. V, p. 554.

(2) Voyez la deuxième partie, *Antiquités*, liv. I, chap. III, p. 82, et la pl. XII, fig. 1 de l'atlas joint à cette partie.

(3) Voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, livre I, chap. III, p. 67 et la pl. VIII, fig. 3 de l'atlas.

matique, et tout près de là deux *sépultures de géants;* une desquelles se fait remarquer par six colonnes coniques en forme de bornes, dont trois sont lisses, tandis que les trois autres portent chacune deux mamelles, comme des statues de femmes. Ces bornes, évidemment masculines et féminines, sont d'un grand intérêt pour l'archéologue désireux de s'initier dans les croyances religieuses des peuples auxquels remontent ces monuments, qui, à mon avis, ne peuvent être autre chose que des tombeaux; aussi a-t-on trouvé dans quelques-uns d'entre eux des ossements humains, des armures et des objets qui remontent à une antiquité très-reculée (1).

Route vers *Orosei.*

A moitié de la rampe de *Macomer*, vers le sud de ce village, et tout contre les maisons les plus basses, commence le tronc de la route nationale transversale, qui de ce point conduit vers l'est jusqu'à *Orosei*. J'aurai occasion de parler ci-après de l'autre tronc qui de *Macomer* va vers l'ouest jusqu'à *Bosa*, et qui complète la route transversale, destinée à unir la côte orientale avec l'occidentale. Pour le moment je ne m'occuperai que de l'embranchement allant de *Macomer* à *Orosei* qui passe par la ville de Nuoro. Cette route presque horizontale jusqu'au Tirse, court tout le long du pied de la chaîne du *Marghine* dont le point le plus élevé est le mont dit *Santo Padre di Bortigali*, à cause d'une chapelle qui dépend du village de ce nom placé sur son versant méridional.

Monte S. Padre. Géologie.

Le mont dont il est question a une forme singulière, en terrasses successives; cette forme provient de la nature des roches dont il se compose; ce sont des bancs puissants de tufà trachytique sur lesquels s'est étendue une nappe de trachyte porphyrique, qui rend plate la cime de la montagne où est bâtie l'église de *Santo Padre*. L'altitude

---

(1) Voyez également l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage*, planche III, fig. 1, 1 *bis* et le texte, loc. cit., p. 9.

de cette chapelle est de 1051 mètres au-dessus du niveau de la mer; c'est le point le plus élevé qu'atteignent dans l'île les roches de la classe des trachytes. Cette montagne remarquable fut décrite et figurée sous son aspect géologique dans la troisième partie de cet ouvrage (vol. I, chap. XII, page 524, fig. 95).

A partir de *Macomer* jusqu'au village de *Silanus*, distant de près de 10 kilomètres, la route est tracée de manière, qu'à part quelques exceptions, elle court toujours le long de la limite des deux terrains, trachytique et basaltique; de façon que l'on a presque constamment à gauche le premier de ces deux terrains, formant le mont proprement dit, et à droite la lave basaltique, constituant une espèce de grande plaine ondulée et fortement sillonnée, qui arrive jusqu'au Tirse. Limite des deux terrains.

Après avoir dépassé le village de *Bortigali*, traversé par la nouvelle route, on arrive à celui de *Silanus* qui n'est remarquable que par son monticule de marbre gris (*bardiglio*), en forme d'îlot enveloppé par le trachyte, sauf du côté de l'est où paraissent des schistes carburés et ensuite le granite (1). *Silanus.* Son marbre.

Dans toute cette route, à partir de *Macomer*, on voit une quantité de *Noraghes*, soit sur la pente de la montagne, soit dans la plaine basaltique, et même tout contre la route. On continue à en rencontrer après avoir dépassé *Silanus* et avant d'arriver au village de *Lei*, qu'on laisse un peu de côté; c'est dans ce lieu que se fait remarquer le *Noraghe* figuré dans l'atlas des antiquités (deuxième partie du *Voyage*, planche VIII, fig. 2, décrit à la page 67 du texte de cette même partie). Nombreux *Noraghes*.

Après avoir dépassé la hauteur du village de *Lei*, on se trouve sur un sol granitique, dont se compose une *Bolotana.*

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. II, p. 87; chap. XII, p. 524; chap. XV, p. 643.

petite portion de la chaîne du *Marghine*, qui un peu plus loin devient schisteuse et finit en une espèce de promontoire. Sur ce lambeau, ou îlot granitique, est bâti le village de *Bolotana*, ayant 440 mètres d'altitude. Le territoire de *Bolotana* s'étend aussi dans la plaine sous-jacente et il ne compte pas moins de 200 *Noraghes*, ainsi que plusieurs *Sépultures de géants*. En suivant la route nationale récemment ouverte au pied de la montagne, on arrive au nouveau pont sur le Tirse; c'est là que je m'arrête pour le moment, afin d'aller faire une course dans la grande vallée du fleuve en question, jusqu'à sa source, et au delà.

Ancien pont d'*Illorai*.

Cette vallée, pour ceux qui arrivent de *Bolotana*, commence près de l'église de S. *Luca*, appartenant au territoire d'*Illorai*, ainsi que le *Noraghe* voisin du même nom. Non loin de ce dernier existe encore l'ancien pont, dit pont d'*Illorai* ou de *S. Luca;* il est formé de *cantone* trachytique rouge, taillé avec soin: son arcade du milieu ayant environ 5m. 25c. de diamètre sur 6m. 66c. de hauteur, repose sur deux rochers de granite; les deux arcades latérales sont beaucoup plus basses, ce qui rend le passage de ce pont très-incommode; sa longueur est de 44 mètres environ. Le niveau du sol, sur lequel il pose, se trouve à 160 mètres d'altitude, tandis que le village d'*Illorai* en compte 522. Ce pont a été bâti par les juges d'Arborée, peut-être par Éléonore, vers l'an 1400. On voit encore quelques coins de fer entre une pierre et l'autre; il a été restauré, il n'y a pas bien longtemps, mais il est devenu inutile, depuis la construction du nouveau pont, qui en est éloigné à peine d'un kilomètre.

Illorai.

Illorai était jadis un village considérable; selon la tradition du pays, il devrait sa décadence à des dissensions intestines et à des guerres municipales que ses habitants soutinrent contre leurs voisins: on cite comme une preuve de son ancienne grandeur, les traces de 25 moulins hydrauliques que l'on voit encore par là; il y avait jadis en ce

lieu plusieurs familles nobles; elles ont dû émigrer du village et se réfugier ailleurs.

Près d'*Illorai* existent la prétendue mine de soufre et le prétendu *gesso;* on peut voir sur ce sujet ce qui a été exposé dans la troisième partie de ce *Voyage* (vol. I, ch. II, page 88); je me bornerai à dire ici, que la mine de soufre n'est qu'un amas de pyrites qui, se trouvant près du ruisseau et exposées à l'air et à l'eau, se décomposent et produisent réellement à la surface, des efflorescences sulfureuses; celles-ci, mêlées à de l'hydrate de fer, forment une espèce de vitriol, dont se servent les paysannes du lieu pour teindre en noir leurs étoffes. Leur prétendu *gesso* est une stéatite, ou pierre dont se servent les tailleurs pour marquer le drap, autrement dite *pierre ollaire*, parce qu'on peut en faire des pots qui résistent au feu; les paysans d'*Illorai*, comme ceux de notre vallée d'Aoste, travaillent cette pierre au couteau; ils en font des pipes, des écritoires et même des bonshommes et des statuettes de saints. On rencontre cette substance dans un schiste en grande partie maclifère, et qui est remarquable à cause de la manière dont sont disposés entre eux les cristaux de *macle* blanchâtre et argentée, sur le fond noir du schiste, en imitant des empreintes de pieds d'oiseaux.

Si on remonte la belle et riche vallée du Tirse, le long de sa rive droite, on trouve après *Illorai*, trois autres villages, groupés autour d'un château du moyen-âge, dit le château de *Goceano*. Ces trois villages se nomment *Esporlatu*, *Burgo* et *Bottidda;* celui de *Burgo* est plus près du château que les autres, ce qui est très-naturel et se combine avec son nom; car presque tous les anciens châteaux de cette époque, bâtis en Sardaigne comme ailleurs, sur des éminences isolées, avaient leurs bourgs à leur pied. Dans le village de *Bottidda*, il y a un couvent de Cordeliers, dits *Frères Mineurs conventuels*, fondé en 1640, où demeurent maintenant les desservants du couvent du *Monte Rasu*, dont il sera question ci-après; ils n'y vont

plus guère que pour les fêtes qu'on y célèbre. Au-dessus du village se trouve le *Monte Corona* où l'on voit quelques *Sépultures de géants* et quelques *Noraghes*.

Château de *Goceano*.

Le château qui domine les trois pays en question, est en partie détruit; il ne reste d'un peu intact qu'une grande tour carrée, et un corps de bâtiment dont l'ensemble prend un aspect très-pittoresque; il est posé sur un gros rocher isolé de granite. Voici la figure que j'en ai prise, il y a près de 30 années, à la chambre claire.

Fig. 5.



Son état actuel.

Ce château, inaccessible vers l'est et vers le nord, présente encore les traces de trois enceintes. Ses murs sont faits d'une forte maçonnerie, formée de pièces de granit et de quelques briques, disposées quelquefois par assises, comme dans les constructions Romaines; ils sont ensuite revêtus d'une chemise faite en briques, liées avec un ciment très-solide. Vers le sud, la muraille a deux rangs de fenêtres, trois par étage; quelques-unes de ces ouvertures semblent avoir été adaptées, après leur première construction, à servir d'embrasures à canons. La muraille vers l'est n'a qu'un seul étage, ayant également trois fenêtres. Au milieu de la grande cour s'élève une assez haute tour carrée, construite intérieurement en briques et en ciment très-tenace; elle est revêtue extérieurement de pierres de taille, *cantone rouge*, qui consiste en un argilophyre tra-

chytique tiré des environs. On voit sur cette tour un écusson que je n'ai pu bien distinguer, mais ce doit être celui du juge de *Logodoro*, qui la fit construire. On en remarque deux autres dans *Burgo*, mais ce sont les armoiries d'Aragon et de Castille, ce qui prouve que la grande tour est plus ancienne que tout le reste. On voit encore dans ce château une grande citerne; elle passe auprès des habitants pour une prison.

Le château de *Goceano* a joué un certain rôle dans l'histoire de l'île; il fut bâti en 1127-29 par Gonnario de Torres (1). — Vers l'an 1191, après que Constantin II de Torres fut passé en secondes noces avec une dame Catalane, dite *Punclosie*, celle-ci fut enlevée par Guillaume de Massa, dans le château où elle se trouvait, après un combat qui eut lieu non loin de là, sur la rive du Tirse. — Guillaume de Massa rendit ensuite le château à Comita, frère de Constantin. — L'histoire, après avoir raconté la fin tragique de Barison de Torres, assassiné en 1233 par les sicaires d'Ubald, ajoute qu'Adélasie, sœur de Barison et veuve d'Ubald, épousa en secondes noces le fameux Entius, fils naturel de l'empereur Frédéric, le même qui mourut prisonnier dans la tour de Bologne; mais elle n'eut pas trop à se louer de ce second mariage, car Entius l'accabla de mauvais traitements et finit par la faire enfermer dans le château en question, où il paraît qu'elle mourut. — Ce même château, lors de la chute du judicat de Torres, passa dans les mains des Doria, puis il fut occupé par les juges d'Arborée. — En 1323, il fut remis, avec le château et la vallée de Bosa et d'autres pays, par Hugues d'Arborée, comme gage pour une assez forte somme qu'il devait au roi d'Aragon; celui-ci en confia la défense à Raymond Seminat. — En 1334, des Pisans débarqués à *Terranova* vinrent attaquer ce château, mais ils

---

(1) Manno, loc. cit., liv. VII, p. 307.

ne purent y pénétrer. — En 1328, Alphonse, à son avénement au trône, en confirma la possession à Hugues d'Arborée. — En 1338, il fut donné, à titre de comté, à Marian, fils d'Hugues. — C'est dans cette forteresse qu'en 1347 fut porté le cadavre de Guillaume de Cervellon, mort dans la forêt voisine, après la funeste journée d'*Aidu de turdu*, dont il sera fait mention en son lieu. — C'est aussi dans ce même château que probablement Marian d'Arborée, lorsqu'il tourna ses armes contre les Aragonais, fit enfermer son frère Jean, resté fidèle au roi. — En 1378, cette forteresse fut donnée à *Valor de Ligia*, parent du juge d'Arborée, dont il avait déserté la cause pour celle du roi; mais ce Seigneur fut massacré bientôt après par ses nouveaux sujets. — En 1410, le même château fut donné, à titre de comté, à Léonard Cubello, marquis d'Oristano. — En 1422, il fut occupé par un fameux bandit, dit *Barzolo Magno*, qui de là infestait tout le voisinage; mais le marquis d'Oristano vint l'y assiéger, et il n'abandonna le siége que lorsque *Barzolo* eût été massacré par les siens, qui rendirent le château. — En 1478, Artale d'Alagon et le vicomte de Sanluri, après le mauvais succès du siége d'*Ardara* et leur défaite à *Mores*, se retirèrent dans ce château. — Enfin, dans la même année, après la défaite du marquis d'Oristano sous *Macomer*, Marongio, commandant des Sassarais au service du roi d'Aragon, se dirigea vers ce château, dont il s'empara après une courte résistance; il y fit prisonniers deux fils et deux filles naturelles du marquis. C'est le dernier fait dont le château de *Goceano* a été témoin. Depuis lors il fut incorporé à la Couronne, ainsi que tout le comté. Les Aragonais, maîtres du pays depuis la chute des marquis d'Oristano, le laissèrent dégrader et il tomba en ruine.

Bono. A trois kilomètres et demi du château en question, se trouve le gros village de *Bono*, chef-lieu de canton et le plus important de toute cette belle et large vallée; il est placé au pied oriental du *Monte Raso*, et sur la rive droite

du Tirse, à une élévation de 580 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il n'y a rien de remarquable dans ce village, habité par des gens adonnés à la vie pastorale; ceux-ci élèvent surtout des porcs, à cause des nombreuses forêts d'arbres à glands qui environnent ce lieu; les habitants de cette vallée cultivent avec succès le chanvre.

Bono fut jadis la résidence de l'évêque de *Castro;* on fait voir encore aujourd'hui un lieu de ce village dit *piscobiu* (l'évêché). En 1414, un évêque Léonard tint un synode dans l'église de ce pays (1). Ce lieu fut la patrie du chev. Jean Marie Angioi qui a figuré dans les troubles politiques de l'île à la fin du siècle dernier. Tout ce que l'on peut signaler d'un peu remarquable à *Bono* c'est un calice avec sa patène, conservé dans la paroisse, sur lequel on lit d'un côté: *Donno Guantino de Gotiano*, et de l'autre on voit une armoirie que l'on dit être la même que celle de la tour du château indiquée ci-dessus; ce qui ferait remonter ce calice au XII siècle.

La grande montagne, qui s'élève au-dessus de *Bono*, porte le nom de *Monte Rasu;* son sommet compte 1248 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer. Cette cime, où j'ai établi mon signal trigonométrique, est formée de roche schisteuse, mais le noyau de tout le mont est granitique; aussi dès qu'on est descendu au niveau du couvent, dit le monastère de *Monte Rasu*, on ne rencontre plus que le granite jusqu'au bas du mont près de *Bono*.

Ce couvent, dont l'altitude est de 954 mètres, se trouve placé dans un lieu fort pittoresque, tout ombragé par de gros chênes-verts, au milieu de sources d'une eau abondante et fraîche. Ces arbres faisaient partie d'une magnifique forêt qui couvrait la montagne; mais depuis quelques an-

---

(1) *Datum in predicta ecclesia et in palatio nostru dessa villa de Bono* (Actes de ce Synode).

nées les coupes faites par la marine royale, et par des spéculateurs étrangers, ainsi que les incendies causés par les bergers, y ont fait des dégats déplorables.

Son origine. Le couvent de *Monte Rasu* fut fondé en 1220 par des Religieux de l'ordre de Saint François, dits *Mineurs*, établis sur le mont d'après l'invitation de Constantin, juge de Torres. Ces moines possédaient des biens-fonds, mais plus tard eut lieu une séparation entre ceux qui observaient le vœu de pauvreté et ceux qui continuèrent à posséder. Ces derniers prirent le nom de *Mineurs conventuels* (1), et c'est pour cela qu'ils conservent encore le couvent en question et leurs autres monastères de l'île. La *famille* (comme on dit) de ce couvent habite l'autre maison de *Bottidda*, non loin de là. Ces Religieux se rendent au couvent de la montagne deux fois dans l'année, à l'occasion des fêtes qu'on y célèbre, et qui y attirent beaucoup de monde.

Anela et *Bultei*. Route projetée. Au nord de *Bono*, un peu vers l'est, se trouvent les deux villages d'*Anela* et de *Bultei*, par lesquels doit passer la nouvelle route, qui est peut-être commencée au moment où ces lignes seront imprimées; elle est destinée à lier entre elles la vallée de *Goceano*, et celle d'*Ozieri*, en passant par *Patada*. Le chemin que j'ai parcouru maintes fois à cheval, en allant en moins de quatre heures de *Bono* à *Ozieri*, se trouve plus à l'ouest; il est très-pittoresque et traverse des lieux arrosés par de nombreuses et belles fontaines, qui coulent en des sites ombragés par de magnifiques chênes-verts, surtout au pied de la montagne dite *la Soletta*.

Buddusò. Au lieu de prendre de ce côté, nous allons remonter le cours du *Tirse*, sur sa rive droite, pour arriver à sa source. Nous trouverons au bout de quelques heures de

---

(1) On peut consulter, sur ces Religieux, Martini, *Stor. eccles.*, vol. III, p. 449.

chemin le village de *Buddusò*, situé dans une plaine ou espèce de plateau tout granitique. Ce village est, comme celui de *Beno*, habité par des familles presque toutes livrées à la vie pastorale; mais on s'y occupe plus spécialement à élever des bêtes à cornes, qui trouvent dans cette région une pâture excellente. Dans tous ces environs on voit aussi plusieurs *Noraghes*, entre autres le *Noraghe d'Iselle*, dont j'ai donné une coupe et une description dans la deuxième partie de ce *Voyage* (livre I, chap. IV, page 152). C'est dans ce monument qu'on a trouvé un squelette que je crois remonter à la plus haute antiquité; il était accompagné d'objets d'ornements et même d'idoles en bronze, et placé de manière à faire croire qu'il reposait en ce lieu depuis l'époque de la construction du *Noraghe*.

Le plateau granitique va toujours en s'élevant vers l'est; à sa partie supérieure se trouvent plusieurs fontaines, qui sortent presque toutes d'une petite région dite *sa Planedda* (la petite plaine) (1). Une de ces fontaines alimente le ruisseau dit *sa Ena* (la veine), qui devient ensuite le fleuve *Coghinas*, l'ancien *Thermus* de Ptolémée, dont l'embouchure se trouve dans la mer de Corse près de *Castelsardo*. L'autre source sort d'un lieu plus élevé; on lui donne le nom de *Cantaru de frau* (*Fontaine des maîtres en fer*, ou *forgerons*); à ses eaux s'unissent plus bas celles de la *Fontana della salute*: c'est l'origine du *Tirse* que nous avons vu se perdre au delà d'Oristano. Enfin, non loin de là, vers le nord, on voit sortir une autre source, qui forme ensuite un des affluents du fleuve, dit *rio di Posada*, parce qu'il se jette dans la mer, sur la côte orientale, près du village de ce nom.

Ce lieu, un véritable *Divortium aquarum*, était connu des anciens sous le nom de *Caput Tirsi;* il est ainsi indiqué

(1) Cette *Planedda* est indiquée dans ma grande carte en deux feuilles.

dans l'itinéraire d'Antonin; là devait se trouver une station de la route Romaine, dont on ne voit plus aujourd'hui aucune trace (1).

Monte Nieddu. Il y avait au pied d'une grande montagne voisine, dite le *Monte Nieddu* (noir), un château du moyen-âge nommé *Erguri*, dont je n'ai pu découvrir les indices; il en est de même d'un autre château dit *Olevà;* il devait exister dans ces environs sur un mont nommé *M. Nuri*, que je n'ai pu visiter.

Alà. A dix kilomètres de *Budduso*, dans une espèce de plaine, également granitique, légèrement ondulée et ombragée par des chênes-verts et des liéges, se trouve le misérable village d'*Alà*, par lequel on a eu pendant quelque temps l'intention de faire passer la route nationale. C'est, je crois, un des pays le moins connus de toute l'île, et on peut même dire que le reste du monde est inconnu à ses habitants, si l'on en juge par une aventure qui m'y est arrivée.

Souvenirs de 1823. Dans le printemps de l'an 1823 je passai par *Alà* en venant de *Terranova* pour me rendre le lendemain à *Nuoro*. Je voyageais alors avec un ordre du vice-roi, adressé aux autorités des Communes de l'île, pour me faire donner, en payant, des chevaux d'étape en étape; mode de voyager que j'ai bientôt abandonné à cause des difficultés de se procurer des montures, et de les avoir en temps convenable, et surtout à cause de l'incommodité insupportable qui provenait du changement continuel de selles; si l'on peut donner ce nom à des espèces de bâts étroits et durs dont se servent les paysans Sardes.

Menace du syndic. Comme je devais partir le lendemain, il fallait me procurer des chevaux; et à cet effet je me rendis chez le syndic (maire), en lui présentant l'ordre du vice-roi, qu'il

(1) Voyez ma carte de la *Sardinia antiqua*, en tête de l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage*.

ne voulait pas reconnaître; des contestations s'en suivirent entre nous, car il fallait bien que j'eusse les moyens d'aller à *Nuoro*, et ces contestations finirent de la part de cette autorité municipale par une menace singulière, qui valait bien la peine d'une course en ce village. Ce bon syndic, ne voulant pas tenir pour bonne l'autorité du vice-roi, s'écria: *eh bien, Monsieur, j'en ferai mes plaintes et j'en écrirai à Madrid;* il se figurait d'être encore sous la dépendance des Espagnols, qui avaient cessé de dominer en Sardaigne en 1720, c'est-à-dire tout juste 103 ans auparavant!!

Les habitants d'*Alà* avec leurs habillements crasseux et tout en lambeaux, et avec leur chevelure, par laquelle le peigne n'a jamais passé, regardaient d'un air farouche et sauvage l'étranger qui était tombé chez eux ce jour-là. Aussi je ne pus trouver dans ce village pas même un morceau de pain et je dus coucher sur le sol humide, presqu'à jeun; car des provisions qui me restaient de l'étape précédente, j'avais dû faire deux portions, une pour mon souper et l'autre pour l'étape du lendemain. Ce lendemain arriva enfin, mais je ne fus pas au bout de mes peines; après une nuit affreuse et un véritable jeûne, je dus attendre pendant plus de quatre heures l'arrivée de deux rossinantes efflanquées que l'on était allé chercher dans un enclos éloigné, où elles se trouvaient à la pâture. J'en montai une, mon domestique monta sur l'autre; ainsi l'homme qui devait à la fois me servir de guide et reconduire ensuite les chevaux au village, était resté à pied; mais il manquait de deux facultés importantes; d'abord il n'était jamais sorti du territoire de son pays natal et par conséquent il ne connaissait pas plus que moi alors, le chemin que nous devions parcourir pendant plus de dix heures de suite, pour nous rendre à *Nuoro;* en second lieu, il ne pouvait pas marcher, et quoique nos coursiers n'allassent presque qu'au pas, et cela bien entendu, à force de coups, cet homme, au bout d'un quart d'heure de

marche, fut dans l'impossibilité de nous suivre; pour comble d'infortune, mon domestique avait reçu la veille un coup de pied de cheval qui le rendait encore plus ingambe que mon soi-disant guide. Le soleil faisait rapidement sa course, il fallait à tout prix arriver à *Nuoro* le soir, faute de quoi nous aurions dû passer une seconde nuit pire que la première, c'est-à-dire dormir contre un rocher ou sous un arbre et, ce qui est plus grave, sans la moindre nourriture. Je dus prendre le seul parti qui me restât; je descendis de mon cheval, j'y fis monter le paysan, et muni d'un vigoureux et long bâton, je chassai devant moi à grands coups redoublés, les deux haridelles, qui fort probablement n'avaient jamais marché plus vite de leur vie. C'est ainsi qu'après dix heures de chemin, fait dans ces circonstances, le futur Commandant général militaire de l'île de Sardaigne fit son entrée triomphante dans la future ville de *Nuoro*, dont il sera question ci-après.

Village d'*Osilla*. En suivant le cours du *Tirse* le long de sa rive gauche, depuis sa source jusqu'au bas de la vallée, on trouve le village d'*Osilla*, dit en Sarde *Osidda*, n'ayant par lui-même rien d'intéressant; mais il mérite une mention spéciale par les souvenirs auxquels il se rattache; c'est là où était jadis l'ancienne ville grecque d'*Ogrylle* à la fois sœur et émule de celle d'*Olbia*. Comme j'ai émis, il y a quelques années, une opinion différente sur l'emplacement de cette ville (1), je m'empresse aujourd'hui de rejeter cette opinion, pour embrasser celle de M. le chevalier Martini, qui place l'ancienne *Ogrylle* dans le lieu en question (2).

Passages anciens. Mon érudit confrère fait d'abord remarquer avec raison, que Pausanias dans son voyage en Phocide (chap. XVII)

---

(1) *Sopra alcune antichità sarde ricavate da un manoscritto del secolo XV*. Memorie della R. Accademia delle Scienze di Torino, *tomo* XIV, *seconda serie*, 1853, p. 168.

(2) *Bollettino Archeologico Sardo*, *Anno II*, *Settembre* 1856, n° 9, p. 133.

est le premier auteur qui ait parlé des *Thespiens* conduits par *Iolaus* dans l'île, auxquels s'étaient joints quelques peuples de l'Attique; ils fondèrent en Sardaigne les deux villes d'*Olbia* et d'*Agrille* (1). D'après lui cette dernière ville aurait été ainsi nommée à cause d'un des chefs de ces colons, nommé *Agyleus* ou *Agilé*. La traduction italienne de Pausanias par Ciampi, suivie par M. Martini, dit à peu près la même chose, mais ce traducteur donne à cette ville le nom d'un des *Demes* ou bourgs de l'Attique, dit *Agrile*, et au chef celui de *Grillus;* quoi qu'il en soit de ces noms un peu divers, il est évident qu'il s'agit de la ville mentionnée par Pausanias.

Tous les historiens qui ont écrit sur la Sardaigne ont fait mention, d'après *Justin* et *Orosius*, de l'ambassade envoyée à Babylone auprès d'Alexandre-le-Grand par les peuples d'Occident, parmi lesquels figuraient les Sardes. Nous verrons dans le chapitre suivant, en parlant d'*Olbia*, que ce fut cette ville et celle d'*Ogrille* qui déléguèrent leurs *suffètes* au grand conquérant.

Dans mon mémoire sur le manuscrit *Gilj*, cité ci-dessus, j'ai reproduit une note écrite sur un feuillet, à côté de dessins d'idoles, dans laquelle on parle d'*Ogrille* et de sa position, mais j'avais cru y apercevoir une lacune relativement au nom du village actuel, auprès duquel devait exister cette ancienne ville. La même note fut relue depuis avec plus de soin et voici sa version réelle. « Omnia que « dicta fuerunt a primis scriptoribus nostre insule fuit « magna et antiquissima civitas ab Atheniensibus fundata, « de qua fundatione fit mentio etiam in supradicta prima « greca inscriptione que lecta fuit et reperta a doctissimo « quondam Giorgio de Laco (2) in nemore supradicto in

(1) J'ai adopté pour ce travail la traduction française de Gedoyn. Paris, l'an II de la Rép., vol. IV, p. 207.

(2) En ce point se trouve le renvoi à une note écrite en marge.

« quondam fonte qui vocabatur Demicarpjon, prout in sua « historia prope silvam ubi erat famosus Hierophantes. Se-« cunda autem fuit inventa ab eodem in via dicte civitatis « Olbie que pertinebat ad dictam Ogrillem ubi sunt con-« cordata quendam capitula pacis inter dictos Ogrillenses « et Iolaenses Olbie, qui confederati sunt, et inter se ami-« caverunt, quod fuit lectum atque explicatum a supradicto « Giorgio de Laco. *Collectiones autem dictarum grecarum « rerum antiquarum* repertarum maxime in dictis duabus « civitatibus Olbie et Ogrille que dicebantur civitates so-« rores. Quas vidisti apud supradictum Canonicum sunt « sequentia: inquam vero quod non reporto multas mo-« netas inventas in dicta civitate Ogrille cum figuris Sfingis, « Ercolis, Jovis et ejusdem avis auriculate (1) et alias « etiam grecas inventas in dicta Olbia quia spero de illis « aliquod donum habere de dicto amico sicut et prout « promisit etiam tibi. »

Deuxième document.

Mais ce n'est pas seulement dans le manuscrit de *Michel Gilj*, qu'il faut trouver des notions sur l'emplacement occupé jadis par la ville d'*Ogrille;* son identité avec le village actuel d'*Osilla* est confirmée par d'autres documents. Je

---

ainsi conçue: « *Hec fons non existit in dicta villa de Osilla propter guerras, et habet nunc paucas aquas in suo proxime flumine, quod est valde petrosum, et exicatur tempore estivo, propter quod populus est valde diminutus juxta illud poeticum:* MAGNA OGRYLLE EST PARS VILLE. » Je dois rappeler au lecteur que celui qui a écrit le passage ci-dessus, et même la note que je viens de rapporter, paraît être *Jean Virde* Sassarais, qui en 1497 s'adressait au notaire *Gilj*, amateur d'antiquités, en transmettant à ce dernier les dessins qui heureusement tombèrent entre mes mains, et dont j'ai fait don à la Bibliothèque R. de Cagliari, après la publication de mon Mémoire sur le contenu des papiers de ces antiquaires du XV siècle.

(1) Fort probablement les monnaies que *Virde* indique avec des oiseaux à oreilles (*avis auriculate*) représentaient un Hibou, oiseau de Minerve, que l'on rencontre dans les monnaies d'Athènes; ce qui indiquerait des rapports entre cette dernière ville et celles d'*Ogrille* et d'*Olbia*, d'origine grecque.

citerai d'abord celui que vient de publier tout récemment mon collègue, le chanoine Spano, sous le titre de *Memoria fundacionum civitatum grecarum que in insula nostra Sardinie existebant prout legitur apud antiquissimos nostros scriptores precipue apud Sernestum et Severinum* (1): voici ce qu'en rapporte ce fragment d'histoire.

« Ogrilla. Ex Jolai sociis erat quidam dives ac potens « Orillus atheniensis qui sue pecunie superbus Jolao sub- « mitti noluit habitisque secum multis sociis ditissimis ab « Jolao se divisit civitatemque Orillam seu Ogrillam non « longe ab Olbia fundare decernebat. Ast cum Jolaus de « hoc suspicasset ei vetuit ne civitatem erigeret tamen « amicorum intercessu ne grecorum sanguis effunderetur « imo eorum potentiam in insula augeretur a prohibicione « declinavit factaque pace cum Orillo civitatem erigere « permisit sed magis longe terram versus ac precipue in « loco ubi nunc existit parva villa Osille ex quo ortum est « illud antiquum *magna Ogrille est pars Ville*. In hac magna « populata divitique civitate extabant inter cetera tria « magna mirifica templa variis ornata marmoribus I Veneri « alterum Minerve alterumque Vulcano dicatum fons mar- « moreus ninfis ac satiris circumdatus qui vocabatur De- « micarpion ad latus deliciosi sacrique nemoris ubi celebris « Hierophantes degebat ceterum aqueducta et amphitea- « trum mirabili arte confecta. » On voit que ces deux écrits concordent entre eux sur les faits principaux.

Le troisième document qui regarde *Ogrille*, se trouve dans l'extrait de l'histoire de George de Lacon rapporté déjà à plusieurs reprises; voici ce qu'on y lit (2): « Iolai « socii fabricarunt Ogrillam, cujus hodie remanet memoria Troisième document.

(1) Spano, *Testo ed illustrazione di un Codice cartaceo del secolo XV*. Cagliari, 1859, *Appendice I*, p. 111.

(2) Martini, *Testo di due Codici cartacei d'Arborea*. Cagliari, 1856, p. 30.

« in parva villa Osille. Hec civitas fuit famosa pro sua « Regina Alena, et habuit multas guerras cum Olbienses « et eorum Rege Nixo qui dictam Reginam volebat in « uxorem, sed victus fuit a Philone Ogrillense, qui post « eventus est maritus Alene. In tempore vēro Tarchinoris « Regis pacem fecerunt et amicati sunt populi. De hac « Alena autem descendit Sardara (1) que fuit mulier Le- « shites Iolensis filius Orchi, qui desendebat de Iolao. » Je me borne à citer ce passage sans commentaires.

Antoine de *Tharros.*

Enfin dans l'histoire des anciennes villes de la Sardaigne écrite par Antoine de *Tharros*, également cité plusieurs fois, cet auteur consacre un long article à la ville d'*Ogrylle;* il commence ainsi:

Ube est ipsa famosa citate de Agrilla, ki eciam est Gorilla et Osilla, est petra est fumu: sunt inibi batuor pastores miseros cum magno lutu. Ohi dolore magnu! ohi ferocia de Saracenos, ki incendiant pro bindicta ipsas citates resistentes! Ohi! misera citate ki furit fundata de ipsa colonia greca dessos Athenienses benidos umpare cum ipso dicto Iolao, intra plus et multa distante de ipsu mare de Olbia, pro prokibitione de Iolao ki esseret bikina; ki habit nomen de Orillo ipsu capu ipsorum.

Où est la fameuse ville d'Agrilla, autrement dite Gorilla et Osilla? c'est un tas de pierres, de la fumée; il y a en ce lieu quatre pauvres bergers en grand deuil. Helas! ô grande douleur! ô férocité des Sarrasins qui brûlèrent par vengeance ces villes qui leur résistèrent! ô malheureuse ville qui fut fondée par la colonie Grecque des Athéniens venus avec ledit Iolaus, dans l'intérieur et à grande distance de la mer d'Olbia, par suite de la défense de Iolaus qui ne la voulut pas proche de lui; qui prit le nom d'Orillo chef

(1) Voyez le vol. I de cet *Itinéraire*, chap. IV, p. 487.

Ohi! citate superba pro amicitia et benevolentia et gratia de Alexandru (1), *et pro ipsos natales de Alene famosa regina ipsorum, pro ipsas leges et guerras et studios et jokos et artes, poeta et magistra de iscriptos: multas sunt ipsas tuas monetas et iscripciones grecas, ki sunt ietatas inter petras et ipsu flumen, ki pro ipsu horrore et dolore non hat plus aquas, comodo ki plangit de amaritudine exsikat ipsas lacrimas. Et a custa regina fuit amata de Nixo de Olbia, ki illi misit ipsos Sophetos pro illa requirire de sponsa.....*

de ces gens. O! ville orgueilleuse pour l'amitié, la bienveillance et la grâce d'Alexandre, et pour avoir donné le jour à la fameuse Alène, reine de ce lieu, pour les lois, les guerres, les études et les jeux et les arts, pour ses poètes et maîtres en inscriptions: elles sont en grand nombre tes monnaies et tes inscriptions grecques qui gisent entre les pierres et dans le fleuve, qui à cause de son horreur et de sa douleur n'a plus d'eau, comme celui qui pleure amèrement voit tarir ses larmes. Et cette reine (Alène) fut aimée par Nixus d'Olbia, qui lui envoya des Sophètes pour la demander en mariage.....

Ici l'auteur fait un long récit des guerres qui eurent lieu entre les deux villes, devenues rivales, puis il ajoute:

.... *Et factum est ki Phaso* (2) *pro evitare ipsa guerra, ki esseret magna, pro ipsa iusticia de ipsos Olbienses et pro ipsas*

.........Et il arriva que Phasus pour éviter la guerre qui aurait été grande, et par la justice de la cause des Olbiens et pour les raisons

(1) Par allusion à l'ambassade que les peuples d'*Olbia* et d'*Ogrylla* envoyèrent à ce conquérant à Babylone.

(2) Fils de *Tarchinor*, roi d'Agrille.

raciones killi narrarunt ipsos Sophetes, killi miserunt ipsos populos de Olbia, desistit de omne dominiu super de ipsa citate: et amicasintisi de novo ipsas duas civitates et fuerunt et benirunt comodo sorores, et fecerunt ipsa pake, comodo id si legit in altera iscripcione......

que lui exposèrent les Sophètes que lui envoyèrent ceux d'Olbia, il se désista de tout empire sur cette ville: et ces deux villes se sont de nouveau liées d'amitié; elles furent et devinrent comme deux sœurs, et elles firent la paix comme on le lit dans l'autre inscription......

Anciennes inscriptions.

Quel que soit le cas qu'on veuille faire des détails donnés par l'auteur de ce récit, on ne saurait cependant rejeter ce qu'il dit par rapport aux inscriptions qu'il cite et qui existaient de son temps, puisqu'elles furent lues et expliquées postérieurement par le consciencieux et savant George de Lacon, et qu'il en est également fait mention dans la note apposée aux dessins que *Jean Virde* adressait à *Michel Gilj* en 1497, comme il a été dit ci-dessus.

Antiquités d'*Osilla*.

Si malheureusement ces inscriptions ont disparu depuis lors, il n'en est pas moins vrai que dans les environs de l'actuel village d'*Osilla* on voit encore des murs de constructions anciennes, et que l'on a recueilli tout récemment en ce lieu des monnaies Romaines, et même une petite statue (probablement votive) en bronze, représentant un bœuf (1). Il serait à désirer que quelque personne intelligente fît pratiquer des fouilles dans cette localité, réellement placée près d'un torrent presque toujours à sec, dit *il Rio del Campo* (2); ce qui s'accorde parfaitement avec les passages dont il a été question.

Nule. Benetutti. Eaux thermales.

En continuant la descente de la montagne, le long du

(1) Spano, *Bollet. arch. sard.*, *anno III*, 1857, p. 94.

(2) On trouve ce torrent indiqué sous ce nom dans ma grande carte en deux feuilles.

Tirse, on voit non loin de là, les deux villages de *Nule* et de *Benetutti;* et plus bas, au point où ce fleuve fait un coude pour se diriger vers le sud, se trouvent les eaux thermales, dites de *Benetutti* et même de *Bultei*, qui est aussi un village voisin.

Dans la première partie de mon *Voyage*, publiée en 1839 (seconde édition), ayant compris les bains de *Benetutti* dans la note des eaux thermales de l'île (1), sans entrer en aucun détail sur la localité et sur leur condition, je vais remplir cette lacune en tirant quelques notices de mon cahier de voyage, sous la date du 18 juin 1822; et je me réserve de les compléter par les observations plus récentes de M. le chevalier Baldracco, insérées dans son Ouvrage sur la Constitution métallifère de la Sardaigne (2).

Le monticule au pied duquel sortent ces eaux se trouve à l'ESE de *Bono* dont il est éloigné d'une heure et demi de chemin, au SO de *Benetutti*, qui en est distant d'une petite heure, ainsi que *Bultei*, autre village placé au SE. Ce monticule est formé d'une roche granitique comme le sont tous les environs; il est surmonté d'une petite église dédiée à Saint Saturnin, paraissant dater de l'époque de l'occupation des Pisans. Ce lieu domine la plaine environnante, et au pied de cette éminence coule un ruisseau qui, à 300 pas de là, va mêler ses eaux à celles du *Tirse*.

Les eaux minérales sortent de la roche granitique du monticule en question, en différents points, mais les trois sources principales sont: deux vers le SSO de l'église et une vers le nord (3). N'ayant pu faire dégager des gaz,

---

(1) *Voyage en Sardaigne*, première partie, éd. de 1839, livre II chap. II, p. 110.

(2) *Cenni sulla costituz. metall. della Sard.*, p. 223 et suivantes.

(3) M. Baldracco cite une autre source sur l'autre rive du fleuve.

ni faire des opérations, que je n'aurais pu exécuter qu'imparfaitement et qui par là auraient été inutiles, je me suis borné aux expériences les plus essentielles, et à prendre avec précaution de l'eau dans deux bouteilles propres, bien bouchées et aussitôt goudronnées, qui furent ensuite consignées à un habile chimiste, M. le professeur Cantù, actuellement mon collègue au Sénat de Turin, dont je rapporterai ci-après l'analyse. Quant à la température, celle de l'atmosphère étant à 18° de Réaumur à l'ombre (le 10 juin), la source N me donna 24° 1/2; la plus occidentale de celles du SSO marqua 28; et la plus orientale 32; celle-ci est la plus fréquentée. M. Baldracco aurait trouvé pour l'eau d'une de ces sources une température de 43° centigrades, l'atmosphère étant à plus de 18.°

D'après son analyse il croit pouvoir établir les proportions suivantes dans la composition de cette eau:

Silice	0,0050
Sulfate de chaux	0,0049
Sulfate de soude	0,0041
Chlorure de sodium....	0,0361
Eau	99,9499
	100,0000

L'analyse de M. le professeur Cantù était la suivante:

Gaz acide carbonique.
Air athmosphérique.
Soude sulfatée.
Soude muriatée (hydrochlorate de soude).
Chaux sulfatée.
Chaux muriatée (hydroclorate de chaux).
Silice.

à 300 mètres à l'est de l'église; la température de l'eau y serait de 36° centigrades. Voyez p. 225.

J'ai dit plus haut que la source la plus orientale est la plus fréquentée; elle forme une espèce de piscine irrégulière, qui peut avoir un mètre et demi de circonférence, et un mètre dans sa plus grande profondeur. L'eau n'y paraît pas trouble et on n'y distingue aucun sédiment ocreux, mais seulement une légère pelure muqueuse grisâtre, ayant le goût et l'odeur du soufre; l'eau est limpide, son odeur est légèrement sulfureuse, et elle a un petit goût d'œuf pourri. Elle sort en bouillonnant du fond du bassin en des points différents. La source fournit près de 30 ou 40 litres d'eau par minute. Le réservoir était jadis couvert, comme l'attestent les débris des parois dudit bassin qui sont construites en maçonnerie; maintenant il est laissé à l'abandon, mais la nature a suppléé à l'incurie de l'homme, en faisant naître et croître en ce lieu un magnifique figuier qui défend des ardeurs du soleil les nombreux malades. Ceux-ci y viennent de toutes parts pour s'y guérir de leurs maladies. Mais s'ils n'obtiennent pas toujours ce but, en revanche ils y prennent presque tous la fièvre. Ces pauvres gens se baignent là pêle-mêle au point que j'ai vu, plongés tout nus dans le même bain, hommes, femmes et enfants, et avec eux des Capucins. Les deux autres sources présentent à peu près les mêmes conditions; le goût des eaux qu'elles fournissent, m'a semblé être plus ou moins sensible selon les différents degrés de chaleur qu'elles possèdent. Près de l'église se trouvait alors une maison de refuge destinée aux malades qui devaient s'exposer à l'air pour entrer et sortir de leur bain, et qui se couchaient ensuite sous ce toit, dans l'église même, et encore dans des baraques en feuillage mal défendues des rayons d'un soleil cuisant pendant le jour et de l'air humide de la nuit; cet endroit passe pour très-malsain, surtout du côté du ruisseau; lorsque je m'y rendis, il n'y avait pas moins de 150 malades.

Le Visiteur *Carillo*, qui parcourut l'île en 1611 pour le compte du Gouvernement Espagnol, dit qu'il existait de

son temps, en ce lieu, des inscriptions où étaient notées les maladies auxquelles ces eaux étaient favorables: ce qui semblerait prouver qu'il y avait là un véritable établissement; et c'est probablement à cause du grand nombre de maladies mentionnées dans ces inscriptions, que sera venu (peut-être sous la domination des Pisans), ce nom italien de *Benetutti* (*bene per tutti i mali*), que porte le village voisin. Celui-ci au lieu d'avoir donné son nom à ces eaux, en aurait reçu celui qu'il porte maintenant. Mais il est temps de traverser, sans s'arrêter, toute la région granitique, qui sépare ces eaux thermales du nouveau pont; c'est pourquoi nous allons reprendre la route nationale transversale que nous avons laissée, pour aller faire notre excursion dans la vallée supérieure du *Tirse*.

Reprise de la route nationale. Comme, à partir du pont sur ce fleuve, la route qui va de *Macomer* à *Nuoro* traverse le territoire d'*Orotelli*, sans que l'on trouve un seul village dans un parcours de près de 28 kilomètres, je proposerais à mon lecteur de descendre encore le long de la rive gauche du *Tirse* après avoir dépassé ce pont, et de se rendre dans le village d'*Ottana*, pour y visiter l'ancienne église épiscopale de ce nom.

Ottana. *Ottana* qui paraît avoir été jadis une ville, est maintenant un assez misérable village. Fara en fait une ville fort ancienne, bâtie par un grand personnage Persan, nommé *Ottanes*, fils de *Phanaspes*, général de Darius, arrivé, il ne dit pas comment, en Sardaigne (1). Sans vouloir même chercher à combattre une fable aussi ridicule, je me bornerai à dire qu'*Ottana* au moyen-âge était le siége des évêques de ce nom, qui d'abord résidèrent dans ce lieu ou bien dans un village voisin dit *Orotelli*; mais leurs successeurs conservèrent toujours ce titre, même après leur translation à *Alghero*, faite par le pape Jules II, en 1503.

---

(1) Fara, *Chorogr.*, lib. II, p. 63.

L'évêque le plus ancien d'*Ottana* dont l'histoire ecclésiastique de l'île fasse mention se nommait *Jean;* il vivait vers l'an 1116 (1). L'historien Fara parle de la cathédrale dédiée à saint Nicolas comme du seul édifice que l'on pût remarquer de son temps dans cet ancien siége épiscopal; c'est pourquoi je ne comprends pas trop ce que dit le révérend Victor Angius (*Dizionario Geografico Storico,* vol. XIII, art. *Ottana*, page 670), lorsqu'il rapporte qu'une ancienne cathédrale de *Sainte-Marie d'Ottana*, se serait écroulée de vétusté. On croit que l'église paroissiale actuelle dédiée à saint Nicolas, était déjà la cathédrale depuis bien longtemps; car dans les Constitutions de cet évêché du 3 juin 1475, il est fait mention de la fête de Saint Nicolas, titulaire de cet évêché. **Premier évêque. Cathédrale.**

Il paraît que la partie de l'édifice destinée aux cloches, qui surmonte le toit par devant, en déparant la façade de cette église, est d'une époque postérieure à celle de la construction de cette dernière. L'église est toute formée de pierres taillées, dites *Cantoni*, les unes rouges, les autres vertes, ce qui donne à cette construction un aspect assez singulier, et en fait une espèce de robe d'arlequin. Ces pierres, tirées de la localité même, appartiennent à un trachyte un peu argileux: l'édifice est de construction Pisane. **Matériaux dont elle est formée.**

L'intérieur de cette église n'offre rien de remarquable; seulement on y fait voir, entre autres objets, un bout de crosse épiscopale en ivoire, qui paraît devoir être une pièce très-ancienne. Elle appartenait aux anciens évêques d'*Ottana* et contraste avec l'emploi actuel de ces signes symboliques, qui ont beaucoup perdu de leur prestige en devenant des objets de luxe, c'est-à-dire depuis qu'ils sont souvent faits en argent et qu'ils sont ornés de pierreries. La crosse en ivoire est, à mon avis, bien plus dans le sens de la simplicité primitive des anciens pasteurs. **Crosse en ivoire.**

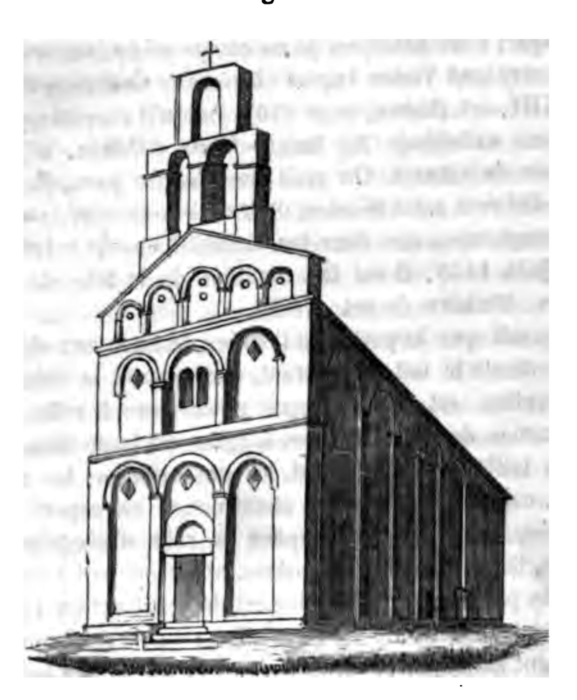
---

(1) Martini, *Stor. eccles.*, vol. III, p. 369.

Vue de l'église.

Voici un croquis de l'église, que j'ai pris à la chambre claire, il y a près d'une trentaine d'années.


Fig. 6.



Géologie.

Outre la roche trachytique sur laquelle est fondée l'église, on rencontre près de là le calcaire cristallin et des schistes d'origine paléozoïque, qui ont été modifiés par l'apparition du trachyte et du granite; cette dernière roche est dominante dans les environs.

Orani.
Mont de *Gonnari*.

D'*Ottana* on peut se rendre à *Orani* par où doit passer la continuation de la nouvelle route, seulement ouverte jusqu'ici de Cagliari à *Laconi*, et qui doit être un jour prolongée jusqu'à *Nuoro*, en passant par *Sorgono* et *Gavoi*. *Orani* est un gros village, chef-lieu de canton (*manda-*

mento); il est placé au pied du mont conique dit de *Gonnari* à cause de l'église de ce nom qui se trouve sur son sommet; on la croit élevée par un Gonnarius, juge de Torres, le même qui doit avoir bâti le château de *Goceano*. On voit dans cette église une statue colossale, en marbre, de la Vierge, à laquelle elle est dédiée, et on est un peu surpris que sans une route on ait pu porter cette statue en ce lieu; car il est élevé de 1116 mètres au-dessus du niveau de la mer et de 589 au-dessus d'*Orani*, qui en compte 527. Aussi Fara dit avec raison que de ce point on voit la mer qui baigne la Sardaigne des deux côtés, savoir celle de l'est et celle de l'ouest. Ce même mont prend aussi le nom de Mont de Saint-François, à cause d'une église dédiée à ce saint qui se trouve à sa partie moins élevée; elle est fort fréquentée, surtout à l'occasion de la fête qu'on y célèbre toutes les années avec une foire et une course de chevaux, ce qui y attire beaucoup de monde.

Le sol d'*Orani* est granitique, mais celui du mont de *Gonnari* se compose d'une alternance de schistes et de calcaire cristallin; les schistes sont remplis de petites veines et de rognons de stéatite ollaire, comme celle d'*Illorai*. Plus près du sommet du mont on rencontre des bancs d'un calcaire blanc cristallin, dans lequel s'est injecté un filon d'ophicalce. On peut voir ces détails et une coupe géologique de cette curieuse montagne dans la troisième partie de ce *Voyage* (1). Toute cette région et celles des environs étaient très-boisées; mais elles le sont bien moins depuis ces dernières années, à cause des grands dégâts qui y ont été causés par de nombreux et vastes incendies, dûs à l'incurie des chevriers. Géologie.

Non loin d'*Orani* sur le territoire de *Sarrale* on peut *Altare di Logula*.

(1) Voyez le vol. I de cette troisième partie, chap. II, p. 86, fig. 11.

visiter un des monuments connus sous le nom de *Sépulture de Géants;* mais on lui donne particulièrement le nom d'*Altare de Logula*, qui est celui de la région où il se trouve. La pierre de devant ou stèle a été faite en deux pièces dès l'origine, à cause de sa grande dimension; la pièce inférieure, où est la petite porte ou fenêtre, est restée debout et à sa place, mais celle qui lui était superposée a été abattue par un arbre voisin qui, en croissant et se développant, lui a fait perdre l'équilibre; de façon que cette partie supérieure est tombée à terre sur le devant: c'est ce qui l'a fait prendre pour une pierre d'autel; mais il est certain que dans son premier état elle était posée verticalement sur l'autre pièce. On peut s'en convaincre en comparant ce monument, figuré dans l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage* (planche IV, fig. 3, 3[bis]) avec les autres semblables de la même planche.

Route transversale.

D'*Orani* nous allons suivre le tracé de la future prolongation de la grande route qui va vers le nord, pour rencontrer, au bout de sept kilomètres, l'autre route transversale qui va de l'ouest vers l'est: on la coupe à moitié chemin, entre le pont sur le *Tirse* et la ville de *Nuoro*, où l'on arrive sans rencontrer aucun pays, pas même une maison, hormis une *Cantonierà*.

Nuoro.

Nuoro se trouve sur un plateau granitique, élevé de 581 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'était, il y a une trentaine d'années, un assez gros et assez remarquable village; alors cette population figurait mieux dans cette catégorie et le nouveau titre qu'elle a reçu est encore fort peu en harmonie avec la réalité; aussi tout ce que cette nouvelle ville peut faire valoir pour justifier cette qualité, c'est d'être le siége d'un évêque, d'un Intendant-général, d'un Commandant militaire de la Province, etc.

Cathédrale et prison.

L'ancienne cathédrale de Nuoro fut démolie par le trop fameux *fra Antonio Cano*, dont il a été question à propos des églises d'Oristano, démolies et reconstruites par

lui (1); mais ici cette manie de vouloir faire l'architecte lui fut fatale, car un beau jour il tomba de l'échafaudage de cette nouvelle construction et il se brisa le crâne sur le pavé. Cette église, d'un goût fort médiocre, n'a été achevée que depuis peu, sur l'emplacement de l'ancienne, qui ne manquait pas d'un certain mérite et avait le cachet de son époque. Le seul édifice public un peu remarquable de Nuoro est la prison; elle a été bâtie depuis fort peu de temps; c'est tout ce que je puis indiquer d'un peu saillant dans cette ville épiscopale et chef-lieu d'une des trois Divisions administratives de la Sardaigne. Je ne veux pas dire que Nuoro, ainsi que plusieurs autres endroits de l'île, ne soit pas aussi en progrès, mais il lui reste à coup sûr beaucoup à faire pour qu'un étranger qui y arrive puisse se croire ailleurs que dans un gros village.

Non loin de Nuoro on fait voir une curiosité naturelle, dite la *Perda ballerina* (la pierre dansante); elle consiste en un gros bloc de granite que la décomposition ultra-séculaire a rongé de manière à ce qu'il ne pose plus que par une très-petite extrémité inférieure au-dessus d'une autre pièce de même nature, sur laquelle elle se trouve en parfait équilibre; de façon que, malgré la grosseur de ce rocher, qui ne compte pas moins de 14 mètres de circonférence, sur $2^{m.}50^{c.}$ de hauteur, on le fait aisément mouvoir par la simple impulsion de la main; on voit alors cette masse osciller d'abord assez lentement, puis prendre un mouvement plus rapide et se balancer pendant long-temps avant de revenir graduellement à son repos naturel; mais cette mobilité doit être aussi éphémère qu'accidentelle, car le moindre dérangement dans le pivot naturel de cette pièce suffira pour la faire rentrer dans son immobilité primitive. Ce phénomène, assez commun dans

Pierre dansante.

(1) Voyez le premier vol. de cet *Itinéraire*, chap. V, p. 505, à propos des églises de la ville d'Oristano.

les roches granitiques et porphyriques, s'explique aisément par l'effet de la décomposition qui s'opère dans les deux parties d'une même roche; de façon que celle d'en haut reste en parfait équilibre sur celle qui la supporte. Voici le croquis de ce rocher branlant, que j'ai déjà donné dans la troisième partie de cet Ouvrage (1).

Fig. 7.



Manque d'eau. Matériaux de construction. La ville de Nuoro étant bâtie sur un plateau granitique doit nécessairement manquer tout à fait de puits; c'est pourquoi on va chercher l'eau à des fontaines voisines; le granite du lieu se fend facilement, au moyen de coins de fer, en dalles allongées; il sert à la construction de tous les murs, surtout de ceux des maisons, ce qui donne à ces murs un air d'autant plus grossier et massif, que ces pierres ne sont presque jamais liées avec un ciment de chaux, mais avec une glaise d'un noir rougeâtre; le recrépissage extérieur avec de la chaux est à peu près inutile, car le lait de chaux ne fait guère prise sur le granite et il est bientôt enlevé par la pluie; d'ailleurs, la chaux manque absolument en ce lieu; on la fait venir d'*Oliena*, ce qui la rend assez chère, à cause des frais de transport.

(1) Tom. I, chap. X, p. 430, fig. 70.

Avant de quitter cette ville, pour nous rendre vers l'est, je propose à mon touriste deux petites excursions; l'une vers le nord et l'autre vers le sud; s'il désire entendre parler le latin presque pur par des paysans, il n'a qu'à se rendre par *Orune* à *Bitti*, distant de Nuoro d'environ 22 kilomètres. Ce village, chef-lieu de canton, se trouve placé au bas du grand plateau granitique dont il a été question ci-dessus, en parlant de *Buddusò* et des sources du Tirse; il est par conséquent bien réparé des vents du nord, de l'ouest et même du sud. Tout près de là est le village de *Garofai*, qu'on pourrait presque regarder comme un faubourg de *Bitti:* plus loin vers l'est, sont ceux d'*Onani* et de *Lulla;* il sera question de ce dernier en parlant du *Monte Alvo*. *Bitti*, comme il a été dit ci-dessus, est de tous les pays de l'île celui où le dialecte des paysans se rapproche davantage du latin (1). Je ne veux pas abuser de la patience du lecteur en reproduisant ici des fragments assez longs et nombreux, qui sont à la fois écrits en idiome Sarde et en vrai latin, et que l'on a publiés comme des espèces de tours de force (2); on cite dans le pays des poètes qui ont été célèbres dans le commencement de ce siècle. Les hommes de cette localité ne manquent pas d'esprit ni d'une certaine ouverture, mais ils passent pour un peu sanguinaires et enclins à la *vendetta*. Les femmes ont un costume qui leur est propre, elles portent sur la tête, sous leur voile blanc, une coiffe assez curieuse, dite *carrettu*, ornée de bandes d'étoffes d'or et de soie; puis elles se distinguent par leur corset, d'une forme singulière, mais d'assez mauvais goût, à mon avis. *Bitti* est la patrie du chanoine

(1) On m'a rapporté qu'une fois il fut question d'abolir le couvent des Capucins de *Bitti*, qui existe encore, et qu'il y eut alors une révolution de femmes; celles-ci, dans leur langage, se mirent à crier: *Patres cherimus*, *sos fratres cherimus.*

(2) Voyez la première partie de ce *Voyage*, 1839, livr. III, ch. III, surtout la p. 206.

Asproni, ex-pénitencier à Nuoro, qui a joué depuis quelques années un certain rôle dans les bancs de l'opposition ultra libérale du Parlement Sarde.

Course à Mamojada. L'autre course que je propose de faire dans les environs de Nuoro, regarde un côté tout opposé au précédent. Pour aller de cette ville à *Mamojada*, il n'y a maintenant qu'à suivre une route provinciale qu'on vient d'ouvrir jusqu'à ce village, distant de 13 kilomètres. *Mamojada* est également placé sur un sol granitique, mais le pays est ombragé par plusieurs beaux arbres, parmi lesquels on distingue de magnifiques noyers.

Perda longa. En s'écartant un peu de la route, tout près de l'église rurale de *N. S. di Loreto*, on peut aller visiter le monument dit *Perda longa* (la *pierre longue)*, dont il a été fait mention dans la première partie de cet *Itinéraire* (1); dans son intégrité il consistait en trois pierres coniques implantées dans la terre, dont celle du milieu, véritable *Men-hir*, a donné le nom à cette localité. Mais depuis quelques années cette longue pierre a été abattue par les chercheurs de trésors et elle est maintenant couchée sur le sol et cassée en trois morceaux. C'était un beau monolithe en granite, de forme conique, ayant 6m. 30c. de hauteur sur 4m 50c. de circonférence à sa base. *Mamojada* confine avec les villages de *Fonni*, de *Gavoi* et d'*Orani*, dont il a déjà été question; c'est pourquoi je n'irai pas plus loin de ce côté et je vais reconduire mon lecteur à Nuoro, où nous retrouverons la route nationale, qui de cette ville doit nous conduire vers l'est.

Monte Ortovene. Avant que cette route fût ouverte, on prenait deux chemins bien divers, pour se rendre du côté d'*Orosei;* celui de droite, qui commence par la *badde manna* (la *grande val-*

---

(1) Chapitre IV, p. 420. Voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, livre I, chap. I, p. 2, et la planche II, fig. 2 de l'atlas de cette même partie.

lée), et celui de gauche qui passe par la vallée *dei Marreri*. Du côté de l'est, la ville est dominée par une grosse montagne, également granitique, dite *M. Ortovene*, sur laquelle se trouve une chapelle votive, dédiée à la Sainte Vierge sous le nom de *N. S. del Monte;* en suivant la route actuelle par *badde manna* on arrive bientôt au milieu des oliviers, qui continuent à droite du chemin, presque sans interruption, jusqu'au village d'*Oliena;* mais pour y parvenir il faut de nouveau quitter cette grande route.

Oliena est un gros village, bâti au milieu des oliviers, sur un sol granitique, arrosé par de nombreuses sources; on y remarque une belle et spacieuse église, qu'on serait surpris de trouver dans un simple village, si l'on ne savait que, conjointement avec l'habitation actuelle du curé, elle fut bâtie par les Jésuites; c'est pourquoi l'église est dédiée à Saint Ignace. La maison contiguë, qui servait de collége, a de beaux corridors; les révérends Pères y avaient, entre autres commodités, celle de l'eau qu'ils avaient fait venir de la montagne voisine, et qu'ils distribuaient dans toutes les chambres. Les deux bâtiments furent donnés à la paroisse lors de la suppression des Jésuites, dans le siècle dernier. *Oliena.*

Le village en question tire son nom, soit de son produit en huile, car on y cultive avec succès l'olivier, soit à cause des nombreux oliviers sauvages qui naissent spontanément dans tous les environs; maintenant presque tous ces arbres ont été greffés et ils sont devenus très-productifs; on doit la première impulsion de ce progrès agricole aux révérends Pères, jadis établis en ce lieu. C'est encore à eux que l'on doit l'introduction, dans ce pays, du mûrier qui y prospère très-bien; aussi les femmes de ce village tissent la soie et en font des bandeaux, des tabliers et d'autres objets d'habillement féminin. Produit en huile. Mûrier.

On élève également avec succès dans les environs d'*Oliena* les abeilles, ce qui fait que c'est un des lieux de l'île Produit des abeilles.

d'où l'on tire une plus grande quantité de cire et de miel. Il paraît que cette industrie remonte aux siècles les plus reculés, car en 1843, dans un lieu dit de *sù Medde*, on a trouvé une petite statue en bronze, représentant un beau jeune homme nu, avec la tête ornée de fleurs entrelacées dans les cheveux, et deux tresses de cheveux qui tombent derrière ses épaules; ses bras sont mutilés, ainsi on ne connaît pas les attributs que cette figure pouvait tenir à la main, mais ce qui est caractéristique c'est que sur son buste, depuis les épaules jusqu'à l'abdomen, on voit, disposées en symétrie, cinq abeilles, dont les deux d'én bas et celle du milieu sont tournées vers le haut, et les deux supérieures regardent en bas. M. le chanoine Spano, qui a donné un dessin et une description de cette belle statue, n'hésite pas à la regarder comme la représentation d'*Aristée*, héros très-révéré jadis dans l'île, auquel on attribuait particulièrement la culture de l'olivier, l'art d'élever les abeilles, et celui de construire les ruches (1).

Mont au-dessus du village.

Oliena est placé au pied d'une énorme masse calcaire reposant sur le granite et coupée à pic au-dessus du village, en formant un mont élevé qui compte 1308 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer, et 914 mètres au-dessus du niveau du village, dont l'élévation est de 424 mètres (2). Pour atteindre cette cime, les 914 mètres doivent être franchis verticalement par une montée très-raide et très-fatigante, soit qu'on l'entreprenne tout près du village vers le sud, soit que l'on tourne une espèce de Cap, pour monter par le vallon de *Cusidori*; mais

---

(1) *Bellettino Arch. Sardo*, *Anno I*, *Maggio*, 1855, p. 65.

(2) Je dois corriger une erreur involontaire qui se trouve dans la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. V, p. 35, où, en parlant de la distance verticale de la cime en question jusqu'au village d'*Oliena*, je dis 1115 mètres; il fallait dire 914.

lorsqu'on arrive sur cette pointe, où j'ai fait maintes stations trigonométriques, on jouit d'une vue merveilleuse pour le touriste, et très-instructive pour le géologue. On donne à cette sommité le nom de *s'Atha-è-bidda*, ce qui veut dire à peu près *pointe*, *cime du village;* en effet, le village d'*Oliena* se trouve tout à fait au-dessous et on le voit à vol d'oiseau, comme sur un plan à petite échelle. Le géologue peut facilement reconnaître de cette cime qu'il est placé précisément sur le point de jonction de deux systèmes divers de soulévements de monts, dont l'un s'est opéré dans le sens E 40° N, et l'autre dans celui NS. On peut voir ce qui a été dit sur ce sujet dans la troisième partie de ce *Voyage* (vol. I, chap. V, p. 303); on peut aussi consulter la figure 6 de la planche II *b* de l'atlas de cette même partie. La montagne dont il s'agit est toute blanche; elle est presque entièrement dépouillée d'arbres, surtout vers son sommet, et sur son versant oriental. Elle est formée d'une roche calcaire appartenant au terrain crétacé. Sur cette cime paissent habituellement des troupeaux de *Mouflons;* mais il est difficile de les chasser, à cause de l'extrême nudité du sol, qui fait apercevoir le chasseur de loin.

Oliena se trouve placé à peu près au point où les deux chaînes se confondent en faisant un angle; celle qui va du nord au sud, forme une ligne droite, et elle est en quelques points coupée à pic, offrant des murs verticaux naturels de plusieurs centaines de mètres de hauteur; une de ses cimes principales, sans compter celle dont il a été question ci-dessus, et qui domine le village, se nomme *la Soletta*. L'autre chaîne prend une direction approximative du NNE au SSO.

En suivant le pied de la chaîne, dirigée NS, qui finit à peu près par le *Monte Novo*, dont il a déjà été question (1), on trouve le village d'*Orgosolo*, et plus loin on rencontre

(1) Voyez la première partie de cet *Itinéraire*, chap. IV, p. 419.

le chemin qui conduit au passage de *Corr-è-boi* (1). *Orgosolo* est connu dans l'île par l'indocilité et la mauvaise réputation de ses habitants, qui passent pour le fléau des pays environnants, surtout comme voleurs de bétail, même en grand; ils enlèvent quelquefois des troupeaux entiers de bœufs et de brebis. C'est parmi eux que se trouvent les bandits les plus dangereux et les plus nombreux, car leurs montagnes, telles que le *Monte Novo* et celle de *Fumau*, offrent des lieux où il est bien difficile de les surprendre et de les combattre. Leur principale station est celle de *Fontanabona* (2). Il y a cependant déjà aujourd'hui une amélioration notable dans la conduite de ces gens, surtout depuis que l'on a réussi a y maintenir une station militaire. Je dois même ajouter que, malgré les prévisions, ce village a fourni d'assez bonne grâce son contingent à la conscription, fraîchement établie dans l'île.

S. Anania. La fête principale d'*Orgosolo* est celle de *Saint-Ananie*, dont l'église se trouve à deux kilomètres du village au SO; on y lit une inscription que je me dispense de rapporter, car tout m'engage à croire qu'elle a été fabriquée en 1632, époque à laquelle *Bonfant* rapporte l'invention de ces reliques, qui pourraient fort bien avoir la même origine que celles qu'on déterrait en grand nombre à cette époque des tombeaux Romains, lorsqu'on prenait les lettres B. M. (*Bonae Memoriae*) pour l'indication de *Beatus Martyr*. Je pense par conséquent qu'il est plus prudent de ne faire aucun commentaire sur l'inscription dont il s'agit.

Le Cologone. Maintenant, si en partant d'*Oliena* on veut se rendre à *Dorgali*, on doit longer toujours le torrent ou *rio di Oliena*; on trouve alors sur la rive droite de ce dernier, deux églises dites *S. Giovanni* et *Nostra Signora del Rimedio*, placées au pied de la grande falaise dolomitique, dans

(1) Voyez la première partie de cet *Itinéraire*, chap. IV, p. 417.
(2) Ibid., p. 419.

un lieu fort pittoresque et très-ombragé. Tout près de là l'on voit sortir de la roche calcareo-dolomitique, un véritable torrent d'une eau claire et limpide, qui prend le nom de *Fontana del Cologone*, et que l'on regarde dans le pays comme une merveille. Les gens des environs s'y rendent dans la belle saison en joyeuse compagnie, et en partie de plaisir, pour admirer le phénomène de l'apparition subite de cette source et surtout pour y pêcher et y manger des truites, qui y abondent et y sont très-grosses.

Le torrent d'*Oliena*, alimenté par les eaux de cette source, sépare, pendant un espace de terrain assez étendu, le calcaire crétacé et dolomitique d'une espèce de plaine granitique qui se trouve à gauche, du même cours d'eau; mais après avoir dépassé la hauteur du *Cologone*, on ne tarde pas à voir à gauche, en descendant, une nappe de lave basaltique, recouvrant le granite en guise de manteau. Cette coulée est remarquable par les formes prismatiques que prennent les bords extérieurs de ce plateau; ses prismes, sans être d'une régularité parfaite, sont cependant les plus réguliers que j'aie vus parmi les basaltes de l'île. On donne à ce lambeau de lave le nom de *Margine de Gullei*. Je me borne à ces indications, car je me suis déjà étendu sur ce sujet dans la troisième partie de ce *Voyage* (vol. I, chap. XV, page 650); je reproduis seulement ici la figure que j'en ai donnée à la page indiquée, avec le n° 117.

Fig. 8.



Pour le moment je m'abstiens de conduire mon lecteur, soit à *Dorgali*, soit à *Galtelli* et à *Orosei*; car il me reste

encore à décrire l'autre partie de la grande vallée, à partir de Nuoro; c'est pourquoi je vais reprendre mon itinéraire par cette ville.

Vallée *dei Marreri.*

En sortant de Nuoro par la *Scala dei Marreri*, on parcourt d'abord une vallée un peu étroite, qui finit par s'agrandir et se transformer même en une plaine ou large vallée conduisant à la mer. A peine a-t-on quitté la ville, on voit devant soi les deux villages d'*Orune* et de *Lollove*, et sur la droite, des collines granitiques dont une prend le nom de *Giacopiu*; ces collines ne sont dans le fond que la continuation du *Monte Ortovene* de Nuoro; elles vont se perdre en mourant, dans la plaine. C'est en passant par ces lieux qu'il m'est arrivé, il y a bien des années, une aventure singulière, qui faillit se terminer assez tragiquement et mettre tout à coup fin à mes travaux et à mes voyages dans l'île.

Aventure avec des bandits.

J'ai déjà fait mention ci-dessus de la singulière entrée dans Nuoro, que je fis le dernier jour d'avril 1823, en chassant devant moi, à grands coups de bâton, les deux rosses qui portaient mon domestique et mon guide, éclopés tous les deux; j'ajouterai maintenant que dans ce même voyage je quittai Nuoro trois jours après, c'est-à-dire le 3 mai, dans l'intention de me rendre à *Siniscola*, où j'avais été invité à aller passer quelques jours, par le seigneur de l'endroit, dont il sera question ci-après. Je pris alors la *Scala dei Marreri*, et après deux heures de chemin en descente, j'arrivai dans la grande plaine, arrosée par un cours d'eau qui est le principal affluent du *rio d'Orosei*. Si l'eau était alors assez rare dans le lit de ce soi-disant fleuve, en revanche ce lit était paré comme dans un jour de fête, car il était rempli de buissons touffus de *Lauriers-roses* (*Nerium Oleander*) tous en fleur, qui formaient, vus de loin, comme une nappe d'un rouge brillant, dessinant toutes les sinuosités du torrent. Ces fleurs étaient dans leur plus parfaite floraison, et elles attiraient en ces lieux des essaims d'abeilles, qui attiraient à leur tour une

grande quantité de *Guêpiers*, leurs ennemis mortels. Ces oiseaux ne cessaient de voltiger en criaillant autour de ces bouquets fleuris. Comme à cette époque je m'occupais spécialement d'ornithologie, mon ami, feu le professeur Bonelli, m'avait recommandé de faire attention aux *Guêpiers* de Sardaigne (*Merops apiaster*), parmi lesquels il avait cru reconnaître, si non une espèce nouvelle, du moins une variété constante. L'occasion était belle; je descendis de cheval et je me mis à chasser ces brillants oiseaux, sur lesquels je déchargeai successivement les deux coups de mon fusil à doubles canons, puis je perdis quelque temps à examiner les deux individus que j'avais abattus, à leur bourrer du coton dans la bouche, pour empêcher le sang de tacher les plumes, et enfin à les mettre chacun dans un cornet de papier, comme cela se fait en pareil cas. Pendant toutes ces opérations, mon domestique et le guide, auquel j'avais consigné mon cheval, avaient continué à marcher, aussi je me trouvais déjà un peu loin d'eux et je ne pensai plus alors qu'à les rejoindre en doublant le pas, sans me donner la peine de recharger mon fusil.

Première rencontre.

J'étais donc tout seul, lorsqu'une troupe de huit à dix individus, qui doublaient le pas sur le même chemin que je parcourais, vint me rejoindre. Je les avais bien vus et entendus venir, mais je ne m'en étais pas inquiété, en pensant que c'étaient des gens qui avaient plus hâte que moi de faire leur chemin; je ne m'aperçus de ce qu'il en était que lorsqu'un grand coup de crosse de fusil que je reçus, me fit trébucher et tomber par terre. En un clin d'œil ils sautèrent sur moi avec des fusils, des sabres et des pistolets dirigés sur ma poitrine; mon fusil, que je gardais encore, était vide; d'ailleurs ils me l'arrachèrent par force des mains; il n'y avait donc autre chose à faire que de tâcher de s'expliquer avec ces gens-là. Tandis que j'étais ainsi retenu par terre (absolument dans l'attitude des vaincus représentés sur les théâtres), deux d'entre eux coururent après mon guide qui voulait se sauver, et ils

le ramenèrent ainsi que mon domestique. Dans le premier moment il fut difficile de nous entendre; je parlais et comprenais très-mal le Sarde; d'ailleurs, le jargon de ces hommes n'en était pas, et il était pour moi tout à fait inintelligible. Tout ce que je pus comprendre n'était pas fait cependant pour m'amuser, car j'entendis distinctement les paroles d'un homme au regard farouche qui, en brandissant un grand sabre de cavalerie au-dessus de moi, disait: *bollo segai sa conca* (je veux lui couper la tête). Le moment était grave, et tout militaire de sept années de service sous l'empire de Napoléon que j'avais été, et par conséquent tout familiarisé que je pouvais être avec l'idée de la mort, cette idée, telle qu'elle se présentait à moi en ce moment, n'avait rien à faire avec celle que l'on éprouve et que l'on brave sur le champ de bataille.

Mauvais moment. Je me voyais à peu près perdu, sans pouvoir vendre chèrement ma vie. Au bout de plus de dix minutes passées dans cette position dramatique peu agréable pour qui que ce soit (et elles me parurent bien longues), j'eus faculté de me relever, car la plus grande partie de mes assaillants se retirèrent à quelques pas de là, pour parler entre eux et sans doute pour traîter de mon sort, tandis que deux d'entre eux continuaient à me menacer de leurs armes au moindre mouvement que je faisais. Il me vint alors dans l'esprit que ces gens-là, pour épargner une charge de poudre et une balle de plomb, m'auraient égorgé comme un mouton, et je pensais à la mort de M. *Fualdès*, qui avait eu lieu peu de temps auparavant et dont les journaux avaient tant parlé.

Moment d'hilarité. Dans ces tristes pensées j'eus cependant un moment d'hilarité, dont il me fut impossible de me défendre. Mon valet de chambre, qui jusqu'alors avait été retenu à l'écart, put s'approcher de moi et d'un ton piteux il me dit: *Je l'avais bien toujours pensé qu'en faisant cette vie, ceci nous serait arrivé!!* Je me souvins alors des paroles tout à fait semblables que *Cervantes* met dans la bouche de *Sancho*

Pança, adressées à *Don Quichotte*, je me mis à rire malgré moi, et on me crut devenu fou.

Cette hilarité fut cependant de bon augure. Bientôt après le cercle, que mes agresseurs avaient formé en faisant entre eux un dialogue très-animé, se rompit; ils vinrent à moi et en termes plus convenables ils m'interrogèrent sur ma profession, sur le but de ma présence en ces lieux, et me demandèrent pourquoi je leur avais tué un porc. Effectivement j'avais vu des porcs paître au milieu des touffes des lauriers-roses, au-dessus desquels voltigeaient les *Guêpiers*, mais j'avais abattu deux de ces oiseaux au vol, et par conséquent il était impossible que j'eusse pu blesser un cochon, et moins encore le tuer avec du petit plomb de moineaux. J'ai appris depuis que cette croyance de la mort d'un porc leur était venue du jeune gardien de ces animaux, qui ayant entendu mes deux coups de fusil au milieu de son troupeau, et ne pensant pas, en vrai paysan Sarde, que je pusse jeter ma charge à des oiseaux, ne douta pas un instant que j'eusse tiré et tué un des quadrupèdes confiés à sa garde; alors il se mit à crier qu'on lui avait tué un cochon. Non loin du lieu de cette première scène se trouve l'église rurale de *Saint-Joseph-d'Isalle;* c'est là que s'étaient réunis divers bandits de *Dorgali*. Aux cris de l'enfant, ils montèrent sur le toit de l'église pour mieux observer dans cette plaine, et je me rappelle fort bien les avoir vus perchés sur le toit de cette église, mais je n'en pris aucun souci; alors me voyant seul et éloigné de mon domestique et de mon guide, ils résolurent de tomber sur moi.

Pour revenir à l'accusation d'avoir tué un porc, je dois dire que j'eus beau leur montrer les deux *Guêpiers* encore tout chauds, ainsi que le petit plomb dont je faisais usage; ils persistèrent dans leur imputation au point que, voyant que je ne gagnerais rien avec des dénégations, je leur dis que je leur aurais payé l'animal que j'avais tué par mégarde, en ajoutant que je ne pensais pas qu'il valût la

peine d'ôter la vie à un homme pour celle d'un semblable animal. Ils tinrent alors un autre conseil, et au bout de quelques minutes ils m'enjoignirent de quitter le grand chemin sur lequel nous étions jusque-là, pour aller dans un lieu voisin, derrière des rochers et des plantes, à l'ombre. Cette sortie de la route battue pour aller à l'écart me parut d'abord d'assez mauvais augure; mais un de ces hommes, qui avait l'air plus humain et des manières plus douces, me prit par la main en me disant: *ne craignez pas; on ne vous fera rien, j'en réponds sur ma tête.* En effet, lorsque nous fûmes tous arrivés dans le lieu écarté qu'on avait choisi pour ne pas être vus de la route ordinaire, on renouvela les questions sur le but de mon voyage, et on me demanda pourquoi j'avais tué le porc. Je me gardai bien d'insister sur mon innocence sur ce point, et il fut convenu que j'aurais payé la valeur de l'animal en question, fixée par eux à dix écus Sardes, c'est-à-dire à 50 francs environ.

Paiement du porc. Modération caractéristique.

Je dois dire que, par une prudence dont j'ai eu plusieurs fois à me louer, j'ai toujours évité de montrer beaucoup d'argent et des objets de valeur, tels qu'une montre en or, à mes guides et en général aux gens du pays, avec lesquels j'avais à faire. A cet effet, tous les matins, avant mon départ d'un lieu, je mettais dans une petite bourse la somme que je croyais devoir dépenser dans la journée; le reste de mon argent sonnant restait dans un sac que je mettais dans la besace de mon cheval. Aussi je n'étais pas alors en état de débourser de suite les 10 écus; je n'en avais que cinq, à peu près, dans ma bourse; il fallait donc recourir au trésor, c'est-à-dire au sac qui était dans la besace (*bertola*), et celle-ci se trouvait sur mon cheval qu'on avait éloigné; le sac fut apporté par mon domestique; il pouvait encore contenir 60 écus (environ 300 fr.); je redoutais de l'ouvrir, craignant que la vue de cette somme n'eût éveillé la cupidité de ces gens, qui auraient fini par tout prendre, et se défaire ensuite d'un accusateur ou d'un témoin. Mes craintes furent mal fondées; je ne

connaissais pas encore bien le caractère général des Sardes; j'ouvris le sac, j'en tirai les cinq écus manquants, je le replaçai dans ma besace en présence de tous, et personne ne me dit rien.

Après le paiement du porc, il restait une formalité à remplir; c'était celle de jurer le secret sur cette affaire, et voici comment on y procéda. On creusa avec les mains dans la terre une petite fosse, comme l'intérieur d'une écuelle peu profonde; on cassa deux bouts de branches, on les plaça en travers l'un de l'autre en forme de croix, puis on me fit mettre genou à terre et la main droite sur ce signe, en jurant de ne dévoiler cette affaire à personne. Le serment.

Depuis ce moment je fus libre. On me rendit mon fusil, non sans qu'il passât par les mains de tous ces gens; car un fusil à deux coups et à poudre fulminante était en 1823 une merveille pour eux. Il fallut leur expliquer comment le feu partait, et faire éclater les capsules, ou plutôt des boules de cire, avec de la poudre fulminante, comme on les faisait alors. Mon chien de chasse, qu'on avait tenu en laisse loin de moi, fut lâché et il se jeta sur moi en me léchant le visage, car cette pauvre bête avait très-bien compris le péril que son maître avait couru. Enfin je pus faire ramasser mon chapeau, qui était tombé au lieu où j'avais d'abord été jeté par terre, et depuis lors j'étais resté nu-tête, ce qui vers l'heure de midi, comme celle à laquelle ce drame s'était passé, au soleil de mai en Sardaigne, n'était pas une bagatelle. Dévoré de soif et n'ayant pas d'eau à ma portée, je fis apporter une bouteille que j'avais dans la *bertola*, et qui contenait de la mauvaise eau-de-vie Sarde, dite *acqua ardenti*. Je l'avais achetée à *Nuoro*, faute d'alcool, pour conserver des reptiles et des insectes. Je bus une goutte de ce liquide et je fis ensuite passer la bouteille à la ronde à tous mes nouveaux amis; ceux-ci en burent quelques gorgées plus ou moins discrètes, mais je remarquai que lorsque ce fut le tour de l'homme qui un quart d'heure auparavant voulait avoir ma *conca* (ma tête), il Le chien de chasse. Le chapeau. *L'acqua ardenti.*

ne retira la bouteille de la bouche que lorsqu'elle fut vide. Je pensai dès lors qu'il n'était pas prudent de rester davantage avec un pareil homme et avec ces gens auxquels la boisson alcoolique aurait pu faire oublier le présent, en les faisant revenir à leur passé, surtout depuis qu'ils avaient vu mon sac d'écus et admiré mon fusil. C'est pourquoi je pensai sérieusement à les quitter au plus vite.

Toilette. Je dus cependant encore procéder à une opération. Mon habit de voyage était déchiré, et principalement une courte pélerine qui était ajustée fixe sur mes épaules; elle était toute en lambeaux pendants, et elle était même percée de part en part d'un trou rond, comme si une balle y eût passé; c'était l'effet d'un coup de bout de fusil Sarde, qui fit l'office d'*emporte-pièce*, tant ces messieurs n'y étaient point allés d'abord de main morte. Je n'avais pas sur moi de quoi coudre; d'ailleurs le temps pressait. J'avais, pendue à ma boutonnière, une petite pelotte pleine d'épingles longues et effilées, destinées à enfiler des papillons et autres insectes, et c'est avec ces épingles que je réparai, comme je pus, le désordre de ma toilette.

Départ. Cela fait, je voulus monter à cheval, mais j'étais tout meurtri par les coups que j'avais reçus, de façon que ceux-là mêmes qui m'avaient mis en cet état furent assez courtois pour me soulever et m'aider à monter à cheval, tandis qu'un autre, à la mode du pays lorsqu'il s'agit de quelque personne supérieure, tenait ferme mon étrier pour ne pas que la selle tournât. Malgré ces démonstrations d'amitié et de révérence, je pensai qu'il était temps de mettre en pratique le fameux mot de Henri IV, *il n'y a pas de si bonne compagnie qu'on ne doive la quitter*. Quand je vis le jeune homme destiné à reconduire plus tard mes chevaux à Nuoro, monté en croupe de mon domestique, je partis en prenant congé de ces gens, et à peine fûmes-nous un peu loin, je donnai de l'éperon, car je craignais un retour de ces hommes à leur première idée; mais au bout

d'un quart d'heure de grand trot j'étais assez loin d'eux pour n'avoir plus rien à redouter de leur part.

Les dangers de cette journée n'étaient cependant pas finis; car au bout d'une demi-heure de marche nous passâmes sous un petit monticule; alors j'entendis autour de moi plusieurs aboiements de chiens, et bientôt je vis fort distinctement une vingtaine de gaillards sur la cime de ce mamelon, qui me regardaient passer à moins de cent pas au-dessous d'eux; ils étaient tous armés. Je leur demandai si j'étais sur le chemin de *Siniscola*, et pour toute réponse ils me firent, avec la main, signe d'aller vers eux. J'avais assez d'une rencontre; c'est pourquoi je donnai de nouveau de l'éperon et je pris à l'aventure le premier chemin que je trouvai; c'était en effet le bon. Je sus depuis que je venais d'échapper à un danger plus grand que celui que j'avais déjà couru. C'était là le fameux *Monte Piccinno* (petit mont), renommé alors dans le pays pour être un repaire de bandits, et j'appris que ceux que j'avais vus et qui m'avaient invité à me rapprocher d'eux, étaient des brigands de la plus dangereuse espèce; mais pour cette fois j'en fus quitte pour le danger et je pus arriver sans nouvelle rencontre à *Siniscola*, guidé par l'instinct du voyageur et par une bonne étoile, car mon jeune guide ne connaissait pas le chemin plus que moi.

Le but principal de ma course en ce lieu était d'y visiter le *feudataire* de l'endroit, qui était allé y passer quelques jours, et sur le compte duquel on racontait des histoires d'étiquette Espagnole assez curieuses. Il se nommait le duc de *Soto-Mayor*. C'était un seigneur d'origine Sarde, possédant dans l'île des fiefs sous les titres de comte de *Montalvo* et de baron de *Posada* et de *Senes*. Il venait de quitter l'Espagne, où il était établi au moment de l'insurrection (1823); car en sa qualité de *Josephino* il était également mal vu par les deux partis qui désolaient alors cette péninsule; c'est pourquoi il se retira en Sardaigne. Étant venu à *Siniscola*, le plus considérable de ses fiefs,

ce seigneur s'était établi chez M. Chironi, son agent principal. C'était un des notables de l'endroit, qui y possédait une assez belle maison, où j'ai depuis lors reçu plusieurs fois l'hospitalité, quand mes travaux de la carte et mes recherches géologiques me reconduisirent en ces lieux.

Grandes et petites entrées.

L'appartement occupé alors par le duc de Soto-Mayor se composait de cinq pièces simples, qui communiquaient une avec l'autre. Le lendemain de mon arrivée chez lui, qui correspondait à un dimanche, il avait résolu de recevoir les hommages et les réclamations de tous ses vassaux, et de faire cette réception à l'Espagnole et dans la plus parfaite étiquette. A cet effet il avait préalablement partagé ses visiteurs en autant de catégories qu'il y avait de pièces dans son appartement, et à chacune de ces catégories il avait fixé des limites qu'elle ne devait pas franchir. La catégorie la plus inférieure ne devait pas dépasser le seuil de la première chambre, tandis que les heureux mortels de la catégorie la plus élevée avaient la faveur de pénétrer jusqu'à la chambre à coucher de S. E. Tout le cérémonial fut réglé en conséquence.

Grande messe. Habits brodés.

Quand il fut question ce jour-là d'aller à la grande messe de la paroisse, le duc s'y rendit accompagné de son cousin et ami (une espèce d'écuyer de circonstance) le chevalier F. de L., lieutenant des gardes-du-corps de S. M. le roi de Sardaigne, en retraite, qui pour cette fonction endossa de nouveau son ancien grand uniforme tout brodé; probablement, pendant les nombreuses années que cet habit passa dans l'armoire, les souris en avaient mangé un pan, car les pans avaient disparu et cette grande tenue chamarrée par devant était devenue, vue par derrière, une simple veste; mais les paysans de *Siniscola* ne devaient pas y regarder de si près. Quant à M. le duc, il avait remis à son tour un habit qui avait dormi bien davantage dans la garde-robe, car il datait de 1812 ou de 1813 pour le moins. C'était le grand uniforme en écarlate et brodé en or sur toutes les coutures, que ce Seigneur avait porté

jadis à la cour du roi Joseph, dont il était maître des cérémonies. Cet habit était venu faire sa dernière apparition à *Siniscola* sur les épaules de son ancien maître.

On peut juger quelle figure je faisais au milieu de ces deux éblouissants personnages, avec mon unique paletot de voyage tout percé et mis la veille en lambeaux ; c'est pourtant ainsi que nous nous rendîmes à l'église, où le curé reçut son Seigneur en rochet et avec l'eau bénite, au milieu de tous ses fidèles vassaux éblouis par tant de magnificence. J'avoue que cette scène me compensa largement de la malencontreuse aventure de la veille, et que je n'aurais pas cru payer trop cher cette vue, si les douleurs que je ressentais dans tout mon corps pour les coups que j'avais reçus vingt-quatre heures auparavant n'eussent mitigé un peu mon hilarité prête à éclater malgré moi en face de ces personnages. Aussi, en me voyant tout déchiré et marchant avec peine, ces Messieurs m'en demandèrent la cause. Je leur inventai une fable d'une chute faite en courant après un oiseau ; mais cela fut bon pour quelques heures, car le bruit de mon aventure commença à passer de bouche en bouche; elle fut bientôt connue de tout le pays. Je dus alors dire la vérité sans crainte de manquer à mon fameux serment; mon affaire n'était plus un secret pour personne.

Siniscola est un grand village assez éloigné de la mer, ce qui n'a pas empêché les pirates barbaresques de le désoler plusieurs fois. C'est pour cela qu'il fut ceint de murs dont les traces subsistent encore aujourd'hui. On cite, entre autres invasions faites par les Musulmans, celle qui eut lieu en 1512. On rapporte à ce sujet que les pirates avaient pénétré dans le village en y faisant plus de 150 captifs qu'ils conduisaient à leurs navires, lorsque D. Bernard Puliga avec dix hommes à cheval tomba sur eux, leur enleva tous les prisonniers et tua un grand nombre d'assaillants. Deux ans après, c'est-à-dire en 1514, les mêmes pirates retournèrent à la charge ; ils tuèrent ou

emmenèrent en esclavage une grande quantité d'habitants de *Siniscola* et des villages voisins de *Lodè* et *Torpè* (1).

Santa Lucia.

Le soi-disant port de *Siniscola*, que Mimaut place au fond d'un beau golfe (2), n'existe pas. Ce village n'a d'autre débouché pour ses denrées qu'un lieu dit *Santa Lucia*, où l'on voit une fort petite anse et une tour près de l'église de ce nom; mais ce lieu n'est abordable que pour les petits bâtiments qui vont y faire des chargements de grains, de vin et de fromages, et pour peu que la mer soit grosse sur cette plage, il faut les tirer à terre sur le sable ou sur la grève. Il paraît que c'est dans l'anse de *Santa Lucia* qu'aborda, en 1263, l'archevêque de Pise, Visconti, lorsqu'il se rendit dans l'île en sa qualité de Primat de Corse et de Sardaigne, et comme Légat du Saint-Siége (3).

Montalvo. Saint-François de *Lula.*

Du côté opposé, c'est-à-dire vers l'ouest, *Siniscola* se trouve placé au pied oriental d'une grande montagne calcaire, que sa blancheur a fait nommer *Montalvo* ou *Monte Alvo (Mons albus);* elle forme une masse allongée, un peu relevée vers le NO, et inclinée vers le SO, qui court presque en ligne droite pendant l'espace de plus de 16 kilomètres, jusqu'au-dessus du village de *Lula*. Au pied de cette extrémité du *Monte Alvo de Lula*, car c'est ainsi que l'on nomme le mont de ce côté, se trouve la grande église rurale de Saint-François d'Assise, distante de deux kilomètres du village; on y célèbre tous les ans, le 2 mai, une grande fête avec foire, qui y attire un grand concours de monde.

Punta Cupetti Bandit.

Au bout opposé de cette remarquable montagne, que l'on pourrait presque comparer à une longue planche, posée horizontalement, mais inclinée d'un côté et relevée de l'autre, se trouve la *Punta Cupetti*, sur laquelle je

---

(1) Fara, *De Reb. Sard.*, lib. IV, p. 394.
(2) Mimaut, loc. cit., vol. II, p. 519.
(3) Martini, *Stor. eccl. di Sard.*, vol. II, p. 47, note 1 de la p. 45.

fis à plusieurs reprises des opérations trigonométriques, depuis 1832 jusqu'à l'an 1836; elle était alors le séjour habituel d'un bandit très-fameux dans le pays, qui s'y tenait à l'abri des poursuites de la justice; il vivait de chasse et de vol de bétail; aussi chaque fois que je suis allé le déranger dans sa solitude, il m'a toujours procuré un bon souper, soit avec de la viande de Mouflon, soit avec celle de quelque veau, qu'il n'avait pas le scrupule d'abattre, quoique ne lui appartenant pas, et qu'il me disait être du cerf ou du daim. Parmi les nuits assez nombreuses que les brouillards me forcèrent de passer sur cette cime, avant de terminer ma besogne, je me trouvai, dans une de mes courses en ce lieu, dormant en plein air entre ce bandit, souillé d'au moins dix ou douze homicides (1), et le révérend Victor Angius, alors frère Scolope. La première entrevue que j'eus avec ce bandit, ne fut pas des plus cordiales, car, me voyant arriver dans son domaine avec un guide, il posa le sac de peau qu'il avait sur ses épaules, où étaient ses provisions de bouche, il arma son fusil et se posant derrière une grosse pierre dont il se fit un parapet, il nous enjoignit de nous arrêter, sans quoi il aurait fait feu; ce n'est qu'à force de pourparlers, qu'il nous permit de continuer la montée pour atteindre le faite de la montagne où je devais établir mon signal et faire mon opération. Pendant la nuit que nous passâmes tout près de cette cime, car je devais encore travailler le lendemain matin, il se prit de querelle avec mon guide qu'il accusait d'avoir voulu le faire arrêter; je craignis même, lorsqu'il nous quitta brusquement au point du jour, qu'il serait allé nous attendre à la descente de la montagne et qu'il aurait fait un mauvais parti à mon guide, mais

(1) Cet homme fut tué quelques années après par les Carabiniers de Sardaigne qui portèrent son cadavre à *Siniscola*, en travers d'un cheval, comme on porte celui d'un loup.

il n'en fut rien, car deux heures après, pendant que je travaillais sur mon signal à prendre des angles, il vint me trouver avec un magnifique Mouflon encore tout chaud qu'il venait d'abattre et dont il me fit présent; je dois dire que ces animaux abondent sur cette montagne, difficile à gravir et à parcourir comme la plupart des monts calcaires. Depuis lors nous fûmes bons amis et chaque fois que de loin, avec ma lunette, je voyais le signal en question endommagé ou ruiné, je faisais passer à cet homme une petite pièce de monnaie en or *(doppietta)*, et bientôt ce signal était rétabli dans toute son intégrité.

Signaux trigonométriques

Mes signaux trigonométriques de premier ordre, comme celui dont il s'agit, consistaient presque toujours en un mur circulaire, bien centré au point où je posais mon instrument; ce mur était formé en pierres sèches, posées avec soin une sur l'autre; il pouvait avoir un mètre et demi de diamètre à sa base et à peu près un mètre de hauteur tout d'abord; dans son centre je plaçais l'instrument, puis comme ce centre présentait un vide, lorsque mon opération était terminée, je plaçais dans ce vide quatre à cinq troncs d'arbres gros comme le bras, sans branches, les plus droits qu'il m'était possible d'avoir, je les réunissais en faisceau, et ils formaient ainsi, vus de loin, un gros tronc d'arbre. Alors je complétais la muraille tout autour de ces arbres jusqu'à deux mètres de hauteur, en laissant les tiges dépasser ce mur de tout ce qu'il était possible d'obtenir de leur longueur, de façon que mon signal, souvent renforcé par une nouvelle ceinture en pierres, venait à prendre à peu près la forme indiquée par la figure ci-contre.

Leur usage.

Quand j'arrivais sur une cime où j'avais établi un signal dans une course précédente, le trouvant encore passablement conservé, je démolissais le mur à la hauteur de ceinture d'homme, j'enlevais provisoirement les troncs d'arbres et je remettais cette petite tour dans l'état où elle était la première fois, voulant placer mon instrument

bien au même point qu'auparavant afin d'éviter de faire ce que l'on nomme la *réduction au centre*. Dès que l'opération était terminée, je retirais mon instrument, je le remplaçais par de nouveaux troncs d'arbres dans le cas que les autres fussent pourris, et je refaisais le mur jusqu'à deux mètres de hauteur comme je l'avais trouvé.

Fig. 9.



Il arrivait quelquefois que la force du vent sur ces cimes, battait contre les troncs d'arbres, et les faisait mouvoir; alors le signal finissait par s'écrouler: ce cas était pourtant assez rare, car j'avais toujours soin de les fixer solidement et de bien construire le mur qui entourait les tiges; mais ces signaux avaient un autre ennemi bien plus dangereux que le vent, c'était le gros et menu bétail qui erre sans cesse sur ces montagnes; les bœufs et les vaches, souvent tourmentés par des mouches avaient pris l'habitude d'aller se frotter contre le mur de cette petite tour, construite, comme il a été dit, avec des pierres posées simplement une sur l'autre, et à force d'y revenir, ces animaux finissaient par les faire écrouler. Cette démolition était ensuite complétée par les chèvres, à cause de l'habitude qu'elles ont de sauter sur les points les plus saillants, et cela répété plusieurs fois finissait par faire de mon signal un simple monceau de pierres. Je n'en finirais pas si je devais énumérer ici toutes les péripéties

qu'éprouvèrent mes pauvres signaux pendant les quatorze années que dura mon travail pour la carte de l'île; combien de fois, me trouvant sur une de ces stations, je ne voyais plus avec ma lunette un signal correspondant, placé à 40 ou 50 kilomètres de distance du point sur lequel je me trouvais, et qui était placé sur une autre cime; il avait été abattu ou bien il était fortement endommagé; je n'avais alors d'autre parti à prendre que celui de suspendre mon opération, de redescendre la montagne et de faire deux ou trois jours de marche et une ascension pénible pour aller rétablir le signal dégradé, puis de retourner de nouveau sur la cime que j'avais quittée et reprendre l'opération. Toutes ces phases, assez connues par les personnes qui s'occupent de semblables travaux, étaient bien plus incommodes en Sardaigne qu'ailleurs, surtout pour moi (qui ai vaqué tout seul avec un guide, à toute la triangulation de premier ordre), à cause du manque absolu de ponts et de routes, ce qui me forçait souvent à faire des détours considérables. Je dois dire cependant, qu'à quelques exceptions près, tous mes signaux placés sur les hautes cimes de l'île furent toujours respectés par les campagnards et surtout par les bandits.

Monte Alvo de Siniscola. Pour revenir au *Monte Alvo*, je dirai qu'il appartient, comme la montagne d'*Oliena*, à la formation dite crétacée. C'est une grande masse calcaire d'un blanc un peu jaunâtre, reposant sur les schistes de transition, devenus cristallins par l'influence du granite, qui se montre à découvert en quelques points. On peut consulter sur la construction géologique de cette montagne, ce qui a été exposé dans la troisième partie de ce Voyage (Tome I, chap. V, pages 205-208).

Posada. Son château. A six kilomètres de distance de *Siniscola*, vers le nord, se trouve le village de *Posada*, dont le nom paraît avoir une origine Espagnole, mais qui date d'une époque assez reculée. C'était le bourg d'un ancien château du moyen-âge, fortifié lui-même dans la suite, comme le démontrent

les restes d'une enceinte flanquée de tours, qui existent encore, sans compter les ruines du château. Celui-ci s'appelait jadis le château de *La Fava;* il a joué un certain rôle dans l'histoire militaire de l'île, et maintenant il en existe encore plusieurs parties, entre autres, une grande tour carrée qui n'a pas moins de 20 mètres d'élévation; aussi on la voit de fort loin, même de la mer. Cette ancienne forteresse est posée sur un grand banc incliné, de roche calcaire d'un gris cendré, appartenant au terrain crétacé comme celle du *Monte Alvo*, dont elle est une continuation (1).

Voici une vue de ces ruines que j'ai prise dans le temps à la chambre claire, en venant de *Siniscola*.

Fig. 10.



Vue du ... de *Po*...

Pain bis

Le pain que l'on mange à *Posada* et même dans toute la contrée voisine, est assez singulier; c'est un véritable biscuit, formé de deux parties d'un gâteau fort mince et rond, ayant environ 30 centimètres de diamètre, que l'on a préalablement mis au four. A la première cuisson, ce gâteau se gonfle et il se partage facilement en deux parties

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. V, p. 209.

égales pas plus épaisses que d'un ou de deux millimètres; on met ces deux disques pour la seconde fois au four ou sur une pierre fortement chauffée ou même rougie, et l'on obtient ainsi un véritable biscuit, cassant comme du verre, et qui se rompt en mille morceaux. Ce pain singulier est, dit-on, très-salutaire à l'estomac, à peu près comme le pain *gressin* de Turin; il a l'avantage de se conserver très-longtemps, ce qui est fort utile, surtout pour les hommes qui mènent la vie pastorale, et qui ne se pourvoient de pain qu'à de longs intervalles de temps, même deux seules fois par mois.

Le chan. Dore. Pendant mes courses en ce pays j'allais demander l'hospitalité au curé de *Posada*, feu le chanoine Melchior Dore, natif du pays, auteur d'un poëme sacré écrit en langue Sarde, et publié à Cagliari en 1847 avec des notes du chanoine Spano (1).

Historique. Le château de la *Fava* bâti par les juges de Gallura ou bien par les Génois, résista aux Aragonais en 1323 lorsqu'ils s'emparèrent de l'île. — En 1324 les Pisans le cédèrent à D. Alphonse. — En 1333 il fut attaqué par les Génois, les Gallurais et des gens révoltés contre le roi d'Aragon. — En 1355 le roi D. Pierre le fit fortifier à son départ de l'île. — En 1388 ce même château fut compris dans l'achat de plusieurs terres et forteresses fait par le roi d'Aragon pour la somme de 20,000 florins; il appartenait alors aux juges d'Arborée. — En 1452, il fut donné en fief à Nicolas Carros. Il paraît que depuis que l'usage du canon a pénétré en Sardaigne ce château et les murs du bourg de *Posada* furent adaptés à recevoir des pièces d'artillerie. Depuis cette époque l'histoire de l'île ne fait plus mention de cette forteresse, qu'on laissa

---

(1) *Sa Jerusalem victoriosa osiat s'historia de su populu de Deus, reduida ad poema historicu-sacru cum breves adnotationes de su sacerdote Iohanne Ispanu.* Cagliari, 1847, in-8°.

tomber en ruine. Elle servit cependant de refuge aux habitants contre les attaques des pirates barbaresques qui infestèrent souvent ces parages, et mirent à sac les pays voisins de *Torpé* et de *Lodé*. Comme en parlant de ces attaques, les historiens Sardes ne mentionnent aucun désastre souffert par *Posada*, on peut croire que son mur d'enceinte était encore à cette époque en état de défendre cette population. Le château de la *Fava*, et surtout sa grande tour, ne sont plus habités aujourd'hui que par des centaines de corneilles *(Corvus monedula L.)* qui donnent un peu de vie à ces ruines.

C'est fort probablement dans le *Delta* et les étangs formés maintenant par le fleuve de *Posada* à son embouchure, que se trouvait l'ancien *Luquidonis Portus* de Ptolémée. On peut voir ce qui a été dit sur ce sujet dans la seconde partie de ce Voyage (1). C'est aussi près de là que devait se trouver la ville de *Feronia* dont il ne reste plus de trace, et qui probablement était d'origine Etrusque ; je crois qu'elle devait être placée au pied de l'actuel *M. Erveri*, où, dit-on, on rencontre des constructions anciennes et des monnaies Romaines.

En suivant toujours le littoral vers le nord, on arrive à la pointe de *S. Anna*, en face de laquelle sortent de la mer de nombreux écueils dits les *Pedrami*, à un mille de la côte. J'ai eu occasion de faire observer dans la troisième partie de cet ouvrage (2) que cette pléiade d'îlots se trouve placée précisément sur la ligne de l'axe de soulèvement de la longue chaîne du *Monte Alvo*, ce qui m'a fait croire qu'une même cause a soulevé cette montagne en lui donnant sa direction actuelle, et a fait surgir les rochers des *Pedrami* du fond de la mer; ceux-

---

(1) Livre II, Chap. III, p. 396. Voyez également la carte de la *Sardinia antiqua* de l'atlas de cette même partie.

(2) Tom. I, chap. V, p. 207, note 1 et la carte géologique.

ci sont dangereux pour les bateaux qui font le petit cabotage de cette côte.

Ottiolo. Argustos populos. Monte Nieddu.

Plus loin on voit sur celle-ci la *Cala* et la *Punta di Ottiolo* et plus dans l'intérieur on trouve la population dite *Argustos populos*, que l'on se propose d'ériger en commune; elle est assise au pied oriental de la grande montagne nommée le *Monte Nieddu* (noir), à cause des forêts impénétrables et presque vierges dont elle est revêtue. Outre le chêne vert et le liége qui y abondent, on y voit aussi des ifs *(Taxus baccata)* et des genevriers *(Juniperus Oxycedrus)*, qui atteignent des dimensions colossales. C'est le seul point de l'île où l'on puisse encore trouver le genevrier en arbre en certaine quantité; la hache des spéculateurs ne tardera pas cependant à réduire le *Monte Nieddu* à l'état déplorable auquel sont maintenant portées les autres montagnes de l'île, naguère garnies d'une riche chevelure.

Ovoddé. Porto S. Paolo.

Ensuite on rencontre une autre population dite *Ovoddé*, placée près de l'église de Saint-Théodore, de l'étang de ce nom, et des deux ports *Sabattino* et *Brandinchi*. Ce dernier est tout proche du cap *Coda cavallo*, au-delà duquel est le port dit la *Taverna*, et plus loin encore celui dit *Porto* S. *Paolo*. Tous ces ports naturels se trouvent dans la roche granitique qui constitue le sol de toute cette côte et des monts voisins. En face de ces lieux on voit surgir de la mer, à une certaine distance, les deux îles de *Tavolara* et de *Molara*.

Tavolara.

L'île de *Tavolara* se compose en grande partie d'un immense bloc de roche calcaire dont les flancs vers le SE sont verticaux, et même en surplomb; les bancs inclinés de cette roche reposent sur une pegmatite rouge qui se montre à découvert vers l'ouest. La direction de cette montagne allongée est celle du *Monte Alvo*, formé de la même roche, ce qui fait que ces deux monts se ressemblent en tout, même dans les fossiles que l'on y rencontre, car ils appartiennent tous à la formation

crétacée; mais à *Tavolara* ceux-ci sont plus nombreux (1). Cette île n'est habitée que par une seule famille de bergers, fils et petits-fils du fameux *Giuseppino*, de la Madeleine, et non Corse comme dit Valery. Cet homme, mort depuis peu d'années, ayant eu des démêlés avec la justice pour bigamie, prit le parti de laisser une de ses femmes (qui étaient deux sœurs) dans l'îlot de *S. Maria* dont il s'était emparé, et l'autre à l'île de *Tavolara* qu'il regardait également comme sa propriété, et il les visitait tour à tour, c'est pourquoi on l'avait surnommé le *roi de Tavolara;* c'est ainsi que l'appelait également, en plaisantant, feu le roi Charles-Albert, lorsqu'il fit sa dernière course en Sardaigne; *Giuseppino* lui fut alors très-utile, surtout pour la chasse aux chèvres, qu'y fit le fils du roi, feu le duc de Gênes.

Les chèvres de *Tavolara* ne sont pas sauvages, comme on le répète souvent, car elles sont de toutes couleurs, blanches, noires, rougeâtres, tachetées, etc. etc., ce qui n'est pas le caractère des animaux sauvages; ce sont des chèvres d'origine domestique, qui ont pris la montagne et se sont reproduites à l'état de liberté, en reprenant les instincts des animaux sauvages; elles sont très-difficiles à chasser, à cause de la raideur des pentes de la roche calcaire, qui rend cette montagne rude et même dangereuse à parcourir. Ce que ces chèvres ont de plus remarquable, outre leurs grandes cornes, ce sont leurs dents; celles-ci se couvrent d'une pellicule d'apparence métallique, ce qui a fait dire à M. Valery qu'elles ont la *moustache dorée.* Il est probable que cette espèce de dorure de leurs dents provienne de la qualité des plantes qui croissent sur les rochers de *Tavolara*, mais on ne saurait en attribuer la cause au carbonate de chaux, qui

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. V, p. 209-216, et le tom. II, p. 367-412.

forme le sol de la partie élevée de cette île, car j'ai eu dans les mains (1) la machoire d'une chèvre, également à demi sauvage de l'*Etna*, dont les dents avaient la même couche métallique, et à coup sur, les rochers de cette grande montagne volcanique, ne sont pas calcaires; j'en conclus, que si cette pellicule presque dorée provient des plantes dont se nourrissent ces chèvres, cela tient à des causes indépendantes de la qualité minéralogique du sol où elles croissent.

Scabrosité de la roche. Altitude de l'île.

J'ai dit que la chasse de ces animaux était rude, à cause que la montagne est difficile à parcourir; j'ajouterai que, malgré mon habitude de courir les monts, j'ai dû renoncer à arriver au point que l'on nomme la *bocca del cannone*, qui est une fente naturelle, ayant à peu près la forme d'une embrasure, et c'est pour cette raison que je n'ai pu mesurer la cime de *Tavolara* à l'aide de mon baromètre: l'amiral Smyth lui donne 457 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer; un autre Anglais qui est établi à la Madeleine, porte cette altitude à 576 mètres; c'est la mesure la plus vraisemblable.

Ancienne *Hermaea*.

Tavolara est l'ancienne *Hermaea* de Ptolémée. C'est fort probablement de cette île qu'entendent parler quelques historiens de la Sardaigne (2), sous le nom de *Tolar*, comme ayant été occupée dans les années 848-49 par les Sarrasins qui en avaient fait leur repaire et d'où ils infestaient les pays voisins et même les côtes des États du pape (3).

---

(1) Pendant le congrès scientifique de Milan, j'ai observé dans le Musée du comte Borromée, maintenant détruit et dispersé depuis les événements de 1848, la màchoire en question.

(2) Manno, loc. cit., liv. VII, tom. I, p. 251-52.

(3) Je ne partage pas l'opinion du rév. V. Angius qui, dans le *Dizion. stor.* (vol. VII, art. *Gallura*, p. 69), voudrait placer ce repaire de corsaires à l'île de *Caprera*. Le mouillage *degli Aranci*, tout près de *Tavolara*, était très-propre à leurs desseins, surtout la *Cala Moresca*, dont il sera fait mention en son lieu.

Cette île a près de douze milles marins de circonférence; elle est éloignée d'environ dix milles de *Terranova*, la seule population que l'on rencontre sur cette côte.

Au sud-est de *Tavolara* et à la distance de moins d'un mille de cette île, il s'en trouve une autre, dite *Molara* ou *Salzai*; c'est l'ancienne *Buccina* ou *Buciana* de Ptolémée. Elle semble avoir pris ce nom d'une coquille marine abondante en ces lieux, dite *Buccinum*, dont on tirait jadis la pourpre. On l'appela aussi *Insula Pontiana*, nom que l'on trouve chez les anciens écrivains ecclésiastiques, parce que c'est là que fut relégué le Pontife *S. Pontien*, conjointement avec un nommé Hippolyte, et où il mourut dans l'exil. Pendant le moyen-âge il devait exister dans cette île une population dite *Gurgurai* (1), mais ce lieu ouvert et sans défense fut spécialement exposé aux dévastations des pirates Musulmans, et depuis bien des siècles il est tout à fait désert. La circonférence de cette île ne dépasse pas cinq milles marins; elle est toute formée d'une roche granitique rouge, ou plutôt de pegmatite; elle est très-basse et sillonnée par quelques vallons; l'eau y manque. C'est cette île que M. Mimaut a confondu avec la *Meloria* de la côte de Pise, célèbre par la grande bataille navale qui fut funeste aux Pisans (2). *Molara.*

A l'est de *Molara* on trouve un petit îlot, également granitique, nommé *Molarotto*, distant de *Molara* de près de deux milles et éloigné de trois milles de l'extrémité orientale de *Tavolara*; mais entre les deux premiers îlots on voit surgir de la mer un troisième rocher de même nature, dit *i Cervi*. Lorsqu'on navigue dans ces parages on doit se tenir un peu au large de ce dernier îlot, tandis qu'on peut passer sans danger tout contre *Molarotto*. *Molarotto. I Cervi.*

---

(1) Spano, *Bollet. Arch. Sardo*, *anno II*, *maggio*, 1856, p. 76.

(2) Mimaut, loc. cit., vol. II, p. 516. Voyez ce qui a été dit dans le premier vol. de ce *Itinéraire*, chap. premier, p. 22.

Retour à *Siniscola*.

Comme je dois traiter dans un autre chapitre de tout ce qui se rapporte au village de *Terranova* et à ses environs, je m'arrête à ce point de la côte orientale de l'île, pour compléter la description de la portion de cette même côte qu'il me reste encore à décrire plus au sud; c'est pourquoi je vais reconduire mon lecteur à *Siniscola*.

Géologie.

Le chemin le plus direct que l'on pourra prendre pour se rendre de ce village à *Orosei*, passe tout contre le bord de la mer. On laisse de côté l'église et la tour de *Santa Lucia*, et l'on arrive au pied oriental du *Monte Remule*, montagne allongée, moitié schisteuse, moitié granitique, dont la direction est absolument la même que celle du *Monte Alvo*, qui lui est parallèle. Ces deux monts ne sont séparés que par un grand vallon, où coule un ruisseau provenant du *Monte Piccinno* dont il a été question en son lieu (1). Dans le chemin que l'on parcourt du côté de la mer, après avoir foulé un sol composé de gneiss et de granite, traversé par de grands filons de quartz, on trouve, en approchant de la *Punta nera d'Orosei*, une nappe horizontale de lave basaltique noire dont se compose toute la rive gauche du fleuve que l'on rencontre avant d'arriver au village.

Orosei.

Orosei, jadis *Urisé* et même *Urisa*, donnait son nom à une baronie. Ce village considérable est bâti au pied d'une colline aplatie, surmontée d'un reste de coulée de lave noire basaltique, qui repose sur des sablons et des bancs calcaires de formation tertiaire. Le fleuve qui coule au pied septentrional de cette colline, à quelques pas du village, est nommé encore aujourd'hui *Cedrino*. C'est l'ancien *Caedrus* de Ptolémée; mais il n'a pas de pont, au grand désavantage de la population. Hormis dans les époques des grandes crues, pendant lesquelles on établit un bac, on passe ce fleuve à cheval, et bien souvent à pied; ce qui

(1) Voyez ci-dessus, p. 179.

occasionne de graves accidents, soit parce que beaucoup de personnes s'y noient, soit à cause des maladies auxquelles ce passage donne lieu, surtout chez les femmes; celles-ci en revenant de l'autre rive du travail des champs, ou de faire du bois, avec un fagot sur la tête et toutes en sueur, ou se trouvant dans un état critique, sont saisies par un bain subit qui leur est souvent très-funeste. La décence, les bonnes mœurs et le salut de tant de gens exigent en ce lieu la construction d'un pont, ou du moins d'une passerelle. Cet état de choses est la cause d'une mortalité qui dans le courant de l'année ne laisse pas que d'être fort grande; car à ceux qui meurent de mort naturelle et ordinaire on doit joindre le nombre d'individus qui se noient en traversant ce fleuve, et celui des personnes qui sont emportées par les maladies contractées à la suite du saisissement de l'eau.

On voit encore à *Orosei* les restes d'un ancien château, adaptés à l'usage de prison; mais il pourrait se faire que ce que l'on montre aujourd'hui comme très-ancien, soit au contraire d'une date plus récente que celle du château d'*Urisa* mentionné à plusieurs reprises dans l'histoire de l'île. Fara l'appelle *insigne castrum Orissae.* Ce château résista aux Aragonais lors de leur venue dans l'île en 1324, époque à laquelle D. Alphonse envoya une flotte dans ces parages, qui s'empara du château de l'*Ogliastra*, comme il a été dit en son lieu. En 1352 il était déjà soumis au roi, qui le fit garnir de troupes dans la crainte du juge d'Arborée; il appartenait alors à Sybille de Moncade, femme de l'infortuné Jean, que son frère Marian avait fait emprisonner. — En 1353 les gens d'*Orosei* voulurent se donner à Jean Visconti de Milan, mari de Béatrix de Gallura. — En 1355 il était au pouvoir de Marian d'Arborée, puisqu'à la paix que fit ce Prince avec le Roi il céda à ce dernier le château d'*Urisei* avec celui de *Galtelli*, dont il sera bientôt question. Il paraît que malgré cela ce château fut pendant quelque temps occupé par les gens de Vis-

conti. — En 1438 il fut cédé à Henri de Guevara, marquis *del Vasto*.

Attaques des pirates.

Orosei fut toujours très-exposé aux attaques des pirates Barbaresques, contre lesquels les habitants eurent souvent à combattre; la dernière invasion que ce pays eut à subir de leur part, ne date que de l'an 1806. Les Africains débarquèrent alors à la *Cala Osalla*, à deux milles du village, et ils entrèrent dans le pays au nombre de six cents; mais ils finirent par être repoussés avec une perte de quatre-vingts hommes; les Sardes n'en perdirent qu'un seul et n'eurent qu'un blessé. Cette défense fit le plus grand honneur aux habitants de ces pays.

Documents anciens.

Il existait jadis dans les environs d'*Orosei*, un lieu dit *Siffilionis*, qui semble même avoir été une *villa* des juges de *Gallura*. Il en est fait mention dans les fragments d'un document recueilli par Torbeno Falliti, par ordre de Marian d'Arborée (1). Cette localité est mentionnée par Fara, qui la nomme *Sifilia*, et par le baron Manno, sous le nom de *Sifilionis*. Ce dernier auteur ajoute qu'elle était encore peuplée en 1338. Dans le même recueil de fragments anciens, rassemblés par Falliti et reproduits par M. Martini (2), on lit la curieuse histoire de la capture d'une galère Turque, faite dans la plage d'*Orosei*. Dans cette galère il y avait quarante Musulmans et douze pélerins Chrétiens, neuf en vie et trois morts. Cette relation avait été faite par le capitaine du port d'*Orisè;* on y lit ensuite la libération des captifs Chrétiens et la mise à mort du *Zahit* (chef) des Turcs, et de ses deux fils, parce qu'ils avaient tué un Sarde nommé Barison.

Ancien port d'*Orosei*.

Ce document du XI siécle est important, car il nous apprend qu'à cette époque il y avait un capitaine du port

(1) Voyez Martini, *Pergamena d'Arborea illustrata*. Cagliari, 1846, p. 37.

(2) Ibidem page 39.

à *Orosei;* ce qui indiquerait que la côte de cet endroit n'était pas alors tout à fait dans l'état où elle se trouve aujourd'hui. Il paraît que depuis lors des alluvions continuelles, déposées par le fleuve et rejetées par la mer, ont successivement comblé l'ancien port. Ce fleuve fait maintenant un coude vers le sud et y forme un grand et long étang parallèle à la mer, avec laquelle il communique par trois ouvertures; de façon qu'à l'emplacement où était l'ancien port, il existe maintenant deux îlots de matière terreuse et sablonneuse dits *Soppoda* et *Isula.* De ces trois ouvertures, une seule est, à mon avis, susceptible d'être améliorée avec quelque succès; c'est celle de *Santa Maria,* parce qu'elle s'appuie d'un côté à la roche vive; les autres sont ouvertes de chaque côté dans le sable mouvant, et elles sont sujettes à des changements continuels.

Je me suis beaucoup occupé de la question d'un port à *Orosei*; car c'est là l'extrémité de la grande route nationale transversale qui, partant de *Bosa* sur la côte occidentale de l'île, arrive à *Orosei,* sur la côte orientale, en passant par *Macomer* et *Nuoro.* Ce débouché serait d'une très-grande importance pour les denrées de l'intérieur de la Sardaigne, mais malheureusement les mêmes difficultés qui subsistent sur la côte occidentale pour l'établissement d'un port à *Bosa* à l'embouchure du *Temo,* existent à *Orosei* à l'embouchure du *Cedrino.* Il y a cependant une différence assez notable dans la nature des deux rivages aux deux points en question; celui de *Bosa,* si l'on en excepte le lieu de l'embouchure du *Temo,* où il y a une fort petite plage de sable et de galets, est formé en grande partie de rochers coupés à pic et dangereux, tandis que la plage d'*Orosei* s'étend par une longueur de plus de trois milles et demi, depuis la bouche de Sainte-Marie jusqu'à la *Punta nera di Osalla,* en formant un rivage en pente douce, où l'on peut partout tirer à terre les petits bâtiments. Quant à ceux de plus grande portée, pour lesquels on ne peut pas en faire autant, ils doivent abandonner cette côte au moindre

Question d'un nouveau port.

mauvais temps pour aller se réfugier ou dans le port *degli Aranci*, ou dans celui de Cagliari, ou bien prendre le large.

Dépenses inutiles.

Les études sérieuses, que j'ai faites sur ce sujet à *Orosei*, m'ont donné la conviction que tous les travaux que l'on entreprendrait pour régulariser le cours du *Cedrino* et pour établir un port près de son embouchure, seraient bientôt perdus à la première grosse mer, qui remplirait de sable en quelques heures le bassin qu'on pourrait creuser avec des années de travail. Je pense que la plage d'*Orosei*, telle qu'elle existe maintenant, ne doit pas sortir des conditions dans lesquelles se trouvent celles de plusieurs pays de la rivière de Gênes et des côtes de la Provence et du Languedoc, où le commerce ne peut se faire que par des petits bâtiments susceptibles de se tirer à terre au moindre mauvais temps; et, je le répète, la plage d'*Orosei* est parfaitement propre à cela.

Route littorale proposée.

Je pense donc qu'il serait inutile de faire de grandes dépenses pour procurer à *Orosei* un port qui serait bientôt rempli de sable, mais en revanche je proposerais d'établir une route littorale, qui passerait non loin de la *Punta nera d'Orosei* (différente de la *Punta nera d'Osalla*) et tout contre les deux petites anses dites *Cala Liparotta* et *Cala Ginepro*, où les petits bâtiments peuvent trouver un abri. Cette route, en laissant de côté le cap *Comino*, irait passer près de la *Cala di Santa Lucia* de *Siniscola*, et ensuite à côté de la *Caletta* de *Posada*; elle traverserait le fleuve de ce nom sur un pont qui est réclamé depuis longtemps; puis elle friserait la *Cala d'Ottiolo*, ou plutôt la population d'*Argustos populos*, et se dirigerait sur *S. Teodoro d'Ovoddè*; de là, rasant le grand étang de ce nom, elle laisserait à droite le cap *Coda Cavallo* et passerait près des deux beaux et bons ports naturels, de la *Taverna* et de *S. Paolo*, pour arriver à *Terranova*.

Avantages de cette route.

Cette route serait le complément de la route littorale de Cagliari à *Tortoli*, en passant par *Carbonara* et par le *Sarra-*

bus; elle donnerait la vie à cette côte orientale, plus abandonnée que jamais, depuis la suppression totale du service des tours, faite un peu à l'étourdie en 1851. Je pense qu'en dépensant pour cette route, qui serait tracée presque toute en plaine, depuis *Orosei* jusqu'à *Terranova*, les sommes que l'on se proposerait d'employer pour le port d'*Orosei*, on ne ferait pas une mauvaise affaire.

La proximité de l'étang rend naturellement l'air d'*Orosei* peu salubre pour toute personne qui n'y est pas née ; mais les fréquents débordements du fleuve, qui couvre le pays d'un limon fécondant, rendent le sol très-fertile; aussi on y voit de très-beaux jardins et des vergers d'orangers et de citronniers, dont les fruits soutiennent la concurrence avec ceux de *Milis*. A *Orosei* on a l'avantage de pouvoir les embarquer de suite et de les vendre à l'étranger.

Quoique le commerce des fromages Sardes ait beaucoup perdu depuis une trentaine d'années, surtout celui qu'on faisait avec le royaume de Naples, *Orosei* est toujours le point où l'on embarque spécialement ce produit, que l'on exporte en plusieurs points de l'Italie. Ce commerce se fait avec de petits bâtiments qui, pendant leur chargement, se tirent presque tous à terre sur le sable.

Dans la deuxième partie de cet ouvrage, destinée aux antiquités, publiée en 1840, et dans ma *Sardinia Antiqua* de l'atlas de cette même partie, j'ai placé l'ancien *Fanum Carisii* de l'*Itinéraire d'Antonin* près de *Santa Maria di Mare*, à l'embouchure du *Çaedrus;* je dois cependant dire que je n'eus d'autre donnée que celle des distances indiquées dans cet itinéraire entre le *Portus Luquidonis* et la station de *Viniolis*, que je suppose avoir été près de *Dorgali;* depuis lors je n'ai pu recueillir aucune autre notice à ce sujet.

Les environs d'*Orosei* sont très-intéressants sous le rapport géologique, car dans un fort petit espace de pays on trouve un vaste champ propre à des recherches de ce genre. Je ne veux pas cependant abuser de la patience du lecteur en reproduisant ici ce que j'ai amplement déve-

loppé dans la troisième partie de ce *Voyage* (1); je me bornerai à signaler un mont singulier des environs du village, dit *su Mortale* (le Mortier), parce qu'on le compare à un mortier à bombe; ce qui est assez exact, ainsi que l'on peut en juger par la figure ci-dessous.

Fig. 11.



Cône de soulèvement et d'éruption.

C'est, comme on le voit, un petit tertre, en même temps cône de soulèvement et d'éruption, formé intérieurement de scories et échancré d'un côté, par lequel est sorti un petit courant de lave basaltique; il repose sur une coulée de roche semblable, mais plus ancienne, à travers laquelle la matière volcanique s'est ouvert un passage à une époque postérieure à celle de l'expansion de la première nappe; celle-ci a été soulevée et en quelque sorte ployée pour faire le premier rebord de ce double cône. La lave ancienne repose sur une succession de bancs sablonneux, de grès et de calcaire grossier, qui appartiennent aux terrains tertiaires les plus récents. Le mont dont il s'agit, se trouve à une petite distance d'*Orosei*, vers le nord, de l'autre côté de la rivière.

Mont de *Galtelli*.

Sur la rive droite de cette dernière, entre *Orosei* et *Galtelli*, s'élève une grande montagne isolée, qui porte le nom de ce dernier village. De sa cime, dite de *Tuttavista*,

(1) Voyez le vol. I, chap. V, p. 205; chap. VI, p. 223; chap. VIII, p. 327-29; et chap. XV, p. 652.

où je plaçai ma station trigonométrique, on voit à ses pieds toute la grande vallée qui commence près de *Nuoro* et qui arrive jusqu'à la mer. Cette montagne est formée du même calcaire appartenant au terrain crétacé déjà signalé à *Oliena*, au *Monte Alvo* et à *Tavolara*. Elle est en grande partie boisée, surtout vers le sud et vers l'ouest; du côté du nord elle présente de grands escarpements; aussi c'est là et sur une espèce de contrefort que se trouvent les ruines d'un château du moyen-âge, dit de *Galtelli*, dont voici une esquisse.

Fig. 12.



Château de *Galtelli*.

Partie historique.

L'historien Fara, en parlant de *Galtellì* et de son château, s'exprime ainsi: *Civitas Galtellina, moeniis nudata, sed antiqua arce munita et episcopali ecclesia, divo Petro sacra, ornata* (1). Ce château, comme celui d'*Urisè* (*Orosei*), refusa en 1324 de se soumettre à D. Alphonse d'Aragon, et à sa flotte envoyée dans ces parages; mais il appartenait déjà au Roi en 1333, lorsque les Génois et les Gallurais, partisans des Doria, vinrent l'attaquer. — En 1335, ce fut un de ceux que le Roi D. Pierre ordonna de fortifier en partant de l'île. — Il fut compris, en 1388, dans

(1) Loc. cit., *Chorogr.*, lib. II, p. 89.

l'achat que fit le Roi de plusieurs châteaux et bourgs qui appartenaient à Éléonore d'Arborée, pour la somme de 22,000 florins. — En 1390, Brancaléon Doria le reprit des mains des Aragonais. — En 1431, il fut donné par le Roi à Ferdinand d'Almanza, et en 1438, à Henri de Guevara, marquis *del Vasto*, avec le château d'*Orosei*.

Village de *Galtelli*. L'ancienne ville de *Galtelli* n'est plus maintenant qu'un assez triste village, bien déchu de son ancienne importance, surtout depuis qu'il a perdu son évêque. — En 1132 selon Fara, et en 1138 selon Martini, cet évêque devint suffragant de l'archevêque de Pise. — En 1263, l'évêque de *Galtelli* alla, conjointement avec le juge de Gallura, à la rencontre de Frédéric Visconti, archevêque de Pise, débarqué au port de Sainte-Lucie de *Siniscola*. — Vers la moitié du XIV siècle, l'évêque de ce diocèse relevait, à ce qu'il paraît, directement de Rome. — En 1496, ce diocèse fut réuni à celui de Cagliari. — Enfin, en 1799, le Roi de Sardaigne Victor-Amédée III rétablit cet évêché, mais il fixa la résidence de l'évêque à *Nuoro*; depuis lors celui-ci prit le titre d'évêque de *Galtelli-Nuoro* (1).

Ancienne aventure de cour. *Galtelli* est nommé dans un des anciens fragments recueillis par Torbeno Falliti d'ordre de Marian d'Arborée. On y lit la pétition d'une *Tomasia*, fille d'*Angelella*, dite *bella*, qui devait réellement justifier son surnom, car elle excita la jalousie de *Sinispella*, seconde femme de Torgotor I, Juge de Cagliari. Cette Princesse lui fit don d'une maison et de biens à *Galtelli* avec ordre exprès à elle et à son mari de s'éloigner de la Cour dans 48 heures, et défense à l'un et à l'autre de remettre les pieds dans les États du juge de Cagliari. Il paraît que cette beauté, probablement Cagliaritaine, ainsi reléguée dans la vallée solitaire du *Caedrus*, était une dame ou fille d'honneur de

---

(1) Le premier évêque de *Nuoro*, Monseigneur *Serra-Urru*, fut consacré en 1781. Martini, *Stor. eccles.*, tom. III, p. 170 et suiv.

Donna Vera, première femme du Juge Torgotor, par lequel elle n'aurait pas été regardée de mauvais œil. Ce petit épisode de jalousie féminine remontait déjà à quarante années avant la date de la pétition, c'est-à-dire à peu près vers l'an 1070. Le Torgotor dont il est question, et sa femme *Sinispella*, sont les mêmes qui faisaient donation de la ville de *Suelli* à Saint George, évêque de *Barbargia*. Ce prince fut, à ce qu'il paraît, enterré dans l'église de *S. Antioco* de *Sulcis*, comme il a été dit en son lieu (1).

L'ancienne cathédrale de *Galtelli*, dédiée à Saint Pierre, et dont parle Fara, existe encore, mais elle a déchu et n'est même plus la paroisse du village. On y voit cependant des tableaux sur bois, qui passent pour être remarquables et qui dépérissent dans l'abandon où cette église est laissée. La paroisse actuelle est aussi très-ancienne, car Fara parle déjà en ces termes d'un fameux crucifix miraculeux, qui y attire encore aujourd'hui une foule de dévots: *Aliud etiam templum in ea est insigne devotissima Crucifixi imagine, quam populi frequenter venerantur* (2).

Pour compléter la description de la *baronia d'Orosei*, il me reste encore à conduire mon lecteur à *Dorgali*, village distant de 13 kilomètres d'*Orosei*, vers le sud. En sortant de ce dernier pays, on passe, non loin de la mer, par un chemin d'abord en plaine, qui se développe sur un sol d'alluvion, mais bientôt on voit à droite un monticule singulier, conique et arrondi comme une calotte de prêtre; il porte le nom de *Gullei-Muru*. C'est un ancien cône d'éruption de roche basaltique, d'où s'est épanché un courant de lave noire, que le chemin traverse et qui forme dans la mer un prolongement dit la *Punta nera di Osalla*.

---

(1) Voyez le vol. I de cet *Itinéraire* (quatrième partie du *Voyage*), chap. III, p. 277, à propos de l'église de *S. Antioco*, et chap. IV, p. 365, à propos du village de *Suelli*.

En poursuivant la route vers *Dorgali*, on trouve d'abord l'église de Saint-Jean au pied d'un curieux mont calcaire formant un véritable îlot de roche blanche entouré de nappes noires basaltiques, ce qui produit le plus singulier effet. On donne à cette petite montagne le nom de *Monte de sù Ansu* (Mont-du Bain); car à son pied il existe une source thermale.

Source thermale de Saint-Jean.

L'eau de cette source sort du point de jonction du calcaire et du basalte. On y voit une espèce de piscine carrée, ayant près de 2m. 50c. de longueur dans chacune de ses faces; l'eau y a une profondeur d'environ 1m. 25c., ce qui fait qu'un homme ordinaire peut y rester plongé, ayant la tête hors de l'eau. Cette eau m'a paru avoir un goût légèrement hépatique, sans aucune odeur désagréable. Une observation, que je fis le 6 mai 1823, me donna pour la température de cette source les résultats suivants: thermomètre à l'air libre 13° 1/4 de Réaumur, température de l'eau 25°. Une autre observation faite le 9 juin 1827 me donna: thermomètre libre, c'est-à-dire air extérieur à 7 heures du matin 14°, 06 Réaumur, température de l'eau 26°. L'analyse à laquelle cette eau a été soumise, y a fait découvrir du gaz acide carbonique, de la magnésie carbonatée, du fer carbonaté, du sulfate de chaux, du sulfate et de l'hydrochlorate de soude, et un peu de silice. Le bassin a depuis cette dernière époque été ceint d'un mur, qui comprend également deux petites chambres à l'usage des baigneurs. Près de la chapelle Saint-Jean il y a quelques maisonnettes, mais elles servent de préférence aux dévots qui y vont faire leur neuvaine au Saint.

Arrivée au pays.

A partir de ce lieu on commence une montée assez raide au milieu des vignes, sur un sol formé d'une lave basaltique poreuse, toute déchiquetée et tordue, noire ou rouge; elle forme ce que l'on nomme la *Costa;* cette matière est sortie de la base d'un mont calcaire qui domine le village. On peut dire que *Dorgali* est placé sur la limite de trois espèces de terrains bien divers, car il est

bâti au pied d'une grande montagne calcaire, et il repose sur le granite, tandis que le basalte se montre en filons ou en grandes coulées, qui se sont déversées dans le vallon. Tout annonce en ce lieu un grand travail de la nature; aussi on peut affirmer que cette contrée est très-intéressante pour le géologue. Voyez ce qui a été dit à ce sujet dans la troisième partie de ce *Voyage* (1).

Le village de *Dorgali* est assez bien bâti. Ses maisons sont propres et bien construites; il est arrosé par une fontaine abondante, sortant du point de jonction de la roche calcaire et du granite qui la supporte. On compte également d'autres sources dans le village. Les habitants sont actifs, laborieux et intelligents. Cette population est confinée dans un lieu où l'on peut bien se rendre, mais par lequel on ne passe guère. A une demi-heure de chemin hors du pays vers le SE, on rencontre tout-à-coup une effroyable montée dite *Scala Homines*, qui finit sur l'autre versant par une descente tout aussi raide. Ce chemin est pratiqué sur les deux flancs d'un mont n'ayant pas moins de 60 degrés d'inclinaison de chaque côté, et malgré tous ses crochets cette rampe n'est bonne que pour des piétons; elle est même presque impraticable aux petits chevaux du pays.

Pendant un séjour que je fis à *Dorgali* en 1836, en compagnie de feu le chev. Mameli, ingénieur des Mines de l'île, nous proposâmes aux habitants de ce village ainsi séquestrés d'ouvrir, au pied de leur *Scala Homines*, une galerie souterraine qui, d'après notre calcul, n'aurait pas dû avoir plus de 70 ou 80 mètres de longueur; elle les aurait affranchis de cet affreux passage, et leur aurait procuré le moyen de conduire leurs chariots à la *Cala Go-*

---

(1) Tome I, chap. V, p. 198, et chap. XV, page 659. On peut aussi consulter la coupe géologique de cette localité, ibid., p. 660, fig. 120

nune, c'est-à-dire au bord de la mer, qui n'est pas distante du village de plus de quatre kilomètres. Cette galerie fut réellement entreprise par des mineurs expédiés à cet effet par M. Mameli; mais bientôt un ingénieur subalterne des Ponts-et-Chaussées s'imagina de faire une ouverture ailleurs: les travaux de la première galerie furent abandonnés, la seconde ne fut pas faite, les fonds furent épuisés et les Dorgalais restèrent avec leur *Scala Homines*. Il paraît cependant que ce travail doit être repris à l'heure qu'il est (1), et je fais des vœux sincères pour que les habitants de ce village puissent bientôt voir porter à terme cette entreprise qui doit leur être fort avantageuse.

Vue du golfe. Du haut de la *Scala Homines* on voit la mer à ses pieds, ainsi qu'une partie du golfe de *Dòrgali* (2). Près de là on observe, comme dans l'autre versant, des cônes arrondis de roche basaltique noire et des coulées de cette matière, qui font un singulier contraste avec les formes aiguës et la couleur blanche de la masse calcaire dont se composent ces monts, ainsi que la côte. Parmi les particularités de celle-ci je noterai la grotte naturelle, dite *il Grottone*, ouverte à la hauteur du niveau de la mer, dans laquelle les scories basaltiques noires rivalisent par leurs formes et leur couleur avec les concrétions blanches calcaires qui pendent de la voûte. Plus loin, vers le sud, on peut visiter sur la même côte une autre grotte, dite *di Cala di Luna*, dont les parois sont blanches et formées de roche calcaire, tandis que le plafond est formé par une coulée de basalte noir, d'un seul jet (3). Le calcaire de ces lo-

(1) Procès-verbal des séances du Conseil provincial de *Nuoro* de l'an 1858, p. 80.

(2) Voyez surtout la planche VI de l'atlas de la troisième partie de ce *Voyage*.

(3) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. XV, p. 666, et la coupe nº 121, p. 667.

calités, appartenant aux terrains crétacés, est assez riche en fossiles (1).

Grotta del bue marino. Acqua medica.

Entre ces deux grottes, distantes entre elles d'environ cinq milles marins, on en voit une quantité d'autres, parmi lesquelles celle dite del *Bue marino*, à cause du séjour qu'y fait le Phoque ou *Veau marin*. Près de celle-ci et presque au niveau de la mer on voit une source thermale sortir de la roche calcaire, dite *Acqua medica;* je n'ai pu la visiter, car il faut pour cela que la mer soit très-calme, ce qui est fort rare dans le golfe de *Dorgali*. Cette source paraît être en rapport avec les anciennes émissions de la matière basaltique qui s'est fait jour à travers le calcaire du mont de *Tului* (2).

Monte Tului. Monte Ardia.

Le mont ainsi nommé doit en partie sa forme conique au tassement des fragments anguleux et mouvants du calcaire blanc un peu oolitique dont se compose la masse solide de ce cône. Ces pierres très-mouvantes, causent des éboulements successifs sous les pieds de celui qui veut atteindre la cime du mont, ce qui finit par rendre fort pénible une pareille ascension. Le mont calcaire qui domine le village vers l'est, est une continuation de la chaîne dont fait aussi partie la *Scala Homines;* il se nomme *Monte Ardia*, corruption du mot *Guardia*, à cause du guet que l'on y faisait dans le temps, de crainte des pirates Barbaresques qui infestaient le pays.

Église de Nostra Signora di Buon Cammino.

A deux heures de chemin de *Dorgali*, vers le SO, se trouve l'église de *Nostra Signora di Buon Cammino*, espèce de sanctuaire où l'on célèbre deux grandes fêtes pendant l'année, l'une en mai, l'autre en octobre. Les personnes qui y interviennent, sont nourries et régalées à la façon du pays. On tue alors une vache, six boucs et cinq moutons; il va sans dire que le pain, le vin et le fromage y

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, chap. V, p. 199.
(2) Voyez l'atlas de cette même partie, pl. VI, fig. 4.

sont distribués en proportion. C'est par là que passait fort probablement l'ancienne voie Romaine de l'est, qui venait par le littoral de *Fanum Carisii* (aujourd'hui *Santa Maria di mare* d'*Orosei?*) et après avoir laissé *Viniola* près de *Dorgali*, entrait dans la gorge de *Silana*, dont il a été question en son lieu.

Langage des habitants.

Le dialecte des Dorgalais diffère essentiellement de celui des autres Sardes, soit par des mots qui leur sont exclusivement propres et qui semblent avoir une origine Arabe, soit par une prononciation gutturale; c'est pourquoi les gens de ce village passent pour être les descendants des anciens Sarrasins qui dominèrent dans l'île pendant longtemps. Il faudrait qu'une personne versée dans la langue Arabe ou Mauresque vînt en ce lieu étudier cette question sur l'origine probablement Africaine de cette population. J'ajouterai qu'à part les différences notables dans leur langage, les habitants de ces lieux ont encore un type de figure qui leur est particulier.

Fin de mon aventure de 1823.

C'est par *Dorgali* que je passai en mai 1823, peu de jours après mon aventure avec les bandits, étant alors rentré à Cagliari par le chemin de *Silana*. A cette occasion j'allai demander l'hospitalité au curé de ce village, et j'appris par hasard de sa bouche que parmi les gens qui m'avaient assailli dans la plaine d'*Isalle* se trouvaient deux de ses neveux, et il en était tout confus. Comme cette affaire n'était plus un secret pour personne dans le pays, je dus à mon tour plaider auprès de cet ecclésiastique la cause de ses parents. Je pus alors prendre des renseignements positifs sur les hommes qui composaient cette bande, et j'appris le nom de l'individu qui me sembla plus humain que les autres. A mon arrivée à Cagliari, ayant dû subir l'interrogatoire de l'Autorité judiciaire qui avait été informée de ce fait, je crus devoir faire ressortir le service que m'avait rendu cet homme, et, par le moyen du vice-roi, j'obtins la grâce de ce bandit; car si le crime, pour lequel il avait pris la campagne avant cette aventure, était

grave vis-à-vis de la loi, il n'était pas cependant de nature à le rendre indigne d'être gracié. Ce crime consistait en cela qu'il avait concouru avec des camarades à arracher un parent des mains de la force publique. Tel était le motif pour lequel il se trouvait banni de son village, et qu'il avait pris, comme on dit, la *macchia* (1). La grâce que je fis faire à cet homme eut un grand retentissement dans le pays; il put rentrer dans son village; il se maria, et je fus parrain de son enfant. Aussi chaque fois que mes travaux ou mes recherches me reconduisirent depuis lors à *Dorgali*, je ne manquai pas d'aller loger chez mon compère. De son côté, lorsqu'il me savait en course non loin de son pays, il venait toujours me trouver et m'apportait des présents, surtout en beurre et en petits fromages. La dernière fois que j'allai en ce lieu (en 1847) il vint à ma rencontre jusqu'à *Orosei*, où j'avais débarqué; il était accompagné de plus de 30 de ses amis et parents, qui m'escortèrent jusqu'à *Dorgali* en caracolant pendant la route et en faisant de véritables *fantasias* à la mode des Arabes; notre entrée dans le pays fut une véritable ovation. Cet homme se nommait Jean Gaspard *Pira-Taula*. Il devint un des principaux conseillers de sa Commune, et il mourut en 1858. C'est ainsi que se termina, par un baptême et par des ovations, mon aventure de 1823, qui faillit m'être fatale et qui dans ce cas aurait coupé tout court à mes travaux et à mes recherches dans l'île. Il est temps maintenant de revenir sur nos pas, pour aller chercher l'autre bout de la nouvelle route transversale d'*Orosei* à *Bosa*, et de partir de nouveau de *Macomer* pour nous rendre sur la côte occidentale.

Après être sorti de *Macomer* par la grande route qui

(1) C'est le terme en usage en Corse et en Sardaigne pour exprimer la vie d'un bandit qui habite les fourrés et les buissons (*macchie*).

conduit à Sassari, on trouve, au bout de deux kilomètres de montée, la route transversale également nationale, qui conduit à Bosa. En suivant pendant près d'une heure cette nouvelle voie, ouverte dans un terrain un peu accidenté, on arrive à une espèce de plaine où l'on voit à droite du chemin un petit étang dit *di Barra*, et à gauche l'église isolée de *N. S. di Cabuabbas* (Cap (*tête*) des eaux). Cette église est assez ancienne; elle fut bâtie avec le monastère voisin, dont il reste à peine quelque trace, par *Gonnario II* (Janvier?) juge de Torres. A son retour de Palestine (1) ce prince peupla ce monastère de religieux qui lui furent expédiés d'après ses vives instances, par Saint Bernard de *Clairvaux*. M. Martini fait observer à ce sujet que les écrivains qui le font habiter par les moines du Mont Cassin se trompent, et que ceux dont il s'agit étaient de l'ordre de Saint Bernard, suivant la règle de *Citeaux* (2). Cette église porta aussi le nom de *Santa Maria di Corte*, comme le prouve le titre que prend encore aujourd'hui l'évêque de Bosa, qui se dit abbé de ce nom.

Cratères volcaniques.

A deux kilomètres de distance de ce point, se trouve le gros village de *Sindia*, traversé par la grande route en question; il est presque dominé par le *Monte Ruju* (mont rouge), monticule ainsi nommé à cause de la couleur de la roche volcanique dont il est formé; c'est, à ce qu'il paraît, un ancien cratère. Vers le nord on voit une trainée d'autres cônes semblables, mais plus petits, qui ont la même origine; ils ont été produits par la matière volcanique, qui semble s'être fait jour à travers une fente dirigée à peu près du nord au sud; cette éruption a fait couler à la surface du sol de petits courants de lave, ou bien elle a

---

(1) Ce voyage en Palestine eut lieu pendant la vingtième année de son règne, qui avait commencé en 1127.

(2) Martini, *Stor. eccles.*, vol. III, p. 430.

simplement formé de petits cônes ou des tas arrondis de scories (1).

Les monticules dont il s'agit n'empêchent pas que le terrain environnant ne soit, dans son ensemble, considéré comme une plaine, et comme une continuation de celle de *Sindia;* on lui donne le nom de *Planu de Murtas* (plaine aux myrtes); elle est en partie boisée et en partie abandonnée au pâturage. Ce territoire serait susceptible d'être cultivé avec beaucoup de fruit.

Du côté opposé, c'est-à-dire à gauche de la route, on voit, à une certaine distance, le mont de *S. Antonio* dont il a déjà été fait mention dans le chapitre VI, page 45. Ce mont paraît entrer dans la catégorie des *cônes parasites* de la grande montagne du *Monteferru.*

Vers l'ouest, la plaine continue jusqu'au village de *Suni* et de là la route conduit à la ville de Bosa, par une descente très-bien développée. Comme il a déjà été fait mention de l'extrémité de cette route dans le chapitre précédent, c'est à ce point que je m'arrête pour mettre fin à ce chapitre.

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. XVI, p. 672, et la carte géologique de l'atlas de cette même partie.

CHAPITRE VIII.

De *Macomer* à *Torralba*; route transversale d'Alghero à *Terranova*; continuation de la grande route de *Torralba* à Sassari.

Mulargia. Lorsqu'en sortant de *Macomer* par la grande route qui conduit à Sassari, on a dépassé le point d'où part celle qui va vers Bosa, on continue toujours à monter par des rampes bien développées sur un sol trachytique, formé spécialement de tufà d'un gris blanchâtre et rubané en petites couches alternantes plus ou moins foncées; ce qui produit un singulier effet, même aux yeux des personnes étrangères aux études géologiques. On voit pendant ce trajet plusieurs *Noraghes*, parmi lesquels se distingue celui de *Santa Barbara* dont il a déjà été question. Plus loin, toujours à droite de la grande route, se trouve le petit et misérable village de *Mulargia*, jadis station de la route Romaine, indiquée dans l'itinéraire d'Antonin sous le nom de *Molaria;* il est placé au pied occidental de la grande montagne dite *M. Santo Padre,* déjà décrite dans le chapitre précédent.

M. Muradu. En montant davantage sans quitter la grande route, on voit, à gauche de celle-ci, un grand rocher isolé, semblable à une forteresse; ce n'est qu'une simple masse de roche trachytique, connue sous le nom de *Monte Muradu,* sans doute à cause de sa forme; bientôt on est au bout de la montée et l'on arrive au grand plateau supérieur dit *la Campeda*. Cette plaine se lie d'un côté avec celle de *Sindia* et de *Planu de Murtas,* et vers l'est elle est dominée par la grande montagne de *Saucco*, qui, à son tour, se rattache à celles du *Marghine* et du *M. Rasu.*

Forêts détruites. Pierre milliaire. Cette belle montagne était, il y a peu d'années, couverte de magnifiques forêts; mais celles-ci ont été successivement gaspillées et elles sont maintenant dans un

état déplorable. C'est de là que partent divers ruisseaux qui coulent vers l'ouest, en traversant la plaine de la *Campeda;* parmi ces ruisseaux je citerai celui dit *Padru Manno* (le grand pré), qui passe par une localité de ce nom où existait un ancien haras, maintenant abandonné. Contre le pont de la grande route jeté sur ce torrent, s'élève une pierre milliaire indiquant le cinquantième mille romain à partir de Torres (1); ce qui prouve que le tracé de la route moderne a été presque entièrement maintenu sur celui de l'ancienne voie Romaine.

Cette coïncidence est confirmée à un mille plus loin, où se trouve le point culminant de la grande route actuelle. A peine entre-t-on dans le bois, en venant de *Macomer*, on voit à quelques pas du fossé, vers la gauche, quatre autres pierres milliaires Romaines, les unes presque entières, les autres réduites à l'état de simples fragments, mais toutes mutilées dans ce qu'elles avaient de plus important; car on a enlevé tout exprès les noms des empereurs et ceux des préteurs qui avaient fait d'après leurs ordres ouvrir ou réparer la route. Une de ces colonnes a cependant conservé le chiffre des milles, mais ce chiffre n'est pas, comme dans la plupart des autres colonnes de ces localités, celui de la distance à partir de *Torres*, pour arriver en ce lieu; il indique au contraire le 109me mille à partir de *Karales*. Cela fait que toutes ces pierres se contrôlent réciproquement, et qu'elles confirment tout à fait les distances réelles, à commencer par deux points extrêmes de la grande route centrale Romaine (2). Pierres milliaires.

On continue à suivre les traces bien visibles de cette Saint-Siméon.

(1) Voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, liv. III, chap. I, p. 470. *Inscript.* n° 13.

(2) Voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, livre II, chap. VI, pag. 434, la *Sardinia antiqua* de l'atlas de cette même partie, et sa réduction en tête de ce volume.

ancienne route en parcourant l'actuelle, et on ne les quitte que lorsqu'on arrive près de l'église de *San Simeone*. En ce lieu se trouvent les restes de certaines constructions, qui à mon avis devaient appartenir à une station militaire Romaine, placée sur ce point important de la grande route. Dans l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage* (1) j'ai donné le dessin et le plan de ces deux tours carrées, dont on voit encore les bases; elles sont construites à la manière des murs cyclopéens, c'est-à-dire formées de pierres posées une sur l'autre sans ciment et non travaillées, hormis celles des angles; je crois cependant devoir rapporter ces constructions à l'époque Romaine; je les compare à des édifices militaires que l'on voit entre *Guelma* et *Constantine* en Afrique. Autour de ces restes, le sol est couvert de débris de poteries, ce qui annonce que ces lieux étaient jadis habités.

Géologie. Tout le terrain parcouru par la grande route, depuis le pont de *Padru Mannu* jusqu'à l'église de Saint-Siméon de *Bonorva*, est formé par une immense nappe de lave basaltique qui paraît être descendue du mont de *Sauccu*, et qui cesse brusquement à Saint-Siméon. Cette coulée, bien ancienne, était certainement jointe aux lambeaux de même nature qui couvrent le plateau de *Giave* et d'autres cimes de monts voisins, dont elle a été séparée par des causes de dénudation que l'on ne saurait trop préciser, mais dont les effets n'en sont pas moins visibles. Cela prouve que, postérieurement à l'époque de la sortie de ces grandes laves basaltiques, la Sardaigne a dû subir des catastrophes qui ont considérablement varié sa topographie (2). A peine commence-t-on la descente de Saint-Siméon, on voit cette lave noire s'adapter sur les marnes

---

(1) Planche XV, fig. 3. Voyez le texte, liv. I, chap. V, p. 163.

(2) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. XV, p. 644-46, et vol. II, chap. XVII, p. 50-51.

tertiaires, et c'est dans celles-ci qu'ont été développées les rampes de la grande route, qui par un plan continuellement incliné, conduit à la *Cantoniera di Bonorva.*

Il est malheureux que la conduite des habitants de ce pays, ou pour mieux dire de quelques propriétaires qui craignaient de voir couper leurs vignes par la route royale, ait déterminé l'administration à adopter un tracé qui laisse de côté à un mille de distance la population de *Bonorva*. Ses habitants ont depuis longtemps la réputation de gens inquiets, et quelques faits qui ont eu lieu assez récemment chez eux ne l'ont pas encore détruite tout à fait. Il y a une cinquantaine d'années, un riche propriétaire de l'endroit, nommé *D. Pietro Prunas*, fut tué un dimanche en plein midi de plusieurs coups de feu dans la rue, en se rendant à la messe. En 1822, lorsque les ingénieurs relevaient les plans dans les environs du village pour y faire passer la route, on fit siffler plusieurs balles à leurs oreilles, pour les intimider; il en résulta que, par une disposition déplorable, on ne fit pas passer cette route par *Bonorva*, comme on en avait l'intention, et que maintenant elle en est éloignée de plus d'un mille. Moi-même, lorsqu'en 1849 j'étais revêtu des fonctions de Commissaire Royal extraordinaire dans l'île, je dus expédier de la force armée dans ce village, et adresser à ses habitants une proclamation énergique et sévère, parce qu'ils avaient commis des désordres, et entre autres celui de chasser le receveur des contributions, de brûler ses régistres, et de démolir les murs d'enceinte de différentes propriétés, où l'on fit main basse sur les arbres fruitiers, et on introduisit le bétail.

Le village de *Bonorva* est bâti au pied du *M. Cacau* dont l'altitude à la chapelle de Saint-Siméon est de 631 mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que *Bonorva* n'en compte que 476. Cette chapelle était jadis la paroisse, et la population se trouvait sur le *M. Cacau*,

mais les habitants furent forcés par le froid et par les vents, de descendre au point où ils sont établis maintenant.

Église paroissiale.

L'église paroissiale de *Bonorva* est d'un style médiocre; sa construction remonte au commencement du XVII siècle. Près d'une autre église nommée *Santa Maria de sù Codassu*, non loin du village, se trouvent des restes de constructions Romaines, et on y recueille des médailles et autres objets d'antiquités; ce qui fait croire que l'ancienne voie passait en ce lieu.

Rebeccu.

Cette conjecture semble confirmée par la présence d'autres constructions Romaines, par des restes d'anciens édifices et même, dit-on, par la découverte d'une pierre milliaire, qui aurait eu lieu dans un village voisin, nommé *Rebeccu*.

Grotte de Sainte-Lucie.

Non loin de ce dernier, près de l'église de Sainte-Lucie qui en dépend, on voit une curieuse grotte creusée dans la roche tendre calcaire. Ce souterrain dans son origine était destiné à servir de sépulture aux païens; plus tard il fut indubitablement constitué en une église, et il devint une véritable catacombe dans les premiers siècles du christianisme.

Catacombes.

On monte à cette grotte par un grand escalier également taillé dans la roche calcaire; on rencontre ensuite un vestibule semi-circulaire (1), puis deux grandes salles successives, faites en forme de carrés oblongs. Le second de ces deux salons prend le jour par une ouverture carrée, pratiquée dans le plat-fond et communiquant au dehors; cette ouverture semble avoir été jadis couverte par une grande dalle en pierre, soutenue par des piliers à une certaine hauteur, afin d'empêcher l'eau de pénétrer en

(1) Cette entrée est tout à fait analogue à celle de la *Spelonca di Nonna* des environs de *Cuglieri* dont j'ai donné le plan et une coupe dans la planche XVI, fig. 2 et 2' de l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage*. Voyez le texte de cette même partie, livre I, chap. V, p. 167.

bas, et pour donner en même temps un peu de jour au souterrain. Ces deux salles communiquent avec un grand nombre de petites chambres ou cellules qui, par leur forme, par leur petitesse et surtout par leur peu d'élévation, ne peuvent avoir été destinées qu'à servir de sépulture, aux anciens habitants du lieu. Il paraît qu'à l'époque de l'introduction du christianisme dans l'île, les premiers convertis se servirent principalement des deux grandes pièces pour y célébrer leurs mystères, mais surtout de celle qui est éclairée par le haut.

M. le chanoine Spano, ayant visité mieux que je ne l'ai fait dans le temps, ce souterrain, a observé que ses parois ont été successivement enduites de différentes couches de couleur; mais c'est surtout dans la dernière salle qu'il a reconnu des peintures plus récentes, représentant les douze Apôtres en figures entières et colossales, la Vierge Marie allaitant l'enfant Jésus, les Rois Mages, et autres épisodes du Nouveau Testament. La voûte de cette salle aussi peinte est également ornée d'arabesques, de rosaces et d'étoiles de différentes couleurs, en rouge, en vert et en jaune, imitant en quelque sorte la mosaïque, comme on le remarque dans les absides des anciennes basiliques de Rome; ces ornements voulaient probablement indiquer le ciel et le paradis. Les peintures dont il s'agit, sont posées sur un *stuc* qui couvre les anciennes, mais comme la teinte de celles-ci est très-foncée, on ne peut distinguer si cette première couche avait également des figures.

M. le chanoine Spano, qui a fait une description très-étendue de ce souterrain, croit pouvoir rapporter les peintures en question au IX ou au X siècle et même à une époque plus reculée. A côté ou au pied de chaque personnage on lit en monogrammes les noms des Saints représentés; mais toutes ces figures sont très-noircies par le temps et surtout par la fumée des feux que les bergers ne cessent d'allumer en ces lieux, où ils conduisent leurs troupeaux pour les préserver de la pluie ou du froid. A ces

causes de noircissage il faut ajouter la fumée des lampes qui probablement ont brûlé jadis nuit et jour dans ce sanctuaire; on voit encore les clous et les crochets auxquels on les appendait.

Ancienne église de *Frius*.

On croit que ces catacombes appartenaient à un ancien village, dit *Frius*, qui probablement dans l'origine était une population Romaine; il paraît également que lorsque l'on put pratiquer le culte chrétien au grand jour, on transporta l'autel, et la table sainte qui se trouvait indubitablement dans le souterrain, dans une église dédiée à Saint-André; ce qui a fait donner à cette localité le nom de *S. Andrea de Abriu* ou *Priu*, corruptions de *Frius*. Il est positif que ce village de *Frius* existait en cet endroit et que son église était officiée dans le XIV siècle, car en 1775 on a trouvé dans l'autel de cette très-antique église, un étui en cuivre, qui contenait une petite bande en parchemin indiquant la consécration de cette église, faite en 1303 par *Guantinus de Farfara*, évêque de *Sorres* (1), sous l'invocation de *Saint-André*.

Autres grottes sépulcrales. *Noraghes*. Cratères éteints.

Je n'en finirais pas si je devais énumérer tous les anciens tombeaux creusés dans le roc calcaire que l'on rencontre dans les environs de *Bonorva*. Je me bornerai à ne parler ici que de ceux qui se trouvent plus à proximité de la grande route. Les *Noraghes* sont aussi très-nombreux dans toute cette région; mais si cette dernière présente un certain attrait à l'antiquaire, le géologue y observe également des choses très-notables, d'autant plus que c'est à peu près de ce point que commence la curieuse série de cratères éteints; ceux-ci sont si bien conservés qu'on dirait qu'ils ont cessé hier de vomir leurs laves et leurs scories, quoique ces éruptions, dites récentes en géologie,

---

(1) On peut lire tous ces détails dans l'article du chan. Spano, *Bollet. Arch. Sard.*, *anno II*, *novembre* 1856, p. 170-179, et Martini, *Stor. eccl.*, vol. III, p. 374.

remontent à une époque plus que fabuleuse et fort probablement antérieure à l'apparition de l'homme en ces contrées.

Le premier de ces cônes volcaniques, que le voyageur peut visiter sans s'écarter de la route, est celui qui couronne le *Monte Benarzosu*, placé au-dessus de la *Cantoniera di Bonorva*, et par conséquent au-dessus de la grande route. C'est un amas de scories fraîches, ayant les formes d'un tas de blé. Il est un peu échancré vers le nord; car c'est de ce côté qu'a coulé un petit courant de lave qui est descendu dans la vallée. La route, en se développant en plusieurs rampes à la descente vers *Giave*, coupe cette coulée en deux points avant d'arriver au pont.

Ce pont est placé sur le *Rio Molino*, et on le nomme aussi le pont de *Giave*. Sitôt après qu'on l'a dépassé, on trouve une petite montée pratiquée dans le sol tertiaire, qui contient des débris de trachyte et des coquilles marines. C'est dans ce terrain que sont creusées, des deux côtés de la route, des ouvertures et des restes d'anciennes grottes sépulcrales; je ne les décrirai pas ici, car elles ont été figurées et décrites dans la deuxième partie de ce *Voyage* (1).

De ce point on arrive dans le *Campo Giavesu* supérieur et au pied du mont de *Giave*, mais on ne voit pas d'abord le village de ce nom, car il se trouve sur le mont, ou plutôt aux deux tiers de sa hauteur, sur son versant septentrional. Cette colline se compose de bancs parallèles de marne et de calcaire tertiaire, mais par-dessus ceux-ci on voit une nappe horizontale et isolée de matière basaltique; ensuite au-dessus de cette dernière on peut reconnaître les traces d'un cône plus récent, formé, comme le mont *Benarzosu*, de scories fraîches et ayant son échancrure vers

---

(1) Voyez la fig. 1 de la pl. XVI de l'atlas de cette deuxième partie, et le texte, livre I, chap. V, p. 164.

le sud. C'est par là qu'a aussi coulé un courant de lave plus récente que le basalte. Il est bon de faire remarquer que la lave basaltique, dont est recouvert le mont de *Giave*, n'est plus qu'un lambeau de l'immense coulée qui rattachait jadis ce mont au plateau de Saint-Siméon de *Bonorva* et avec d'autres débris de cette même nappe que l'on voit dans les environs. On en trouve aussi un grand lambeau au pied occidental du *Monte Rasu;* ce qui prouve toujours davantage qu'après l'expansion de la matière basaltique, il survint en Sardaigne une forte révolution physique, qui fractura et morcela les grandes nappes de cette matière et les réduisit en plateaux isolés; ceux-ci se correspondent bien souvent entre eux en épaisseur et en hauteur; ils sont évidemment des pièces d'un même tout.

Château de *Giave*. Sur cette cime de *Giave* se trouvent les ruines à peine visibles de l'ancien château de ce nom, connu également sous le nom de *Roccaforte*. Il fut bâti en 1336 par Nicolas Doria, lorsqu'il était en dissension avec ses oncles Galeotto et Cassian. De ce point on dominait la grande route par laquelle on allait de *Bonorva* à *Torralba* par le *Campo Giavesu* inférieur. Cette forteresse fut bâtie en dépit des Aragonais, qui la démolirent lors de la chute de cette grande famille en Sardaigne.

Ancienne *Hafa*. Au pied de la montagne de *Giave*, en un point où la grande route fait un petit coude vers *Torralba*, on voit, à gauche, après avoir dépassé un banc d'huîtres fossiles, un petit tertre; c'est là que paraît avoir existé jadis l'ancienne station de *Hafa*, mentionnée dans l'itinéraire d'Antonin, dont le nom de *Giave* semble être une corruption. On y rencontre quelques restes d'antiquités. C'est de ce tertre que j'ai pris, à la chambre claire, le *demi-panorama géologique* représenté dans la planche VI, fig. 3 et 3 *bis* de l'atlas de la troisième partie de ce *Voyage*, où sont compris plusieurs cratères éteints de cette région.

M. Castangia. Je ne saurais à ce propos passer outre sans engager le voyageur géologue, qui parcourra cette route, à jeter un

regard sur sa gauche, lorsqu'il sera en ce lieu, et même à quitter pour un instant son chemin pour se rendre sur une colline voisine, qui finit par une calotte arrondie en forme de tas de blé et que l'on nomme le *Monte Castangia*. Il verra d'abord les bancs de la roche tertiaire, qui reposent sur le trachyte ancien, et ensuite des marnes tertiaires, dont les assises inférieures renferment des fragments de ce trachyte; puis il verra surgir un petit cône arrondi, formé de scories fraîches, noires et rouges: c'est le cratère éteint de *Monte Castangia*. Il est un peu échancré vers l'ouest, et c'est par là que s'est répandu un petit courant de lave récente qui a coulé tout le long du flanc de la colline. Cette lave s'est arrêtée au pied d'un autre mont conique, sur lequel est posé l'ancien château de *Bonvehi*, dont il a déjà été question dans le chap. VI, p. 75. Si cependant le voyageur ne voudra pas faire cette course, il n'aura qu'à suivre la grande route qui se développe au pied du mont de *Giave*, et bientôt il verra paraître à droite un autre cratère éteint, qui se trouve à peu de minutes hors du chemin et qui porte le nom de *Monte Annaru*.

Le mont dont il est question ne présente de ce côté que les deux parties les plus saillantes de son sommet; mais lorsqu'on se rend sur le lieu on peut descendre dans la cavité intérieure faite en forme de coupe ou cratère. Cette coupe est légèrement échancrée vers l'est, et c'est par là qu'a coulé la lave qui est descendue dans la plaine, c'est-à-dire sur le sol du *Campo Giavesu* inférieur. Aussi le *Monte Annaru*, vu de ce côté, se présente comme un cône volcanique assez élevé. Il se compose essentiellement de fragments de scories mouvantes ou agglutinées ensemble, ou bien d'une roche poreuse, noire ou rougeâtre, tordue ou déchiquetée comme celle que vomit de nos jours le Vésuve. *Monte Annaru.*

Cette roche est une lave péridotique, contenant des noyaux de péridot verdâtre; ces noyaux, exposés à l'air, se décomposent et deviennent rougeâtres. On y voit aussi Nature de la roche.

des fragments de quartz opaque et fritté, qui fort probablement ont été arrachés aux terrains anciens que la lave a traversés pour venir au jour. Telle est la qualité de la roche qui forme tous les cratères éteints de ces régions, et sur la composition de laquelle je ne reviendrai plus.

Coulée du volcan de *Keremule* coupée par la route.

Après avoir dépassé la hauteur du *Monte Annaru*, qu'on laisse à droite, et après avoir repris la grande route, on traversera un grand courant formé d'une lave toute en désordre, venue du magnifique cratère évasé, dit *Monte Cuccurredu di Keremule*, du nom du village voisin, que l'on voit non loin de là sur la gauche. La lave de ce beau volcan éteint est sortie en forme d'une grande nappe du flanc de ce monticule, et non-seulement elle a coulé sur le plan que la route traverse, mais elle est descendue dans la vallée inférieure; aussi peut-on observer facilement que les principaux *Noraghes*, épars dans cette plaine plus basse, sont construits sur cette coulée, ou du moins qu'ils sont formés des pierres bulleuses dont cette coulée se compose.

Ages relatifs de ces cratères et des *Noraghes*.

Cette observation est très-importante pour établir un parallèle entre l'âge très-récent des derniers produits volcaniques de la Sardaigne et les monuments tels que les *Noraghes*, qui remontent à une si haute antiquité qu'ils ont échappé à toute donnée historique. Qu'il me soit permis de reproduire, sur ce sujet intéressant, ce que j'ai écrit à ce propos dans la troisième partie de ce *Voyage*. « Il est curieux pour le philosophe de voir les témoins « encore palpitants des derniers efforts de la matière inor- « ganique tendre en quelque sorte la main à des édifices « qui remontent à l'époque fabuleuse de l'île. Pour con- « naître l'intervalle de temps (peut-être assez court) qui « sépare ces deux périodes, il ne manque qu'une seule « donnée que nous n'aurons probablement jamais: celle « qui servirait d'anneau d'union entre la chaîne des évé- « nements géologiques et celle des faits historiques; ou, « en d'autres termes, il ne nous manque que les derniers

« feuillets de ce grand livre de la nature, où sont écrites « en lettres claires et ineffaçables les vicissitudes de notre « globe, l'apparition et la disparition de tant de contrées « et de tant d'espèces animales et végétales; ou bien les « premières pages des annales de ce mélange de faiblesse « et de raison qu'on appelle homme, et que le Créateur, « dans sa sagesse infinie, ne posa sur l'épiderme encore « fumante et à peine desséchée de notre planète, que « lorsque ses plus grandes convulsions physiques touchè- « rent à leur fin. Alors seulement la terre fut propre à « recevoir un pareil hôte, créé tout nu et n'ayant d'autre « défense que celle que lui procure son industrie et l'ins- « tinct de sa propre conservation » (vol. II, chap. XVII, page 61).

On peut continuer à parcourir la grande route jusqu'à la hauteur de l'église de *Cabuabbas*, où j'engage le voyageur à s'arrêter, s'il veut aller visiter les deux *Noraghes* dits *N. Oes* (des Bœufs) et *N. di S. Antine* (Saint-Constantin). Ce sont, à mon avis, les plus remarquables de l'île et ceux qui se trouvent plus à portée de la grande route. Dans celui de *S. Antine*, qui a trois étages, j'ai eu l'honneur de conduire feu le roi Charles-Albert, alors Prince de Carignan. L'un et l'autre de ces deux monuments sont en grande partie construits avec la lave poreuse et déchiquetée, sortie du beau cratère de *Keremule*. On peut trouver la vue, le plan et les profils de ces deux *Noraghes* dans la deuxième partie de ce *Voyage* (1).

Du sommet de ces deux *Noraghes*, mais surtout de celui de *S. Antine*, si l'on regarde dans la plaine où ils s'élèvent, on voit encore deux autres beaux cratères éteints qui sortent également du sol de cette plaine. Ce sont le *Monte Ruju* (rouge), ainsi nommé à cause de la couleur des sco-

---

(1) Voyez les planches X et XI de l'atlas de cette deuxième partie, et le texte, livre I, chap. III, p. 73-82.

ries dont il se compose; il a conservé sa belle forme conique et l'enfoncement supérieur de son cratère; celui-ci est légèrement échancré vers le SSE, par où a coulé un petit courant de lave (1). L'autre se nomme *Monte Austidu*, il est fait des mêmes matières que le *Monte Ruju*, mais il est moins élevé; sa forme se rapproche davantage de celle du *Monte Castangia*, c'est-à-dire il ressemble à un tas de blé. Sa lave a coulé vers le sud.

Église de *Cabuabbas*. L'église de *Cabuabbas*, qu'il ne faut pas confondre avec celle des environs de *Sindia* dont il a été question dans le chapitre précédent, est aussi très-ancienne; elle doit son nom à des sources voisines qui ont fait appeler ainsi toute la région. Celle-ci fut cédée en 1350 par le Vice-roi Ribaud de Cobrera à Brancaléon Doria et à ses frères, en échange de leurs droits sur Alghero. — En 1357, à la mort de Matthieu Doria, le territoire de *Cabuabbas* passa à son neveu Branca Doria, qui avait fait sa paix avec le roi (2).

Route vers Alghero. *Tiesi*. C'est à peu de distance de cette église que part, de la route centrale, la route également nationale, mais transversale, qui conduit directement à Alghero. Elle passe d'abord au pied du mont de *Keremule* et elle traverse ensuite le village de *Tiesi*. Celui-ci est bâti sur la roche calcaire tertiaire, ayant d'un côté le mont de *Keremule* et de l'autre la grande masse, dite le *Monte Pelao*, dont il sera question ci-après. *Tiesi* est un des villages les plus considérables de l'île; il a figuré dans les événements révolutionnaires de 1795. Le palais du feudataire, duc de l'Asinara, fut alors pillé en partie par ses vassaux qui lui auraient fait un fort mauvais parti, s'ils eussent pu l'avoir dans leurs mains, tant il était haï, et tant ces pay-

---

(1) Il y a une erreur dans ma grande carte relativement à la direction de cette coulée.

(2) Fara, *De Reb. Sard.*, loc. cit., lib. III, p. 286 et 297.

sans étaient montés (1); ils allèrent même le chercher à Sassari dans la maison du Gouverneur. Des scènes analogues se renouvelèrent en 1800 (2).

M. de Cucumia.

La route nationale d'Alghero continue de *Tiesi* à *Itiri* par un vallon; puis, par une montée bien développée sur la pente du mont de *Cucumia*, on arrive au plateau supérieur ainsi nommé, et autrement dit le *Piano di Tiesi*. Les rampes de cette montagne ont été ouvertes dans une roche que j'ai désignée sous le nom de trachyte amphibolique et phonolitique pour la distinguer du trachyte plus ancien, qui forme également la plus grande partie du terrain de ces régions. Parmi les monts voisins de la route parcourue, je dois mentionner le *Monte Gheia*, le *Monte Toru* et le *Monte Anturgiu:* ceux-ci se présentent en guise de plateaux isolés et étagés; ils sont, en général, très-boisés.

Itiri. S. Maria di Coros

Itiri, que l'on appelle *Itiri Canneddu* pour le distinguer d'un autre village de même nom, est une grosse population, dominant vers le sud une profonde vallée et plusieurs plateaux plus ou moins élevés, qui font partie de l'ancienne *Curadoria di Coros*. C'est en ces lieux qu'habitaient les anciens peuples nommés *Coracenses* par Ptolémée. J'ai cité, à la page 97 du chapitre précédent, un passage où l'auteur, en se rapportant à l'ancien historien Sarde Severinus, dit que *Coros* se trouvait à droite de *Carbia* (3). Ce fait est confirmé par la présence d'une église dite encore de nos jours *Santa Maria di Coros*, où se trouvent également des traces d'un monastère appartenant jadis aux religieux de la règle de Saint Bernard, les mêmes qui

---

(1) Manno, *Storia moderna di Sardegna dall'anno* 1773 *al* 1799, vol. II, p. 63.

(2) Martini, *Storia di Sardegna dall'anno* 1799 *al* 1816, p. 77.

(3) *Tandem hec inclita civitas Carbie a nephandis sacrilegisque Saracenis depredata depopulata ac incensa fuit una cum civitate* Nurre, *sive* Nura *cis vicina ac dextera Corhos que etiam...*; loc. cit p. 114.

étaient aussi établis dans le monastère de *Cabuabbas* de *Sindia*, dont il a été fait mention dans le chapitre précédent, page 210.

Santa Maria in Paludis.

Ces mêmes religieux possédaient encore un autre monastère qui se trouve un peu plus loin, du côté d'Alghero, et dont l'église également encore debout, quoique fort ancienne, est connue sous le nom de *Santa Maria della Palude*. On peut la voir ainsi nommée sur ma grande carte en deux feuilles. Ce monastère, appelé jadis *Santa Maria in Paludis* ou *de Padulis*, fut fondé en 1205 par Comita II, juge de *Torres;* on célébra alors une fête avec beaucoup de solennité. M. le chanoine Spano a publié (1) un cachet trouvé près de *Cordungianus*, qui représente l'abbé Robert, fondateur de l'ordre, posé sur une espèce d'église et le bourdon à la main en signe de voyageur. On y lit tout autour: *Sigillum Albertis* (sic) *Monasterii sanctae Mariae de Padulis et sanctae Mariae Choro;* ce qui prouve évidemment que les deux monastères en question appartenaient au même ordre. Ces religieux se consacraient aux œuvres de piété, et en même temps aux travaux des champs. Ce sont eux, fort probablement, qui entreprirent de défricher le sol de toutes ces contrées voisines et surtout celui du lieu où est cette dernière église, dont le nom *in Paludis* ou *Paludibus* indique dans quelle condition le sol devait s'y trouver dans le temps.

Ruines de *Saint-Léonard.*

D'*Itiri* la grande route descend presque toujours, jusqu'à Alghero. Elle laisse à gauche un mont calcaire à peu près isolé, dit *Monte Cuga*, au pied duquel on voit de belles ruines d'une église et d'un vaste monastère, maintenant abandonné, mais qui paraît ne l'avoir été que depuis peu d'années. On donne à cet ancien couvent le nom de Saint-Léonard. Je n'ai pu trouver aucune notice historique sur

(1) *Illustrazione di due sigilli Sardi.* Cagliari, 1852, *tipografia nazionale*, p. 9.

ce grandiose édifice; il me semble cependant qu'il devait être jadis important. Je serais porté à croire qu'il existait en ce lieu un monastère dépendant de celui qui se trouvait près de Sassari, et connu dans l'histoire sous le nom de Saint-Léonard de *Bosue*, à cause d'une querelle et d'un procès qui eurent lieu entre son Prieur et l'abbé du monastère de *S. Fruttuoso* et de Sainte-Marie d'Alghero, à propos de bétail; d'où l'on pourrait conclure que les terrains possédés par ces deux monastères étaient limitrophes, ou que, du moins, ils étaient peu éloignés l'un de l'autre (1).

A partir des ruines en question, que l'on voit très-bien de la route, jusqu'à la *Cantoniera di Scala Cavallo*, il n'y a plus rien qui mérite d'être indiqué. Lorsqu'on arrive à cette maison de refuge, dont il a déjà été fait mention dans le chap. VI (page 114), on rencontre deux routes; l'une est la continuation de celle que l'on vient de parcourir, et qui conduit droit à Alghero, l'autre est le commencement de la route divisionale qui va à Sassari. Comme j'ai déjà parlé de la première, et que je me réserve de faire mention de la seconde lorsque je traiterai de la ville de Sassari dans le chapitre suivant, c'est à cette *Cantoniera di Scala Cavallo* que je m'arrête, pour reconduire mon lecteur près de *Cabuabbas*, à l'embranchement de la grande route centrale, où nous avons laissé cette dernière, pour prendre celle d'Alghero.

Entre l'église de *Cabuabbas* et le village de *Torralba*, j'ai rencontré dans un champ, tout près de la grande route, lorsque celle-ci était en construction, un fragment de pierre milliaire Romaine (2) où étaient encore bien vi-

(1) Martini, *Stor. eccles.*, vol. III, p. 432.

(2) Je crois que ce fragment de colonne se trouve maintenant déposé à l'Université de Sassari, où je le fis transporter dans le

sibles le nom de l'empereur Vitellius et le chiffre de XXXVIII milles à partir de *Torres* (1). Cette distance est effectivement celle qui sépare ce lieu de l'actuel *Porto-Torres*, comme on peut facilement le vérifier sur ma grande carte en deux feuilles. Cela prouve que la voie Romaine, dont j'ai perdu les traces au M. *Cacau* de *Bonorva*, appuyait un peu vers l'ouest, et qu'elle passait de nouveau sur le tracé de la route actuelle, entre *Cabuabbas* et *Torralba*.

Torralba. Le misérable village de ce nom, traversé d'un bout à l'autre par cette route, n'a jamais été le siége d'un évêque, ni une ville florissante, détruite lorsque cessa le gouvernement des juges, comme l'a dit par erreur Valery (2), qui l'a confondu avec le village de *Terralba* dont il a déjà été question (3). Il aurait d'ailleurs été fort difficile que deux évêques demeurassent si près l'un de l'autre, puisque *Torralba* est à peine distant d'un petit mille du siége des anciens évêques de *Sorres* dont il sera bientôt question. *Torralba* est le seul pays habité que traverse la grande route entre *Macomer* et Sassari; cela en fait le lieu d'étape obligée et le point où les diligences s'arrêtent pour changer de chevaux et pour faire dîner les voyageurs; mais ceux-ci ne sauraient encore y trouver les commodités qu'ils seraient en droit de prétendre.

Aspect du village. Ce qui donne à ce village un grand air de tristesse c'est la couleur des pierres volcaniques poreuses, noires ou rouges, dont on fait les maisons, parmi lesquelles il s'en trouve peu de recrépies avec de la chaux, quoique cette substance soit en ce lieu aussi commune que la lave. Ces pierres noires et rouges sont liées entre elles par

(1) Voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, livre III, chap. I, p. 472, inscript. nº 19.

(2) Valery. loc. cit., vol. II, chap. XXVII, p. 88.

(3) Voyez sur *Terralba* ce qui a été dit dans le vol. I de cet *Itinéraire*, chap. III, p. 354.

un mortier fait avec de l'argile rouge, provenant de leur propre décomposition; aussi j'ai pu comparer *Torralba* au petit et très-sombre village de *Randanne* près de Clermont en Auvergne, où j'ai jadis visité l'illustre comte de Montlosier; c'est que ce lieu se trouve en France sur un sol volcanique absolument pareil à celui que je fais parcourir maintenant à mon lecteur en Sardaigne.

Monte Oes.

Parmi les monts volcaniques dont il est question, je noterai d'abord la colline dite *Monte Oes* ou *Boves* (des bœufs), qui se trouve tout à fait au-dessus de *Torralba* vers l'est; c'est précisément ce mont qui fournit la matière dont sont construites les maisons du village. Vu d'une certaine distance, il présente à son sommet la forme d'une calotte arrondie, ou plutôt celle d'un tas de blé; c'est qu'il a été principalement formé de scories volcaniques lancées à travers d'une petite ouverture, et qui, en tombant tout autour de celle-ci, ont pris leur talus naturel. Ce cône a une échancrure vers l'est, et c'est par là qu'a coulé un petit courant de lave en se répandant dans la plaine de ce côté. Cette calotte volcanique repose sur un plateau de calcaire tertiaire, à travers lequel se sont fait jour la lave et les scories. La roche calcaire renferme dans son sein des grottes naturelles souterraines, garnies de stalactites et de stalagmites. On y entre assez difficilement par des crevasses étroites et fort incommodes.

Église de Saint-Pierre de *Sorres.*

De l'autre côté du village se trouve un grand plateau calcaire et marneux, de formation tertiaire, qui se lie avec un plateau semblable, sur lequel on ne tarde pas à trouver l'ancienne église épiscopale de *Sorres* ou *Sorra*. Je ne décrirai pas en détail cette antique cathédrale, dont j'ai donné un dessin et le plan dans la deuxième partie de ce *Voyage* (1); et tout en renvoyant le lecteur, pour sa

(1) Voyez la planche XXXVIII de l'atlas de cette deuxième partie destinée aux *Antiquités*.

description, à un petit opuscule publié à cet effet par mon collègue le chanoine Spano (1), je me bornerai à dire que parmi les églises de l'île bâties dans le moyen-âge, celle-ci est la plus remarquable, malgré le délabrement où elle se trouve aujourd'hui. Cette église est toute construite dans le vrai style Pisan et Génois, en couches alternantes blanches et noires, c'est-à-dire en assises de pierres taillées, d'une roche blanche calcaire prise sur le lieu, et de pierres noires d'origine volcanique tirées de *Torralba;* ce qui produit le plus curieux effet sur les personnes qui ne sont pas familiarisées avec les églises de la même époque, que l'on rencontre dans la Ligurie et en Toscane. Je ne serais pas éloigné de penser que le choix de ces deux couleurs disparates dans les murs d'un ancien édifice chrétien, ne soit pas sans motif, et qu'il pourrait être l'expression d'une idée religieuse telle que l'emploi de l'*alpha* et de l'*omega*, comme symboles du commencement et de la fin, appliqué, soit aux deux périodes extrêmes de notre existence sur cette terre, soit à l'idée de la vie éternelle et de la damnation des âmes, et enfin, par allusion au bon et au mauvais principe, indiqués par le blanc et le noir. Ces idées, empruntées au paganisme et au mysticisme, furent souvent adoptées dans les premiers siècles de l'église.

Son antiquité. Les premières notices que l'on conserve sur les évêques de *Sorres* remontent au commencement du XII siècle. MM. Martini (2) et Spano mettent en tête des prélats connus un Albert qui vivait en 1113; il aurait eu 22 successeurs dont le dernier fut Jean *Poggio* ou de *Podio*, sacré en 1462. Il mourut en 1505, deux ans après que par une bulle du pape Jules II, en date du 8 décembre 1503, cet évêché eut été incorporé dans l'archevêché de *Torres* (Sassari).

(1) *Notizie storico-critiche intorno all' antico episcopato di Sorres.* Cagliari, 1855. Voyez aussi *Brevi notizie intorno all'antica città e sede vescovile di Sorres, di Francesco Fiori-Arrica.* Cagliari, 1851.

(2) Martini, *Stor. eccles.*, vol. III, p. 373-375.

On voit tout contre l'église les restes d'un édifice ayant 25 mètres de long; c'était probablement l'habitation des chanoines (*la Canonica*); dans l'intérieur se trouve un puits et les traces d'un jardin potager. Quant à la résidence de l'évêque, il paraît que celui-ci habitait le village de *Borutta*, qui est tout près de là; du moins cela avait lieu dans les derniers temps. L'entretien de l'église est maintenant très-négligé. Voici la description qu'en fait Valery, qui l'a visitée deux fois, et qui, après avoir dit, sans doute par mégarde, que cette église est bâtie en granit, ajoute: « Au surplus, du milieu de la hauteur de la fa- « çade, un arbuste assez gros a pris racine, sauvage « ornement dont la jeunesse et la force contrastent avec « la décrépitude de l'édifice. Les grosses colonnes et les « arceaux sont de pierre blanche et noire, comme aux « cathédrales de Pise et de Sienne (il aurait pu dire aussi « de Gênes). Un grand et vieux tableau du maître-autel « représente des sujets de la vie de Saint-Pierre. On ne « célèbre l'office à cette église que deux fois l'an, le jour « de la fête du Saint et le jour de la fête des trois Maries. « Les stalles du chœur étaient quelques quartiers de roches « grossièrement taillés et qui ne ressemblaient point aux « riches sculptures sur bois des basiliques italiennes. Le « tronc pour la quête, inutile, était jeté dans un large « tombeau d'évêque, vide et découvert. Une vieille femme « malade, avec son fuseau, un chevrier, dont le troupeau « bêlait jusque dans le sanctuaire, étaient installés au mi- « lieu de ces décombres. Le clocher renversé ne s'élevait « plus qu'au niveau de la façade. Enfin ce vaste et mys- « térieux monument attestait la misère actuelle du pays et « l'antique magnificence de la cité détruite.

« J'ai revu depuis cette même église, quelques jours « après la célébration de la Saint-Pierre. L'affluence des « fidèles avait été considérable; il s'y était tenu une « foire, et, selon l'antique et solennel usage, les bannières « de toutes les paroisses, jadis sous la juridiction de l'é-

« vêque de Sorrès, avaient figuré à la procession. L'église « était encore décorée, tendue de feuillage, pompe agreste, « convenable à sa ruine (1). »

Ancienne *Bastita*.

J'ai vainement cherché en ce lieu et dans le voisinage les traces de l'ancienne *Bastita*, élevée en 1337, par les Aragonais sur le mont de *Sorra*, pour contenir les Doria qui avaient érigé le château de *Giave*, d'où ils interceptaient le passage de la grande route de Cagliari à Sassari. Le baron Manno dit à ce propos (2) que les Aragonais ceignirent en cette circonstance *di valida bastita il castello di Sorra;* je pense que c'est une erreur, car je crois qu'il n'y a jamais eu en ce lieu un véritable château; mais que les Aragonais y élevèrent une fortification de circonstance en bois, et comme on dirait de nos jours, un *blockhaus*. Fara, qui en fait également mention, l'appelle *Turris sive propugnaculum ligneum Sorranum* (3). Tous les historiens Sardes qui en ont parlé, ont désigné cette forteresse sous le nom de *Bastita*, et ont dit qu'elle était construite en bois. Mais si je ne suis pas, sur ce point, tout à fait d'accord avec l'illustre historien de l'île, par rapport à l'existence d'un château en ce lieu, c'est à son récit que je vais puiser les détails sur un fait d'armes important qui eut lieu non loin de là. Je me réserve d'indiquer quelle me paraît être la véritable localité où se passa cette meurtrière affaire que les historiens modernes placent, je pense, trop au nord de *Torralba*. Voici d'abord l'histoire de la bataille; je vais la traduire de M. le baron Manno aussi littéralement qu'il me sera possible.

Bataille d'*Aidu de Turdu*.

« La guerre des Doria éclata tout à coup et avec force « sous le gouvernement de Guillaume Cervellon (que Fara « appelle tantôt vice-roi et tantôt lieutenant-général du roi

---

(1) Valery, loc. cit., vol. II, chap. XXVI, p. 86-87.
(2) Manno, loc. cit., vol. II, p. 30.
(3) *De Reb. Sard.*, loc. cit., lib. III, p. 285.

« dans l'île). Cette révolte survint dans un des moments « les plus dangereux pour la Couronne (d'Aragon); c'est-« à-dire lorsque pour d'autres causes, la guerre civile « éclatait aussi avec beaucoup d'ardeur dans les royaumes « de Valence et d'Aragon. Matthieu, Nicolas, Jean et An-« toine Doria, forts de la possession d'Alghero et de Castel-« genovese, après avoir longuement agité l'île, avaient « mis le siége devant la ville de Sassari. Le lieutenant-« général, qui n'avait jamais eu affaire à une révolte aussi « imposante et aussi étendue, demandait de prompts « secours au roi et il proposait qu'on laissât goûter « quelque gâteau (*offa*) aux ennemis par quelque largesse, « plutôt que de courir le danger de perdre, avec la ville « de Sassari, la moitié de l'île; le roi était du même avis. « Cependant ce prince considérant que les conditions « mises en avant par les Doria devaient être d'autant moins « sincères qu'elles semblaient modérées, et voyant d'ail-« leurs, qu'il aurait été impossible de s'entendre sur le « point le plus difficile, qui était la possession d'Alghero, « dont les deux partis ne voulaient pas se dessaisir, « s'était déterminé à envoyer dans l'île Hugues (*Ughetto*) « de Cervellon, neveu du lieutenant-général, avec plusieurs « nobles (*baroni*) de Catalogne et de Valence, qui, em-« barqués sur quatre navires chargés de troupes, firent « bientôt voile vers la Sardaigne. Le lieutenant, occupé « après leur arrivée de la défense de Sassari, craignant « que les appareils de cette guerre ne devinsent encore « plus grands, à l'annonce de nouveaux armements que « faisaient les Génois, expédiait Gérard son fils à Cagliari « pour conduire de cette ville à Sassari trois cents arba-« létriers, afin de renforcer sa troupe. Le départ de ce « jeune capitaine fut bien funeste pour les armes Ara-« gonaises et pour la vie de tant de gentilshommes. Il « avait conduit sans péril ces compagnies jusqu'au lieu « dit Macomer, lorsque Marian, juge d'Arborée, qui avait « alors succédé à son frère Pierre, l'avertit de se con-

« duire avec diligence et avec prudence, parce qu'il « savait que les ennemis avaient le projet de lui disputer « le passage. Gérard informa son père de sa position, et « ce dernier, soit parce que la jonction de ces forces aux « siennes lui parût nécessaire, soit parce qu'il fût soucieux « du péril que pouvait courir son fils, se mit en marche « de Sassari, avec ses meilleurs soldats, pour aller à sa « rencontre; ce qui eut lieu sans accident à Bonorva. Mais « les Doria, qui étaient déjà maîtres de la *Bâstile* de *Sorra* « qu'on leur avait cédée par la trahison de son comman-« dant, se trouvaient alors en forces suffisantes pour dis-« puter le passage aux troupes du lieutenant-général, même « après leur réunion. C'est pourquoi le juge d'Arborée « conseillait à ce dernier de ne pas s'aventurer inconsi-« dérément, parce que les ennemis recevaient journellement « des renforts et qu'ils se trouvaient au nombre de six « mille combattants. En même temps, Marian, usant de « son autorité auprès des Doria, pour modérer leur ardeur « les invitait à ne pas pousser leur animosité contre le « souverain, jusqu'au point d'attaquer la personne de son « lieutenant; en leur faisant presque sentir qu'ils avaient « déjà atteint le dernier degré d'offense envers le roi en « investissant une ville royale et en portant l'extermination « dans ses provinces. Les conseils du juge furent plus « écoutés par ceux qui devaient avoir moins de confiance « en lui; et tandis que les Doria promettaient, ou du « moins faisaient semblant de désirer un accommodement « ou une trêve, Guillaume de Cervellon était si impatient « de continuer son chemin, qu'il ne voulut pas attendre « les nouveaux secours que le juge lui offrait, outre les « trois cents chevaux qu'il lui avait déjà envoyés. Ce « mouvement aussi précipité dans son commencement, et, « ce qui surprend, mal gouverné depuis, eut la fin la « plus sinistre. Les soldats du roi marchaient sur le che-« min à l'étourdie et en désordre. Entrés sur les terres « des ennemis, ils rencontrèrent toutes leurs forces en

« un lieu dit *Aidu de Turdu* (passage de la grive). Ceux-ci « laissèrent passer sans opposition quatre cents hommes « de l'avant-garde, composée de Sardes, et ils auraient « probablement respecté le reste des troupes du vice-roi, « si elles n'eussent pas eu à leur tête un tout jeune homme. « Gérard, voyant paraître devant lui l'infanterie des Doria « et croyant la mettre en désordre et la dissiper en la « chargeant avec ses chevaux, se lança avec l'étourderie « de son âge contre ces gens, suivi de Monique, l'un de ses « frères, et de plusieurs compagnies de cavaliers. Mais les « Sardes plongeaient le bout de leurs lances dans la « poitrine des chevaux et ceux-ci, en tombant, rompaient « l'union des attaquants et les foulaient aux pieds, ou les « écrasaient. Bientôt les gens des Doria opérèrent un « mouvement plus à fond et plus décisif, et ils firent une « grande boucherie des soldats du roi, parmi lesquels « les deux jeunes commandants tombèrent les premiers. « Le lieutenant-général étant arrivé sur le lieu avec « Hugues, son neveu, voyant à terre la fleur de son avant- « garde et le reste de la troupe mis en fuite et épar- « pillé, n'osa pas aventurer les soldats du juge d'Arborée « et le petit nombre des chevaux qui restaient encore auprès « de lui: c'est pourquoi, il rebroussa chemin et se réfugia « dans les terres du juge où il s'arrêta dans une forêt, « en un lieu où il crut être en sûreté. Alors ne pensant « plus aux dangers futurs, mais au désastre éprouvé peu « d'instants auparavant, s'étant laissé vaincre par la dou- « leur, exténué en même temps par la fatigue de la journée, « haletant par la chaleur de la saison et en proie à une « longue soif, en un lieu privé tout à fait d'eau, qui pût « le restaurer, il expira misérablement dans les bras de « ses écuyers.

« Comme la forêt en question se trouvait placée entre « Bonorva et le *Monte Rasu*, le juge d'Arborée fit déposer « avec pompe le corps du malheureux père dans le château « de *Goceano*, désolé qu'il était de ne pouvoir en faire

« autant aux cadavres des autres chevaliers qui, tombés « sur le sol étranger qu'il ne voulait pas franchir, n'eurent « point de sépulture, ou du moins ne furent pas enterrés « honorablement (1). » Ici je finis ma narration, pour tâcher d'indiquer le lieu où se passa la première et la plus importante scène de ce drame émouvant, dans lequel périrent, non-seulement les deux fils de Guillaume de Cervellon, Gérard et Monique, mais encore la fleur de la noblesse Catalane et Aragonaise.

Lieu de l'affaire. Presque tous les historiens Sardes qui ont fait mention de cette sanglante affaire ont cru devoir en placer le théâtre en un lieu par lequel passe à peu près la grande route actuelle, au nord et à deux ou trois milles de *Torralba*, entre le *Monte Pelao* et le *Monte Santo* dont nous parlerons ci-après. En supposant qu'il en fût ainsi, il serait bien difficile d'expliquer quelques circonstances de la marche des troupes et du fait d'armes lui-même, et l'on ne pourrait mettre d'accord le récit de la bataille avec les conditions topographiques des localités. C'est pourquoi je me suis adressé à mon ami et collègue M. le chanoine Spano, pour qu'il tâchât de prendre des informations auprès des personnes qui habitent cette contrée, et voici celles que par son entremise j'ai pu recueillir.

Renseignement sur les localités. D'abord il existe réellement au pied du *Monte Santo*, à portée de la grande route actuelle et non loin de l'église de *Mezzomondo*, dont il sera question ci-après, un lieu dit *Adu de Turture*, dont le nom au premier abord semble se rapprocher de celui d'*Aidu de Turdu*, donné par les historiens; mais après un peu d'examen on ne peut pas confondre ces deux localités. Le mot *Adu* est un diminutif de *Guadu* (gué), tandis que celui de *Aidu* veut dire *aditus (passage, porte, gorge, etc.)* En second lieu, il ne s'agit pas de *Turdu* (grive), mais de *Turture* (tourterelle).

(1) Manno, loc. cit., lib. IX, p. 32, ann. 1347.

D'autres raisons qu'il est inutile de citer m'engagent toujours davantage à distinguer ces deux points. Mais on trouve dans le territoire de *Torralba*, près de l'église rurale du *Spirito Santo*, une gorge comprise entre deux collines, nommée *Aidu* (buca, rocca et monte) *de Turdu*, qui des deux côtés (est et ouest) est bordée par des rochers élevés et coupés à pic; elle est par conséquent dirigée du sud au nord; c'est précisément la direction que devaient suivre les Aragonais. Effectivement c'est par là que passait à cette époque la route battue conduisant de *Bonorva* à Sassari; elle fut encore pratiquée jusqu'en 1827, époque à laquelle on ouvrit la grande route royale qui laisse de côté *Bonorva* et qui se dirige sur *Torralba*. Le lieu dont il s'agit est tellement encaissé que lorsqu'on se trouve au milieu de ce défilé, qui compte près de 600 mètres de long, on peut faire ce que l'on veut, même tirer des coups de fusil, sans être entendu du dehors. Ce point est placé entre *Bonorva* et *Torralba*, mais plus près et au-dessous de ce dernier village; il est dominé en même temps par la plus haute colline des monts de *Sorres*. Cela nous donnerait en outre la position réelle du point où fut construite la fameuse *Bastita* de ce nom, occupée ensuite par les Doria dans le but spécial de dominer le passage des Aragonais. Je crois par conséquent que le lieu désigné par les auteurs comme étant celui qui fut le théâtre de cette sanglante mêlée, et qui est connu sous le nom d'*Aidu de Turdu*, est désormais bien établi.

Je suis d'autant plus porté à le croire, que si l'affaire dont il s'agit se fût passée, comme le voudraient quelques personnes, au pied du *Monte Santo*, ou qu'elle eût eu lieu à *l'Adu de Turture*, on ne pourrait pas trop expliquer comment les Aragonais tués dans cette rencontre seraient restés sans sépulture en terre étrangère, comme le disent les auteurs; car ce lieu faisait alors partie du territoire royal. D'ailleurs il aurait été bien difficile à Guillaume de Cervellon, après la destruction de ses gens, de rebrousser

chemin, si la rencontre s'était opérée au pied du *Monte Santo*, et à *Adu de Turture*; il lui aurait fallu, dans ce cas, repasser tout près de la *Bastita de Sorres*, occupée par l'ennemi, et opérer un grand détour pour aller, comme il le fit, gagner la grande forêt où il mourut si misérablement; tandis que l'affaire ayant eu lieu à l'est de *Torralba* vers *Bonorva*, c'est-à-dire à *Aidu de Turdu*, il s'éloignait de suite de la *Bastita* et tournait le dos aux soldats des Doria. Ceux-ci n'auraient point osé le poursuivre sur le territoire du juge d'Arborée où il entrait aussitôt, en se dirigeant vers le *M. Rasu* et vers le château de *Goceano* qui appartenait alors à ce juge. Je pense que toute cette question est maintenant éclaircie.

François Carboni. Tout près de l'église de Saint-Pierre de *Sorres* se trouve le village de *Borutta*, où habitait l'évêque de ce diocèse; et plus loin, toujours à gauche de la grande route actuelle, sont ceux de *Bessude*, de *Bannari*, de *Siligo* et de *Bunannaro*. Ce dernier, placé tout près du grand chemin, est le lieu où naquit le poëte et grand latiniste, François Carboni, ex-jésuite, mort en 1817 dans le village de *Bessude* où il s'était domicilié. Cet homme avait refusé un poste très-honorifique dans la chancellerie du pape Pie VII, dont il avait été l'ami; il préféra mourir dans son village d'adoption et y cultiver à la fois la poésie latine et son petit jardin, plutôt que d'aller vivre à Rome. Il fut enterré dans l'église de Saint-Martin de *Bessude* où est son épitaphe, composée en grande partie par lui-même. Je ne m'étendrai pas trop sur les produits de sa verve, qui ont été recueillis par un de ses disciples, natif de *Bessude* et son parent, Monseigneur Emmanuel Marongio Nurra, Archevêque actuel de Cagliari (1), que les événements politiques ont conduit, depuis plusieurs années, dans cette même ville de Rome que Carboni ne voulut pas habiter.

---

(1) *Selectiora Francisci Carbonii carmina nunc primum in unum*

Lorsque François Carboni était professeur d'éloquence latine à l'Université de Cagliari, il avait composé un poëme héroïque en plusieurs chants en l'honneur de Napoléon; malheureusement quelque temps avant sa mort il eut regret et scrupule d'avoir chanté les gloires du persécuteur du Pape, son ami, et il brûla son poëme. Il reste cependant de lui une épigramme toute napoléonienne, que Valery a fort incorrectement reproduite (1) et dont je donne ici la véritable version, puisée à meilleure source. (2). Ses poésies.

Induperatorum domitorem inopina parantem
Indeploratis regibus excidia,
Cui sua Ausonides jamdudum sceptra merenti
Francigenae ante pedes et posuere sua,
Miretur quivis Istro dare jura, daturum
Mox Tanai, ac Thamesi, moxque Borysthenidis.
Tu nil mireris, qui nosti, Hyacinthe (3), *minorem*
Uno Semideum Naupoleona Jove.

Je m'abstiens de donner la traduction de ces vers, car on peut la lire dans le chapitre que Valery a consacré à ce poëte, dont il rapporte plusieurs autres compositions. Carboni était l'ami de tous les poëtes et littérateurs italiens de son époque, parmi lesquels je citerai Fabroni, Cordara, Cesarotti, Caluso, et surtout Zampieri.

Les villages mentionnés ci-dessus sont placés au pied méridional et à l'ouest d'un mont isolé nommé le *Monte Pelao*. C'est une grande masse de roche tertiaire surmontée *Monte Pelao. Monte Manno.*

---

collecta, Opus cum latinis orationibus de Sardorum literatura. Carali, 1834.

(1) Valery, loc. cit., vol. II, chap. XCV, p. 343.

(2) Lettre de Stanislas Caboni au chanoine Emmanuel Marongio, cité ci-dessus, placée en tête du recueil des poésies de François Carboni.

(3) Hyacinthe *della Torre*, archevêque de Turin. Voyez également sur *Carboni* Martini, *Biografia Sarda*, et Tola, *Dizionario biografico*.

d'une nappe de lave basaltique; mais au-dessus de celle-ci s'élève un monticule arrondi en forme de tas de blé, formé de scories fraîches; c'est un cratère éteint pareil à ceux décrits ci-dessus. La cime de ce cratère, qui prend le nom de *Monte Manno* (*magnus*, grand), est élevée de 740 mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que la nappe basaltique qui couvre le *Monte Pelao* se trouve à 715 mètres environ; ce qui donne une différence de 25 mètres: c'est l'élévation du cône ou cratère éteint proprement dit.

Monte Arana. Mais ici se présente un fait géologique important. C'est que le premier monticule isolé que l'on rencontre sur la droite de la route, en sortant de *Torralba*, nommé *Monte Arana*, est surmonté d'un lambeau de la même roche basaltique dont est formé le plateau du *Monte Pelao*, qui se trouve vis-à-vis. Pourtant cette cime du *Monte Arana* ne compte que 520 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer; ce qui fait une différence de niveau entre les deux nappes basaltiques, que tout annonce avoir jadis fait partie d'une seule coulée horizontale, comme le prouve son épaisseur et surtout la structure de la lave, qui est compacte; car si cette lave eût coulé sur un plan incliné, elle eût été bulleuse et déchiquetée.

Fait géologique important. Voici un fait analogue, mais en sens inverse. Le *Monte Santo* de *Torralba*, dont il sera fait mention ci-après, est un mont tout à fait isolé, en forme de cône tronqué; sa cime est également recouverte d'une nappe de lave basaltique semblable en composition et en épaisseur à celles des monts *Pelao* et *Arana;* mais le basalte du *Monte Santo* se trouve maintenant à une altitude de 753 mètres, c'est-à-dire à 38 mètres plus haut que le niveau du plateau basaltique de *Monte Pelao*. Toutes ces particularités semblent indiquer que les portions d'une même coulée ont été portées à des hauteurs différentes depuis qu'elles ont été séparées entre elles. En supposant que la partie la plus importante de ce tout soit le plateau du *Monte Pelao*,

qui se trouve à un niveau moyen entre les deux extrêmes. Ces particularités nous donnent une idée des convulsions et des perturbations qui eurent lieu dans ces contrées après l'expansion et le refroidissement de la matière basaltique. C'est fort probablement à la suite de ces dérangements que sortirent du même sol les laves péridotiques plus récentes qui constituèrent les cratères éteints de cette même région (1).

Sitôt que l'on a dépassé le pied du *Monte Arana*, on arrive à l'embranchement de la route, également dite aujourd'hui nationale, qui dans le fond doit être regardée comme la continuation de celle d'*Alghero* dirigée vers *Torralba*, et qui, après avoir dépassé ce village, se détache de la grande route centrale pour aller à *Terranova* sur la côte orientale; c'est celle que je me propose de faire maintenant suivre à mon lecteur. Route vers *Terranova*.

Le premier endroit que l'on rencontre sur cette nouvelle route transversale est le village de *Mores*, bâti au pied du *Monte Lachesos*, où était jadis une population qui en prenait le nom. Un peu plus loin, sur la droite, on voit le petit village d'*Itireddu* (petit *Itiri*), appelé également *Itiri Fustialbu* ou *Fustiarbu*, pour le distinguer d'*Itiri Canneddu*, que nous avons déjà rencontré entre *Tiesi* et *Alghero*. Le village dont il s'agit est placé au pied d'un monticule arrondi, ayant la forme d'un tas de blé et en tout semblable aux cratères éteints décrits jusqu'ici; il est, comme ceux-là, formé de scories fraîches volcaniques, qui se sont entassées autour de la petite ouverture qui les a vomies; il est également accompagné d'un petit courant de lave dirigé vers l'est. *Mores*, *Itireddu*.

---

(1) On peut voir toutes ces considérations plus amplement développées dans la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. XV, p. 595, et vol. II, chap. XVII. Voyez aussi la planche VI, fig. 1 et 3 de l'atlas de cette même partie.

M. Giuighe. Un peu plus loin on voit un autre mont plus élevé, de forme conique, aplati au sommet, formé de roche trachytique, sur lequel se trouvent les restes d'un château du moyen-âge, dit *Monte Giuighe;* on ne peut s'y rendre que par un seul côté, au moyen d'un sentier assez difficile à parcourir. Ce nom de *Monte Giuighe*, qui veut dire *mont du juge*, indiquerait que ce château fut élevé par un juge, ou du moins qu'il a appartenu à un de ces roitelets ainsi nommés; on ne saurait pourtant dire si les juges qui le possédaient étaient ceux de *Logudoro* ou de *Gallura;* car je n'ai pu trouver aucune donnée historique sur cette forteresse. Fort probablement elle ne joua un rôle que dans les guerres partielles de ces juges entre eux; je crois qu'elle était déjà abandonnée lors de la venue des Aragonais dans l'île, en 1323.

Église de *Butule.* La route nationale continue en plaine depuis *Mores* jusqu'auprès d'*Ozieri;* avant d'arriver à cette ville, on voit, sur la droite, une église très-ancienne nommée *S. Nicolò di Butule.* Il y avait là jadis un ancien prieuré que les historiens Vico et Aleo rapportent aux religieux de l'ordre de *Citeaux;* en 1444 il fut réuni à l'évêché de *Bisarcio.* Le village qui existait en ce lieu a disparu aussi bien que le couvent, par suite de la famine et des pestes qui désolèrent ces contrées. Dans le recensement fait en 1680 par le comte de Monteleone, le village de *Butule* figurait encore comme étant habité.

Ozieri. *Ozieri* se trouve dans un petit vallon formé par le contre-fort d'une suite de monts qui se lient d'un côté aux grandes montagnes granitiques d'*Alà* et de *Buddusò*, et de l'autre au *Monte Rasu.* Ce vallon est dominé à l'ouest par un mont sur lequel est bâtie l'église de *Nostra Signora di Monserrato*, dont l'élévation au-dessus du niveau de la mer est de 616 mètres, tandis que la ville, qui se trouve à ses pieds, en compte 224; ce qui donne 371 mètres pour la hauteur de l'église au-dessus du sol moyen de la ville. Du côté opposé se trouve une autre colline moins

élevée; elles sont toutes deux formées d'une succession de bancs de roche calcaire et de schistes de transition superposés au granite; le calcaire y est devenu un peu cristallin et il est pénétré de magnésie, c'est-à-dire il est talqueux. Le vallon s'élargit en mourant vers la plaine, qui plus loin prend le nom de *Campo d'Ozieri*.

Disposition de la ville.

La ville dont il est question est bâtie en une espèce d'amphithéâtre dans le vallon; ses maisons sont par conséquent disposées par étages. On n'y trouve pas de place proprement dite, mais dans son centre on rencontre une large rue un peu inclinée, que l'on peut considérer comme telle. C'est là qu'existe une fontaine fort abondante, dite le *Cantareddu*, où étaient dans ces derniers temps des lavoirs publics qui obstruaient ce local et le rendaient fort malpropre. A l'heure où je trace ces lignes, les lavoirs doivent avoir été transportés dans une autre localité, et la fontaine du *Cantareddu*, ainsi que la propreté de la ville y auront gagné. Ces améliorations, et plusieurs autres que je n'indique pas, ne sont faites que depuis la construction de la nouvelle route à travers la ville; celle-ci a pris un aspect tout différent de ce qu'était, il n'y a pas bien longtemps, le village d'*Ozieri*.

Cathédrale. Séminaire. Couvents.

Les maisons de cette ville sont en général bien bâties et très-propres. L'église cathédrale n'est pas remarquable; elle est placée à la partie haute, et loin de la demeure de l'évêque et du séminaire, qui sont des bâtiments assez médiocres, placés dans la partie basse; le séminaire était l'ancienne maison des Jésuites, que l'on a restaurée et agrandie. Le rétablissement du siége épiscopal à *Ozieri* ne date que de l'année 1803, sous le règne de Victor-Emmanuel I, et sous le pontificat de Pie VII, qui réunit alors l'ancien évêché de *Bisarcio* (dont l'évêque a conservé le titre) à celui de *Castra*. *Ozieri* possède deux couvents de religieux; le plus remarquable est celui des Capucins, placé au sommet de la population, à la jonction des deux collines qui ceignent la ville. Il y a aussi un

monastère de Capucines très-connu dans toute l'île. Cette ville est le siége de l'intendant et du commandant militaire de la province. J'ignore si dans ce moment on y a conservé une garnison.

Avenir de cette ville. La ville d'*Ozieri* était déjà, il y a une trentaine d'années, le village le plus marquant de l'île; depuis lors il a éte décoré de son nouveau titre par le roi Charles-Albert. C'est maintenant une des villes de la Sardaigne qui, à mon avis, ait le plus d'avenir, surtout depuis l'ouverture récente de la route nationale qui va de *Torralba* à *Terranova*, destinée à procurer aux pays compris dans ce trajet un débouché vers la mer. Son importance s'accroîtra encore davantage par la nouvelle route provinciale qui dans peu de temps joindra cette ville à *Bono* et à toute la vallée du *Tirse*.

Ses habitants. Les habitants d'*Ozieri* étaient jadis de simples bergers; leurs descendants actuels passent pour les hommes les plus industrieux de l'île; ils sont principalement livrés au commerce du bétail et des produits du laitage; ce sont eux qui jusqu'à ce jour ont mieux compris les avantages de la pâture privée, c'est-à-dire celui des enclos destinés au pâturage du gros bétail. Aussi c'est là que les enclos sont plus nombreux et mieux affermés. On ne compte pas de mendiants à *Ozieri*, ou du moins ils sont bien rares et ils y font exception. Tout le monde en ce pays possède quelque chose; ce qui fait que depuis une quarantaine d'années c'est l'endroit le plus tranquille de la Sardaigne.

Leur provenance. *Ozieri* existait déjà en 1388, puisque son syndic concourut à la convocation qu'Éléonore d'Arborée fit à cette époque des représentants de tous ses vassaux. Le syndic d'*Ozieri* figura alors en tête des délégués du département de *Monte Acuto*, ce qui indique que c'était déjà à cette époque la population la plus importante de cette région. On croit que ce village s'est accru par l'émigration des habitants des anciennes populations voisines de *Bisarcio* et de *Butule*, après les pestes qui ont ravagé ces pays.

D'*Ozieri* la route nationale continue à parcourir la plaine pendant un espace de plus de 14 kilomètres, au bout desquels cette route passe au pied d'une colline de formation tertiaire, où se trouve l'église de *Santa Maria di Castra*, jadis épiscopale. Tout près de là existait une ancienne population; c'était à la fois une étape de la route Romaine et une station militaire, destinée, à ce qu'il paraît, à tenir en respect les *Balari* et les *Corsi*, peuples turbulents de la *Gallura*, qui furent souvent en guerre contre les Romains, dont ils ne subirent le joug qu'après de longues et sanglantes guerres. Le lieu où l'on trouve les traces de cette ancienne population est près de l'église de Saint-Siméon; aussi est-ce là que l'on recueille tous les jours des monnaies Romaines en bronze et en argent, et des pierres gravées, qui par leur exécution dénotent l'aisance et l'ancienne civilisation des habitants. Les murs que l'on y remarque, m'ont paru devoir être rapportés à deux époques distinctes; les uns appartiennent, sans aucun doute, à l'époque Romaine, tandis que les autres pourraient fort bien être des constructions du moyen-âge. On a trouvé assez récemment en ce lieu un grand tuyau en plomb. Au reste, les débris de l'ancien aqueduc destiné à apporter l'eau dans la ville sont encore bien visibles.

Dans les fragments de François de Castro, de *Ploaghe*(1), qui dans le XV siècle rapportait l'histoire de son pays natal et des lieux voisins, tirée surtout des anciens auteurs *Sernestus* et *Severinus*, dont il a déjà été fait mention en son lieu, on apprend que *Castra* était une ville voisine de *Plubium;* ce qui est exact, car le lieu dont il s'agit, n'est pas très-éloigné du village actuel de *Ploaghe*. On y lit que du mariage contracté entre la fille d'un nommé

(1) Spano, *Testo ed illustrazione di un Codice cartaceo del secolo XV*. Cagliari, 1859.

Zosima de *Plubium* avec le chef de *Castra*, il sortit des hommes illustres, qui firent honneur à cette dernière ville et qui l'entourèrent de murs garnis de tours. C'est pourquoi, ajoute le chroniqueur, les Romains appelèrent cette ville *Castra*, « *ex quo illam civitatem muris ac turribus mi-* « *rifice ornatam melius Castra appellarunt Romani et vere* « *fortissimum castrum erat et salutare presidium ubi multum* « *laborarunt propter dedicionem quod melius videbitur cum* « *de Castra loqueremur.* » Ces mots *melius Castra appellarunt* semblent annoncer qu'avant que les Romains en prissent possession, cette ville portait un autre nom; et c'est précisément cette pensée que j'ai exprimée dans la deuxième partie de ce *Voyage* publiée en 1840 (1), à propos de cette ancienne ville, et dont je reproduis ici les paroles: « *Lug-* « *done* (*Luguido*?). En partant de *Gemellas* (environs de « Tempio), la route (Romaine) passait par *San Salvatore* « *di Nulvara* et suivait le pied méridional du mont *Lim-* « *bara*, dans un terrain presque entièrement uni et plat. « Les ruines de *Castra*, où nous croyons pouvoir placer « *Luguido*, sont encore remarquables. On y voit les restes « d'une enceinte et de plusieurs édifices Romains; on y « trouve également les débris d'un aqueduc et des tom- « beaux, et on y déterre journellement des tubes en plomb, « des monnaies, des pierres gravées; tout enfin prouve « l'existence, dans cet endroit, d'une ville Romaine qui, « au moyen-âge, était encore le siége d'un évêque, dit « *Episcopus castrensis*.

« Cette ville peut très-bien avoir eu jadis le nom de « *Castrum Luguidonis*, comme le port de *Feronia* nous « semble avoir porté celui de *Luguidonis portus*. *Luguido* ou « *Lugdonec* peut avoir donné son nom à la contrée dite « *Logudoro*, dont le chef-lieu était *Ardara*, village presque « détruit, qui n'est pas bien éloigné des ruines de *Castra*. »

---

(1) Livre II, chap. VII, p. 147.

L'église de Sainte-Marie de *Castra* (ou *Castro*) ne se trouve pas tout à fait sur l'emplacement des ruines Romaines; ce qui m'a fait penser que la ville épiscopale du moyen-âge existait plutôt où est cette église que vers celle de *S. Siméon* où sont les autres ruines plus anciennes: l'église de Sainte-Marie fut bâtie, selon Fara (1), par Marian, juge de Torres; c'est probablement Marian III qui régnait entre les années 1218 et 1223; elle fut construite en *cantoni*, c'est-à-dire en pierres taillées dans une roche trachytique rouge, prise non loin de là. Les notices positives les plus anciennes que l'on possède sur l'évêché de *Castra*, remontent au commencement du XII siècle (2). Son premier évêque connu est un *Attone* qui vivait en 1164; le dernier fut *Antoine Torres*, franciscain, qui vivait en 1501. Par une bulle de Jules II, de 1503, cet évêché fut supprimé et réuni à celui d'*Ottana*, c'est-à-dire il fut transporté à Alghero. En 1803 il en fut détaché pour former l'évêché d'*Ozieri* dont il a été fait mention ci-dessus.

Au pied des ruines de *Castra* la grande route, nouvellement ouverte, continue à parcourir un sol à peu près uni et en plaine; elle traverse ensuite le gros village d'*Oschiri*, qui n'a rien de remarquable, hormis la particularité d'avoir donné naissance à feu Monseigneur Bua, archevêque d'Oristano, mort en 1836. J'ai déjà eu occasion de parler de ce respectable personnage, en traitant de la ville d'Oristano; je me bornerai maintenant à ajouter que je souhaite à toute l'île et à la Monarchie Sarde d'avoir souvent des prélats qui puissent lui ressembler;

---

(1) *Castrensis diocesis mediterranea Ottanensi proxima, nomen sumpsit ab urbe Castri, quae in regione Montis-Acuti solo prostrata jacet, retinens tantum priscae habitationis et domus episcopalis vestigia nec non antiquae structurae templum, a Iudice Mariano conditum Beatae Mariae dicatum, ubi episcopalis erat sedes* .... Fara, *Chorogr.*, lib. II, p. 67.

(2) Martini, *Stor. eccles.*, vol. 3, p. 371.

c'est tout ce que je puis dire sur la mémoire de cet homme de bien que j'ai connu dans l'intimité et qui m'honorait de son amitié.

Enclos pour pâture.

Les habitants d'*Oschiri*, avec leurs voisins d'*Ozieri*, furent les premiers à former des enclos (*Tanche*), destinés au pâturage privé; aussi l'on compte parmi eux plusieurs propriétaires riches, et le bétail du pays passe pour être le meilleur de l'île; c'est une preuve palpable des avantages de ces enclos, à la formation desquels contribua en grande partie l'ancien curé de l'endroit, devenu ensuite l'archevêque Bua. Comme à *Ozieri*, il n'y a pas de mendiants dans *Oschiri*.

Château de *M. Cugato*.

Les environs de ce village sont remplis de *Noraghes* et de murs dits *cyclopéens*. Le révérend Victor Angius (1) cite une de ces constructions sur un mont qui domine le pays, nommé *M. Cugato*, en Sarde *M. Cugadu*. Comme je ne l'ai pas visité, je ne saurais décider entre l'opinion de cet écrivain moderne et celle de Fara, qui place sur cette cime le château qu'il nomme *Castrum Cucati*. Peut-être ont-ils raison tous les deux; c'est-à-dire en ce lieu comme à *Padria* et en plusieurs autres localités de l'île et de l'Italie, il existait un château du moyen-âge bâti sur les ruines d'une construction beaucoup plus ancienne. Le fait est que ce *Castrum Cucati* est, non-seulement mentionné par l'historien Fara comme un château de cette région, conjointement avec celui de *Monte Acuto*(2), mais il en est également parlé dans un document rapporté par Muratori que je me réserve de reproduire ci-après en parlant du château

---

(1) *Dizion. stor. geogr.*, vol XIII, art. *Oschiri*, p. 608.

(2) *Huic proxima regioni est regio Montis-Acuti* Partis Otgiani, *montuosa etiam, et pabulis magis quam culturae idonea, in qua flumen, inter duo oppida, nempe Berchiddae et Oscheris, excurrit, iacetque excisum oppidum Octi, et Castrum Cucati, cum castro Montis-Acuti natura satis munito, quod nomen regioni et urbs memorata Castri, quae nomen dioecesi dedit.* Fara, *Chorogr.*, lib. II, p. 68.

du *Monte Acuto*. Ils étaient possédés tous les deux en 1237 par Adélasie de Torres, cette même princesse qui mourut captive dans le château de *Goceano*.

Monte Cucu.

Le village d'*Otti* mentionné par Fara sous le nom d'*Oppidum Octi* n'existe plus, mais on voit près de ses ruines une église de ce nom. On peut visiter les constructions qui surmontent un autre mont voisin, dit *M. Cucu;* elles m'ont réellement paru être l'œuvre des anciens peuples de l'île, venus probablement d'Italie; je n'oserais pas cependant rapporter ces murs aux anciens *Pélasges*, comme l'ont pensé quelques personnes. On pourra visiter des constructions analogues sur un mont dit *M. Olia*.

Tombeaux anciens.

J'ai fait pratiquer dans le temps des fouilles en quelques points des environs d'*Oschiri*, et entre autres au pied d'un *Noraghe* dit *N. Longhenia*. On y a trouvé une tombe antique dans laquelle on a recueilli plusieurs objets, parmi lesquels je citerai un petit coffret en bronze avec son couvercle, monté sur quatre roues en guise de chariot; il est figuré dans l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage* (planche XXXIV, figure 6[bis]); c'était probablement un jouet d'enfant, ou un coffret de toilette pour quelque femme. J'en ai fait hommage au Musée Royal de Cagliari.

Terrain d'eau douce.

Dans la troisième partie de ce même Ouvrage j'ai signalé à *Oschiri* l'existence d'un terrain de formation d'eau douce, dans lequel on trouve des empreintes de plantes. En un autre point, hors du village, on voit sortir du sol une certaine quantité de troncs d'arbres dicotylédones pétrifiés, qui s'élèvent de terre de 30 centimètres environ; le bois de ces troncs est devenu bitumineux à l'intérieur, et siliceux à la surface. On peut consulter pour ces détails le chapitre VII, page 263 et suivantes de cette troisième partie de mon *Voyage*.

Château du *Monte Acuto*.

En face d'*Oschiri* s'élève majestueusement la chaîne du *Mont Limbara*, au pied de laquelle on voit surgir un grand rocher isolé pointu, ayant sur sa cime l'ancien château de *Monte Acuto*, qui a donné son nom à la plus

Et similiter si filii eius sine filiis decederent. Les deux époux s'obligèrent en outre à payer toutes les années, tant en leur nom qu'en celui de leurs successeurs légitimes, à titre de cens, la somme de quatre livres de bon argent, *quatuor libras boni argenti*, à l'église Romaine ou à la personne déléguée pour les recevoir. A cet acte intervinrent également comme témoins Jean, évêque de *Bisarcio* (1), l'abbé de *Saccargia*, et d'autres ecclésiastiques et des séculiers (2). J'ai voulu entrer dans tous ces détails parce qu'ils nous font connaître quelle était la soif de domination des Papes à cette époque. A la mort d'Ubald, arrivée un an après, c'est-à-dire en 1238, Adélasie épousa le fameux *Entius*, fils naturel de l'empereur *Barberousse* qui l'avait créé roi de Sardaigne; mais celui-ci la maltraita et la fit enfermer dans le château de *Goceano* où elle mourut, comme il a été dit en son lieu (3).

Suite de l'histoire du château.

A la chute des judicats de *Torres* et de *Gallura*, le château de *Monte Acuto* fut occupé, avec les pays voisins, par les Doria et les Malespina. — En 1308, il fut remis par ces derniers à André et à Marian d'Arborée. — En 1323, Hugues d'Arborée consigna ce château au roi d'Aragon, en signe de vasselage et comme gage pour une forte somme, conjointement avec ceux de *Goceano* et de *Bosa*. — En 1336, le roi D. Pierre, à son avénement à la couronne, en confirma la possession à Jean d'Arborée, qui le possédait encore en 1347; mais il en fut dépouillé en 1352 par son frère Marian. Depuis lors ce château cessa de figurer dans l'histoire de l'île.

Pierres milliaires.

Dans la plaine comprise entre *Oschiri* et *Terranova*, on trouve en plusieurs points les traces de l'ancienne voie Ro-

(1) Muratori dit *Johanne Episcopo Gisarcliensi*. *Gisarcio* ou *Bisarcio* était un ancien évêché voisin du village d'*Ardara*, dont il sera fait mention ci-après.

(2) Voyez à la fin de ce chapitre la note A, n° 4.

(3) Voyez chap. VII, page 111.

maine, ainsi que plusieurs pierres milliaires qui s'y rapportent, et qui indiquaient les distances à partir d'*Olbia* (*Terranova*), pour se diriger surtout vers *Karales*. Je ne reproduis pas ces inscriptions, car elles furent publiées dans la deuxième partie de ce *Voyage* (livre III, chap. I, p. 473, inscript. nº 21, et p. 474, nºs 22 et 23).

Après avoir perdu de vue le village de *Birchidda*, on ne rencontre plus dans cette grande vallée que celui de *Monti*, par lequel passe la route nationale nouvellement ouverte. De ce même village commence un chemin, maintenant fort mauvais, conduisant, à travers la montagne, au village d'*Alà*, dont j'ai parlé dans le chapitre précédent. C'est cependant par là que devait passer l'ancienne voie Romaine, qui partait d'*Olbia* et de *Tibula* pour aller dans le sud, en touchant la station de *Caput Tirsi*. J'ai également cru reconnaître les traces de cette même route à partir de *Monti*, vers *Tempio;* c'est celle qui commençait par *Tibula* (*S. Reparata*) et se dirigeait vers *Gemellas;* de là elle traversait la chaîne du mont *Limbara* et passait par l'actuel *S. Salvator di Nulvara* (1), pour couper l'autre grande route vers *Monti*, et poursuivre ensuite sa direction du nord au sud vers *Alà*.

Guidé par les traces de ces anciennes voies Romaines, et par le désir de rendre service à une province délaissée comme celle de la *Gallura*, je me suis beaucoup occupé de lui proposer le moyen d'avoir au plus tôt, et aux moindres frais possibles, une communication avec le reste de l'île; le tracé de l'ancienne voie Romaine m'a paru le plus propre à guider nos ingénieurs pour arriver à cette fin. Cette diramation de la grande route actuelle partirait de *Monti* pour aller vers le nord, et après avoir traversé

---

(1) Voyez ma grande carte en deux feuilles, ainsi que celle de la *Sardinia antiqua*, placée en tête de l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage*.

Notices sur *Donna Padulesa.*

L'illustre historien moderne de la Sardaigne (1) dans une note très-intéressante, où il fait preuve d'une saine critique, a débrouillé à propos d'une *Donna Paludesa* (ou *Padulesa*), un point qui était fort obscur à l'époque où il écrivait; mais ce point est maintenant plus éclairci au moyen de nouveaux documents publiés par M. Martini. Dans un de ceux-ci se trouve une curieuse lettre d'un Comita, fils de Constantin et frère puîné de Saltaro, juge de *Gallura*, adressée à Torgotor II juge de Cagliari, dont il invoquait l'appui pour monter sur le trône de *Gallura* auquel il avait droit après la mort de Saltaro; car ce trône avait été occupé, d'abord par Torgotor *de Zori*, beau-frère de ce dernier, puis par Ottocor *de Gunale* (2). Cette pièce, sans indication de date, fut écrite in *Villa Donne Padulese*; cependant on peut conjecturer qu'elle fut rédigée entre les années 1111 et 1116. Parmi les documents cités par le baron Manno on trouve une donation faite en 1112, à l'église de Sainte-Marie de Pise par *Donna Padulesa de Gunale filia quondam.... et mulier quondam Trocotori de Zori regis Gallurensis*, mort un an auparavant, c'est-à-dire en 1111. Pendant ce temps le judicat de *Gallura* se trouvait dans les mains du second usurpateur, Ottocor *de Gunale*, probablement parent de cette princesse, mais son ennemi; il était tellement craint que personne ne voulut se compromettre en servant de témoin à cette donation. Dans un autre document, rapporté aussi par M. Manno dans la même note, Ottocor *de Gunale* finit par confirmer en 1116 la donation de *Donna Padulesa*, et à cet acte est intervenu, comme témoin, ce même Comita frère de Saltaro qui se croyait lésé dans ses droits; cela prouverait qu'Ottocor en 1116

---

(1) Manno, *Storia di Sardegna* (édit. de Milan), livre 7, p. 326, note 2.

(2) Martini, *Pergamena d'Arborea illustrata*, p. 46.

s'était réconcilié avec lui, peut-être d'après les conseils que lui avait donnés un de ses amis de Cagliari de la part d'un Pisan nommé Mainfroi Grugno. Celui-ci avait trouvé le moyen d'avoir dans les mains la lettre citée ci-dessus, par laquelle Comita, dépossédé de ses droits, invoquait l'appui de Torgotor de Cagliari (1). Le juge Saltaro, d'après une autre pièce du même recueil, appelle Torgotor de Gallura son beau-frère: *cugnati mei qui pro parte mea potestabat rennum et cum consilio donni Euvisii Episcopi gallurensis tempore embarcationis mee ad loca sancta quod fuit annum V mei regni.* Mais comme sa femme, dont il n'eut et ne pouvait pas avoir d'enfants (2), se nommait *Giuliana*, et que *Donna Paludesa* était de la famille *Gunale*, il est clair que le titre de beau-frère donné par Saltaro à Torgotor *de Zori* ne provenait pas du mariage de ce dernier avec une de ses sœurs, qui aurait été également celle de Comita: il est donc fort probable que Saltaro avait épousé une sœur de Torgotor, cette même *Giuliana* dont il n'eut pas d'enfants.

Je conclus de tout ceci que le prince Comita, qui datait son recours au juge de Cagliari de la *Villa Donne Paludesie*, n'était pas parent de la princesse de ce nom, et que s'ils habitaient ensemble cette *villa* ou peut-être ce château, c'est parce qu'ils étaient liés d'intérêts contre un Conclusion.

(1) M. Martini dans la même brochure rapporte un morceau fort curieux de la lettre de Mainfroi Grugno, dont voici un fragment: ... *et si dictus Othocor vult vivere securus in repgno presenti procuret amicitiam cum ipso Comita et aliquos honores vel onus ad eum comittat ita quod non doleat in futurum quod si de his non sit contentus Comita ex tunch convenit eum socium facere impariter in dicto Judicatu et insimul repgnare quod in similibus circumbstantiis solent facere id principes ad finiendas discordias et previdendum sinistrum exitum*, loc. cit., p. 45.

(2) *Quia Saltarus iudicabatur a sapientibus impotens*, et c'est pourquoi il mourut *henius*, *id est sine heredibus.* Martini, loc. cit., p. 47, note 1.

ennemi commun. Ils y restèrent probablement pendant tout le temps que dura leur brouillerie avec Ottocor, tandis que celui-ci aurait habité la résidence royale de *Terranova*. En effet d'autres documents nous font voir ce juge prenant des précautions contre les menées du prétendant, et interdisant l'entrée du port à tous les navires et à toutes les personnes des deux sexes, pour les empêcher de pénétrer dans *Terranova*. Il y passait la revue de ses gens armés, à pied et à cheval, qui devaient être prêts à agir au premier ordre. Nous verrons plus loin que *Terranova* était alors le siége du gouvernement du juge de Gallura, et il est fort probable que le château de *Telti*, occupé par *Donna Paludesa*, fût à la fois un lieu de sûreté et de plaisance, à portée du chef-lieu du gouvernement. Comita mourut de douleur, mais son fils Constantin monta bientôt sur le trône, à la mort d'Ottocor qui se noya dans la mer d'Orosei, en y faisant naufrage.

Castel-Pedreso. Après avoir dépassé le mont sur lequel sont les ruines du château de *Telti*, la vallée finit; une grande plaine commence, et la mer, ainsi que le village de *Terranova*, se présentent au voyageur d'une manière pittoresque; cette scène est animée par l'aspect d'un gros rocher granitique isolé, surgissant du milieu de cette plaine, et sur lequel sont les ruines de l'ancien château *Pedreso*, dit autrefois *Pédrès* ou *Détrès*. Le rocher en question forme à son sommet trois mamelons, sur un desquels se trouve encore une tour carrée élevée et assez bien conservée; les autres cimes étaient également fortifiées et munies de murs. Ce château a joué un certain rôle. — En 1322, lorsque les Aragonais se préparaient à conquérir l'île, les Pisans fortifièrent, avec *Terranova*, le château *Pédrès*. — Il fut attaqué en vain l'année suivante par l'amiral Carros. — Cependant, en 1324, les Pisans durent le céder au roi d'Aragon. — En 1334 les Génois, les Gallurais et autres partisans des Doria assiégèrent et prirent ce château en faisant main basse sur tous les Aragonais qu'ils y trouvèrent. —

En 1355 cette même forteresse fut cédée par Marian d'Arborée avec le château d'*Urisa* (*Orosei*) au roi d'Aragon qui la fit fortifier de nouveau. — Il paraît qu'elle fut encore occupée par Marian d'Arborée, car on la trouve comprise dans la note des lieux achetés par le roi à ce dernier en 1388. — Depuis cette époque il n'en est plus question dans l'histoire de l'île; elle fut abandonnée et on la laissa tomber en ruine.

Rio di Padrogiano.

Ce château était construit pour dominer, à la fois, le débouché méridional de la grande vallée qui vient de *Monti*, et la plaine qui de ce point s'élargit et se prolonge vers la mer. A son pied septentrional coule le torrent dit *Padrogiano*, dont l'embouchure se trouve dans le port même de *Terranova*, ce qui est une des principales causes de l'ensablement et de l'atterrissement de ce port. Non loin du pied du *Castel Pedreso* passe le chemin qui conduit à *Posada* en parcourant la côte orientale. Ce chemin laisse à l'est, sur cette même côte, le Cap *Coda Cavallo*, les ports naturels de *S. Paolo* et de la *Taverna*, et plus loin les deux îles de *Tavolara* et de *Molara* dont il a déjà été question. Enfin c'est encore au pied de ce château que passe le chemin conduisant directement de *Terranova* à *Alà*.

Terranova.

Il n'existe peut-être aucune localité qui depuis la période Romaine ait changé de nom autant de fois que celle où se trouve aujourd'hui le village de *Terranova*, placé sur le bord de la mer au fond d'un port naturel de très-belle apparence. Le nom le plus ancien, et je dirai même, le plus classique de la ville qui a fleuri en ce lieu, est celui d'*Olbia* (la belle). Selon tous les historiens qui ont parlé de l'origine de cette ville, à partir de Pausanias, elle aurait été bâtie par *Iolaus;* le voyageur Grec, après avoir fait mention de *Norax* et de sa colonie en Sardaigne, ajoute: « cette peuplade (de Norax) fut suivie d'une autre com- « mandée par Iolas et composée de Thespiens, auxquels « s'étaient joints quelques peuples de l'Attique. Ils fondèrent « les villes d'Olbia et d'Agylé. . . On voit encore aujourd'hui

« en Sardaigne des lieux qui portent le nom d'Iolées et dont « les habitants rendent de grands honneurs à Iolas (1). »

Origine d'*Olbia*. Statue d'*Iolaus*.

Tous les historiens qui ont écrit sur ce sujet ont répété à peu près les mêmes choses. Antoine de Tharros, mentionné plusieurs fois ci-dessus (2), en parlant de ce héros, auquel il attribue également la fondation de *Karales* dite *Iolea*, décrit une statue de ce chef des Thespiens et des Athéniens, fondateur d'Olbia, qui existait encore de son temps, c'est-à-dire dans le VIII siècle, à Torres; voici ses paroles:

.......*pro ki constat de ipsas iscripciones de ipsa imagine de ipsu dictu Iolau, ki est de marmore, ki est in ipsa citate de Torres; ki est quando fugarat ipsos habitantes de ipsa Insula, et excitarat ipsos suos Grecos ad guerra cum ipsa sua voce, comodo est in ipsa iscripcione de ipsa dicta imagine et reduxerit ad obedientia sua* (3)...	......ce qui résulte des inscriptions (placées) sous l'image dudit Iolaus, qui est (faite) de marbre (et) qui se trouve dans la ville de Torres. Elle le représente lorsqu'il mettait en fuite les habitants de l'île et qu'il animait ses Grecs à la guerre avec sa voix, comme on le lit dans l'inscription de cette image, et il les réduisit à son obéissance....

Le même sujet.

Dans le même recueil, qui renferme ce curieux passage, se trouve un fragment tiré de l'histoire de l'île écrite jadis par George de Lacon (4), dans lequel on lit aussi les paroles suivantes: *Fabricavit etiam* (Iolaus) *civitatem Olbie et alias Civitates, et magna bona fecit in Insula. Plurimas*

---

(1) Pausanias, *Phocide*, liv. X, ch. XVIII. Traduction de Gedoyn. Paris, an II de la Républ., tom. IV, p. 207.

(2) Martini, *Testo di due Codici d'Arborea*. Cagliari, 1856.

(3) Ibidem, p. 14.

(4) Ibidem, p. 30.

imagines extant de Iolao et specialiter una in Civitate Turris, que demonstrat esse magnum belligeratorem bene et sufficienter armatum de lancia, coracea, et scuto in actu guerre positum.

Ce qu'il y a de fort curieux, c'est que cette statue existait encore dans cette même ville de *Torres* en 1497; elle est figurée, avec de véritables armes Grecques, dans un des feuillets adressés par *Jean Virde*, de Sassari, au notaire *Gilj*, amateur d'antiquités, et que j'ai remis à la Bibliothèque Royale de Cagliari après les avoir illustrés. Quoique cette figure soit comprise dans la planche IV du Mémoire que j'ai publié sur ces pièces (1), je vais la reproduire ci-dessous, seulement un peu réduite. Sa reproduction.

Fig. 13.



Dans une note écrite à côté de cette figure et sous d'autres armes, représentées dans le même feuillet, note Note de *Jean Virde*.

(1) *Sopra alcune antichità Sarde ricavate da un manoscritto del XV secolo.* Memorie della R. Accademia delle Scienze di Torino, seconda serie, tomo XIV, 1854, p. 70.

écrite de la main de Jean *Virde* à l'adresse de Michel *Gilj*, on lit: *de his coraceis grecis habes in primis cartis in medio idolorum que pariter sunt grece.* Dans un autre coin du même feuillet, il ajoute: *tu dicis esse romanorum, sed ego semper greca dicam bone amice.*

Cri de guerre. Ce qui prouve que le dessin transmis par Jean *Virde* représente *Iolaus*, *animant de sa voix les siens à la guerre,* comme le dit Antoine de Torres cité ci-dessus, c'est qu'au bas de cette statue, *armée de lance*, *de cuirasse et de bouclier*, comme s'exprime George de Lacon, se trouve réellement une inscription Grecque en deux lignes. Dans la première ligne on lit clairement ΑΛΑΛΑΛ; or ce mot, formé ici de six lettres, est indubitablement celui d'ΑΛΑΛΑ reproduit dans les dictionnaires (1), où il est donné comme étant *le cri de guerre que les soldats grecs poussaient en allant au combat.* Seulement au-dessous de notre statue on a mis un Λ de plus, sans doute pour donner plus de force au cri de guerre, comme si de nos jours, au lieu d'*Urràh* on disait *Urrràh.* Il est bien difficile d'expliquer le contenu de la seconde ligne, dans laquelle cependant il est impossible de ne pas reconnaître en grande partie le nom de *Iolas* - ΙΟΛΑ. . . . . . ; quant aux lettres qui précèdent ce nom, la présence d'un Γ, ou *gamma*, ne me permet pas d'y trouver un sens convenable, ce qui me fait soupçonner que l'inscription n'ait pas été très-fidèlement transmise. Je pencherais cependant à croire qu'il y avait en ce lieu un mot dérivant du verbe ΠΟΛΙΖΩ, qui ferait allusion au titre de fondateur de la ville, ou à celui de protecteur.

Ambassade à Alexandre. Je ne reviendrai pas sur les rapports qui existaient entre la ville d'*Olbia* et celle d'*Ogrylle,* puisque j'en ai longuement parlé dans le chapitre précédent à propos du

(1) *Thesaurus graecae linguae ab Henrico Stephano constructus*, *edentibus* Hase, de Sinner et Fix. Parisiis, 1831, vol. I, col. 1394.

village actuel d'*Osidda* (1); je ne reviendrai pas non plus sur les inscriptions lues et expliquées par l'historien de la Sardaigne du moyen-âge, George de Lacon; nous avons vu que ces inscriptions regardaient les guerres et les traités de paix faits entre ces deux villes jumelles et quelquefois rivales. Je développerai seulement ici ce que je n'ai fait qu'indiquer ailleurs en passant, et qui concerne l'ambassade envoyée à Babylone auprès d'Alexandre par ces peuples. Voici ce que dit sur ce sujet le rhythme Sarde:

99. *Multa damna vos tulistis — Carthaginienses primitus:*
100. *Ut secretos suos legatos — ad Alexandrum maximum*
101. *Sui Sopheti jam misissent — Olbiae, et Ogrillis proximae,*
102. *De sua gloria gratulantes — et petentes gratiam:*
103. *Ut ex dictis documentis — novis constat certius.*

Il paraît donc que parmi les inscriptions que l'on a trouvées en ces lieux, il y en avait une qui établissait d'une manière certaine la réalité de cette ambassade, et qui faisait connaître qu'elle fut expédiée par les deux villes d'*Olbia* et d'*Ogrylle*. M. le baron Manno (2) en faisant observer que Diodore de Sicile ne parle pas de ce fait, finit cependant par conclure qu'il ne saurait accuser sur ce point de trop de crédulité les auteurs Sardes qui ont parlé de cette ambassade. Il est malheureux que les documents cités par le rhythme et plus tard par George de Lacon, ne soient pas parvenus jusqu'à nous, comme nous ont été transmises les figures d'*Iolaus* et de *Sardus-Pater*.

Il paraît cependant que l'ambassade en question fut expédiée à l'insu des Carthaginois, qui étaient alors les dominateurs de l'île, comme il résulte aussi du titre de *Sophètes* donné à ces messagers. Au reste, on peut croire

(1) Voyez ci-dessus, p. 148 et suiv.
(2) *Stor. di Sard.*, loc. cit., lib. II, p. 31.

que le régime Carthaginois devint dans la suite moins odieux aux indigènes, puisque nous voyons que ces derniers prirent parti pour eux contre les Romains; et de l'autre côté nous voyons ces mêmes Carthaginois adopter le culte des héros et demi-dieux de l'île, puisque *Iolaus*, héros Sarde dont il a été fait mention ci-dessus, fut invoqué et pris à témoin par Annibal dans son fameux traité avec Philippe de Macédoine (1).

Sous les Romains. L'an de Rome 499 L. Cornelius Scipion vainquit l'amiral Carthaginois Annon dans les eaux d'*Olbia*. Ce dernier y fut tué, et sa dépouille mortelle, transportée dans cette ville, y fut enterrée avec grande pompe. — En 697 de Rome, Quintus Tullius, frère de Cicéron, demeurait à *Olbia* comme légat de Pompée. Parmi les différentes lettres que l'illustre orateur lui adressait, il y en a une dans laquelle il l'engage à se garder du mauvais air, *même pendant l'hiver* (2); ce qui semble annoncer que ce pays était déjà réputé aussi malsain qu'il l'est aujourd'hui. En effet, *Terranova* passe encore pour un des lieux de l'île où la *malaria* est le plus à craindre. Au séjour à *Olbia* du frère de Cicéron se rattache un récit dont il sera fait mention dans le chapitre suivant, lorsque je parlerai du tombeau de *Maronius Sextus* à *Torres*.

Destructions successives. D'après un document dont il sera question ci-après, l'*Olbia* Romaine aurait eu une extension considérable; elle aurait renfermé des édifices marquants, des fontaines ornées de marbre, des temples et autres monuments dont il ne reste plus de vestiges, soit à cause des grandes destructions qu'ont subies de la part des Vandales et des Sarrasins les deux villes qui se sont succédé en cet en-

---

(1) Polybe, VII, 9.

(2) ..... *a te post illam Olbiensem epistolam nullas literas accepi. Quid agas et ut te oblectes, scire cupio. Cura, mi frater, ut valeas et quanquam est hiems, tamen Sardiniam istam esse cogites.* XV kalend. mart. (Epist. fam. lib. II, ep. 3).

droit, soit par les dégâts qu'y firent les Génois et les Pisans. Il faut ajouter que du temps du roi *Gialetus* et de ses frères, on fit des recherches et on rassembla tous les objets un peu marquants d'antiquités, et surtout les inscriptions, dont les plus importantes furent transportées à Cagliari. A propos des recherches faites à *Olbia*, je rappellerai au lecteur un passage écrit par Jean *Virde* en 1497, que j'ai rapporté dans le chapitre précédent, page 149, en parlant de l'ancienne *Ogrylle;* ce qui prouve que dans le XV siècle on continuait à extraire des ruines d'*Olbia* tout ce que l'on pouvait recueillir.

Cela n'a pas empêché que dans ces dernières années on n'ait encore recueilli dans ces lieux des objets importants, et entre autres des bijoux et surtout des pierres gravées, qui sont, en général, les plus belles et les mieux travaillées parmi celles que l'on a rencontrées dans les débris des autres villes anciennes de l'île; ce qui prouve que les arts florissaient davantage à *Olbia*, et ce qui annonce la richesse et le luxe de ses anciens habitants.

L'an 304 de J.-C., pendant les persécutions de Dioclétien, *S. Simplicius*, qualifié par l'historien Fara évêque de *Fausania*, aurait subi le martyre dans le lieu même où existe encore aujourd'hui l'église qui porte son nom.

Cette église n'est plus officiée maintenant que deux fois dans l'année; le reste du temps elle est habitée par une multitude d'oiseaux tels que des Pigeons, de petites Corneilles (*Corvus monedula*), des Hirondelles et autres volatiles diurnes et nocturnes. Aussi M. Valery, lorsqu'il y entra, la compara à une volière, *tant* (dit-il) *il y avait d'oiseaux qui faisaient un vacarme affreux de leurs cris et du battement de leurs ailes, et tant ils avaient de peine à s'échapper par les longues et étroites fenêtres* (1). L'érudit voyageur en souhaitant à l'église Pisane de *Terranova* l'é-

---

(1) Valery, loc. cit., chap. IV, page 11.

légant sacristain du temple de Delphes, *Ion*, menaçant de percer de ses flèches les oiseaux du Parnasse qui profanaient le temple d'Apollon, n'est peut-être pas tout à fait dans le vrai lorsqu'il donne à cette église une origine Pisane; car, si nous en croyons l'historien Fara (1), ce temple chrétien, ou plutôt cette basilique, daterait d'une époque bien plus ancienne, comme on le verra ci-après. L'église est bâtie en pierres taillées, ou plutôt fendues dans le granit du lieu et des environs, qui ont la forme d'un parallélogramme; elles sont liées avec de la chaux; tout l'ensemble de l'édifice est lourd et triste. En voici une vue que j'ai prise jadis à la chambre claire.

Fig. 14.



Ville de *Fausania*.

Il paraît que la première destruction de la cité d'*Olbia* a été faite par les Vandales, et que ce fut seulement de-

---

(1) *Olbia ..... super cujus ruinis constructa postea fuit urbs Phausiana, seu Phausina, seu etiam Phausania, episcopali sede decorata, in qua sedit Beatus Simplicius, qui saeviente Diocletiani persequutione, anno salutis* 301, *a barbaro Sardiniae Praeside, pro Christi fide, lancea confossus fuit; nulloque suffecto antistite, sedes vacavit, usque ad annum* 601, *quo sancti Gregorii Papae iussu, Victor Episcopus creatus, paganos idola colentes ad christianam fidem convertit, et sedem collocavit in templo affabre elaborato ac Divo Simplicio dicato, quod integrum adhuc cernitur, nomen Civitatensis ecclesiae habens, quae prius exempta fuit.* Fara, *Chorogr.*, lib. II, p. 90.

puis cette époque qu'un nommé *Fausanus*, illustre et riche habitant de la ville détruite, aidé par quelques-uns de ses concitoyens, aurait entrepris de la relever de ses ruines, et lui aurait donné son nom (1). Mais ici se présente une difficulté. Si lorsque *Simplicius* fut mis à mort par ordre de Dioclétien il eût déjà porté, comme le voudrait Fara, le titre d'évêque de *Fausania*, il en résulterait que la ville d'*Olbia* aurait été détruite avant cette époque, ce qui est plus que douteux; car si cela eût été, il faudrait dire que la substitution du nom de *Fausania* à celui d'*Olbia* doit remonter pour le moins à l'année 304 de notre ère qui est celle du martyre de S. *Simplicius*. J'en conclus que ce dernier était évêque d'*Olbia* et non de *Fausania*, et que la première ville n'aura été détruite qu'entre les années 427 et 468, pendant lesquelles eurent lieu en Sardaigne les principales invasions et les dévastations des Vandales. C'est seulement à cette époque que l'on doit, à mon avis, fixer le changement du nom d'*Olbia* en celui de *Fausania*, qui plus tard fut remplacé à son tour par ceux de *Civita* et de *Terranova*.

Sous le pontificat de Saint Grégoire, entre les années

---

(1) Cette notice nous est transmise par les fragments de l'histoire des anciennes villes Grecques de la Sardaigne, publiés récemment par M. le chan. Spano dans son opuscule intitulé *Testo ed illustrazione di un Codice cartaceo del secolo XV*. Cagliari 1859. Voici ce qu'on lit à la page 111 à propos de l'ancienne *Olbia* .... *Demum insula pacificata* (Jolaus) *Joleam fundavit que nunc Callaris appellatur et Olbiam que post multa secula Fausanie nomen accepit a Fausano Olbie optimo cive qui eam jam dirutam cum aliis divitibus civibus reparavit ac fere totam redificavit. Magna fuit illa civitas muris fortissima satis populata divitiis habundans palaciis et viridariis deliciosa forum habebat mirificum ac amphitheatrum fontes IIII marmoribus ac statuis ornatos IIII erant templa Jovis Minerve Diane ac Apollini dicata variaque alia opera mirabilia nam ejusdem ducis ac sociorum divitum genio ac populi cura ut splendida evaderet sardorum ac extraneorum adspectui labori ac pecunie partum minime fuit.*

594-611, il y avait un *Victor*, évêque de *Fausania*. Il en est fait mention dans les épîtres du grand pontife ; ce serait ce prélat qui, d'après le passage de l'historien Fara cité plus haut, aurait fait bâtir l'église de *Saint-Simplicius*. Un très-curieux fragment de mandement d'un Isidore, évêque de *Forum Trajani*, dont il a déjà été également question en son lieu (1), parle d'un Gonnarius (peut-être *Janvier*) évêque de *Fausania*, qui assistait en 740 à la consécration d'un *Philippesu* de Cagliari, en remplacement de l'archevêque de cette ville, mort en combattant contre les Sarrasins. Plus tard un autre évêque de ce même diocèse, nommé George, intervenait à la grande fête célébrée à *Torres* en 778, pour l'expulsion des Sarrasins de l'île (2).

Civita et Terranova.

Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis les ravages faits dans l'île et surtout à la côte, par les Sarrasins, le nom de *Fausania* disparut ; ce qui semble annoncer que la ville de ce nom fut de nouveau détruite. C'est après ces vicissitudes que commence à paraître le nom de *Civita*, mais seulement lorsqu'il s'agit de siége épiscopal ou d'une pièce religieuse (3), car le nom de *Terranova* fut en même temps celui de la résidence en ce lieu de l'autorité laïque. En effet, si nous voyons d'un côté une série probablement incomplète de seize prélats de *Fausania* et de *Civita*, à dater de l'an 594 jusqu'en 1490 (4), ou plutôt

---

(1) Voyez dans le chap. IV de cet *Itinéraire*, vol. II, p. 451.

(2) Voyez ci-après dans le chap. IX, vol. II de l'*Itinéraire*, lorsqu'il sera question de l'ancienne *Torres*.

(3) Dans un acte signé par Ottocor de Gallura, de l'an 1116, on lit : *Actum in curatoria de civita, in cimiterio Sancti Sulpicii* ; tandis que dans une pièce du Juge Saltaro, qui paraît être de l'année 1085, celui-ci, en choisissant un prélat pour conseiller de Torgotor, qui devait gouverner le Judicat pendant son voyage en Terre-Sainte, le nomme *Episcopus Gallurensis* et non *Civitatensis*.

(4) On voit que je ne place pas parmi ces prélats S. Simplicius,

jusqu'en 1506, comme il sera dit ci-après; nous voyons de l'autre les juges de *Gallura*, de race Pisane, résider à *Terranova* vers l'an 1023, et fort probablement c'est aussi en ce lieu que demeuraient les juges d'origine Sarde.

Tous les documents parvenus jusqu'à nous font voir que depuis cette époque ces princes y siégeaient presque continuellement et qu'ils y restèrent jusqu'à leur extinction. Aussi je me range tout à fait à l'opinion de mon collègue le chev. Martini, lorsque, dans son commentaire sur la *Pergamena d'Arborea* (Cagliari, 1846, p. 135), il dit qu'il ne croit pas que le village de *Terranova* ait été bâti sur les ruines de *Civita*, mais que la ville qui remplaça celle de *Fausania*, détruite par les Sarrasins, se nommait *Terranova;* et il ajoute que l'opinion des personnes qui pensent que *Civita* ait été une ville plus ancienne que *Terranova*, doit avoir pris son origine de ce que l'on appelait *Civitatensis* l'évêque de la *Gallura* supérieure. Selon son opinion, le nom de *Civitas* était celui d'un département, d'une *Curadoria* ecclésiastique et non celui d'un lieu spécial.

Terranova à l'époque des Juges devait être une ville, et c'est, je pense, la véritable origine du nom de *Civita* donné à ce lieu par antonomase; dans la suite, elle fut réduite à la condition de simple village, parce qu'elle cessa d'être la résidence des juges de *Gallura*, et plus tard des évêques de ce nom. Il faut à ses malheurs ajouter les dévastations qu'elle eut à souffrir de la part des Génois et des Pisans (1), qui se querellèrent souvent sur

---

qui en 304 de J.-C. était évêque d'*Olbia*. On peut consulter sur la série de ces évêques les deux ouvrages de M. Martini, savoir: *Storia ecclesiastica*, tom. III, p. 349, et celui nouvellement publié sous le titre d'*Illustrazioni ed aggiunte*, p. 89.

(1) *Urbe demum isthac, Genuensium et Pisanorum bello, etiam desolata, fuit in eodem loco civitas Terrae-Novae condita*. Fara, *Chorogr.*, lib. II, p. 90.

son territoire; et enfin celles que lui firent éprouver les fréquentes incursions des pirates Musulmans.

Évêques de *Civita*. En 1138 le pape Innocent II voulant dédommager l'archevêque de Pise des droits qu'il avait perdus en Corse, plaça les églises de *Galtelli* et de *Civita* sous sa domination; il devint par conséquent leur métropolitain (1). Je crois devoir relever ici une erreur de l'historien Fara, qui fort probablement a confondu le pape Innocent III avec Innocent II, et qui transporte cette disposition en faveur de l'archevêque de Pise, de l'an 1138 à l'année 1198, c'est-à-dire soixante ans plus tard (2). Par une bulle de Jules II (du 3 juin 1506) l'évêché de *Civita* ayant été réuni à celui d'*Ampurias*, son pasteur cessa alors de résider a *Terranova*. Cette réunion subsiste encore de nos jours.

Juges de *Gallura*. Quant aux juges de *Gallura* (3), je me bornerai à dire que le dernier de ces petits souverains résidants à *Terranova* fut *Nino-Scotto*, seigneur Pisan, qui hérita de ce judicat en 1280 (4) et qui mourut en 1298, d'après les historiens les plus accrédités. Ce prince ne laissa qu'une fille, comme nous l'apprend Dante lui-même (5).

Quando sarai di là dalle larghe onde
Dì a Giovanna mia, che per me chiami
Là dove agl'innocenti si risponde.
Non credo che la madre sua più m'ami,

---

(1) Martini, *Stor. eccles.*, vol. I, p. 260.

(2) *Nomen Civitatensis ecclesiae habens, quae prius exempta fuit; anno tamen* 1198 *ab Innocentio Papa III fuit Archiepiscopo Pisano subposita.* Fara, *Chorograph.*, lib. II, p. 90.

(3) Il paraît que ces juges battaient monnaie, mais leurs pièces ne sont pas parvenues jusqu'à nous.

(4) Il était neveu du comte Guelfe de la Gherardesca, qui avait épousé Hélène, fille d'Entius et d'Adélasie de Torres, dont il a été parlé en son lieu.

(5) *Purgatorio*, cant. VIII.

Poscia che trasmutò le bianche bende (1),
Le quai convien che, misera! ancor brami.
Per lei assai di lieve si comprende,
Quanto in femmina fuoco d'amor dura,
Se l'occhio o 'l tatto spesso nol raccende.
Non le farà sì bella sepoltura,
La vipera che 'l melanese accampa
Com'avria fatto il gallo di Gallura (2).

Quel que soit l'intérêt que ces beaux vers font naître en faveur du juge *Nino*, dont le grand poëte se plaît à faire ressortir auparavant le noble caractère (3), on ne saurait s'empêcher de pardonner à sa veuve d'avoir substitué la vipère des *Visconti* au coq de *Gallura*, tout glorieux et honorable qu'il pût paraître à l'orgueil offensé du premier mari; car certainement le château de Milan devait paraître à Béatrix d'Este un séjour préférable au donjon de *Terranova*. Aussi c'est depuis la mort de *Nino* que ce dernier pays a perdu ses princes, et que la *Gallura* cessa d'être gouvernée par des juges; car à peine *Nino* fut-il mort, les *Doria* s'emparèrent d'une partie de ses provinces, et les *Visconti* de Milan, qui s'intitulèrent encore pendant quelque temps juges de *Gallura*, ne purent pas s'y maintenir. Enfin ces prétentions cessèrent en 1447 par la mort de Philippe Marie *Visconti*, qui ne laissa point d'héritiers légitimes, et alors l'héritage de *Nino* en Sardaigne, moins certains points, occupés encore pendant quelque temps par les *Doria*, échut de droit et de fait à Alphonse, roi d'Aragon.

---

(1) Par allusion aux signes de veuvage que les femmes portaient alors, et qui sont encore en usage dans quelques localités de la Sardaigne, surtout dans la *Gallura*.

(2) L'armoirie des Visconti de Milan était un serpent; celle des juges de Gallura un coq.

(3) *Giudice Nin gentil, quanto mi piacque*
Quando te vidi non esser tra' rei!

Château de *Terranova*.

Il existe encore maintenant des restes de l'ancien château de *Terranova*, compris dans le village actuel, un peu vers le nord et près de la côte: c'était un édifice carré, assez spacieux, avec des tours, dont une avait une porte de sortie vers la mer; c'est évidemment une construction du moyen-âge; il est cependant difficile de juger si l'on doit la rapporter en partie au temps de la ville de *Fausania*, ou bien à celui qui a vu surgir *Terranova* sur les ruines de celle-là. Ce château, et peut-être le bourg, furent fortifiés en 1322 par les Pisans avec le château *Pédrès*. — En 1323 ce lieu fut assiégé par l'amiral Carros qui ne put s'emparer que d'une tour, probablement séparée du château. — En 1324 les Pisans le cédèrent aux Aragonais. — En 1335, le bourg et le château furent pris par les Génois, les Gallurais et les gens des Doria. — En 1338 *Terranova* fut vendue pour dettes et consignée au roi par le juge d'Arborée. — En 1345 Jean Malespina l'eut du roi à titre de fief. — En 1351 elle appartenait à Sibille de Moncade, femme de Jean d'Arborée, à l'époque de la révolte de Marian. — En 1352 le château fut consigné au vice-roi. — En 1419 il fut occupé par les gens du vicomte de Narbonne; mais en 1420, les Aragonais commandés par Artale de Lucca avec six galères s'emparèrent de *Terranova*, qui fut donnée, avec son territoire, en fief à Nicolas Carros. — En 1553 cette population fut pillée et brûlée par le célèbre corsaire *Dragut*. — En 1710, pendant la guerre de succession, le comte de Castillo y débarqua avec 400 hommes qui furent vaincus près de *S. Simplicius* par les troupes de l'amiral Norris, mises à terre, au nombre de mille hommes; les Espagnols écrasés alors par le nombre, durent capituler et se rendre prisonniers. — En 1717 un bataillon de troupes Autrichiennes fort de 420 hommes, qui avaient débarqué sur la côte de *Terranova*, s'étant aventuré dans une gorge de l'intérieur, fut contraint à mettre bas les armes par soixante miliciens Gallurais.

Le village actuel de *Terranova* est bâti au cordeau, avec une certaine régularité; ses rues sont parallèles et se coupent à angles droits; les maisons sont construites comme l'église de *S. Simplicius*, avec des pierres de granit taillées en parallélogrammes, tirées du lieu ou des environs; cette roche prend une teinte presque rouge pareille au plus beau granit des monuments Egyptiens (1). La principale rue finit au port qui, sorti tel qu'il est des mains de la nature, est admirable lorsqu'on le voit tracé sur une carte, mais il présente deux défauts essentiels.

Le premier de ces défauts est d'être plein de gros rochers et de récifs de granit, qui sortent de l'eau et qui rendent la navigation assez difficile; l'autre est celui d'avoir son étroite entrée ensablée, au point que les grosses barques ont une grande difficulté pour y passer. On attribue le barrage de ce passage à deux causes différentes; d'abord, tous les historiens racontent que les Génois dans leurs querelles avec les Pisans firent couler deux galères remplies de grands blocs de pierre à l'entrée du port, qui était déjà étroite par elle-même. Voici ce que dit l'historien *Fara* relativement à ce port. *Portum habet*, Olbianum *a Ptolomaeo dictum, tutissimum atque amplissimum, longitudinis sex millium passuum, olim difficilis ingressus, maxime inexpertis: et propter parvos scopulos et saxa quae in eo sunt, a magnis navigiis subiri non potest; ejus namque fauces obturatae fuerunt a Genuensibus, iactis in profundum molibus* (2). Sans vouloir commenter ce passage je vais indiquer la seconde cause du barrage de l'entrée de ce port; c'est que depuis bien des siècles celui-ci reçoit dans son sein les eaux du torrent de *Padrogiano* qui vient de fort loin, en traversant toujours des ter-

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. X, p. 437.

(2) Fara, *Chorogr.*, loc. cit., lib. II, p. 91.

rains granitiques. Cette espèce de roche, composée spécialement de trois éléments, se décompose, en produisant un sable quartzeux; car si le feldspath et le mica se changent en argile, le troisième élément du granit, qui est le quartz, se réduit en sable grossier. C'est précisément ce sable grossier apporté continuellement par le torrent dans le bassin, qui à la longue a produit le principal barrage de l'entrée du port, et le continuel exhaussement de son fond.

Inconvénients divers.

Il serait facile de remédier à ce dernier inconvénient, car il y aurait moyen de détourner le débouché du torrent et de le faire entrer dans la mer vive hors du port naturel. On pourrait aussi, moyennant une bonne drague à vapeur, ouvrir une entrée dans le passage actuel et rendre ce passage praticable à des navires d'une plus grande portée; mais il sera toujours impossible d'enlever les quartiers de roche jetés par les Génois au fond de cette entrée; d'ailleurs, il faudrait pour cela beaucoup de temps et de grandes dépenses, et même compromettre gravement la condition sanitaire des ouvriers, car depuis que Cicéron écrivait à son frère de soigner sa santé en ce lieu, même pendant l'hiver, la *malaria* y a fait des progrès, et *Terranova* passe, non sans raison, pour être un des points les plus *intempérieux* de la Sardaigne. D'ailleurs, à la première grosse mer les vagues rejetteraient dans le port le sable et le limon qu'on aurait enlevé, et on verrait se perdre en une journée le fruit d'une année de peines et de travail.

Exhaussement du sol.

Aux deux causes de l'atterrissement du port indiquées ci-dessus, on doit encore ajouter un état de choses contre lequel tous les efforts de l'homme seront impuissants: c'est l'exhaussement très-lent, mais graduel, de tout le sol de cette région et par conséquent du fond du port, exhaussement dont je crois avoir recueilli des preuves. Ce phénomène, bien connu sur les côtes de Suède et de Norvège, pourrait fort bien avoir lieu sur la côte orientale de la Sardaigne, comme j'ai eu occasion de le dire dans

la troisième partie de cet ouvrage (1). En effet, ce port, qui était fréquenté jadis par les Carthaginois et par les Romains, présente aujourd'hui hors de la surface de l'eau, où à peine au-dessous de celle-ci, une quantité de roches granitiques qui tiennent solidement au sol inférieur; fort probablement dans les anciens temps ces roches ne se trouvaient pas à la hauteur où elles sont aujourd'hui.

Raisonnement à ce sujet.

Je dirai à ce propos, qu'il m'est permis de douter que ce port fût réellement l'*Olbianus Portus* de Ptolémée, et celui qui était fréquenté par les Carthaginois et par les Romains, car les galères de ces nations n'y pourraient plus naviguer aujourd'hui, dans son état actuel; ainsi de deux choses l'une: ou que ce port n'est pas l'ancien *Olbianus Portus*, ou que son fond s'est exhaussé considérablement dans le cours de quelques siècles (2).

Port de Ptolémée.

Quant à l'identité de ce port avec celui dont parle Ptolémée, je persiste dans ce que j'ai exposé dans la seconde partie de ce *Voyage* (3), à laquelle je renvoie le lecteur, et je crois toujours que le bassin que le géographe Grec désignait, n'est pas le vrai port de *Terranova*, mais le grand golfe *degli Aranci*. Ptolémée en décrivant la côte orientale de Sardaigne, à partir du sud, après avoir indiqué *Feronia*, qui se trouvait près de l'actuel village de *Posada*, mentionne d'abord l'*Olbia civitas*, à laquelle il donne pour long. 31° 40″ lat. 38° 30′; puis vient l'*Olbianus Portus* auquel il assigne long. 31° 40′ lat. 38° 45′, c'est-à-dire il place *Olbia* sur le même méridien que le port de ce nom, mais il fixe à ce dernier une latitude de 15 minutes plus au nord de la ville: d'ailleurs même en supposant une erreur dans les chiffres que nous ont transmis les anciens copistes, il

---

(1) Tom. II, chap. XVII, p. 59.

(2) Voyez troisième partie, tom. II, chap. XVII, p. 55-59.

(3) Livre II, chap. III, Périple p. 385. Voyez également la carte de la *Sardinia antiqua*, soit dans l'atlas de la seconde partie, soit sa réduction en tête de ce volume.

rains granitiques. Cette espèce de roche, composée spécialement de trois éléments, se décompose, en produisant un sable quartzeux; car si le feldspath et le mica se changent en argile, le troisième élément du granit, qui est le quartz, se réduit en sable grossier. C'est précisément ce sable grossier apporté continuellement par le torrent dans le bassin, qui à la longue a produit le principal barrage de l'entrée du port, et le continuel exhaussement de son fond.

Inconvénients divers. Il serait facile de remédier à ce dernier inconvénient, car il y aurait moyen de détourner le débouché du torrent et de le faire entrer dans la mer vive hors du port naturel. On pourrait aussi, moyennant une bonne drague à vapeur, ouvrir une entrée dans le passage actuel et rendre ce passage pratiquable à des navires d'une plus grande portée; mais il sera toujours impossible d'enlever les quartiers de roche jetés par les Génois au fond de cette entrée; d'ailleurs, il faudrait pour cela beaucoup de temps et de grandes dépenses, et même compromettre gravement la condition sanitaire des ouvriers, car depuis que Cicéron écrivait à son frère de soigner sa santé en ce lieu, même pendant l'hiver, la *malaria* y a fait des progrès, et *Terranova* passe, non sans raison, pour être un des points les plus *intempérieux* de la Sardaigne. D'ailleurs, à la première grosse mer les vagues rejetteraient dans le port le sable et le limon qu'on aurait enlevé, et on verrait se perdre en une journée le fruit d'une année de peines et de travail.

Exhaussement du sol. Aux deux causes de l'atterrissement du port indiquées ci-dessus, on doit encore ajouter un état de choses contre lequel tous les efforts de l'homme seront impuissants: c'est l'exhaussement très-lent, mais graduel, de tout le sol de cette région et par conséquent du fond du port, exhaussement dont je crois avoir recueilli des preuves. Ce phénomène, bien connu sur les côtes de Suède et de Norvège, pourrait fort bien avoir lieu sur la côte orientale de la Sardaigne, comme j'ai eu occasion de le dire dans

la troisième partie de cet ouvrage (1). En effet, ce port, qui était fréquenté jadis par les Carthaginois et par les Romains, présente aujourd'hui hors de la surface de l'eau, où à peine au-dessous de celle-ci, une quantité de roches granitiques qui tiennent solidement au sol inférieur; fort probablement dans les anciens temps ces roches ne se trouvaient pas à la hauteur où elles sont aujourd'hui.

Je dirai à ce propos, qu'il m'est permis de douter que ce port fût réellement l'*Olbianus Portus* de Ptolémée, et celui qui était fréquenté par les Carthaginois et par les Romains, car les galères de ces nations n'y pourraient plus naviguer aujourd'hui, dans son état actuel; ainsi de deux choses l'une: ou que ce port n'est pas l'ancien *Olbianus Portus*, ou que son fond s'est exhaussé considérablement dans le cours de quelques siècles (2). Raisonnement à ce sujet.

Quant à l'identité de ce port avec celui dont parle Ptolémée, je persiste dans ce que j'ai exposé dans la seconde partie de ce *Voyage* (3), à laquelle je renvoie le lecteur, et je crois toujours que le bassin que le géographe Grec désignait, n'est pas le vrai port de *Terranova*, mais le grand golfe *degli Aranci*. Ptolémée en décrivant la côte orientale de Sardaigne, à partir du sud, après avoir indiqué *Feronia*, qui se trouvait près de l'actuel village de *Posada*, mentionne d'abord l'*Olbia civitas*, à laquelle il donne pour long. 31° 40″ lat. 38° 30′; puis vient l'*Olbianus Portus* auquel il assigne long. 31° 40′ lat. 38° 45′, c'est-à-dire il place *Olbia* sur le même méridien que le port de ce nom, mais il fixe à ce dernier une latitude de 15 minutes plus au nord de la ville: d'ailleurs même en supposant une erreur dans les chiffres que nous ont transmis les anciens copistes, il Port de Ptolémée.

---

(1) Tom. II, chap. XVII, p. 59.

(2) Voyez troisième partie, tom. II, chap. XVII, p. 55-59.

(3) Livre II, chap. III, Périple p. 385. Voyez également la carte de la *Sardinia antiqua*, soit dans l'atlas de la seconde partie, soit sa réduction en tête de ce volume.

rains granitiques. Cette espèce de roche, composée spécialement de trois éléments, se décompose, en produisant un sable quartzeux; car si le feldspath et le mica se changent en argile, le troisième élément du granit, qui est le quartz, se réduit en sable grossier. C'est précisément ce sable grossier apporté continuellement par le torrent dans le bassin, qui à la longue a produit le principal barrage de l'entrée du port, et le continuel exhaussement de son fond.

Inconvénients divers.

Il serait facile de remédier à ce dernier inconvénient, car il y aurait moyen de détourner le débouché du torrent et de le faire entrer dans la mer vive hors du port naturel. On pourrait aussi, moyennant une bonne drague à vapeur, ouvrir une entrée dans le passage actuel et rendre ce passage pratiquable à des navires d'une plus grande portée; mais il sera toujours impossible d'enlever les quartiers de roche jetés par les Génois au fond de cette entrée; d'ailleurs, il faudrait pour cela beaucoup de temps et de grandes dépenses, et même compromettre gravement la condition sanitaire des ouvriers, car depuis que Cicéron écrivait à son frère de soigner sa santé en ce lieu, même pendant l'hiver, la *malaria* y a fait des progrès, et *Terranova* passe, non sans raison, pour être un des points les plus *intempérieux* de la Sardaigne. D'ailleurs, à la première grosse mer les vagues rejetteraient dans le port le sable et le limon qu'on aurait enlevé, et on verrait se perdre en une journée le fruit d'une année de peines et de travail.

Exhaussement du sol.

Aux deux causes de l'atterrissement du port indiquées ci-dessus, on doit encore ajouter un état de choses contre lequel tous les efforts de l'homme seront impuissants: c'est l'exhaussement très-lent, mais graduel, de tout le sol de cette région et par conséquent du fond du port, exhaussement dont je crois avoir recueilli des preuves. Ce phénomène, bien connu sur les côtes de Suède et de Norvège, pourrait fort bien avoir lieu sur la côte orientale de la Sardaigne, comme j'ai eu occasion de le dire dans

la troisième partie de cet ouvrage (1). En effet, ce port, qui était fréquenté jadis par les Carthaginois et par les Romains, présente aujourd'hui hors de la surface de l'eau, où à peine au-dessous de celle-ci, une quantité de roches granitiques qui tiennent solidement au sol inférieur; fort probablement dans les anciens temps ces roches ne se trouvaient pas à la hauteur où elles sont aujourd'hui.

Je dirai à ce propos, qu'il m'est permis de douter que ce port fût réellement l'*Olbianus Portus* de Ptolémée, et celui qui était fréquenté par les Carthaginois et par les Romains, car les galères de ces nations n'y pourraient plus naviguer aujourd'hui, dans son état actuel; ainsi de deux choses l'une: ou que ce port n'est pas l'ancien *Olbianus Portus*, ou que son fond s'est exhaussé considérablement dans le cours de quelques siècles (2). Raisonnement à ce sujet.

Quant à l'identité de ce port avec celui dont parle Ptolémée, je persiste dans ce que j'ai exposé dans la seconde partie de ce *Voyage* (3), à laquelle je renvoie le lecteur, et je crois toujours que le bassin que le géographe Grec désignait, n'est pas le vrai port de *Terranova*, mais le grand golfe *degli Aranci*. Ptolémée en décrivant la côte orientale de Sardaigne, à partir du sud, après avoir indiqué *Feronia*, qui se trouvait près de l'actuel village de *Posada*, mentionne d'abord l'*Olbia civitas*, à laquelle il donne pour long. 31° 40″ lat. 38° 30′; puis vient l'*Olbianus Portus* auquel il assigne long. 31° 40′ lat. 38° 45′, c'est-à-dire il place *Olbia* sur le même méridien que le port de ce nom, mais il fixe à ce dernier une latitude de 15 minutes plus au nord de la ville: d'ailleurs même en supposant une erreur dans les chiffres que nous ont transmis les anciens copistes, il Port de Ptolémée.

---

(1) Tom. II, chap. XVII, p. 59.

(2) Voyez troisième partie, tom. II, chap. XVII, p. 55-59.

(3) Livre II, chap. III, Périple p. 385. Voyez également la carte de la *Sardinia antiqua*, soit dans l'atlas de la seconde partie, soit sa réduction en tête de ce volume.

rains granitiques. Cette espèce de roche, composée spécialement de trois éléments, se décompose, en produisant un sable quartzeux; car si le feldspath et le mica se changent en argile, le troisième élément du granit, qui est le quartz, se réduit en sable grossier. C'est précisément ce sable grossier apporté continuellement par le torrent dans le bassin, qui à la longue a produit le principal barrage de l'entrée du port, et le continuel exhaussement de son fond.

Inconvénients divers.

Il serait facile de remédier à ce dernier inconvénient, car il y aurait moyen de détourner le débouché du torrent et de le faire entrer dans la mer vive hors du port naturel. On pourrait aussi, moyennant une bonne drague à vapeur, ouvrir une entrée dans le passage actuel et rendre ce passage pratiquable à des navires d'une plus grande portée; mais il sera toujours impossible d'enlever les quartiers de roche jetés par les Génois au fond de cette entrée; d'ailleurs, il faudrait pour cela beaucoup de temps et de grandes dépenses, et même compromettre gravement la condition sanitaire des ouvriers, car depuis que Cicéron écrivait à son frère de soigner sa santé en ce lieu, même pendant l'hiver, la *malaria* y a fait des progrès, et *Terranova* passe, non sans raison, pour être un des points les plus *intempérieux* de la Sardaigne. D'ailleurs, à la première grosse mer les vagues rejetteraient dans le port le sable et le limon qu'on aurait enlevé, et on verrait se perdre en une journée le fruit d'une année de peines et de travail.

Exhaussement du sol.

Aux deux causes de l'atterrissement du port indiquées ci-dessus, on doit encore ajouter un état de choses contre lequel tous les efforts de l'homme seront impuissants: c'est l'exhaussement très-lent, mais graduel, de tout le sol de cette région et par conséquent du fond du port, exhaussement dont je crois avoir recueilli des preuves. Ce phénomène, bien connu sur les côtes de Suède et de Norvège, pourrait fort bien avoir lieu sur la côte orientale de la Sardaigne, comme j'ai eu occasion de le dire dans

la troisième partie de cet ouvrage (1). En effet, ce port, qui était fréquenté jadis par les Carthaginois et par les Romains, présente aujourd'hui hors de la surface de l'eau, où à peine au-dessous de celle-ci, une quantité de roches granitiques qui tiennent solidement au sol inférieur; fort probablement dans les anciens temps ces roches ne se trouvaient pas à la hauteur où elles sont aujourd'hui.

Raisonnement à ce sujet.

Je dirai à ce propos, qu'il m'est permis de douter que ce port fût réellement l'*Olbianus Portus* de Ptolémée, et celui qui était fréquenté par les Carthaginois et par les Romains, car les galères de ces nations n'y pourraient plus naviguer aujourd'hui, dans son état actuel; ainsi de deux choses l'une: ou que ce port n'est pas l'ancien *Olbianus Portus*, ou que son fond s'est exhaussé considérablement dans le cours de quelques siècles (2).

Port de Ptolémée.

Quant à l'identité de ce port avec celui dont parle Ptolémée, je persiste dans ce que j'ai exposé dans la seconde partie de ce *Voyage* (3), à laquelle je renvoie le lecteur, et je crois toujours que le bassin que le géographe Grec désignait, n'est pas le vrai port de *Terranova*, mais le grand golfe *degli Aranci*. Ptolémée en décrivant la côte orientale de Sardaigne, à partir du sud, après avoir indiqué *Feronia*, qui se trouvait près de l'actuel village de *Posada*, mentionne d'abord l'*Olbia civitas*, à laquelle il donne pour long. 31° 40″ lat. 38° 30′; puis vient l'*Olbianus Portus* auquel il assigne long. 31° 40′ lat. 38° 45′, c'est-à-dire il place *Olbia* sur le même méridien que le port de ce nom, mais il fixe à ce dernier une latitude de 15 minutes plus au nord de la ville: d'ailleurs même en supposant une erreur dans les chiffres que nous ont transmis les anciens copistes, il

(1) Tom. II, chap. XVII, p. 59.

(2) Voyez troisième partie, tom. II, chap. XVII, p. 55-59.

(3) Livre II, chap. III, Périple p. 385. Voyez également la carte de la *Sardinia antiqua*, soit dans l'atlas de la seconde partie, soit sa réduction en tête de ce volume.

rains granitiques. Cette espèce de roche, composée spécialement de trois éléments, se décompose, en produisant un sable quartzeux; car si le feldspath et le mica se changent en argile, le troisième élément du granit, qui est le quartz, se réduit en sable grossier. C'est précisément ce sable grossier apporté continuellement par le torrent dans le bassin, qui à la longue a produit le principal barrage de l'entrée du port, et le continuel exhaussement de son fond.

Inconvénients divers.

Il serait facile de remédier à ce dernier inconvénient, car il y aurait moyen de détourner le débouché du torrent et de le faire entrer dans la mer vive hors du port naturel. On pourrait aussi, moyennant une bonne drague à vapeur, ouvrir une entrée dans le passage actuel et rendre ce passage pratiquable à des navires d'une plus grande portée; mais il sera toujours impossible d'enlever les quartiers de roche jetés par les Génois au fond de cette entrée; d'ailleurs, il faudrait pour cela beaucoup de temps et de grandes dépenses, et même compromettre gravement la condition sanitaire des ouvriers, car depuis que Cicéron écrivait à son frère de soigner sa santé en ce lieu, même pendant l'hiver, la *malaria* y a fait des progrès, et *Terranova* passe, non sans raison, pour être un des points les plus *intempérieux* de la Sardaigne. D'ailleurs, à la première grosse mer les vagues rejetteraient dans le port le sable et le limon qu'on aurait enlevé, et on verrait se perdre en une journée le fruit d'une année de peines et de travail.

Exhaussement du sol.

Aux deux causes de l'atterrissement du port indiquées ci-dessus, on doit encore ajouter un état de choses contre lequel tous les efforts de l'homme seront impuissants: c'est l'exhaussement très-lent, mais graduel, de tout le sol de cette région et par conséquent du fond du port, exhaussement dont je crois avoir recueilli des preuves. Ce phénomène, bien connu sur les côtes de Suède et de Norvège, pourrait fort bien avoir lieu sur la côte orientale de la Sardaigne, comme j'ai eu occasion de le dire dans

la troisième partie de cet ouvrage (1). En effet, ce port, qui était fréquenté jadis par les Carthaginois et par les Romains, présente aujourd'hui hors de la surface de l'eau, ou à peine au-dessous de celle-ci, une quantité de roches granitiques qui tiennent solidement au sol inférieur; fort probablement dans les anciens temps ces roches ne se trouvaient pas à la hauteur où elles sont aujourd'hui.

Je dirai à ce propos, qu'il m'est permis de douter que ce port fût réellement l'*Olbianus Portus* de Ptolémée, et celui qui était fréquenté par les Carthaginois et par les Romains, car les galères de ces nations n'y pourraient plus naviguer aujourd'hui, dans son état actuel; ainsi de deux choses l'une: ou que ce port n'est pas l'ancien *Olbianus Portus*, ou que son fond s'est exhaussé considérablement dans le cours de quelques siècles (2).

Quant à l'identité de ce port avec celui dont parle Ptolémée, je persiste dans ce que j'ai exposé dans la seconde partie de ce *Voyage* (3), à laquelle je renvoie le lecteur, et je crois toujours que le bassin que le géographe Grec désignait, n'est pas le vrai port de *Terranova*, mais le grand golfe *degli Aranci*. Ptolémée en décrivant la côte orientale de Sardaigne, à partir du sud, après avoir indiqué *Feronia*, qui se trouvait près de l'actuel village de *Posada*, mentionne d'abord l'*Olbia civitas*, à laquelle il donne pour long. 31° 40″ lat. 38° 30′; puis vient l'*Olbianus Portus* auquel il assigne long. 31° 40′ lat. 38° 45′, c'est-à-dire il place *Olbia* sur le même méridien que le port de ce nom, mais il fixe à ce dernier une latitude de 15 minutes plus au nord de la ville: d'ailleurs même en supposant une erreur dans les chiffres que nous ont transmis les anciens copistes, il

---

(1) Tom. II, chap. XVII, p. 59.

(2) Voyez troisième partie, tom. II, chap. XVII, p. 55-59.

(3) Livre II, chap. III, Périple p. 385. Voyez également la carte de la *Sardinia antiqua*, soit dans l'atlas de la seconde partie, soit sa réduction en tête de ce volume.

nous restera toujours une donnée dans l'ordre adopté par ce géographe en parlant de ces deux localités; car en venant de *Feronia*, il parle d'abord de la ville d'*Olbia*, et ensuite de son port, tandis que si par ce dernier il eût voulu entendre le port actuel de *Terranova*, il aurait naturellement commencé par celui-ci, et il aurait ensuite parlé de la ville qui se trouve au fond de ce port vers l'ouest. Pour tous ces motifs, je persiste dans l'opinion que j'ai manifestée dans la troisième partie de ce *Voyage*.

Golfe *degli Aranci*.

Lorsqu'on sort de *Terranova* par la voie de terre, vers le NE, on parcourt pendant un certain temps le bord septentrional du port, et l'on finit par arriver au pied d'une petite chaîne isolée, formée de monticules granitiques dirigés à peu près dans le sens NNE-SSO, dont la base est baignée vers l'est par la mer. Cette petite chaîne finit tout à coup en une plaine faite en guise d'isthme étroit, d'où s'élève, toujours vers l'est, une grande montagne qui constitue le promontoire et le cap *Figari*. C'est dans le coude formé en ce point par la côte que se trouve le grand golfe dit *degli Aranci* (des oranges). Ce golfe se développe au sud en demi-cercle jusqu'au *Capo Ceraso*, derrière lequel s'élève majestueusement dans la mer l'imposant rocher de *Tavolara*, en guise de môle naturel qui sert à protéger de ce côté le golfe contre la grosse mer. Le mouillage le plus fréquenté et le plus sûr de ce vaste golfe se trouve derrière l'îlot de *Figarello*, séparé du promontoire de *Figari* par un canal étroit mais fort profond.

Promontoire de *Figari*.

Au point le plus élevé de ce promontoire j'ai fait plus d'une opération trigonométrique, sur les ruines d'un signal construit en 1792 pour le même but par feu le colonel Tranchot. Ce savant ingénieur-géographe Français avait posé les premières bases de la triangulation de l'île de Corse, et il avait étendu ses réseaux sur quelques points marquants de la Sardaigne septentrionale, dont le cap de *Figari* faisait partie. Les débris de son signal, que

je retrouvai en 1836, étaient encore connus par les gens du pays sous le nom de *Turrione de lu Francese* (petite tour du Français).

Tout ce promontoire, dont on trouvera une vue, des coupes et une description géologique complète dans la troisième partie de ce *Voyage* (1), est formé d'une roche calcaire d'un blanc un peu jaunâtre, appartenant à la classe des terrains crétacés. Au pied de la cime, vers le sud-ovest, se trouve une petite baie dite *Cala Moresca*, probablement parce qu'elle fut jadis fréquentée par les Maures (2); elle est excellente pour les petits bâtiments; quant aux grands navires, ils doivent mouiller un peu plus loin. Ce port naturel peut, au reste, abriter des flottes entières; de l'autre côté de l'isthme vers le nord on rencontre une autre baie dite la *Marinella*. *Cala Moresca.*

Le refuge assuré que dans les mauvais temps tous les bâtiments peuvent trouver dans le golfe *degli Aranci*, sa forme, son ampleur, la bonne qualité de son fond et sa position au bout d'une grande vallée qui pénètre dans le cœur de l'île, ont naturellement dû fixer sur ce port l'attention du Gouvernement. Aussi, un officier distingué du Génie maritime Sarde, M. le colonel Damien Sauli, fut chargé, il y a près de 16 années, de faire les projets d'une nouvelle population en ce lieu, et d'une route qui, passant par *Terranova*, aurait conduit dans l'intérieur de l'île jusqu'à *Torralba*. Cette route fut depuis lors exécutée sur un plan un peu différent, entre les deux pays mentionnés ci-dessus; mais l'idée de fonder une population n'eut pas de suite. Je dois cependant dire que l'emplacement proposé par M. le colonel Sauli pour établir la Avantage de ce golfe.

(1) Vol. I, chap. V, p. 216-17.

(2) Je crois que c'est là le lieu dit *Tolar* par les historiens de Sardaigne, qui parlent d'un repaire des Sarrasins, dans les années 848-49. Il aurait pris son nom de l'île de *Tavolara*, qui est près de là et qui le couvre. Voyez ci-dessus chap. VII, p. 192, note 3.

nouvelle ville n'est pas tout à fait le même que celui indiqué par moi dans un travail spécial publié il y a peu d'années (1). On peut voir dans cet opuscule les raisons qui m'ont engagé à varier le projet, relativement à l'emplacement de cette nouvelle ville, que je proposerais de nommer *Olbia Nova*. Je me bornerai à dire ici que l'établissement d'une population dans le golfe *degli Aranci* est indispensable; car on ne trouve que deux ou trois maisonnettes de bergers dans ce lieu, continuellement visité par les bâtiments. D'ailleurs c'est le seul grand port de toute la côte orientale de Sardaigne que l'on rencontre depuis Cagliari jusqu'au canal de *Bonifacio*, et où tous les vaisseaux qui naviguent dans la mer *Tyrrhénienne*, entre l'Italie et la Sardaigne, puissent à l'occasion trouver un refuge. J'ai démontré dans mon travail, qu'une nouvelle population dans le golfe *degli Aranci*, loin de nuire à l'actuel village de *Terranova*, lui serait au contraire très-profitable, en le mettant directement en contact avec la grande mer, par le moyen d'une route et même d'un chemin de fer à chevaux, qui n'aurait pas plus de 15 kilomètres de longueur, et qui serait développé tout en plaine.

Correspondance postale.

J'ai également démontré que le golfe *degli Aranci* par sa position géographique, est placé de manière qu'un bateau à vapeur postal pourrait faire à lui seul le service de la correspondance de l'île avec le Continent. En partant en plein jour de Gênes, il arriverait aussi de jour aux *Aranci*, où il déposerait les plis, les passagers et les marchandises destinés à la Sardaigne septentrionale. De cette manière (la chose prise en général), ces bateaux à vapeur arriveraient à leur destination bien plus promptement que cela n'a lieu au moyen du service actuel; on éviterait la traversée souvent difficile du *Canal de Bonifacio*, ainsi que l'arrivée et le séjour forcé à *Porto-Torres*, toujours fu-

(1) *Quistioni marittime spettanti alla Sardegna*. Cagliari, 1850.

nestes aux équipages et souvent aux passagers. En faisant au contraire la course que je propose, après avoir déposé *agli Aranci* tout ce qui serait destiné pour la Sardaigne septentrionale, le même bâtiment poursuivrait sa route du nord au sud vers Cagliari, avec les plis, les marchandises et les passagers destinés à la Sardaigne méridionale. A son retour vers Gênes, ce bateau à vapeur ferait le même voyage en sens inverse; mais dans toutes ces courses il ne suivrait jamais qu'une seule route, qui est toujours la plus facile; car lorsque l'on part de Gênes, la principale difficulté est celle de doubler le *Capo Corso*, et une fois qu'on l'a dépassé et que l'on se trouve, comme les marins disent, *in canale* (dans le canal), le reste du voyage est à peu près assuré, soit sous le rapport de la sécurité, soit sous celui du temps prescrit; le bâtiment arriverait presque toujours à sa station à point nommé. Mais il n'en pourra jamais être ainsi pour celui qui fait les voyages à *Porto-Torres;* car à moins qu'il n'aille passer par l'ouest de la Corse, ce qui présente plus d'une difficulté, il devra toujours traverser en long et de front les *Bouches de Bonifacio* soit en allant soit en revenant; et cette navigation est presque toujours pénible, irrégulière et souvent dangereuse. Comme j'ai développé toutes ces considérations dans un opuscule intitulé *Questioni marittime spettanti alla Sardegna* (Cagliari 1850), j'y renvoie la personne qui voudrait s'occuper de ce sujet; c'est pourquoi je mets fin à ce qui regarde l'extrémité orientale de la route transversale qui va de *Torralba*, ou plutôt d'*Alghero* à *Terranova* sur la côte orientale de l'île, et je vais rebrousser chemin jusqu'à *Oschiri*, pour parcourir le côté septentrional de la grande plaine d'*Ozieri*.

Le *Sassu*. Miracle de saint Léonard.

Après avoir dépassé les ruines de *Castra* (1), et avoir traversé le *rio di Ozieri*, un des principaux affluents du

(1) Voyez ci-dessus, p. 245.

fleuve *Coghinas*, on arrive au village de *Tula*, placé au pied d'un grand plateau dit le *Sassu*, lieu jadis renommé à cause des bandits qui y trouvaient une retraite assurée, en établissant leurs repaires dans les rochers dont ce plateau se compose et dans les forêts qui l'ombragent. Le *Sassu* n'est maintenant habité que par quelques rares familles de bergers; on y voit une assez belle église, et probablement il y avait un ancien monastère sous l'invocation de Saint Léonard. Près de cette église on ne manque pas de faire voir au visiteur l'objet du soi-disant miracle du Saint en question, c'est-à-dire un fromage changé en pierre. Voici ce qu'il en est: la roche, qui consiste en un trachyte porphyrique, étant, comme le granite, certains porphyres et certains grès, composée d'agrégations de matières différentes, est sujette à se décomposer dans quelques points plutôt que dans d'autres. On voit en cet endroit plusieurs cavités naturelles; parmi celles-ci il s'en trouve une, large à peu près de deux décimètres dans son intérieur, mais dont l'ouverture est beaucoup plus petite; dans cette cavité la roche n'a pas été toute décomposée par les agents atmosphériques, et il est resté un noyau arrondi, mais libre, que l'on peut toucher en introduisant avec peine la main par l'orifice, de façon que l'on peut facilement faire mouvoir cette espèce de boule, mais il est impossible de l'extraire. On a voulu attribuer à ce phénomène une origine miraculeuse; ainsi l'on prétend qu'un voleur aurait pris un fromage sarde, qui a à peu près la même forme, et qu'il l'aurait introduit encore mou dans cette cavité, mais le Saint pour l'attraper l'aurait changé en pierre et le voleur aurait été par là dans l'impossibilité de l'extraire (1).

Noraghe de Borghidu. Au sud du plateau du *Sassu*, ou plutôt dans la plaine

(1) Voyez la troisième partie de cet ouvrage, tom. I, chap. XII, p. 352.

voisine, se trouve le *Noraghe de Borghidu* qui est fort remarquable; il est flanqué de quatre petits cônes ou *Noraghes*, liés entre eux par des parapets, ou espèces de terrasses, qui entourent le cône principal. Quoique ce dernier soit très-endommagé, surtout sur le devant, l'édifice n'en est pas moins un des plus curieux parmi ceux de ce genre que l'on rencontre dans l'île. On en trouve la vue, le plan et la coupe dans la deuxième partie de ce *Voyage* (1). J'ignore en quel état est ce beau *Noraghe* depuis la dernière fois que je l'ai visité en 1833.

Du *Noraghe de Borghidu* on peut aller à l'église de *S. Antioco di Bisarcio*, seul édifice encore debout de l'ancienne ville de *Gisarcio* (2), d'où est venu ensuite le nom de *Bisarcio*. Cette église est placée sur une espèce de tertre, d'où elle domine la plaine comme l'église de *Santa Giusta* près d'*Oristano*. Elle est construite dans le genre de l'ancienne cathédrale d'*Ottana*, avec des pierres rouges et vertes, employées avec art; ces pierres (*cantoni*) appartiennent à une espèce de tufà trachytique, qui prend spécialement ces deux teintes, ou bien à un argilolite, également trachytique, rouge et plus solide; toutes ces pierres se trouvent sur le lieu ou dans les environs.

Comme j'ai visité ces restes, il y a déjà plus de trente années, et que je ne pus alors pénétrer dans l'église, dont la porte était fermée ce jour-là, mais seulement dans l'épiscope en ruine, je vais reproduire ci-après sur ce monument du moyen-âge quelques notices que M. le chanoine Spano a bien voulu me fournir en me communiquant les notes qu'il a prises dans une excursion très-récente qu'il a faite en ce lieu dans le printemps de cette année

---

(1) Livre I, chap. II, p. 86, et la planche XIII de l'atlas joint à cette même partie.

(2) En 1236 et 1237, son évêque nommé Jean portait le titre d'*Episcopus Gisarcliensis*, comme on peut le voir dans Muratori. Voyez la note A à la fin de ce chapitre, pièces nos 1 et 4.

1859; il a même voulu me remettre les dessins que M. l'avocat Rugiu de Sassari, son compagnon de voyage, a pris à cette occasion. Mon docte collègue se propose de publier ces dessins dans son Bulletin Archéologique, et en attendant il m'a permis d'en faire une réduction que je présente ci-dessous.

Fig. 15.


Vue de l'église.



a l'église vue de face; *b* Abside vue par derrière.

L'historien Fara.

Voici d'abord ce que dit sur ce temple chrétien l'historien Fara (1): *Bisarchensis, seu Gisarchensis parva dioecesis mediterranea, post Castrensem, se offert, nomen a Bisarchi civitate sumens, quae in regione Anglonis destructa, cum paucis domibus cernitur, nulla antiquorum aedificiorum maiestate retenta, praeter templum testudinatum et prisco artificio, ex quadratis lapidibus, a Torchitorio* (2) *Iudice Turritano con-*

(1) *Chorograph.*, lib. II, p. 68.

(2) Ce juge Torchitor, dont parle Fara, n'entre pas précisément

structum, columnis fulcitum, et Divo Antiocho martyri dicatum, in quo sedes erat episcopalis, cui anno 1444 fuit ab Eugenio Papa IV unita ecclesia Sancti Nicolai de Buttule (1), *prioratus, Ordinis..... et anno* 1502 *fuit praedicta ecclesia Bisarchensis unita ab Alexandro Papa VI ecclesiae Algharensi.*

L'église se compose de trois nefs; celle du milieu est plus élevée que les latérales, qui sont surmontées chacune d'une voute solide, tandis qu'elle est couverte en charpente. Cette nef est soutenue par des colonnes au nombre de cinq de chaque côté. Elles sont toutes d'une pièce et elles ont été tirées d'un trachyte rougeâtre pris dans le voisinage; elles ont 3$^{m.}$ 65$^{c.}$ de hauteur sur 1$^{m.}$ 82$^{c.}$ de diamètre; leurs chapitaux appartiennent à l'ordre Corinthien; ils sont uniformes entre eux et chargés d'ornements.

L'église a deux portes d'entrée du côté de la façade, savoir, la grande porte, qui correspond à l'axe de la nef du milieu, et l'autre, correspondant à celui de la nef de gauche, mais qui est murée: il y a ensuite une autre porte latérale sur le flanc gauche; elle conduisait à l'habitation des chanoines (*Canonica*); on y remarque une peinture à fresque assez bonne.

La longueur intérieure de l'édifice, depuis la grande porte jusqu'au sanctuaire (*Presbiterio*), est de 21 mètres, et du sanctuaire au fond, 4$^{m.}$ 35$^{c.}$; ce qui fait 25$^{m.}$ 25$^{c.}$ pour la longueur totale intérieure; sa largeur est de 12 mètres. savoir, 5$^{m.}$ 34$^{c.}$ pour celle de la nef du milieu et 3$^{m.}$ 33$^{c.}$ pour les deux nefs latérales. L'intérieur de l'église est fort peu éclairé, car les fenêtres latérales sont étroites et oblongues en guise de meurtrières, comme celles signalées à l'église de *S. Simplicius de Terranova.* La fenêtre de

---

dans la série des souverains de *Torres;* il était associé à Parason I, mais il s'occupait de préférence des affaires d'Arborée, comme vicaire de ce dernier; on l'appelait *Torgotor de Gunale.* Voyez la note 2 du tableau des Juges d'Arborée à la fin de ce volume.

(1) Voyez ce qui a été dit dans ce même chapitre, p. 111.

la façade est double, avec une petite colonne au milieu, haute de $1^{m.}\ 30^{c.}$

Sanctuaire. On monte par trois marches au sanctuaire, clos dans toute sa longueur par une balustrade; on voit tout autour de cette enceinte les siéges en pierre où s'asseyaient les chanoines. Dans l'abside se trouve le maître-autel, formé par une grande dalle, également en pierre et d'une seule pièce, soutenue par une petite colonne bien travaillée; on y a mis depuis un autel en bois, avec la statue du Saint de même matière. La fête de ce Saint, que l'on célèbre toutes les années, tombe au troisième dimanche de mai.

Partie extérieure. La partie extérieure de cette église est bien travaillée; l'abside, vu de dehors, est un modèle d'architecture, avec des ornements faits de petites pièces triangulaires vertes et rouges, où sont de petites fenêtres: les arcs et les consoles qui soutiennent les gouttières sont d'un travail fini et varié; il y en a une simple et l'autre ornée de fleurs d'acanthe ou de fleurs de lys; au centre des arcs on voit sculptés dans la même pierre, des ornements tels qu'une étoile, une face humaine, un taureau ou un animal fantastique.

Façade. La façade est également digne d'être étudiée, surtout celle du vestibule; celle-ci est différente de la façade de l'église, qui date d'une époque plus ancienne, et qui est cachée en grande partie par le vestibule; ce dernier est soutenu par deux piliers; on y entre par trois arcades, celle du milieu est la plus grande; elle correspond à la grande nef, soit à la véritable porte de l'église; les deux arcades latérales ont été murées et l'on a enlevé les colonnes qui soutenaient les arcs.

Son état actuel. Il ne reste que la moitié des ornements supérieurs de cette façade, le reste a disparu, et l'on y a substitué de simples pierres (*cantoni*), non travaillées; l'attique était soutenu par de petites colonnes d'ordre Ionique de belle forme, et la corniche était ornée d'une belle sculpture,

à la manière de certains monuments Grecs; ce qui fait voir la différence d'architecture et d'âge de ces deux parties distinctes du même monument.

A droite de ce vestibule on voit un escalier destiné à conduire à l'ancien épiscope; cet escalier, formé de grandes dalles de pierres enchassées dans le mur, est digne de fixer l'attention de l'architecte; il conduit à deux chambres voûtées qui sont encore entières; le reste de l'appartement vers le sud est tout détruit, et l'on en voit à peine les fondements.

Dans la première de ces deux chambres se trouve une cheminée ayant la forme d'une mitre épiscopale, ce qui confirme la destination qu'avait cette partie de l'édifice; l'autre chambre donne dans le chœur de l'église par une double fenêtre; c'est de là seulement que j'ai pu voir l'intérieur du temple. Il y avait en ce lieu la chapelle privée du prélat; l'autel y reste encore sur pied; à gauche le long de la muraille on voit une longue inscription, toute en une ligne, que j'ai copiée fidèlement et qui est ainsi conçue:

CONSECRATUM EST hOCALTARE AD hONOREM
SĪ IACOBI APLI SCĪ TOM E ARChIPRESUL ETMA
RTIRE SCĪ MARTINI EPĪ ET CFSCĒ CECILIE
VIRG

Consecratum est hoc altare ad honorem Sancti Iacobi Apostoli, Sancti Tome Archipresule et Martire, Sancti Martini Episcopi et Confessoris, S. Cecilie Virginis.

J'ai rapporté le *fac-simile* de cette inscription parce que, faute d'une date certaine, les caractères dont elle se compose peuvent nous mettre sur la voie relativement à l'é-

poque à laquelle toute cette partie de l'édifice a été jointe à l'ancienne cathédrale; et sur ce point je ne me trouve pas tout à fait d'accord avec mon docte collègue le chanoine Spano. Ce dernier croit devoir rapporter la construction du vestibule et de l'épiscope qui le surmonte au XIV siècle, c'est-à-dire à l'époque de la renaissance; je pense au contraire que l'inscription telle que je la donne ci-dessus, appartient à la première moitié de XIII siècle. On peut comparer les lettres qui la composent avec celles de l'inscription de *Tratalias* que j'ai donnée dans le premier volume de cet *Itinéraire*, page 254, et qui se rapporte à l'an 1213. Les mêmes lettres sont employées dans la pierre sépulcrale du jeune Barison de Torres, que j'ai publiée en son lieu (1) et qui porte la date de l'an 1236.

Celle de la construction de l'église. Quant à l'époque de la construction de l'église, on la fait remonter à l'an 1152, style Pisan; dans ce cas elle aurait été bâtie par *Gonnarius* II de *Torres*, qui régnait entre les années 1127 et 1164, et non par *Torgotor* vicaire de *Parason* I, comme le voudrait Fara (voyez ci-dessus page 282, note 1).

Clocher. L'ancien clocher de cette cathédrale n'est plus entier; ce qu'il en reste peut avoir près de huit mètres de hauteur: sa forme est carrée, il a 6m. 50c. de largeur de chaque côté; il est également construit avec la même pierre que l'église et on y rencontre des ornements analogues.

Canonica. L'habitation des chanoines (*la Canonica*), se trouvait à gauche de l'église, mais on n'en voit plus que les ruines. Tout l'édifice décrit ci-dessus était ceint par un mur avec une seule porte d'entrée, qui existe encore et sur laquelle on lit la dédicace S. ANTIOCHI M.

Décadence de la ville. La ville de *Bisarcio*, réduite à la condition de simple

---

(1) *Sopra alcune antichità Sarde del XV secolo*, Mémoire cité plusieurs fois; dans le tome XIV des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Turin*, deuxième série, p. 218.

village, subsista encore quelque temps après la suppression du diocèse auquel elle donnait son nom; et quoique du temps de l'historien Fara, vers l'an 1554, il n'y eût plus que quelques maisons (*cum paucis domibus cernitur*), on voit encore aujourd'hui les restes bien reconnaissables de ces maisons, c'est-à-dire des masures sans toit et toutes abandonnées; mais on peut encore observer près de là les traces d'anciennes plantations de vignes.

Non loin de l'église en question se trouve un autre plateau de roche trachytique pareil à celui du *Sassu*, mais comme il est beaucoup plus petit que celui-là, on lui a donné le nom diminutif de *Sassittu*, c'est-à-dire *le petit Sassu*. A son pied on voit un petit monticule nommé *Monte Gheja* (mont de l'église), au bas duquel on a trouvé d'anciens tombeaux avec des armes en bronze, des monnaies et autres objets d'antiquités. Le *Sassittu*.

A deux pas de là, dans une plaine dite *la Tola*, on rencontre le chétif village d'*Ardara*, qui fut dans le temps la résidence des juges de Torres lorsqu'ils eurent abandonné la ville de ce nom. *Ardara* était la capitale de tout le *Logudoro*. Ce village n'offre maintenant d'autre souvenir de sa grandeur passée que son église, une tour carrée et quelques pans de murs de l'ancienne enceinte. *Ardara*.

Voici d'abord ce que dit l'historien Fara sur cette église et sur les autres ruines d'*Ardara*. *Habet haec dioecesis* (*Bisarchi*) *dextrorsum, in regione* Oppiae, *propinquum oppidum Ardarae, in quo saepe Iudices Logudorii residebant, et Georgia Comitae Iudicis Turritani soror, ex quadratis lapidibus albis, nigrisque, insigne condidit templum Beatae Mariae Regni sacrum, tribus fornicibus multisque columnis fulcitum, et munitissimam arcem tunc amplissimis aedibus, nunc ruina deformatis, memoria tamen Aragonensium claris* (1). L'historien Fara.

Je vais donner une vue de l'église, tirée d'un dessin que

(1) Fara, *Chorograph.*, lib. II, p. 68.

M. l'avocat Rugiu, de Sassari, a pris dans le printemps passé (1859) pour le compte de M. le chanoine Spano.

Fig. 16.

Église.



Dates. La princesse George dont parle Fara aurait vecu vers l'an 1054, qui est l'époque à laquelle on attribue la construction de l'église dont il s'agit; le maître-autel serait cependant plus récent de quelques années, car d'après une inscription grossièrement gravée sur le devant de cet autel, ce dernier aurait été construit en 1107. Comme cette inscription n'a pu être lue toute entière par MM. Baïlle et Angius, je vais donner la version qu'en a tirée tout récemment M. le chanoine Spano, qui a bien voulu me la communiquer: ✠ MCVII SEPTIMO IDVS MADII CONSECRATVM SVB PASCHALI SEDO ROMANE ECCLE PONTIFICE ...... LAPIS DE SEP. (1). Dans la lacune ci-dessus paraît avoir été écrite l'année du pontificat du pape Pascal II qui gouverna

(1) Pour dire *una ex septem ecclesiis.*

l'église entre les années 1099 et 1117; ainsi on pourrait suppléer à cette lacune (où l'on a cru lire AN) de la manière suivante: ANN. 8°, c'est-à-dire l'an 8 du pontifical de Pascal II; car le chiffre 8 se rapproche davantage du signe que l'on croit y apercevoir, et ce chiffre se rapporterait précisément à l'an 1107 indiqué dans l'inscription.

L'ensemble de tout l'édifice a beaucoup d'analogie avec l'église de *Bisarcio;* on voit dans son intérieur deux rangs de colonnes qui séparent la nef du milieu des deux latérales; celles-ci, comme à *Bisarcio*, sont voûtées, tandis que la grande nef est couverte de planches bien ajustées, soutenues par une fort belle charpente. Les colonnes dont il s'agit appartiennent à différents ordres d'architecture, ce qui, conjointement avec des lames de fer qui lient ensemble les fûts de plusieurs de ces colonnes, est une preuve qu'elles faisaient jadis partie d'autres édifices. Il est presque certain que ces colonnes proviennent toutes de l'ancienne *Torres* et qu'elles furent transportées à *Ardara* lorsque les juges de ce nom allèrent s'y établir. Ces princes, en choisissant ce lieu pour leur nouvelle résidence ne furent pas trop bien inspirés, car cette région passe pour aussi malsaine que celle de *Porto Torres*. Peut-être lorsque les juges résidaient à *Ardara*, une plus grande population, une meilleure culture des terres, et des réglements de police interne, rendaient cette localité plus saine qu'elle ne l'est aujourd'hui; on y compte à peine 277 habitants.

Pour revenir à l'église d'*Ardara*, je ne dois pas passer sous silence une peinture que l'on remarque encore dans son intérieur et qui a dicté à Valery les paroles suivantes: « A l'extrémité de l'église, un large enfoncement qui servait « de sacristie conserve d'excellentes figures mêlées d'or, « vaste et curieux monument de l'ancienne peinture. Les « têtes et les mains ne sauraient être plus belles, plus « correctes, mais le dessin des draperies a encore quelque « raideur. Un pareil tableau existait, m'a-t-on dit, au « maître-autel de la cathédrale de Bisarcio; il fut brûlé

Peinture à fresque. M. Valery.

commandement de Raymond de Cardona; ils appartenaient alors aux Doria qui s'en étaient emparés à l'extinction des juges du *Logudoro*. — Damien de cette famille les vendit au roi en 1355; le château fut alors consigné à l'archevêque d'Oristano et à l'évêque d'*Ales (Usellis)*, jusqu'à la décision du Pape. — En 1440 le fief d'*Ardara* fut vendu par Raymond Ruisech à François Saba, de Sassari. — En 1476 Artale d'Alagon, fils de Léonard dernier marquis d'Oristano, ayant mis le siége devant le château, en fut chassé par les habitants et par les milices; il dut se réfugier dans le château de *Goceano*, comme il a été dit ailleurs (1).

La Tola. Truffes sardes.

Avant de poursuivre plus loin vers *Ploaghe*, où nous arriverons par une bonne route récemment ouverte, nous allons trouver une plaine sablonneuse peu cultivée, dite la *Tola*, où végètent misérablement quelques plantes de chêne; c'est dans ces sablons que l'on trouve un tubercule, ou espèce de truffe, dit en Sarde *Tuvara;* quoique ce mets ne soit pas désagréable, il ne peut être comparé aux truffes de France ni à celles de Piémont.

Bunannaro.

De la *Tola* on arrive bientôt au pied du *M. Arana*, c'est-à-dire au point où se trouve l'embranchement de la grande route que nous avons pris pour nous rendre de *Torralba* à *Terranova*. En face de cet embranchement, au pied oriental du *M. Pelao*, on voit, non loin de la grande route, le village de *Bunannaro* où naquit le poëte Carboni dont il a été fait mention.

Château de *Cepola.*

Le *M. Pelao*, qui a déjà été décrit sous son aspect géologique (2), s'allonge considérablement vers le nord; c'est sur son sommet, appelé *M. Mannu*, que d'après un passage

---

(1) Voyez encore chap. VII, p. 142.

(2) Voyez ci-dessus, p. 239. Voyez également la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. XV, p. 646, et chap. XVI, p. 681.

de l'historien Fara (1), devait se trouver l'ancien château de *Cepola* ou *Capula*. Peut-être n'ai-je pas bien cherché ses ruines au milieu du cratère éteint de cette localité, toutes les fois que je me suis rendu sur ce mont, car j'étais alors plus occupé de mes mesures géodésiques et de mes observations géologiques, que de la recherche de quelques vestiges de ce château: il a cependant joué un certain rôle dans l'histoire de l'île. Je me résumerai en disant qu'en 1365 le château de *Cepola* passa par vente des mains des Doria dans celles du roi D. Pierre, qui le consigna, avec les châteaux voisins d'*Ardara* et de *Bonvehi*, aux évêques d'Arborée et d'*Usellus* jusqu'à la décision du Pape. — En 1388 cette forteresse existait encore (2).

Cantoniera di M. Santo.

Un peu avant d'avoir dépassé l'extrémité du *M. Pelao* vers le nord, et presque parallèlement au village de *Siligo*, que l'on ne voit pas de la grande route, on arrive à la maison de refuge, dite *Cantoniera di M. Santo;* elle tire son nom d'un mont isolé, en forme de cône tronqué qui s'élève à l'est de la route, dans une espèce de plaine appelée *Campo di Marte*.

Monte Santo. Géologie.

Cette montagne domine tout le pays environnant, aussi l'aperçoit-on de fort loin; sa base se compose d'un tufà ponceux blanchâtre qu'on retrouve à *Mores* et dans le *Campo-Mela;* au *M. Santo* ce tufà est recouvert par la même succession de roches tertiaires dont est formé le *M. Pelao* qui est en face de ce mont, c'est-à-dire ce sont des couches d'un grès sablonneux, de marnes, et de calcaire grossier. Ces terrains sont également surmontés d'une nappe de nature basaltique d'un gris noir, tout-à-fait pareille à celle qui se trouve dans une position analogue sur le *M. Pelao;*

---

(1) *Et insigne castrum Caepolae cujus saepe meminit Zurita, in vertice Montis Pelai prostratum jacet.* Fara, *Chorograph.*, lib. II, p. 62.

(2) Manno, loc. cit., p. 416; note de la page 414.

mais au *M. Santo* toutes ces couches tertiaires et le basalte qui les couronne ont été portées à une bien plus grande élévation, sans doute par les commotions qu'a éprouvées cette contrée postérieurement à l'expansion de la matière basaltique. La hauteur du plateau du *M. Santo* est de 753 mètres, tandis que les mêmes terrains du *M. Pelao* proprement dit n'arrivent qu'à 714 m.

Monastère des Bénédictins.

Le nom de *M. Santo* donné à cette montagne lui vient, sans aucun doute, d'un très-ancien monastère de Bénédictins qui étaient allés se percher sur son sommet. Comme M. le chan. Spano s'est spécialement occupé de l'origine de ce monastère et de la description de ces ruines (1), je vais marcher sur ses brisées et je le suivrai plutôt que de puiser dans mon journal de voyage le fruit et les observations que j'ai pu faire en ce lieu, où je me suis rendu en 1825 et en 1828. Au reste, mes notes concordent avec le récit de mon savant collègue, sauf pour ce qui a rapport à la longueur du plateau basaltique qui couronne ce mont; car d'après le chan. Spano il aurait 300 mètres de long, tandis que dans mon journal de voyage je trouve noté environ mille pas, pour sa longueur, et 80 pour sa largeur.

Ses ruines.

Au milieu de cette plaine qu'en italien j'oserais appeler *pensile*, comme les jardins de Babylone, c'est-à-dire suspendue dans l'espace, se trouve l'église dédiée aux Saints *Élie* et *Énoch*, dont Fara à fait à tort deux églises séparées. Elle se compose de deux nefs; chacune d'elles est dédiée à un de ces Saints, qui y ont chacun leur autel et leur statue; l'édifice n'a rien d'élégant ni de remarquable; il compte 15 mètres de long, il est fort bas et écrasé; ses piliers intérieurs sont grossièrement faits; l'abside de la première nef est construite en pierres posées en assises alternantes blanches et noires, tandis que celle de la seconde nef est de construction plus grossière, ce qui fait croire que la par-

(1) *Bollet. Arch. Sardo*, *anno III*, 1857, p. 152.

tie faite avec plus de soin est la plus ancienne et qu'elle date de l'établissement du monastère; l'autre serait postérieure à cette époque. L'église est obstruée au dehors par les ruines du couvent; tout ce lieu est couvert d'arbres séculaires.

Ce vrai séjour de cénobites passe pour un des plus anciens couvents de l'île; il fut fondé par *Barison (Parason)* I, d'abord juge de Cagliari et roi de Sardaigne, puis juge de Torres. Ce prince s'adressa à Didier, abbé de Mont-Cassin, en le priant avec instance d'envoyer un certain nombre de ses religieux dans son royaume; en effet Didier lui expédia en 1064 plusieurs de ses moines auxquels le juge fit don de toute la région de *Pubulos* ou *Bubulos*, dont il sera question ci-après, et de celle de *M. Santo*, toutes deux voisines de sa résidence d'*Ardara* (1).

L'historien Fara après avoir parlé des deux églises, ou plutôt de l'église de *M. Santo*, ajoute: *monumentaque plura antiqui castelli habens*: je n'ai pas remarqué ces ruines d'un ancien château, mais comme M. le chanoine Spano les admet, je m'empresse de les signaler; on en voit, dit-il, encore les fondements, et il pense avec raison que ce château devait être antérieur à l'église; il était placé vers le nord du plateau, c'est-à-dire, du côté d'*Ardara*.

Le passage de la route qui se trouve entre le *M. Santo* et le *M. Pelao* était, il y a deux siècles, fort redouté par les voyageurs. Une bande de brigands s'était établie sur le *M. Santo*, d'où l'on pouvait facilement voir arriver de loin les passants qui parcouraient cette route, et qui bien souvent étaient détroussés et même tués. L'installation d'une maison de *Cantonnier (Cantoniera)* en ce lieu, à fait disparaître le danger depuis que la nouvelle route a été ouverte presque dans le même lieu réputé jadis si dange-

(1) Manno, loc. cit., chap. VI, pag. 260. Martini, *Stor. eccles.*, vol. III, p. 413. Spano, *Bollet. Arch. Sard., anno III*, 1857, p. 162.

reux; maintenant il n'y a pas plus en ce point qu'ailleurs d'exemple de grassation; ce que je dis s'applique en général à toutes les grandes routes de l'île; il n'y a pas eu de ces vols à main armée depuis qu'elles sont ouvertes à la circulation, et qu'elles sont parcourues par les diligences et autres voitures publiques.

Église de *Mezzo Mondo*. En suivant cette route vers le nord, à partir de la *Cantoniera di M. Santo*, on ne tarde pas à voir, à quelques centaines de pas de cette même route, une petite église isolée dite de *Mezzo mondo*, dont la forme est aussi singulière que le nom; mais ce nom ne paraît être qu'une conséquence de celui que porte la région où se trouve cette église, que l'on appelait et que l'on appelle encore de nos jours *Meilogu*, c'est-à-dire *lieu du milieu;* probablement parce que cette région se trouve à peu près à égale distance des deux côtes orientale et occidentale de l'île. De là sera venu le nom de *Mezzo mondo*, donné à l'église en question; au reste, cette dénomination est simplement populaire, car dans les actes officiels et dans l'histoire, cette église est nommée *S. Maria in Bubalis.*

Son origine. Elle est de forme arrondie, avec un vestibule par devant, mais c'était une construction Romaine, bâtie avec de la chaux et à plusieurs rangs de briques; elle a été, à ce qu'il paraît, anciennement destinée à des bains; dans la suite elle fut adaptée à l'usage du culte catholique par les moines Bénédictins du *Monte Santo*, qui possédaient la montagne de ce nom et ses environs. Le nom de *S. M. in Bubalis*, dont on reconnaît la trace dans celui de *Pabulos*, que conserve cette région, me paraît provenir de la qualité du sol très-propre à la pâture des bœufs. J'aurai occasion de parler ci-après d'une autre étymologie de ce nom, que je crois moins probable; on trouve en ce lieu une source dite *Fontana de Pubulos.*

Sa forme. L'église est un édifice circulaire de 10 mètres de diamètre environ; le vestibule par lequel on entre peut en avoir 4 de longueur; on a ajouté à la *rotonde* païenne une

petite abside pour la convertir en temple chrétien. Dans la suite on a bâti au dehors, tout près de là, une petite maison pour les gardiens du bétail qu'on fait paître dans ces prairies; mais les décombres qui se trouvent à droite et derrière l'église, sont encore de nos jours rapportés par les gens du pays à des restes de l'ancien monastère des Bénédictins *(Domos de Benedictinos)*.

M. le chanoine Spano, auquel j'emprunte une partie de ces détails, ajoute que ce qui prouve que cet édifice fut jadis un *Balnearium*, c'est une source thermale qui sort non loin de là, et qui est connue sous le nom d'*Abba de bagnos*. L'eau n'y est pas très-chaude; elle est insipide au goût, mais on s'en sert dans le pays comme de médicament. Le matin de bonne heure on voit sortir de ce bassin une espèce de fumée, ou plutôt un brouillard, produit par la différence entre la température de l'atmosphère et celle de l'eau. Celle-ci était anciennement transportée par des conduits dans l'intérieur de l'édifice; on la faisait passer par un lieu dit *il turrione* et on la distribuait dans les bassins du *Calidarium*. Ancien *Balnearium*.

Ce lieu a conservé son ancien nom de *Pubulos*, dont on a fait celui de *S. Maria de Bubalis*. Dans un document récemment découvert, dont il sera question en parlant de l'ancienne *Plubium*, aujourd'hui *Ploaghe*, il est fait mention de la fondation de ces thermes, due à un certain *Arrius* natif de cette ville, qui fut le premier à introduire ce genre d'établissements dans l'île du temps des Romains. Plus près de cette source thermale il y en a une autre d'eau froide et potable; c'est celle qui servait pour boisson aux habitants de l'ancien village de *Villanova Monte Santo*, dont il n'existe plus que la paroisse, devenue une église rurale, dédiée à S. Vincent. Origine de ces thermes.

Dans les environs de l'église de *Mezzo mondo* l'on compte un grand nombre de *Noraghes*, parmi lesquels j'en citerai un nommé *N. Cunzadu;* il se compose de deux cônes posés l'un sur l'autre; celui d'en bas offre à son sommet *Noraghes*.

un rebord dont on peut faire le tour; il y a deux portes, l'une vers le nord, l'autre vers le sud.

Petits cônes volcaniques.

Au-dessus de l'église en question, vers le nord, se trouve un petit plateau isolé, de roche tertiaire, recouvert par un lambeau de coulée basaltique, sur le sommet de laquelle s'élève un petit cône de scories fraîches plus récentes que le basalte, à travers lequel elles se sont fait jour. Plus loin on voit un autre petit cône semblable et une coulée qui s'est répandue dans la plaine; cette coulée est coupée par la grande route, près de la *Cantoniera di Figuruja*.

La Pupulema.

Mais le monticule le plus curieux de ces environs est placé non loin de là, à droite de la grande route; il a pris la forme d'une vessie crevée et échancrée dans son milieu. Il se présente de loin en guise d'un arc flanqué de deux cimes, comme le sommet du crane d'un bœuf; on lui donne le nom de *sa Pupulema;* c'est en ce lieu que l'on peut voir bien clairement ce qu'en terme de géologie on nomme un *cratère de soulèvement:* je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, car je l'ai déjà traité dans la troisième partie de ce *Voyage* (1).

Auvergne de la Sardaigne.

En jetant un coup d'œil sur ce monticule, reproduit avec soin dans ma grande carte de l'île en deux feuilles, on pourra observer qu'il se trouve placé dans la direction d'une longue traînée de petits cônes, marqués par la lettre *V*, qui se suivent presque sans interruption et arrivent jusqu'au *M. Massa* bien au-dessus du village de *Ploaghe.* Il est facile de reconnaître le long de cette ligne, dirigée à peu près du sud au nord, les derniers efforts de la nature, en fait d'action volcanique, et de voir que cette ligne n'est que la continuation de celle plus étendue, composée de petits volcans éteints, à partir du *M. Benarzozu* au-dessus de la *Cantoniera di Bonorva* et même de plus loin, c'est-à-dire des environs de *Sindia.* Ce qui annonce

(1) Tom. I, chap. XV, p. 647. Voyez aussi la fig. 116, p. 648.

qu'il existait dans le sol une profonde crevasse ayant cette direction et par laquelle s'est épanchée la matière volcanique, venue au jour à une époque comparativement assez récente, et postérieure au morcellement des grandes coulées de lave basaltique. Le seul cratère éteint qui se trouve près du village d'*Itireddu*, et dont il a été question à la page 241 ci-dessus, fait exception à cette règle, car il est placé plus à l'est de cette ligne. Comme les matières volcaniques sorties de ces petits cônes sont semblables, il est impossible qu'elles n'appartiennent pas à une même époque; toute cette curieuse région, à partir de *Sindia* jusqu'au *Monte Massa* près d'*Osilo*, pourrait prendre le nom d'*Auvergne de la Sardaigne*, tant la ressemblance est parfaite entre les volcans récents des deux pays.

Route vers *Ploaghe*.

Après avoir dépassé la *Cantoniera di Figuruja*, on ne tarde pas à rencontrer sur la grande route une espèce de maison de refuge, ou plutôt une remise, devant laquelle part un embranchement tout fraîchement ouvert, qui conduit au village de *Ploaghe*, distant de cinq kilomètres vers le NE. Cette route n'est pas encore marquée sur ma carte, car elle est toute nouvelle, et elle se trouve dans la catégorie des routes communales; en effet, elle fut exécutée presque entièrement aux frais des habitants du village en question.

Intérêt de cette localité.

Ploaghe est une localité très-intéressante pour le géologue, mais elle l'est également sous l'aspect historique; cependant, pour ne pas mêler deux questions bien différentes, je vais d'abord esquisser ce qui a rapport à la géologie, et à l'histoire physique de son sol, avant d'entrer en matière sur ce qui regarde l'histoire de ses habitants.

Géologie.

J'ai parlé ci-dessus d'une traînée de petits cônes volcaniques dirigée à peu près du sud au nord. Le village en question possède dans son enceinte un de ces cônes, qui porte le nom de *M. di S. Matteo*, à cause d'une église dédiée à ce saint, que l'on trouve près de son sommet.

Ce petit monticule, comme la plupart de ceux décrits jusqu'ici, est formé d'une matière volcanique très-poreuse et légère, ordinairement rouge, quelquefois noire ou brune. Cette pierre a été employée avec avantage, à mon instigation, pour la confection des grandes voûtes, et entre autres de celle de la grande salle (*aula*) de l'Université de Sassari. Cette pierre scorifiée réunit deux conditions importantes pour cet objet; d'abord celle d'être douée d'une extrême légèreté, puis celle d'être, selon une expression du métier, avide d'eau comme la pouzzolane; de façon qu'elle fait immédiatement prise avec la chaux, tandis que cette prise devient plus efficace par le grand nombre de vides que présente cette pierre, semblable à une éponge pétrifiée; celle-ci, sans être molle, est facile à tailler et à équarrir à la hache ou au ciseau; son transport est aisé et peu coûteux.

Succession des différents terrains.

La base du sol de ce pays est la roche trachytique ancienne, si commune dans ces régions, sur laquelle ont été déposés le tufà ponceux et le terrain tertiaire; ce dernier est assez riche en fossiles; dans quelques endroits vers la vallée j'ai cru reconnaître l'existence d'un trachyte plus récent que le premier, dont sont formés les monts voisins d'*Osilo;* mais dans le point occupé par le village se trouve la trace d'une émission à air libre de lave basaltique qui a formé la curieuse coulée dite le *Coloru*, dont il sera question ci-après. Cette série de roches bien différentes finit par le petit cratère volcanique de *S. Matteo*, qui est d'une date géologique bien plus récente (1).

M. Massa.

Au nord de *Ploaghe* s'élève une chaîne de monts trachytiques, dirigée à peu près de l'est à l'ouest, sur laquelle se trouvent l'église de *Santa Giulia* et le *Noraghe*

(1) On peut consulter sur la géologie de cette localité ce qui a été dit dans la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, ch. VIII, p. 305; chap. XII, p. 543; chap. XV, p. 648; chap. XVI, p. 682.

Fioroso (1); au-dessus de ce dernier, sur la crête du mont, on aperçoit un autre petit monticule dont la forme arrondie se distingue de loin; c'est le *M. Massa*, le dernier des volcans éteints qui constituent la longue traînée indiquée ci-dessus. Ce monticule, en forme de tas de blé, se compose également de scories légères, mais il est un peu échancré vers le nord, et c'est par là qu'est sorti un petit courant de lave qui a coulé dans la vallée que l'on traverse pour aller d'*Osilo* à *Nulvi*, comme il sera dit en son lieu.

Un document fort curieux dont il a déjà été plusieurs fois question, publié tout récemment par M. le chanoine Spano (2), a décidé la question sur l'identité du village actuel de *Ploaghe* avec l'ancienne ville de *Plubium*, que dans mon travail sur la géographie ancienne de l'île j'avais placée ailleurs (3). J'aurai occasion de parler en son lieu de la pièce principale de cette publication qui est, à proprement parler, une copie des ordonnances de Nicolas Doria, écrites en langue Sarde, et divisée en trente chapitres, pour le port et la douane de *Castel Genovese*, portant la date du 6 juillet 1435; mais sur le premier et le dernier feuillet de ce recueil, ou pour mieux dire sur les deux feuillets qui forment la couverture du manuscrit, on trouve une espèce de chronique écrite en latin par un habitant de *Ploaghe* sur l'histoire de son pays natal; tout fait voir que cette chronique est d'une date postérieure au recueil des ordonnances de Nicolas Doria.

L'auteur, nommé François De Castro (4), après avoir

---

(1) Voyez ma grande carte en deux feuilles.

(2) *Testo ed illustrazione di un Codice cartaceo del secolo V.* Cagliari, 1859.

(3) Voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, livre II, chap. III, p. 399, et la carte de la *Sardinia antiqua*, qui est en tête de l'atlas de cette deuxième partie.

(4) Il existe encore à *Ploaghe* deux vieilles femmes de ce nom; les hommes périrent en 1855, victimes du choléra qui fit de grands ravages dans ces pays.

dessiné un *Noraghe* sur le feuillet, commence ainsi son récit: *Patria mea charissima Plubium. Civitas Plubii. Memoria antique civitatis Plubii que in rustico sermone dicebatur a plebe Pluvaca.* Il parle ensuite de l'origine de cette ville qu'il dit fondée avant la domination des Carthaginois dans l'île; il parle des différentes versions sur ses anciens colons, parmi lesquels il cite des Italiens venus probablement d'Étrurie; il fait mention d'un *Noraghe* qui dans la suite des temps fut enclavé dans la population; en parlant de ces monuments singuliers il reproduit l'opinion exprimée dans le fameux Rithme Sarde, savoir, que de leur sommité on adorait le soleil, que leur premier usage était de servir de tombeaux et qu'ils furent bâtis par les Égyptiens (1). Il ajoute qu'à *Plubium* le *Noraghe* enclavé dans la ville fut converti à l'usage de garde et de vigie (2); il dit que cette ville fut munie de murailles et de tours; qu'elle renfermait un grand temple dédié à Bacchus, un à Cérès et un troisième à Sérapis; qu'on y voyait des jardins fruitiers (*viridaria plura*) et un bel amphithéâtre construit par un nommé Marcus Peduccius, de *Plubium*, comme il résultait des inscriptions. Il passe ensuite aux guerres que ses ancêtres soutinrent, d'abord contre les Carthaginois, puis contre les Romains; il dit que du temps de

---

(1) Quoique je n'admette pas cette opinion sur l'origine Égyptienne des *Noraghes*, que notre auteur du XV siècle aura sans doute puisée dans le Rhythme, je crois qu'il est dans le vrai sur tout le reste à propos de ces monuments.

(2) *In posterum colonia Romana evenit et extendebatur* (*civitas*) *usque ad ultimum antiqum Nurachem* (*) *quod etiam progressu temporis ob populacionis necessitatem inclusum fuit in cujus summitate ex solis adoracionibus ultra sepulcri primum usum ab egiptiis fundatoribus factis ad usum custodie et vigiles conversum fuit.*

(*) Les fondements de ce *Noraghe* sont encore visibles aujourd'hui dans le village de *Ploaghe*, comme on voit les restes des deux autres que l'auteur a dessinés à la fin de sa chronique.

la domination de ces derniers, la ville était très-peuplée: *Hec civitas temporibus quoque romanorum satis populata fuit sed non omnes erant romani quia in magna parte sardi erant ex antiquis ipsius civitatis habitantibus.* Il fait mention des jalousies des villes voisines, de *Figuline*, de *Castra* et de *Trabine;* il parle du grand commerce que faisaient les anciens habitants de *Plubium*, car ceux-ci, outre qu'ils étaient des agriculteurs et des bergers, élevaient aussi des juments que l'on exportait en Italie, et des chevaux qui étaient très-propres à la guerre; mais ce qu'il dit de plus curieux c'est que ce pays produisait beaucoup de laine d'excellente qualité, que l'on vendait en grande partie aux *Féroniens*, aux *Æsariens* et aux *Coraciens*, peuples de l'île leurs voisins (1); car, dit-il, ceux-ci étant d'origine Étrusque préféraient se vêtir de laine, plutôt que de se couvrir de la *Mastruca* ou vêtement fait de peaux (2).

Je ne suivrai pas notre François De Castro dans l'énumération qu'il fait des hommes marquants de son ancienne ville; mais je ne puis passer sous silence ce qu'il dit d'un certain *Arrius* (3) qui habita longtemps Rome et qui revendiqua auprès du fameux Mécène l'honneur d'avoir inventé une espèce de sténographie, dont il confia le secret à un nommé *Tiron*, protégé de Cicéron, qui se fit passer pour en être l'inventeur: et de là est venu le nom de *notes tironiennes* pour désigner ce genre d'écriture. Mécène lui fit

Arrius de Plubium.

(1) Voyez les noms de ces trois peuples dans la petite carte de la *Sardinia antiqua* placée en tête de ce volume.

(2) *Erant quoque multe eque que in Aetaliam mittebantur equi autem guerre utiles homines erant fortes multum bello preciosi ac valentes multi autem scientias et artes amabant et alii commercium ex omnibus generibus et maxime ex lana que ibi optima erat quam vendebant in maxima parte Feroniensibus Aesariensibus et Coracensibus populis qui sicut Etrusci multum lanas preferebant pellibus sive mastrucis in eorum vestimentis.*

(3) Ce nom d'Arrius est connu en Sardaigne par des inscriptions Romaines.

de grands présents; il lui procura l'anneau de chevalier (1) et lui fit épouser une femme opulente; de façon qu'il s'en retourna très-riche dans son pays natal, où en l'honneur de son protecteur il fit bâtir, en face des Monts *Maenomeni*, un établissement de bains qu'il nomma *ad Pabulos* du nom de son père *Pabulus*. Cet établissement est celui dont il a été fait mention ci-dessus, page 297, à propos de l'église de *Mezzo Mondo*, autrement dite *Santa Maria in Bubalis*. De Castro ajoute que dans ce lieu accouraient en grand nombre les malades qui s'y rendent de tous les points de l'île; son exemple fut imité, et l'on érigea plusieurs autres établissements semblables. C'est en les visitant qu'*Arrius*, ayant eu occasion de parcourir toute la Sardaigne, fit le recensement de sa population, que je vais reproduire sans rien changer...... *Totam insulam visitavit omnes civitates et loca vidit ubi terme existerent ac reperiret. Quod cum fecisset hominum numerum notavit ita quod a Cornu usque ad Tibulam et a Tibula usque ad Sulsim* (2) *et a Sulsi usque ad Cornum notavit DCCCCLXXXXIX M. DCCCLXXXXVII. A Cornu vero usque ad Caralim et a Carali usque ad Sulsim et a Sulsi usque ad Cornu alios DCCCCLXXXXVIII M. DCCLXXXVIIII habitantes qui vero ante guerrarum tempora alii DM super hoc numerum notabantur non inclusis montium habitantes quam enumerationem Arrius fecit ut in proporcione habitancium balnearia edificarentur. Arrius obiit in magna etate LXXX annorum cujus sepulcrum magnificum ejus eternam memoriam recordatur.*

Recensement de la population de l'île.

De ce passage fort curieux il résulterait qu'au temps de Cicéron et de Mécène, *Arrius* fit le recensement de la

(1) *Idem Mecenas ei magna dona fecit anulum obtinuit ditissimamque mulierem dedit, propterea Arrius in patriam suam satis dives rediit.*

(2) C'est de *Sulsis* qu'il s'agit et non de la ville de *Sulcis*. *Sulsis* était placé sur la rive orientale, où est aujourd'hui le village de *Gira Sol*, à peu près à la même latitude que *Cornus* sur la côte occidentale. Voyez la carte en tête de ce volume.

Sardaigne, qu'il partagea en deux parties à peu près égales, de *Cornus* à *Sulsis* (1). Dans ce travail, en partant de *Cornus* il va jusqu'à *Tibula*, point le plus septentrional de l'île (2), puis de *Tibula* il vient à *Sulsis* sur la côte occidentale, et dans toute cette partie il énumère 999,897 habitants; puis de *Cornus* il va jusqu'à *Carales*, et de *Carales* il remonte à *Sulsis*, et il trouve 998,789 habitants, puis il ajoute qu'avant les guerres que les Sardes soutinrent contre les Romains (3) on devait compter autres 500,000 hommes; de façon qu'à l'époque du recensement en question, qui paraît avoir eu lieu environ un demi-siècle avant l'ère chrétienne, la population de la Sardaigne aurait été de 1,998,686 âmes, et en y ajoutant les 500,000 hommes que l'île possédait avant les guerres, on aurait pour somme totale 2,498,686 individus. Mais il paraît d'après notre auteur qu'*Arrius* négligea de noter les habitants des montagnes; c'est pourquoi M. le chanoine Spano, en calculant ces montagnards à environ 1,314, pense que la Sardaigne aurait eu, à l'époque dont il s'agit, deux millions et demi d'habitants, nombre qui correspond, dit-il, assez bien à celui déduit par les calculs du *P. Gemelli* (4). Je n'entends faire aucune observation sur ce calcul, que je ne regarde pas comme trop exagéré; mais je dois faire observer que l'île de Sardaigne occupe une surface plus grande que la

---

(1) La division faite par *Arrius* correspond à peu près à celle qui a été pendant longtemps en usage dans l'île, en un Cap supérieur (Sassari) et un inférieur (Cagliari); elle est également semblable à la division de ma grande carte en deux feuilles.

(2) Ce passage est important, car il confirme ce que j'ai toujours soutenu sur le veritable emplacement de la ville de *Tibula*, dont il sera fait mention en son lieu.

(3) Nous avons vu, en parlant de *Cornus*, p. 22, que la seule victoire remportée près de cette ville par les Romains coûta aux Sardes et aux Carthaginois de 10 à 12 mille morts.

(4) Spano, loc. cit., p. 90.

moitié de celle des États Sardes du Continent, qui ont une population approchante de quatre millions et demi d'habitants; tandis que l'île n'en possède à peine qu'un demi-million, soixante-dix mille. Il est bon de noter que cette dernière ne renferme pas dans son sein ces masses énormes de monts inhabitables, tels que nos alpes, et que la plus grande partie de son sol est susceptible d'être habitée et cultivée.

Fin de la chronique.

Je laisse aux amateurs de statistique le soin d'établir des rapports entre ces données et celles de l'ancienne population de l'île; je m'abstiens également de reproduire ce que raconte notre auteur relativement aux guerres que les habitants de son pays natal eurent à soutenir contre les Romains, et, quelquefois même contre leurs voisins. Il fait mention d'un peintre de *Plubium* nommé *Gemellus*, qui se trouvant à Rome à l'occasion du triomphe de Metellus sur les Sardes, fit un tableau représentant les combats que ce consul soutint dans l'île, en reproduisant la vue des localités, et les costumes des habitants; mal lui en prit, car étant retourné dans sa patrie il y fut mal reçu des siens; il fut tué et son corps fut jeté dans le fleuve voisin, dit de *Castra*. Vingt années après les fils de ce *Gemellus*, excités par leur mère, tirèrent une éclatante vengeance du meurtre de leur père. Notre De Castro finit son récit en disant que la guerre renouvelée par les Sardes contre les Romains, recommencée par *Metellus*, dura douze années et qu'elle finit par l'intercession d'un préteur nommé par lui le *grand Valentinus*, qui interposa ses bons offices auprès du Sénat; il y eut alors une amnistie générale, et les peuples rebelles rentrèrent dans leurs foyers (1).

Destruction de la ville par les Vandales.

Aux notices sur *Plubium* rapportées par François De

(1) *Sed tandem indultum a senatu habito per magni Valentini pretoris interpositionem ac precibus pacem fecerunt ac in eorum loca venerunt.* Ibidem. p. 60.

Castro il faut maintenant en ajouter d'autres, puisées à des documents découverts tout récemment (1) qui parlent de la destruction de cette ville faite par les Vandales; après une vigoureuse résistance de la part des habitants, et après que les vieillards et les femmes eurent emporté leurs objets les plus précieux en se réfugiant dans la ville voisine, de *Castra*, celle de *Plubium* fut brûlée et rasée (2).

Plubium au moyen-âge.

Cette ville, en se relevant de ses ruines prit le nom de *Plovaca* d'où est dérivé celui de *Ploaghe*. Dans le moyen-âge c'était le siége d'un évêque, comme nous l'apprend aussi Fara (3). La série de ses prélats connus

---

(1) Notes et commentaires d'un *Severinus* de Cagliari, qui fut dans la suite moine de saint Fulgence. Ce *Severidus*, qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur de l'histoire de Sardaigne, beaucoup plus ancien, parle spécialement des villes détruites dans l'île par les Vandales et par les Goths. Spano, loc. cit., p. 119.

(2) PLUVIUM. *Pluviacensem tandem amenissimam civitatem eroum ac doctorum hominum matrem studiorum ac artium creatricem ab antiquis temporibus semperque famosam quia ipsius cives cum finitimis Castre Figuline quoque finitime habitantibus per XX menses obsessis opportunitate capta ac mira arte et fraude inventa magnam frumenti quantitatem ac alia victualia pluries introduxerunt ita quod diu obsisterent in horum ergo vindicta fraude patefacta in eosdem Plobiacenses iram Vandali effuderunt. Nam terribilibus machinis muris eversis in dicta civitate ingressi post magna certamina cum multa etiam eorum nece quia illi cives erant fortes, et postquam magna pars senium puerorum ac mulierum capta secum omnia preciosa aurum et argentum et gemmas aliaque necessaria minus ponderis e patria fugerunt ad vicinam fortissimamque ac fortaliciis munitam Castram et ipsi cives jam satis vindicati super agressores facti memores de eorum conjunctis similiter fugerunt ac eos consecuti sunt iidem Vandali restantia depredati sunt civitatemque igne combusserunt ac solo equarunt. Quibus crudelitatis exemplis alie civitates Vandalorum imperio se subiecerunt.* J'ai rapporté ce passage tout entier parce que c'est le seul document connu jusqu'ici, qui entre dans quelques détails sur les destructions opérées dans l'intérieur de l'île par les Vandales (Spano, loc. cit., p. 119).

(3) *Post Turritanam dioecesim sequitur interius Plovacensis, cui Plovaca civitas mediterranea, duodecim mille passibus Sassari distans,*

commence par un *Innocent*, d'après cet historien; Vico le nomme *Giacentinus;* il gouvernait cette église en 1090. Cette série finit par un Jean de Cardona, mort en 1495. Après le décès de ce prélat son évêché fut supprimé et réuni à celui de *Torres* par une bulle du pape Jules II de l'an 1503. Cette réunion fut confirmée en 1530 par Clément VII. Aux évêques mentionnés par M. Martini dans son Histoire ecclésiastique de l'île, citée plusieurs fois, on doit en ajouter deux autres, savoir: un *Antonius*, qui vivait dans la seconde moitié du XIII siècle, et un *Arnosius*, contemporain et ami de Marian IV d'Arborée.

Évêques *Antonius* et *Arnosius*.

Dans un opuscule publié tout récemment par M. Martini, on trouve une note écrite dans le XV siècle, qui entre dans quelques détails sur la vie et les travaux du premier de ces deux évêques; celui-ci au reste, était déjà connu pour un des meilleurs historiens de la Sardaigne, et contemporain de George de Lacon, avec lequel il est presque toujours cité; mais on ne savait pas qu'il fût natif de Ploaghe, son siége épiscopal (1). *Arnosius* vivait

---

nomen dedit, quae licet parva sit et moeniis destituta fuit, tamen episcopali sede decorata et templo maximo sancti Petri..... Chorograph., lib. II, p. 61.

(1) Voici cette note toute entière. *Hic Episcopus non erat Arnosius sed Anthonius quasi coevus magni Iorgii de Laco. Fuit homo magnis virtutibus preditus et doctrina clarissimus excellensque poeta qui omnium antiquorum Sardinie poetarum carmina in VIII libros collexit atque comendavit Historiam quoque Sardinie scripsit in qua eciam de ejus bestiis volatilibus fruotibus arboribus metallis auri argenti eris plumbi et aliis dixit nec non de hominibus indole ac bellica natura Multas cronacas eciam collexit et erroribus purgavit Fuit miles fortissimus Pisanorum et aliorum dominorum inimicus ac sue patrie defensor uti antiquorum judicum descendens multasque populorum discordias composuit dominorum avaritiam superbiam ac libidinem frenavit Tandem sacerdotio ac demum pastorali baculo ornatus ad Dei famulatum ac sui populi salutem se consacravit operibus et voce laborans Obiit nonaginta annorum etate et suis antecessoribus clarissimis Episcopis se in celum consociavit Ejus vita scripta fuit ab Arnosio ejus-*

vers l'an 1360; il était poëte; on a de lui un sonnet en italien en l'honneur du mariage de Marian IV d'Arborée avec Timborjela de Roccaberti (1); il écrivit la vie de son prédécesseur Antoine.

La paroisse actuelle de *Ploaghe*, bâtie sur l'ancienne cathédrale, est construite en trois nefs, dont une seule appartient au premier édifice; les deux autres nefs sont modernes; l'autre église n'en avait que deux: l'une d'elles devint celle du milieu, mais elle fut élevée davantage; à côté de celle-ci on bâtit la nouvelle nef en symétrie avec l'autre, ce qui fait que cette dernière a conservé ses arcs aigus à la mode de l'époque, tandis que les deux autres sont à arcs plats. On remarque dans la sacristie un *Ecce Homo* assez estimé; mais ce qui mérite d'être signalé c'est une collection de tableaux dont est ornée la maison paroissiale; on y voit le Christ et plusieurs saints personnages; ces tableaux appartiennent à l'école Bolonaise. Il est bon de noter que cette collection de tableaux, quoique se trouvant à deux pas de Sassari, n'a pas été mentionnée par M. Valery, qui dans son voyage en Sardaigne n'a jamais manqué de donner son avis sur tous les tableaux qu'il a rencontrés dans l'île, et dont un grand nombre ne valent pas ceux du presbytère de *Ploaghe*.

Le nouveau cimetière (*campo santo*) de *Ploaghe* mérite une mention spéciale; c'est peut-être un des plus beaux de l'île après ceux de Cagliari et de Sassari; ce qui le distingue surtout des autres c'est que toutes les nombreuses inscriptions sur pierre qu'il renferme sont écrites en dialecte Sarde; parmi celles-ci l'on en compte cinq appartenant toutes à la famille de M. le chanoine Spano que l'on

---

dem Ecclesie Episcopo qui elapso seculo floruit Fuit dictus Episcopus Anthonius in dicta Ecclesia Ploiacensi patria sua. Martini, *Illustraz. ed agg. alla stor. eccles.*, 1858, p. 114.

(1) Voyez ce qui a été dit dans le vol. I de cet *Itinéraire*, chap. V, p. 594.

peut déjà placer parmi les hommes marquants que ce pays a vus naître.

Ancienne *Trabine.*

Dans le village dont il s'agit on trouve souvent des monnaies et des sépultures anciennes, comme on en rencontre non loin de là, c'est-à-dire à quatre milles de *Ploaghe* vers *Chiaramonti*. Là existait l'ancienne population de *Trabine*, en un lieu dit de nos jours *Truvine*, où est un *Noraghe* qui a le nom de la région. M. le chanoine Spano a publié, il y a peu d'années, une petite dissertation sur les restes d'antiquités Romaines qu'il a découvertes tout contre ce *Noraghe* (1); il pensait alors qu'en ce lieu devait se trouver un *Oppidum*, ou un *Pagus* de ce nom, quoiqu'il n'en fût pas fait mention dans les anciens écrivains et géographes. La découverte de la chronique de De Castro vint confirmer cette supposition, car elle nous apprend qu'une ville voisine de *Plubium* existait sous le nom de *Trabine*, dont celui actuel de *Turvine* n'est qu'une corruption. M. le chanoine Spano a trouvé en ce lieu une quantité d'objets en terre cuite, des statuettes de Cérès, de Mars, de Bacchus, des lampes sépulcrales, dont une avec les images d'Isis et d'Osiris, ou pour mieux dire peut-être, d'Isis et de Sérapis (2). Parmi les 52 monnaies Romaines qu'il a recueillies çà et là, dans l'emplacement de l'ancienne population et qu'il énumère, je me bornerai à en citer deux de la colonie Romaine-Sarde de *Metalla* (3) et un exemplaire de celle, également frappée dans l'île, que j'ai rapportée à la colonie d'*Usellis* (4). Il est bon de noter que toutes les monnaies rencontrées en ce lieu appartiennent à une époque qui ne dépasse guère celle d'Auguste ; ce

---

(1) *Memoria sull'antica Truvine*. Cagliari, 1852.

(2) J'ai publié une de ces lampes sépulcrales toute pareille dans mon *Mémoire sur le manuscrit Gilj*, cité plusieurs fois, planche B, fig. *a b*.

(3) Voyez le vol. I de cet *Itinéraire*, chap. III, p. 333, fig. 13.

(4) Ibidem, chap. IV, p. 463, fig. 27.

qui pourrait faire croire que la population dont il s'agit cessa d'exister sous le règne des successeurs de cet empereur.

J'ai signalé ci-dessus le centre du village de *Ploaghe* comme le point d'où serait sorti un grand courant de lave basaltique, en forme de plateau incliné; ce courant n'a pas moins de neuf kilomètres de long et il arrive tout près de la grande route, dans le *Campo Mela*. On a donné à ce plateau, maintenant isolé, le nom de *su Coloru*, peut-être parce que, vu d'en haut, il représente assez bien les tortuosités d'une couleuvre, comme on peut le vérifier dans ma grande carte en deux feuilles. En examinant avec soin cette nappe de matière jadis en fusion, qui a coulé sur le tufà ponceux ou sur le terrain tertiaire, mais qui se trouve maintenant isolée ayant la forme d'un plateau étroit et incliné, il est facile de se convaincre que si les deux vallons latéraux, qui flanquent cette ancienne coulée, eussent existé, ou du moins s'ils se fussent trouvés dans les conditions où ils sont maintenant, à l'époque où la lave du *Coloru* a coulé depuis son orifice où se trouve le village jusqu'au *Campo Mela*, cette matière fluide et incandescente se serait déversée sur les côtés, c'est-à-dire dans les deux vallons latéraux, où l'on n'en trouve aucune trace. Il est évident que le creusement de ces vallons est postérieur à l'époque à laquelle s'est épanchée la lave basaltique, qui fort probablement s'est répandue alors dans une espèce de crevasse, ayant à peu près la forme que présente actuellement le *Coloru*, et qu'elle s'y est figée comme ferait un métal en fusion dans un moule. Mais comme la matière basaltique de ce plateau est fort dure, au point de résister à l'œuvre de la décomposition séculaire mieux que ne peuvent le faire le tufà ponceux et les marnes ou les sablons tertiaires qui forment le sol principal de la contrée, il s'en suivit que les flancs de cette coulée ont été successivement creusés par les pluies, tandis que la lave est restée à peu près intacte et en saillie. Au reste, cette dénudation du sol environnant pourrait se rattacher à la

grande perturbation dont il y a des traces évidentes, et qui aurait eu lieu précisément après l'époque de l'expansion de la matière basaltique à travers les terrains tertiaires de l'île. Dans ce cas la lave qui recouvre le plateau du *Coloru* ne serait pas plus récente que celle qui couronne tant d'autres plateaux de la Sardaigne, mais elle n'aurait pas été sous-marine. Les cratères éteints, tels que le *M. Massa* et le *M. San Matteo*, sont d'une époque postérieure.

Vallons latéraux.

Les deux vallons dont il vient d'être question commencent tout à fait près du village de *Ploaghe* et ils courent parallèlement au plateau sinueux du *Coloru*. Dans celui du sud se trouvent deux anciennes abbayes dont les églises encore debout méritent d'être signalées. La première de ces églises, que l'on rencontre en descendant de *Ploaghe* à moins d'un mille de distance, est celle de Saint-Michel de *Salvenero;* elle faisait partie du monastère de ce nom, appartenant jadis aux Bénédictins dits de *Vallombrosa*.

Abbaye de *Salvenero*.

M. le chanoine Spano (1) s'accorde avec l'historien Fara (2) pour attribuer l'édification de ce monastère à Marian II de Torres, tandis que le révérend V. Angius la rapporterait à Gonnarius, petit-fils de Marian. Ce monastère fut créé par une bulle du pape Innocent II, de l'an 1139; il était déjà abandonné du temps de l'historien Fara; mais l'église, quoique en fort mauvais état, subsiste encore, ainsi qu'une petite portion du monastère adjacent. Cet ancien édifice est situé dans une petite plaine, en face d'un vallon arrosé par plusieurs fontaines et par un ruisseau dit *rio di Corte*. La façade principale du couvent était tournée vers l'ouest et dominait tout le vallon; il n'avait

---

(1) *Bollettino arch. Sardo*, Anno IV, agosto, 1858, p. 113 et suiv.

(2) ... *et extant alia oppida Florinae, Bedes, et Salvennoris, ubi est antiquae structurae templum, a Mariano Iudice olim conditum, et divo Michaeli sacrum, Abbatia Vallis-Umbrosae, Plovacae duobus millibus passuum vicina, nunc a Monachis deserta et semiruta.* Fara, *Chorog.*, lib. II, p. 61.

qu'un seul étage; les fenêtres, comme celles des édifices d'origine Pisane; étaient étroites et longues, en guise de meurtrières ; un portique conduisait du monastère à la grande porte de l'église; on voit encore l'ancien réfectoire avec ses siéges en pierre, mais tout a été dévasté, il y a peu d'années, par les chercheurs de trésors, et plus tard pour en tirer les pierres employées à la confection de la nouvelle route; de façon que l'église même où l'on a fouillé sans discrétion, menace ruine. Voici un dessin de cette église inséré dans la notice de M. le chanoine Spano, citée ci-dessus.

Fig. 17.



Cette église est une des plus belles de celles du moyen-âge qui existent dans l'île; elle est disposée en forme de croix latine, avec une seule nef; elle fut construite en pierres calcaires et volcaniques, c'est-à-dire blanches et noires; elle prend maintenant la lumière par une grande fenêtre ronde moderne, ouverte à cet effet, et l'on a fermé les autres anciennes ouvertures oblongues par lesquelles passait le jour; ce qui a fait perdre à son intérieur son principal caractère. Il faut ajouter à cette profanation artistique celle d'une voûte fort mal construite, qui cache la magnifique charpente que possède cette église, comme celles d'*Ardara* et de *S. Gavino de Porto Torres.* La longueur de l'édifice intérieur est d'environ 20 mètres, sa largeur est

de près de 6. Une statue en bois doré représentant Saint Michel est tout ce qu'on y voit en fait d'antiquité de ce temple du moyen-âge.

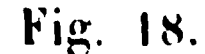
Porte sainte. Cérémonie curieuse.

A gauche de la nef se trouve une petite porte dite *Porta Santa;* elle était jadis ouverte avec grande pompe le 29 septembre, jour de la fête du Saint; alors dans les premières vêpres on préparait un siége au maître-autel, et un autre hors de la porte sainte. L'abbé, revêtu de ses habits sacerdotaux, en chape, portant crosse et mitre, sortait accompagné des religieux et des *maggiori* de 28 villages environnants et d'autres personnes, qui arrivaient avec leurs bannières et avaient une grande croix rouge et blanche sur la poitrine. Ils allaient tous hors de l'église, puis après les cérémonies prescrites pour cette fonction, l'abbé recevait des mains de trois de ces *maggiori* un marteau avec lequel il frappait trois coups contre cette porte; alors celle-ci s'ouvrait, l'on entrait par elle dans l'église, en entonnant le *Te Deum*; elle restait ouverte pendant un mois, et on la fermait le 29 octobre avec concession d'indulgences plénières.

Abbaye de *Saccargia.*

A quatre kilomètres de distance de *Salvenero*, dans la grande vallée qui court au pied du plateau du *Coloru*, se trouve une autre église, non moins ancienne et plus célèbre que la précédente dans l'histoire ecclésiastique de l'île; c'est celle de la Trinité de *Saccargia*, mentionnée par Fara (1). Cette église, ainsi que son ancien couvent, ont fait aussi le sujet d'un article remarquable de M. le chanoine Spano inséré dans son *Bollettino Archeologico Sardo* (III anno, marzo 1857, p. 33), avec un dessin que je reproduis ci-contre, un peu réduit.

(1) *Templum sanctae Trinitatis Sacargiae fuit anno* 1116 *a Iudice Constantino, quadratis lapidibus albis et nigris, magnificentissime conditum, cum insigni Abbatia Ordinis Camaldulensis, quae nunc deserta et nimis deformata jacet.* Fara, *Corograph.*, lib. II, p. 61.


Fig. 18.



Une ancienne chronique du pays intitulée *Condague de s'Abbadia de sa Ss. Trinidade de Saccargia* appartenant au XII siècle, et qui a été copiée plusieurs fois, donne beaucoup de détails sur ce monastère et sur sa fondation, que l'on fait remonter, comme le dit avec raison l'historien Fara, à l'an 1112. Il fut bâti d'après un vœu de Constantin de Torres et de sa femme Marcusa, qui, en se rendant à leur résidence d'*Ardara*, passèrent une nuit en ce lieu, où était un village nommé *Saccargia* (1). Il fut donné aux Bénédictins de l'ordre des Camaldules. Lorsque l'église fut achevée (en 1116), elle fut consacrée en grande pompe.

---

(1) *Interiere autem oppida Figulinae*, *Noagrae*, *Musullani*, *Sorae*, *Briaris*, *Bigeghis*, *Selodes*, *Duluosae et Sacargiae*. Fara, loc. cit. Selon M. le chan. Spano (loc. cit.), le nom de *Saccargia* proviendrait de celui de *sa Acarza* ou *sa Baccarza*, lieu où l'on rassemble les vaches. En effet, cet endroit offre d'excellents pâturages où paissent encore aujourd'hui de nombreux troupeaux de gros bétail.

avec intervention de trois archevêques de l'île, de huit évêques et d'un grand nombre d'abbés, de prieurs, de chanoines et autres dignitaires ecclésiastiques, sans compter les premiers personnages de la province et un immense concours de peuple, qui s'y rendit pour jouir à la fois de la fête et des indulgences accordées en cette occasion.

Abbaye des Camaldules.

Le monastère de *Saccargia* devint une des abbayes les plus célèbres de l'ordre des Camaldules; ses abbés ou prieurs avaient le pas sur ceux des autres monastères et églises de cet ordre dans l'île. Constantin et Marcusa le comblèrent de dons; ce prince, qui mourut en 1127, fut enterré dans l'église, en face du maître-autel; sa veuve se retira à Messine où elle fonda un hôpital pour les pélerins et elle y mourut dans l'exercice de la piété.

Sa décadence.

Les grandes richesses que possédaient les religieux dont il est question, et le relâchement de la règle qui en fut la conséquence, leur créèrent des ennemis. La conquête de l'île faite par les Aragonais en 1323, leur devint funeste; enfin ils furent totalement chassés de l'île au commencement du XV siècle et leurs biens furent partagés et assignés en partie au clergé séculier. Depuis lors le monastère a été abandonné, et l'abbaye devint un simple bénéfice, que l'on consignait aux ecclésiastiques dont on voulait récompenser le mérite. L'abbé de *Saccargia*, du temps des Espagnols, prenait place au *Stamento ecclésiastique;* dans les *Cortès* célébrées à Cagliari en 1355, intervint un *frère Jean*, abbé de *Saccargia*, qui alors appartenait encore aux *Camaldules*.

État actuel du monastère.

Le monastère est en ce moment en fort mauvais état, après tant de siècles d'abandon, et il serait bien plus ruiné s'il n'eût été bâti très-solidement; il n'existe plus maintenant qu'un bras du cloître et les cours intérieures, qui font voir son ancienne grandeur.

Celui de l'église. Son intérieur.

Il n'en est pas ainsi de l'église, affectée de nos jours à la paroisse du village voisin, de *Codrongianus*, à laquelle

appartiennent les terrains de l'ancien village de *Saccargia;* ce qui lui procure les moyens d'entretenir en bon état cet édifice (1). L'église n'a qu'une seule nef, en forme de croix latine; elle est toute bâtie, comme l'indique *Fara*, en pierres taillées noires et blanches, c'est-à-dire en pierres calcaires et basaltiques; son plafond est formé d'une charpente ajustée avec beaucoup d'art, comme celui de l'église d'*Ardara* et celui de *Salvenero*, maintenant caché par la voûte moderne; nous en citerons un semblable à *Porto Torres*. La longueur intérieure du temple est de 29 mètres et sa largeur de 6; sa façade est ornée d'une espèce de mosaïque grossière faite de petites pierres de différentes couleurs.

De *Saccargia* pour se rendre sur la grande route il n'y a que quelques centaines de pas à faire; mais avant d'y retourner je dois parler de la vallée qui se trouve du côté opposé, au pied septentrional du plateau du *Coloru*, commençant également à l'ouest de *Ploaghe*. A peine on sort de ce village pour prendre le chemin qui conduit à Sassari, on trouve, dans un sol sablonneux tertiaire, et dans le tufa ponceux qui est au-dessous de celui-ci, des troncs d'arbres pétrifiés, comme ceux indiqués à *Oschiri;* de là on descend dans le vallon, en longeant toujours la base septentrionale du *Coloru*. Pendant ce trajet on peut visiter le beau *Noraghe-Nieddu* (noir) tout construit en roche basaltique et remarquable par sa forme élancée et sa bonne conservation; je ne le décris pas, car on en verra une vue et une coupe dans l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage* (2).

---

(1) L'entretien de l'église est confié au curé de *Codrongianus* et aux économes de cette paroisse, qui s'acquittent fort bien de cet office; aussi on peut dire que c'est la seule église d'ancienne date devenue rurale, qui soit conservée en bon état dans l'île.

(2) Planche IX, fig. 2. Voyez le texte, livre I, chap. III, p. 72

Eau minérale *di S. Martino.*

Plus loin, en descendant la vallée, on trouve les sources minérales dites *di S. Martino*. Quoique ces lieux soient couverts de quelques lambeaux de tufà ponceux et de marnes tertiaires, la source n'en sort pas moins de la roche trachytique, qui supporte ces terrains et qui constitue la masse principale du mont dont on parcourt la base méridionale. L'eau de cette source vient au jour dans un petit bassin maintenant muré et couvert d'une coupole; de ce récipient, qui peut avoir un mètre et demi de diamètre, l'eau est conduite dans un autre bassin voisin. En sortant du sol, cette eau dégage une quantité de bulles de gaz, ce qui ferait croire qu'elle est en ébullition. M. Baldracco, qui a observé cette localité plusieurs années après moi (1), évalue à deux litres par minute la quantité d'eau qui sort de cette source; la température de l'eau observée par lui est de 25 degrés centigrades, celle de l'atmosphère à l'ombre étant à 17 1|2. Dans les observations que je fis en ce lieu en 1822 j'avais trouvé que l'eau avait la même température que celle de l'atmosphère; mais je dois ajouter qu'alors le bassin d'où elle sort n'était pas couvert comme cela a lieu aujourd'hui; l'eau était par conséquent exposée à subir toutes les influences atmosphériques.

Qualité de l'eau.

L'eau en question est sans odeur, limpide, mais un peu teinte en jaune, ce qui est produit par des matières calcareo-ferrugineuses qu'elle tient en dissolution et qui, lorsqu'elle s'évapore, se déposent sur le sol; aussi tout autour de ces bassins le terrain est couvert d'une couche de travertin, produite par l'évaporation lorsque cette source était totalement abandonnée à elle-même et qu'elle déversait. Cette eau est acidule, dans le genre de celle de *Seltz;* elle a en outre un goût astringent et un peu salé.

---

(1) Baldracco, *Cenni sulla costituzione metallifera della Sardegna*. Torino, 1854, p. 277-282.

sans doute à cause de la grande quantité de bicarbonate de soude qu'elle contient.

Analyses différentes.

Dans la seconde édition de 1839 de la première partie de ce *Voyage* (livre II , chapitre 2) j'ai donné deux analyses bien différentes de cette eau, en reproduisant d'abord celle que j'avais fait faire sur l'échantillon que j'avais consigné pour cela à M. le professeur Cantù, de Turin, et que j'avais donnée dans la première édition de cette première partie; j'y ajoutai ensuite celle qu'en avait publiée en 1833 M. le docteur Sachero, professeur de médecine à l'Université de Sassari (1). Depuis lors une troisième personne s'est occupée de ces mêmes eaux, et comme l'analyse qu'en donne M. Baldracco (2), diffère des deux autres, je me bornerai à citer cette dernière, en renvoyant le lecteur, pour les autres analyses, à la première partie de mon *Voyage*, citée ci-dessus, page 110. Voici l'analyse de M. Baldracco.

Silicium	0,013
Carbonate de chaux	0,057
Carbonate de magnésie ..	0,013
Bicarbonate de soude ...	0,124
Chlorure de sodium.....	0,054
Eau	99,739
	100,000

Propriété de cette eau.

On voit que cette eau est très-riche en carbonate de soude; elle contient en outre une quantité d'acide carbonique libre, correspondant à un tiers de son volume: cela fait que, pour leur composition chimique, on compare ces eaux à celles de *Recoaro* dans la Vénétie. Feu M. le

(1) Sachero, *Dell'intemperie di Sardegna*. Torino, 1833, p. 148, note 139.

(2) Baldracco, loc. cit.

docteur Sachero pensait que, prises comme boisson, elles étaient efficaces contre les irritations et les inflammations de la muqueuse de l'appareil digestif, et en général de toutes les muqueuses; il la proposait pour les affections lentes gastro-hépatiques, les obstructions du foie ou de la rate, etc. etc. Il conseillait ensuite de les employer extérieurement en guise de bains, comme un excellent résolvant pour les piqûres venimeuses telles que celle de la vipère et autres; enfin il pensait que le dépôt ferrugineux laissé au fond de la source est excellent pour résoudre des tumeurs, et pour la guérison d'autres maux extérieurs.

Maison en ruine. Outre le mur surmonté d'une coupole, qui couvre maintenant cette source, on avait commencé tout près de là une maisonnette, mais elle n'était pas finie, ou bien elle était déjà ruinée lorsque je visitai ce lieu pour la dernière fois en 1853, en compagnie de feu mon excellent ami et collègue le Général H. de Collegno, avec lequel j'avais fait une course géologique à *Ploaghe*.

Autres sources semblables. Avant d'achever ce qui me reste à dire sur ce dernier village, je dois encore ajouter que j'ai visité dans le temps à l'est de *Ploaghe* et à moins d'un kilomètre de distance de ce pays une région dite *Abbauddi* (eau qui bouillonne); on y voit plusieurs petites sources d'eau gazeuse acidulée tout à fait dans le genre de celle de *S. Martino;* elles sortent également le long du pied du mont trachytique. Fort probablement il y a en ce lieu une fente souterraine qui a cette direction. Je n'ai pas eu le loisir de faire des observations sur la qualité de ces eaux, qui dégagent en bouillonnant beaucoup de gaz acide carbonique; leur température m'a semblé différer fort peu de celle de l'air atmosphérique; enfin, sans compter leur parfaite analogie avec celles de *S. Martino*, elles ont encore cela de remarquable qu'elles se trouvent sur une même ligne qui, prolongée vers l'ouest au delà du village, va passer par cette dernière localité, ce qui semble annoncer

qu'elles sont dues à une même cause, c'est-à-dire à la présence d'une grande crevasse souterraine, ouverte dans le sol trachytique ayant une même direction.

Il est temps maintenant de quitter ces localités, et de nous diriger vers Sassari par la grande route nationale; c'est pourquoi je vais reconduire mon lecteur au point où nous l'avons laissée.

Au bout de quelques minutes de chemin sur cette grande route, après avoir dépassé l'embranchement de *Ploaghe*, on ne tarde pas à voir paraître deux villages, l'un à gauche et l'autre à droite. Le plus élevé et le plus proche du grand chemin se nomme vulgairement *Florinas*, corruption de *Figulinas*, nom que portait anciennement ce pays du temps des Romains. Quoique l'itinéraire d'Antonin n'en fasse pas mention, il est probable que la grande voie Romaine passait au pied de cet *Oppidum* qui, d'après les monnaies de cette époque qu'on y recueille, semblerait appartenir seulement au temps de l'empire. Le nom de *Figulinas* concorde parfaitement avec les terrailles de toute espèce que l'on y rencontre et qui annoncent que pendant l'époque Romaine ses habitants exerçaient l'art céramique. La finale au pluriel de *Figulinas* fait penser à M. le chanoine Spano qu'il existait en ce lieu plusieurs fabriques de terrailles. Je ne suivrai pas mon docte ami dans sa dissertation au sujet des antiquités trouvées dans ce village, insérée dans son *Bollettino Archeologico Sardo* (anno III - 1859, p. 141); je me bornerai à dire qu'on est parvenu à y découvrir l'ancienne nécropole, qui est distante du village de près de deux cents mètres; on y a trouvé des tombeaux Romains avec des bijoux en or, des monnaies Romaines et plusieurs autres objets, qui ne laissent aucun doute sur leur origine.

Fara mentionne un château de *Figulina* parmi ceux que le roi D. Pierre avait soumis à sa juridiction; il devait être important à cause de sa position, dominant la route principale, qui passait au-dessous du village, sur la trace

de l'ancienne voie Romaine. On croit que ce château avait été bâti par les Malespina, mais il n'y en a pas des données certaines; on n'en trouve presque plus de traces maintenant, parce qu'on s'est servi de ses matériaux pour construire les maisons. Ce village a donné dans le temps son nom à toute la région environnante, ce qui est une preuve de son antiquité, et de l'importance de sa position.

Codrongianus. Le village de *Codrongianus*, placé en face de celui de *Florinas*, et que la grande route effleure sans le toucher, n'a rien de remarquable; son église, qui était un ancien prieuré de Camaldules, dépendant de *Saccargia*, est maintenant l'église d'où celle de *Saccargia* dépend à son tour. On y fait remarquer plusieurs tableaux qui proviennent d'un legs fait à cette église par un chanoine Sanna, natif de ce village, qui était doyen du chapitre de Sassari. Il paraît, d'après ce que Valery dit de ces tableaux (1), que le bon chanoine n'était pas un grand connaisseur en pareille matière; le seul tableau d'un certain mérite qu'y a vu notre voyageur Français, est une *Conversion de Saint Paul*, faite et donnée par un peintre Florentin nommé *Baccio Corini*, qui, ayant émigré de son pays pour cause politique, était allé s'établir en ce lieu.

Campo Mela. Après que l'on a achevé la descente de *Codrongianus*, la grande route conduit dans une espèce de plaine, dite *Campo Mela;* à peine y est-on entré, on voit à droite l'extrémité du plateau basaltique du *Coloru*, qui part de *Ploaghe*, et finit tout près du grand chemin. Dans le premier vallon que l'on rencontre à droite, on aperçoit, un peu au loin, l'église de *Saccargia*, tandis qu'à gauche il y a des monts calcaires où se trouvent les trois villages de *Cargeghe*, *Muros* et *Ossi;* au delà de ces derniers il y a ceux de *Tissi* et d'*Usini*, qui communiquent avec les territoires de *S. Maria della Palude* et de *Coros*, dont il a déjà été fait mention.

(1) *Voyage en Sardaigne*, tom. II, chap. XXV, p. 83.

La même masse de calcaire tertiaire marneux de *Muros* et d'*Ossi*, continue sans interruption jusqu'au-dessus du pont; et c'est de là que l'on peut observer un précipice affreux coupé naturellement dans cette roche, auquel on donne dans le pays le nom de *cane e chervu* (le chien et le cerf). On raconte à ce propos qu'un cerf poursuivi et serré de près par les chasseurs, arrivé au sommet de ce rocher coupé à pic de plus de cent mètres de hauteur, se précipita en bas sans balancer, et qu'un chien qui le poursuivait, le suivit dans ce saut, qui fut fatal aux deux animaux.

Sitôt après avoir dépassé le pied de ce précipice, la grande route fait un coude et elle s'enfonce dans des collines calcaires; enfin l'on ne tarde pas à se trouver en face de l'imposante montagne de *Scala di Ciocca* (escalier de limaçon) qu'il faut franchir par des rampes successives fort bien développées pour arriver enfin à Sassari.

C'est près du pont où commence la grande montée, qu'en 1822, lorsqu'on travaillait à la nouvelle route, je vis paraître parmi les déblais, une colonne en pierre dont j'ai empêché la destruction et que j'ai fait transporter à l'Université de Sassari; c'était une pierre milliaire du temps de l'empereur Néron, indiquant le XVI mille Romain à partir de *Torres* (1), ce qui combine assez bien avec la distance réelle qui sépare ces deux points. Il paraît que du lieu où fut trouvée cette pierre milliaire, la route Romaine passait à droite par le vallon, pour arriver sur le grand plateau où est aujourd'hui Sassari; mais elle laissait à gauche l'emplacement de cette ville, pour se diriger ensuite vers l'actuel pont d'*Ottava* dont il sera question en son lieu.

Les ingénieurs Piémontais, sous la direction de M. le

(1) Voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, liv. III, chap. I, p. 472, inscription n° 20.

major Carbonazzi, ancien élève de l'école polytechnique, ont développé la nouvelle route de *Scala di Ciocca* sur les traces d'une autre route de ce nom qui avait été ouverte, il y a près de 70 années; ils ont préféré attaquer la montagne de front, plutôt que la tourner, en suivant le cours de l'ancienne voie Romaine, et ils ont réussi à développer cette montée d'une manière qui leur fait le plus grand honneur. La *Scala di Ciocca* sera toujours un monument de l'art moderne; c'est un petit *Mont Cenis* en fait de rampes obligées et bien conduites; mais ces rampes ne sont pas ombragées par des sapins et des mélèzes comme dans le grand chemin qui traverse le noyau des Alpes; on n'y est pas, comme là, surpris par la neige et par les avalanches : à la *Scala di Ciocca* l'on jouit de l'ombre paisible de très-beaux oliviers, qui couvrent tout le flanc de la montagne.

Point culminant. Descente vers Sassari.

De la base de cette montée, où se trouve un pont, jusqu'au point culminant, l'on compte une hauteur verticale de 204 mètres; aussi, pendant que l'on parcourt toutes ces rampes on jouit à travers des claires-voies laissées de temps en temps par les oliviers, de la vue la plus pittoresque possible. Le sommet de ce mont et de ces rampes, compte 316 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer; en ce point commence la descente vers Sassari, dont l'altitude est de 220 mètres, de façon que pour arriver en cette ville on en descend 96; cette descente se fait toujours au milieu des oliviers que l'on quitte seulement lorsqu'on se trouve aux portes de la ville; et c'est là que je m'arrête, pour mettre fin à ce chapitre.

NOTE A

Contenant quatre pièces extraites de Muratori, *Antiq. medii aevi*, tom. VI, *Dissertatio septuagesima prima*.

(Voyez ci-dessus pages 250-252 et page 291)

N° 1, col. 9, 10 A. K.

Adelasia regina Turritana et Gallurensis donavit Domino Papae totam Terram Judicatus Turritani et omnia quae habebat infra insulam Sardiniae, Anno 1236.

In nomine Domini nostri Jesu Christi. Hoc est exemplum cujusdam Instrumenti hujus tenoris:

In nomine Domini amen. Anno Domini millesimo ducentesimo trigesimo sexto, indictione X, tempore Domini Gregorii Noni Papae Anno decimo, tertia die exeunte mensis martii. In praesentia Dominorum Gisarcliensis et Empuriensis Episcoporum, mei Gregorii, sacrosanctae Romanae Ecclesiae Scriniarii, et subscriptorum testium: Ego Adelasia Regina Turritana et Gallurensis, *sana et incolumis corpore et mente, de plano et in veritate recognoscens, Romanam Ecclesiam esse matrem et dominam meam, et* totam Terram Judicatus Turritani ad jus et proprietatem ejus spectare, *libera et spontanea mea voluntate,* pro salute animae meae, et remissione peccatorum parentum meorum, *do, dono, cedo et concedo inter vivos et irrevocabiliter et in perpetuum tibi* Magistro Alexandro Capellano et Legato Apostolicae Sedis *recipienti* jure *et nomine* Domini Gregorii IX Summi Pontificis, *et ipsius Ecclesiae Romanae, Terram ipsam et omnia alia bona mea, quae ad me hereditario jure pertinent, tam in insula Sardiniae quam in Corsica, Pisis, et Massa, et ubicumque habeo, cum omnibus et singulis ad se pertinentibus, et aliis juribus et rationibus, quae ad me pertinere noscuntur. Et constituo, me illa nomine Romanae Ecclesiae possidere, ita quod filia, vel filii mei legitimi, si habuero, mihi succedent, et ab ipsa recognoscant, et pro ipsa teneant et possideant. Quod si mortui fuerint sine legitimis filiis, praedicta omnia sine diminutione aliqua ad Romanam Ecclesiam revertantur.*

Actum in Palatio Regni Turritani de Ardera, coram subscriptis testibus videlicet Domino ...... Abbate de Falesia(1) ...... *Abbate*

(1) Cet abbé de *Falesia*, qui signait avant celui de *Saccaria*, était probablement un personnage Italien venu dans l'île avec le légat apostolique; car je n'ai pu

de Saccaria, Fratre Orlando Monacho de Saccaria, Benedicto Clerico de Alatro, Magistro Benencasa Clerico dicti Domini Legati, Onfredone familiare domini Raynerii Cardinalis, nobilibus viris Domino Monacho, Domino Bartholomaeo Vicecomitibus Pisanis, Domino Albizo, Domino Truffa, et pluribus aliis.

Ego Gregorius, sacrosanctae Romanae Ecclesiae Scriniarius, iis omnibus interfui, et hoc Instrumentum scripsi et complevi, meoque signo signavi, et in publicam formam redegi.

Et ego Nicolaus Ferentinus sanctae Romanae Ecclesiae Scriniarius, hoc Instrumentum, sicut inveni in praedicto publico Instrumento, nihil addens, vel minuens, vel mutans, de verbo ad verbum, auctoritate Apostolicae Sedis exemplavi, et in publicam formam scripsi et signum feci.

(Lieu du cachet)

N° 2. Murat., loc. cit., col. 19, 20 B.

De Castro Montis Acuti, Anno 1237.

In nomine Domini nostri Jesu Christi. Hoc est exemplum cujusdam etc.

In nomine Domini amen. Anno Domini millesimo ducentesimo trigesimo septimo, indictione XI, tempore Domini Gregorii IX Papae Anno XI, quartodecimo die mensis aprilis. Pateat omnibus manifeste quod Domina Adelasia Regina Turritana et Gallurensis *de consensu et voluntate viri sui* Domini Hubaldi Judicis Gallurensis et Turritani *promisit et obligavit se et suos heredes sub poena omnium bonorum suorum, Magistro Alexandro Capellano et Legato Apostolicae sedis, recipienti pro Domino Papa, et Ecclesia Romana, quod si Dominus Papa vellet habere Castrum Montiscutianum* (1), *quod petebat ab ea dictus Legatus, et restituere dictae dominae Adelasiae Castrum Montis Acuti,*

---

trouver aucune trace en Sardaigne d'une abbaye de *Falesia*. Il doit en être de même de l'abbé d'*Alatro*, dont le titre semble se rapporter à la ville d'*Alatri* des États pontificaux, célèbre par les constructions dites cyclopéennes, qu'on y admire encore de nos jours. Le maître *Benencasa*, clerc du même légat, et Onfroi, familier du cardinal Raynier, tous également signataires de cette curieuse pièce, étaient étrangers à l'île, ainsi que le *Scriniarius* (Archiviste) *Ferentinus*. On peut voir par là le train que le légat apostolique Alexandre menait alors dans la petite cour du Juge de *Logudoro*.

(1) Ce *castrum montiscutianum* est le château de *Monte Cugato* près d'*Oschiri*, dont il a été fait mention dans ce chapitre, page 248.

quod ipsa Domina Adelasia et vir ejus concedent et tradent sine mora ictum Castrum Montiscutianum Domino Papae pro Ecclesia Romana, et assignabunt illud, cui Dominus Papa mandaverit assignari.

Actum in Palatio Regni Turritani de Ardera, coram subscriptis testibus videlicet Domino Episcopo Empuriensi . . . . Abbate de Saccaria, etc.

Ego Gregorius, sacrosanctae Romanae Ecclesiae, etc.

Ego Nicolaus Ferentinus, etc.

N° 3. Murat., loc. cit., col. 19, 20 A.

De Castro Montis Acuti, Anno 1237.

In nomine Domini nostri Jesu Christi. Hoc est exemplum etc.

In nomine Domini amen. Anno Domini millesimo ducentesimo trigesimo septimo, Indictione XI, tempore Domini Gregorii IX Papae Anno XI, sextodecimo die mensis aprilis. Pateat omnibus manifeste, quod Magister Alexander Capellanus et Legatus Apostolicae Sedis, assignavit et dedit Castrum, quod dicitur Monteacutum, ad tenendum, servandum et custodiendum pro Ecclesia Romana et Domino Papa Gregorio *ejusque successoribus canonice intrantibus,* Episcopo Empuriensi, *et ad resignandum tantum ei et nulli alii, cui Summus Pontifex mandaverit resignari. Et ipsum Episcopum posuit in corporalem possessionem dicti Castri et Cassari, claves ejus eidem Episcopo concedendo.*

Actum in dicto Castro, coram subscriptis testibus, videlicet Domino Trogodorio Episcopo Castrensi . . . . . . Abbate de Saccaria, etc.

Ego Gregorius, sacrosanctae Romanae Ecclesiae Scriniarius, etc.

Et ego Nicolaus Ferentinus, sanctae Romanae Ecclesiae Scriniarius, etc.

N° 4. Murat., loc. cit., col. 19, 20 C.

Census quatuor librarum boni argenti debiti pro Judicatu Turritano. Anno 1237.

In nomine Domini Jesu Christi. Hoc est exemplum etc.

In nomine Domini amen. Anno Domini millesimo ducentesimo trigesimo septimo, Indictione IX, tempore Domini Gregorii IX Papae Anno XI, tertia die exeunte mense maji. Pateat omnibus manifeste, quod Domina Adelasia Regina Turritana et Gallurensis, *sponte et*

bona voluntate recognoscens dominium et proprietatem Judicatus Turritani ad Romanam Ecclesiam pertinere, *a qua et pro qua publice est confessa se habere, tenere et possidere: cujus investitionem eadem Domina Turritana recepit per manus Magistri Alexandri Capellani et Legati Apostolicae Sedis; propter quod promisit singulis annis* nomine Census *solvere et dare quatuor libras boni argenti Ecclesiae Romanae, vel ejus certo Nuntio. Ad cuius solutionem se suosque heredes legitimos et successores perpetuo obligavit. Praeterea statuit et firmiter ordinavit, ut si absque legitimis filiis moreretur, tota Terra Judicatus Turritani ad Romanam Ecclesiam, cujus est, libere revertatur. Et similiter si filii ejus sine filiis decederent, dicta Terra Judicatus Turritani ad Sedem Apostolicam devolvatur.*

Actum in Palatio Regni Turritani de Ardera; coram subscriptis testibus, videlicet Dominus Johane Episcopo Gisarcliensi............ Abbate de Saccaria, Domno Lamberto Abbate de Falesia, Johanne Majore de Camera, Benedicto Clerico de Alatro, Magistro Benencasa Canonico Sancti Michaëlis Lucani, et aliis multis.

Ego Gregorius, sacrosanctae Romanae Ecclesiae Scriniarius, hoc Instrumentum de mandato etc. etc.

Et ego Nicolaus Ferentinus, sanctae Romanae Ecclesiae etc. etc.

CHAPITRE IX.

Sassari, la Nurra, l'Asinara, Porto Torres, Sorso, Castelsardo.

La ville de Sassari est placée sur une espèce de plateau incliné, descendant vers la mer du point culminant de *Scala di Ciocca*, d'où part également un vallon dit *Valverde* ou du *Rosello*, qui flanque la ville du côté du NO. Le territoire de cette dernière est par conséquent, en pente, ce qui fait que toutes les rues longitudinales vont en s'abaissant du côté du nord. Le climat de Sassari est, en général, très-tempéré; il y tombe rarement de la neige en hiver, et en été la chaleur est assez supportable; aussi tous les environs de la ville sont remplis d'oliviers; c'est le véritable climat de la Provence. Le sol est partout le même; il se compose d'un calcaire blanc jaunâtre tertiaire, un peu marneux, tout à fait semblable à celui des collines de Cagliari. Sassari.

La ville était encore, il y a peu d'années, entièrement entourée de murailles; mais après plusieurs efforts infructueux pour la construction de faubourgs, on obtint l'élargissement de Sassari et la démolition de quelques parties de son enceinte. Celle-ci était jadis flanquée de tours, presque toutes carrées, au nombre de près de 36; plusieurs d'entre elles sont maintenant ou démolies ou enclavées dans de nouvelles maisons. Parmi ces tours on en cite une dite des *Doria*, dont on attribue la fondation à *Branca Doria*, le gendre et l'assassin de Michel *Zanche*, dernier juge de *Logudoro;* mais cette assertion n'est pas prouvée; on voit cependant dans quelques-unes de ces tours des écussons qui doivent nécessairement se rapporter à cette famille, savoir ceux qui représentent une aigle, et ceux dans lesquels on voit le lion marchant, que j'ai observé dans un mur de *Monteleone*. On voyait aussi parmi Murs d'enceinte.

ces armoiries, un écusson qui représentait un arbre, indiquant la domination des juges d'Arborée sur Sassari, comme elle a réellement eu lieu en 1390.

Portes de la ville. Les portes de la ville étaient au nombre de cinq, dont quatre très-anciennes et une plus récente. Celle par laquelle on entrait en arrivant de Cagliari, nommée porte du *Château*, a été abattue depuis la construction du faubourg de ce côté; elle donnait précisément sur la *Piazza Castello*. La seconde porte, dite *Porta Ulceri* (1) ou *Usseri*, regarde vers l'O et le NO; c'est celle par laquelle on sort pour prendre la route d'Alghero. La troisième, dite *Porta di S. Antonio*, regarde le NNO; c'est par là que l'on va à *Porto Torres* et à *S. Gavino;* elle est presque opposée à l'ancienne *Porta Castello*, mais on ne peut pas la voir de l'intérieur de la ville, à moins qu'on n'en soit tout près, car elle n'est pas placée sur l'alignement de la grande rue qui y conduit, comme on le verra ci-après. La quatrième est la *Porta Macello* ou *Rosello;* elle regarde le N. et le NE, et conduit à *Sorso* et à *Castelsardo;* enfin la cinquième est la *Porta Nuova*, qui a été ouverte à une époque plus récente, comparativement à la construction des autres; elle regarde vers le couvent de *S. Pietro* et elle donne accès dans un vallon qui se trouve un peu loin et au couchant de la ville.

Places. La place la plus remarquable de Sassari est la *Piazza Castello*, ainsi nommée à cause du château qui en fait le

---

(1) Une tradition constante rapporte l'origine de ce nom aux *ulcères* des lépreux, parce qu'anciennement, entre l'église de Sainte-Élisabeth, et celle de *Bethléem extra muros*, se trouvaient l'église de Saint-Lazare et l'hôpital des lépreux. *Templum sancti Lazari, hospitale leprosorum, extra muros* (Fara, *Chorograph.*, lib. II, p. 58). C'est précisément l'emplacement de l'actuelle porte *Uzzeri*. On peut consulter à ce propos une savante dissertation de mon collègue et ami M. le chanoine Spano, sur un cachet des Lazaristes (*Illustrazione di due sigilli sardi*. Cagliari, 1852).

principal ornement; elle est très-spacieuse mais un peu inclinée, et elle donne par deux côtés sur la place actuelle de Sainte-Catherine, c'est-à-dire sur l'emplacement où était encore très-récemment l'église de ce nom. La seconde place est celle dite la *Carra-Manna* (la grande rue); c'est la plus régulière de toutes; sa forme est celle d'un carré oblong; elle est garnie d'arbres, à la vérité peu prospères. Viennent ensuite, la place de Saint-Nicolas où est l'église de ce nom; celle-ci n'a rien de régulier; celle de l'Université, où se trouvent l'ancien collége des Jésuites maintenant l'Université, et l'ancienne fabrique de tabac; enfin on peut considérer comme une petite place la partie extrême et inférieure de la grande rue, avant d'arriver à la porte de *S. Antonio*, placée de côté et en dehors de l'alignement de cette rue; on donne à cette localité le nom de *Campo de Cara*.

On peut aussi comprendre parmi les places, le commencement de cette même grande rue, où se trouvait encore, il y a bien peu d'années, l'église de Sainte-Catherine, maintenant démolie; car c'est de là que part la grande artère vitale de la ville pour arriver jusqu'à la porte de *S. Antonio;* on lui donne le nom de *Strada Maggiore*, de *Corso* et même celui de *Piazza*. Dans celle-ci se trouvent les principales boutiques, les cafés et les magasins les plus riches et les plus élégants de la ville; sa largeur, quoique notable, n'est pas égale partout; elle est à peu près droite, mais passablement inclinée; ce qui fait que les voitures y montent avec quelque difficulté et préfèrent passer par les boulevards hors de la ville. Cette rue principale est pavée en dalles et en cubes de granit pris à l'île de l'*Asinara*, ou de porphyre trachytique tiré de *Santa Natolia;* aussi les chevaux ont-ils un peu de peine à se tenir sur pied à la descente. Il y a des deux côtés de celle-ci des trottoirs pour les piétons, ce qui est bien plus commode que le cailloutage auquel ce nouveau genre de pavé a été substitué depuis un petit nombre d'années;

mais celui-ci est encore en plein usage dans les autres rues de la ville.

Autres rues. Parmi ces dernières, la plus importante est celle dite *Via Turritana*, parce que dans l'origine c'était la principale rue par laquelle on se rendait à *Porto Torres ;* elle fait un coude vers la Cathédrale et elle va finir à la *Porta Usseri*. La rue dite *Carreta Longa*, commence à la Porte *S. Antonio*, et remonte à côté de la *Piazza Castello*. La *Via di S. Apollinari* va de la *Porta Usseri* jusqu'à celle de *S. Antonio*. Il y a d'autres rues d'un ordre inférieur, parmi lesquelles on compte celle dite encore aujourd'hui *Via d'Arborea*, parce que ce quartier fut habité en 1369 par les gens du juge de ce nom, lorsqu'ils assiégeaient le château, et celle nommée *li Cossi* ou *li Corsi*, que l'on dit avoir été établie par une colonie de Corses. Il est inutile de parler des autres rues transversales et des ruelles qui longent l'intérieur des murailles d'enceinte. Toutes ces rues sont encore pavées en cailloux arrondis hormis la *Piazza*, comme il a été dit ci-dessus; j'en excepte cependant la *Via Turritana*, où il y a à présent des espèces de trottoirs et dont le pavé en cailloux est plus soigné.

Château. Le château de Sassari est construit extérieurement en pierres de taille; il est placé à la partie la plus élevée de la ville, et dit-on, sur l'emplacement d'un château plus ancien. Il fut bâti en 1330 par Raymond de *Monte-Pavone*, premier Gouverneur général du *Logodoro* sous les Aragonais; aussi parmi les écussons que l'on voit sur la façade principale de cet édifice, du côté de la ville, conjointement avec l'armoirie barrée des rois d'Aragon, on en remarque un où se trouve figuré un paon, qui était l'armoirie parlante du gouverneur en question. La forme de cette ancienne forteresse est à peu près celle d'un trapèze, avec cinq tours carrées à ses angles et une cinquième au centre de la façade; au pied de cette dernière se trouve la porte d'entrée qui est double, c'est-à-dire que cette entrée a deux portes, l'une après l'autre, et entre elles, on voit encore

une *sarrasine*, enclavée dans une rainure verticale, et suspendue sur la tête des passants. Cette entrée complète le rapprochement qu'on peut faire dans l'ensemble de ce château avec celui de *S. Antioco*, dit *Castello Castro* (1). La tour qui fait face au NE m'a servi de point trigonométrique pour la ville de Sassari; sa position est résultée comme il suit : longitude, à l'est de l'Observatoire de Paris, 6°, 13', 56'', 21; latitude 40°, 43', 32'', 62; son altitude au-dessus du niveau de la mer 220m. 12c.

Le château de Sassari servit d'abord de demeure au Gouverneur général et aux troupes, du temps des rois d'Aragon: il soutint plusieurs siéges, et il fut même pris par le juge d'Arborée. D'après les historiens Fara et Cossu (2) il fut garni d'un fossé et d'un chemin couvert en l'année 1503; plus tard il fut destiné à l'Inquisition; c'est là où étaient les prisons du *Saint-Office*. Depuis que la Sardaigne est gouvernée par les princes de Savoie une partie de ce château a toujours servi de caserne et l'autre partie est restée à la disposition de l'archevêque de Sassari, comme prison ecclésiastique; mais on y enferma aussi des laïques et elle devint une succursale des prisons du gouvernement. J'ignore s'il en est encore de même aujourd'hui, mais il est certain que c'étaient les plus horribles prisons du monde. Sauf le lieu occupé par les Carabiniers (Gendarmes) de Sardaigne, en station à Sassari, qui est loin d'être confortable, le reste de la partie de ce château affectée à la troupe de ligne, ne mérite pas même le nom de caserne ; aussi pendant que j'étais revêtu du commandement général militaire de l'île j'ai dû à plusieurs reprises appeler l'attention de l'Autorité sur son état déplorable, et c'est seulement en 1858 que le Par-

---

(1) Voyez le vol. I de cet *Itinéraire*, chap. III, p. 263, fig. 3.

(2) Fara, *Chorograph.*, lib. II, p. 57. Cossu, *Della città di Sassari*. Cagliari, 1783, p. 7.

lement a approuvé un projet d'ampliation de cette caserne. Il suffit de dire que la troupe de ligne en garnison à Sassari, composée ordinairement d'un régiment sur le stricte pied de paix, ayant toujours un bataillon éloigné pour fournir des détachements, occupait quatre localités différentes de la ville.

Améliorations

Un des derniers gouverneurs de Sassari, feu le général Pierre Crotti de Costigliole, s'occupa avec un zèle louable des améliorations que réclamait l'état sanitaire de la ville, où le nettoyage des immondices, qu'on jetait de nuit par les fenêtres (comme cela avait lieu jadis à Marseille), était confié aux chiens qui rodaient dans tous les quartiers. C'est à ce gouverneur éclairé que l'on doit le creusement des égouts actuels, la mise en œuvre de l'ampliation de la ville et la construction des faubourgs, qui permirent à la population, et surtout à la classe pauvre, de sortir des tanières infectes où la retenaient les sordides propriétaires des maisons de la ville. Comme depuis un certain nombre d'années et surtout depuis l'annexion de Gênes au royaume de Sardaigne, la population de Sassari avait notablement augmenté, à cause de ses rapports commerciaux avec la capitale de la Ligurie, cette population ne pouvait plus rester dans l'enceinte des murs de l'ancienne Sassari; aussi des familles nombreuses payaient bien chèrement une seule pièce au rez-de-chaussée, humide et presque sans lumière, où s'entassaient pendant la nuit, tous les individus des deux sexes qui les composaient, sans compter le *Molenti* (baudet), quelquefois même le cheval, le porc, le chien, le chat, les poules, etc.

Construction des faubourgs.

Le gouverneur, chevalier Crotti, eut à lutter contre une formidable opposition qui voulait spéculer sur la misère de tant de familles; et ce ne fut qu'après bien des efforts et avec une grande persévérance qu'il put contribuer efficacement à obtenir du gouvernement la permission de bâtir des faubourgs hors de l'enceinte, et d'abattre quelques murs de celle-ci pour donner de l'air à la ville. Il

fut secondé dans cette honorable tâche par quelques membres de l'ancien Municipe, et par le docteur Sachero, alors proto-médecin et professeur à l'Université de Sassari, le même qui s'était occupé des eaux de *S. Martino*. Dans l'année 1836, pendant que le choléra sévissait dans une partie de l'Europe méridionale, on put enfin vaincre la résistance qui s'opposait à l'agrandissement de la ville au dehors; alors on commença à bâtir les maisons des faubourgs actuels et à abattre quelques parties des anciens murs qui empêchaient la ventilation de certaines rues étroites et malsaines. Il est certain que si cette maladie, qui fit ensuite tant de ravages en 1855 à Sassari, s'y fût introduite 20 années plutôt, elle eût probablement doublé et triplé le nombre déjà très-grand de ses victimes. A l'heure qu'il est les faubourgs, et surtout celui qui se trouve au delà de l'ancienne *Porta Castello*, ont déjà pris un développement considérable et l'on peut prévoir que le mouvement actuel du centre à la circonférence, de la population de Sassari, ne s'arrêtera que lorsque le nombre des maisons nouvelles *extra muros* se trouvera en rapport avec les besoins et le nombre des habitants.

La ville de Sassari fut partagée en cinq paroisses dès l'an 1278 par l'archevêque Drogotor, comme nous l'apprend l'historien Fara; cette même division subsiste encore aujourd'hui. La principale paroisse est celle de Saint-Nicolas, en même temps la cathédrale; c'était jadis une *Pievania*, avec le titre de *Santa Maria del Popolo;* elle fut rebâtie en 1434 lorsqu'il fut question de transférer à Sassari le siége des évêques de Torres, l'emplacement occupé par cette ancienne ville ayant alors été abandonné. Cette translation eut son entier accomplissement en 1441, d'après une bulle du pape Eugène IV. En 1480 l'église dont il s'agit fut couverte en plomb, et en 1531 on lui fit plusieurs réparations. La façade est plus récente; elle date du XVIII siècle, mais elle est lourde et d'assez mauvais goût, malgré la multiplicité de ses ornements. Dans l'in-

térieur l'église est passablement ornée et riche en marbres; on y remarque surtout le maître-autel.

Mausolée.

On peut visiter dans Saint-Nicolas le mausolée du Comte de Maurienne, de la Maison régnante de Savoie, mort le 28 octobre 1802, gouverneur de la ville et du cap de Sassari (1). Ce tombeau est l'œuvre d'un sculpteur nommé Finelli; *ce n'est*, au dire de Valery, *qu'une espèce de contrefaçon froide du beau monument Rezzonico (Clément XIII) de Canova; la figure pleurante de la Sardaigne, assise sur une gerbe de blé, au lieu d'avoir cette sorte de force, d'embonpoint d'une Cérès Africaine, est mignarde, maniérée* (2).

Sacristie et clocher.

La sacristie de cette cathédrale est bien dotée en argenterie et en ornements sacerdotaux; il y a même quelques tableaux passables; on y conserve une statue en argent de Saint *Gavino*, que l'on porte en procession le 25 octobre de chaque année. Le clocher, placé contre l'église, est bien bâti; il atteint une hauteur considérable.

Autres églises de la paroisse de S. Nicolas.

Les églises de l'intérieur de Sassari qui dépendent de la paroisse de Saint-Nicolas sont les suivantes: celle de Saint-Jacques, église humide, basse et mal éclairée, et celle de Saint-Michel tout près du château. On comprenait aussi dans cette même paroisse l'église de *Gesù-Maria*, qui est très-grande et de meilleure construction que les autres; ce qui s'explique facilement lorsqu'on sait qu'elle appartenait aux RR. PP. Jésuites; elle est riche en argenterie et en ornements; maintenant elle est devenue une paroisse, en remplacement de celle de Sainte-Catherine qui a été démolie assez récemment. On compte encore, comme dépendantes de la paroisse de Saint-Nicolas, l'église de *N. S. del Rosario*, celle de Saint-Joseph attenante à l'Université, et celle du monastère de Sainte-Claire.

(1) Benoît Marie Placide de Savoie, comte de Maurienne, était frère des rois Charles-Emmanuel IV, Victor-Emmanuel I, et Charles-Félix.

(2) Valery, loc. cit., chap. XV, p. 54.

La paroisse de Saint-Apollinaire est assez vaste, avec sept autels; on y fait remarquer un Christ en bois, qui, dit-on, a été préservé miraculeusement de l'incendie de l'église; elle a sous sa juridiction deux petites églises de monastères de femmes, savoir celles de Sainte-Élisabeth et des Capucines. S. Apollinaire.

La paroisse de Saint-Sixte a été nouvellement rebâtie sur l'emplacement de l'ancienne église de ce nom; elle fut consacrée en 1849 par l'archevêque actuel, Monseigneur Varesini. Elle a sous sa juridiction trois églises *intra muros*, qui sont, le *Carmine*, Saint-Paul, appartenant aux Frères des Écoles pies, et Saint-André, confrérie. S. Sixte

Aux paroisses de Sassari il faut ajouter celle de Saint-Donat. S. Donat.

Parmi les églises placées hors de l'enceinte de la ville, je me bornerai à citer celle des Capucins qui se trouve, ainsi que le couvent, hors de la *Porta Resello;* près de la même porte on voit celle de la Trinité, concédée à la confrérie de *Santa Croce* en échange de l'église de ce nom, lorsque celle-ci fut démolie pour restaurer le Séminaire. Valery cite dans l'église de la Trinité une *Déposition du Christ* qu'il regarde comme un ouvrage du XV siècle et en même temps le meilleur tableau de la ville (1). Dans le voisinage se trouve l'église *del Monte*, desservie par les Capucins. Près de la porte *Usseri* s'élève celle de *N. D. de Bethléem*, appartenant jadis aux Bénédictins; elle fut renouvelée par le fameux *fra Antonio Cano*, le démolisseur et le barbare refaiseur de tant d'églises, qui périt si misérablement, en tombant d'un échafaudage de la cathédrale de *Nuoro*, comme il a été dit en son lieu p. 163. Hors de la Porte neuve se trouvent, l'église de Saint-Augustin qui n'a rien de remarquable, si non, qu'elle est très-humide; elle fut restaurée en 1606; celle de Saint-Paul, Églises *extra muros*.

(1) Valery, loc. cit., chap. XV, p. 54.

église assez récente, près du *Campo Santo*; enfin, celle de *S. Pietro in Silchi*, très-ancienne, restaurée à plusieurs reprises, ce qui lui a fait perdre son cachet d'antiquité; elle a été desservie jusqu'ici par les Franciscains, dits *Minori Osservanti;* elle est très-fréquentée par les dévots et c'est un but de promenade. Près de la *Porta Sant'Antonio* on voit l'église de ce nom, desservie par les *Servi di Maria*; ceci se rapporte au moment où je trace ces lignes (août 1859), car peut-être avant la publication de ce volume, il y aura des changements dans le personnel des ordres religieux, par l'application de la loi sur la suppression des couvents. Quant aux autres églises rurales de la banlieue et du territoire de Sassari, je fais grâce à mon lecteur de leur énumération; je me bornerai à signaler une peinture à fresque dans celle de la *Vergine del latte dolce* (sic).

Palais épiscopal. Le palais épiscopal, qui a le défaut de ne pas être trop rapproché de la cathédrale, n'a de remarquable que son antiquité; car il fut construit avant l'année 1278 par l'archevêque *Trogotor* ou *Drogotor* qui, ayant aussi bâti l'église de Saint-Nicolas, aurait bien pu placer les deux édifices à côté l'un de l'autre; mais comme ces constructions datent déjà de près de six siècles, nous ne pouvons pas juger des raisons que ce prélat aura peut-être eues pour en agir ainsi. Cet édifice fut ensuite agrandi et restauré par l'archevêque Pierre Spano en 1427; malgré cela je me range tout à fait à l'opinion de M. Valery qui, à propos de cette bien modeste demeure archiépiscopale, dit: *L'archevêché a l'air du presbytère d'un curé de campagne et il faut vraiment les armes du prélat pour le reconnaître* (loc. cit.). Le seul avantage que cette localité puisse présenter, c'est d'être tout près et même, je crois, en communication avec le Séminaire, et d'avoir été à portée de l'ancien hôpital; celui-ci a été tout nouvellement changé en un *petit Séminaire*, ou espèce de collége, par l'actuel archevêque, Monseigneur Varesini.

Dans la principale rue, dite également *Piazza*, se trouve l'Hôtel de Ville, refait presque à neuf, il y a une trentaine d'années, ainsi que le théâtre qui lui est attigu, nommé *Teatro Civico;* ce dernier fut bâti presque entièrement sur le modèle du théâtre Carignan de Turin, mais avec des proportions un peu plus petites. Ces deux édifices sont l'œuvre de l'ingénieur Cominotti, auquel je suis redevable de plusieurs dessins, entre autres des originaux de costumes Sardes de l'atlas de la première partie de ce *Voyage* et de celui de la planche XXXVIII de l'atlas de la deuxième partie, représentant l'ancienne église épiscopale de *Sorres*. C'est également cet artiste qui a exécuté les vues de la nouvelle route centrale, publiées en 1832 (1); je saisis cette occasion pour payer à la mémoire de cet excellent ami, le tribut de mes regrets et de ma reconnaissance.

Les autres édifices les plus remarquables de Sassari sont, le palais de l'actuel duc de *Vallombrosa*, jadis duc de *l'Asinara*, et ceux des marquis de Saint-Sébastien et de Saint-Saturnin; je noterai également la maison de D. Simon Manca et celle de M. Cherosu parmi un assez grand nombre d'autres qui appartiennent à un ordre inférieur d'architecture. Dans quelques maisons très-anciennes de la ville on voit encore le style du XVI siècle, avec des fenêtres en ogive, qui ne manquent pas d'un certain interêt archéologique. Je dois encore faire mention du Séminaire placé, comme je l'ai dit ci-dessus, tout contre l'archevêché; il a été rebâti presque à neuf par Monseigneur Arnosio, il y a près de trente ans.

L'historien Fara vante les quatre cents sources que renferme le territoire de Sassari, c'est-à-dire qui sont

---

(1) *Raccolta di XVI vedute prese sulla centrale strada di Sardegna, dedicate a S. E. il marchese di Villahermosa di sua patria amatore zelantissimo.* MDCCCXXXII. Paris, lith. de Mademoiselle Formentin.

comprises dans un cercle de trois milles autour de la ville. Parmi les fontaines, il fait déjà une mention particulière de la fontaine du *Rosello: Inter hos fontes primatum tenet fons Roselli, ad orientem erumpens et juxta Macelli portam, duodecim canalibus, aquam populo propinans, quae clara, tenuis, lenis, pura et omnium saporum expers, gustuque iucunda, celeriter, sine ulla ventriculi molestia, praecordia pertransit; quaeque aestate frigida, hyeme autem calida manat, nec non igni admota cito calefit, remota vero ocissime frigescit* (1). J'ai cru devoir rapporter ce curieux passage tout entier; au reste, cette fontaine existe encore telle qu'elle fut décrite par le docte historien Sassarais; seulement, aux statues qui l'ornaient aux quatre coins et qui étaient toutes mutilées, mais assez bonnes lorsque je les ai vues pour la première fois, on en a substitué, il y a quelques années, quatre autres plus petites, hors de proportion avec le monument et d'un assez mauvais goût; elles représentent, comme les premières, les quatre saisons.

Sa description. La fontaine a la forme d'un parallélipipède, ayant dans sa plus longue face à peu près 6m. 50c. de longueur sur près de quatre mètres de large et 3m 25c. de hauteur. Elle est toute revêtue de marbre, avec quatre statues aux angles. Du piédestal de celles-ci sortent autant de fontaines; huit masques, jadis en bronze et maintenant en marbre, disposés trois sur les deux grandes faces, et un sur les deux autres, vomissent également de l'eau en abondance, et complètent, avec les jets des quatre bases des statues, le nombre de douze fontaines qui d'après Fara s'échappent de cet édifice. Celui-ci se compose essentiellement de deux parallélipipèdes de différentes dimensions, posés l'un sur l'autre; sur le rebord du premier on voit, aux quatre angles, autant de tours carrées, qui sont les armoiries de la ville de Sassari ou

(1) Fara, loc. cit., *Chorograph.*, lib. II, p. 58.

plutôt celles de l'ancienne *Torres;* mais au milieu de ce même rebord, du côté qui fait face à la ville, se trouve une cinquième tour plus élevée que les autres et ronde, ornée de l'écusson d'Aragon. L'autre parallélipipède plus petit a également quatre tours carrées à chacun de ses angles, d'où partent deux arcs-boutants qui se croisent au centre de l'édifice; c'est là qu'est placée, sur son piédestal, une statue équestre, représentant S. *Gavino* patron de la ville, revêtu d'un costume de guerrier; il porte dans la main une oriflamme, au bout d'un long bâton. Au-dessous de la jonction des deux arcs-boutants se trouve, couchée sur le plan supérieur du dernier parallélipipède, une figure fluviatile barbue, qui est, en style païen, la personnification de la fontaine; elle est placée précisément au-dessous de l'image du martyr chrétien.

Sur trois faces de cette fontaine on lit ce qui suit:

Sur celle de gauche :

DE ANNO MDCV ET MDCVI

Sur celle du milieu:

FELICITER REGNANTE POTENTISSIMO HISPANIARVM ET

SARDINIE REGE PHILIPPO III FAMIGERABILIS HIC IVGIS AQVE

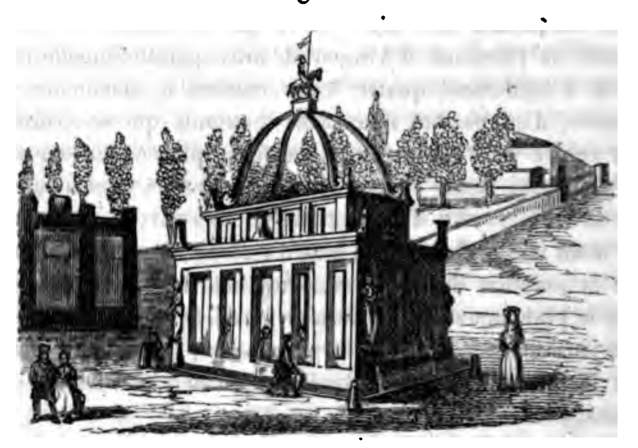
Sur celle de droite :

FONS IN MELIOREM HANC QVAM CONSPICIS

FORMAM REDACTVS FVIT TEMPORE CONSVLATVS

On verra ci-après un croquis de cette fontaine, dont l'original, sur une plus grande échelle, fut fait par feu l'ingénieur Cominotti.

Fig. 19.



M. Valery. M. Valery pendant son séjour à Sassari n'a jamais manqué d'aller tous les matins passer un moment à la fontaine du *Rosello;* c'est alors qu'il s'est épris d'une tendresse extrême pour les ânes qui y affluent toute la journée, sous la conduite des porteurs et des vendeurs d'eau; ceux-ci y remplissent deux petits barils que ces ânes transportent dans toute la ville. Notre grave voyageur s'extasie sur ces animaux qui *prennent paisiblement la file et sur les hommes qui les conduisent en chantant.* Il cite à propos de ces ânes un passage spirituel du Père *Cetti* qui, dans son histoire naturelle de l'île, en parlant des services que rend cet utile animal, dit à propos de ceux de Sassari que les ânes ont succédé aux aqueducs antiques, qu'ils avaient peut-être précédés (1). M. Valery ajoute: *la même vicissitude avait eu lieu à Rome dans le moyen-âge et avant que Sixte-Quint y eût amené l'eau Alexandrine, à laquelle il donna*

(1) Cetti, *I quadrupedi di Sardegna*, loc. cit., p. 24 et 25.

le nom de Felice; *le fameux tribun Rienzi était fils d'un des marchands d'eau romains* (1).

Quant à ceux de Sassari, je dirai qu'ils sont tous d'origine Corse et qu'ils ne méritent pas les éloges que le spirituel bibliothécaire de Versailles s'est plu à leur prodiguer, pour la manière dont ils se comportent avec leurs baudets. Je dois aussi ajouter que je ne puis pas m'associer aux termes du tableau que ce voyageur fait de cet âne de Sassari, qui, dit-il, *est petit, agile, infatigable, plein de force, d'intelligence et de docilité, qui transporte ses petits barils d'eau depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, qui n'a rien de la lourdeur, de la mauvaise grâce ou de l'obstination du baudet.* Dans ce tableau je ne reconnais pas tout à fait le modeste pourvoyeur d'eau de Sassari, et bien loin d'être, comme le dit M. Valery, *supérieur aux autres individus de son espèce et plein d'esprit et de dignité*, il est au contraire, à mon avis, le plus dégradé, le plus rabougri, le plus humble et le plus mesquin parmi tous les ânes possibles. Il est vrai que cette différence d'opinion entre nous est faite pour confirmer le reproche que m'a adressé l'illustre voyageur, de n'être ni artiste, ni poëte, mais, à mon tour, il me sera permis de mettre au rang des pures poésies la description que M. Valery fait de l'animal qu'il nomme improprement *Molentu* (2) et de son conducteur.

La vérité est que le petit âne porteur d'eau à Sassari, n'est remarquable que par son extrême petitesse, car, en général, il n'atteint pas la taille d'un gros chien dogue; son poil grisonnant, long et soyeux, est inégalement réparti sur une peau quelquefois nue et écorchée, qui présente alors de larges lacunes de toison, fruits des blessures faites au pauvre animal par le bâton de son maître.

---

(1) Valery, loc. cit., chap. XX, p. 67.

(2) On doit dire *Molenti.* Voyez la première partie de ce *Voyage* édition de 1839, livre III, chap. V, p. 239.

ou par la continuelle charge qu'il lui impose. La tête de cet être souffrant est constamment très-basse et rasant presque la terre, ses oreilles sont toujours pendantes. Sa seule nourriture consiste en une poignée de son, et dans les feuilles de choux ou de laitue que lui ou son maître ramassent dans les rues qu'ils parcourent en serpentant, à la recherche des rebuts d'herbages. Quant aux traitements que cette pauvre bête endure de la part de son conducteur, ils sont bien loin de correspondre aux éloges que M. Valery adresse à ce dernier. Outre les grands coups de bâton et les piqûres d'aiguillon pointu que l'âne ne cesse de subir, il est encore soumis à un autre genre de supplice. Lorsque la charge n'est que commencée, c'est-à-dire lorsqu'un des deux barils qui doivent la composer est déjà rempli à la fontaine, l'ânier le place sur le bât de sa bête d'un côté, en le soutenant au moyen d'un petit bâton fourchu fiché par un bout en terre et dont l'autre extrémité est destinée à empêcher le baril plein de faire chavirer le bât et de tomber à terre, tandis que de l'autre côté la charge n'est pas complète; mais comme pendant que le second baril se remplit à la fontaine, le moindre mouvement de l'innocente créature ferait tomber le support du baril plein, le conducteur y remédie en ployant le pied de devant de la pauvre bête et en le tenant ainsi en l'air au moyen d'une corde fixée au bât; c'est dans cette position gênante que le patient animal, forcé de se tenir sur trois jambes, doit rester pendant tout le temps, quelquefois fort long, que son chargement n'est pas complet. Il en est de même pour le déchargement; combien de fois n'ai-je pas vu à l'entrée des maisons, ou bien sous les vestibules, ces pauvres baudets se soutenant avec peine sur trois jambes, avec leur demi-charge, attendant patiemment que leur maître, monté chez la pratique avec une barrique pleine, la rapporte vide et vienne mettre fin à cette cruelle torture; heureux l'animal lorsque l'ânier ne perd pas son temps à jaser avec quelqu'un, ou à boire

dans un cabaret voisin, pendant tout le temps que se prolonge son supplice; et plus heureux encore lorsque ce supplice n'est pas suivi d'une bonne volée de coups de bâton. Telle est la vérité toute prosaïque sur la poésie faite par M. Valery sur les petits ânes de Sassari, à propos de la fontaine du *Rosello*. J'ajouterai encore maintenant, que chaque ânier paie à la ville six centimes par jour pour exercer son industrie de porteur d'eau, et que, somme faite, on peut calculer à 100 les animaux employés à Sassari à cet usage. Enfin je ne dois pas oublier de dire que l'on donne en cette ville, assurément par dérision à propos de sa voix, le nom de *Filomela* à cette espèce de petits ânes, nom que l'on emploie également dans ce pays pour désigner une fauvette qui chante fort bien (la *Sylvia atricapilla*); cette plaisanterie correspond assez bien au sobriquet de *Rossignol d'Arcadie* donné ailleurs à la monture de *Balaam*.

Tout en appréciant l'utilité de la fontaine du *Rosello*, j'ai toujours pensé qu'il y aurait un grand avantage pour la ville en question, si l'on pouvait affranchir sa population du tribut qu'elle paie journellement aux porteurs d'eau; je crois d'après des études sérieuses faites par moi-même sur les différentes couches du sol tertiaire de Sassari, qu'il y aurait de grandes chances de réussite à forer un puits artésien sur la place même du château, qui est le point le plus élevé de la ville, et que l'on obtiendrait facilement et à peu de frais en ce lieu une fontaine jaillissante au-dessus du sol. Les avantages d'une source en ce point seraient évidents, ne fut-ce que pour contribuer à l'écoulement des immondices qui se trouvent dans les égouts; car ces matières ne coulent guère par elles-mêmes que dans le temps de pluie ou d'orage; ainsi une fontaine sur le sommet de la ville améliorerait de beaucoup l'état sanitaire de celle-ci; je ne parle pas des autres avantages que procurerait l'eau surgissant à portée des maisons nouvellement bâties de ce côté et surtout l'eau gratuite. Puits artésien.

Autres fontaines. Une des fontaines un peu remarquables de la ville est celle dite d'*Abba chiara*, qui arrose le vallon de *Valverde*, au-dessus du *Rosello;* l'eau y est si abondante qu'elle fait même mouvoir des moulins; anciennement elle était conduite à *Torres* par un grand aqueduc dont les débris existent encore. Près de la promenade, vers l'ouest, se trouve le *Pozzo di Rena*, et dans le cloître de Saint-Augustin il y a une source dite *Dragonara di S. Agostino*. Hors de la porte *Uzzieri*, non loin de la *Porta Nuova*, on voit une eau limpide sortir par six orifices; elle est aussi très-abondante et elle porte même le nom de *Fontana delle Concie*, parce qu'elle sert aux corroyeurs; ces eaux se joignaient jadis à celles d'*Abba chiara* avant d'être conduites à *Torres* par le grand aqueduc Romain. Près de l'église de *N. D. de Bethléem* on voit un abreuvoir public, également abondant en eau; plus loin en un lieu proche du couvent de Saint-Pierre, se trouve l'ancienne fontaine de la *Villa Silchi*, dont on se sert maintenant pour arroser des jardins et qui coule dans un petit vallon voisin. Dans cette même région il y avait une fontaine dite *Fontana della rogna;* elle servait de bain aux galeux et aux lépreux (1); enfin il existe d'autres sources qu'il est inutile d'énumérer.

Université. Sa fondation. J'ai déjà dit ci-dessus que le palais actuel de l'Université était jadis le collége des Jésuites. Cette Université fut spécialement fondée au moyen de dons particuliers. D'abord un nommé Alexis Fontana, mort en 1558, léguait à la Compagnie de Jésus tout son patrimoine pour fonder à Sassari, sa patrie, un collége, et pour que l'on ouvrît des écoles publiques; ce qui eut lieu en 1562. Un autre Sassarais, Gaspard Vico, faisait un legs semblable en 1606; plus tard, en 1682, un chanoine de Sassari, nommé Paul Ornano, laissait pareillement son bien aux Jésuites

(1) Voyez ce qui a été dit ci-dessus, p. 330, à la note première à propos de la *Porta Uzzeri*.

pour l'enseignement gratuit de la grammaire et des humanités (1). Le Municipe de la ville y contribua également, et il eut la surintendance des écoles, avec la nomination de deux professeurs, payés par la caisse civique. L'archevêque était seulement le protecteur de l'établissement; le Municipe était le patron, et la Compagnie de Jésus avait la faculté de conférer les grades: les fonds des legs ci-dessus servirent en partie à faire face aux frais les plus importants. L'ouverture solennelle de l'Université de Sassari eut lieu en 1634.

En 1763 il fut question à Turin de fondre en une seule les deux Universités de l'île, comme cela pourrait même paraître très-convenable aujourd'hui, si l'on ne tenait compte de plusieurs raisons contraires, mais surtout de la véritable origine de l'Université de Sassari, qui fut, comme on l'a vu, fondée avec des legs particuliers, et par les deniers du Municipe. Quoi qu'il en soit, les raisons qu'on allégue aujourd'hui contre la fusion, furent admises sous le sage et équitable ministère du comte Bogino; on se contenta alors de réformer et d'améliorer les conditions de cet établissement universitaire, dont on fit une nouvelle ouverture publique en 1766. Depuis lors on accorda à cette Université à peu près les mêmes faveurs qu'à sa rivale de Cagliari, et les choses sont aujourd'hui sur le même pied.

Voici ce qui concerne l'enseignement de l'Université de Sassari: pour les facultés de théologie, de jurisprudence, de médecine et de chirurgie, les matières que l'on y enseigne sont absolument les mêmes que celles fixées pour l'Université de Cagliari.

Pour la théologie, trois chaires, savoir: théologie scholastico-dogmatique; écriture sainte, langues orientales; et théologie morale.

---

(1) Tola, *Dizion. biogr. degli uomini illustri di Sardegna.* Torino, 1837, vol. I, p. 46, note 3.

Jurisprudence.

Pour la jurisprudence, huit chaires, savoir: droit Romain; code civil, décrétales; droit pénal, de procédure civile et criminelle; droit public, constitutionnel et administratif; droit commercial et d'économie politique; histoire du droit; institutions de droit Romain et de droit canonique. Outre ces huit professeurs il y en a un neuvième, chargé de l'enseignement élémentaire du droit civil national, pour les jeunes gens destinés au notariat; ce dernier est professeur de fait, mais il n'en a pas le titre.

Médecine et Chirurgie.

La médecine et la chirurgie comptent sept professeurs, savoir: de physiologie - de médecine théorico-pratique et de clinique médicale - d'institutions médico-chirurgicales - d'opérations chirurgicales et d'accouchements - de matière médicale, d'hygiène et de police médicale, de médecine légale et de toxicologie - d'anatomie et de chirurgie théorico-pratique. Il y a aussi un cours de pharmacie pareil à celui de l'Université de Cagliari, savoir: un professeur et un préparateur de chimie; ce dernier est provisoirement chargé de l'enseignement de la pharmacie théorico-pratique.

Chaires en moins à Sassari.

L'Université de Cagliari aurait de plus que celle de Sassari, un professeur d'histoire naturelle, un professeur de géodésie et un d'architecture, sans compter le Musée d'histoire naturelle et d'antiquités, qui à la vérité n'existent pas à Sassari.

Statistique comparative.

Voici la statistique numérique des étudiants des deux Universités de l'île pendant les années 1856-57.

	Cagliari	Sassari
Théologie	13	23
Jurisprudence	58	47
Notariat	4	»
Médecine et chirurgie	106	67
Pharmacie	12	6
Architecture	29	»
	222	143

Quant à la Bibliothèque et aux autres établissements scientifiques de cette Université, il suffira de dire qu'ils ne sont point dans les conditions requises pour être d'une grande utilité aux études. La Bibliothèque contient à peine neuf mille volumes, sans compter environ trois mille petites brochures; tout ce qu'elle renferme d'un peu remarquable ce sont les manuscrits de Dominique Azuni, Sassarais, dont il a été fait mention en son lieu (1); il les a légués, en mourant, à la Bibliothèque de sa patrie, et ils sont conservés au secrétariat de l'Université en question; on peut voir l'énumération de ces ouvrages dans le *Voyage* de M. Valery, chap. XVII, page 58. Autres établissements scientifiques.

Le collége *Canopoleno* est ainsi nommé à cause de son fondateur, Monseigneur *Canopolo*, également natif de Sassari, mais archevêque d'Oristano; après avoir été administré par les PP. Jésuites, il est maintenant réglé, comme tous les autres colléges nationaux de l'État, en conservant cependant son ancien titre. Collége *Canopoleno*.

Il existe encore, sous la forme d'école publique gratuite, un établissement régi par les frères des *Écoles pies* dits *Scolopi;* l'enseignement purement élémentaire qu'on y donne est aujourd'hui en décadence. Frères *Scolopes*.

Il y a à Sassari un cabinet de lecture, formé par une société de personnes aisées, qui s'y réunissent à cet effet; il est passablement fourni en journaux et en brochures modernes, littéraires et politiques. Cabinet de lecture.

L'imprimerie fut introduite en cette ville en 1616 par Monseigneur *Canopolo*, mentionné ci-dessus; ce prélat fit tous les frais de son premier établissement et il en confia la direction à un nommé Barthélemy Gobetti. Dans cette même année on vit sortir de ses presses sa première publication qui consistait en un petit poëme en langue Cas- Imprimerie.

---

(1) Voyez le vol. I de cet *Itinéraire*, chap. I, p. 145, et ci-après, p. 372.

tillane d'un nommé *Jean Gavino Gillo-Marignaccio*, sur le martyre des SS. *Gavinus*, *Protus* et *Januarius*. D'autres imprimeries s'établirent ensuite dans la même ville, parmi lesquelles je dois citer celle de *Joseph Piattoli* qui, pendant les années 1773 et 1788, publia l'histoire naturelle de l'île de Sardaigne du Père *Cetti* (1), ainsi que d'autres ouvrages remarquables, pour leur temps, sous l'aspect typographique (2). Il existe maintenant plusieurs autres imprimeries à Sassari, mais elles ne sortent pas de la condition de médiocrité à laquelle elles sont condamnées par le peu de travail qu'elles ont.

Promenades publiques.

Tout autour de l'ancienne enceinte, hormis dans le lieu maintenant occupé par le faubourg principal, on voit des allées d'arbres (presque tous des ormeaux) qui servent de promenade publique, et auprès de celles-ci il y a des routes également ombragées, destinées au passage des voitures et des chariots. C'est seulement depuis un petit nombre d'années que l'on a planté un vrai jardin public à l'ouest de la ville, derrière le lieu dit *Pozzo di Rena*. On commence à y trouver de l'ombre avec plusieurs bouquets d'arbres en fleur. C'est maintenant le rendez-vous du beau monde qui va s'y promener; ce jardin est très-fréquenté le dimanche, jour auquel intervient la musique militaire du régiment en garnison à Sassari.

Hôpital civil.

Au sud de la ville, au delà des premières maisons du faubourg, on a commencé, il n'y a pas longtemps, sur une assez grande échelle, un nouvel hôpital civil. Comme je n'ai plus visité ce lieu depuis que j'ai quitté le commandement militaire de l'île, à la fin de 1851, j'ignore à quel point se trouve cette construction, mais je sais

---

(1) Voyez ce qui a été dit dans le premier volume de cet *Itinéraire*, chap. I, p. 73.

(2) On peut consulter à ce propos un petit opuscule de M. le chev. Pierre Martini ayant pour titre: *Sulle vicende tipografiche di Sardegna*; Cagliari, 1847.

qu'au moment où je trace ces lignes on vient de transporter les malades dans la partie de cet édifice qui est déjà achevée. Cette construction est presque entièrement faite en pierres de taille, nommées *cantoni*, tirées d'un calcaire blanc ou blanc-jaunâtre, tertiaire, facile à scier ou à couper avec la hache, et qui finit par se durcir à l'air. C'est avec cette même pierre que sont faits presque tous les édifices de la ville; mais pour les soubassements et pour les colonnes on lui préfère une autre pierre calcaire, dite *Pietraforte di Santa Natolia*, dont il sera fait mention en son lieu.

La quantité considérable de sources, dont est fourni le territoire de Sassari, influe naturellement sur la nature du sol, qui y est d'une fertilité extrême. Aussi, lorsqu'on entre dans cette ville par *Porto Torres*, c'est-à-dire du côté où les eaux de la fontaine d'*Abba chiara* et du *Rosello* réunies coulent dans une espèce de vallon, voisin de la grande route, on est émerveillé de la richesse et de la puissance de la végétation que présentent les nombreux jardins potagers de cette localité. Mais ce qui frappe surtout l'étranger lorsqu'il arrive pour la première fois à Sassari par ce côté, c'est l'énorme production et surtout la grande consommation que l'on fait souvent dans ces jardins d'une laitue toute particulière qui se mange sans huile ni vinaigre. C'est une partie de plaisir pour les Sassarais de se rendre, surtout les dimanches, à une certaine époque de l'année (1) et presque toujours en nombreuse compagnie, dans les jardins où l'on cultive cette plante potagère, et c'est là qu'avec accompagnement de plaisanteries et de maints quolibets ces gens, hommes, femmes et enfants, font disparaître en un clin d'œil des monceaux ou de grosses corbeilles remplies de têtes de cette laitue, qu'ils broutent telle qu'elle est arrachée du sol, sans autre assaisonnement que l'appétit, l'émulation et le défi d'en

(1) La saison est depuis avril jusqu'à la fin de mai.

faire disparaître un plus grand nombre de pièces. C'est une laitue non frisée, longue de 30 centimètres environ, très-serrée, douce, pleine d'eau, sans aucune saveur désagréable. On ne laisse que quelques feuilles extérieures et le bout vert de toutes les autres; tout le reste est croqué en un instant par un seul homme, plus vite que ne pourraient à peine le faire deux ou trois douzaines de lapins bien affamés. Au reste, cet usage n'est pas exclusivement propre aux Sassarais; je l'ai vu pratiquer à *Osieri* et dans les autres lieux de l'île où l'on peut facilement arroser les jardins potagers. Parmi ces localités je nommerai *Iglesias;* là aussi il m'est arrivé de voir, hors des murs de la ville, installé dans certains champs couverts de ces laitues, plus d'un chanoine, tâchant de calmer avec ce curieux aliment les cris et les besoins d'un estomac épuisé par l'abstinence du carême; car ces laitues sont considérées comme des liquides qui ne rompent pas le jeûne: *liquida non frangunt.*

Tabac. Une plante, qui est principalement propre au territoire de Sassari, c'est le tabac. On a prétendu que l'introduction de cette culture dans l'île de Sardaigne est due à la Maison d'Autriche pendant le peu de temps qu'elle en fut maîtresse. Il paraît que l'on a confondu les dispositions prises par le Gouvernement impérial en 1716, qui abolirent la liberté de la vente du tabac, et qui en firent un revenu fiscal, avec la véritable introduction de la plante, car cette introduction doit remonter au XVI siècle (1). Quoi qu'il en soit, cette industrie est en souffrance depuis un grand nombre d'années, par les entraves qu'une administration égoïste et mal conseillée a mises à la plantation et à l'achat de ces feuilles, et par le transport à Cagliari de la manufacture établie depuis longtemps à Sassari, et qui avait une grande réputation. Quoique le Gouvernement actuel soit revenu en partie des rigueurs stupides de celui

(1) Angius, *Diz. geogr. stor.*, vol. XIX, 1850, art. *Sassari*, p. 251.

qui l'a précédé, rigueurs qui empêchèrent la manipulation de cette denrée à Sassari, et qui tuèrent la culture de la plante en question; cette culture n'a plus repris le développement qu'elle avait jadis et qu'elle pourrait prendre, à cause de la bonté de ses feuilles. On dirait qu'il y a encore à la tête de l'administration, des personnes qui persistent à ne vouloir fournir la manufacture royale que de tabacs étrangers, et à déprécier les feuilles Sardes; mais sur la qualité de ces dernières il suffit de faire une seule observation: c'est que le tabac de Sassari le plus estimé est le fruit d'une fabrication clandestine; ce qui prouve que le choix des feuilles fait par les particuliers est meilleur que celui que font les agents du Gouvernement.

Le produit par excellence du sol Sassarais est l'huile, et l'on peut dire que tout son territoire hors de la ville, à une distance de quatre ou cinq milles, n'est couvert que d'oliviers. Aussi on calcule que le territoire en question, y compris celui de *Sorso*, avec lequel il confine, produit quelquefois jusqu'à 100 mille barriques d'huile par année. J'ai dit ci-dessus que le climat de Sassari est celui de la Provence et que la neige y tombe fort rarement et ne s'y arrête pas; il n'arrive presque jamais que le thermomètre descende à 7 ou 8 degrés sous le *zero*. Ce qui prouve d'ailleurs que la Sardaigne est comprise dans la zone de l'olivier, c'est le grand nombre de ces plantes qui croissent naturellement en tous les lieux propices, à l'état sauvage; ainsi on s'exprimerait mal, à mon avis, si l'on voulait parler de l'introduction qu'on y aurait faite de cette plante puisque ce pays est visiblement sa patrie naturelle. Je pense que la culture de l'olivier pourrait très-bien avoir été en vigueur dans l'île du temps des Carthaginois et des Romains; mais elle aurait cessé quand la Sardaigne fut ravagée par les Vandales et les Sarrasins. Elle ne reprit que dans le XII siècle, lorsque les Doria et les Malespina y devinrent possesseurs de territoires, et par suite des rapports qui s'établirent entre les Sardes et

les habitants des côtes de Gênes; mais les temps orageux ayant encore continué pendant des siècles, cette industrie ne put prospérer; aussi il arriva que, dans le XVII siècle, la Sardaigne, et surtout la province de Sassari, tira les huiles des pays de Gênes et des îles Baléares. Ce n'est guère que depuis que l'île est régie par les princes de la Maison de Savoie, et principalement depuis le ministère du fameux comte Bogino, que la culture des oliviers et la fabrication des huiles commencèrent à y prendre un véritable développement.

Qualité de l'huile.

Quant à la qualité de cette huile, il paraît que les Sassarais commencent à revenir de leur ancien préjugé, qui faisait qu'avec d'excellentes olives ils ne fabriquaient que de l'huile fort médiocre. Plus d'une fois j'ai dû combattre les raisonnements que les propriétaires des oliviers de Sassari mettaient en avant pour justifier l'emploi des olives mises à la presse et au moulin sans choisir les bonnes et rejeter les mauvaises. Il n'y a pas très-longtemps que l'on a commencé à faire de l'huile fine; qui ne le cède en rien en fait de bonté à la meilleure de la Provence et du territoire de Nice. On a également, depuis une trentaine d'années, commencé à tirer parti de ce que l'on nomme la *sansa*, obtenue après la seconde pression; on l'utilise maintenant par des lavoirs construits à cet effet, au lieu de payer, ainsi que cela arrivait auparavant, quelqu'un pour l'emporter hors du moulin comme une matière inutile et embarrassante. On tire même parti des noyaux des olives, que l'on brûle en hiver dans les braisiers, et même on les emploie à la cuisson de la chaux et des briques, car ces résidus donnent une flamme vive et durable.

Savons.

Il est naturel que dans un pays produisant maintenant une quantité d'huile, on ait pensé à introduire des fabriques de savon, matière dont la Sardaigne, qui possède aussi de la soude en abondance, était restée jusqu'ici tributaire du Continent. On compte maintenant à Sassari quatre fabriques de savon; elles suffisent largement à la consom-

mation de toute l'île, sans parler des fabriques établies en d'autres points de la Sardaigne. Aujourd'hui, non-seulement l'introduction des savons étrangers a cessé, mais Sassari fournit cette denrée à la Corse, sa voisine.

Après le produit de l'olivier, le vin est celui qui occupe le premier rang dans le territoire de Sassari. La vigne y est cultivée avec soin, et elle donne d'assez bons produits; cependant, la qualité du vin est, en général, inférieure à celle des vins de plusieurs autres localités de l'île; aussi Sassari exporte fort peu de cette boisson, et ce qui n'est pas consommé par les habitants est porté aux distilleries.

Ces distilleries ont pris depuis quelques années à Sassari un assez grand développement, au point que leur produit fait déjà un objet assez sérieux d'exportation, sans compter la grande quantité d'eau-de-vie qui se boit sur le lieu, surtout de la part des agriculteurs, qui vont rarement au travail des champs sans avoir d'abord *bu la goutte*. Outre quatre ou cinq grandes distilleries que l'on compte à Sassari, plusieurs propriétaires de vignobles en ont établi dans leurs possessions.

On cultive aussi les oranges et les citrons, mais, quoi qu'on en dise, les premiers de ces fruits n'acquièrent jamais à Sassari et dans ses environs la bonté de ceux de *Milis*, d'*Orosei* et de *Domus-Novas*. Cela n'empêche pas qu'ils n'entrent dans la consommation de la ville et que même les vendeurs d'oranges de *Milis*, établis à Sassari, ne les débitent quelquefois comme provenants de leur pays.

En revanche, Sassari a la primauté sur tous les autres lieux de la Sardaigne pour la bonté de ses pommes et surtout de l'espèce dite dans le pays *Melappio*, qui a une grande réputation dans l'île et même au dehors; ce fruit mûrit à la fin de l'automne et presque en hiver, ce qui le rend encore plus précieux. On cultive encore plusieurs autres espèces de fruits, et même la pomme de Grenade, qui y vient aussi très-bien.

Tanneries. Maroquins.

L'art du corroyeur a fait également de grands progrès à Sassari, où l'on a même établi, il y a peu d'années, une fabrique de maroquins, qui avait donné d'excellents produits, elle fut tuée par des droits stupides d'entrée imposés à Gênes. Cette industrie a de nouveau repris, m'a-t-on dit, depuis quelques années; j'ignore dans quelle condition elle se trouve maintenant.

Zappatori.

Il existe à Sassari ainsi qu'à Alghero, mais principalement dans la première de ces deux villes, une classe particulière de journaliers cultivateurs, dits *Zappatori*, parce qu'ils se servent de la bêche (*zappa*) pour cultiver les plantations d'oliviers, les vignes et même les jardins. Cette classe est, à mon avis, une des calamités de ce pays, car en général les *zappatori* rançonnent les propriétaires, et font en revanche fort peu de travail, en se faisant payer largement. On les voit tous les matins, au soleil bien levé, plutôt qu'au soleil levant, rassemblés aux portes de la ville ou sur la grande place du château, une bêche sur l'épaule; et avec une besace, dans laquelle ils mettent leur provision de bouche; ils tiennent ordinairement en laisse un petit chien, qui est ensuite chargé de la garde de ces provisions. C'est en ces lieux qu'ils se réunissent par groupes nombreux, attendant que le propriétaire de quelque fonds vienne les engager pour le travail de sa vigne, ou de son *oliveto*, et ils perdent leur temps à jaser entre eux. L'accord se fait ordinairement le jeudi pour toute la semaine; c'est bien entendu qu'ils exigent le salaire de tous les sept jours, payé à l'avance; on nomme cela *la chiddata*.

Perte énorme de temps.

Il arrive assez souvent que le lieu où ces travailleurs doivent se rendre, se trouve éloigné de la ville d'une heure de chemin, et même de deux; et comme, en général, ils ne partent jamais de bonne heure, on peut facilement calculer le temps perdu pour le travail dès le matin. Il faut ensuite ajouter, qu'arrivés à leur destination, ils doivent d'abord se reposer du voyage et faire un premier ou un

second déjeuner, tiré de leur besace. Vers midi, ils font leur dîner qu'ils prolongent souvent au delà d'une heure; enfin dans l'après-midi ils prennent leur troisième ou quatrième repas; puis, comme ils doivent rentrer en ville avant la nuit, ils règlent leur départ selon la saison et les distances. Ainsi, par exemple, si c'est en hiver, il y en a qui doivent quitter leur travail vers deux ou trois heures de l'après-midi; car il faut qu'ils arrivent encore de jour chez eux et qu'ils fassent une nouvelle station à la porte de la ville, où, en fumant leur pipe, ils engagent une autre conversation avant de se séparer. Le principal sujet de cette conversation roule, comme on le pense, sur le salaire qu'ils imposent aux propriétaires; aussi s'entendent-ils tous entre eux sur le prix qu'ils exigeront de leur journée et ils n'en démordent pas. L'on peut donc facilement comprendre comment avec si peu de travail et un large salaire, le produit réel du sol reste absorbé par la main-d'œuvre. On a plusieurs fois tenté de remédier à ce grave inconvénient, mais ce fut toujours en vain; car ces *Zappatori* sont très-nombreux, et ils sont tous d'accord, en exigeant, jusqu'au dernier centime, le salaire qu'ils ont fixé eux-mêmes. Ces cultivateurs à gages, ainsi réunis par groupes aux portes de la ville, rappellent ceux dont il est fait mention dans quelques paraboles du Nouveau Testament; Sassari en est encore, sous ce rapport, aux temps de Jésus-Christ.

La mention des *Zappatori* de Sassari me conduit tout naturellement à parler des usages des différentes corporations de la même ville, qui dans les jours de certaines fêtes et solennités figurent, ou du moins figuraient naguère en public, d'une manière assez originale. Pour ne point abuser de la patience du lecteur, je me bornerai à parler de la procession *dei Candellieri* (des chandeliers), dont j'ai donné une esquisse dans la planche X de l'atlas de la première partie de ce *Voyage*. L'institution de cette fête est due à un vœu fait en 1580, selon le chev. Tola, et

en 1582 selon le rév. Victor Angius (1), à l'occasion de la peste qui désola la ville de Sassari. Ce vœu consistait à offrir à la Sainte-Vierge de l'Assomption, la veille de cette fête, plusieurs cierges de cent livres chacun, avec leurs chandeliers de grandeur énorme, pour les placer autour du cercueil de la mère du Sauveur; car en Sardaigne, comme en Espagne, on représente ce jour-là la Vierge, morte, couchée sur un lit, et on la porte ainsi en procession. Ce vœu fut accompli pendant un certain nombre d'années tel qu'il avait été fait; mais il arriva dans la suite qu'au lieu de cierges on se contenta de chandeliers en bois doré ou argenté, que l'on disposait tout de même autour du catafalque; plus tard on en revint aux véritables cierges et aux chandeliers, comme dans l'origine.

Corporations. Dans cette cérémonie toute populaire, chaque corporation (*gremio*) et chaque collége d'artisans étaient précédés par un fifre et un tambour, qui battaient ordinairement la *diane*. On peut penser quel vacarme et quel désaccord faisait cette cohue de gens, arrivant au rendez-vous de tous les coins de la ville. Ce rendez-vous était l'église de Sainte-Catherine, maintenant entièrement démolie depuis fort peu d'années. C'est là qu'on adaptait des oripeaux et des banderoles aux chapiteaux de ces énormes chandeliers; on y ajoutait un nombre de rubans en soie de plusieurs couleurs, égal à celui des individus qui accompagnaient le chandelier de chaque corporation; ces rubans étaient longs de plus de trente mètres et souvent on y employait deux pièces, car une seule ne suffisait pas. Lorsque la procession se mettait en mouvement et que chaque chandelier était porté par deux ou quatre hommes, ceux de la même corporation qui les accompagnaient au son de leur tam-

---

(1) Tola, *Almanacco Sassarese*, 1835, lettres de l'année 1828. — Angius, *Dizion. geogr. stor.*, vol. XVIII, art. *Sassari*, p. 99.

bour et de leur fifre, prenaient le bout d'un de ces rubans, fixé par l'autre extrémité au sommet du chandelier. Ces rubans de toutes les couleurs, plus ou moins tendus et partant tous d'un centre commun, précédaient, flanquaient ou suivaient les chandeliers, et faisaient un singulier effet, qui, répété autant de fois qu'il y avait de ces chandeliers, donnait de loin à cette procession un cachet tout particulier. Après ces corporations venaient le corps municipal et tous les officiers civils.

Procession.

Cette procession, en partant de l'église de Sainte-Catherine (1) par laquelle commençait la grande rue (*la piazza*), parcourait toute cette rue, parée convenablement avec des tapis aux fenêtres et aux balcons, et ceux-ci étaient naturellement garnis de monde et surtout de dames. Une foule immense bordait la haie dans la rue; de cette rue la procession se dirigeait hors de la ville, vers l'église de N. D. de Bethléem, où, à mesure que chaque corporation arrivait avec ses chandeliers, elle se rangeait en ordre pour donner le pas au chandelier des agriculteurs couronné d'épis choisis, et chaque chandelier était ensuite déposé autour du simulacre de la Vierge. Ce simulacre était tout revêtu de beaux habits, et il portait au cou un riche collier donné par le dernier marquis d'Oristan, Léonard d'Alagon, dont j'ai raconté la triste fin dans la prison de *Zativa*. Une dame Espagnole fit aussi don à cette Vierge d'autres parures de prix.

Fin de la fête.

Cette fête toute populaire, qui avait lieu, comme il a été dit, la veille de l'Assomption, c'est-à-dire le 14 août de chaque année, finissait le soir par des danses et des démonstrations d'allégresse. Le lendemain il y avait à

(1) Maintenant que l'église de Sainte-Catherine n'existe plus, on part de celle de Saint-Roch, qui se trouve à l'extrémité de Sassari, vers le sud; ainsi la procession traverse la ville dans toute sa longueur.

l'Hôtel de ville, après les vêpres, un grand goûter auquel beaucoup de monde était convié; mais ce goûter fut ensuite changé en une course de chevaux, spectacle certainement plus agréable à la multitude, puisqu'elle en jouissait, tandis qu'elle n'aurait pu jouir que du fumet du goûter auquel elle ne pouvait pas participer.

Changements survenus à la fête. La fête des *Candellieri* de Sassari a subi à plusieurs reprises d'importantes modifications; il fut même un temps où elle avait cessé tout à fait, mais elle a été remise en vigueur depuis que le choléra a fait tant de ravages en cette ville en 1855. Les corporations à peu près abolies ailleurs, semblent vouloir subsister encore à Sassari, pour ce qui regarde les fêtes religieuses et les processions; et il n'y a pas de raison de la part de l'autorité pour interdire les costumes grotesques dont ces corporations font usage, et auxquels on paraît tenir encore beaucoup.

Costumes de procession. Comme les costumes dont il s'agit, ont été figurés dans l'atlas de la première partie de ce *Voyage*, planche X, c'est à cette planche que je renvoie spécialement mon lecteur; je vais seulement me borner à donner un petit aperçu des habillements les plus singuliers qui y figurent et qui ont, en général, conservé un cachet Espagnol.

Viandanti. Le costume du *Viandante* ou *Cavalcante* (fig. 1) consiste en un large habit dit à la *Française*, de couleur sombre (café), boutonné sur le devant et assujetti à la taille par une ou deux ceintures en cuir, avec de larges boucles en argent; au-dessous de cet habit on voit une ample veste qui tombe en partie sur les culottes courtes, souvent noires ou d'autre couleur foncée; les jambes sont chaussées de bas noirs en soie, et les souliers sont ornés de très-larges boucles en argent; par-dessus cet habillement le *Viandante* jette un manteau noir à l'Espagnole, ou si l'on veut, semblable à celui de nos ecclésiastiques; les tresses de ses cheveux sont défaites et toute sa chevelure retombe sur ses épaules; il porte au col un grand rabat.

et enfin, sa tête est couverte d'un large *sombrero* (le chapeau de Don Basile).

Les maçons (fig. 7) portent aussi un habit noir, boutonné sur le devant, dont les basques pendent presque jusqu'aux talons; veste, culotte et bas noirs, souliers à grosses boucles, cheveux poudrés, renfermés dans une large bourse; épée d'acier au côté et chapeau tricorne, comme on les portait, il y a environ 80 années. Les agriculteurs (fig. 4) revêtent presque tous le traditionnel *collettu*, mais ce justaucorps national est fait en peau de daim, jaune; bien tannée et bien propre; il est assujetti au corps par une ceinture; ils mettent par-dessus le *collettu* un habit à la Française (habillé); ils sont également chaussés de culottes courtes et de bas de soie noirs, mais ils n'ont point d'épée; leur tête est couverte du bonnet rouge de laine aplati en cône tronqué, tel qu'ils le portent tous les jours. Les jardiniers (*Ortolani*), fig. 11, ont un habit noir à manches fendues, les cheveux pendants sur les épaules, l'épée au côté et le *sombrero* sur la tête. Il me suffit d'avoir indiqué les costumes de ces quatre corporations; je n'entends pas fatiguer davantage mon lecteur sur ce sujet.

Il y avait à Sassari un Gouverneur militaire dépendant directement du vice-roi; il n'y a plus maintenant que le Commandant militaire de la province. C'est la résidence de l'Intendant-général de la division administrative de ce nom, celle d'une section de la Cour d'Appel de Sardaigne, d'un Tribunal provincial, et de tous les employés que l'on trouve dans les chefs-lieux des divisions administratives des États Sardes. Cette ville, dite dans le pays *Tattari*, est nommée *Tathari* dans une vieille charte (dite *Condaghe*) de l'ancien monastère de Saint-Pierre de *Silchi*, de l'an 1118. On la croit fondée sur l'emplacement occupé jadis par les anciens *Tarati*, peuples de la Sardaigne septentrionale dont parle Strabon. La seconde mention qui est faite de Sassari, se trouve dans un document rapporté

par M. Muletti dans ses *Mémoires sur les marquis de Saluces*, reproduit par le rév. V. Angius (1): il consiste en un acte dressé à Verceil le 25 juillet 1202, à l'occasion du mariage de Boniface, fils de Mainfroi de Saluces, avec Marie, fille de Comita, juge de Torres, conclu avec l'intervention de Nicolas Doria et de Nicolas d'Alexandrie. Il est stipulé dans ce contrat que si le nouvel époux venait à mourir avant sa femme, celle-ci devrait être reconduite, ou par son beau-père Mainfroi, ou par quelques-uns de ses gens, en Sardaigne: *In Judicatura Turresana, in villa quae dicitur* SACER *vel Bosa, infra annum quo Bonifacius decederet, cum pecunia sibi in dote data, scilicet 111 mille lir. jan. etc.*

Les Juges n'y résidèrent point. Ce ne fut que plus tard, lorsque la ville de *Torres* se dépeupla graduellement, que ses habitants vinrent s'établir à Sassari, et depuis lors cette *villa* ou bourg devint une véritable cité (2). Comme les juges de *Torres*, après avoir quitté la ville de ce nom, allèrent s'établir à *Ardara*, il ne paraît pas qu'ils eussent une véritable résidence à Sassari. En effet, nous voyons le jeune et infortuné Barison, qui fut le dernier rejeton mâle de la famille régnante de *Torres*, assassiné par des Sassarais dans une émeute, en 1236. Selon une autre version, que je reproduirai en son lieu, en parlant de *Sorso*, il aurait été tué par un Sassarais, sicaire de son beau-frère Ubald. Je ne m'occuperai pas ici à établir un parallèle entre ces deux versions, mais je ferai observer que si l'assassinat de ce prince eût eu lieu dans Sassari, il aurait été inutile de noter que ce fut un Sassarais nommé Pierre, ou des Sas-

---

(1) V. Angius, *Diz. geogr. stor.*, vol. IX, 1842, *Logudoro*, p. 712, note 1.

(2) Le document le plus ancien, qui donne à Sassari le nom de ville, est celui de *Gattula* qui ferait remonter ce titre à l'an 1293, c'est-à-dire après l'extinction de la domination des juges, et la division de la ville en cinq paroisses.

saraais, selon quelques auteurs, qui auraient commis ce crime. Les deux versions s'accordent à dire que Barison fut enterré dans l'église de Saint-Pantaléon de *Sorso*, village encore aujourd'hui sur pied, à neuf kilomètres de Sassari. Or, si ce juge eût été tué à Sassari, quelle raison se serait opposée, à ce que sa dépouille mortelle eût été inhumée dans l'église de *S. Pietro in Silchis*, ou dans celle de *Nostra Signora del Popolo*, qui existaient déjà à cette époque? Je crois trouver une preuve de ce que j'avance dans un autre document de la même année, 1236, rapporté par M. le baron Manno (1); ce document est un acte par lequel Ubald, beau-frère et successeur de l'infortuné Barison, souscrit une dotation en faveur d'un certain Gui *Burgundion*, comte de Capraia; cette pièce, dans laquelle il s'intitule juge de *Gallura*, et de *Torres*, fut écrite *in Judicatu Turritano*, *in Ecclesia S. Petri de Silchi*. Remarquons en outre que ce même personnage qui, quelques années auparavant, avait usurpé le Judicat de Cagliari, faisait alors par son testament, des legs à Pise et des donations, qu'il souscrivait de son *Palatio regni Kallaritani in villa dicta Sanctae Gilliae*. J'en conclus que s'il avait possédé un palais princier à Sassari, Ubald n'aurait point fait sa donation dans l'église de Saint-Pierre *in Silchi*, qui est à deux pas de la ville actuelle, et qu'il n'aurait pas manqué de la dater de cette résidence, comme il le fit peu de temps après lorsque fixé à *Ardara* avec sa femme Adélasie, ainsi qu'il a été dit en son lieu, il souscrivit des donations au Saint Siége (2).

C'est fort probablement aussi à *Ardara*, et non à Sassari, que résidait Michel *Zanche* (3); celui-ci fut d'abord

---

(1) Manno, loc. cit., lib. VIII, p. 357.

(2) Voyez ce qui a été dit dans le chap. VIII, p. 291, et la note A à la fin du même chap., p. 325.

(3) Voyez pour ce personnage *Dante*, *Inf.*, c. 22.

maître-d'hôtel (*architriclinus*) de Blanche de Monferrat, mère d'Entius, fils naturel de l'empereur Frédéric, second mari d'Adélasie; puis il usurpa le trône de *Torres*.

Indépendance de Sassari.

A la mort de *Zanche*, que l'on dit avoir été assassiné par son propre gendre, Branca Doria, le Judicat de *Logudoro* fut tout démembré. Les Doria en occupèrent une grande partie, ainsi que les Malespina. Les premiers étaient maîtres des châteaux de *Monteleone*, de *Roccaforte* et du *Castello Doria*, avec les régions de l'*Anglona*, d'*Ardara*, de *Bisarcio*, de *Meilogu*, de *Cabuabbas*; de *Nurcara* et d'une partie de la *Nurra*. Les Malespina avaient *Bosa*, les châteaux de *Burci*, d'*Osilo*, et des territoires de *Caghinas*, de *Figulinas* et de *Monti*. Les marquis de Massa occupèrent quelques localités de la même province, tandis que d'autres parties de celle-ci dépendaient directement des républiques de Pise et de Gênes (1). La ville de Sassari, augmentée de jour en jour aux dépens de celle de *Torres*, et serrée de près comme dans un étau par tant de puissants voisins, sut conserver son indépendance, en ménageant adroitement les intérêts des deux républiques dominantes et en se disposant à se gouverner par elle-même. Pendant quelque temps les Pisans purent avoir le dessus, car sitôt après la mort de Michel *Zanche*, qui paraît avoir eu lieu en 1272, ils envoyèrent à Sassari Henri de *Caprona* en qualité de *Podestat*.

Division de la ville. République.

En 1278, Trogotor, archevêque de *Torres*, partageait Sassari, comme il a été dit ci-dessus, en cinq paroisses; mais bientôt l'influence des Pisans diminua et celle des Génois augmenta, de façon qu'en 1294 un homme de cœur, nommé Nicolas *Calderari*, capitaine de la commune de Sassari, choisissant le moment opportun, envoya à Gênes une députation de cinq de ses concitoyens, qui s'étant mis d'accord avec le Podestat, les anciens et les conseillers de

(1) Manno, loc. cit., lib. VIII, p. 369.

cette république, stipulèrent, le 24 mars de la même année, les conditions de l'alliance entre la nouvelle république de Sassari et celle de Gênes, et ils rapportèrent dans leur patrie l'acte solennel de la nouvelle forme de gouvernement sous laquelle elle devait dorénavant être régie (1).

C'est principalement de cette époque que doit dater l'institution réelle de la république de Sassari, qui passa ensuite par plusieurs phases, jusqu'à ce qu'enfin; après 22 années d'épreuves, c'est-à-dire en 1316, parurent les *Statuts* et *les Ordonnances* qui sont encore regardés de nos jours comme des actes très-remarquables. « Cette constitution, dit Valery (2), est un nouveau titre de liberté « de cette époque; elle honore ce petit état qui n'était « point indigne de figurer dans l'histoire des républiques « italiennes du Moyen-âge de M. de Sismondi. »

Sans vouloir entrer en matière sur cette constitution, je me bornerai à reproduire ce qu'en dit dans une note l'illustre historien moderne de la Sardaigne (3). « Ce code « est divisé en trois parties: la première contient les de- « voirs des officiers publics, les limites des différentes ju- « ridictions, les lois politiques d'amitié avec les Génois « et d'inimitié envers les Pisans; les dispositions pour la « garde de la ville, les lois fiscales et municipales, celles « de la police, plusieurs lois civiles sur les droits per- « sonnels du *Tabellion* (de la finance), les lois annonaires, « les ordonnances pour les exercices des arts et métiers « et pour l'agriculture, les priviléges des citoyens de la « ville et plusieurs autres ordonnances qui regardent le « civil. La seconde partie traite des successions et des « formes judiciaires; la troisième des lois pénales. » Cet

(1) Tola, *Dizion. biogr.*, tom. I, art. *Calderari*, p. 158.
(2) Valery, loc. cit., chap. XV, p. 53.
(3) Manno, loc. cit., livre VIII, p. 386, note 1.

dix galères Génoises, commandées par le fils du doge, ayant apporté du secours aux assiégeants, les choses restèrent sur le même pied jusqu'à ce que le lieutenant du roi ayant de son côté reçu aussi des renforts de Catalogne et de la part du juge d'Arborée, les assiégeants furent défaits et le siége fut enfin levé.

Sassari occupé par les gens d'Arborée.

Dans la guerre que Marian d'Arborée fit lorsqu'il tourna ses armes contre le roi d'Aragon, les rôles changèrent. Ce juge vint, en 1369, occuper pour son compte la ville de Sassari, qui bientôt lui ouvrit ses portes; alors les Aragonais se réfugièrent dans le château, et ils furent cernés par les gens d'Arborée; c'est de cette occupation que date le nom de *rue d'Arborée*, porté par une de celles de la ville, comme il a été dit ci-dessus, p. 332. Les assiégés épuisés de fatigue, à bout de ressources et décimés par la maladie, finirent par capituler. — Depuis cette époque la ville fut occupée par les troupes d'Arborée. Nous voyons le juge Hugues se diriger, en 1377, vers Sassari pour y raffermir son autorité sur cette ville subjuguée par son père Marian (1). — Sassari ne fut rendu au roi qu'en vertu de la paix faite entre ce dernier et Éléonore d'Arborée, qui eut lieu en 1388; mais deux ans après, c'est-à-dire en 1390, Brancaléon Doria, mari de cette dernière princesse, se rendit de nouveau maître de la ville et du château.

Guillaume de Narbonne.

L'an 1409, Sassari passa également dans les mains de Guillaume de Narbonne, qui possédait encore cette ville en 1414, lorsqu'un de ses officiers, bâtard de Savoie, fit l'expédition d'Alghero qui lui fut si fatale (voyez chap. VI, p. 95). — La domination de cette Maison étrangère sur Sassari ne cessa que lorsque Pierre de Tinières, frère utérin du vicomte, céda ses droits sur Arborée aux rois d'Aragon, comme il a été dit en son lieu; mais ce que je

(1) Manno, loc. cit., liv. IX, vol. II, p. 91.

n'ai pas rapporté c'est la part que prirent les habitants de Sassari au paiement de la somme convenue pour la cession de ces droits.

Selon le rév. V. Angius (1), les Sassarais, qui avaient favorisé le défunt Guillaume de Narbonne comme fils d'une princesse indigène et comme appartenant à une famille qui avait soutenu la nationalité et avait protégé les autres Sardes, sujets aux Aragonais, n'aimèrent pas son successeur; car il n'avait rien de commun avec eux. Dans cet état de choses, les partisans des Aragonais l'emportèrent, et ils obtinrent que l'on enverrait au roi quelques messagers pour lui offrir le vasselage de la ville; ceux-ci se rendirent à Alghero où le roi se trouvait, et après avoir déploré et désavoué les faits antérieurs, et lui avoir manifesté la disposition générale de leurs concitoyens envers lui et leur désir de s'affranchir de la domination de la Maison de Narbonne, ils promirent de débourser la somme convenue pour le rachat des droits de cette famille sur l'île, si le roi voulait conserver leur ville perpétuellement attachée à la couronne; car ils préféraient dépendre directement du roi que d'un feudataire. Avec les oblations des Sassarais, jointes à celles du marquis d'Oristano et d'autres personnages riches, la somme convenue pour le rachat fut réunie, et la cession ayant eu lieu, la ville de Sassari rentra pour jamais sous la juridiction du roi. Rachat.

En 1428, l'archevêque de *Torres*, Pierre Spano, allait définitivement établir son siége à Sassari, et il faisait agrandir sa demeure archiépiscopale; cette translation fut rendue définitive, en 1441, par une bulle du Pape Eugène IV. — En 1442, le même prélat rassemblait à Sassari un concile, ou peut-être mieux un synode, pour traiter des objets relatifs à la discipline ecclésiastique et aux bonnes mœurs. Translation définitive du siége épiscopal.

---

(1) *Dizion. geogr. stor.*, vol. IX, art. *Logudoro*, p. 607.

Sassari occupé par les Français.

En 1527, la ville de Sassari fut occupée par les troupes Françaises, commandées par Renzo Orsini, qui y demeura 27 jours et qui se rembarqua à *Porto Torres* le 26 janvier 1528, après avoir enlevé à cette ville tout ce qu'elle avait de mieux et l'avoir épuisée de vivres. Les troupes Espagnoles entrèrent dans Sassari bientôt après et elles pillèrent ce que les Français avaient encore laissé.

La peste.

A cette calamité succéda bientôt la peste qui, d'après Fara, fit à Sassari seize mille victimes; elle ne cessa qu'en février 1529, le jour de Saint-Sébastien, ce qui fit prendre ce Saint en grande dévotion.

Troubles de l'an 1795.

En 1781, il y eut à Sassari une grande émeute populaire, produite par la disette et par les mauvaises dispositions prises par le Gouverneur. Elle donna lieu à plusieurs pillages et entre autres à celui de l'Hôtel de ville, pendant lequel on jeta dans la rue et on détruisit des papiers fort importants. Depuis cette époque il ne se passa à Sassari rien de particulier jusqu'en 1795; en décembre de cette année, la Sardaigne étant agitée par des troubles politiques, cette ville fut cernée et occupée par des bandes de paysans soulevés contre leurs feudataires et conduites par l'avocat Mundula et le notaire Cilocco. On chercha alors partout le duc de l'Asinara, auquel on aurait fait un fort mauvais parti; mais il parvint à se sauver. On conduisit prisonniers à Cagliari le gouverneur de la ville, Santuccio, et l'archevêque Hyacinthe della Torre, prélat Piémontais.

Angioj à Sassari.

Le 28 février de l'année suivante (1796), le chev. Jean-Marie Angioj, juge de l'*Audience royale*, faisait à Sassari son entrée solennelle, en qualité d'*Alter-nos* du vice-roi, charge qui lui fut conférée plutôt pour l'éloigner de Cagliari que pour pacifier le *Logudoro* qui était aussi en feu. Bientôt il jeta le masque et il se dirigea contre Cagliari avec une troupe de paysans, forte de plus de 13 mille personnes; mais il ne put dépasser Oristano, ceux de Cagliari s'étant disposés à le repousser par la force. Il

fut bientôt abandonné des siens; sa tête fut mise à prix et il se réfugia, le 15 juin, clandestinement à Sassari, où peu de mois auparavant il était entré comme délégué du vice-roi, avec son autorité. Il en partit le lendemain pour passer en Corse et de là en France, où il mourut dans l'exil en 1808. Plusieurs de ses adhérents périrent du dernier supplice.

Mort du comte de Maurienne.

En 1802, Sassari eut à déplorer la mort du comte de Maurienne, frère du roi et gouverneur de cette ville et de tout le Cap; elle eut lieu le 28 octobre; il venait d'atteindre sa trente-septième année. Il a été parlé de son mausolée à la page 336 ci-dessus.

Charles-Albert.

Le 2 mai 1829, la ville de Sassari recevait dans ses murs S. A. S. le prince de Carignan, Charles-Albert, qui visitait l'île pour la première fois (1); il y revint ensuite comme roi en 1841 et en 1843.

Choléra-Morbus.

En juillet 1855, le choléra se déclara presque tout à coup à Sassari, où il fit en fort peu de jours un grand nombre de victimes.

Historiens Sassarais. *Fara.*

Il me resterait encore à parler des personnes les plus illustres qui virent le jour à Sassari; mais, comme un semblable sujet dépasserait les limites que je me suis imposées dans cet *Itinéraire*, limites que j'ai gardées à l'égard des célébrités de Cagliari, je me bornerai à indiquer les historiens les plus marquants, en renvoyant le lecteur, pour les détails et pour les autres personnages, aux biographies de MM. Martini et Tola. Parmi les historiens de l'île je mentionnerai Jean-François Fara, dont j'ai bien souvent cité l'autorité. Il naquit à Sassari en 1543; il fut créé évêque de *Bosa* en 1590, et mourut six mois après sa nomination à l'épiscopat. On a de lui plusieurs écrits, dont les plus remarquables sont, l'histoire de l'île intitulée

---

(1) L'auteur de ce *Voyage* eut alors l'honneur d'y accompagner ce prince.

De rebus Sardois, et la *Chorographia*, ouvrages qui à eux seuls suffisent pour établir sa réputation.

Vico. François-Ange de *Vico* fut un savant magistrat, auteur de plusieurs ouvrages sur les lois et sur l'histoire de Sardaigne. Il était fils d'un Corse natif du village de *Vico*, dont il conserva le nom. On ignore l'époque précise de sa naissance, mais il est certain que François naquit à Sassari, et qu'il mourut également en cette ville à un âge très-avancé en 1648, ce qui ferait remonter sa naissance vers l'an 1570. Parmi les principaux et nombreux ouvrages dont il dota son pays, il faut compter son *Histoire générale de Sardaigne*, et sa collection et ses commentaires sur les *Pragmatiques royales* (1).

Azuni. Azuni (Dominique-Albert), né à Sassari en 1749, mort à Cagliari le 27 janvier 1827, Ayant passé par tous les emplois de la magistrature, il était en 1814 président de la Cour d'Appel de Gênes à la chute de l'empire français; en 1818, il était juge du *Consolato* à Cagliari, et en 1819, il fut nommé président de la bibliothèque royale de la même ville. Il a déjà été dit en son lieu que ses dépouilles mortelles reposent dans l'église de *Bonaria* près de Cagliari (2), et que ses manuscrits sont déposés au secrétariat de l'Université de Sassari (3). Parmi les nombreux ouvrages que l'on a de lui, se trouvent ceux qui traitent du *droit maritime*, auxquels il doit une réputation européenne, ainsi que celui qui regarde le *système universel des armements en course, et sur les corsaires en temps de guerre*. Il fut moins heureux dans ses deux volumes intitulés *Histoire géographique, politique et naturelle de la Sardaigne*, imprimés à Paris en 1802. Éloigné de sa patrie, lorsqu'il publiait cet

(1) *Historia general de la isla y reyno de Sardeña. En Barcelona, por Lorenzo Deu*, 1639 (2 vol. in-fol.). *Leges y pragmaticas reales de reyno de Sardeña.* Ouvrage imprimé à Naples, en 1620 (2 vol. in-fol.).

(2) Voyez le vol. I de cet *Itinéraire*, chap. I, p. 145.

(3) Voyez également ci dessus, page 349.

ouvrage, il ne put pas donner à son premier volume la perfection désirée; quant au second, malgré ma haute estime pour la mémoire de cet homme, que j'ai connu vieillard et qui m'honorait de son amitié, je dois dire que, généralement, ce volume n'est qu'une traduction littérale de l'histoire naturelle du *P. Cetti*, dont il a même reproduit les figures; avec cette seule différence que l'animal représenté par Azuni se trouve tourné du côté opposé à celui donné par *Cetti*, car les planches de ce dernier ont servi de modèle au dessinateur et au graveur. On peut consulter sur la vie et les ouvrages d'Azuni les biographies citées ci-dessus.

J'ai déja fait mention des oliviers et des vignobles qui entourent la ville de Sassari, et des sources abondantes qui arrosent son territoire; ce qui me conduit naturellement à parler des nombreux jardins de l'*Agro Sassarese*, parmi lesquels les plus remarquables sont celui de M. Casabianca et ceux qui se trouvent dans la vallée dite de *Logulentu*. Les étymologistes font dériver le nom de ce riant vallon du latin *Lucus Lentuli* (bois sacré de Lentulus). Quoi qu'il en soit, cette localité, peu éloignée de la ville, mérite de former le but d'une promenade. La puissance de la végétation, la variété des différentes plantes que l'on y cultive, la richesse et l'abondance des sources qui arrosent ces jardins en font un lieu très-remarquable. On y voit l'oranger et le citronnier associés au palmier, à l'olivier et au peuplier; ces arbres, par leurs formes si différentes, offrent à l'œil un contraste singulier. Il y a aussi de beaux et riches jardins du côté opposé, c'est-à-dire vers l'église de Saint-Pierre de *Silchi*, où se trouve celui du duc de Vallombrosa. M. Valery signale surtout dans ce dernier trois myrtes énormes, qui forment à eux seuls un épais bosquet.

Du même côté, c'est-à-dire à l'ouest de la ville, et à une distance de moins de quatre kilomètres, s'élève la colline de *Santa Natolia* ou *Natoria*, ainsi nommée à cause d'une

église dédiée à cette Sainte et placée sur un de ses versants. Dans la troisième partie de mon *Voyage* j'ai parlé de cette colline pour ses roches de trachyte avec rétinite, et pour la pierre calcaire, dite *pietraforte*, qui offre des particularités dignes de fixer l'attention du géologue. Cette *pietraforte di Santa Natolia* est bien connue à Sassari où elle est employée aux soubassements des palais et des églises; on en fait même des colonnes, car cette pierre résiste bien plus que la pierre de taille, dite *cantone* (ou moellon) de Sassari, qui sert à d'autres usages (1).

Route d'Alghero. Au pied méridional de la colline de *S. Natolia* passe la route provinciale par laquelle on se rend maintenant de Sassari à Alghero. À ce point commence une descente dont le terme est un pont dit de *Mulafà;* ce pont a pris son nom d'un moulin à huile, qui se trouve tout près de là. Après avoir traversé le torrent, on commence une forte montée, par laquelle on arrive presqu'au sommet d'un plâteau calcaire couronné par un reste de coulée basaltique; de là on descend de nouveau jusqu'au pont jeté sur le *Rio di Pedras-alvas* (des pierres blanches), ainsi nommé à cause des pierres blanches que roule ce ruisseau, l'un des principaux tributaires du fleuve de *Porto Torres.* Après avoir passé plus loin, sur un autre pont, un autre affluent du même fleuve, que l'on appelle *Rio de sa Mandra* (ruisseau du parc des animaux), on finit par se trouver en face de la *Cantoniera di Scala Cavallo*, placée sur la route nationale, entre Alghero et *Itiri.* De cette *Cantoniera* on arrive à Alghero, comme il a été dit en son lieu (2).

La Crucca. Nous allons maintenant rentrer à Sassari, pour en sortir aussitôt et nous diriger vers la région de la *Nurra*, en sortant par la porte S. *Antonio.* Nous suivrons d'abord la grande route nationale aboutissant à *Porto Torres;* mais après avoir dépassé les plantations d'oliviers qui entourent

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, chap. VIII, p. 310.
(2) Voyez le chap. précédent, p. 227.

la ville, et être entrés dans les vignobles, nous laisserons la grande route pour nous diriger vers l'ouest, et au bout de deux heures de chemin à cheval, nous arriverons à l'établissement de la *Crucca*. Il y avait là jadis un château et même un bourg, placés sur la rive droite du fleuve de *Porto Torres;* ce château appartenait, à titre de baronie, à la maison *Cervellon*. Le fisc s'en empara, et maintenant ce local est possédé par un particulier, M. Simplicio Maffei, natif de Turin, qui en a fait une ferme fort remarquable. Le vieux château a été agrandi et changé en une maison très-confortable où réside pendant presque toute l'année cet agriculteur intelligent, actif et savant agronome. Une mauvaise administration, confiée pendant quelque temps à un régisseur infidèle, empêcha d'abord cet établissement rural de prospérer, mais depuis que son propriétaire y réside et qu'il en a pris lui-même la direction, les choses ont changé d'aspect; et quoique cette ferme n'ait pas encore atteint le degré de prospérité qu'elle peut acquérir, il est positif que cet établissement agricole est déjà, à l'heure qu'il est, le premier de toute la Sardaigne septentrionale.

Le château de la *Crucca* m'a toujours servi de lieu d'étape et j'oserai dire de *Quartier général*, toutes les fois que mes travaux géodésiques ou mes recherches géologiques me conduisirent dans les monts de la *Nurra*. On entend sous ce nom une grande surface de terrain comprise entre la rive gauche du *Fiume Turritano* et la mer, limitée au sud par une ligne que l'on tirerait du petit port de *Monte Girato*, ou plutôt du *Monte Caporone*, vers la ville de Sassari; sa limite septentrionale est la portion de la côte qui sépare le *Capo del Falcone* de l'île de l'*Asinara*. Dans toute cette vaste région, en partie montueuse et en partie plane, on ne rencontre aucun village, mais seulement des maisons rurales isolées, dites *stazzi*, dans le genre de celles du *Sulcis*. Ces maisons sont habitées par des familles qui joignent les occupations de la vie pastorale à la culture

des champs; mais en général les premières de ces occupations l'emportent sur les secondes. Cette même région ayant été figurée sur une carte de l'île, publiée dans le siècle dernier, faite, dit-on, par des ingénieurs Piémontais, on y a mis ce titre singulier: *Nurra, peuples non conquis, qui ne payent point de taxes*. Le fait est que les habitants de la *Nurra* avaient toujours échappé aux étreintes du fisc. Il s'agit maintenant de les constituer en commune, ainsi que ceux de l'*Asinara*.

Étangs. On trouve dans la partie plane de cette région plusieurs petits étangs, dont les uns communiquent avec la mer; ce sont les étangs de *Gennaro* et de *Pilo*, et ceux des anciennes salines; les autres sont remplis d'eau douce, tels que celui de *Lercari* près de la *Crucca*, et plusieurs autres, parmi lesquels je citerai la *Piscina del Soldato*, la *Palude di S. Giusta*, et la *Piscina di Tamuli*, qui est placée entre l'étang de *Lercari* et le *Monte Aivaru*.

Monteforte. Le mont le plus imposant de la *Nurra* prend le nom de *Monteforte*. C'est un prolongement du *Caporone* et du Mont de l'*Argentiera;* il se compose, comme ce dernier, d'une roche schisteuse très-tourmentée. Il est en grande partie boisé, c'est pourquoi il est fréquenté pour la chasse au gros gibier. On voit encore sur le sommet de ce mont les restes bien reconnaissables d'une ancienne forteresse; elle fut bâtie en 1351-52 par les Aragonais, à l'époque de la rupture de Marian, juge d'Arborée, avec le roi. — En 1355, ce château était dans les mains de Matthieu Doria, qui le consigna à l'archevêque d'Oristano et à l'évêque d'*Usellus*, jusqu'à la décision du pape Innocent III. — En 1357, à la mort de Matthieu Doria, son neveu Brancaléon lui succéda, et celui-ci ayant fait momentanément la paix avec le roi, on lui rendit le château de *Roccaforte* avec plusieurs autres (1).

(1) Au moment où je corrige les épreuves de cette page je m'aperçois que j'ai rapporté au *Monteforte* de *la Nurra* ce qui proba-

Tout près de *Monteforte*, vers l'est, on voit un rocher aux formes singulières, sur lequel il y a plusieurs légendes populaires; on l'appelle *la rocca della Bagassa*. Au pied septentrional du même mont, on rencontre dans la plaine, non loin de *S. Giorgio*, les restes d'un grand édifice tout bâti en pierre de taille, auquel on donne le nom de *la Corte*. On regarde ces ruines comme étant celles d'un couvent de Bénédictins. Selon quelques personnes (1), elles appartiendraient à l'ancien monastère de *Nurchis* et à l'église de Saint-Pierre, bâtis par *Gonnario* de Torres, et données aux religieux du Mont-Cassin; mais il paraît que c'est une erreur, et qu'il faut chercher cette église et ce monastère dans le diocèse d'*Ampurias* (2).

Près de là s'élèvent trois petites chaînes de roche calcaire, parallèles entre elles, toutes dirigées du nord au sud. La plus occidentale appartient au territoire de *S. Giorgio*, et la plus orientale, qui domine la *Crucca*, se nomme *Monte Aivaru*, nom que l'on a voulu faire dériver de celui d'*Alvaro;* je crois, au contraire, que cette montagne, formée d'un calcaire très-blanc, a tiré son nom de la couleur de cette pierre; ce serait une corruption de *Mons albus, albicillus*. On peut consulter, sur la composition géologique de cette montagne et de tout ce groupe, ce qui a été exposé dans la troisième partie de ce *Voyage* (3).

J'ai déjà dit que le *Monteforte* est un prolongement du mont de l'*Argentiera;* j'ajouterai maintenant que ce dernier est rempli de traces d'anciennes excavations, faites peut-être par les Pisans pour l'extraction du minerai de plomb argentifère qu'il renferme dans son sein. On a voulu à plusieurs reprises reprendre l'exploitation de ces an-

---

blement regarde le château de *Giave*, dit *Roccaforte* ; voyez le chap. VIII, p. 220.

(1) V. Angius. *Dizion. geogr. stor.*, vol. VI, p. 673.

(2) Martini, *Stor. eccles.*, vol. III, p. 415.

(3) Tom. I, chap. IV, p. 125-135, et chap. V, p. 187.

ciennes mines, mais les essais que l'on a tentés jusqu'à ce jour n'ont pas eu de bons résultats.

Punta del Pisano. Sur la côte, à partir du cap *dell'Argentiera*, on rencontre plusieurs petits ports naturels, mais peu sûrs, tels que le *Porto S. Nicolò*, et le *Porto Palmas;* ils peuvent à l'occasion servir de refuge momentané à de petits navires. Plus loin, vers le nord, on voit s'élever une cime aiguë qui domine la mer et le pays environnant; on l'appelle *Punta del Pisano*. C'est là que, faute de meilleures données, je suis tenté de placer l'ancien *Castello Pisano*, qui se trouvait indubitablement dans la *Nurra*, et dont je n'ai pu reconnaître les traces matérielles nulle part. Ce château, bâti probablement par les Pisans, fut assiégé en 1330 par les Aragonais.

Capo Negretto. Près de la *Punta del Pisano* se trouve le *Capo Negretto*, mentionné par le chorographe Fara, à cause des carrières d'ardoise qu'on y exploitait de son temps (1). J'ai déjà fait mention de cette ardoise dans la troisième partie de ce *Voyage* (2); j'ajouterai maintenant que l'exploitation de cette carrière est aujourd'hui abandonnée. Cette ardoise, impropre à couvrir les maisons, est cependant bien supérieure à celle de *Lavagna*, de la rivière de Gênes, pour faire des marches d'escaliers et des chambranles de portes et de fenêtres; elle prend même assez bien le poli et on l'emploie comme marbre noir pour couvrir des tables, et des consoles; cette roche appartient aux terrains de transition.

Monts de *Santa Giusta* et *Elva*. Du *Capo Negretto*, en allant vers le nord, la côte est toute découpée, et les monts qui la constituent vont toujours en s'abaissant, tandis que vers l'est on voit s'élever deux monts calcaires dits *M. di S. Giusta* et *M. Elva*. A partir de ce dernier, on ne trouve plus qu'une espèce de

---

(1) *A statione Palmae ad Promontorium Nigrum, ubi est insignis lapidicina petrae nigrae.* Fara, *Chorogr.*, loc. cit., lib. I, p. 21.

(2) Tom. 1, chap. II, p. 92.

plaine, bordée des deux côtés par la mer; et c'est là que sont plusieurs étangs salés. On voit près de ce lieu la *Tonnara* dite *des salines*, propriété des héritiers de feu le Duc *Pasqua di. S. Giovanni;* cette pêcherie est fréquentée par les Sassarais qui, dans la saison de la pêche, vont jouir du spectacle décrit dans le chap. III de cet *Itinéraire*, page 294, à propos de la *Tonnara* de l'*Isola Piana*. Les salines voisines sont abandonnées depuis quelques années.

Au delà de ces étangs et de cette pêcherie s'élève un monticule isolé de roche schisteuse, surmonté d'une belle tour, nommée *Torre del Falcone;* c'est au pied septentrional de cette tour, coupé à pic du côté de la mer, que finit la région de la *Nurra* et que commence le canal entre la Sardaigne et l'île de l'*Asinara*. *Capo del Falcone.*

Ce canal est partagé lui-même en deux parties par la présence de deux îlots; l'un se nomme la *Pelosa*, où l'on trouve la tour de ce nom; l'autre est une île très-basse et plate, dite l'*Isola-piana*, où s'élève une autre tour qui en prend également le nom. Cette petite île est distante d'un demi-mille de l'extrémité méridionale de l'*Asinara*. Les deux passages qui séparent l'*Isola piana* du Continent Sarde et de l'*Asinara* sont à peu près égaux en largeur, et tous les deux pleins d'écueils, ce qui n'empêche pas que les petits bâtiments et même des bateaux à vapeur, dirigés vers l'ouest, s'y aventurent quelquefois pour éviter de faire tout le tour de l'île de l'*Asinara*. On raconte que, vers le commencement de ce siècle, pendant la guerre, un brick Français pourchassé par une frégate Anglaise, dut son salut à la hardiesse de son capitaine; celui-ci ne balança pas à se risquer dans ce perilleux passage pour échapper à l'ennemi qui le serrait de près, et qui ne put le suivre dans ce dangereux canal, plein d'écueils et de hauts-fonds. *La Pelosa. Isola piana.*

L'île de l'*Asinara* se compose de trois îles réunies entre elles par deux isthmes fort étroits; aussi en la voyant d'une *L'Asinara.*

certaine distance on croit que ce sont réellement trois îles séparées. Sa circonférence est de 39 milles géographiques; sa superficie peut être évaluée à près de 12 mille mètres carrés. Cette île est très-découpée à son bord; elle présente deux bons mouillages où les bâtiments vont souvent chercher un abri contre le gros temps. Le plus méridional de ces deux mouillages se trouve dans le canal de l'*Isola piana*, et on lui donne le nom *dei Fornelli;* près de là, sur un sol granitique, se trouve un fort abandonné, dit *il Castellazzo*, qui d'après des données puisées aux archives de Sassari, semble avoir été commencé en 1590; l'autre mouillage plus au nord se nomme *la Reale*; il passe pour le meilleur.

Ses habitants. L'*Asinara* est granitique à sa partie méridionale, et le reste se compose de roches schisteuses; il n'y a pas de pierre calcaire, mais ce qu'il y a de pis c'est que l'eau y est fort peu abondante; cette disette d'eau sera toujours un obstacle à l'accroissement de sa population. Celle-ci consiste en près de 300 habitants, tous bergers ou pêcheurs, qui en même temps sont agriculteurs; mais comme le sol granitique donne en général une terre sablonneuse, maigre et stérile, ces familles sont loin de vivre dans l'aisance. J'ignore en quelle condition ces gens se trouvent depuis l'époque de l'abolition du système féodal, et surtout depuis le nouvel ordre de choses établi en Piémont et dans l'île de Sardaigne. Lorsque je me rendis à l'*Asinara* en 1837 pour mes travaux de la carte de l'île, je fus forcé par les brouillards, qui contrarièrent mes opérations, d'y rester 14 jours, depuis le 4 mai jusqu'au 18; je m'étais alors casé dans une baraque de pêcheur faite en feuillage, à *Cala d'Olivo*, qui est une des réunions d'habitations des plus considérables, ne dépassant pas cependant le nombre de sept à huit feux. Près de là se trouve une très-petite église, mais il n'y avait alors point de prêtre pour l'officier, de façon que tous ces gens, ainsi que tous les autres habitants de l'île, étaient privés de messe et

de secours religieux pour leurs malades; aussi, comme pendant le temps que je dus passer en ce lieu, survinrent les fêtes de la Pentecôte, toute la cérémonie religieuse à laquelle j'assistai se borna au rosaire et à des litanies de la Vierge, entonnées par le doyen des pêcheurs de l'endroit. J'ai vu alors un homme malade, en danger de mort, mis dans une frêle embarcation, et conduit à *Porto Torres*, c'est-à-dire à une distance en ligne droite de 15 à 16 milles, pour être saigné et pour recevoir au besoin les consolations de la religion ; car, outre le manque de ministre de l'autel, pendant plusieurs jours de l'année, il faut compter le défaut d'un chirurgien dans une population ainsi isolée, mais qui dépasse les 300 personnes. J'ai appris depuis, que tel couvent de religieux de Sassari envoie à l'*Asinara* un de ses moines pour y exercer l'office de curé pendant les fêtes principales de l'année, à la Noël et à Pâques, et que ce moine y séjourne quelques semaines; mais jusqu'à présent tous les soins que l'archevêque de Sassari s'est donnés pour établir un prêtre fixe en cette île, ont été inutiles. Il faut espérer que l'érection récente ou prochaine de l'*Asinara* en commune, facilitera l'établissement d'un prêtre et d'un chirurgien en cette île, qui maintenant doit être ou sera sous peu réglée et représentée par un syndic (maire).

Lorsque je dus séjourner à l'*Asinara* en 1837 pour mes travaux de la carte de l'île, j'avais choisi mon domicile à *Cala d'Olivo*, parce que cette espèce de hameau au bord de la mer, est le lieu habité le plus proche pour arriver au point culminant de cette île, où j'avais établi mon signal trigonométrique, placé à 397 mètres au-dessus du niveau de la mer. On appelle cette cime *la Punta della Scomunica*. Ayant voulu connaître l'origine de ce singulier nom, on me raconta que l'île de l'*Asinara* étant un jour infestée par les sauterelles qui dévoraient tout, on fit venir de Sassari un religieux en odeur de sainteté, et que celui-ci étant monté sur cette cime, exorcisa les sau-

terelles, qui toutes à l'instant obéirent à son injonction et se précipitèrent dans la mer voisine. Ce miracle ressemble un peu à celui de la formation de la *Gola di S. Giòrgio* du village d'*Osini* (1).

Nouveau phare. Depuis que j'ai visité l'île de l'*Asinara* pour la dernière fois en 1850, l'on a enfin construit à son extrémité septentrionale un phare de premier ordre, qui doit être en pleine activité au moment où je trace ces lignes. Ce phare était vivement réclamé par les navigateurs; car ceux qui, arrivant des côtes de France, se disposaient à franchir de nuit le passage dangereux des *Bouches de Bonifacio*, avaient besoin d'un point de reconnaissance sur l'*Asinara* pour se diriger vers le canal en question, éclairé par les phares de la Corse méridionale et de la Sardaigne septentrionale. Pour le voyage en sens inverse, le phare de l'*Asinara* est également très-utile, car un bâtiment venant de l'est, qui aurait parcouru le canal en question, se trouverait de nuit tout à fait sans direction, après avoir perdu de vue le feu du cap de la *Testa;* maintenant par le moyen du phare dont il s'agit, il pourra s'orienter et poursuivre sans danger sa route vers l'ouest.

Cap du *Falcone*. Revenons maintenant sur nos pas, et partons de l'extrémité septentrionale de la *Nurra*, c'est-à-dire de la tour du *Capo del Falcone*. En parcourant la plage qui doit nous conduire à *Porto Torres*, nous passerons par les anciennes salines, par la *Tonnara* de ce nom, et près de l'étang de *Pilo*, pour arriver à l'embouchure du *Fiume Santo*. De là nous dépasserons l'étang de *Gennaro*, et nous arriverons à l'embouchure du *Fiume Turritano*, que l'on traverse tout près de la côte, sur un pont Romain encore assez bien conservé. Ce pont, comme on le voit ci-contre, se compose de sept arches; il est adossé sur la rive gauche du fleuve à un rocher solide de porphyre trachytique, dont la pierre

---

(1) Voyez le vol. I de cet *Itinéraire*, chap. IV, p. 398.

a été principalement employée pour la construction de cet édifice. Le pont est un peu incliné vers l'autre rive, qui est beaucoup plus basse et qui se compose d'une roche tendre de calcaire marneux tertiaire, analogue à celle de Sassari, de façon que le fleuve coule entre la limite de deux terrains distincts. Le pont est pavé en larges dalles de porphyre trachytique; ces pierres datent probablement d'une époque bien ancienne, sauf quelques-unes qui sont calcaires et que l'on y aura mises postérieurement pour réparer le tablier, usé par le passage des chariots; mais dans tout son ensemble ce pont est encore tel qu'il était sous les Romains. Dans une pile qui supporte les deux dernières arcades vers l'ouest, on voit un vide ou espèce de niche, probablement jadis destinée à renfermer quelque buste ou statue, ou bien quelque colonne avec inscription. Le cours du fleuve est maintenant très-obstrué par les sables, que les eaux y ont apportés depuis tant de siècles, et qui sont rejetés et refoulés par la mer. Voici une vue du pont, prise du sud.

Fig. 20.



A peine on a dépassé le pont en question on se trouve sur l'emplacement de l'ancienne ville de *Torres*, l'une des plus considérables de l'île à une époque très-reculée. Elle était encore debout au commencement du moyen-âge; mais depuis lors cette ville a subi tant de péripéties qu'à peine on peut reconnaître quelques signes de sa grandeur passée. Le seul monument qui, malgré son état de délabrement, attire encore aujourd'hui le regard du voyageur, consiste

dans les ruines du soi-disant *Palazzo del re Barbaro*. Une inscription découverte dans ces décombres, il y a une quarantaine d'années, a fait connaître que cet édifice était jadis un temple dédié à la *Fortune*, avec une basilique et un tribunal ornés de six colonnes; on y apprend que sa restauration est due à ce même *Vulpius Victor* qui, sous l'empereur Philippe, répara les routes de la Sardaigne, comme il résulte de plusieurs pierres milliaires citées dans les autres chapitres de cet *Itinéraire*. Cette restauration remonte par conséquent aux années 246-47 de notre ère. L'inscription dont il s'agit a fait le sujet d'une savante dissertation de feu le chevalier D. Louis Baïlle; elle a été depuis également illustrée par feu mon docte collègue l'abbé Gazzera (1) et je l'ai reproduite dans la seconde partie de ce *Voyage* (livre III, chap. I, p. 479, nº 34).

Fouilles mal conduites.

En 1819, on a fait, par ordre et aux frais de la reine Marie-Thérèse, des fouilles en ce lieu, confiées au *frate Antonio Cano*, nommé plusieurs fois ci-dessus, et qui se faisait passer pour architecte et pour antiquaire, parce qu'il avait séjourné à Rome pendant quelque temps; ces fouilles furent mal conduites, et elles n'eurent d'autre résultat que de bouleverser le sol et de rendre plus difficiles les recherches que pourraient y faire des personnes plus capables que le moine en question. C'est de l'édifice mentionné ci-dessus, et probablement d'autres temples dont on a perdu les traces, que furent tirées les colonnes qui ornent, près de ce lieu, la basilique de S. *Gavino*, ainsi que celles de l'église d'*Ardara*, où les juges de Torres allèrent établir leur résidence. C'est également de ces ruines que furent prises celles que l'on a assez récemment employées dans la nouvelle église de *Porto Torres*, dont il sera fait mention ci-après. Ainsi on peut juger par le nombre des

---

(1) *Di un decreto di patronato e clientela*; tom. XXV des Mém. de l'Acad. R. des Sciences de Turin, première série, p. 20.

colonnes extraites de ce lieu, de la somptuosité des édifices qui s'y trouvaient jadis. Plusieurs autres objets d'antiquités furent également recueillis dans ces ruines, savoir, une quantité de monnaies Romaines, quelques inscriptions, quelques bronzes et ustensiles : une partie de ces objets est maintenant déposée dans une espèce de cabinet de l'Université de Sassari; les autres furent dispersés; quelques-uns tels que des pierres funéraires, se trouvent sur le quai même de *Porto Torres*, ou dans la mer, au bas du quai; plusieurs sarcophages de prix furent recueillis et portés dans l'église de *S. Gavino;* enfin, du côté occidental du port, on voit encore sur place plusieurs pavés en mosaïque, découverts, il y a plusieurs années, et qui depuis lors ont été exposés aux injures de l'air et à la dégradation continuelle que leur font subir les enfants du lieu. Telles sont les traces matérielles qui existent en ce moment de l'ancienne *Torres*, auxquelles il faut ajouter le pont mentionné ci-dessus, et quelques grottes sépulcrales dont il sera question ci-après.

Quant aux données historiques sur cette ville, les principales nous ont été fournies par plusieurs auteurs Romains et Grecs, et surtout par Pline-le-jeune. Cet écrivain qui florissait sous l'empire de Trajan, en décrivant la Sardaigne, fait mention de quatorze villes dont une seule aurait porté le titre de Colonie. *Colonia autem una quae vocatur ad Turrim Libyssonis.* Ce même titre de Colonie se trouve également indiqué dans quelques versions de l'Anonyme de Ravenne, dans lesquelles on lit *Turris Librissonis colonia Iulia;* mais dans la plus grande partie des copies de cet ouvrage, entre les deux mots *Librissonis* et *Colonia* (1) on voit une virgule, ce qui a fait croire

---

(1) *Sardinia, in qua plurimas fuisse civitates legimus, ex quibus aliquantas nominare volumus idest Caralis . . . Turris Librissonis, Co-*

à quelques personnes que dans ce passage il ne faut pas lire le titre de *Colonia Iulia* comme appartenant à la ville de *Torres*, mais à une autre colonie, qui doit être la *Colonia Iulia Augusta Usellis* dont il a déjà été question (1). Quoique je penche fortement vers cette dernière opinion, je ne puis cependant me résoudre à dépouiller la ville de *Torres* de son titre de Colonie Romaine, car le témoignage de Pline, rapporté ci-dessus, me paraît digne de considération. Nous avons déjà vu dans les chapitres III et IV de cet *Itinéraire* que l'on a frappé dans l'île deux monnaies qui, sans aucun doute, ont appartenu à deux colonies du pays, et que j'ai cru pouvoir rapporter, l'une à la ville de *Metalla*, l'autre à celle d'*Usellis*: il n'est donc pas surprenant que le même titre de Colonie ait été donné à la ville de *Torres*.

Antoine de *Tharros*.

Voici maintenant un autre document regardant cette antique cité; il fait partie de la description des anciennes villes de l'île, due à ce même Antoine de Tharros, déjà mentionné plusieurs fois. Tout en rapportant fidèlement ce curieux passage, je me crois en devoir de renouveler la réserve que j'ai faite à plusieurs reprises, non pas relativement à la provenance de cette histoire, que je regarde comme constatée, mais quant à l'exactitude des faits que cet auteur raconte, spécialement pour ce qui concerne des époques très-anciennes. Les notices qui se rapportent aux temps les plus reculés, données par cet auteur du VIII ou IX siècle, doivent, à mon avis, être regardées comme l'expression de croyances populaires, plutôt que d'être considérées comme de véritables documents historiques. Quoi qu'il en soit, je pense qu'il est toujours utile de connaître la nature de ces croyances à l'époque

---

lonia Iulia...... Anonim. Raven., lib. V, *ad calcem Pomp. Melae, edente Gronov. Lug. Bat.* 1722, vol. VIII.

(1) Voyez le chap. IV de ce même *Itinéraire*, tome I, p. 461.

où Antoine de Tharros écrivait son histoire: voici ce qu'il dit en parlant de la ville de *Torres*.

Turrium. — *Ipsa citate secunda, ki furit in parte destructa de ipsos barbaros, furit Turres, et fudit magna et hornata de magnas turres et magnas domos de splendore: ki ipsu primu fundatore furit unu Hercule filiu de ipsu patre Sardu de ipsa Libya, et non furit Deu Hercule de ipsas fabulas; ki furit homine de beritate famosu de guerra; ki hat binkidu ipsos Egiptios et Grecos, et hat dominatu ipsos populos ad obedientia sua, augmentandu ipsu dominiu de ipsu patre. Acusta citate hat eciam magnos homines et fortes de mente et de animu bono ad ipsa guerra* (1). *Ube est ipsu templu de ipsa Fortuna* (2), *et*

Torres. La seconde ville qui fut en partie détruite par les barbares, fut Torres: elle fut grande et garnie de grandes tours et d'édifices splendides: son premier fondateur fut un Hercule fils de Sardus-Pater de la Libye et ce ne fut pas le Dieu Hercule de la fable, (mais) ce fut un homme réel, fameux en guerre, qui vainquit les Egyptiens et les Grecs (de l'île). et qui a réduit ces peuples à son obéissance en agrandissant le domaine de son père. Cette ville eut aussi de grands hommes et forts d'esprit et de bon courage dans la guerre. Où est (aujourd'hui) le Temple de la Fortune, et le temple de

(1) Ici on trouve une note de celui qui en 1426 a fait la copie de cet ouvrage; elle est ainsi conçue: « *Iuxta sententigm Iorgii de Laco et Episcopi Ploacensis Anthonii Turrenses amati et venerati fuerunt a Romanis, propter ingenium et spiritum tam in scientiis quam in guerris: inter quos excelluit Fulvius Verus qui diversa officia exercuit tam Rome quam Turre: quod etiam referunt alii auctores et commentatores plurimi de Sardinia.*

(2) On voit que l'auteur connaissait l'existence de deux inscriptions qui parlent de ce temple de la Fortune: l'une trouvée en 1819 et citée ci-dessus, l'autre, qui nous fut transmise par Michel *Gilj*, où il est également fait mention d'un Capitole à *Torres*.

ipsu templu de Benus nominatu de ipsos architeptos? Ube est ipsu Palatium magnu de delicias de ipsu rege Herkule, et ipsu amphiteatru et capitolium et alteras magnificentias? (1) *Proh dolore! Comodo restant ipsas petras et paucas domos et paucas turres, ki plus sunt speluncas in ipsos montes. De tantos edificios solu restant ipsu ponte de ipsos Romanos ki non poterunt strumare ipsos Saracenos, quando furunt respintos sus Saracenos usque ad mare* (2), *et solu restat pro memoria de ipsu magnu patre Sardu ipsa statua sua, ki ipsa pietate de ipsos pastores de Fraxa, de tempu de ipsos Bandalos, hant portatu de ipsu templu suu ad ipsa citate de Turres* (3): *ki lu venerabant*

Vénus (ouvrage) renommé auprès des architectes? Où est le grand palais de délices du Roi Hercule, et l'amphithéâtre et le Capitole et les autres magnificences? O douleur! Maintenant il ne reste que les pierres et quelques maisons, et quelques tours, les grottes sont plus nombreuses dans les monts (voisins). De tant d'édifices il ne reste plus que le pont des Romains que ne purent détruire les Sarrasins lorsqu'ils furent repoussés jusqu'à la mer, et il ne reste pour souvenir du grand Père-Sardus que sa statue que la piété des bergers de la Frascá, du temps des Vandales (engagea) à porter de son temple dans la ville

(1) Voici une autre note du copiste mentionné ci-dessus, conçue en ces termes: *De his edificiis constat ex diversis monumentis et specialiter ex una scripcione b. m. Statilionis, que una cum aliis similibus sex invento fuit a rusticis, de tempore guerre Domine Elihenore Iudicisse Arboree: in qua fit mentio eciam de uno Capitolio, quod eciam memorat Iorgius de Laco.* Cette inscription est parvenue jusqu'à nous, comme on le verra ci-après.

(2) L'événement dont il s'agit ayant eu lieu l'année 788, sous le règne d'Auzon, il en résulte qu'Antoine de *Tharros* écrivait quelques années après, c'est-à-dire à la fin du VIII siècle ou au commencement du IX.

(3) Voyez la statue représentée à la page 348 du vol. I de cet *Itinéraire*.

etiam ipsos antiquos Turrenses pro amore de Hercule filiu suu: ki pro ipsos Bandalos ipsos pastores non poterunt benire in ipsa citate de Tharros patria mea karissima.	de Torres: où il était aussi vénéré par les anciens habitants de Torres par amour pour son fils Hercule: car, à cause des Vandales, ces bergers ne purent aller dans la ville de Tharros, ma chère patrie.

La citation faite à propos de *Statilius* et mentionnée dans la note 1 de la page précédente, me conduit naturellement à entrer en matière sur ce sujet. Sans reproduire ici le *fac-simile* de l'inscription de *Statilius* que j'ai trouvée dans les papiers de Michel *Gilj*, et que j'ai publiée, il y a quelques années, dans mon travail sur les objets recueillis en 1497 par cet amateur d'antiquités (1), je me bornerai à donner ici le contenu de cette inscription. Inscription de *Statilius*.

STATILIO · OPTIMO · TVRRITANO · ANNORVM · XX
PRAECIBVS · SVAE · SPONSAE · NERINAE · CHRI
*sti*ANAE · IN · REST*itution*E · TEMPLI ·
· F*o*RTVNAE · DIC*ati* . *o*PERAM · SV
AM · PRESTA*re* · *rec*VSANS · IN : CAPI
TOLIO · IPSIVS · CIV*itatis* · CAPTVS · IBI · PO
ST ....

Les personnes qui seraient tentées de douter de l'authenticité de cette inscription, tout étrange qu'elle puisse leur paraître, doivent réfléchir que l'idée de l'existence d'un Son authenticité.

(1) *Sopra alcune antichità ricavate da un manoscritto del secolo XV.* Memorie della R. Accademia delle Scienze di Torino, serie seconda, tom. XIV, 1854, p. 196.

Capitole dans l'ancienne *Torres* fut déjà manifestée par George de Lacon, écrivain consciencieux du XIII siècle, et qu'il en est également fait mention dans la note 2 rapportée ci-dessus, écrite en 1426 par le religieux auquel nous devons le fragment de l'histoire d'Antoine de Tharros (1). Jean *Virde*, espèce d'antiquaire Sassarais, transmettait, en février 1497, un calque de cette inscription au notaire *Gilj*, grand amateur d'antiquités, pendant le séjour passager que ce dernier fit à Sassari (2), et en même temps il écrivait à côté de cette copie ces mots: *in vinea Mathei Spano*. Cela me fait croire qu'après la première découverte de cette pierre, qui eut lieu pendant les guerres d'Éléonore d'Arborée, c'est-à-dire vers l'an 1385, elle aura été transportée près de Sassari, et placée dans la vigne de Matthieu *Spano*, où Jean *Virde* et probablement Michel *Gilj* la virent en 1497, c'est-à-dire 71 années après que le copiste d'Antoine de Tharros eut écrit la note citée ci-dessus. L'existence de cette inscription, maintenant perdue, étant indubitable, je n'ai aucune difficulté d'en donner ci-après la traduction littérale.

Sa traduction.

Statilius, excellent citoyen de Torres, âgé de 20 ans,
d'après les prières de sa femme Nérine chr.
étienne ayant refusé de prêter son œuvre à la restauration
du temple dédié à la Fortune, fut arrêté dans le Capi
tole de cette ville et puis ....

Martyre de *Statilius*.

Je ne doute pas qu'il ne soit ici question du martyre

(1) Il a déjà été dit ailleurs que la copie dont il s'agit fut faite par ordre du rév. Père Julien *Arrufat* qui, d'après plusieurs pièces des archives de Cagliari, habitait cette ville vers l'an 1426.

(2) Voyez le *fac-simile* du calepin dudit notaire *Gilj*, que j'ai

subi par le jeune *Statilius*, dont la femme était chrétienne. Quant à l'époque de cet événement, nous pouvons la déduire d'une manière à peu près certaine au moyen d'une autre inscription, trouvée également dans les ruines de *Torres;* en effet cette inscription, en faisant mention de la restauration du temple de la *Fortune* (1), l'attribue à un préteur nommé M. VLPIVS VICTOR. Or nous savons par plusieurs pierres milliaires recueillies en Sardaigne (2) que ce préteur faisait aussi restaurer les routes et qu'il gouvernait l'île du temps de l'empereur Philippe; et comme dans l'inscription de *Torres* on parle de l'empereur au singulier, et qu'on y lit PROC. AVG. N. (*Procurator Augusti Nostri*), et non PROC. AVG. N. N. (*Procurator Augustorum Nostrorum*), il en résulte que la restauration du temple de la *Fortune* et le martyre de *Statilius* eurent lieu avant que l'empereur Philippe associât son fils à son gouvernement, c'est-à-dire entre les années 246-47 de J.-C. (3).

Il me resterait également à faire mention de deux autres inscriptions chrétiennes comprises avec la précédente dans les papiers de Michel *Gilj*; je ne les reproduis pas ici dans leur entier, puisqu'on les trouvera dans mon mémoire sur ces manuscrits; je me bornerai à dire que ces deux inscriptions faisaient mention du martyre de deux femmes de *Torres*, dont une se nommait ARISTEA et l'autre POMTELLA. Cette dernière aurait été mise à mort, ainsi que son père SOFRONIVS, par ordre de MARCVS TICINIVS, qu'un autre document nouvellement décou-

---

publié à la page 106 de mon *Mémoire;* on y voit que Michel *Gilj* séjourna à Sassari une partie de janvier et tout février 1497.

(1) Voyez la seconde partie de ce *Voyage*, liv. II, chap. I, p. 479. Inscrip. nº 34.

(2) Ibid., p. 473-77. Inscriptions nºˢ 21, 24, 25, 27.

(3) Gazzera, *Di un decreto di patronato e clientela;* tome XXV des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Turin, première série, p. 23.

vert dit avoir gouverné l'île sous l'empereur Dioclétien (1).

Capitole à *Torres*.

Pour en revenir à la curieuse et presque invraisemblable notice de l'existence d'un Capitole à *Torres*, je dirai que je me vois forcé de l'admettre, puisque j'admets l'authenticité de l'inscription de *Statilius*. Je rappellerai à ce propos qu'Antoine de Tharros, qui écrivait vers l'an 807, connaissait déjà cette inscription. Cet auteur, en parlant de *Torres* et de ses monuments, s'exprime ainsi: *ipsu amphitheatrum et Capitolium et alteras magnificentias*, en même temps qu'il parle du temple de la *Fortune* et du pont Romain. Or, comme nous ne pouvons en aucune manière douter de l'existence de ces deux derniers monuments, qui sont encore sur pied aujourd'hui, cette citation d'un historien du VIII ou IX siècle, jointe à la note du copiste de l'an 1426, qui cite George de Lacon, et enfin, la version de l'inscription de *Statilius*, sont d'un grand poids. Toutes ces raisons m'engagent à croire qu'il y avait réellement à *Torres* un lieu nommé le *Capitole*, comme il en existait jadis un dans l'ancienne *Toulouse*, d'où est venu le nom de *Capitoul*. Il paraît même que l'idée d'un Capitole à *Torres* n'était pas même éteinte en Sardaigne vers l'an 1630, époque à laquelle vivait l'annaliste Vidal; car ce dernier fut critiqué, peut-être à tort, par l'illustre historien moderne de la Sardaigne, pour avoir parlé du Capitole à propos du commencement de la grande route Romaine, qui en partant de *Torres* conduisait à Cagliari (2).

Son emplacement.

Il pourrait se faire que la pierre indiquant le premier mille de la route en question, au lieu d'être placée près

(1) Martini, *Boll. Arch. Sardo, anno II*, 1856, p. 103.

(2) *Fra le stranezze dell'annalista Vitale degna è d'essere annoverata questa, che alla strada sarda ei dà la seguente direzione*: DAL CAMPIDOGLIO E DA TORRES PER A CAGLIARI. Manno, loc. cit., lib. V, p. 171, nota 4.

de la mer, fût mise à l'endroit où cette route commençait, en sortant de *Torrès*, c'est-à-dire au point culminant de la ville, à peu près où se trouve aujourd'hui la basilique de *S. Gavino*. Cette manière de voir serait conforme à l'idée que l'on peut se faire de la position élevée que devait avoir le Capitole; car cette colline présente sur son flanc oriental un précipice vertical ayant quelque ressemblance avec la *Roche Tarpéienne* de Rome. Peut-être est-ce de ce lieu que fut précipité le jeune *Statilius*, dont le genre de mort nous est resté inconnu par le seul fait de la mutilation de l'inscription, qui s'arrête aux mots suivants: CAPTVS IBI POST.......

Ayant fait mention des trois inscriptions chrétiennes trouvées dans les papiers du notaire *Gilj*, je ne puis me dispenser de parler des inscriptions païennes qui s'y rencontrent également, d'autant plus que je dois proposer maintenant quelques corrections aux versions que j'en ai données en 1854 dans mon mémoire sur le contenu de ce manuscrit. Ces corrections ont été faites dernièrement par mon collègue et ami M. Martini, et je m'y associe bien volontiers, car depuis la publication de mon travail sur ce sujet, des documents nouvellement découverts permirent à M. Martini de remplir plusieurs lacunes que présentaient ces inscriptions, et de rectifier quelques paroles mal écrites ou mal lues.

Voici d'abord la version d'une inscription en caractères barbares, qui dans mon mémoire, page 191, porte le nº 1:

Attilio Lucii filio Turre nato, piissimo viro, conjugi caro, patriaeque dilecto, qui scientiarum disciplinis deditus, vixit annis, plus minus 65.

Servius Secundus, cujus erat libertus, ac in suis negotiis gerendis fidus procurator, Pia conjux Vera filiaque moerentes.

Marcus Florus. L'inscription n° 2, telle que je l'ai publiée à la page 193, est la suivante:

D. M.
MARCO · FLORO · SEM. F.
QVI · KARAL. NAT. AB. TVRRIT.
OPTATVS · ELOQVENTISSIMVS
ORATOR · VENIT · AC · POST · XX · AN.
IBI · SVAE · VXORIS · FAVIAE · *CIII*
SE · IVNXIT · FAVSTVS · FILIVS
B. M. P.

Rectification. En rapportant cette inscription dans mon travail, j'ai eu soin de placer un (*sic*) après le mot VXORIS de la cinquième ligne, pour faire remarquer que ce mot au génitif ne me semblait pas concorder avec la phrase proposée, en supposant que les dernières lettres de cette même ligne dussent se lire C. FIL. (*Caii filiae*); mais depuis la publication de mon mémoire, M. Martini a cru devoir lire dans ces lettres: CIN; cette lecture étant parfaitement d'accord avec le génitif VXORIS, je ne balance pas à déclarer que je l'admets complètement, et je lis maintenant: *Diis Manibus. Marco Floro Sempronii filio, qui Karalibus natus, ab Turritanis optatus eloquentissimus orator venit, ac post viginti annos ibi suae uxoris Faviae* cineribus *se iunxit. Faustus filius benemerenti patri* (*bonae memoriae patris*).

Aristonius. Il me resterait à reproduire l'inscription d'*Aristonius*, que j'ai également trouvée transcrite dans les papiers de Michel *Gilj*, et dont la pierre avait été jadis déterrée à *Torres;* en 1497, elle se trouvait placée dans les fondements de la maison d'un certain Pierre *Olivieri* de Sassari; mais comme cette inscription fait mention d'un homme natif de la ville

de *Cornus*, je l'ai déjà rapportée en parlant de cette ancienne capitale des *Sardi Pelliti* (1).

Je ne saurais cependant passer sous silence ce qui regarde le tombeau de *Sextus Maronius*, illustre citoyen de *Torres*, et de sa femme *Sibilla*. Ce tombeau existait encore non loin de *Porto Torres*, lorsque le notaire Michel *Gilj* le visitait, en compagnie du fils du Sassarais Jean *Virde*; ce qui résulte clairement de la correspondance de ces deux personnages, parvenue jusqu'à nous (2). Je citerai d'abord le passage d'une lettre que Jean *Virde* adressait en langue Catalane au notaire *Gilj*, et dont voici la traduction:

« Dieu veuille m'accorder assez de santé (il avait 70 « ans) pour vous faire une copie de l'inscription de Ma- « ronius, qui se trouve dans le souterrain de Torres, écrite « en vers latins et grecs, dont je vous ai parlé; je vous « en transmets maintenant un court extrait, tiré de ces « vers, que j'ai trouvé dans les papiers de feu mon père, « afin que vous sachiez de quoi il s'agit; mais je vous « promets de vous en faire une copie exacte et si je ne « pourrai pas la tirer moi-même, ce sera mon fils qui la « fera, car il est meilleur peintre que moi (3). Au reste, « si un de ces jours vous voulez aller dans ce souter- « rain, mon fils, qui le connaît, vous y conduira. Ainsi « vous verrez ce magnifique tombeau et vous lirez ces « vers harmonieux, cette agréable description de la chasse; « les cérémonies et les pleurs des amis, les invocations « et les exclamations aux divinités, le désespoir du père « et de la mère de Maronius et de sa femme. Ma foi, je « vous assure que je n'ai jamais vu une poésie aussi

---

(1) Voyez chap. VI, p. 28.

(2) *Sopra alcune antichità Sarde, ecc.*, loc. cit., p. 108.

(3) Ce passage semble indiquer qu'outre les inscriptions grecques et latines, il y avait dans ce tombeau des bas-reliefs, ou pour le moins un sarcophage, représentant en relief l'accident de la chasse qui coûta la vie à *Maronius*.

« agréable et aussi élégante; elle fut écrite par Tigellius, « ami du défunt. » Cette lettre est datée de Sassari, le 28 février 1497; elle est signée Jean *Virde* et adressée au notaire Michel *Gilj*, qui occupait une place distinguée du Gouvernement et qui ce jour-là se trouvait à Sassari, comme il résulte de son calepin ou journal, que nous possédons également (1). Il est donc impossible de croire que *Virde*, s'adressant à un homme hautement placé, qui était sur les lieux, ait voulu le tromper en lui parlant d'un monument qu'il lui proposait de visiter en compagnie de son fils.

Vers de J. Virde. Dans un autre feuillet contenant des dessins remis par Jean *Virde* à Michel *Gilj*, que j'ai également reproduits dans mon mémoire, on lit les vers suivants, qu'on ne peut certainement pas comparer à ceux de *Tigellius*, mais qui prouvent l'intimité qui s'était établie entre ces deux amateurs d'antiquités, et démontrent le genre de correspondance en usage à cette époque:

« Hec signa tota pinxi
« Que ex originalibus attinxi;
« Ut omnia que vidisti,
« Ego dicam accepisti:
« Hec trado cedo dono,
« Gili meo amico bono.

Ailleurs, dans une note écrite sur un feuillet, à côté de dessins d'idoles, on lit ces autres vers:

« Hec nova adjunge et pone
« Pro tua magna cognicione,

(1) Voyez le nº 20 du *fac-simile* de ce journal, reproduit à la page 106 du tome où se trouve mon mémoire.

« Ut in studis tuis profundis
« Mihi dicas .... (*De profundis?*) (1)
« Si Maronius in Somnis
« Et Comitivà omnis,
« Tibi in visum apparebit
« *Quod redeas licebit*
« Ad sepulcrum et ponas
« Novas Maroni coronas,
« Et carmina meliora
« Ibi dicas et canora,
« Et Sibilla benedicit
« Quod amicus meus dicit,
« Et me quod operavi
« Et sepulcrum demonstravi. »

J'ai cité ces vers, non pas que je veuille les donner pour des modèles de latinité, mais parce qu'ils font voir que le notaire *Gilj* a réellement visité le tombeau de *Maronius* pendant le séjour qu'il fit à Sassari en 1497. Des papiers trouvés dans les archives de Cagliari (2) font connaître que ce même *Gilj*, mort en 1510, se trouvant alors lieutenant du *Maître Rationnel* de la *Curia*, était devenu, de son vivant, et postérieurement à son voyage à Sassari, le possesseur du tombeau et de la grotte sépulcrale de *Maronius* et de *Sibilla*. D'autres papiers de l'an 1546 font mention des grottes placées entre l'église de *S. Gavino* et le port de *Torres* vers le fleuve et *à droite* de la route, et c'est précisément le lieu où sont encore de nos jours les débris de l'ancienne nécropole de la ville. On voit aussi par cet écrit que la route Romaine passait alors entre la colline et le fleuve, et que les tombeaux se trouvaient à droite

(1) Il faut se rappeler que Jean *Virde* était alors âgé de 70 ans.
(2) Voyez dans le mémoire en question, p. 249 et suiv., les documents F, G, H, I.

de cette même route, en regardant le port. On lit dans ce document, tiré des archives de Cagliari, une note dans laquelle il est dit que l'on suspend de céder ces grottes au notaire Ange *Sunier* afin de mieux examiner les droits que pourraient avoir sur elles les héritiers de feu Michel *Gilj*, chevalier de Cagliari, auquel ces grottes ou *speloncke*, avaient été cédées de son vivant et pour toute sa vie, par le magnifique Alphonse Carillo, alors Procureur du roi, comme étant les restes d'antiquités, avec d'autres pièces de ce territoire. . . *unacum alia pecia in qua extat tumulum quod vocatur de Marone Sexto et Sibila, portus turrium ut dicti asserunt heredes.* Enfin, le 20 août suivant, la suspension fut levée, car il fut reconnu, d'après une visite judiciaire faite sur les lieux, que ces grottes sépulcrales avaient été détruites 20 années auparavant et converties en usage d'utilité publique, comme magasins pour les marchandises : *dirute fuerunt et cise* (sic), *pro reipublice utilitate et in magazenorum construcionem ad mercium custodiam tuciorem.*

Conclusion. Il résulte de ces documents 1° qu'il y avait réellement des tombeaux Romains dans le bord de la vallée du fleuve de *Torres* et contre la grande voie Romaine où l'on en voit des restes aujourd'hui; 2° que le monument dédié à *Maronius* et à *Sibilla*, sa femme, devait se trouver non loin de la mer, ayant été défait pour y renfermer en sûreté les marchandises débarquées au port; 3° que, non-seulement ce tombeau fut visité en 1479 par le notaire *Gilj* (*Quod redeas licebit ad sepulcrum*), mais que ce personnage en eut la propriété durant sa vie, et qu'enfin cette grotte sépulcrale fut détruite vers l'an 1526. Ainsi toutes les recherches que l'on pourrait faire pour retrouver un pareil monument seraient maintenant inutiles. Nous ne connaissons donc ce magnifique tombeau que par l'extrait que Jean *Virde* en fait dans les vers cités ci-dessus, et dans la notice que cet antiquaire Sassarais avait trouvée dans les papiers de feu son père. Cet extrait, également parvenu jusqu'à nous, et que j'ai publié en entier dans

mon mémoire (1), fut évidemment embelli par la fantaisie du père de Jean *Virde*, car il n'est pas probable que tout ce qu'il raconte sur le voyage et surtout sur les détails de la mort de *Sextus Maronius* pût se trouver écrit dans une, et même dans plusieurs inscriptions funéraires. Le narrateur, inspiré par le fond véritable du sujet, se sera plu à l'embellir, et peut-être quelques scènes qu'il décrit se seront-elles trouvées sculptées dans les bas-reliefs du sarcophage du défunt.

Histoire de *Sextus Maronius*.

Je n'abuserai pas de la patience du lecteur, en reproduisant ici cette pièce tout entière, que l'on peut lire dans le mémoire indiqué ci-dessus; je me bornerai à dire en substance que *Sextus Maronius* domicilié à *Torres* était originaire de la ville de *Nora*, où il fut expédié par *Quintus Tullius*, frère de Cicéron, alors établi à *Olbia*, comme il a été dit en son lieu; c'était une mission toute politique, du temps de Pompée. *Maronius*, arrivé dans sa ville natale, y fut bien accueilli par ses parents et ses anciens amis, qui lui donnèrent le divertissement d'une chasse, à laquelle intervinrent tous les hommes marquants de *Nora*, entre autres le fameux poëte *Tigellius*. Malheureusement, un sanglier blessé et furieux, ayant rencontré *Maronius* sur son chemin, se rua sur lui et le blessa grièvement, en lui ouvrant le ventre. On le chercha pendant longtemps; enfin, on le trouva dans le lieu où il gisait; on le transporta d'abord à *Nora*, puis ayant témoigné le désir de mourir dans les bras de sa femme, fille d'un riche propriétaire de *Torres*, il fut mis dans une barque, assisté d'un médecin et accompagné de ses parents et amis, y compris le poëte *Tigellius*. Il put encore arriver à *Torres*

(1) *Sopra alcune antichità Sarde ricavate*, ecc., page 200 et suivantes.

où il mourut huit jours après, dans les bras de *Flavia Sibilla*. Celle-ci pleura la mort de son époux et lui fit ériger un magnifique tombeau; taillé dans le roc, orné de sculptures et plein d'inscriptions Grecques et Latines, dont une partie appartenaient à *Tigellius*; c'est ce tombeau que Michel *Gilj* visitait encore en 1497 avec le fils de Jean *Virde;* il en était ensuite devenu possesseur, mais enfin on le démolit vers l'an 1526 pour en faire un magasin de marchandises.

Flavius Justinus. En fait d'inscriptions païennes il me reste encore à parler de celle que l'on a découverte dans les ruines de *Torrès*, ou près de là, en 1835, et que j'ai rapportée dans la seconde partie de ce *Voyage* (Livre III, chap. I, page 484, inscrip: n° 47); on y lit qu'un certain *T. Flavius Iustinus Duumvir*, fit faire à ses frais un *lac*, ou réservoir d'eau pour la transporter dans la ville. *Lacum a fundamentis pecunia sua fecit, sumptu suo aquam induxit.*

Aqueduc Romain. Ceci m'engage à faire aussi mention du somptueux aqueduc Romain dont les restes sont encore bien visibles à côté de la grande route et à moitié chemin entre *Porto Torres* et Sassari; pour le moment je ne m'occuperai que de l'extrémité de cet aqueduc, au point où l'eau arrivait à la ville en question; et à ce propos, je dirai que dans la colline en face du pont Romain, on trouve un canal souterrain, creusé dans la roche tendre calcaire du lieu, qui ne pouvait avoir d'autre destination que celle d'une conduite d'eau. Je n'ai pas visité ce souterrain, car il n'a été découvert que depuis peu de temps; mais mon ami et collègue, M. le Chanoine Spano y a pénétré: c'est, dit-il, un canal dans lequel un homme peut marcher commodément; il l'a parcouru pendant plus de cinq minutes à la lueur de torches; il n'est pas allé plus loin, de crainte de s'égarer et parce qu'en quelques points le lieu était rempli de boue. Ce conduit est tout revêtu en ciment propre aux réservoirs Romains, fait avec de la

poterie cassée, dit en italien *smalto*. Ce canal se partage en deux embranchements. Il est d'ailleurs facile de penser qu'une ville comme *Torres* devait être abondamment pourvue d'eau, puisque le territoire de Sassari en est si bien fourni; nous avons vu, qu'indépendamment du grand aqueduc, elle fut dotée d'un *lacum* et de fontaines par les soins et aux frais de son *Duumvir Flavius Iustinus*.

En reprenant maintenant l'histoire de l'ancienne *Turris Libyssonis*, comme l'appelle Pline, je dirai que par les raisons exposées ci-dessus, page 385, je crois réellement que cette ville porta le nom de *Colonie Romaine*, quoique je pense que le titre de *Colonia Iulia* qu'on lui donne d'après l'Anonyme de Ravenne ne lui vienne pas, et qu'il doive appartenir à la ville d'*Usellis*, ainsi qu'il a été dit en son lieu.

Le principal temple de *Torres*, dédié à la *Fortune*, fut restauré, comme on l'a vu, entre les années 246-47 de J.-C., sous le règne de l'empereur Philippe, pendant lequel eurent lieu le martyre de *Statilius* et une persécution contre les chrétiens. Nous avons également vu que plus tard, sous le règne de Dioclétien, et sous le gouvernement d'un *Marcus Ticinius*, une femme de *Torres*, dite *Pomtella*, aurait aussi été mise à mort avec son père *Sofronius*, pour la foi chrétienne; mais c'est dans l'année 300, sous le même empereur et sous le gouvernement d'un certain *Barbarus* (1), si l'on en croit le martyrologe des Saints *Gavinus*, *Protus* et *Januarius*, que ces trois personnages furent également immolés pour leur nouvelle croyance, comme il sera dit ci-après.

Il paraît cependant que l'idolâtrie n'était pas encore totalement extirpée dans cette ville entre les années 427 et 486, à l'époque de l'occupation de l'île par les Vandales;

---

(1) C'est de là qu'est venu le nom de *rovine del palazzo del re Barbaro*, donné aux ruines du temple de la Fortune de *Torres*.

car nous avons vu ci-dessus que, lorsque la ville de *Tharros* et les lieux environnants furent attaqués par ces barbares, les bergers de la *Frasca* apportèrent à *Torres* la statue de leur *Père Sardus*, qu'ils regardaient comme le père du fondateur de cette ville, où il était encore très-vénéré à cette époque. Au reste, la statue de ce héros Sarde qui, du temps où écrivait Antoine de Tharros, c'est-à-dire vers la fin du VIII siècle, existait encore dans la ville de *Torres*, ne paraît pas devoir être confondue avec celle qui est figurée dans les dessins de Michel *Gilj* (1); car on lit à côté de celle-ci: *inventa in antiqua Olbia et est apud nobilem militem Joannem Cariga* (de Sassari). Rien n'empêche cependant que ces deux statues ne fussent semblables entre elles, et qu'elles n'eussent été reproduites d'après celle en bronze représentant ce même héros et qui, au dire de Pausanias, fut envoyée par les habitants de l'île au temple d'Apollon de Delphes.

Premiers juges de *Torres*.

Postérieurement au temps de la domination des Vandales, et après celle des empereurs d'Orient, c'est-à-dire en 687, lorsque l'île se déclara indépendante, *Torres* devint le siége du judicat de ce nom, conféré par le roi *Gialetus* à son frère *Inerius*. Parmi les successeurs de ce dernier je dois noter un Pierre qui assistait à la grande fête célébrée à *Torres* pour l'expulsion des Sarrasins. C'est probablement de ce même juge qu'il est question dans un fragment d'inscription que j'ai trouvé dans les papiers de Michel *Gilj*, mentionnés plusieurs fois, fragment que j'ai publié dans mon mémoire sur ces documents (2). Lorsque j'ai reproduit cette inscription, n'ayant pas eu connaissance de l'existence de ce juge, j'ai exprimé des doutes

(1) Voyez le tome I de cet *Itinéraire*, chap. III, p. 348, fig. 15.

(2) *Sopra alcune antichità Sarde ricavate da un manoscritto del XV secolo.* Memorie della R. Accademia delle Scienze di Torino, seconda serie, tom. XIV, p. 207.

sur la personne à laquelle elle fait allusion. Voici ce qu'on y lit, en caractères très-anciens, dits *Longobardici*.

Turrim de Cinio (1) quae

accensa, sed benientes

Turritani cum Judice P. (Petro)

(de) Ardara (2) et fugarunt

ad naves.

Dans les mêmes papiers on trouve une lettre adressée par Jean *Virde* à Michel *Gilj*, sous la date de Sassari 28 février 1499 (3), où on lit ce qui suit: « Hara es vingut a « mj en ma quasà el doctor esteva Solines nostre amich e « amj dit que de matj o al tarde vous fara haver per « aquell canonge la copia de aquella escriptura qué se « troba en ell archiu de la curia Arquibis̄ de aquesta « ciutat la qual com apar de les letres grans del fi della « se diu que conte huna relacio de una victoria contra « dels Saracens et ates que aqui no hi ha nigu que co- « neix aquella no resmenys el dit canonge com diu leva « hun transumpt eo esemplar en la forma matexa que se « veu en loriginal ques molt vell. y antich segóns que ell « diu que no coneix aquella escriptura que se diu turca. « E mes ancara diu ell que altres escriptures vous fara « haver de massa fort util. Si en altres coses vos pusch « complaure comanats enfiancosament.

« De Sasser a XXVIII de Febrer 1497.

« De aquest ques prest a vestra honor

« JOHAN VIRDE. »

---

(1) Tour en bois.

(2) Cette inscription prouverait que les juges de *Torres* habitaient déjà *Ardara* en 778.

(3) *Sopra alcune antichità Sarde, ecc.*, p. 109.

Traduction.

Traduction: *J'ai reçu tout à l'heure chez moi la visite du docteur Étienne Solines, notre ami; il m'a dit que ce matin ou ce soir il vous fera avoir, au moyen de ce chanoine, la copie de l'écriture qui se trouve dans les archives archiépiscopales de cette ville, laquelle, comme il paraît des lettres majuscules de la fin, semble contenir la relation d'une victoire remportée sur les Sarrasins: et comme ici il n'y a personne qui connaisse cette écriture, ledit chanoine s'engage à la copier telle qu'elle se trouve dans l'original, qui est très-vieil et usé, en disant qu'il ne connaît pas cette écriture, que l'on dit turque.*

Il me promet de vous faire avoir (des copies) d'autres écritures plus utiles (plus importantes).

Commandez-moi franchement si je puis vous servir en autre chose.

Sassari, le 28 février 1497.

Celui qui se professe à votre honneur

JEAN VIRDE.

Copie d'un ancien document.

Cette copie est parvenue jusqu'à nous, et elle se trouve notée avec le n° 3 (portefeuille 4) parmi *le Pergamene ed i Codici cartàcei d'Arborea* acquis par la bibliothèque R. de Cagliari. Ce fragment a été publié par M. Martini dans son opuscule intitulé: *Illustrazioni ed aggiunte alla Storia ecclesiastica di Sardegna;* Cagliari, 1858, p. 131.

Fin de l'original. Note.

Ce qu'il y a de plus curieux dans tout ceci c'est une note apposée au bas de cette copie, en langue Catalane, avec la date de 1516, d'où l'on apprend qu'en l'année précédente (1515) la relation de la victoire des Sardes sur les Sarrasins, qui était écrite sur parchemin, fut enlevée des archives de l'archevêché de Sassari et brûlée, afin qu'il ne restât plus de traces d'un document qui démontrait que dans le VIII siècle l'archevêque de Cagliari était le primat de tous les évêques de l'île (1).

Relation de la victoire.

Quoi qu'il en soit, grâce au chanoine de Sassari qui

(1) L'histoire ecclésiastique de Sardaigne est pleine des querelles qui, jusqu'à des temps assez rapprochés de nous, divisèrent les archevêques de Cagliari et ceux de Sassari pour le titre de Primat, sans compter des velléités sur ce même propos, de celui d'Oristano.

vivait en 1497, cette pièce est parvenue jusqu'à nous. Je ne la reproduis pas toute entière, telle que l'a publiée M. Martini dans son opuscule cité ci-dessus; je vais seulement en donner un extrait.

La fête dont il est question fut célébrée en 778 avec beaucoup de solennité. La cérémonie religieuse eut lieu dans l'église de S. *Gavino* de *Torres*, sous les auspices du juge Pierre et de l'évêque Jean, qui s'était distingué parmi les prélats de l'île par la quantité d'offrandes faites en faveur de la croisade contre les Musulmans. A cette fête intervinrent le roi Auson de Cagliari, beau-frère du juge Pierre, et un *Lineus*, fils du juge de Gallura; ils étaient entourés des magnats de *Torres*, et de quelques-uns de ceux des autres provinces, parmi lesquels la relation compte un *Guantinus* et un *Truscio* (peut-être *Truiscus*) de Sulcis, *Martin*, *Hospiton et Antilona* de Gallura, *Hugues*, *Frontin* et *Deletone* (1) de Cagliari, etc. On voyait devant l'église un grand monceau de dépouilles et d'armes des infidèles.

Cette chronique, après avoir énuméré toutes les personnes marquantes qui prirent part à cette seconde fête (2), finit en ces termes: *et multos de sutos (supradictos) ad magnu secundum festum benientes per gaudium comune. Gloria Deo omnipotenti qui fecit redemptionem p. s. (plebis suae). Gloria Kallar. Eja Gloria Gallur. Eja Gloria Arbor. Eja Gloria Turrit. Eja qui per eternam memoriam posuerunt istud monumentum de gloria et bictoria. Et Sardinia gaude pro sempiterna secula. Eja Eja Eja quatuor Judices congiuntos septem Episcopos cum omnes Sardos fortes populos. Amen.* Fin de la chronique.

(1) Ce *Deletone* de Cagliari était probablement descendant ou parent du *savi Deletone de Calleri*, auteur du fameux Rhythme Sarde, autrement dit *Chanzone latina*. Voyez le vol. I de cet *Itinéraire*, chap. IV, p. 488, note 2.

(2) On avait déjà célébré une première fête à Cagliari.

On lit ensuite, en caractères majuscules:

FINIT BICTORIA SARDORVM
SVPRA SARACENOS
ET INCIPIT ALIA RE
LATIO DE ....(1)

Autre invasion des Maures.

Dans l'année 803 eut lieu une nouvelle invasion des Maures d'Espagne, qui furent défaits non loin de l'île de l'*Asinara* par les forces réunies de *Gallura* et de *Torres*.

Princesse Verina.

Vers la fin du X siècle les mêmes Sarrasins renouvelèrent leurs attaques. C'est alors que commença la série des entreprises du fameux Muset. A cette époque le judicat de *Torres* était gouverné par un prince nommé Comita. Sa fille *Verina*, épouse d'*Artemius* d'Arborée (2), est l'héroïne d'une curieuse inscription dont j'ai trouvé le *fac-simile* dans les papiers de Michel *Gilj*, et que j'ai publiée dans mon mémoire sur le manuscrit de ce dernier, après avoir suppléé avec soin aux lacunes et aux abréviations qu'elle renferme. On pourra voir ce *fac-simile* à la page 209 n° 8, de mon travail. Je me bornerai à reproduire ici la version que j'en ai proposée.

Inscription.

✠ In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti amen. mu lierem fortem (3) inventa est in Verina filia domini nostri Comite iu

(1) Ce sont *les letres grans del fi* mentionnées par J. *Virde*. V. p. 403.

(2) L'*Artemius* dont il s'agit, était l'un des trois fils de *Gunale*, juge d'Arborée, qui se disputèrent le judicat de ce nom après la mort de leur père. Cette inscription prouve qu'*Artemius* fut tué pour le moins en l'an mille, immédiatement après la cessation de la discorde entre les trois frères.

(3) On voit que, sans s'en tenir aux règles de la grammaire, on a voulu faire allusion au passage de l'Écriture bien connu: *Mulierem fortem quis inveniet*. Prov. cap. XXXI, 10.

dicis turritani que est bene satisfacta pro morte de suo sponso
Artemio filio Gunalis quondam Judicis Arborē. guerando
cum prefacto iudice
contra barbaros mauritanos qui fugatos fuerunt a fortibus
tur
ritanis: et redeuntés ostinatos damna fecerunt contra campum
Sardorum.
tunc fortis Verina de nocte sola invenit xii infideles ad more
cane bestitos quadrupedando non latrantes: quod
tradimentum donna Ve
rina cognovit quando canes petram feriebant pro foco et
tendas incendebant.
duos occidit et clamante campum excitat et Sardos
exercitus(1) occulte beni
ens prendunt in girum et duo milia infideles occidunt in
medio. pro eterna memoria donne
Verine hoc Turritani dicarunt. anno domini millesimo. ✠ ✠

Pour mettre le contenu de cette inscription à la portée de tous mes lecteurs, je vais en donner la traduction littérale.

✠ *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; Amen. La femme forte (de l'Écriture) a été trouvée dans la personne de* Verina (2), *fille de notre Seigneur Comita juge de Torres, qui a pris satisfaction,*

---

(1) J'ai cru lire *exercitum* sur l'inscription, car elle est toute pleine de fautes de grammaire,

(2) Le nom de *Verina* est sans doute un diminutif de celui de *Donna Vera*, porté souvent par des princesses Sardes, qui signèrent des contrats et des donations avec les juges leurs maris. On le trouve même dans l'inscription Romaine d'*Attilius*, rapportée ci-dessus, p. 393.

(s'est bien vengée) (est bene satisfacta), *de la mort de son époux Artemius, fils de Gunale, feu juge d'Arborée, tué en combattant avec le juge précité*(1) *contre les barbares Mauritaniens, qui furent mis en fuite par les braves Turritains, et qui étant retournés avec obstination causèrent des dommages au camp des Sardes. Alors la vaillante Verina, de nuit, toute seule, rencontra douze infidèles habillés en chiens* (more cane bestitos) (2), *marchant à quatre pattes* (quadrupedando) *et n'aboyant pas* (non latrantes). *La dame Verina reconnut ce stratagème* (tradimentum cognovit), *lorsque les chiens battaient les pierres pour faire du feu, et incendiaient les tentes des Sardes; elle en tua deux, et s'étant mise à crier, elle mit le camp en émoi, et l'armée des Sardes venant en cachette fit un détour et prit les infidèles dans le milieu, où deux mille restèrent morts. Pour l'éternelle mémoire de la dame Verina, les Turritains lui dédièrent ces lignes. L'an du Seigneur mille* ✠ ✠.

Princesse Susanne.

Vingt-deux années plus tard, c'est-à-dire lorsque les Pisans et les Génois s'unirent pour chasser les Maures de l'île, mais probablement quelques mois avant l'entière expulsion de ces barbares, ceux-ci ayant de nouveau attaqué *Torres*, le juge Guillaume, peut-être fils de Comita cité ci-dessus, fût tué en combattant ainsi que son fils Janvier, ou *Gonnarius*. Cela résulte du *fac-simile* d'une autre inscription, trouvée également dans les manuscrits de Michel *Gilj*, et que j'ai publiée dans mon mémoire à la page 211, nº 9. Voyez à la page suivante la lecture que j'en ai proposée.

---

(1) Je crois que ce *juge précité* (*prefacto judice*) doit être son beau-père Comita de Torres, et non son père Gunale d'Arborée; car nous avons vu qu'*Artemius* avait survécu à ce dernier, puisqu'il disputait sa succession avec ses frères; c'est donc à *Torres* plutôt qu'à *Arborée* qu'il aurait péri, en combattant contre les Maures.

(2) On doit entendre qu'ils étaient revêtus de peaux de mouton ou de chèvre.

Hic in pace eterna de Deo et Beatorum gloria dormiunt

Gullemus invictus (1) Turritanorum Judicè, qui annos (2)

xxiiii de guerra fo

rti cum mauritanos habuit et unicus filius Januarius mor

tus est ante pede Judicis pro populo. Domina Susanna uxor

et mater cum forti planctu sine adjutorio

hoc posuit (monumentum), vidua sine marito, sine filio, sine

Repno (3), pro eorum animis eternam requiem a Dom

ino orate cum lacrimis, de hoc anno lucti sui

a nativitate Domini m.°xxii.°

Traduction littérale:

Ici reposent dans la paix éternelle de Dieu et dans la gloire des Bienheureux Guillaume invincible Juge de Torres, qui soutint pendant 24 ans une guerre acharnée contre les maures, et son fils unique, Janvier, mourut aux pieds du Juge pour le peuple. La Dame Susanne, femme

---

(1) Dans l'original on lit clairement *invict* (*invictus*) et non *manca*, comme on l'a prétendu mal à propos.

(2) Dans ce même original il est écrit *q̄. ē XXIIII de guera forti.* J'ai démontré qu'il y a eu sans doute erreur de copie, et qu'au lieu de *qui est XXIIII*, c'est-à-dire *qui est le vingt-quatrième juge*, il faut lire *q̄. ā XXIIII*, c'est-à-dire *qui annos XXIIII de guerra forti.* L'autre version n'aurait aucun sens, d'autant moins que l'on peut voir dans le tableau des juges de Torres, à la fin de cet *Itinéraire*, que *Guillaume* était le huitième juge, à partir d'*Inerius*, frère de *Gialetus*, élevé à cette dignité en 687.

(3) La parola *Repno* est souvent employée pour celle de *Regno* dans plusieurs documents Sardes.

et mère, avec de grands pleurs et sans aucun secours,

posa ce monument. Veuve, sans mari, sans fils, sans

Royaume (elle) vous engage à implorer pour eux de Dieu la paix éternelle,

les larmes aux yeux. De cette année de son deuil

et de la nativité du Seigneur, l'an mille vingt-deuxième.

Juges Pisans.

C'est précisément de l'époque en question que date le commencement de la dynastie des juges de *Torres*, d'origine Pisane, qui vinrent s'asseoir sur le siége devenu vacant par la mort de Guillaume et par celle de son fils Janvier. Un *Gonnarius*, probablement aussi nommé Janvier, commença la seconde dynastie. C'était un des capitaines de Pise qui se distingua en combattant contre Muset. Le même fait eut lieu contemporainement en *Arborée* où nous avons vu un Marian, capitaine de Pise, occuper le judicat laissé vacant par la mort de Boson, frère d'*Artemius*, tombé également sous le fer des infidèles.

Un ancien hermite.

Parmi les autres inscriptions que j'ai tirées du manuscrit et des papiers de Michel *Gilj*, et que j'ai publiées dans le mémoire tant de fois cité, je vais encore reproduire celle qui porte le nº 11, et qui se trouve à la page 216 de ce mémoire (1). Je donnerai d'abord ci-dessous la version que j'ai cru pouvoir en tirer, en cherchant à suppléer de mon mieux aux lacunes et aux abréviations qui se trouvent dans le *fac-simile* original. Il s'agit d'un hermite mort à l'âge de 70 ans, qui en avait passé 50 dans une grotte des environs de Sassari ou de *Torres*. Cette pierre existait en 1497 dans la vigne d'un nommé Pierre *Marongio; in vinea honorabilis Petri Maronjo, intus p...*

(1) Mémoires de l'Académie des Sciences de Turin, seconde série, tome XIV, 1854.

✠ Venientes homines pro akistanima precate

Que abdebitante mortalitate de tenebris et

societate de corpore eskibal quod quando de spiri

tu vitam capiebat in hoc isto mundo per 70

annos in hac spelunca 50 heremitando retine

bat pro auctoritate expedita de beato Episcopo nic

colao et successore suo Dominum Episcopum Eugenium

et Donicello Comita filium de Dominum Gonnarium

Judicem turritanum p. jud.(1) h. inan.(2) fratres cum lacri

mis deposuerunt ad orationes vestras ad Dominum. Amen.

Traduction littérale:

✠ O vous qui passez, pries pour cette âme

qui ayant payé sa dette à la mortalité sortait des ténèbres

et de la société du corps, lorsque par l'esprit (?)

son corps avait la vie dans ce monde pendant 70

années, en ayant passé 50 comme hermite dans cette grotte,

d'après l'autorisation expédiée par le bienheureux évêque Ni-

colas et par son successeur le Seigneur évêque Eugène

et par celle du jeune Seigneur Comita, fils du Seigneur Gonnarius

Juge de Tortes, pour le Juge. Ici ses frères, tous en larmes,

déposèrent sa dépouille et le recommandent à vos prières envers Dieu.

Amen.

Valeur historique de cette inscription.

Malgré les fautes grossières de grammaire dont cette inscription est pleine, elle a une valeur historique incontestable; d'abord elle nous fait connaître deux évêques de *Torres* ignorés jusqu'ici; savoir, un bienheureux Nicolas et son successeur Eugène, qui vivait du temps du juge Gonnarius et pendant la jeunesse de Comita, son fils. Le titre de *Donnicello*, que l'on retrouve dans plusieurs documents, était donné, comme diminutif de Seigneur (*jeune prince*, *Signorino*), aux successeurs présomptifs des juges. Il paraît donc que Comita aurait, en l'absence de son père, ou pour son père, empêché ou malade, signé la faculté concédée à notre hermite de continuer à vivre dans sa grotte. Cela aura probablement eu lieu avant l'année 1038, pendant laquelle Comita succéda à son père. Ce même Comita II fut ensuite chassé du trône de *Torres* dans la croisade que Parason III juge de Cagliari, et ensuite roi de toute l'île, souleva contre les juges d'origine Pisane. Vers l'an 1059 ce Parason était déjà établi juge à *Torres*. Quant aux deux évêques Nicolas et Eugène mentionnés ci-dessus, ils doivent définitivement prendre place dans la série des prélats Turritains, entre l'évêque Jean I, qui intervenait en 798 à la fête de *Torres* pour l'expulsion des Sarrasins, et Jean II, qui dans l'année 1038 gouvernait déjà l'église en question. Or comme l'hermite dont il s'agit mourut à l'âge de 70 ans, pendant le règne de Gonnarius, on peut en conclure que Nicolas était l'évêque qui, cinquante années auparavant, avait accordé à cet anachorète la faculté de vivre dans sa solitude, et que par conséquent il gouvernait peut-être l'église de *Torres* entre les années 980 et 1030; le prélat Eugène qui lui succéda, et qui occupait le siége épiscopal pendant la jeunesse de Comita, était déjà remplacé en 1038 par Jean II (1).

(1) M. Martini n'a pas fait figurer ces deux évêques dans la nouvelle série des prélats de *Torres*, qu'il donne dans son récent

Comme je n'entends pas faire ici l'histoire des évêques de *Torres*, ni celle des juges de ce nom (1), mais que je veux seulement parler par accident des documents qui en font mention, ou des souvenirs qu'ils ont laissés, je passerai du juge Comita II mentionné ci-dessus, au troisième de ce nom, frère et successeur de Constantin II de Torres. Comita III pendant son règne fit bâtir, ou du moins fit achever la grande basilique dédiée aux saints *Gavinus*, *Protus* et *Januarius* que l'on admire encore de nos jours; ce qui eut lieu en 1210. Je ne suis pas parvenu à savoir si cette basilique fut construite alors sur l'emplacement de celle qui était également dédiée aux mêmes Saints, et dont il est fait mention dans la relation de la fête célébrée en 778 pour l'expulsion des Sarrasins; il paraît cependant certain que le point où le juge Comita fit ériger la nouvelle église se nommait *Monte Agellu*, nom que l'on fait dériver de *petit champ de repos;* mais il n'y a pas lieu de croire que les Saints Martyrs auxquels le temple sacré était dédié aient été dès l'origine enterrés en cet endroit.

La basilique en question a été bâtie dans le genre des églises d'*Ardara* et de *Saccàrgia;* elle est cependant plus simple au dehors; dans son intérieur elle se compose de trois nefs, séparées entre elles par deux rangs de colonnes entremêlées de trois piliers. Ces colonnes sont au nombre de 28, c'est-à-dire 14 de chaque côté; elles proviennent toutes d'anciens édifices Romains, mais elles furent placées sans choix, c'est pourquoi elles ne concordent ensemble ni dans leurs dimensions, ni dans la qualité de la pierre; les unes sont en granit, les autres en marbre blanc, d'autres en marbre gris, d'autres enfin en cipolin: les

ouvrage intitulé *Annotazioni ed aggiunte alla Storia ecclesiastica;* Cagliari, 1858, p. 87; mais ce fut par un oubli involontaire de sa part.

(1) Voyez la série des juges de *Torres* à la fin de cet *Itinéraire*.

chapitaux qui les surmontent ne sont pas mieux assortis; il y en a de tous les ordres d'architecture, et ils sont ornés de différents accessoires. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette église c'est la charpente de son plafond, formée avec d'immenses poutres de genièvre, qui supportent des boiseries jointes avec beaucoup d'art. Le toit extérieur est tout recouvert en lames de plomb. Le maître-autel est isolé au milieu de la grande nef; il est richement décoré en marbre; dans l'église supérieure comme dans l'inférieure on voit un certain nombre de sarcophages païens dignes d'intérêt.

Église souterraine.

Au-dessous de l'église supérieure il y en a une autre souterraine, ayant à peu près la longueur de la nef du milieu; à son extrémité au-dessous du maître-autel de l'église supérieure il y a une chapelle fermée par des grilles en fer, dans laquelle brûlent continuellement plusieurs lampes. C'est là que reposent, dans des sarcophages d'origine païenne, les corps des trois Saints auxquels l'église et la chapelle souterraine sont spécialement dédiées; mais l'archevêque actuel de Sassari, Monseigneur Varesini, ayant fait orner en marbre la chapelle qui renferme ces reliques, on ne peut plus voir ces sarcophages du dehors, car ils sont couverts par la voute de la chapelle.

Légende des Saints.

Ce n'est pas cependant en ce lieu que les Saints personnages dont il s'agit furent mis à mort, car voici en peu de mots leur légende. *Gavinus* ou *Gabinus* descendait de la famille Romaine *Papilia*, et d'un *Caius Papilius Sabellus;* il s'appelait *Gabinus Sabellus;* il avait été nommé par l'empereur Dioclétien commandant d'une cohorte de cavalerie, et en cette qualité il se trouvait à *Torres*, où il eut occasion d'assister aux prédications des Saints *Protus* et *Ianuarius* qui avaient été ordonnés prêtres par le Pape *S. Caïus*. Ceux-ci ayant été accusés de pervertir le peuple, furent soumis à de cruels tourments; *Gavinus*, que le devoir de sa charge forçait d'assister à ces actes de barbarie, fut touché de leur constance dans les épreuves,

et il se promit d'imiter leur exemple. Comme les deux victimes destinées au dernier supplice lui furent confiées, il profita de ces instants pour se faire initier dans la nouvelle croyance, et il se fit baptiser; il mit ensuite en liberté les deux captifs, et il se présenta au *Praeses*, nommé *Barbarus*, en lui disant qu'il était chrétien etc. etc. Il fut bientôt arrêté, conduit sur le bord de la mer en un lieu dit *Balai* (1) et ensuite décapité; son corps et sa tête furent jetés dans les ondes, mais des personnes pieuses recueillirent ses restes et les déposèrent dans un tombeau voisin creusé dans le roc. C'est là que furent également mis les corps de *Protus* et *Ianuarius*, exécutés sur le même emplacement quelque temps après. Le martyre de *Gavinus* eut lieu le 25 octobre de l'année 300.

Invention de leurs reliques.

Il paraît que la première invention de ces corps fut faite par le juge Comita III, et que dans la suite on en perdit, ou plutôt on feignit d'en avoir perdu les traces, afin de donner à leur seconde invention un cachet miraculeux, ce qui eut lieu en 1614 par les soins de Monseigneur *Manca Cedrelles* (2). On a fait croire à M. Valery que le

(1) Ce lieu se trouve à près de deux milles de distance de *Porto Torres*. On y remarque une petite église en ruine, dite *Santu Bainzu iscabitadu* (*S. Gavino décollé*). Près de la mer existe encore la grotte sépulcrale où furent déposés les corps des Saints en question aussitôt après leur mort; ils y restèrent jusqu'à ce que le juge Comita les fit transporter, en 1210, dans la nouvelle basilique. On peut voir le plan et la description de cette ancienne tombe Romaine dans un article de M. le chan. Spano. *Bollettino Archeol. Sardo, anno II*, 1856, p. 146.

(2) On voit dans le cabinet privé du Roi à Turin, faisant partie de la galerie des armes, un très-beau petit tableau en émail sur cuivre, de la fabrique royale de *Limoges*, qui représente les trois Saints de *Torres*. *S. Gavinus* est vêtu en militaire, monté sur un cheval blanc; il tient de la main droite une oriflamme où est peinte une tour surmontée d'une autre tour plus petite (c'est l'armoirie de *Torres*); de la gauche il supporte une palme; il a à sa droite

corp
Pape
un
fête
dans
lustre

Dévotion des habitants.

Pour
basiliqu
très-freq
Sassarais
le carême
souterrain.
flageller, et
le sang au

[redacted] et de sable que les
[redacted] continuellement en ce lieu;
[redacted] a un peu gagné par le travail
[redacted] y a envoyé, et qui, je crois,
[redacted] je trace ces lignes. Lorsque ce
[redacted] bon état, il peut contenir une ving-
[redacted] la portée d'un brick. C'est là que
[redacted] à vapeur postal, chargé de la
[redacted] septentrionale avec Gênes.
[redacted] tous les mardis et il y reste
[redacted] quelquefois au moins de 24
[redacted] pénible pour les équipages
[redacted] et Automne, car alors le
... très-malsain; on attribue cette con-
... que la mer ne cesse de porter
... mélange des eaux douces du fleuve
... la mer. Malgré cela, à mesure que
... Porto Torres augmente, le mauvais air
... quelques années à Porto Torres un
... commercial.
... le trajet de
... dernier tronc de la
... kilomètres.
... par des chariots
... sont
... couples
... Porto
... propre;
... de la Consola-
... d'ordre
... archevêque de
... la basi-

S. Protus posé à ...
tenant de la main ...
gauche une palme. ...
de diacre, tenant de ...
du Christ sur la couve...
supérieur de gauche, ...
en or, des armes de *Fra...*
connu I. L.; ce qui prouv...
Au bas on lit les deux lign...
le milieu:

Ill.mo et Rev.mo D. D. Gavino ...
Sardiniae Corsicaeque Prim. ...

Il est facile de suppléer à cett...
question de l'archevêque *Gavino M...*
faire allusion à la seconde invention...
tionnés ci-dessus, attribuée à ce Prél...
fidèle d'un petit tableau sur cuivre ...
sanctuaire de la cathédrale de Cagliari ...

(1) Ce sont principalement des congréga...
celle de S. Philippe, auxquelles s'unis...
Maria, et autres.

par la grande route, on ne tarde pas à voir à côté de soi dans la campagne, des restes de l'ancien aqueduc Romain; ces ruines se rencontrent principalement lorsqu'on arrive près d'un pont dit *Ponte di Ottara*. C'est là que se trouvait jadis le huitième mille Romain, à partir de *Torres*, *octavo ab urbe lapide:* d'où est venu le nom de *rio di Ottava* donné au ruisseau que ce pont traverse.

De ce point, la route va toujours en montant jusqu'à la *porta di S. Antonio* de Sassari. Le terrain parcouru depuis *Porto Torres* est d'abord presque entièrement inculte et couvert par-ci par-là de broussailles, rappelant la campagne de Rome; mais à une heure de distance de Sassari, on rencontre d'abord beaucoup de vignobles, qui en approchant de la ville cèdent la place à de belles plantations d'oliviers, et celles-ci vous conduisent aux portes de Sassari. Retour à Sassari

Je vais maintenant proposer à mon lecteur une excursion dans la partie orientale de la province de Sassari, ...u'à l'embouchure du fleuve *Coghinas*, qui la sépare ...le de la *Gallura*. Il faudra pour cela sortir de la ...r la *porta Macello* ou *Rosello*; et prendre la route ...le récemment reconstruite, à peu près sur le ...ncienne voie. Lorsqu'on se trouvait à moitié ...ssari à *Sorso*, en parcourant cette dernière, ..., il y a une trentaine d'années, les ruines ...glise, qui probablement ont disparu au-... Excursion vers l'est

...rtait le nom de *S. Andrea d'Elighe*. ...it, que se trouvait une très-an... dont fait mention François De ... suivrai pas cet auteur dans Ancienne *Gelithon*.

...ite en deux feuilles.
...ortaceo del secolo XV.

çorps de S. *Gavinus* avait été transporté à Rome sous le Pape Grégoire III, et que la Sardaigne paya longtemps un tribut afin d'acquitter les frais de la célébration de la fête du Saint, jusqu'à ce que ses reliques retournassent dans l'île; tout cela me paraît un vrai conte fait à l'illustre voyageur.

Dévotion des habitants. Pour revenir maintenant au Sanctuaire souterrain de la basilique de *S. Gavinus*, je dois ajouter que ce lieu est très-fréquenté par les dévots et surtout par des pélerins Sassarais, qui s'y rendent processionnellement pendant le carême (1): alors, après avoir éteint les lampes du souterrain, plusieurs d'entre ces dévots se mettent à se flageller, en chantant le *Miserere*, au point de faire jaillir le sang au moyen de lanières de cuir, munies de petites

---

S. Protus posé à terre sur ses pieds, revêtu des habits sacerdotaux, tenant de la main droite un calice avec la sainte hostie, et de la gauche une palme. Du côté opposé est debout *S. Januarius* en habit de diacre, tenant de la main droite un livre avec le monogramme du Christ sur la couverture, et de l'autre une palme. Dans l'angle supérieur de gauche, près de l'oriflamme, on voit une fleur de lys en or, des armes de *France*, et au-dessous le monogramme bien connu I. L.; ce qui prouve l'origine française de ce beau travail.

Au bas on lit les deux lignes suivantes, effacées tout exprès dans le milieu:

Ill.mo et Rev.mo D. D. Gavino...... elles Archiepo Turritano qc Sardiniae Corsicaeque Prim. .... et Zonza ex fratre nepos D. D. D.

Il est facile de suppléer à cette lacune, car il est évidemment question de l'archevêque *Gavino Manca Cedrelles*. Ce tableau semble faire allusion à la seconde invention des reliques des Saints mentionnés ci-dessus, attribuée à ce Prélat. Ce beau travail est la copie fidèle d'un petit tableau sur cuivre que l'on conserve dans le sanctuaire de la cathédrale de Cagliari.

(1) Ce sont principalement des congrégations de prêtres, telles que celle de S. Philippe, auxquelles s'unissent des séculiers, *Servi di Maria*, et autres.

lames d'acier, dont ils se frappent. Je n'ai pas d'abord voulu croire que ces pratiques pussent de nos jours être portées à un tel excès, mais j'ai dû me convaincre de la réalité du fait, et j'ai vu les taches de sang encore tout frais dont les parois en marbre qui revêtent ce souterrain étaient toutes parsemées : je me borne à constater la chose, sans émettre mon opinion là-dessus.

La principale fête de *S. Gavino* a lieu le second jour de la Pentecôte, et attire beaucoup de monde; elle est curieuse à cause des pratiques religieuses auxquelles se livrent les dévots; les unes consistent à faire à genoux le tour des colonnes de l'église de *S. Gavino*, à imprimer sur elles un baiser, et à baiser également le pied du cheval du Saint, qui, ainsi que sa monture, est fait en bois peint; on croit dans le pays qu'une de ces colonnes fut apportée en ce lieu par le Saint en question, qui la prit du fond de la mer, et la posa droite sur l'arçon de la selle de son cheval. La fête est très-fréquentée et très-animée; on y remarque les costumes de tous les villageois de la partie septentrionale de l'île, et lorsqu'elle est finie et que les visiteurs partent le mardi pour rentrer dans leurs foyers, on en voit de ceux qui, ayant leurs femmes en croupe, font entrer leurs chevaux dans la mer jusqu'au poitrail; cela est fait dans l'idée que ces chevaux restent bénits en sortant de l'eau, où les corps de leurs Saints furent autrefois jetés, et où *S. Gavino* prit ensuite la fameuse colonne dont il a été parlé ci-dessus. On célèbre une autre fête en ce lieu le 4 mai, avec intervention du corps municipal de Sassari, comme patron de l'église; elle est cependant moins courue que la précédente. Enfin, il y en a une troisième le 25 octobre, mais elle est la moins fréquentée de toutes, car elle tombe dans la saison de la *malaria*, qui est très-forte à *Porto Torres*. Époque des fêtes.

Porto Torres du temps des Espagnols était tout à fait désert; c'est maintenant un village de 2412 habitants; son port est très-étroit; dans ces dernières années il était Porto Torres.

encombré d'algues marines, de vase et de sable que les ondes de la mer accumulent journellement en ce lieu; depuis quelque temps, il a un peu gagné par le travail d'une drague à vapeur qu'on y a envoyée, et qui, je crois, fonctionne au moment où je trace ces lignes. Lorsque ce port est entretenu en bon état, il peut contenir une vingtaine de bâtiments de la portée d'un brick. C'est là que doit séjourner le bateau à vapeur postal, chargé de la correspondance de la Sardaigne septentrionale avec Gênes. Il part de cette dernière ville tous les mardis et il y rentre le lundi; le trajet se fait quelquefois en moins de 24 heures. Ce service est un peu pénible pour les équipages de ces bateaux pendant l'été et l'automne, car alors le séjour de ce port est très-malsain; on attribue cette condition aux algues marines que la mer ne cesse de porter dans ce bassin, et au mélange des eaux douces du fleuve voisin avec celles de la mer. Malgré cela, à mesure que la population de *Porto Torres* augmente, le mauvais air paraît diminuer.

Mouvement commercial.

On remarque depuis quelques années à *Porto Torres* un certain accroissement dans son mouvement commercial. Des voitures publiques font continuellement le trajet de Sassari en ce lieu, en parcourant le dernier tronc de la grande route centrale, qui est de dix-huit kilomètres. Cette route est également très-fréquentée par des chariots à chevaux ou à bœufs; mais ces derniers animaux sont si petits et si chétifs, qu'on en attelle souvent trois couples à un fort petit chariot du pays.

Église nouvelle.

C'est seulement depuis une trentaine d'années que *Porto Torres* possède une église paroissiale qui lui soit propre; celle-ci est sous l'invocation de la *Vierge de la Consolation;* elle fut bâtie par l'architecte Cominotti, d'ordre et aux frais de feu Monseigneur Arnosio, archevêque de Sassari. L'église principale du lieu est toujours la basilique de *S. Gavino*.

Aqueduc Romain. Pont d'*Ottava*.

Lorsqu'on sort de *Porto Torres* pour aller vers Sassari

par la grande route, on ne tarde pas à voir à côté de soi dans la campagne, des restes de l'ancien aqueduc Romain; ces ruines se rencontrent principalement lorsqu'on arrive près d'un pont dit *Ponte di Ottava*. C'est là que se trouvait jadis le huitième mille Romain, à partir de *Torres*, *octavo ab urbe lapide*: d'où est venu le nom de *rio di Ottava* donné au ruisseau que ce pont traverse.

De ce point, la route va toujours en montant jusqu'à la *porta di S. Antonio* de Sassari. Le terrain parcouru depuis *Porto Torres* est d'abord presque entièrement inculte et couvert par-ci par-là de broussailles, rappelant la campagne de Rome; mais à une heure de distance de Sassari, on rencontre d'abord beaucoup de vignobles, qui en approchant de la ville cèdent la place à de belles plantations d'oliviers, et celles-ci vous conduisent aux portes de Sassari. Retour à Sassari.

Je vais maintenant proposer à mon lecteur une excursion dans la partie orientale de la province de Sassari, jusqu'à l'embouchure du fleuve *Coghinas*, qui la sépare de celle de la *Gallura*. Il faudra pour cela sortir de la ville par la *porta Macello* ou *Rosello*, et prendre la route provinciale récemment reconstruite, à peu près sur le tracé de l'ancienne voie. Lorsqu'on se trouvait à moitié chemin de Sassari à *Sorso*, en parcourant cette dernière, on voyait encore, il y a une trentaine d'années, les ruines d'une ancienne église, qui probablement ont disparu aujourd'hui. Excursion vers l'est.

Cette église (1) portait le nom de *S. Andrea d'Elighe*. C'est là, à ce qu'il paraît, que se trouvait une très-ancienne ville, dite *Gelithon*, dont fait mention François De Castro, de *Plubium* (2). Je ne suivrai pas cet auteur dans Ancienne *Gelithon*.

---

(1) Elle est indiquée dans ma grande carte en deux feuilles.

(2) Spano. *Testo ed illustraz. di un codice cartaceo del secolo XV*. Cagliari, 1859, p. 112.

tout ce qu'il raconte sur cette ville, dont il attribue la fondation à un nommé *Gelithon*, neveu d'*Iolaus*, mais je ferai remarquer que ce chroniqueur du XV siècle parle d'un bois sacré qui se trouvait près de cette ville, et dont le nom se combine avec celui de l'église en question... *In hac civitate existebant etiam multa mirabilia pre omnibus excellebat templum Apollinis amphiteatrum balnea viridaria ac sacrum nemus Helicem dictum fortissima quoque fuit hec civitas muris ac turribus circumdata unde Sossinatibus Taratumque vicinorum conatibus obstitit.* Le nom de *S. Andrea de Elighe*, conservé de nos jours à l'église qui se trouvait en ce lieu, et sa position entre les régions peuplées par les *Sossinates*, anciens habitants de *Sorso*, et par les *Tarati* qui occupaient l'emplacement actuel de *Sassari*, m'engagent à fixer entre ces deux points l'ancienne ville de *Gelithon* (1), dont il ne reste plus aucune trace.

Sorso. *Sorso* est un des villages les plus considérables de la Sardaigne septentrionale; c'est plutôt un gros bourg, ayant 4200 habitants, occupés principalement à la culture de l'olivier et de la vigne, ainsi qu'à la plantation du tabac; car cette plante vient très-bien dans ce territoire et y est de bonne qualité. Les femmes de ce pays tressent des paniers, des cordes et font des balais avec la feuille du *palmier nain* ou *palmier éventail* (*Chamaerops humilis*), qui croît en abondance dans la partie maritime de cette région. Là, comme à Alghero, on mange sa bulbe sous le nom de *Margallions*.

Son église. L'église paroissiale de *Sorso*, dédiée à S. Pantaléon, a été rebâtie, il y a une vingtaine d'années, sur l'emplacement de l'ancienne. A cette occasion on trouva sous le maître-autel le squelette d'un jeune homme dont le crâne était encore bien conservé. Tout me porte à croire que ces restes appartenaient à l'infortuné Barison, juge de

---

(1) Voyez la petite carte en tête de ce volume.

Logudoro, dont j'ai raconté la triste mort à la page 362. Une tradition locale a toujours placé la sépulture de ce jeune prince dans l'église de *Sorso*; mais on n'était jamais parvenu à constater le fait, car l'inscription dont parle M. le Chev. Pasquale Tola (1) comme ayant été trouvée alors en ce lieu, ne fait aucune mention de ce juge, et parle de tout autre chose:

Mais parmi les copies d'inscriptions que j'ai rencontrées dans les papiers de Michel *Gilj*, il y en a une qui jette un grand jour sur cette question. La pierre d'où elle a été tirée en 1479 et qui se trouvait alors à Sassari ou dans les environs, était déjà bien mutilée. Dans mon Mémoire sur ces papiers (2) j'ai d'abord reproduit l'inscription tout imparfaite qu'elle était, lorsqu'elle fut copiée par le Sassarais Jean *Virde*, ami du notaire *Gilj*; mais dans les pages suivantes de mon travail je l'ai rétablie telle qu'elle devait être. Je vais reproduire cette dernière version, en me servant d'autres caractères pour les mots que j'ai cru pouvoir y ajouter. Inscription mortuaire.

Barisonus Mariani *filius quondam* (3) *Judicis Comite bo*
ne *memorie, qui Celo Turritano Regno constitut*
us *pupillus sui curatoris Arnoldi* (*vel Renoldi*) *malo ingegno ac crudeli* m
achi*natione usurpatoris Ubaldi, per venalem manum P*. sa
ssarensis a prefacto curatore emptam atque fortiter armatam
i*mmature vita functus est. Hic in Ecclesia Beati Pantaleonis de* Vi
lla Sor*si cum populi dolore sepultus est. Anno Domini* 1236

(1) *Biografia degli uomini illustri di Sardegna*. Torino, 1837, vol. I, p. 117-118.

(2) *Sopra alcune antichità Sarde ricavate da un manoscritto del secolo XV*. Memorie della R. Accademia delle Scienze di Torino, seconda serie, tom. XIV, 1854, p. 218.

(3) Par le mot *quondam* on entend encore aujourd'hui à Gênes le père défunt de l'individu dont on parle. Par exemple, on dit *Pietro quondam Giuseppe*, pour dire *Pierre, fils de feu Joseph*.

Sa première destination.

L'état de mutilation dans lequel se trouvait déjà sur ses côtés la pierre de cette inscription lorsque Jean *Virde* la copia pour la remettre au notaire *Gilj*, fait supposer qu'on l'avait violemment arrachée du lieu où elle était, et transportée ailleurs, pour faire disparaître la mémoire de l'assassinat du jeune prince, imputé aux Sassarais; car il est clair que cette pierre devait se trouver dans l'origine à *Sorso* et non à Sassari, comme il résulte des paroles *hic in Ecclesia Beati Pantaleonis de villa Sorsi*. On ne peut pas penser que cette profanation ait été commise lorsque le village de *Sorso* fut pillé par les troupes Françaises, sous les ordres de Renzo Orsini, car cela n'eut lieu qu'en 1527 tandis que la copie de Jean *Virde* est de l'an 1497. Le chevalier Tola, dans son article sur le jeune Barison, dit expressément que son corps fut enseveli dans l'église de Saint-Pantaléon de *Sorso;* puis dans une note de la même page 118, il ajoute qu'une tradition retenue pour vraie par les archéologues Sardes, faisait mention d'une inscription qui existait dans l'église de Saint-Pantaléon de *Sorso*, de laquelle il résultait qu'en ce lieu reposaient les restes de Barison III, roi de Torres.

Son importance historique.

Le même biographe rapporte que ce prince, trois ans et trois mois après avoir été proclamé roi de Torres, fut massacré par les Sassarais. M. le baron Manno, en relevant, avec raison, l'erreur de Mattei, qui appelait *Sarzanenses* les assassins de Barison, au lieu de dire *Sazarenses* comme dit l'annaliste Raynaldi, croit, ainsi que le chevalier Tola, que ce prince fut tué par des Sassarais en révolte (1). L'inscription dont il s'agit ne parle que d'un seul Sassarais, nommé probablement *Pierre*, qui aurait fait le coup; ce crime doit donc être imputé à un seul individu et non à des sujets révoltés contre leur jeune prince; en outre l'on apprend que le mobile de cet as-

(1) Manno, loc. cit., lib. VIII, p. 356, not. 1.

sassinat fut l'ambition d'Ubald de s'asseoir sur le trône de son beau-frère. Je dirai enfin que l'inscription dont il s'agit est écrite avec les caractères de l'époque à laquelle elle se rapporte, c'est-à-dire avec ceux employés dans d'autres inscriptions Sardes, au commencement du XIII siècle (1).

De *Sorso*, en se dirigeant vers la côte, on trouve bientôt un lieu dit *Tres Montes*, où sont réellement trois petits monts voisins, au pied desquels passe le chemin qui longe la mer; près de là on voit les ruines d'une ancienne *Tonnara*, dont il ne reste que les masures. Plus loin on arrive à un petit cap, dit *Punta de Perdas de fogu* (des pierres à feu); c'est qu'effectivement on a quitté le terrain tertiaire des environs de *Sorso* pour entrer dans un sol composé d'un tufà ponceux blanchâtre, dans lequel se trouvent des rognons ou des veines de silex ou pierres à feu, d'agates et de bois opalisé; j'ai également rencontré dans ce tufà des empreintes de plantes qui appartiennent à la flore du terrain miocène. On peut lire tous ces détails dans la troisième partie de ce *Voyage* (2). Près de là se trouvent aussi les roches qui appartiennent à ce que j'ai désigné sous le nom de trachyte ancien. *Punta di Perdas de Fogu.*

Si de ce lieu on s'interne dans la vallée, en quittant la côte, on rencontre une église très-fréquentée par les habitants de ces régions, dite *Nostra Signora di Tergo*, ou *di Cerigo*. C'est là que, d'après M. Martini, se trouvait un des plus anciens et des plus riches monastères de l'île (3), appartenant à l'ordre des Bénédictins de la règle de Mont-Cassin. Ce monastère et l'église qui en dépendaient furent *Nostra Signora di Tergo.*

---

(1) Voyez pour des caractères semblables, ceux que j'ai reproduits dans le vol. I de cet *Itinéraire*, chap. III, p. 254; ils se rapportent à l'an 1213, c'est-à-dire à treize années avant la mort de Barison. Voyez également la page 285 de ce volume.

(2) Chap. XIII, p. 544.

(3) Martini, *Storia ecclesiastica*, vol. III, p. 414.

fondés par les juges de Torres d'origine indigène, car Gonnarius I, le premier des juges Pisans, qui régna de 1022 à 1038, les fit restaurer durant son règne. Les juges Constantin I et Gonnarius II, qui gouvernèrent le judicat de Torres de l'an 1112 à l'an 1164, firent opérer des agrandissements à ce même monastère et le dotèrent richement; l'abbaye dont il s'agit fut réunie en 1443 au diocèse d'*Ampurias*.

Ancienne *Crrico*. Dans l'église de *Tergo*, en face du maître-autel, se trouve une inscription Romaine que je n'ai pas publiée dans la seconde partie de ce *Voyage*, parce qu'à l'époque de cette publication je n'en connaissais pas l'existence; elle fut insérée en 1852 par M. le chanoine Spano dans son opuscule intitulé *Memoria sull'antica Truvine*, page 2, note première; la voici:

Inscription Romaine.

A. EGRILIVS · A. F.
PLARIANVS
DECVRIAL. SCR. CER. ET
CL. TIPHERMIONE
FECERVNT
CL. TIF. IRENAE
LIB. LIBERTABVS · POSRISQ. FORVM

Son interprétation. Cette inscription fut reproduite par M. Henzen dans le Bulletin de Correspondance Archéologique de Rome (1), et plus tard par M. Orelli (2); mais les interprétations données

(1) *Bollettino dell'Instituto di corrispondenza archeologica per l'anno* 1853, p. 56.

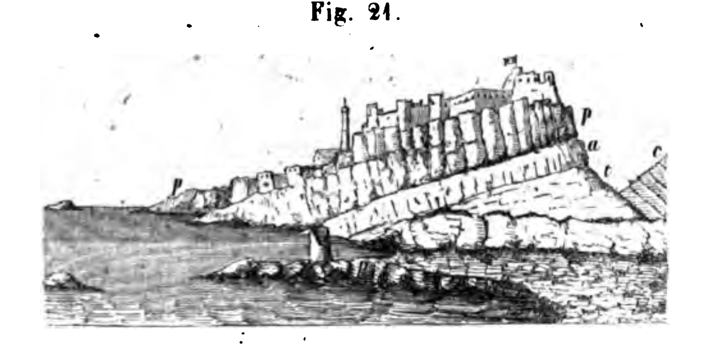
(2) *Inscriptionum latinarum selectarum amplissima collectio.* Turici, 1856, vol. III, p. 313, n° 6561.

par ces savants aux mots SCR. CER. de la troisième ligne, qu'ils lisent SCR*iba*·CER*ialium*, ne satisfont pas, avec raison, mon docte ami, qui connaissant le nom que portait jadis la localité où a été recueillie cette pierre funéraire, ne doute pas un instant qu'il ne soit question d'un écrivain (scriba), de *Cerico*, c'est-à-dire du lieu.

D'ailleurs dans un autre document publié, il y a peu de mois, par le même archéologue (1), on lit qu'une princesse Sarde qui avait trouvé refuge et protection auprès d'un chef de pasteurs nommé *Cericon*, aurait ensuite bâti en son honneur une ville de ce nom, ou plutôt sous celui de *Cerico*, le même qui paraît être indiqué dans l'inscription. Il est donc prouvé que cette ville ou bourgade existait encore du temps des Romains; on changea ensuite ce nom en celui de *Cerigo*, connu dans le moyen-âge, et de là est venue la corruption en *Nostra Signora di Tergo*, qui est le nom actuel de l'église.

En reprenant le chemin de la côte près de la *Punta di Perdas de fogu*, on ne tarde pas à voir paraître devant soi la ville de *Castelsardo* telle que la représente le croquis ci-dessous.

Fig. 21.



(1) Spano, *Testo ed illustr. di un codice cartaceo del secolo XV*. Cagliari, 1859, p. 112-113.

Port de *Frisano*. Au premier plan on voit une tour en ruine, dite *Torre del Frisano*, qui prend son nom d'un petit port naturel, et d'une ancienne population qui existait en ce lieu. Ce port était fréquenté dans le moyen-âge et surtout pendant qu'il appartenait aux Doria, comme on le verra en son lieu; après en avoir fait le tour, on arrive au pied du monticule qui supporte la ville de *Castelsardo*.

Géologie. Ce monticule se compose d'un tufà trachytique tendre *t*, recouvert par une espèce d'argilolite rougeâtre *a* également trachytique, qui passe supérieurement à un véritable trachyte porphyrique cristallin *p*; ces roches, jadis horizontales, ont éprouvé un mouvement qui les a fait fortement incliner vers le nord, c'est-à-dire du côté de la mer; vers le sud se trouve un dépôt tertiaire *c*. Le porphyre trachytique présente à l'extérieur une structure grossièrement prismatique et un bord coupé à pic de la hauteur de plusieurs mètres; ce qui fait que ce lieu est inaccessible, hormis du côté du nord où il est baigné par la mer; mais en ce point on voit s'élever de celle-ci plusieurs rochers qui rendent l'approche de la côte très-difficile: de façon que ce monticule est naturellement isolé; c'est pourquoi il a été choisi pour y établir une forteresse.

Intérieur de la ville. La ville n'a qu'une seule entrée, qui regarde le sud; on y arrive par des rampes successives très-raides, surtout la dernière, après laquelle se présentent trois portes, l'une après l'autre, et lorsqu'on a franchi le seuil de la dernière, qui est la plus élevée, l'on est de suite au commencement d'une descente très-rapide qui continue jusqu'à la mer; c'est sur ce plan incliné que sont bâties les maisons de la ville. A peine on a dépassé la dernière porte, on se trouve sur la soi-disant place, qui peut avoir de 15 à 20 mètres de surface, et comme elle donne sur la porte, c'est là que les nombreux oisifs de *Castelsardo* se réunissent pendant la journée pour parler de leurs affaires, ou plutôt de celles des autres, et pour voir en même temps tous ceux qui entrent ou qui sortent de la ville; personne ne

peut se soustraire à leur curiosité, car il n'y a que ce seul passage. Du temps des vice-rois on exilait souvent à *Castel-sardo* des personnes natives des autres parties de l'île, et spécialement des avocats et des prêtres; et de là est venu à cette forteresse le sobriquet de *Castigo sardo*, au moyen d'une légère corruption de son nom.

Ses édifices. La vue.

Il est superflu de parler de l'état actuel de cette bicoque sous l'aspect militaire, car on ne peut plus l'appeler une forteresse; tous ses bastions, ses casemates, et ses glacis tombent en ruine et sont désarmés. On n'y voit aucun édifice digne d'être mentionné, sans en excepter la cathédrale et l'habitation de l'évêque, à laquelle je n'ose pas donner le nom de palais. Le seul mérite de cette ville est, comme le dit Valery, celui que lui procure sa position; car on voit au loin, vers l'ouest, la *Nurra* et l'île de l'*Asinara*, puis le golfe de *Porto Torres;* en face se présente la ville de *Bonifacio* et toute la Corse méridionale, tandis que vers l'est on distingue la presqu'île de la *Testa*, et la plaine arrosée par le fleuve *Coghinas* près de l'embouchure de ce dernier.

Ses noms divers.

Dans le moyen-âge on appelait cette forteresse *Castel-Genovese*. Elle appartenait alors aux Doria; plus tard on la nomma *Castel-Aragonese*, et depuis la cessation du régime Espagnol on l'appelle *Castelsardo*; ce dernier nom paraît être à l'abri de toute nouvelle dénomination.

Historique.

Castel-Genovese fut, selon l'historien Fara, bâti par les Doria vers l'an 1102. — En 1323 ils furent confirmés dans cette possession par le roi d'Aragon. — En 1327-30 cette forteresse fut occupée par Azzon Malespina, allié avec Brancaléon Doria, alors en guerre avec Cassien et Galeotto de la même famille; Azzon y fut fait prisonnier. — En 1345 elle se trouvait dans les mains des Doria. — En 1353 elle fut prise par les Aragonais. — En 1354 le roi D. Pierre en confirma la possession en faveur de Matthieu Doria, après la chute d'Alghero. — En 1355 Matthieu la

céda au roi avec le château de *Roccaforte*, ainsi que celui de *Chiaramonti*. — En 1357, à la mort de Matthieu, Brancaléon Doria, son neveu, ayant fait sa soumission au roi, fut investi des fiefs de *Castel-Genovese* et de *Monteleone*. — En 1433 *Castel-Genovese* appartenait certainement à Nicolas Doria, seigneur de *Monteleone*. — En 1448 il fut pris par les Aragonais, après un long siége, sur ce même Nicolas Doria, et après l'avoir en partie démantelé, les vainqueurs le réunirent à la Couronne, en changeant son nom en celui de *Castel-Aragonese*.

Seconde période. En 1527 cette forteresse fut attaquée du côté de la mer par André Doria et du côté de terre par Renzo Orsini, général Français; elle fut défendue par François Dessena et par les frères Jacques et Ange Manca-Tiesi. Une horrible tempête força André Doria à se réfugier dans les eaux de l'*Asinara*, et Renzo Orsini dut lever le siége; il se dirigea vers *Sorso* et vers Sassari qu'il mit au pillage. — En 1528 la peste fut apportée à *Castel-Aragonese* d'Italie et de *Gallura;* mais en 1551, pendant que cette maladie désolait le reste de l'île, cette forteresse en fut préservée. — En 1708, à la suite d'une émeute populaire, *Castel-Aragonese* passa aux mains des partisans de l'empereur, c'est-à-dire de l'Autriche; mais les Espagnols en étaient de nouveau maîtres en 1717; ceux-ci le retinrent jusqu'à l'an 1720 pour le remettre à la Maison de Savoie, qui changea son nom en celui de *Castelsardo*. — En 1829 le prince de Carignan, depuis roi Charles-Albert, visita cette triste ville, accompagné par l'auteur de ces notices.

Document des Doria. Je ne saurais clore ce court aperçu historique, sans parler d'un document récemment acquis et dont il a été fait mention dans le chapitre précédent (page 301) à propos de *Plubium*, aujourd'hui le village de *Ploaghe*. On se rappellera que des notices historiques sur cette antique ville furent découvertes sur un feuillet faisant partie d'un cahier manuscrit (*codice cartaceo*) possédé maintenant par

le chanoine Spano, qui vient d'en faire la publication (1). Ce *Codice* contient les ordonnances que Nicolas Doria, comte de *Monteleone* et seigneur de *Castel-Genovese*, faisait le 6 juillet 1435, à l'usage du *Maggiore* ou directeur du port (de *Frisano*), où il prescrivait les règles que celui-ci devait suivre dans la perception des droits de gabelle, pour l'importation et l'exportation des marchandises, comme aussi pour les rapports commerciaux avec les autres habitants de l'île, et relativement aux navires qui auraient mouillé dans le port ou en quelque point de la côte voisine.

Cette ordonnance, écrite en langue Sarde, commence par ces mots: *Ihesus MCCCCXXXV die VI de Triulas* (juillet) (2). *Capitullos ordinados de comendamento desu Magniffico Sengnore nostru Misser Nicolosu de Auria per ipsa gracia de Deus Conte de Monteleone et Segnori de Castello Jane ecc. sos qualles Capitulos bollent et cumandat su preffacto Segnori qui su Magore de porto desu logho de Castello Janvs presente et futur depiat atener et observare per recogler sas gabellas de ogni mercantia qui siant milere et boguare et yspaciari in su dicto logho de Castellu Janeves guassi in su vender como in su comprari et ispaciari in grosso et in minudo segundo qui particularmente de supra seguit. Et primo...*

Suivent 30 chapitres, qui sont signés *Nicolaus de Auria*. Dans le titre on apprend qu'il y avait un directeur du port (*Majori de portu*) destiné à percevoir les droits sur les marchandises exportées ou importées. Dans le chapitre V il est dit qu'avec le *Majori de Portu* il y avait aussi un secrétaire (*Scrivanu*); l'un ou l'autre devaient tenir un livre à part (*unu libru da parte*) afin d'y noter toutes les marchandises qui se trouvaient dans les

(1) *Testo ed illustrazioni di un codice cartaceo del secolo XV*. Cagliari, 1859.

(2) Voyez pour les noms des mois en idiome sarde, la première partie de ce *Voyage*, liv. III, chap. III, p. 200.

bâtiments mouillés dans le port ou sur la côte voisine; ce livre devait être présenté chaque fois que le *Majori* était appelé à rendre compte de sa gestion (*quando at fagher raxioni*) au seigneur, partout où il serait (*asu Magniffico Segnore in qualuncha loghu et parti ipsu siat in Sardigna*). Dans le chapitre IX il est ordonné que les marchandises venues de Pise (*merchantia pisanischa*), et introduites dans la ville fussent exemptes de gabelles, dans le cas qu'on ne pût pas les vendre, et qu'elles ne payassent aucun droit si on les exportait de nouveau; mais elles payeraient si elles étaient débitées dans le pays. Dans le chapitre XXI on accorde la franchise de tout droit aux habitants du château qui, à leur risque et péril et en leur propre nom, apporteraient sur le Continent du vin ou d'autres denrées.

Droits d'ancrage. Le chapitre XXVIII qui traite des droits d'ancrage, est ainsi conçu: *Item ordinamus che ogni navilio qual bener sos portos et marinas de Castellu Januen et ant surgiri intro de sos portos over marinas deppiat paghari per raxioni de anchoragio cio est sa nay de duas copertas* (bateaux à deux ponts) *pagachit libras batro* (quatre) *et ipsa nau de una coperta* (à un seul pont) *pagat libras tres. Et navillio de CC cubas libras duas. Et navillio de C cubas paguat sodos trinta. Et navillio de L cubas inffini octanta pagat sod. vintiquimbe* (vingt-cinq). *Et ipsas ateras de minus portadas paguent sodos vinti. Et ogni ischiffo* (esquif, barque) *paghet sodos quimbe* (quinze).

Fleuve *Coghinas*. Lorsqu'on sort de *Castelsardo* vers l'est, on suit la côte; on parcourt d'abord un chemin rocailleux qui se trouve à dix ou douze mètres au-dessus du niveau de la mer que l'on voit à ses pieds, non pas toujours sans effroi ni sans danger; puis on entre dans une grande plaine où serpente le fleuve *Coghinas:* celui-ci avant de se jeter dans la mer forme un étang littoral parallèle à la côte, comme cela a lieu presque partout dans des cas semblables; près de cet étang est une église, dite *S. Pietro di Mare*.

Ancienne *Juliola*. Il paraît que c'est à peu près en ce lieu que l'on doit

chercher les ruines de la ville de *Juliola;* quelques personnes y placent celle d'*Ampurias*, qui existait au moyen-âge et n'était peut-être que la continuation de la première. Le fait est que dans la plaine arrosée par le fleuve *Coghinas*, avant son embouchure, en un lieu dit *i Stazzi di S. Maria*, on rencontre des restes d'antiquités et des monnaies Romaines. Dans un fragment d'histoire de l'île de *Sernestus* et *Severinus*, publié récemment par le chanoine Spano, conjointement avec le *Codice cartaceo* rapporté ci-dessus, il est dit que l'ancienne ville de *Juliola* se trouvait près du fleuve *Thermus* (*Coghinas*) (1); mais on n'y spécifie pas si cette ville était terrestre ou maritime; ou en d'autres termes, si elle se trouvait à l'embouchure de ce fleuve, ou sur son bord plus dans l'intérieur. Dans le premier cas il faudra la placer près de *S. Pietro di Mare*, comme je l'ai fait avec un signe de doute dans ma première *Sardinia antiqua* (2); ou bien, si elle était plus dans l'intérieur, ses restes seraient ceux que l'on trouve aux *Stazzi di Santa Maria* indiqués ci-dessus. De ces derniers on arrive en peu de temps aux ruines de *Castel-Doria* que je me réserve de décrire dans le chapitre suivant; c'est pourquoi je mets fin à celui-ci.

---

(1) *Sed cum (Athinia) audivisset quod Jasba ingentes copias ab undique comparabat intendebatque in Ogrillam venire verens ne ejus pater eam potius occideret quam Jasbe cederet multis thesauris ac pretiosis rebus arreptis cum sex fidelibus servis secrete e civitate evasit ad suum cognatum qui apud Termum flumen magnam villam possidebat ubi post civitas Juliola erecta fuit ex ipsius loci aliisque habitantibus populata confugere statuens.* Spano, loc. cit., p. 113.

(2) Voyez cette carte en tête de l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage*, ainsi que sa réduction en tête de ce même volume.

CHAPITRE X.

L'*Anglona* et la *Gallura*.

Route de l'*Anglona*.

Après avoir parcouru pendant quelque temps la route qui de Sassari conduit à Cagliari, c'est-à-dire lorsqu'on se trouve à moitié chemin pour arriver à la *Scala di Ciocca*, on voit à gauche un embranchement, qui est la route d'*Osilo*, et que l'on doit prendre pour se rendre dans le village de ce nom, et de là dans l'*Anglona*. A cet effet on continue encore pendant quelque temps à marcher à travers les oliviers, mais bientôt toute culture cesse et l'on se trouve dans une région à peu près inculte et rocailleuse, puis l'on arrive en un lieu dit la *Fontana del fico* (la fontaine du figuier).

Fontana del Fico.

Cette localité est très-importante sous le rapport géologique, car on trouve en ce point les assises inférieures du terrain tertiaire, avec mélange de fossiles miocènes et pliocènes, accompagnés de fragments de roches trachytiques. Près de là on voit en place, soit le trachyte ancien, soit le trachyte amphibolique plus récent. Ce dernier terrain constitue le *Monte Tufudesu*, qui forme trois cimes distinctes, dont la plus septentrionale supporte les ruines du château d'*Osilo*, au pied duquel est le village de ce nom. Je ne m'étendrai pas ici sur les particularités intéressantes pour le géologue que présente cette montagne; cette tâche a été abondamment remplie dans la troisième partie de ce *Voyage* (1); je vais me borner à

(1) Voyez le tome I, chap. VIII, p. 317-320, et le chap. XIV, p. 587-593, ainsi que la vue géologique de tout ce groupe, planche V, fig. 4 de l'atlas de cette même partie.

donner une vue du mont d'*Osilo* et de son château, que j'ai prise dans le temps à la chambre claire.

Fig. 22.



Vue d'*Osilo*.

Château d'*Osilo*.

Le château est placé, comme on le voit, au-dessus du village, sur une éminence; celle-ci est formée d'une roche phonolitique qui affecte la division prismatique grossière; c'est ce qui fait que cette sommité présente du côté du sud une coupure verticale de plusieurs mètres de hauteur, et ce qui rend assez difficile l'accès au point où a été bâti le château. On remarque encore deux tours de cette ancienne forteresse; j'ai mesuré l'altitude de ce lieu, au pied de la plus petite de ces tours; cette mesure m'a donné 650 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. De là on voit presque tout le canal de Corse; dans les jours sereins on distingue non-seulement la ville de *Bonifacio*, mais une grande partie de l'île en question.

Historique.

Le château d'*Osilo* fut construit par les marquis Malespina, qui le possédaient en 1272, après la mort d'Entius, ou plutôt après la chute des juges du *Logudoro*. — En 1315, par suite des conventions qui eurent lieu entre les marquis en question et le roi d'Aragon, avant que Don Alphonse effectuât son expédition de Sardaigne, le roi confirma à ceux-là la possession de ce château; ils

robe aux mille plis est bordée en bas par un gros ruban de couleur rose; c'est aussi un ruban semblable qui orne le corset et la *cappetta*. Le voile qui couvre la figure de ces femmes est alors en fine mousseline; leur gorge est voilée par une chemise également fine, dont les manches bouffies s'échappent à travers les longues fentes des manches du justaucorps, qui au poignet sont serrées et garnies par des boutons à grelot, en argent et même en or. On peut voir ce costume dans la planche III de l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage*, édit. de 1839; la figure 9 représente une femme d'*Osilo* en habit des champs, sans *cappetta;* celle de la figure 10 est en habit de fête. Ces vêtements sont, à mon avis, les plus beaux et les plus remarquables parmi ceux des paysannes de l'île, et ce sont ceux qui paraissent vouloir se conserver davantage intacts, en dépit des *tartans* et des *calicots*, dont les commis voyageurs étrangers innondent la Sardaigne, depuis l'installation du service des bateaux à vapeur.

Église de *S. Antonio*. L'église paroissiale, érigée en collégiale en 1728, se trouve presque à la sommité du village: *Osilo* est dominé aussi vers le sud par une des trois cimes du groupe, sur laquelle est placée l'église de S. Antoine, dite *S. Antonio della Punta* (de la cime); on y célèbre toutes les années une grande fête avec foire et course de chevaux, qui attirent beaucoup de monde, même de Sassari.

Église de *Bonaria*. Plus loin est la troisième et la plus haute cime du *Mont Tuffudesu;* on y a bâti une église sous le nom de *Nostra Signora di Bonaria;* son altitude est de 763 mètres au-dessus du niveau de la mer; cette église dépasse par conséquent de 113 mètres le plan de la tour du château qui en est éloigné de deux kilomètres vers le nord. C'est sur son toit que j'allais me percher bien souvent, pendant des journées entières, et où j'avais fait construire un pilier pour me servir de station trigonométrique. Il est difficile de décrire la vue qui se développe de ce point, car elle s'étend au nord sur une grande partie de la Corse, au

sud sur la moitié de la Sardaigne, à l'est et à l'ouest sur les deux côtés de cette dernière.

Santa Vittoria della Rocca.

En face d'*Osilo*, vers le nord, se trouve une espèce de bourgade isolée, mais faisant partie de la même commune, que l'on nomme *Santa Vittoria della Rocca;* plus loin on peut se rendre à l'église de *Nostra Signora di Tergo*, dont il a été fait mention dans le chapitre précédent, page 423.

Il Manescalco. Coulée de lave. Conglomérat trachytique.

Lorsqu'on part d'*Osilo*, pour pénétrer dans l'*Anglona*, on fait d'abord une descente très-rapide dite *il Manescalco*, où l'on arrive pendant l'hiver par des boues affreuses, capables d'engloutir homme et cheval. Au bas de cette descente on rencontre, près des moulins, un reste de coulée de lave péridotique, qui paraît être descendue du cratère éteint dit *M. Massa*, dont il a été fait mention dans le chapitre précédent (p. 300) (1). Après avoir franchi le torrent des moulins, on se trouve en face d'une montée très-rapide que l'on doit gravir sur un sol rocailleux, formé d'un conglomérat de roches trachytiques avec amphibole, sur lequel l'action des agents destructeurs atmosphériques a fait de grands ravages; de façon que la matière plus tendre qui lie les blocs et les rognons de ce conglomérat ayant été enlevée, les pièces plus dures et arrondies sont restées en saillie, ce qui rend cette surface ultra-raboteuse et fort pénible pour les hommes et pour les chevaux. C'est dans ces conditions, qu'après une rude et longue montée, on arrive au sommet du mont, et alors commence une descente tout aussi fatigante, qui conduit dans le bassin de *Martis;* mais avant de parler de ce village, je dois faire mention de celui de *Nulvi*, qui n'est pas loin de là, vers le nord.

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. XVI, p. 683, et la figure 1 de la planche VI de l'atlas de cette partie. Voyez également ma grande carte en deux feuilles.

Nulvi. *Nulvi* est un grand village où, contrairement à celui d'*Osilo*, on compte des moines qui y ont deux couvents et plusieurs familles nobles (*Cavalieri*); aussi ses habitants passent pour avoir parmi eux beaucoup d'oisifs; la *vendetta* a plus d'une fois, dans le temps, ensanglanté le sol de cette population. L'église principale de *Nulvi* est dédiée à la Sainte-Vierge de l'Assomption; depuis un certain nombre d'années elle a été érigée en collégiale, avec 9 chanoines et six bénéficiers. On y voit un tableau assez remarquable de la Vierge titulaire, qui est représentée, d'après l'usage Espagnol, sur son lit de mort et non pas montant au ciel, comme on peint presque toujours l'Assomption (1). M. Valery (2) a cité dans cette église un tableau du miracle de Saint Pantaléon guérissant un paralytique, ouvrage d'un peintre Sarde nommé André Lusso; il s'est trompé, car Saint Pantaléon est le saint titulaire, non de *Nulvi* mais de *Martis*, et c'est dans l'église de ce dernier village que se trouve le tableau en question comme on le verra ci-après (3).

Noraghes des environs. Le sol du territoire de *Nulvi* se compose spécialement de roches qui appartiennent au terrain de trachyte ancien, et de quelques dépôts de calcaire tertiaire. On compte dans ses environs plus de 70 *Noraghes*, autour desquels on rencontre souvent des tombeaux, la plupart creusés dans le roc. Le plus remarquable de ces *Noraghes* est celui que l'on nomme *N. Orcu*, ou de *s'Orcu* (du géant), et qui m'a servi de point géodésique; on peut citer aussi celui dit *dell'Argentiera;* près du *Noraghe de su Forru* existe une *Sépulture de Géants*, connue sous le nom de *Sepultura de su Paladinu* (sépulture du paladin).

---

(1) Le jour de la fête de cette Vierge on fait à *Nulvi*, comme à Sassari, la procession des chandeliers; mais ceux-ci sont en carton et renouvelés chaque année; ils sont même plus élevés que ceux de Sassari.

(2) Valery, loc. cit., chap. XIV, p. 49.

(3) Angius, *Diz. geogr. stor.*, vol. X, art. *Martis*, p. 214, 215.

Le village de *Martis* se trouve dans la vallée, à 5 kilomètres de *Nulvi*, et il est placé sur le chemin qui conduit de Sassari à Tempio; lorsqu'on ne fait pas ce trajet dans une seule journée, ce qui à cheval n'exige pas moins de 12 heures, on fait étape à *Martis* où le voyageur trouve une hôtellerie dans laquelle il peut passer la nuit tant bien que mal. Le sol de ce village consiste spécialement en un tufà ponceux d'un blanc grisâtre, traversé par de nombreux filons d'un silex, qui passe tantôt au silex pyromaque, tantôt à la cornaline et même au jaspe. Aussi, avant l'introduction des capsules fulminantes et des briquets phosphoriques, les habitants de *Martis* exerçaient, entre autres industries, celle de fournir les pierres à fusil et à briquet à toute l'île; maintenant cette industrie est entièrement tombée: on voit encore en ce lieu de la pierre calcaire tertiaire dont les différents bancs constituent le *Monte-Franco*, qui domine le village; on trouvera une coupe géologique de ce monticule dans la troisième partie de ce *Voyage* (1). *Martis. Géologie.*

Il pourrait se faire que le nom actuel de *Martis* provînt d'un temple dédié jadis au dieu *Mars*, probablement placé sur la cime du *Monte Franco*; car on rencontre en ce lieu plusieurs restes d'antiquités, des constructions Romaines et des tombeaux, d'où l'on a retiré des lampes sépulcrales, des monnaies et d'autres objets. Antiquités.

C'est dans l'église de ce village, dédiée à Saint-Pantaléon, et non dans celle de *Nulvi*, comme l'a dit par erreur M. Valéry, que se trouve le tableau représentant le Saint titulaire guérissant un paralytique en présence de l'empereur Maximien, du peuple et des prêtres païens, en tout 33 figures. Ce tableau peint sur toile, puis appliqué sur bois, a justement attiré l'attention de l'illustre voyageur Peintre Sarde.

---

(1) Chap. VIII, p. 321, fig. 59.

Français, qui regrettait que le peintre Sarde auquel on le doit, n'eût pas été connu par Lanzi.

Son nom. Ce peintre se nommait André Lusso; voici ce qu'on lit au bas de ce tableau:

> Andreas Lusso Sardus Oppidi
> Oleastry (1) dioecesis suellensis
> Inventor año Dñi
> 1595

Dans la personne qui accompagne Saint Pantaléon le peintre a fait son portrait; on y remarque aussi celui du curé Antoine Baldonello, qui a ordonné le tableau.

Chiaramonti. Du côté de cette vallée, vers le sud, on voit, non loin de *Martis*, le village de *Chiaramonti*, ainsi nommé sans doute à cause de sa position au sommet d'une crête qui domine d'une part la vallée de *Martis*, et de l'autre toute la région du *Sassu* et les environs d'*Ozieri*. L'église paroissiale, dédiée à Saint-Matthieu, est bâtie sur l'emplacement d'un ancien château du moyen-âge, qui a transmis son nom au village actuel, mais qui a disparu.

Historique. Ce château, avec presque toute la région de l'*Anglona*, appartenait aux Doria; il leur fut enlevé en 1348 par

(1) Il est assez difficile d'établir la patrie de ce peintre Sarde. Dans le tableau en question il est fait mention d'un village d'*Ogliastra*, du diocèse de *Suelli*; tandis que des deux villages de ce nom qui existent aujourd'hui, l'un (*Ogliastra Usellus*) appartient au diocèse d'Ales, l'autre (*Ogliastra Simaxis*) à celui d'Oristano. Dans le tableau de l'église de *Posada* il est écrit: *Andreas Lussi de Oleastro depinxit año D.ni* 1610; dans un autre, de la paroisse de *Calangianus*, on lit: *Andreas de Lusso Dioc. Suellensis natione Sardus.* Il paraît donc que l'on doit chercher l'*oppidum Oleastry* dans l'ancien évêché de *Suelli*, où semble réellement avoir existé un lieu ainsi nommé. Voyez Spano *Boll. Arch. Sardo, Anno V, Giugno* 1859, p. 89.

Rambaud de Cobrera; il fut ensuite rendu par le roi, à la paix de 1350, aux frères Brancaléon et Matthieu Doria, qui reçurent également en fiefs *Monteleone* et d'autres localités de l'île, en échange de leurs droits sur Alghero. — En 1355 par une convention qui eut lieu entre le roi D. Pierre et Matthieu Doria, le château de *Chiaramonti* et celui de *Roccaforte*, ainsi que *Castel-Genovese*, furent consignés temporairement à l'archevêque d'Arborée jusqu'à la décision du pape. — Après de nouvelles ruptures et la mort de Matthieu Doria, son neveu Branca reçut de nouveau du roi l'investiture de plusieurs fiefs, parmi lesquels se trouvait aussi compris le château en question. Depuis lors, il ne figura plus dans l'histoire de l'île.

Chiaramonti était connu, il y a environ un siècle, à cause d'un de ses habitants nommé Jean *Fay* qui, ayant commis un homicide à *Nulvi* dès l'âge de 15 ans, devint un bandit redoutable; il fut tué par trahison à l'âge de 75 ans; pendant les soixante années qu'il passa dans la condition de bandit et de chef de quadrille, il ne cessa de remplir le pays de la terreur de son nom et de tremper ses mains dans le sang de ses concitoyens et des soldats royaux; son principal refuge était le plateau rocailleux et boisé dit le *Sassu*, dont il a été question ci-dessus, dans le chapitre VIII, page 279. Fameux bandit.

En sortant de *Martis* pour aller vers Tempio, on parcourt le centre de la vallée, par un chemin tout rempli de blocs de silex pyromaque, provenant de la décomposition des filons de cette pierre qui traversent le tufà ponceux dont se compose le sol de cette vallée. On voit bientôt à gauche de celle-ci le village de *Laherru*, et plus loin ceux de *Sedini* et de *Bulsi*; enfin, on passe tout près de celui de *Perfugas*. Ce dernier n'a rien de remarquable, mais on doit le traverser si l'on veut faire une course au château *Doria*, qui se trouve à 8 kilomètres plus loin vers le nord. Ce château est posé sur une éminence d'où il domine tout le cours du fleuve *Coghinas*, Château *Doria*.

avant qu'il se jette dans la mer; le rocher sur lequel sont ces ruines est formé d'un porphyre rouge quartzifère, passant à une espèce de pegmatite rouge; il est associé à un grès arkose, également un peu rougeâtre et fort quartzeux, dont on se sert dans le pays comme de pierre à aiguiser (1). C'est avec ces deux espèces de roches que fut construit l'édifice, dont on voit encore quelques pans de murs, et une tour passablement élevée que l'on observe de fort loin, mais sur laquelle on ne peut plus monter, car il n'en reste plus que les quatre murailles. Celles-ci sont formées intérieurement de pièces du porphyre rouge du lieu, liées avec un ciment de chaux très-tenace; mais elles sont revêtues au dehors par des pierres, taillées régulièrement dans le grès arkose dont les bancs inclinés se trouvent non loin de là, au pied du rocher qui supporte la tour. Ces pierres sont placées avec beaucoup de soin; l'édifice a le cachet du XI ou du XII siècle.

Son origine. On ignore cependant l'époque précise de la construction de ce château, qui a joué un certain rôle dans l'histoire de l'île du moyen-âge. Il paraît dater, comme celui d'*Osilo*, de la chute des judicats de *Torres* et de *Gallura*. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il fut bâti par les Doria, qui le possédaient comme une dépendance de *Castel-Genovese* (*Castelsardo* d'aujourd'hui), dont il est distant de 16 kilomètres.

Historique. L'histoire commence à faire mention du château *Doria* en parlant des guerres intestines qui eurent lieu, vers l'an 1327, entre les membres de la famille de ce nom, Barnabas, Cassien et Galeotto. — En 1354 il était tombé aux mains du roi, mais Matthieu Doria le lui enleva par surprise. — En 1357 à la mort de ce dernier, il passa à son neveu Branca, auquel le roi en confirma l'investiture.

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. IX, p. 451 et la figure 75, p. 452.

Au pied septentrional du château en question, du côté où la roche qui le supporte présente un précipice vertical de plus de cent mètres de hauteur au-dessus du fleuve, on voit surgir une source thermale connue sous le nom d'*Acque di Castel-Doria*. Ces eaux sortent du sable granitique qui borde à l'ouest le fleuve *Coghinas*, presque à son niveau, et qui forme une espèce de plage, ayant près de dix mètres de largeur. Cette petite plaine est souvent couverte par les eaux du fleuve lorsqu'elles sont grosses et qu'elles débordent; c'est pourtant là que se campent les nombreux malades qui accourent en ce lieu. D'abord ils y creusent de petites fosses qui bientôt se remplissent d'eau chaude, et sur ces fosses peu profondes ils établissent des baraques ou de simples abris en feuillage, ou bien ils dressent des tentes avec des draps de lit pour s'y garantir des rayons du soleil et de la rosée de la nuit; il est bien entendu que si un orage fait déborder les eaux du fleuve, ces gens doivent quitter le lieu précipitamment, mais les pluies sont bien rares à la saison de ces bains. On compte alors un grand nombre de ces baraques improvisées, car en été les baigneurs affluent en ce lieu de tous les points de la Sardaigne et principalement de la *Gallura*. Eaux thermales.

Ayant visité ces eaux le 20 avril 1823, à onze heures du matin, la température extérieure étant à 11° 3′ de Réaumur, je trouvai que l'eau la plus chaude marquait 53° 0′, tandis que l'eau du fleuve, tout près de là, était à 13° 6′; je remplis alors avec soin deux bouteilles de cette eau qui, ayant été soumise à l'analyse de M. le professeur Cantù, de Turin, donna les résultats suivants quant aux matières qu'elle contient. Première analyse de ces eaux.

Chaux sulfatée,
Magnésie sulfatée,
Chaux muriatée,
Soude muriatée,
Silice.

M. Baldracco.

M. le chevalier Baldracco, ingénieur des mines, alla ensuite en ce lieu, il y a peu d'années, et il donna une description de ces eaux dans son ouvrage sur la constitution métallifère de la Sardaigne (1); d'après ses observations, la chaleur de l'eau arrivait, en certains points, jusqu'à 73 degrés centigrades, la température de l'atmosphère étant 14 1|2; il observa que les eaux du fleuve étaient très-tièdes; en ayant voulu reconnaître la température près de ces sources, de 10 en 10 mètres, il trouva que cette température augmentait de 15 à 31 degrés en partant des points extrêmes, d'une étendue d'environ 130 mètres; ce qui, à son avis, démontrerait clairement que des sources chaudes doivent surgir en abondance sous le lit du fleuve, comme sur son bord occidental, et qu'il doit y avoir en ce lieu, sous le sol, une émission d'eau chaude considérable, formant une espèce de fleuve doué d'une forte température. Voici l'analyse quantitative qu'il en a tirée, d'après ses propres expériences.

Silice	0,00625
Chaux sulfatée ...	0,01875
Chlorure de chaux.	0,13850
Chlorure de sodium	0,33050
Eau..............	99,50600
	100,00000

Qualités de ces eaux.

Ces eaux sont limpides, sans couleur; elles n'ont qu'une légère odeur d'hydrogène sulfuré, mais ce gaz doit s'y trouver en si minime quantité, qu'il a échappé à l'analyse; elles ont, au contraire, une saveur très-désagréable et saumâtre, due, fort probablement, au chlorure de sodium qu'elles renferment en abondance. Le phénomène de ses

---

(1) Baldracco, *Cenni sulla costituzione metallifera della Sardegna*. Torino, 1854, p. 270 et suiv.

eaux limpides et chaudes, surgissant entre le rocher et le lit du fleuve, s'aperçoit le long d'un espace de 60 ou 70 mètres environ de longueur, sur 8 ou 10 de largeur, et c'est sur cette bande que dans l'été, lorsque la chaleur du jour et les basses eaux du fleuve le permettent, cette petite plage se remplit de baraques qui couvrent autant de bassins d'eau chaude improvisés qu'il y a de baigneurs en cét endroit.

Le manque absolu en ce lieu de vestiges d'anciennes constructions, et le silence gardé sur ces eaux par Ptolémée et par les autres auteurs de l'antiquité, pourraient faire supposer qu'elles étaient inconnues du temps des Romains, si le nom de *Thermus* que portait alors le fleuve *Coghinas*, ne semblait prouver le contraire. Au reste, ce lieu étant facilement couvert par les eaux du fleuve, pour peu qu'elles débordent, il sera toujours difficile d'utiliser les sources en question et d'y faire un établissement fixe et durable. Difficultés pour un établissement.

De l'autre côté du fleuve, en face du château *Doria*, s'élève une montagne que l'on remarque de loin par sa forme et par la couleur de la roche dont elle se compose, qui est un porphyre ou plutôt une pegmatite porphyrique rouge; de là est venu à cette montagne le nom de *Monte ruju*. En longeant le pied occidental de ce dernier, où coulent les eaux du fleuve *Coghinas*, on finit par arriver au chemin qui de *Martis* conduit à *Tempio*, et que j'ai fait quitter à mon lecteur pour la course au *Castel-Doria*. *Monte Ruju.*

Il existait sur le fleuve *Coghinas* et sur ce même chemin un lieu dit *la scaffa*, à cause d'un bac (*scaffo*), que l'on y tenait pendant certaines saisons pour passer d'une rive à l'autre. Depuis un petit nombre d'années ce bac a été remplacé par un pont en fer, établi un peu plus loin. Près de ce dernier se trouvent les ruines d'un pont Romain, et celles d'un autre pont plus moderne, que les eaux du *Coghinas* ont emporté à plusieurs reprises. Il faut espérer que le nouveau pont en fer n'éprouvera pas le même sort. Pont en fer.

Bortigiadas. Après avoir dépassé ce pont, on entre dans un sol montueux, entièrement granitique, comme l'est presque toute la *Gallura*. De là on passe sous le village de *Bortigiadas*, qu'on laisse à gauche, et après une montée assez rapide on arrive à *Tempio*.

Tempio. Cette ville, de fraîche date, est placée dans une espèce de plaine ondulée, au pied du gigantesque groupe du *Mont Limbara;* on l'appelait jadis *Villa Templi* et plus anciennement près de là se trouvait la station Romaine de *Gemellas*, d'où est venu peut-être le mot de *Gemini* donné à cette région. Ce n'est que depuis une trentaine d'années que le village de Tempio fut mis, avec ceux d'Ozieri et de Nuoro, au rang des villes de la Sardaigne. Il faut dire cependant que c'était déjà depuis bien longtemps le siége d'un évêque, de l'intendant de la province, d'un commandant militaire, et d'un tribunal local, et que malgré son nom de village on l'a toujours considéré depuis deux siècles comme le chef-lieu de toute la grande région de *Gallura*.

Habitants. Les habitants de cette province passent pour les plus intelligents parmi les Sardes; ils ont plus de facilité pour certaines études, pour la poésie, et pour les chansons improvisées; on cite un *Pes* parmi leurs poëtes les plus fameux. Leur langage se rapproche plus de l'Italien, que du Sarde, c'est-à-dire il tient du dialecte Corse, ce qui d'ailleurs est tout naturel, car jusqu'à ce jour, la *Gallura*, privée de ponts et de routes, communiquait plus difficilement avec les autres provinces de l'île qu'avec la Corse, qui n'en est séparée que par un fort petit détroit.

Costumes et usages. J'ignore si depuis que les habitants de Tempio sont devenus citoyens d'une ville, ils ont conservé la mode de se vêtir qui leur était à peu près particulière; les femmes surtout avaient un costume remarquable que j'ai décrit et figuré dans la première partie de ce *Voya-*

ge (1). J'ai également décrit et figuré dans cette même partie, la scène d'une réunion de femmes pour carder la laine, dite *Graminatorgiu*, qui a un cachet tout particulier (2).

Tempio était renommé, dans l'île à cause des fusils indigènes et même des armes blanches que l'on y fabriquait avec un soin tout particulier; mais depuis l'introduction des fusils étrangers à percussion et à double canon, la première de ces deux industries est tout à fait tombée; l'autre se soutient avec peine. Fusils Sardes.

Il y a maintenant dans cette ville un cabinet de lecture et un *Casino*, ainsi qu'un petit théâtre, bâti dans les années 1838-39, avec deux rangs de loges et assez spacieux; on y joue quelquefois la comédie, soit en y appelant une troupe étrangère, soit par le moyen d'une société d'amateurs. Enfin, il y a aussi une *Società filarmonica*, composée d'une vingtaine d'amateurs de musique; ils jouent spécialement à l'église et au théâtre; quelquefois ils ouvrent gratuitement leurs salons au public. *Casino*. Théâtre. Musique.

Les maisons de Tempio sont toutes construites en dalles, ou plutôt en parallélogrammes allongés de granit, que l'on fend régulièrement avec des coins en fer; ces pièces sont posées une sur l'autre et à peine liées ensemble par un mortier fait d'une argile tenace, et fort rarement par de la chaux, car cette substance a coûté très-cher jusqu'à présent, puisqu'il a fallu la faire venir de fort loin à dos de cheval: en effet, les seuls endroits de toute la *Gallura* où la nature ait placé la pierre calcaire sont le promontoire de *Figari* et l'île de *Tavolara*; elle est excellente comme ciment, mais elle est éloignée de Tem- Ses édifices

---

(1) Voyez livre III, chap. IV, p. 232, et les figures 11 *bis* et 12 de la planche III de l'atlas de cette première partie.

(2) Voyez également le chapitre VII et la planche IX du même atlas.

pio de 50 kilomètres, qu'il faut parcourir par des chemins affreux, jusqu'ici impraticables aux chariots et à peine bons pour les chevaux du pays. On tire aussi de la chaux de l'*Anglona*, ou plutôt du village de *Sedini*, mais elle est de qualité inférieure, et le transport en est encore difficile et coûteux. Au reste, les constructions dont il est question sont très-solides, seulement les maisons ne sont pas blanchies au dehors, ce qui serait peine perdue, car la chaux du badigeonnage ne fait pas prise sur le granit, et à la première grosse pluie tout est enlevé. Cela fait que les maisons de Tempio présentent au dehors un aspect tout particulier, mais un peu massif; cet aspect massif est augmenté par de lourds balcons en bois, qui surplombent dans les rues. Ni la cathédrale, ni le palais de l'évêque, ni ceux des autres autorités n'offrent rien de remarquable; on cite quelques maisons par le seul fait qu'elles se distinguent un peu des autres. Le seul édifice qui donne dans l'œil, est la prison, bâtie en 1845; elle est capable de contenir quarante ou cinquante prisonniers. Tempio est bien fourni d'eau; comme celle-ci traverse un sol purement granitique, elle ne s'imprègne pas de substances salines, et par conséquent elle est saine et excellente; ces sources viennent en grande partie du pied de la grande montagne voisine.

Mont *Limbara*. Cette masse granitique, dont la cime n'est éloignée de la ville que de huit kilomètres, et dont la base arrive presque à ses murs, constitue une chaîne dirigée à peu près de l'est à l'ouest, nommée *M. Limbara;* ses sommets dentelés prennent, lorsqu'on les voit de loin, les formes les plus bizarres. Parmi ces pyramides naturelles on distingue la cime du *Giugantinu* qui compte 1310 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer; plus loin vers l'est se trouve la *Punta Balestreri*, élevée de 9 mètres plus que celle du *Giugantinu;* mais cette dernière, par sa position m'a paru préférable pour y faire mes opérations trigonométriques. C'est sur son sommet que pendant les quatorze

années pendant lesquelles durèrent ces opérations dans l'île, j'ai fait de 12 à 15 ascensions, en y passant souvent deux ou trois nuits de suite, tapi dans une espèce de grotte naturelle qui se trouvait près de mon signal, et stationnant en ce lieu des jours entiers, dans l'espoir que les brouillards me permissent de voir au loin mes autres signaux. C'est pourquoi, après deux ou trois nuits passées sur ce rocher, je me suis vu plus d'une fois forcé de redescendre en ville, pour avoir épuisé toutes mes munitions de bouche, et tout disposé à recommencer la montée le lendemain après les avoir renouvelées.

Ceci me rappelle que dans une de ces courses que je fis de Tempio au *Giugantinu*, je logeai chez les frères des Écoles Pies, dits *Scolopes*, qui m'avaient donné l'hospitalité, et qu'après deux jours et deux nuits passés infructueusement sur cette cime, je rentrai au couvent tout juste au moment où les bons pères se mettaient à table; je pris place avec eux au réfectoire, plein d'appétit, mais de fort mauvaise humeur pour les contrariétés atmosphériques que j'avais éprouvées. Pendant le commencement du repas un des jeunes laïques monta sur une chaire pour faire la lecture, et bientôt j'entendis ces paroles du Nouveau Testament attribuées à S. Pierre: *Per totam noctem laborantes, nihil cepimus* (S. Luc., chap. V, vers. 5). Ce cas étant précisément le mien, ma mauvaise humeur se dissipa, et je partis d'un grand éclat de rire qui fut partagé par mes graves commensaux auxquels j'avais fait part de l'insuccès de ma course. Le lendemain je retournai à ma station avec de nouvelles provisions; je fus plus heureux, car je pus enfin terminer ma besogne. Frères *Scolopes*.

De la cime du *Giugantinu* on voit à ses pieds toute la *Gallura*, et au loin la Corse méridionale, avec tout le canal qui sépare cette île de celle de la Sardaigne; vers le sud on découvre une grande partie de cette dernière, et vers l'ouest l'*Anglona*, la *Nurra* et l'île de l'*Asinara*. J'ai souvent essayé de découvrir, au lever du soleil, la côte et Panorama du *Giugantinu*.

les monts de l'Italie, mais ce fut en vain; tout ce que je pus apercevoir vers l'est, ce fut l'îlot de *Monte Cristo*. C'est dans les rochers élevés du *M. Limbara* qu'habitaient les anciens peuples dits *Balari*, nom qui, d'après les auteurs, voudrait dire *fugitifs*.

Villages autour de *Tempio*.

Autour de Tempio on voit les villages voisins, d'*Agius*, *Nuches*, *Luras* et *Calangianus*, rangés en cercle à une distance à peu près égale de la ville. Ces quatre villages, avec ceux de *Bortigiadas*, de *Terranova* et de *S. Teresa*, sont les seuls que renferme le vaste territoire de la *Gallura* (1).

Stazzi. Cussorgie et *Cappellanie*.

Toutes les autres populations de cette province, sans compter celles des îlots voisins, sont éparses dans des *Stazzi* ou espèces de bergeries isolées, groupées entre elles sous le nom de *Cussorgie*. D'après le rév. Victor Angius (2) ces populations consisteraient en près de 188 *Cussorgie*, qui se subdivisent en 1560 *Stazzi*, ou familles. Les *Cussorgie* sont ensuite en grande partie réunies en *Cappellanie* (chapellenies) où paroisses rurales auxiliaires. Ces paroisses sont maintenant au nombre de huit. Leur institution date du ministère du célèbre comte Bogino; il en existait alors cinq. Les prêtres qui les officiaient avec le titre de *vice-parroci* n'y résidaient que pendant une partie de l'année, et ce n'est que depuis fort peu de temps qu'ils y sont fixés à demeure. On doit cette disposition au Vicaire général du diocèse, le chanoine chevalier Muzzetto, et au dernier Intendant de la Province, chevalier Orrù, qui imposèrent également à ces ecclésiastiques l'obligation de tenir une école élémentaire pour l'instruction des enfants de leurs *Cussorgie*. Le ministère de l'instruction publique assigna une somme pour l'entretien de ces écoles,

---

(1) Je ne parle pas de la population de l'île de la *Maddalena*.

(2) *Dizionario geografico storico*, tome VII, article *Gallura*, p. 178.

de façon que l'on a pourvu à l'instruction religieuse et civile de ces populations jusqu'ici délaissées.

Améliorations.

Il faut espérer que ces bonnes dispositions porteront leur fruit, et qu'elles influeront sur les mœurs et sur la conduite de tant d'individus épars sur ce vaste territoire, où les inimitiés et les vengeances ont bien souvent armé les familles les unes contre les autres, sans que la force publique ait pu y apporter un remède efficace; aussi les Gallurais ont-ils eu jusqu'ici la réputation d'être indociles et même sanguinaires. Je dois dire cependant que ces habitants sont revenus de l'horreur que leur inspirait naguère le service militaire; depuis que la loi de la conscription a été mise en vigueur dans l'île, il y a peu d'années (1851), ils s'y sont soumis de bonne grâce; les réfractaires sont aussi rares parmi eux que chez les autres Sardes.

Progrès en agriculture.

Depuis une quarantaine d'années, et surtout depuis que les fromages de l'île se vendent moins à l'étranger, les bergers de la *Gallura* se sont donnés peu à peu à l'agriculture; aussi l'on voit maintenant autour de leurs *Stazzi* des champs, même très-étendus, cultivés à blé; en quelques lieux on a planté avec succès la pomme de terre, qui vient très-bien dans un sol sablonneux comme celui de la *Gallura*, formé par la décomposition du granite; enfin on y pratique avec avantage l'extraction de l'écorce du liége qui est l'arbre le plus propre à cette région. Malheureusement des spéculateurs étrangers ont entièrement dévasté dans cette province les arbres de cette espèce, qu'ils ont achetés du Gouvernement et des particuliers presque pour rien, et après en avoir tiré l'écorce ils les ont brûlés pour avoir de la potasse. Il faudra maintenant des siècles pour réparer cet acte de vandalisme, dû à l'insouciance de l'administration; il y a cependant lieu d'espérer que l'importance de ce précieux arbre sera mieux appréciée et que dorénavant on en protégera la plantation et l'entretien. Tout ce que je viens d'exposer sur la nouvelle phase dans

probablement parce qu'elle constitue en quelque sorte le *Caput viarum*, d'où partaient jadis plusieurs des routes Romaines qui sillonnaient l'île du nord au sud. Dans la seconde partie de cet ouvrage (1) j'ai expliqué ma manière de voir sur la position présumée de l'ancienne *Tibula*, contrairement à l'opinion du rév. Victor Angius qui, sans aucune raison un peu solide, voudrait placer cette ville dans le golfe actuel d'*Arzachena* dont il sera question ci-après (2). Sans vouloir revenir ici sur ce sujet, je me résumerai en disant que mon opinion est fondée: 1° sur le témoignage de Ptolémée, qui dit expressément que les *Tibulatii* étaient les peuples les plus septentrionaux de la Sardaigne; 2° sur un cippe funèbre d'une *Cornelia Tibullesia*, trouvé avec des tombeaux Romains, dans l'isthme même qui sépare la presqu'île de *la Testa* de la Sardaigne; 3° sur la position de l'actuelle tour de Vignola, c'est-à-dire de l'ancienne *Viniolis*, par rapport à ladite presqu'île, sans m'embarrasser des chiffres indiqués par l'itinéraire pour cette distance, que je crois altérés par les copistes; 4° enfin sur la présence, non loin de *Santa Teresa* et du port de *Longon-Sardo*, d'une ancienne église dédiée à la Vierge de *Buon cammino*, en un lieu maintenant isolé, mais par lequel devait certainement passer une ancienne voie.

Géologie. La presqu'île dont il s'agit peut avoir de quatre à cinq milles marins de circonférence; elle consiste principalement en une masse granitique, découpée à la côte par quelques criques, et recouverte vers l'est par un dépôt de terrain marneux et arénacé, de formations tertiaire et quaternaire: le dernier de ces terrains consiste en un grès coquillier

(1) Voyez *Voyage en Sardaigne*, deuxième partie. Paris, 1840, livre II, chap. VI, p. 428.

(2) Angius, *Biblioteca Sarda*, 1838, fasc. 1, part. 1, p. 5, 6, 7. *Dizionario geografico storico*, vol. VII, 1840, art. *Gallura*, p. 56.

qui passe à des dunes de sable. La présence du terrain tertiaire en ce lieu, qui est le seul endroit de toute la *Gallura* où on le rencontre, est importante, car ces dépôts sont parfaitement identiques avec ceux sur lesquels est bâtie la ville de *Bonifacio*, qui se trouve en face de *la Testa*, de l'autre côté du détroit.

Sans entrer de nouveau ici dans la grande question de l'ancienne réunion de la Corse avec la Sardaigne, et de l'époque géologique à laquelle ces deux îles peuvent avoir été séparées, question que j'ai traitée ailleurs (1), je me permettrai seulement d'ajouter ici que je crois cette séparation postérieure aux derniers dépôts tertiaires et antérieure à la déposition du *grès quaternaire méditerranéen*, dont on trouve les bancs des deux côtés du détroit. Cette séparation des deux îles est postérieure à l'existence du Mouflon (2); animal commun à l'une et à l'autre, mais qui ne se trouve plus aujourd'hui ailleurs que dans l'île de Cypre et sur les monts de l'*Atlas*. Cette circonstance pourrait faire croire qu'avant le mouvement du sol qui sépara la Corse de la Sardaigne, ces deux îles et celle de Cypre, étaient liées avec le continent Africain, et je le crois d'autant plus, que j'ai toujours regardé le grès quaternaire déposé sur tous les bords de la Méditerranée, et même au delà du détroit de Gibraltar, comme contemporain des sables d'Afrique. Il en résulterait que la grande catastrophe physique qui a séparé l'Afrique des îles en question, serait d'une date comparativement fort récente, et postérieure à l'existence du Mouflon. C'est peut-être à cette séparation, probablement contemporaine de l'homme, ou qui en aurait précédé de fort peu l'apparition sur la terre,

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. VIII, p. 326, tom. II, chap. XVII, p. 57, 62, 63, et les planches II *b*, fig. 7, 8, 9, 10, et III de l'atlas de cette même partie.

(2) Le Mouflon est regardé comme le type du mouton domestique.

que l'on doit l'absence totale dans les deux îles voisines du Loup, animal vraisemblablement originaire des pays froids, qui n'aurait pénétré dans l'Europe méridionale, en Grèce, en Italie et en Espagne, que par le nord, et lorsque les îles de Corse et de Sardaigne étaient déjà séparées (1). Il y aurait un beau travail à faire sur ce sujet; mais les bornes que je me suis imposées dans cet *Itinéraire* ne me permettent pas de le développer. Je crois cependant devoir insister sur l'opinion que j'ai émise relativement à l'époque assez récente de la rupture du détroit de *Bonifacio:* je la regarde comme contemporaine de celle du détroit de Gibraltar (2).

Carrières de granit.

Le granit de *la Testa* est le même que celui de Tempio, du Mont *Limbara* et de presque toute la *Gallura;* il se distingue cependant à *la Testa*, de celui de ces localités, par des cristaux assez gros de feldspath orthose d'un rouge un peu violacé; son grain est homogène, ce qui le rend facile à fendre en longues pièces et en blocs volumineux; aussi cette qualité n'a pas échappé aux Romains, qui ont ouvert dans cette presqu'île plusieurs carrières de cette pierre; plus tard celle-ci fut également exploitée par les Pisans. Ces carrières sont au nombre de trois, dans la seule presqu'île de *la Testa;* celle qui est plus à l'est et tout contre la mer, se nomme *Cava del Capiccuolo;* on y voit une grande quantité de blocs de granit qu'on croirait au premier abord détachés, disloqués et entassés les uns sur les autres, par les flots de la mer; mais en y regardant de près on reconnaît bientôt qu'ils furent ainsi façonnés et bouleversés par la main de l'homme. Ce qu'il y a de curieux c'est que malgré que ces pièces soient ainsi exposées depuis bien des siècles à l'influence des agents destructeurs atmosphériques, et à celle des eaux de la mer,

(1) Le loup manque également dans les îles Britanniques.

(2) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. VIII, p. 62.

qui les couvre, ou du moins, qui les arrose bien souvent, leur surface n'est presque pas altérée; ce qui est une preuve palpable de l'excellente qualité de cette pierre. On voit en ce lieu une trentaine de colonnes ébauchées, ayant environ quatre mètres de longueur sur $0^{m.}$ $50^{c.}$ de diamètre; j'en ai même mesuré une, presque achevée, qui compte $7^{m.}$ $30^{c.}$ de long, sur près d'un mètre de diamètre à sa base. Non loin de là on en trouve une quantité d'autres, de moindres dimensions, sans compter de petites colonnes, également en granit, fichées en terre; elles servaient, sans aucun doute, à amarrer les bateaux qui s'approchaient des bords de cette carrière, pour charger les pièces travaillées. On remarque même en ce lieu des restes d'anciennes habitations.

Non loin de cette carrière on en voit une autre plus considérable dite *Cava grande di Capiccuolo;* on peut la regarder comme la continuation de la précédente, mais elle est plus élevée au-dessus du niveau de la mer; on y remarque la roche fendue artificiellement en plusieurs directions, ce qui a produit des pièces de granit en prismes détachés, dont quelques-unes atteignent de 14 à 15 mètres de longueur. Cette forme prismatique offrait aux carriers une plus grande facilité pour ébaucher leur travail; car en formant ainsi chaque face d'un prisme, on préparait la face d'un prisme à faire. Les masses granitiques de cette localité sont séparées par de profondes fissures, dont quelques-unes sont baignées par la mer à leur partie inférieure. Comme on trouve aussi des vestiges de carrières semblables dans l'îlot *del Cavallo*, appartenant à la Corse, placé dans le même détroit, on peut croire que l'exploitation du granit de ces deux localités remonte à une même époque, et que ce furent les Romains qui les premiers ouvrirent ces carrières. Dans cette pensée, ayant dû faire un voyage à Rome en 1828, j'apportai avec moi un échantillon du granit pris dans ces mêmes carrières de *la Testa*, et je crus reconnaître que quelques-unes des colonnes Seconde carrière.

qui ornent l'église de la *Rotonda* (ancien *Panthéon*), ont réellement été taillées dans cette pierre. Quant à l'exploitation qu'en ont faite les Pisans, on a sur ce sujet des notions certaines.

Exploitation par les Pisans.

Deux annalistes Pisans, *Tronci* (année 1065) et *Roncioni*, (liv. 3, p. 147) rapportent que les colonnes du Dôme de Pise avaient été transportées d'Afrique, d'Égypte, de Jérusalem, de Sardaigne et de plusieurs autres localités. Le même *Roncioni* (liv. 6, p. 372, 376) dit qu'en 1115 les colonnes de l'autre église, de Saint-Jean-Baptiste, en face de la première, furent tirées, en partie de la Sardaigne et en partie de l'île d'Elbe; et il fait une mention spéciale d'une grande masse de granit qu'un nommé *Cionetto* avait transportée à Pise du port de *Santa Reparata*, sur la côte septentrionale de Sardaigne.

Port de *Santa Reparata*.

Le nom de ce port ou plutôt de cette petite baie, prenait infailliblement son origine d'une petite église de Sainte *Reparata*, qui existait presque au centre de la presqu'île en question, et que j'ai encore vue sur pied en 1823; elle a totalement disparu depuis. Nul doute que cette église n'ait été bâtie par les Pisans, en l'honneur d'une Sainte fort révérée dans leur pays, et que la presqu'île de *la Testa* ne fût nommée jadis, comme l'appellent encore aujourd'hui quelques personnes, *Penisola di Santa Reparata*. Il paraît que le mouillage dont il s'agit est mentionné par les historiens Pisans comme un port jadis fréquenté par les navigateurs de cette nation. Voici ce que dit *Roncioni: Diedero i Pisani le vele ai venti........ giunsero in Sardegna al Porto di Santa Reparata, e di quivi partiti al Porto delle Torri* (Porto-Torres)... (1).

MM. *Melchioni* et *Baldracco*.

Les carrières de *la Testa* ont été visitées par deux ingénieurs des mines, Piémontais, MM. Melchioni et Baldracco;

---

(1) Roncioni, *Delle Istorie Pisane*. Firenze, 1844, *ediz. di F. Bonaini, parte I*, p. 165.

le premier publia sur ce sujet une relation dans la *Gazzetta-Piemontese* de 1836, nº 100, dans le but d'appeler l'attention du Gouvernement et des spéculateurs sur l'avantage qu'on pourrait tirer du granit de cette localité. D'après les calculs de cet habile ingénieur le transport de cette pierre à Gênes viendrait à coûter 32 francs le mètre cube, en calculant le poids de ce mètre cube à 2688 kilogrammes. Il n'y a pas de doute que cette pierre pourrait être utilisée dans la capitale de la Ligurie où l'on se sert d'un mauvais calcaire marneux des carrières de la *Lanterne*, qui est facilement attaqué par les agents atmosphériques. M. le chev. Baldracco a également donné une notice sur ces mêmes carrières de *la Testa* dans son ouvrage sur la constitution métallifère de la Sardaigne (1).

Les carrières de granit en question me conduisent naturellement à faire mention d'un cippe funéraire Romain, que j'ai indiqué ci-dessus comme preuve de l'existence de l'ancienne *Tibula* dans les environs de *la Testa*, ou dans la presqu'île de *la Testa* même. Dans la deuxième partie de ce *Voyage* destinée aux antiquités de la Sardaigne (2), j'ai donné une copie de ce monument avec son inscription, et je l'ai, par pure inadvertence, qualifié alors de *sarcophage* tandis que c'est un vrai *cippe* funéraire. Comme cette pierre se trouvait dans l'isthme qui joint la presqu'île de *la Testa* à l'île mère, et que ce lieu est couvert de sablons mouvants sur lesquels végètent des buissons de genièvre, chaque fois que j'allai en ce lieu je dus perdre beaucoup de temps à chercher ce monument sous le sable qui le couvrait et sous les buissons en question. Dans le courant de 1858 un officier distingué de la Marine Sarde (3), Cippe funéraire Romain.

(1) Baldracco, loc. cit., p. 255-268.

(2) Loc. cit., livre II, chap VI, p. 430.

(3) M. le chev. de Clavesana, ancien élève de l'école royale de marine, école que j'avais l'honneur de commander dans le temps.

commandant d'un bateau à vapeur stationnant en Sardaigne, ayant eu occasion de se rendre en ces parages, et s'étant souvenu de ce que j'avais écrit sur cette pierre, voulut la voir à son tour; ce qu'il n'obtint qu'après les plus minutieuses recherches; il la découvrit enfin sous une couche de sable de près de trois mètres d'épaisseur; mais il ne se borna pas comme moi à prendre copie de l'inscription; il fit mieux, car il fit enlever le monolithe par ses hommes d'équipage, puis il l'embarqua sur son bateau à vapeur et l'apporta à Cagliari; là il en fit hommage à mon ami et ancien collaborateur pour la carte, M. le général Charles de Candia; celui-ci, de son côté, en fit don au Musée de cette ville, où cette pièce est maintenant exposée au public, faisant pendant au cippe funéraire de *Favonia*, trouvé dans les ruines de *Nora* (1), qu'il avait également donné au Musée en question.

Nouvelle version. Ayant reçu un dessin exact de ce cippe, je m'empresse de le reproduire ci-contre, d'autant plus qu'on y trouve quelque différence avec la figure que j'en ai donnée à la page 430 du volume cité ci-dessus. D'abord on y voit que c'est un cippe funéraire et non un sarcophage; en second lieu, le nom de la mère de la défunte n'est pas VENVSIA, comme je l'avais lu, mais VENVSTA. Quant à la lettre Q qui se trouve à la fin de la troisième ligne, je persiste à la regarder comme une abréviation du mot QVASI (2), substitué ici aux lettres P. M. (PLVS MINVS), qu'on employait ordinairement pour indiquer l'âge approximatif de la personne défunte à laquelle devait se rapporter l'inscription.

Ses ornements. Son inscription. Cette pierre finit à son sommet en forme de disque rond

---

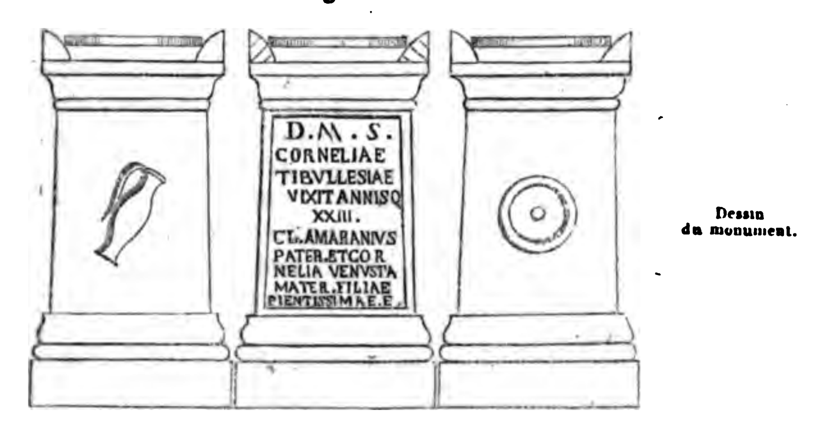
(1) Voyez le vol. I de cet *Itinéraire*, chap. III, p. 228.

(2) Forcellini donne pour synonime de *quasi* les mots *circiter*, *fere*, *pene*, *prope*. Voyez également le Dictionnaire Latin et Français de Noël, à la parole *quasi*.

sur lequel était placée, fort probablement, une urne funéraire; sur un de ses côtés est sculpté un vase, semblable à ceux destinés aux libations, et du côté opposé une espèce de rosace, ou plutôt une patère. Il n'y a pas de doute que la personne, à la mémoire de laquelle on érigea ce monument, ne fût une jeune personne native de *Tibula*, agée de 23 ans environ. Cela fait supposer que la ville de ce nom n'était pas fort éloignée de cet endroit, et se combine très-bien, soit avec l'opinion que j'ai déjà émise ailleurs sur ce sujet, soit avec des débris de construction et des objets d'antiquités que l'on trouve près du lieu où a été déterrée cette pierre.

Voici le dessin de ce cippe, vu de trois faces.

Fig. 23.



Dessin du monument.

Autres objets d'antiquités.

Dans le courant de l'année 1847 ayant dû me rendre en ce lieu, en compagnie de M. le Capitaine De Vecchi, après avoir longtemps cherché tous deux dans les dunes cette pierre, que j'avais déjà vue dans mes courses précédentes, nous la trouvâmes enfin sous le sable et parmi des buissons de genièvre; puis non loin de là nous vîmes clairement des restes de murs de construction Romaine; c'est

également en cet endroit que mon jeune compagnon de voyage ramassa alors une monnaie Romaine de Constantin. M. Martini qui a inséré dans le Bulletin archéologique de Cagliari (1) deux articles sur les antiquités de cette localité, parle de tombes dans lesquelles on a recueilli un collier en or avec des espèces de perles en émail bleu, ainsi qu'une bague de même métal, avec une pierre gravée représentant un cheval; mais cette bague était si étroite qu'elle ne pouvait entrer qu'au doigt d'une très-jeune personne; il est donc probable que cette tombe et cette bague fussent celles de la jeune *Cornelia* de *Tibula;* je le croirais d'autant plus que le cippe n'était pas tout à fait en place, lorsqu'on l'a retiré, car on avait déjà tenté de l'enlever, et on dut l'abandonner faute de moyens de transport convenables; mais dans l'origine il était non loin de l'isthme, où, fort probablement, se trouvait la Nécropole de *Tibula*, placée dans la presqu'île de *la Testa*.

Position probable de *Tibula*.

Toutes ces nouvelles données sur les antiquités observées et recueillies en ce lieu, m'engagent maintenant à modifier ce que j'ai dit par rapport à l'emplacement probable de l'ancienne *Tibula:* je crois maintenant avec M. Martini (2) que cette ville était réellement placée dans la presqu'île de *la Testa*, comme celles de *Sulcis*, de *Tharros* et même, en quelque sorte, celle de *Nora*, se trouvaient dans des localités séparées de l'île principale par un isthme; on avait choisi de préférence une semblable position, soit parce qu'une presqu'île était plus facile à ceindre, soit parce qu'étant presque partout circonscrite par la mer, elle était plus propre, dans les temps ordinaires, au commerce maritime et au trafic du petit cabotage.

Port ancien de *Tibula*.

Mais, si l'emplacement de l'ancienne ville en question semble maintenant à peu près déterminé, je ne crois pas

---

(1) *Bollettino Archeologico Sardo*, *Anno IV*, 1858, p. 132 et 183.
(2) Loc. cit., p. 135.

qu'il en soit ainsi de l'identité du *Portus Tibulis* de l'itinéraire d'Antonin, car j'ai bien de la peine à croire qu'on doive le chercher tout contre la presqu'île. Il est bien vrai que les historiens du moyen-âge ont fait mention, comme nous l'avons vu ci-dessus, du *port de Santa Reparata*, où, selon *Tronci* et *Roncioni*, aborda la flotte Pisane, qui en 1114 fit l'expédition contre les Sarrasins des îles Baléares (1); il me paraît cependant peu probable qu'une flotte chargée de troupes ait pu pénétrer et s'arrêter dans la petite anse qui sépare la presqu'île de *la Testa* de la Sardaigne, car en cet endroit, qui est étroit et plein d'écueils, il n'y a que fort peu de fond. C'est pourquoi je ne serais pas éloigné de croire que les historiens Pisans aient donné le nom de *Porto di Santa Reparata* à celui de *Longo-Sardo* ou *Longon-Sardo*, qui est non loin du lieu en question, au delà du promontoire et de la tour de *Santa Teresa*. Dans ce port naturel toute la flotte des Pisans, composée de galères et de bâtiments de transport, pouvait très-bien trouver un abri, comme fort probablement il avait été plus anciennement fréquenté par les galères Romaines.

Cela me conduit à parler de la distinction importante que fait l'itinéraire d'Antonin, lequel, en énumérant les routes Romaines qui partaient de cette extrémité septentrionale de la Sardaigne pour descendre ensuite vers le sud de cette île, distingue celles qui partaient de *Tibula*, des autres qui commençaient du *Portus Tibulis;* et comme les deux routes, qui allaient vers la côte orientale, c'est-à-dire vers la ville d'*Olbia*, partaient du *Portus Tibulis*, il s'en suit que l'on doit chercher le port de ce nom plus à l'est de la ville et c'est absolument la position du port naturel de *Longon-Sardo*, vis-à-vis de la presqu'île de *la Testa*.

Je ne veux pas renouveler ici une question que j'ai

(1) Voyez ci-dessus, p. 458, et note 1.

déjà traitée dans la seconde partie de ce *Voyage*, à laquelle je renvoie le lecteur qui voudra connaître mes raisons; je me borne maintenant à dire que si j'ai modifié mon opinion sur l'emplacement de la ville de *Tibula*, que dans le volume cité ci-dessus je plaçais au fond du port de *Longon-Sardo*, je n'en persiste pas moins à voir dans le port naturel qui est ainsi nommé, l'ancien *Portus Tibulis* de l'itinéraire d'Antonin, et à regarder cette partie de la Sardaigne comme la région habitée par les *Tibulatii*, qui, d'après le témoignage de Ptolémée, étaient les peuples les plus septentrionaux de l'île; et enfin, je crois que c'était là le *Caput viarum* de quatre routes Romaines qui sillonnaient jadis l'île; deux dirigées vers l'est, en partant du *Portus Tibulis* (1), et les autres deux, partant de la ville de ce nom (2), pour passer, l'une par le centre de l'île et l'autre par l'ouest (3).

Tour de *la Testa*. Au centre de la presqu'île de *la Testa* s'élève un rocher granitique sur lequel on voit les débris d'une tour dite *della Testa* ou *di Santa Reparata;* elle m'a servi dans le temps de point trigonométrique de premier ordre pour rattacher mes opérations de la triangulation de la Sardaigne avec celles exécutées en Corse par MM. les ingénieurs Français. Cet édifice était déjà, il y a quelques années, dans un tel état de vétusté que, lorsque j'y allai pour la dernière fois, en 1836, je dus prendre des précautions, soit pour pouvoir parvenir sur sa plate-forme supérieure, soit pour y rester pendant mon opération; car la voûte menaçait à chaque instant de s'écrouler sous mes pieds par l'action du simple poids de ma personne et de mes ins-

(1) *Iter a Portu Tibulis Caralis*, m. p. m. CCLII. . . *Ulbia* XXXVIII, etc. — *A Portu Tibulis per compendium Ulbiam* XVI (*sic*), etc.

(2) *A Tibula Caralis* CCXIII . . . . . *Gemellas* (Tempio) XXV, etc. – *Iter a Tibulis Sulcis* CCLX. *Viniolis* XXII (*sic*), etc. Il y a évidemment erreur de copie dans ces chiffres.

(3) Voyez la petite carte en tête de ce volume.

truments, et je faillis être enseveli sous ses ruines. Je ne dois pas oublier de dire que l'opération principale que je faisais à cette station consistait à prendre une série d'angles sur des signaux que j'avais en Corse; mais je ne suis jamais parvenu à avoir dans la lecture des degrés de mon théodolite des résultats parfaitement identiques; ce qui m'a forcé à répéter à l'infini les séries des mêmes angles, pour en prendre les moyennes. J'attribuai ces différences à la perturbation causée par la réfraction de la lumière, produite par la présence de l'eau de la mer du canal de Corse. Malgré cela, les résultats furent assez satisfaisants; car, par le moyen d'une chaîne de triangles qui partaient du sud de la Sardaigne, je pus me joindre aux triangles des ingénieurs Français, mesurés en Corse, avec une différence de $0^{m.}\ 23^{c.}$ sur un côté ayant plus de *onze mille* mètres de longueur (1); ce qui est dans les limites de la tolérance.

Au pied septentrional de la tour en question se trouve une troisième carrière pratiquée dans le granit, nommée la *Cava della Torre*. On y voit des masses énormes de cette pierre, détachées par le travail de l'homme du flanc du monticule granitique; un de ces blocs aurait 15 mètres de longueur d'après M. Baldracco (2), qui l'évalue à 600 mètres cubes. Cette pièce est encore aujourd'hui intacte; elle présente une surface plane de plus de 100 Carrière voisine.

---

(1) Côté *Trinità* — *Torre di Santa Manza* (stations de Corse):

Déduit des bases des ingénieurs Français en Corse	11,463,24
Déduit des bases mesurées au sud de la Sardaigne	11,462,78
Différence partagée	0,23

Voyez ma notice sur mes opérations géodésiques dans la première partie de ce *Voyage*, édition de 1839, p. 484-502.

(2) Baldracco loc. cit. pag. 260.

mètres carrés; cette surface est le résultat de la manière dont le bloc a été détaché du rocher, au moyen de coins qui ont fendu le granit dans le sens de son clivage. On voit également près de là d'autres pièces de granit ainsi détachées, dont quelques-unes peuvent être évaluées de 50 à 70 mètres cubes de volume.

Phare de la *Testa*. Lorsqu'on a dépassé une espèce de vallon compris entre le monticule où est la tour et une autre éminence un peu élevée, on voit sur celle-ci le phare dit de *la Testa*, qui avec celui dit *dei Razzuoli*, dont il sera fait mention ci-après, éclaire la côte septentrionale de Sardaigne donnant sur les *Bouches de Bonifacio*. C'est un phare construit, il y a une vingtaine d'années tout au plus, d'après une convention passée entre les deux gouvernements de France et de Sardaigne, qui se sont entendus pour éclairer enfin ce passage dangereux, sur ses deux rives. Le phare de *la Testa* est de troisième ordre, à feux variés chaque trois minutes, par un éclair rouge, avec de courtes éclipses; la hauteur de sa lanterne ou *tambour* est de 73 mètres au-dessus du niveau de la mer, et de 21 au-dessus du sol; ses feux sont visibles à 15 milles de distance.

Santa Teresa. Le village de *Santa Teresa* se trouve à deux kilomètres vers l'est de la presqu'île de *la Testa*, dont il est séparé par une petite chaîne granitique, dite *Monte Bandiera*. On y arrive en faisant un petit détour, sur un sol en partie granitique et en partie couvert par des dunes de sable, ou bien par des lambeaux d'un grès marin quaternaire; celui-ci près du pays devient un dépôt de calcaire lacustre, c'est-à-dire d'eau douce. Je ne décrirai pas ici ces terrains, sur lesquels je me suis étendu dans la troisième partie de ce *Voyage* (tom. I, chap. VIII, p. 324, fig. 60, et chap. IX, p. 360).

Tour de *Longon-Sardo*. Le premier noyau de cette population fut la tour, dite aujourd'hui de *Santa Teresa*, et jadis de *Longon-Sardo*. Elle est placée sur la pointe d'un promontoire, d'où elle domine le canal de Corse, presqu'en face de la ville de

Bonifacio, distante de neuf milles marins (1), et en même temps elle défend l'entrée du port de *Longon-Sardo*, qui se trouve à son pied oriental. Cette tour fut momentanément occupée, le 18 juin 1802, par un prêtre Sarde fugitif, nommé Sanna; il s'intitulait Commissaire général du fameux Angioj, qui joua un grand rôle dans les événements politiques de la Sardaigne, vers la fin du dernier siècle. Ce Sanna vint de Corse avec d'autres conjurés Sardes dans l'intention de révolutionner l'île; ils s'emparèrent par surprise de cette tour où ils substituèrent au pavillon royal le drapeau tricolore Français, qu'ils saluèrent par des acclamations et par des salves d'artillerie; mais ces réjouissances furent de courte durée. Ils furent bientôt attaqués par les troupes royales de terre et de mer. Sanna périt en combattant, mais un de ses compagnons, nommé Cilocco, qui avait également figuré dans les troubles de 1795, après être parvenu à s'échapper et avoir longtemps erré parmi les rochers et dans les bois de la *Gallura*, fut vendu par un homme qui lui avait donné l'hospitalité; conduit à Sassari, il fut misérablement pendu dans cette même ville, où il avait commandé en maître quelques années auparavant (2).

Il est fort probable que cette échauffourée ait donné au Gouvernement Sarde la première idée de fonder une population sur ce point important, où il est facile d'aborder en venant de Corse. Cette pensée fut reprise en 1803 par le duc de Genevois, alors vice-roi, qui, en mars de cette même année, donna l'autorisation de bâtir des maisons près de la tour de *Longon-Sardo*. En même temps le marquis

---

(1) Avec une lunette de médiocre portée on distingue de *Santa Teresa* les personnes qui montent sur la rampe de *Bonifacio*, au point de reconnaître si ce sont des femmes ou des hommes, des bourgeois ou des militaires, etc.

(2) Martini, *Storia di Sardegna dall'anno* 1799 *al* 1816. Cagliari 1852, p. 101-104. Voyez aussi à la page 370 de ce volume.

de Villamarina et le chevalier Pierre Cabras-Misoro, grands propriétaires de ces lieux, accordaient gratuitement des terrains aux nouveaux colons, choisis surtout parmi les pasteurs des environs, que l'on se proposait de civiliser et de réduire à la vie sociale. En 1808, lorsque cette population fut en croissance, le roi Victor-Emmanuel I sanctionna l'érection du village auquel il imposa le nom de sa femme, Marie-Thérèse d'Autriche. Mais le principal promoteur de la fondation de cette population fut un officier natif de Savoie, nommé M. Magnon, qui fut créé commandant de Sainte-Thérèse (1). Malheureusement il fut tué d'un coup de fusil quelques années après, par un berger qui se croyait lésé dans ses droits de propriété. L'instinct sanguinaire des habitants de ces contrées n'a pas encore été entièrement extirpé à l'heure qu'il est; et il n'y a pas longtemps que les autorités de la province, conjointement avec le curé de l'endroit, firent faire publiquement et solennellement la paix entre les familles de bergers des localités voisines, qui s'étaient souillées réciproquement de plusieurs homicides, et qui vivaient en guerre ouverte entre elles. Ces désordres ont toujours été favorisés dans cette région, soit parce que les bandits Corses pouvaient facilement passer en Sardaigne, soit parce que les bandits Sardes pouvaient avec la même facilité se réfugier en Corse. Depuis quelque temps cependant les deux Gouvernements se sont entendus, et ils font exercer une surveillance plus active, qui commence à porter des fruits.

Rue et église de ce village.

Le village dont il s'agit est percé de plusieurs rues parallèles, tirées au cordeau, se croisant à angle droit avec d'autres rues également parallèles entre elles; mais il n'a pas beaucoup prospéré jusqu'à ce jour. Son église n'est couverte que depuis peu d'années, grâce aux largesses de quelques personnes pieuses, parmi lesquelles mérite une

(1) Martini loc. cit., p. 194.

mention particulière l'ex-impératrice vivante d'Autriche, fille du roi Victor Emmanuel I et de Marie-Thérèse, sous le patronage de laquelle avait été créé le village; j'ignore si cette église a été tout à fait achevée depuis que j'ai visité ce lieu pour la dernière fois en 1850.

Au delà de *Santa Teresa* se trouve, comme il a été dit, le port de *Longon-Sardo* que je regarde comme l'ancien *Portus Tibulis;* le nom qu'il porte aujourd'hui et qui est en rapport avec sa forme longue et étroite, paraît cependant dater de l'époque Romaine, car il est fait mention de la station de *Longones* dans l'itinéraire d'Antonin, comme d'une localité de ces régions; mais j'ai tout lieu de croire que relativement à l'évaluation des milles, il y a eu erreur dans les copies de cet itinéraire qui sont parvenues jusqu'à nous.

Quoi qu'il en soit, le port de *Longon-Sardo* ou *Longo-Sardo*, est connu dans l'histoire de l'île du moyen-âge à cause d'un château de ce nom, qui se trouvait à son extrémité, et dont on voit encore aujourd'hui les ruines. Ce château fut bâti, dit-on, par la princesse Éléonore d'Arborée, ce qui devait être indiqué par une inscription en marbre, malheureusement perdue. La première mention qui est faite d'une manière positive de cette forteresse remonte à l'année 1388, à l'occasion de la paix qui eut lieu entre Éléonore et le roi d'Aragon, auquel elle fut alors cédée. — En 1389 les Aragonais la fortifièrent; en 1391 ceux-ci attirèrent de nouveaux habitants dans le bourg de *Longon-Sardo* pour le repeupler. — En 1392 les Aragonais renforcèrent la garnison du fort, qui fut assiégé l'année suivante par les troupes d'Arborée. Roger de Moncada leur fit lever le siége en 1394; mais cette place ayant de nouveau été assiégée en 1395, le roi y fit pénétrer des renforts. — Le 4 août 1410, Cassien Doria, maître de *Castel-Genovese*, s'empara de *Longon-Sardo*, mal défendu par Michel Béranger; il abattit alors la tour de *Santa Maria* et s'empara du château et du bourg. — En

1413 le port en question fut compris dans ceux de l'île auquel le roi accorda la faculté d'exporter des denrées, ce qui prouve qu'il était de nouveau dans ses mains; mais en 1419 il devait de nouveau appartenir aux Doria, car il leur fut enlevé en 1420 par les troupes royales, ainsi que *Terranova*. — En 1422 *Longon-Sardo* fut assiégé, pillé et détruit par une flotte Génoise, commandée par François Spinola, qui transporta à Gênes, non-seulement un riche butin, mais une partie de ses habitants; alors le roi en ordonna la démolition, ce qui fut exécuté dans l'année. — En 1423 le roi donna ces ruines et le port à Pierre Massa Carroz d'Arborée; depuis cette époque ce lieu resta entièrement dépeuplé et couvert de décombres et de broussailles, tel qu'on le voit aujourd'hui. Son port ayant été tout à fait négligé, s'est ensablé petit à petit, de sorte que les bâtiments d'une certaine portée ne peuvent plus approcher du point où jadis on opérait le chargement et le déchargement des marchandises.

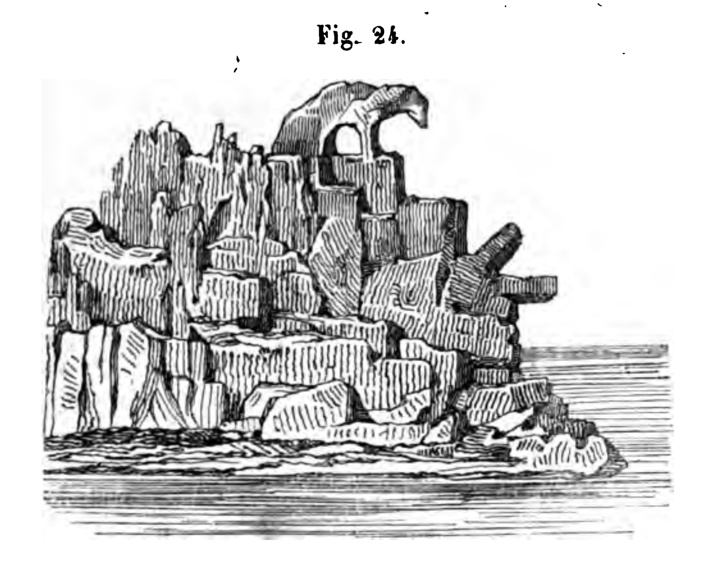
Capo Falcone et de la Marmorata. Au nord du port en question on rencontre le cap dit *del Falcone* qui est le promontoire le plus septentrional de la Sardaigne; on l'appelait anciennement, peut-être pour cela, Ἐῤῥεβάντιον ἄκρον (cap de la nuit); sa latitude est de 41° 15′ 12″, 10. Tout près de là, un peu à l'est, est un autre cap dit *Punta della Marmorata*, non loin duquel se trouve une île de ce nom où l'on voit, comme à la *Testa*, des traces d'anciennes carrières ouvertes dans le granit par les Romains; c'est probablement ce qui a fait donner à cet îlot le nom qu'il porte.

Mouillages existants. Depuis la *Punta della Marmorata*, la côte va toujours en descendant vers le SE; on y remarque d'abord le beau port naturel de *Porto Putzu* (le puits), où les bâtiments peuvent trouver un abri assuré contre les tempêtes; ce bassin est flanqué par une grande presqu'île dite *Isola delle Vacche;* puis on arrive à l'embouchure du fleuve *Liscia* où est également un bon mouillage, abrité à l'est par une autre presqu'île, nommée *Isola dei Cavalli*, au delà de la-

quelle est le *Porto Pullo*. On rencontre ensuite un promontoire, et plus loin un mouillage excellent dit le *Parau* ou *Palau*, et même rade *d'Agincourt*, capable de donner asile à une flotte entière.

Enfin à l'ouest de cette rade se trouve le promontoire de l'*Ours*, ainsi nommé à cause d'un rocher de granit que l'on voit presque à son extrémité et qui, regardé d'un certain point, du côté de la Madelaine, présente la forme d'un ours et même d'un ours blanc, comme on peut s'en convaincre par la figure suivante, que j'ai prise moi-même du point indiqué ci-dessus.

Fig. 24.



Ce rocher offrait cette ressemblance singulière, il y a près de deux mille ans (1); car Ptolémée, dans sa géographie, indique ce lieu sous le nom de Ἄρκτου ἄκρα (le pro-

(1) Voyez la deuxième partie du *Voyage*, liv. II, ch. I, p. 364,

montoire de l'ours); cela fait voir quel temps il a fallu pour que la masse de granit prît cette forme, par suite de la décomposition de la pierre, opérée par les agents atmosphériques, et combien est court l'espace de 20 siècles pour produire un changement notable sur cette roche, qui fort probablement est encore telle qu'on l'observait à l'époque où vivait le géographe Grec.

Golfe d'*Arsachena*.

Après le cap de l'Ours vient un golfe allongé et disposé dans le sens du méridien, dit *Golfo di Arsachena*, où les vaisseaux peuvent à l'occasion trouver un refuge contre le gros temps; c'est au fond de ce golfe que (je ne sais pas trop pourquoi) le révérend Victor Angius persiste à placer l'ancienne ville de *Tibula*. Après le golfe d'*Arsachena* on rencontre un promontoire où l'on voit une cime nommée *Tres montes*, à cause de trois mamelons de granit rapprochés les uns des autres; plus dans l'intérieur s'élève un rocher isolé et naturel de granit, ressemblant à une tour, dit la *Turritta*; c'est un point de reconnaissance pour les marins. Au NE de ce rocher se trouve le *Capo di Ferro*, où l'on élève actuellement un phare; ce Cap est ainsi nommé à cause d'un filon de fer enclavé dans le granit, et dont l'action magnétique est assez puissante pour causer une perturbation aux boussoles des navires qui passent près de là.

Port de *Congianus*. Retour au *Capo Figari*.

Après le *Capo di Ferro*, la côte prend la direction NS; elle forme le grand port naturel de *Congianus*, puis les anses de la *Marinella vecchia* et de la *Marinella nuova*; cette dernière se trouve à proximité de l'isthme qui joint le *Capo Figari* à l'île mère. Comme j'ai déjà fait mention de ce cap dans le VIII chapitre, p. 276 de ce volume, en décrivant la côte orientale de la *Gallura*, je m'arrête à ce point pour ce qui regarde la description de tout le littoral de l'île de Sardaigne proprement dite.

Ilots voisins. Le *Mortorio*.

Entre le *Capo Figari* et le *Capo di Ferro*, on voit surgir de la mer, à quelques milles de la côte, une quantité de petits îlots, également granitiques, groupés entre eux et constituant un véritable archipel. Il est inutile d'énumérer

tous ces rochers; je me bornerai à mentionner les plus considérables, c'est-à-dire ceux de *Soffi* et du *Mortorio*. L'historien Fara rapporte l'origine du nom de ce dernier à des tas d'ossements humains qu'on y voyait encore de son temps et qui provenaient d'une bataille navale gagnée par les Génois (1).

Mais les îles environnantes les plus considérables de la Sardaigne septentrionale sont, sans contredit, celles qui constituent l'archipel de la Madelaine, au sud du détroit de *Bonifacio*. La première de ces îles que l'on rencontre en venant du *Capo di Ferro* vers le nord, est celle dite *la Caprera;* elle consiste en une grande masse granitique, ayant 22 milles marins de circonférence; il n'y a pas de village et sa population se réduit à quelques bergers qui y sont fixés. Depuis une vingtaine d'années il s'y est établi une famille Anglaise qui y possède une maison et un jardin. C'est encore dans ce même îlot que se fixa plus tard le Général Garibaldi qui y tient également une maisonnette et des terrains; il y résidait, lorsque, pareil à *Cincinnatus*, ce célèbre *Condottiero* fut tiré de la vie des champs, pour prendre une part active à la guerre d'Italie de 1859. Ile de *Caprera*.

J'ai placé jadis sur le point culminant de la *Caprera*, nommé *M. Tejalone*, un signal trigonométrique, car de ce lieu on voit fort bien une grande partie de la côte orientale du nord de la Sardaigne et tous les îlots qui surgissent de ce côté, dont il m'importait de relever exactement la position; on voit également de ce point toute la côte est et sud de la Corse; j'ai même pu dé- Signal trigonométrique

(1) *Mortorgii insula, sic dicta a victoria Genuensium et clade Phausianorum, quorum ossa grandi cumulo projecta in ea cernuntur, contra Marinella, cum insulis*...... Fara, *Chorogr.*, loc. cit., p. 5. Je soupçonne qu'il y a eu erreur de copie, et que l'auteur aura voulu dire *Pisanorum*, et non *Phausianorum* (les habitants de *Fausania*); d'autant plus qu'à l'époque dont il s'agit, l'ancienne *Fausania* s'appelait déjà *Terranova*, et que les émules des Génois étaient les Pisans.

couvrir l'île de *Monte Cristo*, que j'avais déjà vue du sommet du Mont *Limbara*. La *Caprera* est très-découpée, surtout vers le sud, où se trouve un port naturel avec un bon mouillage dit *Porto Palmas*.

Passo della Moneta. La Madelaine. L'île de la Madelaine, au couchant de la *Caprera*, n'en est séparée que par un canal fort étroit, dit *Passo della Moneta;* ce même canal s'élargit vers le nord, où surgit le petit îlot *dei Giardini*. L'île en question, à peu près grande comme la *Caprera*, est aussi exclusivement granitique, comme le sont toutes celles de cet archipel; elle prend son nom d'un bourg placé à sa partie méridionale, en face de la Sardaigne.

Historique. Cette île et toutes celles qui l'avoisinent du côté de la Sardaigne, situées au sud du détroit, n'avaient jamais été regardées comme dépendantes du Royaume Sarde avant l'année 1767; alors seulement le vice-roi *Des-Hayes* y envoya une force navale, composée de petits bâtiments du roi, pour en prendre possession au nom de ce dernier; ces îles étaient à peine habitées par quelques familles de bergers, originaires de Corse. Celles-ci, dont des mœurs étaient paisibles, passèrent sans difficulté sous la nouvelle domination et à la vie sociale; elles se construisirent d'abord un petit fort pour se prémunir contre les attaques des Barbaresques et une église, sous le titre de la *Trinité;* elles firent bientôt alliance avec les familles des bergers de la Sardaigne septentrionale et en fort peu de temps il y eut en ce lieu une population de gens robustes, formée du sang des deux nations; mais ces insulaires retinrent leur ancien idiome, qui est une espèce d'italien corrompu. Les habitudes de la vie pastorale firent d'abord place chez eux à celles d'un peuple agriculteur; mais bientôt ils se tournèrent spécialement aux instincts maritimes, car la pêche et la contrebande par mer leur fournirent bien plus de ressources que la culture d'un sol granitique ingrat et peu abondant en eau. Aussi en fort peu de temps, cette population devint essentiel-

lement maritime; au point que depuis une cinquantaine d'années et surtout à l'heure qu'il est, il n'y a plus guère d'hommes valides dans ce bourg, où l'on ne voit, pour ainsi dire, que des femmes, des enfants et des vieillards; tous les autres habitants servent dans la marine royale, ou bien sont embarqués sur des bâtiments du commerce; quelques-uns naviguent pour leur propre compte, en faisant le petit cabotage sur des bateaux qu'ils se construisent eux-mêmes.

L'essor que prit cette population, et sa spécialité de fournir d'excellents gens de mer, sont principalement dûs à feu l'amiral George Des-Geneys qui séjourna en ce lieu pendant tout le temps que les Souverains de Sardaigne restèrent hors du Piémont; c'est-à-dire durant près de 15 années. Alors la Madeleine devint la résidence des autorités maritimes de l'île; aussi ce petit pays a fourni à la marine royale, non-seulement de bons matelots et d'excellents et nombreux sous-officiers, mais encore des officiers distingués, dont quelques-uns parvinrent aux grades supérieurs, et même à celui de contre-amiral; parmi ceux-ci je citerai des *Ornano*, des *Ziccavo*, des *Millelire* et autres, presque tous d'origine Corse. L'amiral *Des-Geneys*.

Une autre cause du grand développement subit que prit la Madeleine et de la préférence marquée de ses habitants pour le métier de marin, ce fut le long séjour que fit dans ces parages l'amiral Nelson avec sa flotte. *Alors*, dit Valery, *cette localité devint un vaste et riche entrepôt de marchandises anglaises, lors du bloccus continental.* Le point favori du futur vainqueur de Trafalgar était l'espace de mer qui sépare la Madeleine de la Sardaigne, nommé *il Parau* ou *rade d'Agincourt*. C'est là que cet infatigable marin épiait au passage les escadres Françaises, dans le cas d'une seconde expédition d'Égypte (1). On raconte à ce sujet que pen- L'amiral *Nelson*.

---

(1) La première visite faite par Nelson à la Madeleine eut lieu

dant tout le temps que Nelson passa aux aguets dans les eaux de la Madeleine, il ne descendit jamais à terre, car il avait juré de ne quitter son bord que lorsqu'il aurait battu ses ennemis. Son séjour continuel sur son vaisseau ne l'empêcha pas de faire des largesses aux habitants du lieu, qui montrent avec empressement et orgueil aux étrangers, des chandeliers et une croix en argent, avec un Christ doré, donnés à leur paroisse par cet amiral protestant.

Aspect du bourg. Le bourg est bien bâti; tout y annonce la propreté, ce qui offre un contraste frappant avec les autres villages de la Sardaigne; tous les murs sont blanchis à la chaux au moins une fois dans l'année; les rues ne sont point pavées, mais les chariots sont très-rares et sans roues ferrées; car ce sol granitique sur lequel sont élevées les maisons, est assez dur pour qu'on n'ait pas besoin de pavé. L'église paroissiale est passablement belle; elle fut bâtie au moyen d'offrandes, et surtout par le travail matériel des habitants de l'endroit, qui s'y employèrent à tour de rôle, tandis que les femmes et les enfants se chargeaient du transport des pierres et de la chaux.

Port. Le port de la Madeleine, dit *Cala Gavetta*, n'est pas bien vaste, mais il suffit aux besoins de la population; il y avait à son entrée un rocher granitique sous l'eau, qui était fort dangereux et sur lequel avaient donné plusieurs bâtiments, entre autres un bateau à vapeur Français richement chargé pour le Levant, que le mauvais temps dans le canal avait forcé de relâcher en ce lieu; il se fendit sur ce rocher et éprouva de grandes avaries; mais à l'heure qu'il est, cette roche sous-marine a été enlevée et l'entrée de ce petit port est par conséquent sûre. On a pratiqué sur ses bords des espèces de quais, qui permettent au-

---

le 31 octobre 1803. Martini, *Storia di Sardegna dall'anno* 1799 al 1816, p. 121, note 1.

jourd'hui aux petits bateaux de s'en approcher pour embarquer et débarquer les marchandises. On observe sur ce quai une pyramide en pierre qui supporte une des bombes lancées en 1793 par le jeune Bonaparte, comme on le verra ci-dessous.

Près de la Madeleine, on voit sur une hauteur un petit fort avec une caserne, pour la petite garnison de l'île, fournie ordinairement par des soldats de marine (*Real Navi*) expédiés de Gênes; on compte en outre plusieurs autres forts plus près de la côte, qui sont maintenant désarmés; ainsi que la *Fortezza vecchia*, vieille forteresse placée au centre de l'île, sur un point culminant: elle sert encore de vigie à l'occasion, et c'est là que j'établis ma station trigonométrique, car de ce point on domine, non-seulement l'île de la Madeleine, mais plusieurs îles environnantes.

A l'ouest de cette île on rencontre celle dite *li Sparagi*, qui en est séparée par un canal de moins d'un mille de largeur; elle a une forme presque circulaire; sa circonférence peut être évaluée à six milles marins; elle n'est habitée que par quelques familles de bergers.

Entre la Madeleine et le cap de l'Ours, se trouve un autre îlot granitique de la même grandeur que *li Sparagi*, nommé *S. Stefano*, qui a acquis une certaine célébrité depuis l'an 1793; car c'est là que le jeune Napoléon Bonaparte fit ses premières armes, et c'est de là, qu'en lançant quelques bombes et quelques boulets sur la Madeleine, il préluda à cette immense consommation de poudre de guerre dont le fracas devait ensuite retentir sur tant de champs de bataille, et dans toute l'Europe.

La République Française, ayant en 1792 déclaré la guerre au Piémont et envahi la Savoie et le Comté de Nice, résolut également de s'emparer de l'île de Sardaigne; en effet, dès la fin de décembre de la même année, elle avait envoyé devant Cagliari l'amiral Truguet avec une flotte considérable et des troupes de trans-

port, pour attaquer la capitale de l'île ; expédition qui échoua, comme il a été dit en son lieu (1). En même temps on combina une attaque vers la partie septentrionale de la même île, sous les ordres du général Corse Colonna Cesari. Cette troupe se composait en grande partie de volontaires Corses placés sous les ordres du jeune Bonaparte, qui, à sa qualité de capitaine d'artillerie, joignait celle de Lieutenant-Colonel, commandant les volontaires du *Liamone*.

Rapport sur cette affaire.

Le rapport officiel de cette affaire, fait par les officiers Sardes, Riccio, commandant de la Madeleine, et de Constantin, officier de marine, commandant les bâtiments Sardes en station en ce lieu, fut envoyé au Ministère de la guerre à Turin, par le chevalier de Balbiano vice-roi de Sardaigne avec une lettre datée du 8 mars 1793, dont j'ai trouvé une copie dans les archives de Cagliari et de Turin; mais le rapport officiel n'y est plus. Durant l'occupation du Piémont par les Français, de 1798 à 1814, les papiers les plus importants des archives de Turin furent portés à Paris; mais lorsqu'en 1814 on fit la restitution de ces pièces, le rapport en question ne fut pas rendu, à ce qu'il paraît. C'est pourquoi, voulant donner une courte notice sur les faits dont il s'agit, je dois me borner, en grande partie, à rapporter ce que M. le baron Manno a écrit sur ce sujet dans l'histoire de Sardaigne de 1773 à 1799 (2); car il a puisé sa notice aux meilleures sources, et même à des documents qu'il s'est procurés de France.

Récit du baron Manno.

Cet illustre historien de son pays, après avoir parlé de l'expédition des Français contre Cagliari et contre les îles

---

(1) Voyez ce qui a été dit sur cette expédition dans la première partie de ce *Voyage*, édition de 1837, livre I, chap. V, p. 73, et dans le vol. I de cet *Itinéraire*, chap. I, p. 24.

(2) *Storia moderna della Sardegna dall'anno* 1773 al 1799. Torino, 1842, in-8°, vol. I, pag. 101 et suivantes.

de *S. Pietro* et de *S. Antioco*, commence ainsi : « L'at-« taque des Français contre l'île de la Madeleine, qui se « trouve entre la Corse et la Sardaigne, eut un succès « glorieux pour les Sardes; mais elle fut pour eux d'une « importance secondaire, car toutes les grandes forces « étaient tournées vers la capitale; cependant, cette affaire « acquit dans la suite une importance historique, bien plus « grande que le fait par lui-même, parce que le jeune « officier qui commandait l'artillerie de cette expédition « était Napoléon Bonaparte, alors Lieutenant-Colonel com-« mandant un des bataillons de volontaires Corses. *Il était « destiné à commencer par un désastre dans la petite île de « la Madeleine, cette carrière gigantesque qui devait finir si « malheureusement sur le rocher de Sainte-Hélène.*

« L'expédition était sous les ordres de Colonna Cesari, « commandant en second de la Garde Nationale Corse, « et descendant de Paoli; cette troupe se composait de « quatre détachements de deux cents hommes chacun, pris « parmi les volontaires nationaux (1). Dès le premier jan-« vier 1793, Bonaparte était parti d'*Ajaccio* avec une petite « flotte destinée à l'attaque, et il se dirigea sur *Bonifacio*, « pour presser les armements et se pourvoir de tout le « matériel nécessaire en fait d'artillerie mis à sa dispo-« sition. Le convoi partit le 20 février sous le comman-« dement du Lieutenant de frégate *Goyetche;* il se composait « de dix-sept petits navires, guidés par la corvette *la Fau-« vette*, mais à cause du calme plat, ils ne purent pas, « avant deux jours, jeter l'ancre devant l'îlot *li Sparagi*.

---

(1) « Pour les détails de cette expédition (dit l'auteur), outre les « chroniques et les notices recueillies en Sardaigne, j'ai été beau-« coup aidé de notices officielles puisées dans l'ouvrage de M. le « baron de Coston, imprimé à Paris en 1840, intitulé *Biographie « des premières années de Napoléon Bonaparte*, 2 vol. in-8°. Voyez « aussi *Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, Commissaire « de marine, tome II, dix-neuvième année. Paris, 1834. »

« L'île principale (la Madeleine) avait déjà été mise en « état de défense: le Gouvernement Sarde, après avoir « fait transporter sur le Continent les femmes et les en- « fants de cette population, y avait fait passer une bande « de miliciens Gallurais (gens de cœur) et ceux-ci, joints « à un détachement de troupes royales qui y stationnait « et aux habitants du lieu en état de porter les armes, « arrivaient au nombre de cinq cents combattants. Il y « avait en outre deux demi-galères Sardes et quelques « gondoles ou *galéottes* armées, et commandées par le che- « valier Félix de Constantin, vaillant et habile officier de « marine qui dans toutes ces dispositions de défense dé- « ploya beaucoup de capacité et d'énergie. Ces navires « s'étaient retirés dans un lieu propice pour maintenir la « communication de l'île de la Madeleine avec celle de « Sardaigne. Sur le littoral de celle-ci se trouvaient, en face « de ces lieux, des bandes de milices Sardes sous les « ordres du chevalier Jacques Manca Tiesi.

Batterie de *S. Stefano*.

« Les Français s'approchèrent de la Madeleine le 22, « et ils jetèrent l'ancre à l'entrée du canal qui sépare cette « île de celle de *S. Stefano;* les batteries de l'île ouvrirent « le feu sur le bâtiment Français, qui riposta par un plus « grand nombre de coups, mais sans meilleure fortune; « car l'intention principale des Gallo-Corses était de mettre « le pied dans l'îlot de *S. Stefano*, afin de battre de ce « point plus convenablement l'île principale. Leur feu, « quoique vivement échangé par celui des Sardes, réussit « à protéger le débarquement en ce lieu. Bonaparte plaça « à *S. Stefano* l'unique mortier de siége qu'il possédait; « il passa la nuit à faire ériger une batterie, à disposer « la plate-forme, à placer ses canons et à mettre en ordre « tout le matériel de l'attaque. Cesari avait aussi débarqué « en ce lieu avec ses troupes.

Défense des Sardes.

« Les Sardes, de leur côté, n'avaient pas dormi; ayant « remarqué que la corvette Française s'était mise à l'ancre « de manière à vouloir interrompre les communications

« entre ces îles et la Sardaigne, ils transportèrent un gros « canon en un lieu convenable, dit *le Tigge* (*Teggia*), pour « battre cette corvette, tandis qu'une autre pièce semblable « était placée sur une chaloupe dans le même endroit et « dans la même intention, sous les ordres du vaillant « Millelire, de la Madeleine. Leur but eut un plein suc- « cès, car dès que le jour du 23 parut, la corvette eut « un homme tué, un autre blessé, et elle essuya de gran- « des avaries; ce qui la força à changer de position et « à aller se placer dans un lieu où elle se serait trou- « vée moins exposée. Quoique, avec quelques coups de « canon, cette corvette soit parvenue à faire taire une « vieille tour défendue par une poignée de soldats Sardes, « elle ne réussit pas à se mettre tout à fait à l'abri des « projectiles qu'on lui lançait, surtout de la Sardaigne, ce « qui la contraignit enfin à aller s'abriter dans un endroit « où elle était protégée en partie par des rochers élevés; « pendant ce temps, Bonaparte lançait sur le bourg de « la Madeleine force projectiles, pointant lui-même ses « canons et surtout son mortier, dont il dirigeait habile- « ment le tir.

La corvette se retire.

« La nuit suivante, les Sardes dressèrent une autre bat- « terie de trois canons en un lieu de Sardaigne dit *il* « *Palao* (*Parau*), au moyen de pièces apportées de la Ma- « deleine, dans le but de battre plus facilement la cor- « vette et les autres navires ennemis; on réussit à faire « rougir les boulets que cette batterie envoyait à ces bâ- « timents. Dès le point du jour du 24, ces boulets rougis « sillonnèrent les airs de lignes de feu, et ils mirent le « navire principal tellement en danger, qu'il fut forcé de « changer de nouveau de place et de se retirer dans une « petite anse; malgré cela le corps de ce bâtiment resta « exposé à une tempête de boulets enflammés qui pleu- « vaient sur lui; c'est pourquoi, après avoir pris les or- « dres de Cesari, le capitaine de cette corvette jugea « prudent de ne pas se laisser brûler, et il se retira du

« lieu du combat, en se plaçant dans un point de l'île « de Caprera, non sans avoir essuyé, pendant ce trajet, « le feu des demi-galères Sardes qui étaient à l'ancre au « milieu de ces écueils.

Bombardement du bourg.

« Le lendemain (25) on ne fit de part et d'autre que lancer « force boulets et bombes; ces derniers projectiles, au « nombre de soixante, furent tous dirigés dans cette journée « par la main exercée de Bonaparte; ils tombaient au point « où il les envoyait pour ruiner les principaux édifices « du pays; une de ces bombes perça la voûte de l'église « paroissiale et s'arrêta au pied de l'autel sans éclater; « on la conserva pendant longtemps dans cette même église. « Mais les Sardes persistèrent opiniâtrement dans la dé- « fense, et ils causèrent de grands dommages à leurs agres- « seurs. L'impression de ces dommages fut telle sur l'esprit « des équipages de la petite flotte, que le même jour du « 25 il y eut une mutinerie parmi ces gens, qui voulaient « à toute force s'en retourner en Corse, en abandonnant « dans l'îlot de S. *Stefano* leurs compagnons d'armes. Cesari « eut beaucoup de peine à leur faire comprendre l'infamie « d'un pareil abandon; il prit le parti d'ordonner à la « corvette de s'approcher de l'îlot en question, avant de « partir, afin d'y embarquer les troupes qui s'y trouvaient.

Retraite précipitée des assaillants.

« Ce qui contribua puissamment à faire accélérer cet « embarquement, ce fut que les assaillants s'aperçurent « qu'à l'île mère tout avait été disposé pour opérer un « débarquement sur l'îlot de S. *Stefano*; les demi-galères « et les galéottes se dirigeaient déjà vers ce point avec « quatre cents hommes choisis parmi les habitants de « cette région, tous pleins d'ardeur; il n'y avait pas de « temps à perdre, aussi les Gallo-Corses abandonnèrent « ce lieu à la hâte, en laissant sur place le mortier en « bronze, quatre canons, une quantité de munitions et « quatorze prisonniers. Tout cela se fit au grand dépit « de Bonaparte, qui s'opposa de toutes ses forces au dé- « part de ses gens, car il avait foi dans la puissance de

« son artillerie et de son coup d'œil; il voyait le déshon-« neur dans l'ordre de retraite donné par Cesari; mais « par soumission à la discipline militaire il obéit, en aban-« donnant sa batterie; cependant il ne put s'empêcher de « faire quelques observations à son général qui l'écouta « avec une fierté dédaigneuse. Bonaparte se tournant alors « vers quelques officiers, se contenta de dire froidement: « *il ne me comprend pas*. Cesari entendit ces mots et lui « répondit avec des paroles peu courtoises; Bonaparte alors « reprit sa place et se tut. C'est Cesari qui dans la suite « a raconté ce fait.

« Ainsi cette tentative tourna au désavantage des as-« saillants; ceux-ci furent poursuivis dans leur retraite « par la chaloupe de M. Millelire qui fit feu sur eux avec « sa pièce; ils essuyèrent encore celui de la mousquet-« terie, à leur passage près de la *Caprera*, de la part de « cent cinquante miliciens qui gardaient cette localité. »

Ils furent poursuivis.

Au récit de M. le baron Manno j'ajouterai quelques autres particularités sur cette affaire, que je me suis procurées à des sources authentiques, et qui diffèrent légèrement de la narration précédente, en y ajoutant de curieux détails. Le 21 février, lorsque la petite flottille Française, composée d'une corvette et de 22 voiles latines, aborda à *Mezzo-Schiffo*, la seule corvette s'y arrêta; les autres bâtiments allèrent au mouillage de *Villamarina*, d'où ils débarquèrent dans l'île de *S. Stefano* environ 800 hommes. A peine la corvette eut-elle jeté l'ancre, qu'elle ouvrit son feu contre les deux demi-galères Sardes et une galéotte, qui se trouvaient dans la *Cala Gavetta*, ou port de la Madeleine, et contre le pays.

Autres détails.

Cependant cette corvette, fort incommodée par des boulets lancés du fort *Balbiano* et par les projectiles rougis que lui envoyait une batterie improvisée en un lieu de la Sardaigne dit *Teggia*, levait l'ancre et se réunissait aux autres navires mouillés dans le port de *Villamarina*. Les trois bâtiments de guerre Sardes, commandés par le

Demi-galères Sardes.

chevalier de Constantin, craignant un débarquement immédiat de l'ennemi et voyant toute résistance inutile de leur part, se retirèrent dans le canal de la *Moneta*, en essuyant les coups des Français, qui avaient déjà établi leur batterie dans l'îlot de S. *Stefano*, en un lieu dit la *Puntarella*.

Bombardement de la Madeleine.

Dès le 22 au matin cette batterie avait ouvert son feu contre le bourg de la Madeleine: la première bombe qui fut lancée de là, tomba sur l'église paroissiale; elle enfonça le toit et pénétra dans l'intérieur de l'église, en roulant au pied de l'autel sans éclater. Il y a lieu de croire que ce premier projectile fut envoyé vide tout exprès par Bonaparte, soit qu'il ne voulût pas ruiner l'église, soit parce qu'il voulait seulement par cette première bombe essayer son tir; c'est ce qui me paraît le plus probable; le fait est qu'elle n'était pas chargée, car on la trouva vide, et par conséquent elle n'éclata pas, ce qui fut naturellement interprété pour un miracle. Les autres bombes qui suivirent celle-là, éclatèrent presque toutes; la deuxième frappa l'angle de la même église vers l'ouest; elle éclata et blessa à la figure un nommé Simon Ornano, qui accourait armé à la défense de son pays. La troisième et la quatrième tombèrent sur le toit de l'habitation de feu Joseph Fenicolo, contiguë à l'église; cette maison en fut notablement endommagée; la cinquième éclata sur la place de l'église et fit des dégâts aux maisons voisines; un boulet entra par la fenêtre de devant de la même église et alla tomber au pied de la statue de la patronne, Sainte-Marie-Madeleine, sans causer de dommage (1). Une autre bombe tomba sur l'habitation de feu Paul Martinetti, une autre sur celle de feu Michel Costantini; elles éclatèrent et ne firent pas grand dommage; une dixième frappa le toit de la maison de feu le commandant Millelire; elle éclata et

---

(1) On voit par tout ceci que réellement c'était l'église qui était le principal point de mire de Bonaparte.

on en conserve encore aujourd'hui un fragment dans la famille; une autre enfin tomba sur la place du môle; elle n'éclata pas, et fut recueillie par le père de celui auquel je dois cette notice (1); c'est celle qui se trouve maintenant placée sur le sommet d'une petite pyramide élevée sur le môle, à l'occasion de la visite faite à la Madeleine par le roi Charles-Albert en 1843.

J'ai voulu reproduire tous ces détails, qui m'ont été fournis par une personne digne de foi, grâce à l'obligeance de feu le vice-amiral comte Albini, pour constater l'authenticité des trois pièces que l'on conserve encore aujourd'hui en mémoire de cette attaque, et comme souvenir du grand homme qui a pointé lui-même tous ces projectiles. M. Valery (2), en parlant de la bombe qui tomba sur l'église sans éclater, dit qu'elle fut vendue en 1832 pour 32 écus à M. Graig, Anglais, par un Conseiller municipal de la Madeleine, dans l'intention d'acheter avec cette somme une horloge pour le clocher de la paroisse; le fait est que l'horloge n'a pas été achetée, que je sache, jusqu'ici, et que la bombe n'a pas été envoyée en Écosse, comme le suppose M. Valery; mais elle est toujours la propriété de M. Graig, devenu depuis Consul général d'Angleterre en Sardaigne; on dit qu'il se propose de faire hommage à l'empereur des Français de cette première bombe lancée par l'immortel oncle de S. M. Récit de Valery.

Le même M. Valery (3), en parlant de la ville d'Alghero, fait mention d'un mortier en bronze que la tradition regardait comme étant celui avec lequel le futur empereur des Français lança soixante bombes dans le bourg en question, et qui avait été laissé par lui à l'île de S. *Ste-* Mortier indiqué par cet auteur.

---

(1) M. Nicolas Susini, de la Madeleine; lettre du 27 octobre 1858.

(2) *Voyage en Corse et en Sardaigne*, tome II, livre III, chapitre II, p. 7.

(3) Ibid., chap. C, p. 363.

fano. Ce mortier, dit cet auteur, portait la couronne de France et le chiffre de Louis XVI; il provenait de Bonifacio et avait été fondu à Bourges en 1788. Moi-même, pendant que j'étais Commandant général militaire de l'île, ayant fait en 1850 l'inspection de toute la côte, je vis ce mortier à la place indiquée par M. Valery, sur le bastion d'Alghero; mais comme depuis cette époque toutes les pièces de bronze de fabrique étrangère furent envoyées à Turin pour être refondues, je voulus empêcher la destruction de ce mortier historique, et je fis plusieurs démarches pour constater l'identité et l'authenticité de cette pièce. Ces démarches me firent connaître que le mortier dont parle M. Valery, et qui se trouve présentement à l'arsenal de Turin pour être fondu, ne fut pas coulé à Bourges où il n'y avait pas de fonderie, mais à Strasbourg; non pas en 1788, mais le 10 juin 1790, et que cette pièce ne fut pas apportée de la Madeleine, mais du *Fort-Victoire* de l'île de S. *Pietro* où elle fut également abandonnée par les Français en 1798; cela résulte de l'inventaire fait à cette époque des nombreuses pièces d'artillerie que les Français laissèrent alors au pouvoir des Sardes et des Espagnols aux îles de *S. Pietro* et de S. *Antioco*; cet inventaire se trouve dans les archives de Cagliari.

Cadran à pointer.

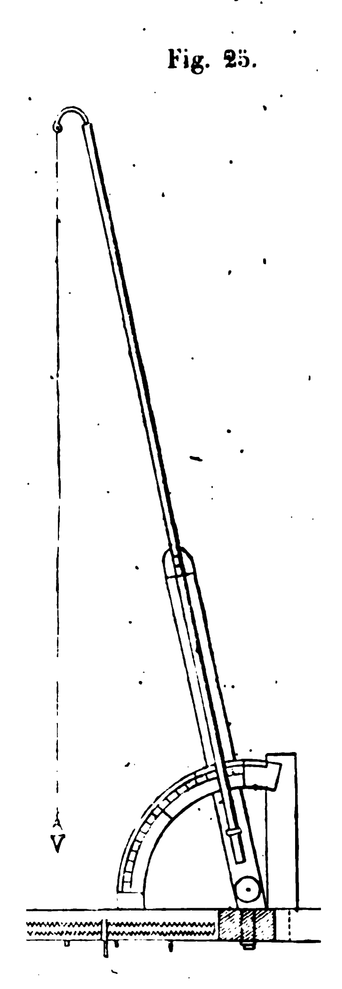
Si de ce côté j'ai perdu tout espoir de reconnaître d'une manière certaine et de sauver de la fonte le mortier historique dont il s'agit, je fus plus heureux relativement à la recherche d'autres objets qui se rattachent au même fait. On verra dans la figure 25 ci-contre, la reproduction (avec réduction au huitième de l'original) d'un cadran gradué en bois, destiné au pointage des mortiers.

Sa provenance certaine.

Cette pièce fut positivement laissée par le jeune Bonaparte à côté du mortier, dans la batterie de S. *Stefano*, qu'il dut abandonner malgré lui en toute hâte. C'est avec cet instrument en bois qu'il pointa ce mortier, et c'est par conséquent le premier instrument de guerre dont cet homme extraordinaire fit usage dans son étonnante car-

'e; à ce titre c'est un obj

Fig. 25.



ment fut immédiatement s
de marine, natif de la
se: il commandait les bateau

de *Santo Stefano* la troupe, qui débarquait d'un côté dans cet îlot, au moment où les Gallo-Corses s'en allaient de l'autre, en laissant 14 prisonniers, qui n'eurent plus le temps de s'embarquer. M. Ornano, devenu officier général, conserva pendant toute sa vie ce trophée, dont il avait été le premier à se saisir; à sa mort, il le légua à son gendre, feu le vice-amiral comte Albini, qui déposa cette pièce dans une espèce de musée de la Marine Royale à Gênes, dit *Sala dei modelli;* et c'est là qu'elle se trouve encore (portant le nº 221) au moment où je trace ces lignes (août 1859).

Bombes recueillies et conservées.

Quant aux bombes dont il a été question, je garantis l'authenticité de celles qui existent encore entières ou en fragments; ce sont, 1º celle possédée par l'actuel Consul général d'Angleterre à Cagliari, M. Graig; 2º celle qui est placée sur la pyramide du môle de la Madeleine, avec une inscription; 3º enfin, le fragment conservé par les héritiers Millelire. Tels sont les témoins historiques qui nous restent de cette expédition fort peu connue dans le monde. *Cette carrière si glorieuse*, dit M. Valery (1), *ces innombrables victoires sur tant de lointains champs de bataille, devaient se trouver entre deux désastres; le petit et obscur échec de la Madeleine et l'immense revers de Waterloo.*

Phare dei Razzuoli.

Au NO de la Madeleine, il y a encore trois autres îlots dits *i Budelli*, *i Razzuoli* et *Santa Maria;* ils sont habités par quelques familles de bergers de la Madeleine. Sur l'île des *Razzuoli* on a construit depuis une vingtaine d'années un phare de second ordre, à feu naturel; dont le tambour est élevé de 86 mètres au-dessus du niveau de la mer, et de 20 mètres au-dessus du rocher granitique qui supporte l'édifice. Ce phare correspond avec celui placé au *Capo Pertusato* près de *Bonifacio* en Corse, et avec

(1) Loc. cit., chap. III, p. 7.

celui plus éloigné de *Porto Vecchio*, sur la côte orientale de ladite île. Cela fait que ce canal est maintenant éclairé par trois phares, savoir, ceux de la *Testa* et des *Razzuoli* sur la côte de Sardaigne, et celui du *Cap Pertusato* sur le promontoire méridional de la Corse. Celui de *Porto Vecchio* à l'est de cette même île et celui de l'*Asinara* à l'ouest, placé au loin sur l'île Sarde de ce nom, servent à guider les bâtiments qui entrent de nuit dans ce dangereux passage, ou qui en sortent.

Au NO de l'île *dei Razzuoli* se trouve le funeste îlot *dei Lavezzi* appartenant déjà à la Corse, et plus au sud un écueil fort dangereux. On se rappelle que la frégate Française *la Sémillante*, commandée par le capitaine J. Juyan et chargée de troupes et de munitions de guerre pour la Crimée, ayant essuyé dans ce détroit une tempête épouvantable, fut, en plein jour du 15 février 1855, jetée sur ce rocher, et qu'elle y périt totalement, corps et biens, sans qu'un seul homme soit parvenu à se sauver; les vagues étaient alors tellement en fureur qu'elles couvraient entièrement l'îlot des *Lavezzi*. C'est là maintenant que des croix de toutes grandeurs, élevées par la piété des marins Français, à la mémoire de leurs camarades enterrés en ce lieu, rappellent au voyageur et à l'homme de mer cette horrible catastrophe. Ilot *dei Lavezzi*.

On trouve dans ce même canal d'autres écueils aussi très-dangereux, presque tous dans les eaux de Corse, parmi lesquels je signalerai un rocher à fleur d'eau, dit *la Secca dei Gavetti*, entre la tour de *Santa Manza* et l'îlot *Porraja*, où en plein jour, et en temps de calme, le bateau à vapeur postal Sarde, *il Castore*, alla se briser le 3 décembre 1856. À l'ouest du même canal, un bateau à vapeur Français, nommé, si je ne me trompe, le *Napoléon*, se heurta, il y a une vingtaine d'années, en un lieu dit *li Monaci*, contre un rocher sous-marin de granit, dont une partie s'introduisit dans la coque du bâtiment, qui l'emporta dans son sein jusqu'à Toulon. Autres écueils dangereux.

Fin du chapitre et de l'*Itinéraire*.

Comme presque tous ces îlots et rochers appartiennent à la Corse, je crois inutile d'en parler davantage; c'est pourquoi je mets fin à la fois à ce chapitre et à mon *Itinéraire* de Sardaigne proprement dit.

QUELQUES

NOTICES HISTORIQUES

NOUVELLEMENT RECUEILLIES

SUR

ÉLÉONORE D'ARBORÉE, GUILLAUME DE NARBONNE ET NICOLAS DORIA.

Les chapitres dont se compose cet *Itinéraire*, étaient déjà imprimés lorsque je reçus de la part de l'habile et studieux paléographe de Cagliari, M. Ignace Pillito, cité plusieurs fois dans ces volumes (1), un opuscule qu'il vient de publier sur des poésies italiennes du XII siècle, d'un Génois nommé *Lanfranco de Bolasco*, trouvées parmi les papiers d'Arborée (2). En laissant de côté ce qui a rapport aux poésies en question, je me bornerai à effleurer les nombreuses et importantes données historiques dont ce travail est enrichi, parce qu'elles jettent un nouveau jour sur quelques points de l'histoire des personnages indiqués ci-dessus.

---

(1) M. Pillito est employé aux archives de Cagliari.

(2) *Poesie italiane del secolo XII appartenenti a Lanfranco de Bolasco, Genovese, contenute in un foglio cartaceo, illustrate per Ignazio Pillito. Cagliari, 1859.*

Éléonore d'Arborée.

Il est maintenant constaté, par les recherches de M. Pillito, faites dans les archives de Cagliari, que la succession au judicat d'Arborée passait aussi aux femmes; il cite à ce propos le diplôme, en date du 5 juillet 1323, délivré par l'Infant D. Alphonse, occupé alors du siége d'Iglesias, en faveur d'Hugues III. Dans ce diplôme il est spécifié qu'à la succession de ce judicat étaient également appelés les individus des deux sexes, *utriusque sexus* (1). En effet, ce même Hugues III, par son testament du 5 avril 1336 (2), nomma d'abord pour son héritier Pierre, son fils aîné, auquel il substitua, les uns après les autres, ses fils cadets, en appelant également à cette succession la fille de l'aîné, et dans le même ordre, les filles de ses autres fils, à défaut d'enfants mâles.

Ses droits à la succession.

Cette notice vient à l'appui de l'opinion de mon ami et collègue le chev. Pierre Martini, rapportée à la p. 539 du chap. V, vol. I de cet *Itinéraire*. M. Martini demande si à la mort d'Hugues IV les droits d'Éléonore au trône d'Arborée n'étaient pas meilleurs que ceux de ses enfants, fils d'un étranger et portant un autre [illegible], c'est-à-dire fils de Brancaléon Doria. Ces jeunes princes, dit-il, n'auraient pu prétendre au judicat d'Arborée que par la transmission des droits de leur mère. Il fait également remarquer qu'Éléonore, dans la lettre qu'elle adressa à la reine d'Aragon, l'an 1384, et dans la promulgation de son immortelle *Carta de logu* s'est toujours intitulée *Eleonora judicissa Arboree*.

Erreur de quelques écrivains.

C'est donc par erreur que plusieurs historiens ont dit qu'en prenant les rênes du gouvernement d'Arborée après la mort de son frère Hugues IV, Éléonore n'aurait été que la tutrice de ses deux fils. D'ailleurs nous avons vu qu'à la mort du jeune Marian, second fils de cette princesse,

---

(1) Vol. B 6, f. 3 r° des mêmes archives.

(2) Ibidem, vol. B 9, f. 12.

les peuples d'Arborée appelèrent pour les gouverner Guillaume de Narbonne, petit-fils de Béatrix, sœur cadette d'Éléonore, sur laquelle s'étaient dévolus les droits de succession au judicat (1).

Dans un document d'Arborée nouvellement découvert, et dont il a déjà été question, mais qui est inédit, contenant la vie d'Éléonore, on apprend que cette princesse se trouvant à son lit de mort en 1403, fit appeler son mari Brancaléon pour lui donner le dernier embrassement, et qu'alors elle déclara lui pardonner les infidélités qu'il avait commises à la foi conjugale. Ce curieux passage conduit naturellement M. Pillito à parler des deux fils naturels de Brancaléon, savoir, de Nicolas et *Gioanotto* Doria, auxquels, par suite du décès de Marian, fils légitime de Brancaléon, passa l'héritage de ce dernier. *Gioanotto* est mentionné dans l'histoire pour avoir été remis par son père en ôtage au roi d'Aragon dans l'année 1396. Nicolas joua plus tard un plus grand rôle dont je donnerai une esquisse, mais pour le moment je vais m'occuper de ce qui regarde Guillaume de Narbonne. Éléonore à son lit de mort.

Il résulte des recherches faites par M. Pillito dans les archives de Cagliari, qu'après sa défaite, subie à *Sanluri* en 1409, Guillaume de Narbonne retourna deux fois en Sardaigne avec de nouvelles forces. Le 15 février 1412, se trouvant campé près de *Chiaramonti*, en un lieu dit *Codina rasa*, il signait un acte par lequel il s'intitulait *Nos Guillermus, per issa gracia de Deus Juighe d'Arborea, Conte de Goceani, Bisconte de Narbona et de Basso* (2). — Quelques jours après, c'est-à-dire dans le même mois, il s'emparait de *Macomer* et pénétrait dans les régions de *Parte Valenza*, *Parte Montis*, de la *Marmilla* et autres. Ces Guillaume de Narbonne. Sa seconde apparition.

(1) Voyez le tableau chronologique à la p. 548 du vol. I de cet *Itinéraire*.

(2) Vol. L I, n° 10, f. 43 r° des archives citées ci-dessus.

faits furent, à ce qu'il paraît, postérieurs à la capture de Nicolas Doria, que Guillaume fit prisonnier, et qu'il relâcha ensuite, moyennant une forte rançon, le 26 juillet de la même année. Dans le mois de mars 1412, Guillaume rompit la trève conclue avec le vice-roi Béranger Carros, comte de Chirra, et avec Raymond Satrillas, gouverneur du *Logudoro*; mais une nouvelle trève fût signée par ces derniers avec Guillaume et son frère, *ab lo noble Vescomte de Narbona e son frare* (1); ce qui semble annoncer que Guillaume avait conduit avec lui son frère, dont on ignore le nom; mais fort probablement il se nommait *Aimery*, car dans le même registre (2) on lit que le comte de Chirra, sous la date du 16 juin 1414, adressait à Sanluri des remontrances à un Aimery de Narbonne et à un autre personnage. Cela se combine avec ce que j'ai dit en son lieu (3), savoir, que Guillaume laissa en 1410 ses affaires de Sardaigne dans les mains d'un Aimery de Narbonne, son parent; et probablement c'était son frère.

Sa troisième apparition dans l'île.

Il paraît cependant que ce même Guillaume revint dans l'île une troisième fois, en mars 1417, pour combattre les Aragonais et le marquis d'Oristano, devenu son ennemi: *que lo Vezcomte de Narbona seria vengut ab certes gents d'armes per dapnificar . . . . . . les terres des Senyor Rey de tots feels vassalls . . . . . . specialment del Nòble e Egregi lo marques de Oristany* (4). Par un mandat du même comte de Chirra, en date du 29 du même mois de mars 1417, on apprend que ce haut fonctionnaire avait fait renforcer la garnison du château de *Sanluri* de *quatre* arbalétriers, parce qu'il avait appris avec certitude *que lo Vezcomte de*

(1) Vol. IK 3, f. 98 r° des mêmes archives.
(2) Ibid., f. 111.
(3) Voyez le vol. I de cet *Itinéraire*, chap. V, p. 551.
(4) Vol. BC 3, f. 51 r° des mêmes archives.

Narbona est paçat (est passé) *ab certa gent d'armes en Sacer* (Sassari) (1).

La dernière pièce rapportée par M. Pillito à l'égard du vicomte de Narbonne est un certificat du procureur du roi, Jean Sivelleri, en date du 17 novembre 1421. On y apprend que le receveur des droits royaux de Sassari consignait à l'hôtel des monnaies de cette ville une certaine quantité de monnaies qui avaient été frappées dans cette *secca* par le vicomte de Narbonne, lesquelles, par ordre du roi, furent fondues et frappées sous le nom de ce dernier, avec l'empreinte de cette même ville (2). Destruction de ses monnaies.

Ce fait explique l'extrême rareté des monnaies de Guillaume, dont j'ai donné en son lieu deux figures (3); et il rectifie en quelque sorte mes suppositions sur la provenance et la date de ces pièces. D'abord dans le mémoire que j'ai publié dans le temps sur la plus grande de ces deux monnaies (4), j'avais cru reconnaître, à la forme de la croix, une ressemblance avec d'autres pièces frappées dans ces temps à Savone; mais après la découverte des papiers d'Arborée, qui parlent d'une *secca* à Oristano, sous le règne d'Éléonore, et d'un *sublimi incisori* qui était attaché à cet établissement, j'ai eu lieu de croire que les monnaies de Guillaume auraient été frappées dans ce lieu entre les années 1407 et 1409. Maintenant les probabilités sont en faveur de l'opinion qui émane des derniers documents, et je suis tenté de croire que ces mêmes pièces proviennent de la *secca* de Sassari et qu'elles furent battues pendant que le vicomte occupait à différentes reprises cette ville, entre les années 1409 et 1417. Leur provenance.

---

(1) Ibid., vol. K 3, f. 118.

(2) Vol. BC 3, feuil. 86 des archives de Cagliari.

(3) Voyez le chap. V, p. 547 du vol. I de cet *Itinéraire*, fig. 32.

(4) *Revue numismatique* de MM. Cartier et de la Saussaye. Blois, cahier 6, novembre et décembre 1841.

Nicolas Doria. Son origine. Il me reste maintenant à dire quelques mots sur Nicolas Doria. M. Pillito, après avoir cité un passage tiré d'un autre document des archives de Cagliari (1), où se trouvent ces mots: *in occasione rebellionis facte per Nicolaum de Auria Montaleonum*, parle d'une sentence proférée par ce même Nicolas en faveur d'un orphelin, le [illegible] juillet 14[illegible], datée de [illegible] *Aristotelis* (2) de *Monteleone*. Cette sentence commence ainsi: *Su multu nobili et magnificu Segnore Messer Nicolosu de Auria, quondam Magnifici Domini Branca-leo* qui, conjointement avec d'autres pièces rapportées par le même auteur, ne permet plus de douter qu'il ne fût fils naturel de Brancaléon Doria, époux d'Éléonore d'Arborée. Avant l'année 1410 il avait épousé la sœur de Léonard Cubello, marquis d'Oristano, qui lui apporta en dot les fiefs de *Monteleone*, de *Chiaramonti* et de l'*Anglona*. — En 1411 il fut fait prisonnier par Guillaume de Narbonne, qui le relâcha en 1412, moyennant une forte rançon. — En 1421 il attaqua et occupa le château *Doria* (3) défendu par les troupes royales; il fit aussi soulever contre les Aragonais les peuples du *Monte Acuto* et d'une partie du *Logudoro*. — Dans la même année il entretenait des relations avec le fameux brigand *Barsolo Magno* qui s'était emparé du château de *Goceano*, appartenant au marquis d'Oristano (4). — En octobre 1434 il se révolta de nouveau contre le roi; c'est alors qu'eut lieu le mémora-

(1) Vol. BD 9, f. 65 r°

(2) Vol. L 1, n° 7, f. 521. Ces mots *Aula Aristotelis*, ainsi que ceux de *Domus Aristotelice*, que l'on trouve dans une des *Pergamene* d'Arborée, sont interprétés pour *palais des études*.

(3) Cette attaque n'a pas été mentionnée dans la partie historique de ce château, que l'on trouve à la page 441 de ce volume, parce que je n'en avais pas connaissance lorsque je parlais du château en question.

(4) Voyez ce qui a été dit dans le chapitre VII de cet *Itinéraire*, p. 142.

ble siége de *Monteleone* rapporté en son lieu (1). Après la chute de cette forteresse et celle du château de *Bonvehi*, il ne resta plus en Sardaigne à Nicolas que *Castel-Genovese*, qui avait été également investi pas les Aragonais en 1434; mais cet investissement fut levé par suite d'un accord avec le roi. Alors Nicolas profita de ces moments de repos pour s'occuper de ses propres intérêts, et le 6 juillet de là même année il fit paraître les ordonnances relatives au port de *Castel-Genovese*, dont il a été question dans le chapitre X page 429 de ce volume. — Il paraît également qu'il cultivait les lettres, car c'est à lui que nous devons la conservation des poésies de *Lanfranco*, publiées aujourd'hui par M. Pillito (2).

Mais ces occupations paisibles furent de courte durée, car dans la même année 1434 les Aragonais capturèrent des bâtiments avec des gens armés que Nicolas avait fait venir de Gênes pour une nouvelle levée de boucliers; alors les ostilités recommencèrent, et les Aragonais démantelèrent les forteresses de *Monteleone* et de *Bonvehi* qui étaient déjà en leur pouvoir. — Bientôt Nicolas fut assiégé dans sa seule et dernière résidence de *Castel-Genovese* où il se soutint jusqu'en 1448, époque à laquelle cette place tomba aux mains des troupes du roi.

Quant à la substitution du nom de *Castel-Genovese* à celui de *Castel-Aragonese*, il paraît d'après les recherches faites dans les archives de Cagliari par M. Pillito que ce changement n'eut pas lieu immédiatement après la chute de cette forteresse, mais presque un siècle plus tard, c'est-

---

(1) Voyez chap. VI pag. 72 de ce même volume, où l'on parle de la prise de cette place.

(2) On lit en tête de ces poésies: *Hec carmina sunt desumpta ex collectione carminum Bruni de Thoro ad requisicionem Nobilis et Magnifici Domini Nicolai de Auria que fuerunt composita ab antiquo poeta Lanfranco de Bolasco Comunis et Civitatis Janue.*

à-dire entre les années 1534 et 1538, car c'est seulement dans les papiers de cette dernière époque que l'on commence à parler de *Castel-Aragonese*. Ce nom subsista jusqu'à ce que, sous la domination des princes de Savoie, et d'après une requête du municipe de cette ville, le roi Charles-Emmanuel III, par son diplôme du 8 mars 1767, imposa à cette dernière celui de *Castelsardo* qu'elle porte aujourd'hui.

FIN DE L'ITINÉRAIRE.

ble siége de *Monteleone* rapporté en son lieu (1). Après la chute de cette forteresse et celle du château de *Bonvehi*, il ne resta plus en Sardaigne à Nicolas que *Castel-Genovese*, qui avait été également investi pas les Aragonais en 1434; mais cet investissement fut levé par suite d'un accord avec le roi. Alors Nicolas profita de ces moments de repos pour s'occuper de ses propres intérêts, et le 6 juillet de là même année il fit paraître les ordonnances relatives au port de *Castel-Genovese*, dont il a été question dans le chapitre X page 429 de ce volume. — Il paraît également qu'il cultivait les lettres, car c'est à lui que nous devons la conservation des poésies de *Lanfranco*, publiées aujourd'hui par M. Pillito (2).

Mais ces occupations paisibles furent de courte durée, car dans la même année 1434 les Aragonais capturèrent des bâtiments avec des gens armés que Nicolas avait fait venir de Gênes pour une nouvelle levée de boucliers; alors les ostilités recommencèrent, et les Aragonais démantelèrent les forteresses de *Monteleone* et de *Bonvehi* qui étaient déjà en leur pouvoir. — Bientôt Nicolas fut assiégé dans sa seule et dernière résidence de *Castel-Genovese* où il se soutint jusqu'en 1448, époque à laquelle cette place tomba aux mains des troupes du roi. Sa chute.

Quant à la substitution du nom de *Castel-Genovese* à celui de *Castel-Aragonese*, il paraît d'après les recherches faites dans les archives de Cagliari par M. Pillito que ce changement n'eut pas lieu immédiatement après la chute de cette forteresse, mais presque un siècle plus tard, c'est-

(1) Voyez chap. VI pag. 72 de ce même volume, où l'on parle de la prise de cette place.

(2) On lit en tête de ces poésies: *Hec carmina sunt desumpta ex collectione carminum Bruni de Thoro ad requisicionem Nobilis et Magnifici Domini Nicolai de Auria que fuerunt composita ab antiquo poeta Lanfranco de Bolasco Comunis et Civitatis Janue.*

TABLEAUX

DES

ROIS ET JUGES DE SARDAIGNE

DANS LE MOYEN-AGE

PAR LE CHEVALIER

PIERRE MARTINI, DE CAGLIARI.

Les documents découverts pendant ces dix dernières années en Sardaigne ayant rendu insuffisants et très-incomplets les tableaux chronologiques des anciens juges ou souverains de cette île, que j'ai publiés en 1839, dans la seconde édition de la première partie de mon *Voyage* (1), j'ai pensé qu'il aurait été convenable d'en présenter aujourd'hui de nouveaux, qui fussent en harmonie avec les connaissances que nous possédons sur cette époque de l'histoire de l'île maintenant éclaircie. Il m'a paru que le meilleur moyen d'atteindre ce but était de faire directement appel à l'amitié et au savoir de mon illustre collègue, le Chev. Pierre Martini, de Cagliari, le consciencieux illustrateur de la Sardaigne du moyen-âge (2).

---

(1) Livre I, chap. III, p. 41-45.

(2) M. Martini s'occupe en ce moment de l'histoire des différentes invasions des Sarrasins en Sardaigne.

Ce complaisant et infatigable érudit ayant accepté ma proposition, a bien voulu me faire parvenir les quatre tableaux désirés, en accompagnant cet envoi d'une lettre explicative, dont je m'empresse de donner ci-dessous la traduction, car elle sert, en quelque sorte, d'introduction à son précieux travail.

Cagliari, 25 juillet 1859.

Monsieur et très-honoré Confrère,

Je m'empresse de satisfaire au désir que vous m'avez manifesté, il y a quelque temps, en vous transmettant les quatre tableaux des rois et juges Sardes du moyen-âge, que vous me demandez, et que je viens de compiler tout exprès pour vous, Monsieur, heureux de pouvoir obliger une personne qui m'est chère et qui s'est acquis l'estime et la bienveillance de mes concitoyens. Permettez-moi seulement de vous exposer ici quelques courtes considérations.

L'histoire de Sardaigne du moyen-âge, quoiqu'elle ait été éclaircie par l'illustre Baron Manno, n'en est pas moins restée obscure en quelques-unes de ses parties, comme j'ai eu mainte fois

occasion de le faire remarquer dans mes écrits. Cette obscurité était telle que l'on considérait comme un nœud inextricable la véritable origine des Judicats Sardes, qui constituent, à la fois, le pivot et le canevas de notre histoire pendant le moyen-âge.

Malgré cela M. le B. Manno a jeté beaucoup de lumière sur cette question, en s'appuyant bien moins sur le petit nombre de documents qu'il a pu consulter, que sur la grande finesse de son jugement, d'où vient que le plus souvent il devina une vérité restée cachée à tous ceux qui avaient osé s'aventurer dans une semblable besogne.

En confrontant les documents, et surtout en faisant usage d'une critique de bon goût, cet illustre écrivain sut offrir au lecteur un travail qui nous avait paru ne pouvoir être dépassé par personne, jusqu'à ce que la découverte des parchemins et autres écrits d'Arborée fût venue dissiper la plupart des ténèbres qui offusquaient l'histoire de l'île du moyen-âge, de façon que ces mêmes documents servirent à augmenter la gloire de l'illustre Auteur, puisqu'ils confirmèrent sur plusieurs points ses savantes conjectures.

En laissant maintenant de côté ces généralités,

et venant aux particularités qui se rapportent à mon travail, je dirai, qu'à part la première institution du gouvernement national dans l'île, les plus grandes difficultés tombaient sur la série chronologique des chefs des quatre Judicats, de Cagliari, Torres, Gallura et Arborée. M. le B. Manno ne laissa pas que de vouloir pénétrer dans ce labyrinthe, et à dire le vrai, il le fit quelquefois au grand avantage de l'histoire de son pays, mais il ne put pas porter ses investigations sur un temps antérieur au XI siècle, quoique la saine critique dont il fit usage lui eût indiqué que l'institution des Judicats devait se rapporter à une époque plus lointaine; cette critique ne pouvait pas, d'ailleurs, lui suggérer les noms et les faits de ceux qui avaient gouverné ces provinces, ainsi que les époques de leurs règnes.

Les quatre tableaux que cet illustre écrivain a donnés des Judicats Sardes, malgré leur imperfection, servirent de base à tous ceux qui après lui s'occupèrent de l'histoire de l'île (1), *jusqu'à ce que les* Pergamene *et les autres* Codes

(1) Lorsqu'au commencement de 1826 je publiai à Paris la première édition de la première partie de mon *Voyage*, avec quatre grands tableaux des juges Sardes, l'histoire de M. le B. Manno n'avait pas encore paru et j'ignorais qu'elle dût paraître (*Note de l'Auteur*).

le faire remarquer dans mes écrits.
été telle que l'on considérait
inextricable la véritable ori-
des, qui constituent, à la fois,
le notre histoire pendant

a jeté beaucoup
appuyant bien
nts qu'il a
sse de son
souvent il de-
née à tous ceux qui
dans une semblable besogne.

ontant les documents, et surtout en usage d'une critique de bon goût, cet il-lustre écrivain sut offrir au lecteur un travail qui nous avait paru ne pouvoir être dépassé par personne, jusqu'à ce que la découverte des parchemins et autres écrits d'Arborée fût venue dissiper la plupart des ténèbres qui offusquaient l'histoire de l'île du moyen-âge, de façon que ces mêmes documents servirent à augmenter la gloire de l'illustre Auteur, puisqu'ils confirmèrent sur plusieurs points ses savantes conjectures.

En laissant maintenant de côté ces généralités,

Les notes qui accompagnent ces quatre tableaux sont destinées à rendre raison du fruit de mes recherches; j'ajouterai seulement que, de mon côté, j'ai fait tous mes efforts d'étude et de patience pour ne pas tomber dans quelque erreur, et que si cela n'a pu avoir lieu, il ne faut pas s'en prendre au manque d'intelligence et de scrupuleuse attention de ma part, mais à la défaillance de la nature humaine.

Veuillez agréer etc.

Signé

P. MARTINI.

SÉRIE DES ROIS DE SARDAIGNE

ÉTABLIS À CAGLIARI.

Numéro d'ordre	Commencement du règne	Première notion certaine	Fin du règne	Noms
I	687	»	722	Gialetus (1)
II	722	»	»	Teotus (2)
III	»	»	»	Gufridus (3)
IV	»	778	»	Auson (4)
V	»	807	»	Nicolas (5)
VI	»	864	870	Gublinus (6)

(1) Dans l'année 687 les habitants de Cagliari, et bientôt après tous les Sardes se révoltèrent contre Marcellus, d'abord *Praeses* de l'île sous l'empereur Justinien II, et qui ensuite se créa roi de Sardaigne; Marcellus ayant été tué dans cette rébellion, et tous les officiers Byzantins ayant été chassés, les Sardes choisirent pour leur roi Gialetus, illustre citoyen de Cagliari. Celui-ci retint le gouvernement immédiat de la province de Cagliari, et il établit, en qualité de ses vicaires dans les trois autres provinces de l'île, ses plus jeunes frères, savoir: Inerius pour Torres, Torcotor pour Arborée et Nicolas pour la Gallura.

(2) Fils de Gialetus qui mourut en 722. Vers l'an 740 il combattit contre les Sarrasins près de Cagliari; dans ce combat l'archevêque Félix mourut à ses côtés.

(3) Il succéda à Teotus.

(4) En 778 il chassa totalement les Sarrasins de l'île avec le secours des juges de Torres, d'Arborée et de Gallura.

(5) Fils d'Auson. En 807 il chassa les Sarrasins qui étaient maîtres du Sulcis. Il vivait en 815, lorsque les Sardes envoyèrent une ambassade à Louis-le-Pieux.

(6) Fils de Nicolas. Sous son règne éclata un esprit d'indépen-

Numéro d'ordre	Commencement du règne	Première notion certaine	Fin du règne	Noms
VII	870	»	»	Felix (1)
VIII	»	900	»	Parason I (2)
IX	»	»	»	Bone (3)

dance de la part des autres juges; mais il fut [illegible], pour quelque temps, en 864, par les légats du Pape.

(1) Après la mort de Gublinus, le juge d'Arborée, son ennemi, voulut usurper le royaume à son fils Félix, mais le curateur de celui-ci le lui conserva. Il gouverna le judicat au nom de son pupille.

(2) George de Lacon l'appelle fils de Gublinus. Il fut donc frère cadet de Félix, à moins que ce même Félix n'ait pris le nom de Parason.

(3) Fils de Parason I. Sous son règne cessa l'unité du royaume Sarde; les juges de Torres, d'Arborée et de Gallura se déclarèrent indépendants de son autorité.

SÉRIE DES JUGES DE CAGLIARI

APRÈS LA PROCLAMATION

DE L'INDÉPENDANCE DES QUATRE JUDICATS.

(On ignore quelles étaient les armoiries des Juges de Cagliari) (1).

Numéro d'ordre	Commencement du règne	Première notion certaine	Fin du règne	Noms
I	»	»	»	Hugues (2)
II	960	»	»	Orland (ou Roland) (3)
III	»	998	»	Parason II (4)
IV	»	»	1059	Parason III (5)

---

(1) Il est possible qu'à la chute du dernier juge, qui eut lieu en 1258, l'usage des armoiries ne fût pas encore introduit à Cagliari.

(2) Dans les documents inédits d'Arborée, on apprend que Hugues succéda au roi Bono.

(3) Fils d'Hugues.

(4) Fils d'Orland. Dans l'année 998, pendant que Muset portait la terreur par ses invasions, ce juge prit le commandement suprême de l'île, du consentement du Pape, et d'après la proposition des évêques Sardes et de Gunale juge d'Arborée. Muset ayant été vaincu en 1022, trois seigneurs Pisans s'emparèrent des judicats de Torres, d'Arborée et de Gallura, mais Parason resta sur le trône de Cagliari.

(5) Fils de Parason II. Après l'an 1038 il vainquit les trois juges Pisans de Torres, d'Arborée et de Gallura, et les conduisit pri-

Numéro d'ordre	Commencement du règne	Première notion certaine	Fin du règne	Noms
V	1059	»	»	Torcotor I (1)
VI	»	1073	»	Onrochus (2)
VII	»	»	»	Arzon (3)
VIII	»	1089	»	Constantin I (4)
IX	1103	»	1108	Turpin (Turbino) (5)
X	1108	»	1129	Torcotor II (6)
XI	1129	»	1163	Constantin II (7)
XII	1163	»	1193	Agnès et Pierre de Torres (8)

sonniers à Cagliari. Il fut alors proclamé roi de Sardaigne, et il créa des vicaires dans les autres judicats. Mais ce nouveau royaume ne tarda pas à se défaire. Parason s'étant réservé le judicat de Torres, plaça dans les autres autant de Sardes illustres, qu'il choisit parmi ses parents et parmi les capitaines qui s'étaient le plus distingués dans la guerre contre les Sarrasins. Il finit de régner à Cagliari en 1059 (Voyez les juges de Torres).

(1) Il fut, ou un parent de Parason, ou un vaillant capitaine Sarde.

(2) On ignore s'il fut fils ou parent de Torcotor I.

(3) On ignore également son origine.

(4) Fils d'Arzon.

(5) Frère de Constantin I. Il usurpa le trône de Cagliari à Torcotor II, ou plutôt à Marian, fils de Constantin.

(6) Il recouvra le judicat de Cagliari, après en avoir chassé son oncle Turpin. Il mourut vers le mois de septembre 1129.

(7) Fils de Torcotor II. Il prenait aussi le nom de *Salucio di Lacon*. Il mourut avant le mois d'octobre 1163.

(8) Agnès, fille unique de Constantin II. Son nom est connu par un document inédit d'Arborée; elle avait épousé Pierre, second fils de Gonnarius II de Torres; elle succéda à son père mort sans

Numéro d' ordre	Commen-cement du règne	Première notion certaine	Fin du règne	Noms
XIII	1193	»	»	Guillaume I marquis de Massa (1)
XIV	»	1215	»	Benoite de Massa et Torcotor III (2)
XV	»	1231	»	Ubald Visconti (3)
XVI	»	1239	»	Guillaume II (4)

---

enfants mâles. En octobre 1163 les deux époux furent expulsés de leur trône par Parason, fils de ce même Turpin qui avait usurpé celui de Torcotor II; ils y remontèrent en mars 1164, mais ils en furent chassés de nouveau par Guillaume de Massa.

(1) Guillaume fut la souche d'une nouvelle dynastie étrangère.

(2) Benoite succéda à son père Guillaume; elle épousa Parason (qui en régnant prit le nom de Torcotor). Il était fils de Pierre I d'Arborée, auquel ce même Guillaume avait enlevé le royaume. Lambert et Ubald Visconti de Pise, père et fils, envahirent le judicat de Cagliari vers l'an 1218 ou 1219; Benoite et Torcotor éprouvèrent alors différentes vicissitudes. Enfin, Ubald s'établit à Cagliari en janvier 1231. Benoite en mourut de douleur, laissant quatre enfants, Comita (qui fut depuis Comita IV d'Arborée), Guillaume, Jean et Agnès; cette dernière épousa le comte Rayner *de Bulgari.*

(3) En septembre 1236 Ubald ne prenait plus le titre de juge de Cagliari, car il avait déjà été expulsé de ce judicat par les trois fils de Benoite, favorisés par les habitants de Cagliari, affectionnés à leurs anciens souverains.

(4) Second fils de Benoite de Massa; il succéda à sa mère parce que son frère aîné Comita renonça à ses droits sur le trône de Cagliari pour aller occuper celui d'Arborée en qualité d'héritier de Parason son père, dit Torcotor III. Guillaume se vit disputer son royaume par son frère Jean et par sa sœur Agnès; celle-ci, le 1er jour de mai 1235, s'intitulait *Judicissa* de Cagliari. Comita, frère de Guillaume, le secourut. On ignore les derniers événements de sa vie.

Numéro d'ordre	Commencement du règne	Première notion certaine	Fin du règne	Noms
V	»	900	»	Pancase (1)
VI	»	»	»	Hugues (2)
VII	»	1000	»	Comita I (3)
VIII	»	»	1022	Guillaume (4)
IX	1022	»	»	Gonnarius I (5)
X	»	1038	»	Comita II (6)

(1) Sous le règne de ce juge de Torres, lui et les autres juges ses collègues devinrent indépendants du roi qui siégeait à Cagliari.

(2) Il combattit avec Opert, juge d'Arborée, et les autres juges contre les Sarrasins, et comme l'on sait qu'Opert vivait entre les années 942, 987, il est clair que ce même Hugues régnait à Torres pendant cette époque.

(3) C'est ce même Comita qui figure dans une inscription du moyen-âge, rapportée au chapitre IX de cet *Itinéraire* (p. 406 de ce volume). On y apprend qu'il était le père de Verina, femme d'Artemius, fils de Gunale, juge d'Arborée, mort en combattant auprès de son beau-père contre les Sarrasins. Verina vengea la mort de son mari dans une bataille où périrent deux mille Maures, et qui eut lieu à Torres l'an 1000.

(4) Il mourut avec son fils Januarius ou Gonnarius, en 1022, dans une mêlée contre les Sarrasins de Muset; avec lui s'éteignit la première dynastie Sarde des juges de Torres. Ces faits sont confirmés par une inscription reproduite dans le chap. IX, p. 409 de ce volume, et par des documents encore inédits.

(5) C'était un des capitaines Pisans qui combattirent contre Muset; il occupa le judicat de Torres après la mort de Guillaume et de son fils. Ceci se trouve confirmé par les documents inédits indiqués ci-dessus.

(6) Par les papiers de Michel Gilj on apprend qu'il était fils de Gonnarius I (voyez ch. IX de cet *Itinéraire*, p. 411). Il fut chassé du trône par Parason, roi de Sardaigne et juge de Cagliari, qui se mit à sa place après avoir vaincu tous les juges d'origine Pisane.

Numéro d'ordre	Commencement du règne	Première notion certaine	Fin du règne	Noms
XI	»	1064	»	Parason I roi de Sardaigne, puis avec André et Marian ses associés (1)
XII	»	1073	»	Marian II (2)
XIII	»	1112	»	Constantin I (3)
XIV	1127	»	»	Gonnarius II (4)
XV	»	1164	»	Parason II (5)
XVI	»	1191	»	Constantin II (6)
XVII	»	1205	»	Comita III (7)
XVIII	»	1218	1233	Marian III (8)
XIX	1233	»	1236	Parason III (9)

(1) D'abord juge de Cagliari, puis roi de Sardaigne, et enfin juge de Torres, comme il a été dit ci-dessus. Il s'associa son fils André Tanca, et à la mort de ce dernier, qui eut lieu avant l'année 1064, il partagea son pouvoir sur le judicat de Torres avec Marian son petit-fils. Un Marian et un Pierre usurpèrent le judicat, mais Parason II le recouvra deux ans après par les armes. En 1064, il fonda le monastère de *Monte Santo*.

(2) Fils d'André Tanca. Il régna après la mort de Parason.

(3) Fils de Marian II.

(4) Fils de Constantin I.

(5) Fils de Gonnarius II. Il régnait encore en 1186.

(6) Fils de Parason II. On apprend par Roncioni qu'il régnait encore en 1195.

(7) Frère de Constantin II, auquel il succéda après l'an 1195.

(8) Fils de Comita III.

(9) Fils de Marian III. Pendant sa minorité il eut pour curateur un Arnold, ou Renold; après trois ans de règne, il fut tué par un P...... Sassarais, mandataire d'Ubald Visconti son beau-frère (Voyez le chap. IX de cet *Itinéraire*, p. 362 et 431)

Numéro d' ordre	Commen-cement du règne	Première notion certaine	Fin du règne	Noms
XX	1236	»	1238	Adélasie et Ubald (1)
XXI	1238	»	»	Adélasie et Entius (2)
XXII	»	»	»	Entius roi de Sardaigne (3)
XXIII	1272	»	»	Michel Zanche (4)

(1) Fille de Marian III et sœur de Parason III. Elle était épouse d'Ubald Visconti nommé ci-dessus. (voyez les documents du chapitre IX, p. 325-328).

(2) Après la mort d'Ubald, Adélasie épousa Entius, fils naturel de l'empereur Frédéric II, dit Barberousse, qui le nomma roi de Sardaigne. Elle fut ensuite reléguée et enfermée dans le château de Goceano par ordre de son mari qui voulut régner seul, et elle y mourut.

(3) Entius étant parti pour l'Italie, laissa le gouvernement de ses États de Sardaigne dans les mains d'un nommé Michel Zanche, qui épousa la mère d'Entius, restée dans l'île. En 1249, Entius fut fait prisonnier et enfermé dans la tour de Boulogne, où il mourut captif en 1272.

(4) A la mort d'Entius, Michel Zanche prit le titre de juge de Torres, ou de Logudoro. Il fut tué par Branca Doria, son gendre, et avec lui s'éteignit la série des juges de Torres (Voyez ce qui a été dit dans le chap. IX de cet *Itinéraire*, p. 364).

SÉRIE DES JUGES DE GALLURA.



(1)

Numéro d' ordre	Commencement du règne	Première notion certaine	Fin du règne	Noms
I	687	»	»	Nicolas (2)
II	»	»	»	Jean I
III	»	»	»	Simon
IV	»	778	»	Derton (3)
V	»	807	»	Donat (4)
VI	»	900	»	Opizon (5)

(1) *Non le farà sì bella sepoltura*
La vipera che i Milanesi accampa
Com'avria fatto il gallo di Gallura.
DANTE, *Purgat.*, *canto VIII.*

(2) Frère de Gialetus et premier juge de Gallura.

(3) Il est certain que Jean I succéda à Nicolas, que Jean eut pour successeur Simon, et qu'à celui-ci succéda Derton; ce dernier concourut avec le roi Auson et les autres juges à l'expulsion des Sarrasins, qui eut lieu en 778.

(4) Donat prit part, avec le roi Nicolas et les autres juges, à la défaite des Sarrasins qui avaient occupé le Sulcis. En 813 il les chassa également des côtes de Torres.

(5) De l'an 813 à 900 les mémoires manquent; mais il est certain qu'Opizon de Gallura régnait en 900.

Numéro d' ordre	Commen-cement du règne	Première notion certaine	Fin du règne	Noms
VII	»	»	»	Jean II (1)
VIII	»	»	»	Onroccus ou Ottocor I (2)
IX	»	»	1022	Constantin I (3)
X	1022	»	»	Mainfroi (4)
XI	1033	»	»	Bald (5)
XII	1054	»	1079 ou 1080	Constantin II (6)
XIII	1079-1080	»	»	Saltaro (7)
XIV	»	1092	»	Torcotor (8)
XV	»	1112	»	Ottocor II d'abord seul, puis avec Comita (9)

(1) Il vécut du temps du Juge d'Arborée Opert, c'est-à-dire entre les années 942 et 982.

(2) Les documents d'Arborée récemment découverts démontrent qu'en l'année 1022 un certain Mainfroi, Pisan, usurpa le judicat de Gallura sur un Guantino ou Constantin, fils et héritier du juge Onroccus, alors sous la tutelle d'un Saltaro, mort en combattant contre Muset.

(3) Ce Constantin doit entrer dans la série par les raisons exposées ci-dessus.

(4) Premier juge d'origine Pisane.

(5) Également d'origine Pisane. Il fut fait prisonnier par le roi Parason, qui après l'an 1038 chassa de l'île les juges de race étrangère.

(6) D'origine Sarde. Il fut nommé juge par Parason lorsque celui-ci distribua les judicats à ses parents et aux capitaines Sardes qui s'étaient le plus distingués dans la guerre contre les Sarrasins.

(7) Fils de Constantin II.

(8) Beau-frère de Saltaro. Il usurpa le trône à Comita, frère cadet de ce dernier.

(9) Les documents nouvellement recueillis apprennent qu'Ot-

Numéro d'ordre	Commencement du règne	Première notion certaine	Fin du règne	Noms
XVI	»	»	»	Constantin III (1)
XVII	»	1173	»	Parason (2)
XVIII	»	1203	»	Lambert Visconti et la fille de Parason (3)
XIX	»	1211	»	Comita III de Torres (4)
XX	»	»	»	Marian III de Torres (5)
XXI	»	1219	»	Lambert Visconti (6)
XXII	»	1233	1238	Ubald (7)
XXIII	»	1257	1277	Jean ou Chiano Visconti (8)

tocor II, après avoir à son tour usurpé le trône à Comita, se l'associa plus de nom que de fait, et que celui-ci en mourut de douleur; mais bientôt après Ottocor se noya en faisant naufrage dans les eaux d'Orosei.

(1) Par les mêmes documents on apprend que ce Constantin était fils du malheureux Comita.

(2) Fils de Constantin III.

(3) Parason laissa une fille dont on ignore le nom. Lambert Visconti, Pisan, envahit alors le judicat, et il chercha à légitimer son usurpation en épousant la fille de Parason.

(4) On ignore comment le judicat de Gallura passa dans les mains de Comita III, juge de Torres.

(5) Ce Marian, fils de Comita III, également juge de Torres, donnait à Ubald, fils de Lambert Visconti, sa fille Adélasie, et il rendait au père et au fils Visconti la province de Gallura.

(6) La domination de celui-ci est démontrée dans la note précédente.

(7) Il paraît qu'il ne succéda pas à Lambert par la mort de celui-ci, mais par une renonciation que Lambert aurait faite à son fils.

(8) L'historien Roncioni dit que la commune de Pise accorda

Numéro d'ordre	Commencement du règne	Première notion certaine	Fin du règne	Noms
XXIV	1277	»	1300	Ugolino Visconti (1)
XXV	1300	»	»	Jeanne (2)

---

le judicat de Gallura à Guillaume et à Jean Visconti. Comme les notions que nous possédons se rapportent à Jean, il peut se faire que ce dernier ait été réellement investi du pouvoir. Il mourut à S. Miniato en Toscane, en avril 1277.

(1) C'est ce même juge qui, dans la *Divina Commedia* de Dante (*Purgat.*, c. VIII) figure sous le nom de *Nino*. Pendant son absence de la Gallura il laissa les rênes du gouvernement au moine dit *frate Comita*, qu'il fit ensuite pendre, et dont Dante fait également mention (*Inf.*, *cant.* XXII).

(2) Fille d'Ugolino, mariée à Marc Visconti, comme le démontrent les documents d'Arborée récemment découverts. Avec elle s'éteignit la série des juges de Gallura. Par la transmission de ses droits dans la famille de son mari, les successeurs de Galeazzo Visconti s'intitulèrent encore pendant quelque temps juges de cette province, mais ils n'exercèrent aucun pouvoir sur elle.

SÉRIE DES JUGES DE GALLURA.



(1)

Numéro d' ordre	Commencement du règne	Première notion certaine	Fin du règne	Noms
I	687	»	»	Nicolas (2)
II	»	»	»	Jean I
III	»	»	»	Simon
IV	»	778	»	Derton (3)
V	»	807	»	Donat (4)
VI	»	900	»	Opizon (5)

(1) *Non le farà sì bella sepoltura*
La vipera che i Milanesi accampa
Com'avria fatto il gallo di Gallura,
DANTE, *Purgat.*, *canto VIII.*

(2) Frère de Gialetus et premier juge de Gallura.

(3) Il est certain que Jean I succéda à Nicolas, que Jean eut pour successeur Simon, et qu'à celui-ci succéda Derton; ce dernier concourut avec le roi Auson et les autres juges à l'expulsion des Sarrasins, qui eut lieu en 778.

(4) Donat prit part, avec le roi Nicolas et les autres juges, à la défaite des Sarrasins qui avaient occupé le Sulcis. En 813 il les chassa également des côtes de Torres.

(5) De l'an 813 à 900 les mémoires manquent; mais il est certain qu'Opizon de Gallura régnait en 900.

Numéro d'ordre	Commencement du règne	Première notion certaine	Fin du règne	Noms
IX	900	»	942	Zonetus (1)
X	942	»	982	Opert (2)
XI	982	»	1000	Gunale et Aristana (3)
XII	1000	»	»	Boson (4)
XIII	1022	»	»	Marian I (5)
XIV	»	»	»	Comita I (6)
XV	»	»	»	Parason I roi de Sardaigne (7)
XVI	»	1070	»	Onrocchus ou Ottocor I (8)

(1) Une chronique inédite de la bibliothèque de Cagliari fait connaître les dates des années des règnes de Zonetus et de ses successeurs.

(2) Fils de Zonetus.

(3) Ce juge, incapable de bien gouverner, s'associa sa sœur Aristana, fondatrice de la ville d'Oristano (Voyez le vol. I de cet *Itinéraire*, chap. V, p. 512).

(4) Fils aîné de Gunale. Son trône lui fut disputé par ses frères Artemius et Marian. Vers les années 1021, ou 1022 il mourut en combattant contre les Maures sans laisser d'héritiers.

(5) Ce Marian fut un des capitaines Pisans qui combattirent contre Muset. Il fut proclamé juge par les gens d'Arborée restés sans chefs.

(6) Également d'origine Pisane. Ami de Marian et devenu son gendre, en épousant sa fille Julienne; il tua son beau-père et Depellinus fils de ce dernier et s'empara du judicat.

(7) C'est le même personnage que Parason III de Cagliari, proclamé roi de l'île après l'expulsion des juges Pisans. Il gouverna directement le judicat d'Arborée, et y envoya, en qualité de son vicaire, un certain Torcotor d'Unale (ou Gunale), qui fut tué par Constantin, beau-frère d'Onrocchus I (Extrait de documents inédits).

(8) Neveu du roi Parason qui l'institua juge d'Arborée (Id.).

Numéro d'ordre	Commencement du règne	Première notion certaine	Fin du règne	Noms
XVII	»	»	»	Turpin II (1)
XVIII	»	1085	»	Turpin III (2)
XIX	»	»	1112	Onrocchus ou Ottocor II (3)
XX	1112	»	1116	Comita II (4)
XXI	1116	»	»	Gonnarius (5)
XXII	»	»	1127	Constantin I (6)
XXIII	1127	»	1147	Comita III (7)
XXIV	1147	»	»	Parason II, également roi de Sardaigne (8)
XXV	»	1186	»	Pierre I et Hugues II (9)
XXVI	1191	»	»	Pierre I et Hugues III (10)

(1) Proclamé juge à la mort de son frère Onrocchus I.

(2) Fils d'Onrocchus I. Il devint juge par la renonciation de son oncle Turpin II.

(3) Fils de Turpin III. Il mourut en combattant contre les Sarrasins.

(4) Ce Comita d'Orvù (ou Orrù) fut le père de Marie Orvù, femme d'Onrocchus II.

(5) Mari d'Hélène, fille de Comita II.

(6) Fils aîné de Gonnarius. Il céda le judicat à Comita III, son frère, qui lui succéda.

(7) Il renonça au trône en faveur de son fils Parason; il s'en alla en Terre-Sainte pour y expier ses pêchés, et il y mourut.

(8) Créé roi de Sardaigne par l'empereur Frédéric (Voyez le chap. V, vol. I de cet *Itinéraire*, p. 520, et la note 1 de la page 597 du même chapitre).

(9) Pierre, fils de Parason. Il s'associa au gouvernement d'Arborée un riche et puissant citoyen d'Oristano, nommé Hugues.

(10) A la mort de Hugues II, Pierre I dut s'associer le fils de ce dernier, qui devint Hugues III. Vers les années 1196-1197 ils furent

Numéro d'ordre	Commencement du règne	Première notion certaine	Fin de règne	Noms
XXVII	»	1207	»	Hugues III (1)
XXVIII	»	1211	»	Constantin II (2)
XXIX	»	1228	»	Pierre II (3)
XXX	»		»	Azon (4)
XXXI	»		»	Comita IV (5)
XXXII	»	1253	»	Guillaume I comte de Capraia (6)
XXXIII	»	1265	»	Nicolas (7)

chassés tous deux par Guillaume de Massa, juge de Cagliari, qui se fit proclamer juge d'Arborée et qui conduisit prisonniers à Cagliari Pierre I et Parason, son fils. Hugues s'enfuit à Gênes.

(1) Hugues III recouvra le royaume, peut-être par son mariage avec une fille de Guillaume de Massa?

(2) Fils aîné de Hugues III.

(3) Fils cadet de Hugues III. En lui s'éteignit la dynastie de Hugues II.

(4) Après la mort de Pierre II, dont le dernier souvenir se rapporte à l'an 1238, Azon, riche et puissant citoyen d'Oristano, se fit proclamer juge.

(5) Ce Comita était fils aîné de Benoite de Massa, jugesse de Cagliari, et de Parason, fils du juge Pierre I d'Arborée. Il recouvra par les armes le trône paternel, et en gage de réconciliation avec Azon, il épousa sa fille.

(6) C'était un puissant citoyen de Pise, qui paraît réellement avoir été installé juge d'Arborée par les Pisans. Il est certain qu'en 1253 il prenait ce titre. Roncioni ayant fait mention d'un Conrad, comte de Capraia, comme juge d'Arborée, on serait tenté de croire que ce Conrad ait pris le nom de Guillaume, ou bien que sa nomination n'ait pas eu de suite, et que l'on ait conféré le judicat à un Guillaume de la même famille, et peut-être à son fils.

(7) Fils et héritier de Guillaume, sous la tutelle d'un nommé Marian. Dans la série encore inédite des Juges d'Arborée, citée

Numéro d' ordre	Commencement du règne	Première notion certaine	Fin du règne	Noms
XXXIV	»	1273	1295	Marian II (1)
XXXV	1295	»	1301	Jean (2)
XXXVI	1301	»	»	André et Marian III (3)
XXXVII	»	»	1321	Marian III (4)
XXXVIII	1321	»	1336	Hugues IV (5)
XXXIX	1336	»	1346	Pierre III (6)

ci-dessus, Nicolas ne figure pas parmi les princes régnants, peut-être parce qu'il mourut pendant sa minorité, et que le judicat en question était régi par son tuteur. Celui-ci, à la mort de son pupille, gouverna le judicat et prit le nom de Marian II.

(1) Ce juge appartenait également à la famille des comtes de Capraia; c'est pour cela que Roncioni (an. 1283) l'appela comte Marian de Capraia, juge d'Arborée. Le même Roncioni (an. 1273) avait parlé d'Anselme de Capraia, juge d'Arborée. Comme ces deux personnages ne figurent pas dans la série inédite, ni en d'autres chroniques Sardes, il est à supposer que Marian fût le même homme qu'Anselme; celui-ci, selon l'usage, aurait changé de nom en montant sur le trône.

(2) Fils et successeur de Marian II. On ne fait pas ici mention d'un Tosorat *degli Uberti*, nommé par quelques auteurs, car la chronique Sarde et la série mentionnée ci-dessus n'en font pas mention. Il aura peut-être été juge de nom, mais point de fait.

(3) Après Jean, la série passe à un Marian qui est précisément Marian III. On ne doit pas cependant rejeter le règne uni d'André et de Marian, tous les deux fils de Jean; car les historiens Fara et Zurita en font foi. Peut-être le règne d'André fut-il très-court, et le poids des affaires sera tombé sur Marian, car on ne parle pas de l'autre frère.

(4) C'est ce même Marian qui régnait avec André.

(5) Fils naturel de Marian III. Les Pisans lui disputèrent le royaume comme étant fils illégitime.

(6) Fils aîné de Hugues IV.

Numéro d' ordre	Commencement du règne	Première notion certaine	Fin du règne	Noms
XL	1346	»	1376	Marian IV (1)
XLI	1376	»	1383	Hugues V (2)
XLII	1383	»	1404	Éléonore (3)
XLIII	1404	»	1407	Marian V (4)
XLIV	1407	»	1408	Brancaléon Doria (5)
XLV	1408	»	1409	Guillaume II vicomte de Narbonne-Lara (6)
XLVI	1409	»	1410	Léonard Cubello (7)

---

(1) Second fils de Hugues IV et frère de Pierre III.

(2) Fils de Marian IV.

(3) Éléonore, était fille de Marian IV, femme de Brancaléon Doria et mère de Frédéric et de Marian V d'Arborée. L'aîné de ses fils, reconnu pour son successeur, mourut en minorité avant sa mère. Sur cette princesse on peut voir ce qui a été dit dans le vol. I de cet *Itinéraire*, chap. V, p. 538 et suivantes.

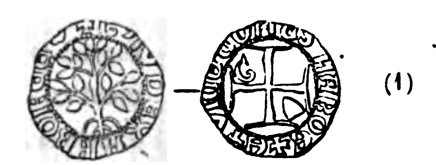
(4) Second fils d'Éléonore et de Brancaléon Doria; comme il était mineur, son père exerça le pouvoir en son nom.

(5) A la mort de Marian V, Brancaléon, son père, voulut saisir le pouvoir qu'il avait exercé au nom de son fils; mais les gens d'Arborée le chassèrent et choisirent pour leur juge Guillaume II, vicomte de Narbonne-Lara, comme on peut le voir dans le vol. I de cet *Itinéraire*, chap. V, p. 546 et suivantes.

(6) Ce vicomte de Narbonne était fils de Guillaume I et petit-fils d'Aimery IX de Narbonne-Lara, qui avait épousé Béatrix d'Arborée, sœur cadette d'Éléonore, et par conséquent fille de Marian IV. En 1408, le peuple d'Arborée ayant chassé Brancaléon, envoya à Guillaume des messagers pour lui notifier sa nomination au judicat et le prier de se rendre au plutôt en Sardaigne.

(7) Ce Cubello était un riche et puissant citoyen d'Oristano, allié à la famille des anciens juges. Les gens d'Arborée peu contents de Guillaume II, qui ne fut pas heureux dans la guerre qu'il soutint

SÉRIE DES JUGES D'ARBORÉE.



(1)

Numéro d'ordre	Commencement du règne	Première notion certaine	Fin du règne	Noms
I	687	»	»	Torcotor (2)
II	»	»	»	Agaton
III	»	»	»	Galusius
IV	»	778	»	Hugues I (3)
V	»	807	»	Turpin I (Turbino) (4)
VI	»	»	»	Marcellus
VII	»	»	»	Félix
VIII	»	»	»	Constant (5)

---

(1) Voyez le vol. I de cet *Itinéraire*, chap. V, p. 547, fig. 32.

(2) Frère de Gialetus, premier juge d'Arborée.

(3) On connaît à peine les noms des deux juges précédents Agaton et Galusius; pour ce qui regarde Hugues, on sait qu'il intervint en 778 à l'expulsion des Sarrasins.

(4) Il prit part, avec le roi Nicolas de Cagliari, à l'expulsion des Maures du Sulcis en 807.

(5) Il est fait mention de ce juge et des deux précédents dans la série inédite des juges d'Arborée, tirée de l'histoire de George de Lacon; cette série fut trouvée dans les derniers papiers d'Arborée.

une guerre acharnée qui eut des succès variés. D'abord Léonard d'Alagon remporta, en 1470, une grande victoire à Uras, et il arriva aux portes de Cagliari; mais le roi prononça, en 1477, une terrible sentence de mort contre le marquis, ses frères, ses fils et son adhérent le vicomte de Sanluri. L'année suivante ceux-ci furent défaits près de Macomer, et étant tombés dans les mains des croiseurs Aragonais pendant leur fuite, ils furent tous conduits en Espagne et renfermés dans le château de Xativa, où Léonard et le vicomte de Sanluri moururent captifs. Le marquisat d'Oristano et le comté de Goceano furent alors incorporés à la couronne. C'est de cette époque que date la dispersion des archives d'Arborée, dont quelques pièces furent retrouvées depuis quelques années, au grand avantage de l'histoire de l'île (Voyez surtout ce qui a été dit dans le vol. I de cet *Itinéraire*, chap. V, p. 513, note 1).

tirait de Cagliari pour Gênes où le roi se trouvait alors, dans le but de le prier de vouloir admettre l'île au bénéfice des réformes et à celui de son union complète avec les autres provinces du Continent.

Les jours suivants furent des jours de joie générale; chaque classe de citoyens externa son ardent désir de la fusion qu'on allait demander; le clergé régulier et séculier tout entier se montra alors très-chaud sur ce sujet; on composa bientôt la députation, en s'appuyant sur l'ancienne forme du système représentatif, dont certainement les gouvernements qui se succédèrent depuis deux siècles n'avaient pas abusé, mais qui n'avait jamais été aboli. Députation.

Il est vrai de dire que cette réunion des anciens ordres de la Sardaigne, n'était pas trop régulière, puisqu'elle ne pouvait pas se faire spontanément et sans la convocation préalable de la part de l'Autorité royale; mais dans ce temps de commotion générale, on n'y regarda pas de si près; ces ordres se convoquèrent d'eux-mêmes. Le *Stamento Ecclésiastique* (1) fut représenté par l'archevêque de Cagliari, D. Emmanuel Marongiu Nurra, en qualité de *prima voce* de son ordre; on lui adjoignit le doyen du chapitre, D. Augustin De Roma et D. Joseph d'Arcaïs, chanoine et abbé de Saint-Jean de Sinis. Le *Stamento Militaire* eut pour *prima voce* le marquis de Laconi, D. Ignace Aymérich, auquel s'adjoignirent le marquis d'Arcaïs, D. François Nurra Flores et le baron de Teulada, D. Charles Sangiust. Le *Stamento Royal* eut d'abord pour faire fonction de *prima voce*, l'avocat D. Gaétan Marini, second syndic, en l'absence du premier; il était accompagné du comte D. Michel Ciarella et de l'avocat Fortuné Cossu, tous deux conseillers de la ville; et enfin on lui adjoignit le chevalier D. Christophe Mameli, depuis ministre, Anciens *Stamenti*.

---

(1) Voyez la première partie du *Voyage*, liv. IV, chap. IV, p. 305 et suivantes.

séparées; il y eut deux Divisions militaires, celle de Cagliari et celle de Sassari avec deux gouverneurs dépendants directement de Turin, mais soumis à l'autorité du vice-roi. Enfin la répartition ecclésiastique en trois Archevêchés et en huit Évêchés, faisant en tout onze diocèses, n'avait également subi aucun changement (Voyez le tableau de la page 323, livre IV, chapitre 6 de la première partie, édition de 1839).

Premières réformes.

Mais à partir de la fin de l'année 1847, les choses changèrent d'aspect. Les congrès scientifiques, qui chaque année se réunissaient depuis quelque temps dans les principales villes de la péninsule Italique, l'avènement de Pie IX au siége pontifical et les conséquences qui en découlèrent, mirent en Italie les esprits en émoi. Charles-Albert ne resta pas en arrière du mouvement, et le 29 octobre 1847 il commença ses largesses par des réformes importantes, qui cependant ne regardaient d'abord que les provinces du Continent.

La Sardaigne s'émeut.

L'île de Sardaigne s'étant crue oubliée dans ses réformes, s'émut et pour participer aux faveurs accordées aux autres provinces et surtout aux bénéfices qui pouvaient résulter de la confédération douanale proposée alors et concertée avec Rome et la Toscane, elle aspira à une fusion plus large de ses intérêts avec ceux des provinces d'outre-mer.

Mouvement à Cagliari.

Le mouvement arriva à Cagliari au plus haut degré dans les derniers jours de novembre de la même année (1847); et le lieu où le feu qui couvait se montra d'abord ouvertement, ce fut l'Université des études; en effet dans la matinée du 19 de ce mois, les étudiants se portèrent en masse, au cri de *Vive le roi*, *Vive Charles-Albert*, *Vive Pie IX*, sous les fenêtres du vice-roi, pour lui manifester le vœu unanime du peuple de Cagliari. Le vice-roi, chevalier De Launay, les reçut et leur parla avec bienveillance. D'après ses ordres la Municipalité de la ville publia un manifeste pour tranquilliser ses concitoyens, en leur déclarant que le 24 du même mois une députation par-

l'introduction sur le Continent était grevée d'une forte taxe, y fussent admis, moyennant un simple droit de pesage; de plus elle réduisait les droits dont ces mêmes produits avaient été jusque là frappés à leur sortie de la Sardaigne.

La députation, à l'exception de quelques membres, repartit pour Cagliari le matin du 3 décembre; elle y fut accueillie avec les plus grandes démonstrations de joie, auxquelles s'associa bientôt toute l'île; tant il est vrai que la fusion, aujourd'hui maudite de quelques-uns, fut alors l'unique désir de tous les habitants. Retour.

Il est cependant bon de faire remarquer que dans l'intervalle de temps qui s'écoula entre le rescrit royal du 30 novembre et la proclamation des principes fondamentaux du *Statut*, qui eut lieu à Turin le 6 février 1848, on ne fit absolument rien pour démontrer aux habitants de l'île que le gouvernement Piémontais eût à cœur de réaliser les promesses de fusion; en effet la Sardaigne n'obtint pas même cette plus large faculté de la presse qui avait été inaugurée sur le Continent par les réformes du 29 octobre. Cela fit que dans l'île les esprits passèrent bientôt de la confiance à la méfiance envers le gouvernement de la métropole: on s'alarmait surtout des difficultés mises en avant par certains Ministres, pour opérer la fusion, et on s'inquiétait de la marche du gouvernement vice-royal, qui ne s'écartait guère de la route suivie jusque là. Méfiance. Mauvaise humeur.

La promulgation du *Statut*, publié à Turin le 4 mars 1848, mit fin à toutes les craintes et à toutes les incertitudes; depuis lors la fusion de l'île avec les provinces du Continent fut un fait accompli en principe; il n'y manquait plus que son entière application et c'est ce qui n'eut pas lieu de suite. On reprochait au vice-roi Chev. De Launay et à son Secrétaire d'État, de vouloir encore gouverner l'île avec les formes anciennes, seulement tempérées par l'esprit de l'époque, contraire à l'absolutisme: c'est pourquoi les esprits s'aigrirent pendant quelque temps. La fusion, Fusion. Départ du vice-roi.

qui, ce jour là, ainsi que le chanoine De Roma, fut désigné et forcé de partir par acclamation du peuple rassemblé sous ses fenêtres, tant ces deux personnages jouissaient de l'estime et de la confiance publique.

Départ pour le Continent.

La députation partit pour Gênes le 24 dans les formes les plus solennelles; la commotion était générale dans toute la ville; tout le peuple fit irruption vers les rues par où devaient passer les délégués pour aller au port; les classes des citoyens étaient toutes rangées en ordre sous leurs bannières respectives; on y remarquait plusieurs individus appartenant au clergé régulier et séculier; ce fut un jour mémorable dans les fastes de la ville de Cagliari.

Arrivée à Gênes.

Les délégués des *Stamenti* arrivèrent à Gênes le 26; ils y furent rejoints par le comte Roberti, premier syndic, qui prit sa place de *première voix* du *Stamento Royal*. Là ils trouvèrent également les députations des villes de Sassari et d'Alghero, qui s'étaient aussi rendues à Gênes pour exprimer les vœux de leurs commettants en faveur de la fusion complète. Cette députation, qui prit le nom de *Députation des Stamenti du Royaume de Sardaigne*, fut reçue en audience solennelle par le roi, auprès duquel l'archevêque de Cagliari fut l'organe des vœux de tous les Sardes pour l'annexion complète de l'île aux provinces du Continent, dans toutes les branches de l'administration civile.

Réception. Promesses.

Le roi accueillit les vœux en question et par un rescrit (*R. Biglietto*), daté de Gênes le 30 novembre 1847, S. M. déclarait solennellement que, déférant aux instances des députations des *Stamenti* et de plusieurs villes de l'île, elle avait déjà donné ses ordres relativement aux moyens les plus propres pour opérer la fusion des intérêts de la Sardaigne avec ceux des autres parties de ses états, afin de former une seule famille de tous ses peuples, avec entière parité de traitement. En même temps S. M. ordonnait dès lors, que les vins et les huiles de l'île, dont

des nombreux Génois qui depuis longtemps, mais surtout depuis 1815, se sont emparés de presque tout le commerce de la Sardaigne. Cette influence Génoise se faisait plus particulièrement remarquer dans la ville de Sassari, peut-être à cause de sa plus grande proximité du Continent. Dans ces clubs improvisés, dits *Circoli*, on débattait, sous l'impression des nouvelles de *Terreferme*, des questions presque toutes inintelligibles à la plupart des assistants, et ceux que l'on y applaudissait et que l'on admirait davantage, c'étaient, comme de raison, les hommes qui se faisaient remarquer par les sophismes qu'ils débitaient avec plus d'emphase et surtout par leur exaltation.

Désordres des campagnes.

Dans les campagnes, c'est-à-dire dans les villages (car les campagnes, excepté le *Sulcis* et la *Gallura*, sont presque toutes déshabitées) la parole *liberté* fut prise dans toute son acception: un vieux levain couvait encore dans le cœur de la masse énorme de prolétaires et de *pasteurs;* c'est-à-dire des gens qui ne vivent que d'un travail mercenaire, ou du produit de leurs troupeaux et qui sont les ennemis jurés des possesseurs et des agriculteurs: ces hommes, véritable fléau de l'île, avaient vu de mauvais œil s'élever des enclos autour des propriétés. Le feu se ralluma bien vite et la première chose que l'on fit dans presque toutes les communes où le nombre de ces pasteurs prévalait sur celui des agriculteurs, ce fut d'abattre immédiatement toutes les clôtures (*tanche*), que le gouvernement précédent avait déjà eu tant de peine à encourager et à protéger. Une grande partie de ces enclos furent démolis en un clin d'œil, œuvre à laquelle participèrent, en plein jour, les femmes et les enfants des démolisseurs: on introduisit le bétail dans les propriétés d'autrui, on coupa, on déracina, on brûla les vignes, les arbres fruitiers et même les oliviers greffés: en quelques endroits on mit le feu aux registres des employés aux contributions; enfin, le communisme tel qu'on le prêchait ailleurs en théorie, était en Sardaigne une réalité, qui menaçait de devenir générale. Et ainsi, tandis que dans

ainsi qu'un gouvernement libéral de droit et de fait, ne commencèrent à avoir réellement effet dans l'île que depuis le 30 septembre 1848, jour qui vit expirer pour toujours l'autorité du vice-roi. Avec le Chev. De Launay partit également l'Intendant général des Finances de l'île, dont les fonctions cessèrent aussi; car on venait de créer la Division administrative de *Nuoro*: de façon que la Sardaigne fut depuis lors divisée en trois divisions administratives, indépendantes entre elles, et relevant directement des Ministères de l'Intérieur et des Finances; elles prirent le nom de Divisions administratives de Cagliari, de Sassari et de Nuoro.

Passage subit d'une forme à l'autre de gouvernement.

Le passage presque subit d'une forme un peu surannée de gouvernement à une autre tout à fait libérale, à peine faite alors pour les provinces du Continent, placées depuis des siècles dans des conditions bien différentes de celles de l'île, ne put naturellement pas se faire en Sardaigne sans de graves inconvénients. La guerre que dans ces mêmes moments le Piémont avait osé déclarer à l'Autriche, commencée avec succès et terminée par un armistice que tout annonçait ne devoir être qu'un temps d'arrêt entre deux graves événements, avait laissé l'île dégarnie même de cette faible force armée qui, dans les temps ordinaires, suffisait à peine pour le maintien de l'ordre public et pour garantir la sécurité des propriétés.

Graves perturbations dans les villes et bourgs.

Les idées démagogiques que la révolution toute récente de février avait fait éclore en France et qu'elle avait semées dans toute l'Europe, avaient aussi pénétré dans l'île de Sardaigne, surtout dans la classe moyenne: des clubs s'y organisèrent dans les villes, dans les bourgs et même dans les gros villages, à l'instar de ceux de Gênes et de Turin; mais la ville du Continent Sarde qui influait alors plus particulièrement sur l'île, c'était celle de Gênes; systématiquement hostile au Piémont depuis son annexion aux États du roi de Sardaigne, l'ancienne capitale de la Ligurie donnait, pour ainsi dire, le ton à l'île, à cause

qu'en me voyant arriver chez eux avec des pouvoirs peut-être plus étendus en certains points que ceux des vice-rois qui venaient à peine de cesser, ils pussent croire que j'allais ressusciter sous un autre nom une charge qui était alors impopulaire. Je mis pour conditions: 1° que je n'aurais aucun appointement spécial, hors les simples émoluments de mon grade militaire, pendant toute la durée de ma mission; 2° qu'on me fournirait quelques soldats, autant que pouvait le permettre l'imminente reprise des hostilités sur le Tessin; 3° qu'on enverrait dans l'île les fonds nécessaires pour faire marcher de nouveau le service, qui était entravé et surtout pour le paiement des bons du crédit public de Sardaigne, qui était en retard, ce qui causait un certain malaise et beaucoup de mauvaise humeur. Les deux premières demandes furent satisfaites, la troisième resta longtemps à l'état de simple désir.

Le 4 mars 1849 je reçus mon brevet de Commissaire royal extraordinaire (1) et celui de Lieutenant-général; le 5 je pris congé du roi Charles-Albert, qui m'avait toujours honoré de ses bontés et que je ne devais plus revoir, et le 7 je partais de Gênes; je relâchai à Savone pour y embarquer une compagnie d'infanterie destinée à

Son arrivée dans l'île.

(1) Voici la lettre qui accompagnait ce brevet:

« Torino, 4 marzo 1849, n° 840.

« In udienza di ieri, S. M., mossa dal desiderio di fare cessare « in Sardegna le perturbazioni dalle quali già da qualche tempo « è agitata, deliberò di mandarvi un funzionario, il quale, rivestito « di facoltà straordinarie, sovrastante alle autorità locali, porti nei « suoi comandi la forza che non trovasi nella divisione dei poteri « esecutivi, ed avendo scelto per questa importante missione la « persona di V. S. Ill.ma, mi fò una ben grata premura di renderla « consapevole di tale sovrana determinazione, nell'atto in cui mi « pregio di raffermarle i sensi della mia distinta stima.

« RATTAZZI »

les villes et les bourgs, les démagogues déchaînaient le pauvre contre le riche, dans les villages, les prolétaires et les pasteurs définissaient la propriété.

Dispositions du Gouvernement.

La nouvelle de cet état de choses parvint à Turin au Ministère, dit alors Démocratique, plus occupé dans ces jours de funeste mémoire, de la seconde reprise des hostilités, qui était imminente, que du sort d'une province éloignée et presque inconnue à la plupart de ces gouvernants. Cependant les Intendants généraux, ainsi que les autres autorités de l'île écrivaient lettres sur lettres, implorant de promptes et énergiques dispositions; ces dispositions étaient surtout réclamées avec plus de chaleur par l'Intendant général de Sassari, le Chev.de [illegible], à cause des graves désordres qui se commettaient dans cette ville, à l'instigation d'un démagogue de la plus dangereuse espèce: c'était un Sarde, qui avait dû émigrer de son pays et qui depuis bien des années avait habité la France, où il avait mené une vie peu honorable; imbu des idées de la révolution de février, il les avait transplantées toutes fraîches dans son pays natal, en prêchant en public les doctrines les plus perverses et en joignant les faits aux paroles, il troublait au plus haut degré la tranquillité de la ville. Ces nouvelles déterminèrent le gouvernement à prendre une mesure exceptionnelle, celle d'envoyer dans l'île un *Commissaire extraordinaire*, muni de pleins pouvoirs, et supérieur en autorité à tous les autres fonctionnaires de ce pays.

Commissaire royal extraordinaire.

Je fus choisi pour cette mission, comme connaissant la Sardaigne mieux que personne et comme étant très-connu de tous les habitants; le moment était grave; je ne pouvais reculer devant l'espoir de me rendre utile à mon prince, à son gouvernement et à une île à laquelle j'avais déjà consacré trente années d'une étude toute spéciale; j'acceptai, mais comme je savais par expérience que le gouvernement vice-royal avait fait son temps et qu'il était devenu odieux à la plupart des Sardes, je ne voulais pas

qu'en me voyant arriver chez eux avec des pouvoirs peut-être plus étendus en certains points que ceux des vice-rois qui venaient à peine de cesser, ils pussent croire que j'allais ressusciter sous un autre nom une charge qui était alors impopulaire. Je mis pour conditions: 1° que je n'aurais aucun appointement spécial, hors les simples émoluments de mon grade militaire, pendant toute la durée de ma mission; 2° qu'on me fournirait quelques soldats, autant que pouvait le permettre l'imminente reprise des hostilités sur le Tessin; 3° qu'on enverrait dans l'île les fonds nécessaires pour faire marcher de nouveau le service, qui était entravé et surtout pour le paiement des bons du crédit public de Sardaigne, qui était en retard, ce qui causait un certain malaise et beaucoup de mauvaise humeur. Les deux premières demandes furent satisfaites, la troisième resta longtemps à l'état de simple désir.

Le 4 mars 1849 je reçus mon brevet de Commissaire royal extraordinaire (1) et celui de Lieutenant-général; le 5 je pris congé du roi Charles-Albert, qui m'avait toujours honoré de ses bontés et que je ne devais plus revoir, et le 7 je partais de Gênes; je relâchai à Savone pour y embarquer une compagnie d'infanterie destinée à

---

(1) Voici la lettre qui accompagnait ce brevet.

« Torino, 4 marzo 1849, n° 840.

« In udienza di ieri, S. M., mossa dal desiderio di fare cessare « in Sardegna le perturbazioni dalle quali già da qualche tempo « è agitata, deliberò di mandarvi un funzionario, il quale, rivestito « di facoltà straordinarie, sovrastante alle autorità locali, porti nei » suoi comandi la forza che non trovasi nella divisione dei poteri « esecutivi, ed avendo scelto per questa importante missione la « persona di V. S. Ill.ma, mi fò una ben grata premura di renderla « consapevole di tale sovrana determinazione, nell'atto in cui mi « pregio di raffermarle i sensi della mia distinta stima.

« RATTAZZI

venir avec moi dans l'île, car il m'importait que l'on sût que je n'arrivais pas tout seul; et après avoir dû me refugier à la Spezia, pour cause de mauvais temps, j'arrivai à *Porto Torres* le 12 mars, c'est-à-dire le même jour qu'en Piémont on dénonçait la rupture de l'armistice.

Effets de cette arrivée.

Pendant que le canon allait tonner sur le Tessin pour la *seconda riscossa*, un pareil instrument de guerre, employé bien plus paisiblement, rendait les honneurs au Commissaire royal et annonçait de *Porto Torres* aux habitants de l'île, l'arrivée inattendue d'une autorité nouvelle et supérieure. Ce coup de canon eut un grand retentissement dans toute la Sardaigne; les gens honnêtes, qui avaient tout à craindre des désordres, reprirent courage et m'accueillirent en libérateur; les campagnards et les villageois, pour lesquels le nom du roi avait toujours été un véritable talisman (1), furent étonnés de l'entendre de nouveau prononcer dans mon manifeste et de savoir qu'il existait encore en Piémont et dans l'île un gouvernement royal.

Comme il trouva les choses.

Je trouvai la ville de Sassari en meilleures conditions que je ne m'attendais; le principal moteur du désordre, grâce à l'énergie de l'Intendant général et du Commandant local des Chevau-légers, avait été arrêté et se trouvait déjà en prison. Après avoir passé dans cette ville le temps nécessaire pour y fortifier l'ordre et la sécurité des habitants et après avoir pourvu aux besoins les plus pressants, je partis pour Cagliari. Mon voyage à travers l'île ne fut qu'une suite de démonstrations des autorités et des notables des pays que je parcourais; ils venaient même de loin sur mon passage, pour manifester la joie que leur causait la preuve de ne pas avoir été totalement oubliés par le gouvernement du roi et ils manifestaient leur contente-

---

(1) Voyez la première partie du *Voyage*, édition de 1839, p. 195, note 1.

vint dissiper les craintes des uns ou réaliser les espérances des autres.

Enfin le 5 avril, vers dix heures du matin, on signala la fumée d'un bateau à vapeur qui faisait son apparition entre le Cap de *Carbonara* et l'îlot *dei Cavoli*. Aussitôt tout le monde courut au bastion de Sainte-Catherine, qui est la promenade et la vigie du Château du côté du golfe; toutes les lunettes, bonnes ou mauvaises, furent braquées sur ce bâtiment, dont la proue se dirigeait réellement vers la ville; mais il lui fallait encore parcourir une distance d'environ 20 milles, qui ne put être franchie qu'au bout de près de trois heures de navigation. Pendant ce temps, chacun donnait carrière à son imagination; les uns reconnaissaient ce bâtiment pour le *Virgile*, bateau postal chargé alors de la correspondance de Gênes avec l'île; les autres soutenaient que c'était un navire Français, en prenant le vert du pavillon Italien pour du bleu; les uns au contraire, voyaient distinctement le vert et le reconnaissaient pour le drapeau national; d'autres enfin ne voyant que le rouge de ce même pavillon, le regardaient comme un signe de l'installation de la république rouge qu'ils désiraient de tous leurs vœux. Un observateur attentif, qui en ce moment eût voulu se mêler à cette cohue animée et impatiente, aurait pu deviner le fond de la pensée et l'opinion politique de chaque personne. En attendant, le bateau à vapeur avançait et se cachait momentanément derrière le promontoire de *S. Elia;* mais à peine fut-il de nouveau en vue, que le *Sémaphore* (dit la *tour des signaux*), placé sur ce promontoire, signala réellement le *Virgile;* cependant on n'était pas encore rassuré sur la nature de son pavillon; et ce fut seulement lorsque le bateau ne se trouva plus qu'à une faible distance de terre que l'on put bien distinguer l'écusson royal de Savoie enchassé dans la bande du milieu du pavillon tricolore Italien. Ce qui annonçait tout d'abord, et avant que l'on reçût les paquets, que l'autorité royale des princes de Savoie existait encore au

Arrivée du paquebot.

furent pas propres à calmer les esprits; les correspondances des exaltés de Gênes, où, au départ du courrier, on se préparait à de graves événements, mirent la fermentation dans les *clubs* de Sardaigne, et surtout dans celui de Cagliari. Il se passa alors un fait très-singulier, qui prouve que les idées des *italianissimi* étaient bien plutôt dirigées par une pensée de renversement de l'autorité royale que par un vrai patriotisme Italien. Parmi les complots qui se tramèrent en ces jours, il y eut celui de proclamer la république et de m'embarquer de force avec tous les Piémontais (mais je dois dire que la population était loin de partager les idées des exaltés); ce qu'il y a de singulier, c'est que ceux-ci voulaient se donner à la France alors républicaine, et c'était le consul de cette nation qu'ils entendaient mettre provisoirement à ma place; cela devait avoir lieu précisément à la même époque où le Président de cette république envoyait à Rome des troupes pour étouffer dans sa naissance la république Romaine et y rétablir l'autorité pontificale. Étrange conception du patriotisme Italien, dans laquelle on ne voit qu'une seule pensée, celle fomentée par les *clubs* Génois, de secouer le prétendu joug odieux du Piémont et de se défaire de l'autorité royale.

Attente de nouvelles.

Dix jours s'écoulèrent entre l'arrivée de la nouvelle de l'abdication du roi Charles-Albert et celle qui nous apprit à la fois la révolte de Gênes et sa répression. Pendant ces dix mortelles journées, les bruits les plus absurdes et les plus contradictoires circulaient dans l'île; ils nous arrivaient de la Corse. L'île de Sardaigne et surtout la ville de Cagliari, se trouvaient dans un état de paroxisme bien funeste à la marche des affaires et au maintien de la tranquillité publique. L'incertitude des événements et le trouble étaient dans tous les esprits; les yeux des habitants de Cagliari se tournaient continuellement vers le Cap de *Carbonara*, au bout oriental du golfe, pour voir si l'on n'apercevrait pas poindre quelque bâtiment, qui

récente, promulguée le 23 octobre 1859 pour une nouvelle organisation communale et provinciale, vient d'abolir la division administrative de Nuoro, créée en 1848; de façon que l'île se trouve, comme par le passé, divisée en deux parties, qui prennent le titre de Province de Cagliari et Province de Sassari, régies chacune par un Gouverneur civil. Les provinces d'*Isili* et de *Cuglieri* sont supprimées; les autres deviennent des arrondissements (*circondarii*), et ceux-ci se fractionnent en chefs-lieux de canton (*mandamenti*), qui à leur tour se composent d'une ou de plusieurs communes (1). Un autre décret plus récent encore sur l'instruction publique supprime l'Université de Sassari (2). Quant aux autres institutions et juridictions, elles n'ont pas subi jusqu'ici de modifications. La justice continue à être rendue par des tribunaux inférieurs et par une Cour d'Appel qui siége à Cagliari, avec une section à Sassari. L'autorité militaire réside à Cagliari, et s'étend sur les Commandants militaires des arrondissements (jadis provinces). Enfin, l'autorité ecclésiastique compte toujours trois archevêchés et huit évêchés (3).

(1) Comme ces changements se sont faits depuis l'impression des pages qui précèdent, le lecteur pourra, dans sa pensée, suppléer aux changements de noms introduits par la loi en question, toutes les fois qu'il s'agira de divisions administratives ou de provinces.

(2) Voyez sur cette Université la page 346 de ce vol., chap. IX.

(3) Outre le trop grand nombre de diocèses que renferme l'île, ce qu'il y a de plus monstrueux c'est leur circonscription, qui est fort vicieuse; par exemple, les villages d'*Ottana* et de *Sarrule*, qui dépendent de l'évêque d'Alghero, sont éloignés de la ville de ce nom de 135 kilomètres, tandis que celle de Nuoro, où siége un autre évêque, ne se trouve qu'à 23 kilomètres de là. Je pourrais multiplier ces exemples à l'infini.

départ du bateau du port de Gênes, ou du moins qu'elle y avait été rétablie.

Nouvelles de Gênes. Il aurait fallu s'être trouvé alors dans ma position pour juger des impressions que je ressentis pendant les éternelles heures qui s'écoulèrent entre la première apparition du bateau postal si longuement désiré depuis bien des jours, et son arrivée au port. Les nouvelles qu'il apporta vinrent confirmer ce que la vue de l'écusson de Savoie dans le pavillon m'avait déjà clairement indiqué, c'est-à-dire que l'autorité royale était réellement rétablie à Gênes; ce qui eut lieu par la principale coopération de mon frère, le général Alphonse, secondé par mon autre frère, le général Alexandre. Je reçus en même temps du nouveau ministère l'assurance qu'on ne m'aurait pas oublié et qu'on m'aurait expédié au plus tôt la force armée et les fonds qui me faisaient défaut.

Résignation des fonctions publiques. Je pus dès lors prendre toutes les mesures nécessaires pour assurer l'ordre et la tranquillité dans le pays; ce que j'obtins graduellement, en usant à la fois d'énergie et de persuasion; de façon que vers la fin du mois de septembre de la même année, l'île m'ayant paru suffisamment tranquillisée, pour ne plus devoir être gouvernée exceptionnellement, je m'empressai de résigner volontairement les fonctions de *Commissaire extraordinaire*, pour accepter celles de Commandant général militaire de l'île, que je ne pus refuser d'abord et que je gardai jusqu'à la fin de 1851. A cette époque le mauvais état de ma santé et le besoin de repos, m'engagèrent à quitter tout à fait le service et à rentrer dans la vie privée. Je pus alors consacrer mes loisirs à la continuation de mes travaux sur ce même pays, qui a fait depuis quarante années l'objet spécial de mes études.

État actuel des choses dans l'île. Depuis la cessation du pouvoir exceptionnel du *Commissaire royal extraordinaire* de 1849, la Sardaigne fut pendant dix années gouvernée et administrée comme elle l'était lors de l'arrivée dudit Commissaire; mais une loi toute

QUELQUES NOTICES

SUR LES

OPÉRATIONS GÉODÉSIQUES

ET PLANIMÉTRIQUES

EXÉCUTÉES DANS L'ILE DE SARDAIGNE POUR LE CADASTRE

PENDANT LES ANNÉES 1840 - 1856.

PREMIÈRE PÉRIODE.

Propriétés *parfaites* et *imparfaites*.

Après le rachat des fiefs, qui eut lieu en 1836, le Gouvernement dut entrer dans une nouvelle voie par rapport à la propriété territoriale de l'île, et aux lois qui doivent la régir. Déjà par un édit du 26 février 1839, on avait établi des règles pour la classification et la division des terrains, avec indication des propriétés privées, en les divisant en *parfaites* et *imparfaites*, selon qu'elles étaient libres, ou soumises à la servitude de la pâture, qu'elles étaient possédées avec des titres, ou qu'elles étaient reconnues pour la simple possession, de temps presque immémorial, et qu'elles étaient réduites en culture, acquises d'une manière quelconque. On statua alors sur la véritable condition des terrains *domaniaux* et *communaux* etc., etc.

QUELQUES NOTICES

SUR LES

OPÉRATIONS GÉODÉSIQUES

ET PLANIMÉTRIQUES

EXÉCUTÉES DANS L'ILE DE SARDAIGNE POUR LE CADASTRE

PENDANT LES ANNÉES 1840 - 1856.

PREMIÈRE PÉRIODE.

Après le rachat des fiefs, qui eut lieu en 1836, le Gouvernement dut entrer dans une nouvelle voie par rapport à la propriété territoriale de l'île, et aux lois qui doivent la régir. Déjà par un édit du 26 février 1839, on avait établi des règles pour la classification et la division des terrains, avec indication des propriétés privées, en les divisant en *parfaites* et *imparfaites*, selon qu'elles étaient libres, ou soumises à la servitude de la pâture, qu'elles étaient possédées avec des titres, ou qu'elles étaient reconnues pour la simple possession, de temps presque immémorial, et qu'elles étaient réduites en culture, acquises d'une manière quelconque. On statua alors sur la véritable condition des terrains *domaniaux* et *communaux* etc., etc.

Opérations planimétriques.

Un décret royal du 28 avril 1840, rédigé en guise de règlement, prescrivait le mode de procéder, non pas encore à un cadastre parcellaire, que l'on ne pouvait exécuter alors, mais à des opérations planimétriques, qui devaient être combinées de manière, qu'avec le temps, elles pussent servir à la formation régulière des plans partiels d'un cadastre.

A qui confiées.

Cette importante opération fut confiée à un officier supérieur distingué, faisant alors partie du Corps royal d'État Major, l'actuel général, chevalier Charles De Candia, celui-là même qui avait bien voulu être mon collaborateur dans les travaux de ma carte de l'île (1). Comme il est natif de Sardaigne et qu'il connaît parfaitement son pays, on ne pouvait faire un meilleur choix.

Sur quoi elles furent établies.

Il est superflu d'entrer ici dans tous les détails sur la répartition du personnel que cet habile officier eut sous ses ordres pour exécuter cette tâche difficile et délicate. Les opérations eurent pour base la grande triangulation qui a servi de réseau principal à notre grande carte. Cette triangulation fut vérifiée et renouvelée; elle fut suivie d'une autre triangulation de second ordre, toute nouvelle, et celle-ci fut à son tour fractionnée en une autre série de triangles plus petits, compris dans le territoire de chaque commune; de façon que la surface de l'île fut couverte d'un nombre infini de points déterminés en positions et en distances entre eux; ce qui servit de base aux relèvements partiels planimétriques faits à la planchette et au moyen de la stade.

Orientation des plans.

Ces relèvements eurent lieu dans chaque commune sur un plan spécial; ils furent tous orientés sur un même azimut; enfin on y procéda selon les règles de l'art, et selon les connaissances et les exigences modernes.

---

(1) On peut voir dans la première partie du *Voyage*, édition de 1839, pages 481-502, une notice sur les opérations géodésiques faites en Sardaigne pour la construction de cette carte.

SECONDE PÉRIODE.

Les travaux planimétriques mentionnés ci-dessus touchaient à leur terme lorsqu'eurent lieu les événements politiques de 1848, dont le résultat fut la réunion administrative de l'île aux autres provinces de la Monarchie de Savoie. Il fallut penser alors à changer les conditions dans lesquelles se trouvait la Sardaigne, et faire cesser l'ancienne répartition féodale et les autres redevances et impôts; car cette répartition tirait son origine d'une disposition des *Cortès* du Royaume de l'an 1698, qui avait établi toutes les charges sur les villages et en avait exempté les villes, d'après les priviléges accordés à ces dernières. Événements de 1848.

En janvier 1850 le ministère présentait au Parlement un projet de loi sur une nouvelle organisation des contributions foncières de l'île, projet qui fut ensuite refait sur des bases plus larges, surtout depuis la suppression des dîmes dont jouissait le clergé Sarde. Nouveau projet de loi.

Un autre grand principe fut consacré par la loi du 15 avril 1851, celui qui établit la propriété parfaite, en délivrant les terrains des servitudes de la vaine pâture (1). Après la promulgation de cette loi, et après celle du 5 juin de la même année, qui posait la base de la direction d'un cadastre dans l'île, celle-ci fut divisée en 24 districts, avec un personnel nombreux mais indispensable pour opérer à la fois avec promptitude et exactitude; on se servit des plans obtenus par les travaux planimétriques anté- Propriété parfaite.

---

(1) Ici se rattache la fameuse loi sur les *ademprivii* dont il sera parlé ci-après.

Récapitulation générale.

La récapitulation générale en superficie par divisions administratives donna le résultat suivant:

Division administrative de Cagliari ..	2,521,607	*star.* métr.
Id. de Sassari ...	1,724,516	
Id. de Nuoro ...	1,704,355	
Superficies en contestation entre les provinces, dans une même division administrative	39,679	
Id. en contestation entre les provinces de divisions différentes...........	28,796	
Total général ...	6,018,957	*star.* métr.

c'est-à-dire 2,407,583 hectares.

Comparaison.

Il est bon de noter que dans la mesure de la superficie de l'île, opérée géographiquement par moi et par M. De Candia, nous eûmes pour résultat:

	239,2034	myriam. carrés.
Les opérations postérieures donnèrent	240,7583	
Différence	1,5549	

ce qui fait à peu près un myriamètre carré et demi; différence qui n'est pas appréciable sur un périmètre de près de mille milles, surtout avec le tracé de ma grande carte à l'échelle de $\frac{250}{1000}$.

Le relèvement parcellaire cadastral, comparé à celui obtenu jadis par le calcul direct planimétrique, donne pour la superficie de l'île une différence tant soit peu plus élevée; car l'on obtint par le premier moyen une superficie de 2,407,583 hectares, tandis que le total cadastral s'éleva à 2,425,028 hectares; ce qui, du reste, se conçoit aisément, si l'on pense que ce dernier chiffre est le produit de l'accumulation de petites erreurs sur un *million* et *deux cent mille* parcelles, produit auquel il faut ajouter quelques duplications dans les calculs des plans limitrophes, et dans l'évaluation des terrains improductifs, plages, rochers, marécages, etc. non imposables. Différences de totaux.

Entre les années 1851 et 1858, le mouvement de la propriété en Sardaigne a aussi fait changer de face les proportions primitives, à l'avantage des particuliers.

Un simple aperçu comparatif en démontrera toute l'importance:

		en 1851	en 1858
Terrains appartenants	au domaine...	546,875 hect.	390,260 hect.
Id.	aux communes	555,810	508,002
Id.	aux particuliers	1,277,506	1,526,766
Id.	en contestation	27,392	

Ces résultats, qui ont eu lieu successivement, sont dus surtout aux ventes considérables de terrains domaniaux, à des concessions faites par les Communes à leurs administrés, pour le défrichement des terrains incultes, et enfin aux nombreux jugements rendus par suite des réclamations admises devant le conseil de direction du cadastre et celui du contentieux administratif. Changements.

Ce mouvement de la propriété en faveur des particuliers tend toujours à s'accroître par des achats continuels de terrains domaniaux, qui finiront par disparaître presque tous lorsque l'on aura mis en vigueur la loi des *ademprivii* que les événements de 1859 ont empêché le Parlement Sarde de voter, mais qui sera bientôt mise en vigueur. Mouvement de la propriété.

rieurs. Ce nouveau corps d'ingénieurs du cadastre, placé sous les ordres du même chef, se mit aussitôt à l'œuvre, et, guidé par des instructions convenables, il put, au bout de cinq années d'un travail assidu, donner pour résultat des propriétés territoriales mesurées, le nombre total de 1,267,071 parcelles fractionnées, pour 208,706 possesseurs.

Nouvelle répartition de l'impôt.

Sur environ *deux millions quatre cent mille* hectares, qui représentent la superficie de l'île, divisée en propriétés privées, communales et domaniales, on a taxé:

	886,615	hectares de terrains arabeires.
	52,392	de vignobles.
	8,181	en culture d'oliviers.
	5,816	en culture d'orangers, de citronniers, d'amandiers, jardins potagers et d'agrément.
Total...	953,004	hectares.

On eut en produits variés:

	251,938	hectares en forêts d'arbres glandifères (1).
Total	1,204,942	hectares en terrains productifs.

Les autres 1,220,086 hectares furent ainsi répartis:

925,350	hectares de terrains incultes.
294,736	hectares en étangs productifs, marais, salines, roches improductives, lits de fleuves et de torrents, plages, chemins de différentes classes, et espaces occupés par les maisons dans les centres de populations, villes, villages et bourgades. La superficie occupée par les corps moraux et par les établissements publics est résultée de 49,663 hectares.

(1) Chêne-rouvre, chêne-vert, chêne-liége, et leurs différentes variétés.

RÉSULTAT GÉNÉRAL DES IMPOSITIONS DIRECTES

DE L'ANNÉE 1858.

Contributions	Impôt dû à l'État	Frais de perception	Total des colonnes 2 et 3	Surcharges (*Sovraimposte*) Aux divisions et aux provinces	Surcharges (*Sovraimposte*) aux communes	Total des colonnes 4, 5 et 6
1	2	3	4	5	6	7
Contribution foncière	2,321,114. 16	170,327. 94	2,491,442. 10	549,305. 50	1,387,781. 08	4,428,528. 68
Taxe des patentes..	177,938. 57	9,673. 83	187,612. 40	26,261 53	52,210. 83	266,084. 76
Impôt pers. et mobil.	245,528. 78	14,441. 26	259,970. 04	37,715. 64	77,800. 04	375,485. 72
Taxe des gabelles ..	45,825. 17	1,760. 21	47,585. 38	» »	» »	47,585. 38
Poids et mesures ...	26,318. 70	» »	26,318. 70	» »	» »	26,318. 70
Voitures publiques..	7,531. 53	301. 26	7,832. 79	» »	» »	7,832. 79
Totaux ...	2,824,256. 91	196,504. 50	3,020,761. 41	613,282. 67	1,517,791. 95	5,151,836. 03

Base de l'impôt foncier.

L'impôt foncier du dixième de la rente nette fut appliqué aux biens ruraux et aux édifices possédés par les particuliers, et par les Communes (en exceptant les biens domaniaux); ce qui donna comme rente imposable, en livres de Piémont, soit en francs,

Sur les biens ruraux ...	L.	18,296,951
Sur les édifices	»	2,654,445
Total de la rente imposable ...	L.	20,951,396

Ainsi on préleva un impôt de 2,095,139, 60.

En ajoutant à cette somme deux centimes additionnels fixés par la loi du 14 juillet 1852, on eut pour l'impôt principal un total de 2,437,042 livres; ce qui ne serait pas excessif, si l'on s'était borné à la somme intégrale en question, mais on ne s'en tint pas là, et on y ajouta force centimes additionnels, qui ont fini par doubler et même par tripler l'impôt principal. Je ne veux pas entrer dans des questions financières; c'est pourquoi je me borne à mettre fin à cet aperçu sur le cadastre de l'île, en donnant ci-contre un tableau, qui vient d'être publié tout récemment dans le journal officiel de Sardaigne (1), et que j'ai lieu de croire puisé à bonne source; on voit par ce tableau ce que l'île paye aujourd'hui, seulement en impositions directes.

Observations de l'auteur.

On a calculé que le seul montant des impositions directes s'élèverait actuellement, dans l'île de Sardaigne, à près de 8 francs 98 centimes par individu, en comptant sa population à 573,115 âmes, comme on le verra ci-après. A cette somme il faut ajouter celle des impositions indirectes dont je ne suis pas parvenu à me procurer le chiffre.

---

(1) *Lo Statuto* du 6 septembre 1859, nº 164.

RÉSULTAT GÉNÉRAL DES IMPOSITIONS DIRECTES

DE L'ANNÉE 1858.

Contributions	Impôt dû à l'État	Frais de perception	Total des colonnes 2 et 3	Surcharges (*Sovraimposte*)		Total des colonnes 4, 5
				Aux divisions et aux provinces	aux communes	
1	2	3	4	5	6	7
Contribution foncière	2,321,114. 16	170,327. 94	2,491,442. 10	549,305. 50	1,387,781. 08	4,428,528.
Taxe des patentes ..	177,938. 57	9,673. 83	187,612. 40	26,261 53	52,210. 83	266,084.
Impôt pers. et mobil.	245,528. 78	14,441. 26	259,970. 04	37,715. 64	77,800. 04	375,485.
Taxe des gabelles ..	45,825. 17	1,760. 21	47,585. 38	» »	» »	47,585.
Poids et mesures ...	26,318. 70	» »	26,318. 70	» »	» »	26,318.
Voitures publiques..	7,531. 53	301. 26	7,832. 79	» »	» »	7,832.
Totaux ...	2,824,256. 91	196,504. 50	3,020,761. 41	613,282. 67	1,517,791. 95	5,151,836.

Augmentation de la propriété.

Malgré les payements mentionnés dans le tableau précédent, et ceux des impositions indirectes qui n'y sont pas compris, on ne saurait nier que depuis les dix dernières années, le bien-être des Sardes ne se soit, en général, considérablement accru, à la suite d'une plus grande activité prise par le commerce intérieur et extérieur de l'île. Il y a aujourd'hui dans l'île de Sardaigne un mouvement très-sensible vers un accroissement de propriétés, mouvement que le Gouvernement doit favoriser, en lui procurant ce qui lui fait encore défaut, savoir: des moyens plus réguliers, plus faciles et plus économiques de communication avec le Continent; une plus grande sûreté des personnes et des propriétés; et enfin une administration de la justice plus prompte et plus efficace. Le nombre et surtout la qualité des prisons laisse encore beaucoup à désirer.

Cour d'Assises et Jury.

On parle maintenant d'introduire dans l'île les jugements en matière criminelle par Cour d'Assises avec jury. Sans vouloir entrer en discussion sur la bonté de ce système, je me bornerai à dire qu'il est fort douteux pour moi qu'il puisse porter de bons fruits dans un pays où l'esprit de *vendetta* n'est pas encore entièrement extirpé. Il est facile de prévoir que plus d'un juré indigène émettra son vote sous l'impression d'une menace et sous celle de la crainte d'un coup de fusil au sortir même de l'audience, en dépit de la protection de l'autorité. Les exemples ne manquent, ni en Corse, ni en Sardaigne par les temps passés, d'hommes mortellement frappés au milieu même d'une nombreuse escorte. Mais en Corse la force publique est, proportionnellement, deux fois plus nombreuse qu'en Sardaigne; ainsi, avec l'introduction du jury dans cette dernière il faudra tout d'abord doubler le personnel des Carabiniers Sardes; sans cela, au lieu de suivre le progrès dans lequel elle marche, cette île retomberait bientôt dans la barbarie.

Statistique judiciaire, criminelle.

Quoiqu'il en soit, voici le tableau de la statistique judiciaire criminelle de 1850 à toute l'année 1858.

STATISTIQUE JUDICIAIRE CRIMINELLE DANS L'ILE DE SARDAIGNE

DE 1850 À TOUT 1858.

ANNÉES	NOMBRE DES CRIMES									SENTENCES		
	contre					contre		crimes divers	TOTAUX	d'absolution	de condamnation	T
	les personnes		la propriété			l'ordre public	les mœurs					
	homicides	autres offenses	grassations	vols	autres dommages							
1850	287	723	144	814	384	258	46	1132	3788	81	474	
1851	202	660	113	575	796	326	49	851	3572	268	768	
1852	123	619	112	658	717	271	30	1023	3553	210	608	
1853	130	540	147	1023	903	227	33	1427	4430	327	923	
1854	140	473	133	1041	708	209	34	1055	3793	488	1219	
1855	89	279	133	928	673	172	24	1041	3339	411	910	
1856	97	276	111	906	793	179	33	849	3244	657	1236	
1857	91	234	140	1009	435	124	51	914	2998	632	1131	
1858	112	337	107	661	724	80	36	455	2512	637	1133	

Banque nationale (Succursale)

Une institution implantée assez récemment dans l'île, mérite d'être mentionnée, car malgré sa récente installation elle est déjà en bonne voie et elle promet de rendre de grands services. Je veux parler de la Succursale de la Banque nationale, fondée à Cagliari au mois de mars 1857. On verra par le tableau ci-contre que dans les 20 mois qui se sont écoulés entre l'établissement de cette banque et tout le premier semestre de l'année 1859, il y a eu un mouvement remarquable, au-dessus de toute prévision, et que l'on a même retiré d'assez grands bénéfices.

Ses premiers résultats.

Il faut penser que dans un pays comme la Sardaigne, a peu près neuf aux opérations commerciales d'un ordre élevé, une semblable institution devait rencontrer de grandes difficultés, et qu'elle ne dut d'abord fonctionner qu'avec peine; malgré cela, on peut voir par le tableau en question que dans les 20 mois de sa première existence, cette banque a eu pour plus de 25 millions d'encaissement et 24 1|2 de payements; que le mouvement des comptes courants a été de 12 millions 1|2 de recette, et de près de 10 millions de sortie; enfin, que les bénéfices bruts pour ces 20 mois se sont élevés à la somme de 141,000 livres.

Son avenir.

Ainsi on peut apprécier les avantages que doit apporter une pareille institution, et surtout les secours qu'elle fournira à l'agriculture et au commerce de l'île.

TABLEAU STATISTIQUE DES PRINCIPALES OPÉRATIONS EXÉCUTÉES PAR CETTE SUCCURSALE

DEPUIS LE MOIS DE MARS 1857 À TOUT JUIN 1859.

ÉPOQUES	EFFETS ESCOMPTÉS		ANTICIPATIONS s/ Dépôts de fonds publics et s/ les cédules de la ville.	MOUVEMENT GÉNÉRAL de la Caisse — Sommes		MOUVEMENT des comptes-courants — Sommes		TRANSMISSION de fonds en billets à l'ordre	BÉNÉFICES en général (1)
	s/ places de l'État	s/ France		encaissées	payées	encaissées	payées		
Année 1857	1,197,542	»	269,270	7,489,330	5,797,290	1,953,634	1,777,350	3,230,603	29,251
id. 1858	4,943,441	437,307	601,872	11,927,730	12,691,080	6,551,531	6,173,254	4,623,234	70,708
1er semestre de 1859	3,167,015	403,256	434,120	5,733,396	6,144,518	4,107,442	4,218,893	1,711,527	41,112
TOTAUX ..	9,307,998	840,563	1,305,262	25,150,456	24,632,888	12,612,607	9,969,497	9,665,364	141,071

(1) Les frais d'administration ne sont pas deduits des bénéfices.

PRINCIPAUX ÉTATS AVEC LESQUELS L'ILE DE SARDAIGNE FAIT DES ÉCHANGES.

Désignation	Importations			Exportations		
	1852	1856	1857	1852	1856	1857
États Sardes du Continent	4,741 m. l. [1]	8,304 m. l.	6,557 m. l.	8,104 m. l.	6,267 m. l.	4,798 m. l.
Angleterre	1,754	1,006	1,662	141	430	865
France et Algérie	1,567	2,833	3,001	738	1,916	2,960
Deux-Siciles	167	257	379	1,292	980	1,851
Espagne	30	142	63	»	803	1,428

[1] m. l. signifie le nombre rond de mille livres de Piémont, soit mille francs.

A la page 458, livre VI, chap. II de la première partie de mon *Voyage*, seconde édition (1839), on trouve un tableau du mouvement commercial de l'île de Sardaigne pendant dix années, 1827-1836 (1), dont la moyenne donne pour chaque année les résultats suivants :

	Importation	Exportation
Moyenne de 1827 à 1836	7,996,179. 01	7,060,622. 02
Moyenne des années 1852, 1856, 1857	12,722,666. 66	11,793,666. 66
Différence en plus	4,726,487. 65	4,733,044. 64

(1) Il y a eu faute d'impression dans ce volume ; lisez : [illegible]

MOUVEMENT DE LA PRODUCTION,

DE LA CONSOMMATION DANS L'ILE ET DE L'EXPORTATION DU SEL DE SARDAIGN

DE L'ANNÉE 1840 À L'ANNÉE 1858.

Quantités en quintaux métriques.

Années des récoltes	Sel recueilli	Déchet calculé au 20 p. o/o	Sel restant disponible	Sel distribué et consommé dans l'île	Sel exporté de l'	
					livré pour les États du Continent	vendu à l'étranger
1840	251,338,85	50,267,77	201,071,08	39,482,68	255,504,73	7,111,77
1841	534,487,78	106,897,55	427,590,23	37,117,07	281,526,70	6,675,66
1842	288,878,81	57,775,76	231,103,05	40,361,72	273,146,77	11,018,24
1843	459,001,62	91,800,92	367,203,70	37,589,68	227,428,46	19,020,65
1844	518,583,13	103,716,62	414,866,51	35,191,80	160,928,33	12,367,48
1845	544,742,26	108,948,45	435,793,81	36,912,27	202,853,86	4,403,30
1846	474,492,21	94,898,44	379,593,77	32,071,35	136,530,60	15,118,80
1847	311,685,02	62,337,00	249,348,02	32,636,58	161,031,36	8,329,95
1848	351,613,52	70,322,70	281,290,82	27,982,38	268,458,64	64,994,80
1849	522,586,71	104,517,34	418,069,37	28,461,55	213,511,91	181,043,52
1850	398,730,60	79,746,12	318,984,48	28,470,00	141,835,00	222,595,00
1851	239,213,51	47,842,70	191,370,81	32,306,00	73,568,00	144,293,00
1852	418,658,50	83,731,70	334,926,80	23,784,00	94,479,00	89,896,00
1853	562,183,00	112,436,60	449,746,40	21,180,00	220,607,00	45,401,00
1854	661,404,73	132,280,94	529,123,79	19,579,00	337,703,00	199,392,00
1855	775,944,00	155,188,80	620,755,20	27,979,00	312,322,00	340,651,00
1856	873,367,00	174,673,40	698,693,60	29,067,00	259,714,00	343,886,00
1857	970,000,00	194,000,00	776,000,00	29,697,00	299,957,00	305,354,00
1858	1,175,910,62	235,182,12	940,728,50	28,438,00	287,374,00	164,465,00
Totaux	10,332,824,87	2,066,564,93	8,266,259,94	598,407,08	4,208,480,36	2,186,017,29

[1] Les chiffres des exportations n'ont aucun rapport avec ceux de la production annuelle du sel, car n'est pas exportée dans la même année qu'on la recueille, mais dans les années successives, et s t les demandes.

PRINCIPAUX MINÉRAUX EXPLOITÉS DANS L'ILE DE SARDAIGNE

de 1851 à tout 1858 (*en myriagrammes*)

NOM DES LOCALITÉS	QUALITÉ DU MINÉRAL	ANNÉES 1851	1852	1853	1854	1855	1856	1857	1858	Ouvriers employés
Monteponi (Iglesias)	Plomb argentifère	98,330	57,900	91,120	88,210	72,800	139,720	231,846	354,286	345
Reigraxius et autres localités des environs d'Iglesias et de Domusnovas.	idem	»	»	»	»	16,480	5,640	6,580	16,020	60
Rosas (Villamassargia)	idem	6,500	2,000	»	»	»	1,250	»	»	15
Montevecchio (Guspini)	idem	13,120	22,724	21,070	78,290	63,120	108,020	149,894	246,024	200
Gennamari (Arbus)	idem	»	3,182	»	1,770	3,930	6,800	1,100	7,173	27
Ingurtosu (idem)	idem	»	»	»	»	»	»	6,580	16,020	60
Gibbas (Villapuzzu)	idem	3,330	23,480	12,360	23,820	33,190	»	»	»	130
Perdalba (S. Vitto)	idem	1,500	300	80	»	»	»	»	»	4
Peddialtu (idem)	idem	»	500	350	»	»	»	»	»	2
Corr-è-boi (Lanusei)	idem	»	»	»	6,607	48,946	18,950	33,690	24,100	43
Lula (Nuoro)	idem	»	»	»	»	»	4,320	5,400	»	10
Su Suergiu (Villasalto)	Antimoine sulfuré	»	»	»	»	10,130	10,130	2,540	»	25
Bau-Tallentino (Lanusei)	Cuivre pyriteux	»	»	»	13,640	13,380	13,380	5,670	»	86
Sas Covas (Bosa)	Manganèse sulfuré	»	»	»	»	»	»	1,891	2,864	13
Terras de Collu (Gonnesa)	Lignite	»	»	»	15,000	»	»	»	3,100	5

Ce tableau est en partie extrait d'un travail de feu l'inspecteur des mines, Commandeur Despines, intitulé *Notice statistique de l'industrie minérale des États Sardes*. Turin, 1858, p. 30-33. On y a ajouté ce qui regarde spécialement l'année 1858, qui n'est point comprise dans ce travail.

Les métaux indiqués dans le tableau précédent sont exportés tels qu'on les retire de la mine; on les envoie sur le Continent pour y être fondus, car jusqu'à ce jour on n'a pas rétabli de fonderie en Sardaigne (1), malgré sa réputation, bien peu méritée aujourd'hui, d'être un pays abondant en bois. Plusieurs causes concourent à son appauvrissement progressif en cette matière: 1° l'incurie séculaire des pâtres de chèvres; 2° les mauvaises spéculations du Gouvernement dans la concession des coupes, dans la vente des arbres et dans celle de terrains boisés à des étrangers qui ne pensent qu'à leur profit, sans s'inquiéter des dommages qu'ils causent au pays; 3° les dégradations continuelles faites par les habitants des lieux voisins des forêts; celles-ci disparaissent dans une proportion effrayante aux environs des populations; 4° enfin, le manque de surveillance efficace de la part des autorités supérieures, et l'infidélité et la corruption des agents forestiers subalternes. Destruction des bois et forêts.

La Sardaigne n'a pas plus que la Corse, l'Afrique française et la Grèce (2), échappé à la dévastation des Feux mis par les pâtres.

---

(1) Les grands tas de scories qui se trouvent à l'entour du village de *Domusnovas* annoncent qu'on avait jadis tiré parti du cours d'eau considérable qui traverse ce village, pour y établir des fonderies de plomb (Voyez le vol. I de cet *Itinéraire*, chap. III, p. 219). La fonderie de *Villacidro*, qui date de près d'un siècle, est également abandonnée et en ruine (Voyez le même chapitre, p. 358).

(2) Voici un passage remarquable de l'*Expédition scientifique en Morée*, section des sciences physiques, Paris, 1834, Géologie et Minéralogie, par MM. Pouillon de Boblaye et Virlet, page 373. « L'homme a trouvé dans le feu un auxiliaire puissant pour hâter « la destruction de la végétation dans les parties élevées (de la « Grèce): un usage barbare, sans doute proscrit lorsque la Grèce « était plus civilisée, mais pratiqué depuis un grand nombre de « siècles, consiste à incendier les forêts et les bois taillis des « montagnes. Nous avons vu sur le mont Lycée les bergers incen- « dier des forêts de chênes, création de plusieurs siècles, pour

bois, causée par les pâtres de chèvres, qui de temps immémorial mettent, pendant les mois d'été, le feu aux broussailles, pour faire pousser quelques bourgeons nouveaux, afin de nourrir leurs nombreux troupeaux. Il est bien rare que le feu mis pour cette fin aux arbustes d'une localité, même restreinte, puisse être maintenu dans les limites de l'aire que l'on se propose d'incendier; il arrive presque toujours que ces feux gagnent en étendue, et se propagent dans les lieux voisins; et alors on voit des espaces considérables de plusieurs lieues, des montagnes entières, de vastes forêts, et même des terrains couverts de moissons et plantés à vigne ou en oliviers, devenir en peu d'heures la proie des flammes. Il ne se passe pas

---

« donner des pâturages aux chèvres, ou semer un peu d'orge sur « un sol bientôt dépouillé. Aujourd'hui, que les forêts ont disparu, « ils s'attaquent aux arbustes qui couvrent encore une partie des « montagnes; on les brûle périodiquement à certains intervalles, « pour donner des pousses nouvelles aux troupeaux. Ce procédé « ne tarde pas à détruire entièrement les souches; la terre, de« venue sèche et friable, est entraînée par les pluies d'hiver, et « il ne reste plus qu'un rocher entièrement nu. Tel est l'état des « montagnes d'une grande partie de la Grèce et surtout de l'*Ar*« *golide*, de l'*Attique* et de la *Laconie*, où la végétation la plus « riche n'a pu lutter contre l'action destructive de l'homme ..... « Le résultat immédiat de la destruction de ces forêts et de la terre « végétale, est de tarir les sources et les puits des vallées: ainsi « nous avons entendu les Albanais des vallées de *Kelly* et d'*An*« *gélo-Castro* dans l'*Argolide*, se plaindre de la disparition de « l'eau, depuis le temps où leurs ancêtres vinrent s'y établir; mais « au lieu de réparer le mal, ils se contentent d'anathématiser les « sources taries, en les comblant de pierres. Un effet plus désas« treux encore est l'accroissement de la violence et des produits « des torrents qui dévastent une grande partie des plaines infé« rieures! » Ce tableau et ces récits sont en tout point applicables à la Sardaigne, et il n'y a qu'à changer les noms poétiques et historiques d'*Argolide*, d'*Attique* et de *Laconie* en ceux plus obscurs de *Barbargia*, d'*Ogliastra*, et de *Gallura*.

d'années qu'on n'ait à déplorer de semblables dévastations; l'énumération de ces faits serait trop longue et trop fastidieuse; c'est pourquoi, pour donner une idée de l'immense quantité de ces incendies annuels, qui durent pendant près de quatre mois, je me bornerai à citer deux exemples. Ayant fait, au commencement de septembre 1828, une course sur la cime du mont *Gennargentu*, pour mes travaux de la carte, je dus passer la nuit du 5 au 6 de ce mois sur le point le plus élevé de la Sardaigne, en dormant à côté de mon signal et de mes instruments; la nuit était belle et je distinguais au clair de la lune les principales régions de toute l'île, et alors je ne comptai autour de moi, pas moins de 38 endroits dévorés par les flammes, parmi lesquels plus d'une forêt. On trouvera à la fin de cet article p. 577, note A, un rapport fait par l'Intendant général de la Division administrative de Nuoro, qui me fut adressé en 1849, lorsque j'étais revêtu des fonctions de Commissaire R. extraordinaire; on pourra juger par cette pièce, qui se rapporte à une seule province, de l'étendue du mal dans tout le reste de l'île.

Ce n'est pas que les lois manquent pour mettre fin à ces funestes dévastations, mais l'autorité ne s'est jamais émue à cet égard, et la force publique n'est pas suffisante pour parvenir à ce résultat. Comment d'ailleurs surveiller des espaces considérables entièrement déshabités; comment surprendre sur le fait les vrais coupables? Il existe bien une loi qui défend l'introduction des troupeaux de chèvres dans les lieux fraîchement brûlés, mais elle n'a pas été appliquée, que je sache, et pour cela il faudrait avoir une force publique bien plus considérable que celle dont peut disposer l'autorité. Lois inefficaces.

Un autre dommage causé par les pâtres c'est celui de mutiler les arbres lorsque dans l'été ils conduisent les troupeaux dans les bois, afin de faire manger aux chèvres les feuilles tendres de la nouvelle année; de grosses branches de ces arbres sont coupées alors sans discrétion, et

à l'endroit où elles sont détachées du tronc il reste dans celui-ci une plaie par laquelle passe la pluie, et à la longue le mal pénètre dans l'intérieur de l'arbre et le pourrit, sans que l'on s'en aperçoive du dehors; cela explique pourquoi une grande partie des chênes abattus comme excellents, sont abandonnés sur place aux premiers coups de hâche qu'on leur donne pour les équarrir; ce cas est si commun que sur une coupe l'on peut compter au moins un tiers de déchet pour cette cause, qui provient uniquement de l'incurie des pâtres, et du peu de surveillance des employés subalternes forestiers.

Moyen proposé par l'auteur.

Quant à moi, je crois que le moyen le plus efficace pour mettre fin à ces déplorables dévastations, c'est de remonter résolument à leur source, et le moment est à mon avis très-opportun, car la loi sur les *Ademprivii*, c'est-à-dire sur la *vaine pâture*, qui doit être sous peu mise en vigueur, pourra faciliter au Gouvernement les moyens de disposer d'une certaine quantité de terrains déclarés domaniaux et en même temps propres à la culture. Voici comment j'y procéderais: je frapperais d'abord d'une forte taxe tous les propriétaires des troupeaux de chèvres, qui passent leur vie dans l'oisiveté, et qui tirent à peine du produit de leur bétail de quoi nourrir misérablement leurs familles, et conjointement avec cette taxe, j'inviterais tous ceux d'entre eux qui désireraient changer de condition à se présenter, pour recevoir des terrains cultivables, et même des avances sur les frais d'installation en un lieu de la province fixé à cet effet, pour l'établissement d'une nouvelle population.

Colonisation.

J'ai beaucoup étudié la question d'une colonisation, qui aurait pour but d'augmenter le nombre des habitants de l'île, et surtout de mettre en culture tant de terrains encore incultes qu'elle renferme; j'ai à cet effet visité l'Afrique française et j'ai pris tous les renseignements désirables; ce qui m'a donné la certitude, que l'implantation dans l'île de colons étrangers ne pourrait être une bonne spéculation, ni pour le Gouvernement, ni pour des

particuliers. Je me suis convaincu que le seul moyen solide d'augmenter en Sardaigne la population et le travail des champs, est celui d'appeler aux occupations agricoles la classe encore trop nombreuse des pasteurs, et surtout celle des pâtres de chèvres, en leur faisant des concessions de terrains, et même des avances sur les frais de leur établissement en nouvelles populations. Ce serait un essai à faire dans chaque province, où il existe certainement des localités libres qui seraient propres à cet effet, et qui en même temps seraient saines et susceptibles de culture; au reste, la tendance des familles de pasteurs vers la vie sociale et agricole est déjà, à l'heure qu'il est, généralisée dans l'île; il n'y a plus qu'à la seconder, et je crois que l'instant où le Gouvernement est sur le point d'avoir à sa disposition des terrains propres à la culture, est très-propice pour leur donner une pareille destination. J'ai la conviction qu'en agissant de la sorte, on tirerait de ces terrains un meilleur parti que si on les vendait argent comptant à des spéculateurs; le nombre des Communes augmenterait peu à peu, avec celui des agriculteurs; les vices inhérents à la vie pastorale disparaîtraient, les incendies et les dévastations des lieux boisés cesseraient avec la cause qui les produit; enfin, le bien-être des familles appelées à la vie sociale porterait avec lui un accroissement progressif de population.

Au reste il ne faut pas perdre de vue le proverbe qui dit *que ce qui est de tous n'appartient à personne*, proverbe qui s'adapte parfaitement à la condition des *Ademprivii*, c'est-à-dire de la *vaine pâture;* or comme la plus grande partie des terrains que les Communes possèdent, où qu'elles possèderont d'après la nouvelle loi, sont presque tous boisés, et même couverts de forêts, on peut prévoir qu'en peu d'années, si on ne les partage pas entre les particuliers, ou si on ne les leur donne pas à bail, ces terrains deviendront des landes dévastées et incultes. Le seul moyen qui existe pour obtenir la conservation des forêts Vaine pâture.

comprises dans les terrains sujets aux *Ademprivi*, c'est de les concéder à des individus solvables, avec défense de les défricher, en leur laissant seulement la faculté de la simple pâture et celle d'abattre les vieux arbres dans la mesure et avec les précautions exigées pour la conservation des forêts. Au reste, les exemples parlent d'eux-mêmes; les forêts qui appartiennent à des propriétaires (1) et même à des communes bien administrées, comme serait par exemple, la forêt d'*Orani*, sont pleines de vie et possèdent des arbres magnifiques, tandis que les vallées voisines, par lesquelles le feu a passé, et qui sont livrées à la vaine pâture, présentent l'aspect de la désolation et de l'aridité la plus affreuse, quoique, dans le fond, le sol soit partout de même nature. Je pourrais multiplier les exemples de ces contrastes si les bornes que je me suis imposées dans ce travail ne m'empêchaient de le faire.

Autre genre de dévastation.

Il a été jusqu'ici question de dévastations causées aux bois et aux forêts par les habitants de l'île; il me reste maintenant à signaler un autre genre de destruction, qui, sous l'apparence de légalité qu'elle semble avoir, n'en est pas moins aussi déplorable que l'autre. Je veux parler des coupes faites pour le compte du Gouvernement, et surtout de celles concédées à des spéculateurs étrangers, qui en ont usé sans un contrôle efficace; ceux-ci à l'heure qu'il est, ont fini par faire disparaître de la surface de l'île tout le bois de construction proprement dit (*Quercus Robur*);

---

(1) Je citerai la portion de forêt du grand plateau du *Sarcidano*, achetée depuis quelques années seulement par M. le marquis de Laconi, et qui, malgré le peu de temps qu'elle est dans ses mains, offre déjà un contraste frappant avec l'autre partie du même plateau appartenant à un autre possesseur. Le même fait se renouvelle dans la grande propriété *Cossu*, dite de *S. Cosimo*, entre *Seurgus*, *Silius* et *Goni*, où il a suffi d'une enceinte, c'est-à-dire de l'établissement de la propriété, pour faire changer d'aspect aux parties boisées qu'elle renferme.

et en abattant les arbres de cette espèce ils ont en outre causé les plus grands dommages aux autres qui croissaient près de ceux-là. Ce qu'il y a de singulier c'est que pendant que le Gouvernement laissait dévaster ainsi les plus belles forêts de l'île, la Marine Royale Sarde envoyait des bâtiments dans l'Adriatique et même dans les Indes, pour se procurer le bois de construction qui lui faisait défaut dans ses propres États (1).

Ce qui dépasse toute imagination c'est la concession faite par l'Autorité et par des particuliers à des spéculateurs étrangers de l'exploitation des arbres de liége dont l'île abonde, dans le but apparent d'enlever l'écorce grossière de ces plantes pour en faire venir une nouvelle propre à être mise en commerce; mais dont le but réel est d'en extraire le *tan* et d'abattre les arbres jugés trop vieux, qu'ils brûlent ensuite pour en tirer la *potasse*. Cette déplorable industrie a déjà fait disparaître un grand nombre de milliers de ces arbres utiles, que l'on a concédés à ces dévastateurs presque pour rien; car on a vendu pour moins d'un *demi-franc* pièce des arbres robustes et dans la plénitude de leur force, que des agents forestiers subalternes, gagnés par des *pots de vin*, déclaraient vieux et décrépits, en laissant en outre abattre un nombre de ces plantes quadruple de ce qui était convenu. Il est même arrivé plus d'une fois, surtout dans la province de *Gallura*, que les habitants des *Stazzi* près desquels se trouvaient des arbres de liége en abondance, les ont vendus pour le prix de quelques centimes, à ces fabriquants de potasse, tandis que ces plantes étaient la propriété de l'État. Extraction du tan et de la potasse.

Ce n'est pas tout, à l'heure qu'il est les arbres de liége On s'en prend aux chênes-verts.

---

(1) Le bois qui a brûlé, il y a quelques années, dans le fameux incendie du *Morillon* de l'arsenal de Toulon, provenait presque tout de la Sardaigne.

faisant défaut, à force d'en avoir fait disparaître un grand nombre de la surface de l'île, on s'est mis à écorcher les *chênes-verts*, les seuls de l'espèce d'arbres glandifères de la Sardaigne qui eussent été respectés jusqu'à ce jour; on les abat également pour en extraire le tan, et on les brûle pour en tirer de la potasse, ou bien on est assez discret pour les laisser sur pied, en se contentant d'écorcher leur tronc dans toute sa longueur, afin d'en prendre le tan. Ce qu'il y a de pis c'est que les employés forestiers subalternes, non seulement ferment les yeux sur ce désordre, mais il y en a qui [illegible] à opérer pour leur propre compte ce nouveau genre de dévastation. Aussi, en parcourant les montagnes qui sont encore un peu boisées, on assiste au triste spectacle de plantes naguère robustes, privées de leur écorce, et dont les feuilles annoncent un état maladif. Rien ne prouve mieux l'énorme quantité de plantes écorchées et brûlées dans l'île, que la forte extraction que l'on fait depuis peu, du tan, et de la potasse, que l'on embarque journellement de tous les points de la côte pour le Continent.

Cherté du combustible dans les villes.

On pense bien qu'avec une semblable destruction de bois, commencée depuis des siècles par les feux du pâtre de chèvres insouciant, et continuée par la hache de l'avide spéculateur continental, le bois à brûler proprement dit doit être devenu proportionnellement très-cher dans les principaux centres de population et surtout dans les deux villes de Cagliari et de Sassari; aussi dans la première d'entre elles il a été plus d'une fois question de faire une spéculation, celle de tirer le combustible de ménage et surtout le charbon, dont on fait généralement usage pour la cuisine, des côtes de la Romagne, dans la certitude qu'il reviendrait à meilleur prix que celui fourni par les montagnes qui environnent la ville; j'ignore si ce projet a été mis en exécution, mais je sais positivement que le combustible dont on fait usage à Cagliari est maintenant

très-cher (1), et qu'il ne répond pas certainement à la réputation que l'on veut faire à la Sardaigne, d'être un pays abondant en bois.

Je dois ajouter à ces données une particularité assez singulière, qui vient à l'appui de ce que j'ai dit sur le haut prix toujours croissant du bois dans la ville de Cagliari; c'est qu'à l'heure qu'il est cette ville fournit aussi le combustible à de nombreux villages, contrairement à ce que l'on voit presque partout ailleurs, où ce sont les villages qui fournissent le bois aux villes. Il faut dire d'abord qu'il existe dans le *Campidano*, dans la *Marmilla* et surtout dans la *Trexenta*, des villages qui manquent tellement de combustible, que par le passé leurs habitants se servaient des tiges de chardon et de la bouse de vache desséchées pour cuire leur pain. Depuis l'ouverture des grandes routes, qui de ces lieux conduisent à la capitale, c'est de celle-ci que les habitants de ces pays tirent maintenant le bois nécessaire à la cuisson de leur pain. On pourra se convaincre de ce que j'avance en entrant dans la ville en question vers trois ou quatre heures de l'après-midi, par la route de *Monastir*, d'où partent les autres diramations qui conduisent aux villages des contrées nommées ci-dessus. On se croisera alors avec une quantité de chariots attelés d'un ou de deux chevaux, qui ayant apporté à la ville leur cargaison de blé, s'en retournent dans leurs pays, sans autre chargement qu'un peu de verdure et surtout de petits fagots de bois à brûler, que leur fournit le marché de Cagliari, en échange de leur grain. Ainsi il arrive dans cette capitale un cas abso-

---

(1) Je tiens d'une personne digne de foi, qui possède aux environs de cette ville une plantation d'oliviers, qu'ayant fait émonder le petit nombre d'arbres de cette espèce qui s'y trouvent, par des gens de Lucques exerçant dans l'île cette industrie, la vente des branches enlevées couvrit largement les frais de l'opération.

lument inverse de ce que l'on voit partout ailleurs, où ce sont les villages qui apportent aux villes la verdure et le combustible. Celle de Cagliari se pourvoit de bois à brûler par le moyen des bateaux, c'est-à-dire par la voie de mer.

Bois fourni par la ville aux villages.

Autre particularité.

Pour compléter ce que j'avais à dire sur le sujet en question, il me reste à parler d'un fait singulier, dont je fus témoin, il y a peu d'années. Ayant assisté dans l'automne de l'année 1857, à la pose du cable électrique sous-marin, destiné à la correspondance télégraphique entre la Sardaigne et le Continent Africain, j'eus occasion de revoir la ville de Bone que j'avais déjà visitée en 1852; m'étant informé de la condition d'une grande fonderie en fer, placée non loin des ruines d'*Hippone*, que dans mon premier voyage en ces lieux j'avais trouvée abandonnée, j'appris qu'elle avait été remise en activité, et que le combustible qu'on y employait était tiré de la Sardaigne. Comme dans les environs de Bone se trouvent des monts boisés et même de belles forêts, j'ai dû en conclure que l'économie forestière était mieux entendue et mieux maintenue dans l'Afrique Française que dans l'île de Sardaigne.

Économie des eaux.

J'ai envisagé jusqu'à présent les conséquences des dévastations des lieux boisés de l'île sous deux seuls points de vue, celui de la rareté et de la cherté toujours croissantes du combustible et celui de la disparition, on peut dire complète, du bois de construction proprement dit; mais ces déplorables effets ne sont rien, à mon avis, en comparaison de l'influence funeste que ces dépouillements séculaires des monts ont apportée et apportent tous les jours davantage à l'économie des eaux de l'île. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit ci-dessus, provenant d'une plume plus éloquente que la mienne, sur les effets que les déboisements des montagnes de la Grèce et de l'Albanie ont produit sur l'état des eaux de ces contrées, d'où est résulté, d'un côté le tarissement des sources et

des torrents, et de l'autre le débordement des fleuves dans les vallées et dans les plaines (1), phénomènes qui se montrent également en Sardaigne, peut-être sur une plus grande échelle. J'ajouterai seulement que le tarissement des sources fut déjà indiqué dans l'île par d'anciens auteurs Sardes, c'est-à-dire par Antoine de Tharros qui écrivait dans le IX siècle, et par l'auteur d'une note du manuscrit Gilj (2).

Antoine de Tharros en parlant de l'ancienne ville d'*Ogrille*, fondée par les Athéniens, dans le lieu où se trouve maintenant le village d'*Osilla*, s'écrie: Antoine de Tharros.

Ube est ipsa famosa citate de Agrilla, ki eciam est Gorilla et Osilla, est petra est fumu: Sunt inibi batuor pastores cum magno lutu....... multas sunt ipsas tuas monetas et iscripciones grecas, ki sunt ietatas inter petras et ipsu flumen, kī pro ipsu horrore et dolore. non hat plus aquas, *comodo ki plangit de amaritudine exicat. ipsas lacrimas.*	Où est la fameuse ville d'Agrilla, autrement dite Gorilla et Osilla? c'est un tas de pierres, de la fumée; il y a en ce lieu quatre pauvres bergers en grand deuil..... elles sont en grand nombre les monnaies et les inscriptions grecques qui gisent entre les pierres et dans le fleuve, qui à cause de son horreur et de sa douleur n'a plus d'eau, comme celui qui pleure amèrement voit tarir ses larmes..

En effet, tout près du village d'*Osilla* (*Osidda* en Sarde), on voit le *Rio del Campo*, torrent qui pendant une grande partie de l'année est de nos jours à sec, et qui certainement n'était pas dans cet état lorsqu'on y établit jadis Bois sacré et fontaines disparues.

(1) Voyez la note 2 de la page 563 ci-dessus.
(2) Voyez le chap. VII de ce volume, p. 149-152.

une ville qui devint florissante. C'est également près de là qu'existait alors une fontaine dite *Demicarpion*, auprès d'un bois sacré, habité par un célèbre *Hierophante* (1). Cette fontaine et ce bois sacré avaient déjà disparu dans le IX siècle, lorsque vivait Antoine de Tharros. Je pourrais multiplier les citations et les exemples de tarissements de sources et de torrents, qui ont eu lieu dans l'île, même de mémoire d'homme, et d'inondations de fleuves inconnues dans les temps passés; mais ces phénomènes, évidemment dus au déboisement des montagnes, sont communs à toutes les régions du globe où de [illegible] destructions ont été faites.

Condition de la Sardaigne comme île.

Ce qui est particulier à la Sardaigne et ce qui mérite surtout d'être pris en sérieuse considération, c'est la position de cette île, trop éloignée du Continent pour que les eaux souterraines qui pourraient en provenir puissent y surgir; de façon qu'elle ne doit compter que sur la quantité d'eau que les nuages qui s'accumulent au-dessus d'elle laissent tomber sur sa surface. Il n'en est pas ainsi des régions continentales et surtout de la plus grande partie du Piémont et de la Lombardie, où les rivières et les fleuves sont alimentés pendant l'été (époque où leurs eaux servent spécialement aux irrigations) par la fonte des neiges et des glaciers des Alpes, et même des hautes cimes de l'Apennin. En Sardaigne cet état de choses n'existe pas et ne peut pas exister; la neige dure à peine pendant six mois sur ses points les plus élevés, le reste des monts n'en est couvert que pendant quelques jours, et toute l'eau destinée à alimenter les sources de l'île se réduit, en général, à celle qui tombe du ciel en forme de pluie, depuis la fin de septembre jusqu'au commencement de mai; alors il arrive le contraire de ce qui a lieu dans les régions subalpines et subapennines; l'eau des torrents

---

(1) Voyez le vol. I de cet *Itinéraire*, p. 150 et 151.

NOTE A, A LA PAGE 565.

Tableau des incendies survenus dans la Province de Nuoro dans les mois de juillet et d'août 1849, adressé par l'Intendant général de la Division administrative de ce nom, au Commissaire Royal extraordinaire à Cagliari.

Nuoro. Dans les journées 23 et 24 juillet un incendie éclatait dans la région nommée *Sa Serra;* il brûla une étendue de terrain de plus de 2,000 ares couvert de bois et par intervalles de plantes glandifères.

Idem. Le 31 du même mois, un autre très-vaste incendie survenu dans le *Prato di S. Michele* menaçait de détruire les propriétés attiguës; il brûla un bois et plusieurs plantes glandifères....

Bitti. Pendant la nuit du premier août on mettait le feu à l'enclos (tanca) de Pierre Bandinu ainsi qu'à l'*Oliveto* qui y était annexé, où existaient 700 arbres d'olivier et plus de 200 poiriers greffés..... Cet incendie paraît dû à la malveillance.

Idem. Un autre incendie éclata dans la région dite *Otticola*, et détruisit un enclos de la veuve Donna Rosalia Musio, et un autre appartenant aux frères Tola, de *Bitti*, avec un dommage non inférieur à 500 livres: on mit également le feu à cinq ou six vignes et autres petits enclos; le feu se communiqua aux terrains communaux pour une extension qui n'était pas au-dessous de 200 *starelli* métriques; le dommage causé aux seuls pâturages, sans compter les arbres et les bois réduits en cendres, est considérable. Le Syndic de *Garofai* (lieu voisin) se plaint de ce que ces incendies menacent de détruire toutes les propriétés; ici encore ils semblent dus à la malveillance.

Bolotana. Dans la journée du 25 juin dans la plaine de *Bolotana*, on mit le feu à une forêt limitrophe des villages de *Dualchi*, *Ottana*, *Sedilo* et *Bolotana*; il menaçait de brûler les champs couverts de blé mûr de ces Com-

dans ces dernières années par le vice-roi, ont amené des pluies inconnues jusqu'alors (1).

Nécessité d'une bonne loi forestière.

Je pourrais multiplier les citations pour prouver l'influence des monts boisés sur les pluies, et les avantages qui en résultent pour l'économie des eaux; comme aussi je pourrais citer d'autres faits pour prouver les effets inverses qui proviennent de leurs déboisements; je ne veux pas faire ici un traité sur la physique de la terre et du ciel, j'ai seulement voulu appeler l'attention de l'Autorité supérieure et celle des Membres du Parlement, dont j'ai l'honneur de faire partie, sur un sujet qui, à mon avis, est une question de vie ou de mort pour l'île de Sardaigne. Aussi, ce n'est pas sans surprise, ni sans un véritable regret que, dans la session de l'année 1858 j'ai dû lire une phrase d'un rapport fait au Sénat, sur un projet de loi pour le renouvellement de l'administration forestière, où il est dit à la fin du rapport (2) que *la Commission a pensé que la nouvelle loi proposée n'aurait effet que sur les seules provinces du Continent, et non pas sur l'île de Sardaigne, pour laquelle il existe une loi forestière distincte. Les conditions de l'île* (ajoute le rapporteur) *sont trop différentes pour supporter entièrement l'application des dispositions propres au Continent;* EN CE LIEU LES BOIS ABONDENT. Je proteste de toutes mes forces contre un pareil langage et surtout contre cette dernière assertion de l'abondance du bois, et je mets fin à cette dissertation en me réservant de prendre la parole au Sénat lorsque la loi forestière y sera mise en discussion.

---

(1) *Revue des Deux-Mondes*, tom. X, janvier 1859: *Le reboisement et le régime des eaux en France*, p. 637.

(2) *Relazione della Commissione* (*del Senato del Regno*) *sul progetto per il riordinamento dell'Amministrazione forestale*, n° 2 *bis*, 19 *giugno* 1858, p. 76.

NOTE A, A LA PAGE 565.

; des incendies survenus dans la Province de Nuoro les mois de juillet et d'août 1849, *adressé par l'In-nt général de la Division administrative de ce nom. 'ommissaire Royal extraordinaire à Cagliari.*

Dans les journées 23 et 24 juillet un incendie éclatait dans la région nommée *Sa Serra;* il brûla une étendue de terrain de plus de 2,000 ares couvert de bois et par intervalles de plantes glandifères.

Le 31 du même mois, un autre très-vaste incendie survenu dans le *Prato di S. Michele* menaçait de détruire les propriétés attiguës; il brûla un bois et plusieurs plantes glandifères....

Pendant la nuit du premier août on mettait le feu à l'enclos (tanca) de Pierre Bandinu ainsi qu'à l'*Oliveto* qui y était annexé, où existaient 700 arbres d'olivier et plus de 200 poiriers greffés..... Cet incendie paraît dû à la malveillance.

Un autre incendie éclata dans la région dite *Otticolu*, et détruisit un enclos de la veuve Donna Rosalia Musio, et un autre appartenant aux frères Tola, de *Bitti*, avec un dommage non inférieur à 500 livres: on mit également le feu à cinq ou six vignes et autres petits enclos; le feu se communiqua aux terrains communaux pour une extension qui n'était pas au-dessous de 200 *starelli* métriques; le dommage causé aux seuls pâturages, sans compter les arbres et les bois réduits en cendres, est considérable. Le Syndic de *Garofai* (lieu voisin) se plaint de ce que ces incendies menacent de détruire toutes les propriétés; ici encore ils semblent dus à la malveillance.

ı. Dans la journée du 25 juin dans la plaine de *Bolotana*, on mit le feu à une forêt limitrophe des villages de *Dualchi*, *Ottana*, *Sedilo* et *Bolotana*; il menaçait de brûler les champs couverts de blé mûr de ces Com-

munes; on parvint à peine à l'éteindre par le concours des habitants de ces quatre villages accourus en masse, assistés par les Chevau-légers.

Idem. Un autre incendie pénétrait aussi dans les blés, le 16 juin; on l'éteignit avant qu'il s'étendît sur les champs de blé.

Idem. Entre les limites de *Bolotana*, *Rebeccu*, *[illegible]* et *Bonorva*, une forêt entière d'une grande valeur fut réduite en cendres.

Bono. En un lieu nommé *Planu Manna* un incendie dura du 6 au 8 juillet causant de très-grands dommages à la forêt domaniale.

Dorgali. On mit le feu à une étendue de 400 ares, au bois de *Dorgali*.

Un autre incendie éclatait dans le *Salto* (région) de *Padru de Dorrone*.

Orune. Le jour 4 août un incendie brûla un *Salto* communal peuplé de plantes; le dommage monte à 500 livres.

Idem. Le 7 du même mois un autre incendie détruisit l'enclos des frères Ruju, cinq vignes et un enclos de D. Sébastien Musio, en causant un dommage qui ne fut pas au-dessous de 2,000 livres. La malveillance ne semble pas étrangère à ce désastre.

Idem. Dans la même journée un autre incendie réduisait en cendres une quantité de plantes d'un autre enclos appartenant au fidéicommis du Président D. G. Musio, le pré destiné à la pâture des bœufs, tout peuplé d'arbres, et deux vastes espaces de terrain cultivé à blé (*vidazzoni*) où se trouvaient des arbres de haute futaie, consistant en chênes-verts et en lièges, furent la proie des flammes.

Osidda (Osilla). Dans le lieu nommé *Sumulla* le feu fut mis le 26 juillet aux terrains communaux en partie cultivés à blé (*vidazzoni*), en partie livrés à la pâture (*pabarili*).

Oliena. Le feu mis en un lieu dit *Giumpadu* se communiquait aux enclos, onze desquels furent incendiés le 13 août; dans ces enclos furent consumées au moins 1500 plantes d'oliviers sauvages propres à être greffés, en comptant les éteules, et les autres plantes; le dommage dépasse 2,000 livres.

Ollolai. Le 16 juin un incendie brûla une portion des moissons au grand dommage des propriétaires.

Olzai. Le 20 juin un autre incendie dévora une partie du *Salto*

domanial de *Lochele;* il menaçait d'atteindre les moissons; il brûla les éteules et les broussailles.

Orani. Un incendie allumé dans la *vidazzone*, causa le 18 juillet la perte de près de 60 hectolitres de blé, en s'étendant aussi dans la *vidazzone* de *Sarrule.*

Orotelli. Dans le lieu dit *Chivorti*, territoire d'*Orotelli*, le feu détruisit une entière forêt qui appartenait aux bois glandifères (*ai ghiandiferi*) d'*Orotelli*, d'*Orani* et d'*Onniferi;* c'était peut-être la plus belle forêt à glands que possédait le domaine dans cette province; le dommage fut évalué à 72 mille livres; cette forêt appartenait à *Orotelli* et à *Orani.*

Mamoiada. Le jour...... on incendiait l'enclos de M. Augustin de Solis.

Nule. Le 6 juin un incendie éclatait dans les *Salti* de *Nule*, il s'étendit dans d'autres domaines privés en leur causant de grands dommages.

Lodè. Un incendie, dans le lieu dit *los Arbagios*, brûla le 29 juillet un bois taillis, et 50 à 60 arbres à glands, et d'autres qui appartenaient au domaine.

Idem. Un autre incendie causa le 4 juillet de grands dommages aux propriétés en un lieu dit *Riusiccu.*

Siniscola. Le délégué spécial envoyé à *Siniscola* pour régler les comptes de la comptabilité du receveur, rapporte que nuit et jour éclatent en ces lieux des incendies et que l'on commet des dévastations (lettre du 10 août).

Torpè. Les gardes champêtres rapportent que chaque jour on met le feu aux terrains communaux, et que les habitants des Communes se refusent d'obéir à la loi qui prescrit de ne pas mettre le feu avant le 8 de septembre.

Nuoro, le 14 août 1849.

Signé
PASELLA.

NB. Il est bon de rappeler que ce rapport ne concerne que les incendies survenus dans la seule province de Nuoro pendant deux mois, et que des faits semblables eurent lieu en même temps dans les dix autres provinces de l'île.

Indication des routes	Districts	Longueur en mètre	
		par district	par chaque
	Report ... M.	....	395,94
	CUGLIERI.		
Route nationale de Bosa à Orosei	De Bosa a Macomer	27,000. »	
	De Macomer à Bolotana.......	23,000. »	
	NUORO.		
	De Bolotana à Orosei.........	97,753. 70	
	Total ... M.	147,753. 70	147,75
	ALGHERO.		
Route nationale d'Alghero à Terranova	D'Alghero au Campo Giavesu..	53,000. »	
	OZIERI.		
	De Bunnanaro à Ozieri........	24,771. »	
	D'Ozieri à Terranova	69,476. 75	
	Total ... M.	147,247. 75	147,247.
	ISILI.		
Route nationale de Cagliari à Tortolì	De la diramation sous Serri à Seui, y compris le pont sur le Flumendosa	42,660. 10	
	LANUSEI.		
	De Seui à Tortolì, y compris les ponts	18,967. 50	
	Total ... M.	61,627. 60	61,627.
	Total général ... M.		751,870

E COMPTE DE L'ADMINISTRATION,

TRE LES ANNÉES 1822 ET 1859.

Dates		Sommes employées		*Observations*
Commencées en	Terminées en	par district	par chaque ligne	
1822	1828	969,616. 20		
id.	id.	1,213,736. 32		
id.	id.	869,894. 05		
id.	id.	908,805. 54		
	L.	3,962,052. 11	3,962,052. 11	
1830	1836	280,000. »		
id.	id.	269,000. »		
1851	1854	5,500. 67		
	L.	964,500. 67	964,500. 67	
1846	1849	86,000. »		
1851	1854	257,512. 38		
id.	id.	197,924. 02		
id.	id.	59,588. 56		
id.	id.	244,089. 41		
	L.	1,619,114. 17	1,619,114. 17	
		L.	6,545,666. 95	

ROUTES PROVINCIALES

OUVERTES OU EN COURS D'EXÉCUTION EN 1859.

Indication des routes	Province de	Longueur en mètres	Sommes employées achevées	Sommes employées affermées ou commencées
De Cagliari à *Villacidro*......	Cagliari	30,000	600,000. »	» »
De *Villacidro* à *Gonnos Fanadiga*	idem	16,000	» »	300,000. »
De *Sanluri* à *Villamar* pour aller vers *Nurallao*.........	idem	11,000	200,000. »	» »
D'Oristano à *Simaxis* pour aller vers la *Marmilla*...........	Oristano	9,000	» »	150,000. »
De Sassari à Alghero [1].......	Sassari	17,000	250,000. »	» »
De Nuoro à *Mamoiada*	Nuoro	9,200	190,000. »	» »
Total ...	....	92,200	1,240,000. »	450,000. »

A ces routes il faut ajouter celle qui joint le village de *Ploaghe* à la grande route centrale, et que l'on se propose de poursuivre par *Chiaramonti* dans l'*Anglona*; celle de Sassari à *Osilo* que l'on a refaite; celle d'Alghero à *Valverde*; celle qui doit joindre Tempio avec *Terranova* et avec la route nationale (en projet); celle qui doit lier ensemble *Ozieri* et la vallée de *Bono*, également en projet; enfin plusieurs autres, proposées dans les Conseils Provinciaux et prises en considération par l'Autorité administrative: ce qui prouve que l'élan donné par le Gouvernement s'est enfin communiqué aux Municipes, et que les voies internes de communication forment en ce moment un des principaux vœux des habitants de l'intérieur de la Sardaigne.

[1] C'est-à-dire de Sassari à la *Cantoniera di Scala Cavallo*.

NB. Depuis la formation de ces tableaux, une loi du 23 octobre 1859, a supprimé la catégorie des routes provinciales, et les a fait entrer dans celle des routes nationales, construites et entretenues aux frais de l'État.

Dates		Sommes employées		Observations
Commencées en	Terminées en	par district	par chaque ligne	
....	....	.............L.	6,545,666. 95	
1846	1849	260,000. »		
1852	1856	414,000. »		
1852	1856	2,017,702. 31		
	L.	2,791,702. 31	2,791,702. 31	
1846	1849	62,000. »		
1851	1854	473,784. 17		
1851	1859	1,101,042. »		
	L.	2,194,826. 17	2,194,826. 17	
1852	1857	970,814. 98		
1852	1856	476,569. 94		
	L.	1,447,384. 92	1,447,384. 92	
......	....................L.		12,979,580. 35	

NB. A ces dépenses t[redacted]
la confection des rout[redacted]
ajouter les sommes empl[redacted]
le pont sur le *Coghinas*[redacted]
de Sassari à Tempio[redacted]
monté à 140,000 L.
Il faut en outre tenir [redacted]
autres sommes payées p[redacted]
nités d'occupations de te[redacted]
dant l'ouverture des rout[redacted]
tion ; ces indemnités co[redacted]
achats et en démolitions [redacted]
dans les lieux travers[redacted]
nouvelles routes, dé[redacted]
somme de 800,000 L.
Si l'on met en comp[redacted]
penses générales, en p[redacted]
surveillance, en raison [redacted]
pour tout le temps de[redacted]
à partir de l'an 1826 jus[redacted]
on pourra indiquer com[redacted]
les sommes employées [redacted]
vernement en fait de [redacted]
Travaux en tout [redacted]
l'ouverture des routes [redacted]
gueur totale de
751,870. 45 mètres L.12,[redacted]
Pour le pont de
Coghinas........ » [redacted]
Indemnités, occupation de terrains, démolitions, etc... [redacted]
Dépenses générales, pour projets, surveillance, etc... [redacted]

Total général pour les grandes routes de l'île .... L.14,[redacted]

ROUTES PROVINCIALES

OUVERTES OU EN COURS D'EXÉCUTION EN 1859.

Indication des routes	Province de	Longueur en mètres	Sommes employées achevées	Sommes employées affermées ou commencées
De Cagliari à *Villacidro*	Cagliari	30,000	600,000. »	» »
De *Villacidro* à *Gonnos Fanadiga*	idem	16,000	» »	300,000. »
De *Sanluri* à *Villamar* pour aller vers *Nurallao*	idem	11,000	200,000. »	» »
D'Oristano à *Simaxis* pour aller vers la *Marmilla*	Oristano	9,000	» »	150,000. »
De Sassari à Alghero[1]	Sassari	17,000	250,000. »	» »
De Nuoro à *Mamoiada*	Nuoro	9,200	190,000. »	» »
Total ...	....	92,200	1,240,000. »	450,000. »

A ces routes il faut ajouter celle qui joint le village de *Ploaghe* à la grande route centrale, et que l'on se propose de poursuivre par *Chiaramonti* dans l'*Anglona*; celle de Sassari à *Osilo* que l'on a refaite; celle d'Alghero à *Valverde*; celle qui doit joindre Tempio avec *Terranova* et avec la route nationale (en projet); celle qui doit lier ensemble *Ozieri* et la vallée de *Bono*, également en projet; enfin plusieurs autres, proposées dans les Conseils Provinciaux et prises en considération par l'Autorité administrative: ce qui prouve que l'élan donné par le Gouvernement s'est enfin communiqué aux Municipes, et que les voies internes de communication forment en ce moment un des principaux vœux des habitants de l'intérieur de la Sardaigne.

[1] C'est-à-dire de Sassari à la *Cantoniera di Scala Cavallo*.

NB. Depuis la formation de ces tableaux, une loi du 23 octobre 1859, a supprimé la catégorie des routes provinciales, et les a fait entrer dans celle des routes nationales, construites et entretenues aux frais de l'État.

POPULATION DE L'ILE

A L'ÉPOQUE DU DERNIER RECENSEMENT

FAIT ENTRE LE 31 DÉCEMBRE 1857 ET LE 1er JANVIER 1858.

Abbasanta....	1,251	Ballao	956	Bonorva	4,883
Aggius (1)....	2,300	Banari (3)....	1,182	Boroneddu ...	186
Aido maggiore	1,127	Bannari (4)...	540	Borore.......	1,979
Alà (2).......	1,048	Bantine......	285	Bortigali	2,634
Ales.........	1,128	Baradili (5)...	119	Bortigiadas(7).	1,720
Alghero et Valverde	7,806	Barattili (6)...	526	Borutta......	483
		Baressa......	652	Bosa.........	6,234
Allai	615	Barì.........	1,478	Bottidda	714
Anela.......	534	Barrali	299	Budduso (8) ..	2,424
Arbus........	3,305	Barumini.....	1,184	Bulzi	550
Arcidano.....	1,064	Bauladu	677	Bultei	994
Ardara... ...	277	Baunei.......	1,703	Bunnanaro ...	1,017
Ardauli......	1,039	Belvì........	755	Burcei.......	856
Aritzo	1,846	Benetutti	1,758	Burgos.......	658
Arixi........	340	Berchidda....	1,436	Busachi......	1,938
Armungia....	954	Bessude......	634	Cabras.......	3,719
Arzana.......	1,538	Bidonì.......	310	Cagliari......	30,958
Assemini.....	1,868	Birori........	400	Calangianus(9)	2,188
Assolo	691	Bitti	3,003	Calasetta.....	537
Asuni........	592	Bolotana	2,822	Capoterra	1,011
Atzara.......	1,502	Bonarcado ...	1,321	Cargeghe.....	478
Austis	610	Bono	2,835	Carbonara ...	1,145

(1) Avec les *Cussorgie* de ce nom.
(2) Avec la *Cussorgia* de ce nom.
(3) Près de Sassari.
(4) Près d'Ales.
(5) Près d'Ales.
(6) Près d'Oristano.
(7) Avec les *Cussorgie* de ce nom.
(8) Avec la *Cussorgia* de ce nom.
(9) Avec *S. Paolo* et *S. Bachisio*.

CONSCRIPTION (*LEVA*)

La conscription militaire n'a commencé à être appliquée à l'île de Sardaigne qu'en vertu de la loi du 19 mai 1851, suivie des instructions émanées à cet effet à la date du 10 juin de la même année.

Nombre des Inscrits (*Iscritti*) répartis dans le contingent de chaque année, pour chaque province de l'île.

(I *Inscrits* D *Désignés*)

PROVINCES	1851		1852		1853		1854		1855		1856		1857		1858		1859	
	I	D	I	D	I	D	I	D	I	D	I	D	I	D	I	D	I	D
Cagliari	1457	247	1311	240	1145	283	1371	322	1404	342	1505	381	1208	219	1269	242	1299	232
Iglesias	440	75	507	93	418	103	552	130	589	144	629	159	530	96	482	92	503	90
Isili	542	92	565	104	435	107	482	113	648	158	554	140	513	93	481	92	523	93
Oristano	1108	188	1037	190	844	208	996	234	1109	270	937	237	833	151	876	167	905	162
Sassari	934	158	828	152	740	183	782	184	853	208	707	179	685	124	687	131	690	123
Alghero	532	90	411	75	342	84	390	92	427	104	427	108	398	72	389	74	394	70
Ozieri	367	62	298	55	280	70	327	77	349	85	320	81	276	50	331	63	272	48
Tempio	325	55	325	60	341	84	303	71	382	93	250	63	318	58	290	55	273	49
Nuoro	737	125	669	123	566	140	663	156	714	174	727	184	742	134	680	129	705	126
Lanusei	262	44	349	64	241	59	320	75	298	73	335	85	291	53	351	67	329	59
Cuglieri	494	84	387	71	326	80	415	97	372	91	335	85	354	64	355	68	341	61
Totaux des Inscrits	7198		6687		5678		6601		7145		6726		6148		6192		6234	
» » Désignés		1220		1227		1401		1551		1742		1702		1114		1180		1113

Total général des Inscrits pour les 9 années ... 58,609
Total général des Désignés » ... 12,950

POPULATION DE L'ILE

A L'ÉPOQUE DU DERNIER RECENSEMENT

FAIT ENTRE LE 31 DÉCEMBRE 1857 ET LE 1er JANVIER 1858.

Abbasanta....	1,251	Ballao.......	956	Bonorva.....	4,883
Aggius (1)....	2,300	Banari (3)....	1,182	Boroneddu...	186
Aido maggiore	1,127	Bannari (4)...	540	Borore.......	1,979
Alà (2).......	1,048	Bantine......	285	Bortigali.....	2,634
Ales.........	1,128	Baradili (5)...	119	Bortigiadas(7).	1,720
Alghero et Val-		Barattili (6)...	526	Borutta......	483
verde	7,806	Baressa......	652	Bosa.........	6,234
Allai........	615	Barì.........	1,478	Bottidda.....	714
Anela.......	534	Barrali......	299	Buddusò (8)..	2,424
Arbus........	3,305	Barumini.....	1,184	Bulzi........	550
Arcidano.....	1,064	Bauladu.....	677	Bultei.......	994
Ardara... ...	277	Baunei.......	1,703	Bunnanaro...	1,017
Ardauli......	1,039	Belvì........	755	Burcei.......	856
Aritzo.......	1,846	Benetutti....	1,758	Burgos.......	658
Arixi........	340	Berchidda....	1,436	Busachi......	1,938
Armungia....	954	Bessude......	634	Cabras.......	3,719
Arzana.......	1,538	Bidoni.......	310	Cagliari......	30,958
Assemini.....	1,868	Birori........	400	Calangianus(9)	2,188
Assolo.......	691	Bitti........	3,003	Calasetta....	537
Asuni........	592	Bolotana.....	2,822	Capoterra....	1,011
Atzara.......	1,502	Bonarcado...	1,321	Cargeghe.....	478
Austis.......	610	Bono........	2,835	Carbonara...	1,145

Carloforte....	3,405	Fonni........	2,921	Itireddu	643
Castelsardo...	1,944	Fordongianus.	1,122	Itiri Canneddu	4,115
Cheremule ...	703	Forru........	894	Laconi.......	2,077
Chiaramonti..	1,695	Furtei	1,091	Lairro........	721
Codrongianus.	1,064	Gadoni	702	La Maddalena	1,712
Cossoine.....	1,329	Gairo........	1,225	Lanusei......	2,156
Cuglieri......	4,199	Galtelli	755	Las Plassas...	452
Curcuris	358	Garofai	276	Lei...........	418
Decimomannu	1,308	Gavoi	1,444	Loceri	854
Decimo Putzu.	1,157	Genoni	1,361	Loculi	212
Desulo.......	1,703	Gennuri	419	Lodè	1,011
Domus de Maria	625	Gergei.......	1,960	Lodine........	123
Domusnovas, d'Iglesias ..	1,666	Gesico.......	893	Lozzorai	742
		Gestori	1,545	Lula.........	1,006
Domus novas Canales....	142	Ghilarza	2,255	Lunamatrona.	860
		Giave........	1,487	Luras (3).....	1,832
Donigala (1) ..	733	Girasol	308	Macomer.....	2,210
Donnigala (2) .	400	Goni	257	Magumadas...	608
Donori.......	732	Gonnesa.....	894	Mamoiada....	1,706
Dorgali	3,792	Gonnoscodina	546	Mandas	2,076
Dualchi	587	Gonnos Fanadiga	3,196	Mara (4)......	640
Elini	313	Gonnosnò	534	Mara Arbarei (V. Villamar)	
Elmas	673	Gonnostramatza	905		
Escalaplanu ..	1,422	Guamaggiore.	709	Mara Calagonis	995
Escolca	590	Guasila	2,059	Marrubiu.....	1,080
Esporlatu.....	299	Guspini......	4,338	Martis	918
Escovedu.....	178	Iersu	1,880	Massama	360
Esterzili......	664	Iglesias	5,448	Masullas	1,008
Figu.........	162	Ilbono.......	1,341	Meana	1,448
Florinas	1,763	Illorai	950	Milis	1,723
Fluminimaggiore	2,135	Irgoli	655	Modulo	366
Flussio	492	Isili	2,448	Mogorella	441

(1) Près de Mandas.
(2) Près d'Oristano.
(3) Avec les *Cussorgie* de ce nom.
(4) Près de Padria.

Mogoro......	2,112
Monastir.....	1,246
Monteleone...	385
Monti........	888
Montresta (S. Cristoforo)	598
Mores	2,219
Morgongiori ..	915
Mulargia.....	127
Muravera	2,051
Muros	326
Musei	641
Narbolia	1,255
Narcao.......	2,316
Neoneli......	853
Noragugume .	570
Norghiddo ...	702
Nuches (1)....	937
Nughedu (2)..	473
Nughedu (3) ..	1,382
Nule.........	1,158
Nulvi........	2,804
Nuoro et Lollove	5,152
Nurachi......	710
Nuragus	1,137
Nurallao	1,027
Nuraminis....	1,703
Nuraxinieddu.	290
Nurri	2,330
Oliena.......	3,133
Ollastra Simaxis	818
Ollastra Usellus.	321
Ollolai.......	969
Olmedo......	386
Olzai........	1,117
Onani	206
Onnifai	438
Onniferi	650
Orani	2,268
Orgosolo.....	2,136
Oristano.....	6,216
Orosei.......	1,813
Orotelli......	1,367
Orroli	1,749
Ortacesus	451
Ortueri	1,549
Orune	1,867
Oschiri	2,144
Osilo et S. Vittoria	4,738
Osini........	701
Ossi.........	2,169
Ossidda......	455
Ottana	888
Ovodda	1,044
Ozieri	7,183
.lonis....	1,277
Padria.......	1,672
Palmas (4)....	1,401
Palmas (5)....	409
Pattada......	2,949
Pau	437
Pauli Arbarei.	420
Pauli Gerrei..	973
Paulilatino ...	2,905
Pauli Pirri...	2,715
Perdas de fogu (*Foghesu*)..	583
Perfugas.....	1,230
Pimentel.....	610
Pirri	1,696
Ploaghe	2,870
Pompu	190
Portoscuso (6).	517
PortoTorres(7).	2,142
Posada (8)....	1,516
Puzzomaggiore	2,763
Pula.........	1,486
Putifigari	612
Quarto	6,209
Quartuccio...	2,054
Rebeccu	127
Riola	1,090
Romana......	686
Ruinas	822
Sadali	688

Sagama	404	Sennariolo	408	Sisini	227
Samassi	2,303	Senis	800	Siurgus	819
Samatzai	1,213	Sennori	2,062	Soddì	233
Samugheo	1,895	Senorbì	1,268	Solanas	279
Sanluri	3,928	Serbariu	1,021	Solarussa	1,886
Santadi	3,187	Serdiana	894	Soleminis	429
S. AndreaFrius	973	Serramanna	2,998	Sorgono	1,528
S. Antioco	2,856	Serrenti	2,133	Sorradile	852
S. Antonio	532	Serri	554	Sorso	4,218
S. Basilio	1,246	Sestu	1,575	Suelli	944
S. Gavino	2,462	Settimo	1,442	Suni	967
S.ª Giusta	1,022	Setzu	262	Tadasune	337
Santu Lussurgiu	4,566	Seui	1,801	Talana	431
S. Pantaleo	1,634	Seulo	704	Tempio (2)	9,547
S. Pietro-Pula	389	Seuni	144	Terralba	3,601
S. Sperate	1,629	Siamaggiore	664	Terranuova (3)	2,005
S.ª Teresa (1)	1,328	Siamanna	701	Tertenia	1,248
S.VeroCongius	139	Siapiccia	420	Teti	413
S. Vero Milis	1,960	Sicci	856	Teulada (4)	2,784
S. Vitto	2,843	Siddi	560	Tiana	533
Sardara	2,337	Silanus	1,698	Tiesi	2,809
Sarroch	1,157	Siligo	880	Tinnura	177
Sarule	1,376	Siliqua	1,945	Tissi	1,125
Sassari	23,672	Silius	792	Tonara	2,073
Scano	1,856	Sillì	528	Torpè	821
Sedilo	2,336	Simala	606	Torralba	1,120
Sedini	1,444	Simaxis	579	Tortolì	1,694
Segariu	685	Sindia	1,476	Tramatza	824
Selargius	3,038	Sini	593	Tratalias	891
Selegas	899	Siniscola	2,570	Tresnuraghes	1,519
Semestene	663	Sinnai	2,824	Triei	355
Seneghe	2,184	Siris	205	Tuili	1,205

(1) Avec *S. Reparata* et *Nostra Signora di Buon Cammino*.
(2) Avec les *Cussorgie* de *S. Giuseppe*, *S. Sebastiano*, *S. Nicolò* et *S. Lorenzo*.
(3) Avec *S. Simplicio* et *Nostra Signora del Monte*.
(4) Avec les *Salti* d'*Aresi*.

Tula (1)......	1,024	Vallermosa...	1,194	Villanova Truscheddu....	377
Turri........	429	Valverde (Voir Alghero).		Villanova Tulo	670
Ula...	766	Villacidro....	5,172	Villapuzzu...	2,515
Ulassai......	1,516	Villagrande Stizaile...	1,014	Villarios.....	2,338
Uras.........	2,053	Villagreca....	291	Villa Salto...	1,615
Uri..........	1,096	Villamar.....	1,785	Villasor......	2,214
Ursulei......	561	Villamassargia	1,789	Villaspeciosa.	519
Usellus......	699	VillanovaForru	500	Villa Urbana.	1,055
Ussana......	1,170	Villanova Franca	1,208	Zeddiani.....	616
Ussaramanna.	621	Villanova Monteleone...	3,755	Zepara.......	273
Ussassai.....	544			Zerfaliu......	396
Ussini.......	1,668			Zuri.........	159
Uta.........	1,618				

Total de la Population...... 573115 individus

Communes...... 372

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

E

F

G

H

I

C

D

N

O

P

L

M

N

O

P

R

S

VIGNETTES

INSÉRÉES DANS LE TEXTE DE CE VOLUME.

V

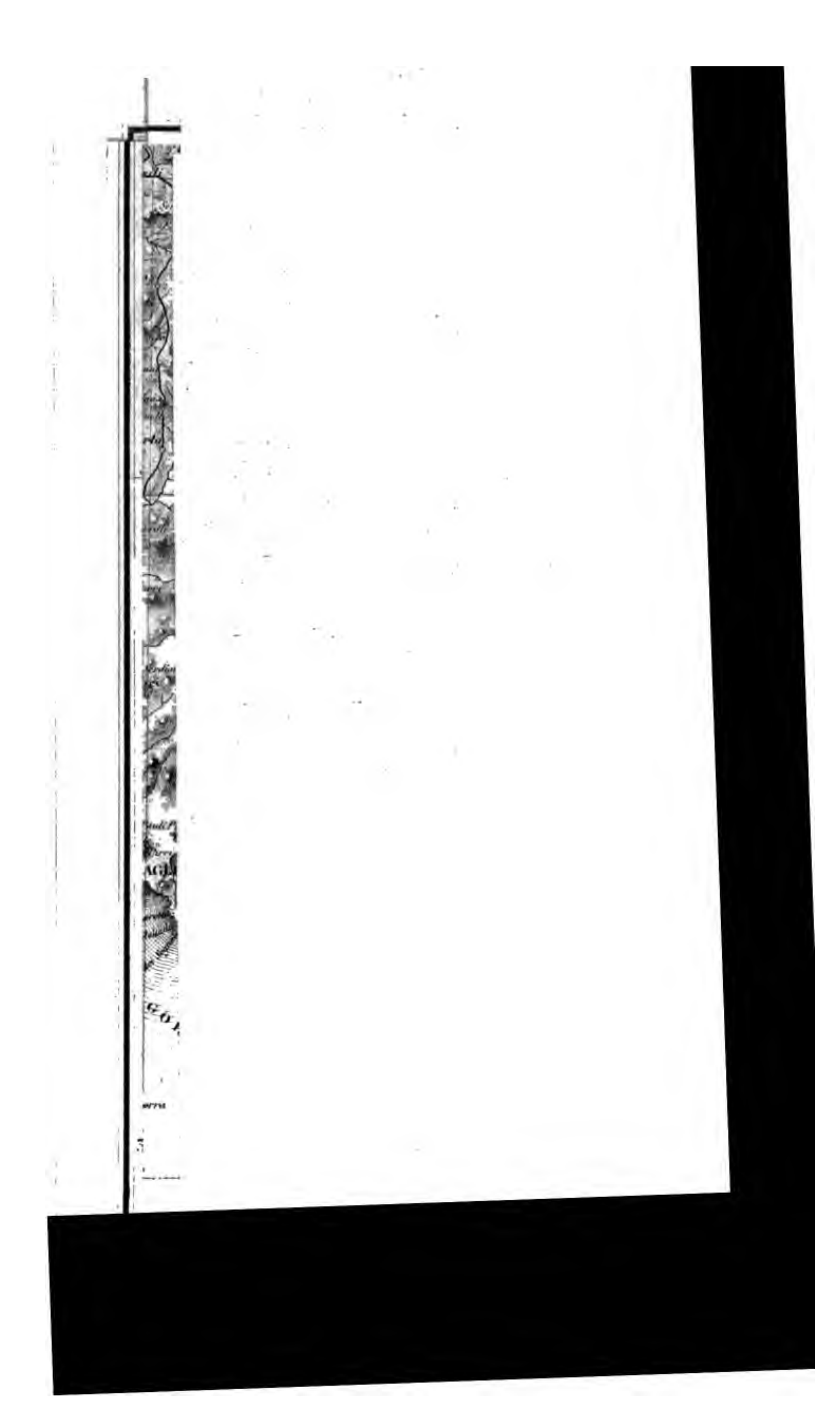
Z

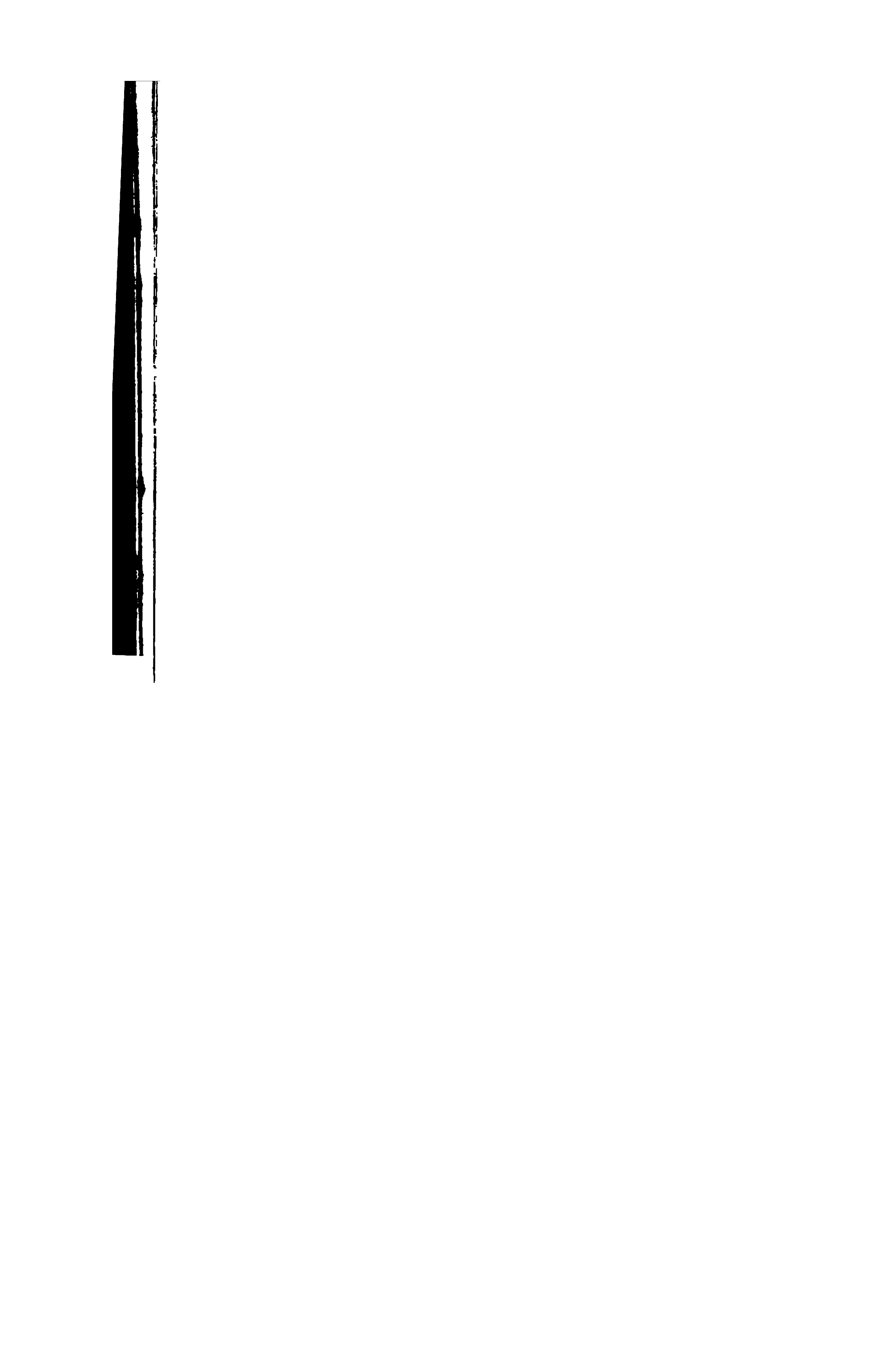
VIGNETTES

INSÉRÉES DANS LE TEXTE DE CE VOLUMI

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

Page 32 ligne 13 Les habitants de *Cornus* auraient défaits ceux de *Tharros*, *lisez:* les habitants de *Tharros* auraient défaits ceux de *Cornus*.
— 90 — 5 le tour intérieur, *lisez:* le tour extérieur.
— 170 — 21 l'invention de ces reliques, *lisez:* l'invention de ses reliques (de St-Ananie).
— 266 note 1 La date de l'année 301, rapportée fidélement de l'édition de Fara, est probablement erronée il faut lire 304.
— 296 ligne 29 *Pabulos*, lisez: *Pubulos*.
— 455 — 30 l'apparition. *lisez:* son apparition.
— 475 — 31 C'est là, *lisez:* c'est de là.
— 476 — 15 ce sol, *lisez:* le sol.





[redacted]

